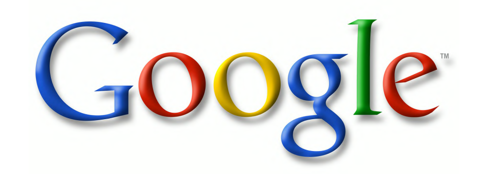
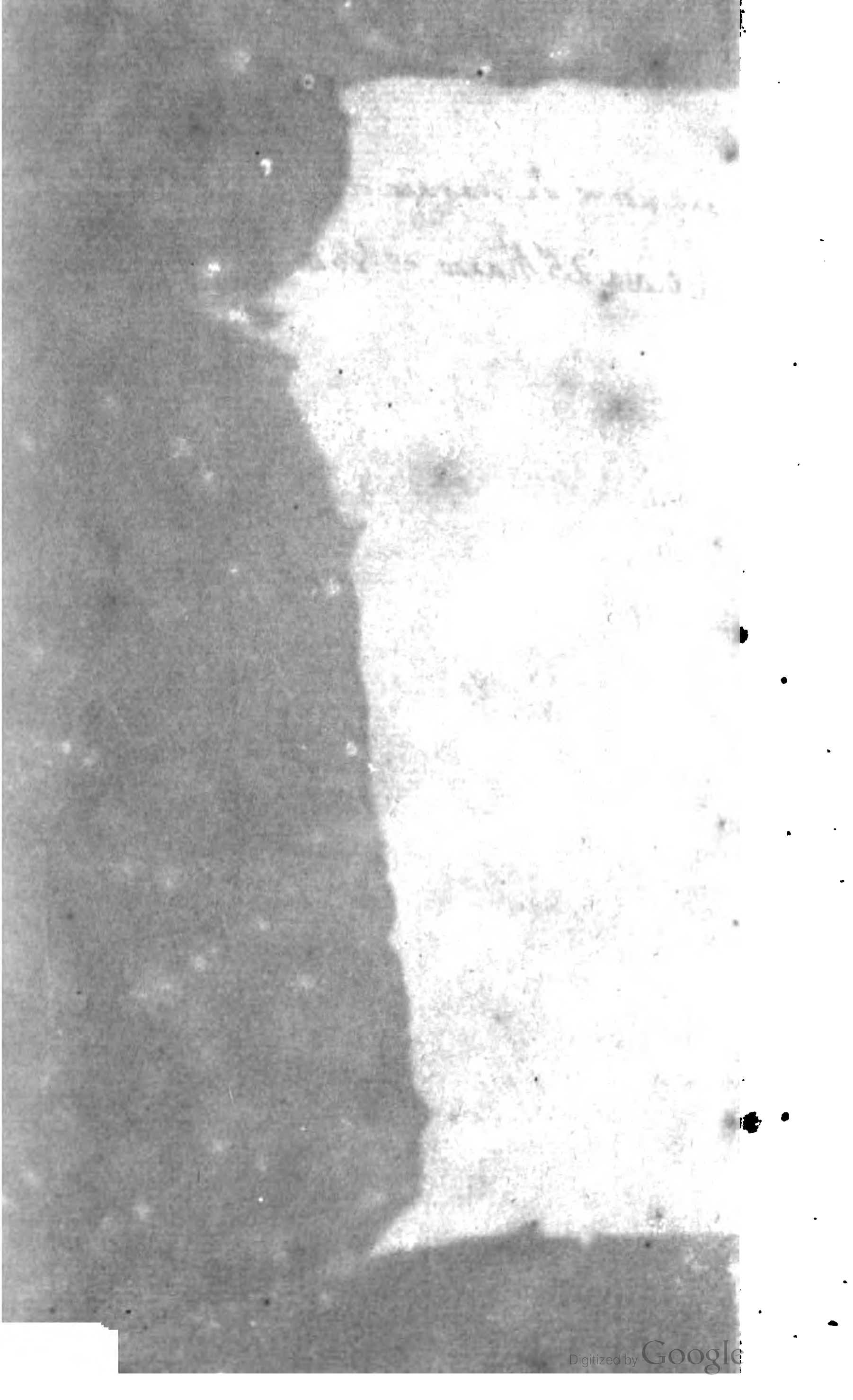




Para uso de Fr. Joaquin de Mataro Capuchino.
Tolosa 25 Marso de 1823.



# CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE,

*OU*

# RECUEIL D'OBSERVATIONS

*PROPRES À DÉFENDRE*

## LA RELIGION CHRÉTIENNE

*CONTRE SES ENNEMIS.*

# CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE,

OU

## RECUEIL D'OBSERVATIONS

*PROPRES À DÉFENDRE*

## LA RELIGION CHRÉTIENNE

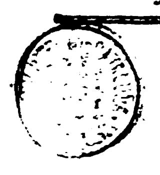
*CONTRE SES ENNEMIS.*

Ouvrage utile à ceux qui cherchent à se garantir de la contagion de l'Incrédulité moderne, & sur-tout aux Ecclésiastiques chargés de conserver le précieux dépôt de la Foi.

*Par M. l'Abbé* FLEXIER DE RÉVAL.

Seconde Édition corrigée, & considérablement augmentée.

*Philosophia Catechismus ad Fidem.* Cyrillus Alex.





*A PARIS,*

Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue S. Victor, vis-à-vis le Séminaire Saint-Nicolas, au Soleil Levant.

M. DCC. LXXVII.

*Avec Approbation et Privilége du Roi.*

---

*Nota.* Le même Libraire prévient le Public, que vu les Contrefaćtions qui se font journellement dans les différentes Villes du Royaume, il a fait, pour prévenir cet inconvénient, apposer à tous les Exemplaires de ce Livre, la marque & paraphe de sa signature, telle qu'on la voit au bas de ce *Nota;* qu'ainsi on doit s'adresser directement à Paris, si on ne veut pas s'exposer à être trompé, & on doit regarder comme contrefait, & très-défećtueux, tous les Exemplaires qui n'auront pas cette Signature.



# AVIS DU LIBRAIRE.

CET OUVRAGE ayant été imprimé d'abord dans un Pays étranger, n'a presque point été connu en France; quelques exemplaires qui ont paru à Paris, en ont fait desirer une nouvelle Édition. Un ami de l'Auteur, qui demeure dans cette Capitale, l'a prié de lui envoyer les corrections & additions qu'il pourroit avoir faites depuis la premiere Édition de son Ouvrage en 1773; c'est dans cet état qu'on le présente au Public, & l'on se flatte qu'il sera favorablement accueilli par ceux qui aiment la Religion & la vraie Philosophie.



Nous n'avons fait nulle difficulté de nous ſervir de quelques Diſſertations que nous avons publiées autrefois ſur différents ſujets. C'eſt un bien qui nous appartient, & que nous révendiquons. Nous avons également employé les diſcours que l'engagement dans le miniſtere évangélique nous a obligé de faire ſur la vérité des dogmes du Chriſtianiſme. L'on s'appercevra auſſi aiſément de l'uſage que nous avons fait des Apologies anciennes & modernes du Chriſtianiſme: nous l'avons fait ſur-tout, quand il nous a paru difficile de réfuter l'erreur avec plus de préciſion ou de force; nous avons préféré la gloire d'être toujours utile, à celle d'être toujours original; mais ſi nous avons employé le travail d'autrui, nous y avons ajouté le nôtre. On trouvera peut-être des réflexions neuves dans un ſujet qui paroît épuiſé, & des réponſes à certaines objections qui ſemblent avoir échappé aux Défenſeurs de la Foi; comme dans la défaite d'une grande armée quelques ennemis ſe ſauvent par la fuite à la faveur de la multitude, ſans être apperçus du Vainqueur.



CATÉCHISME




# CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

## *LIVRE PREMIER.*

## DE L'EXISTENCE DE DIEU.

### CHAPITRE PREMIER.

### *L'Athéisme raisonné est-il possible?*

### §. I.

*Demande.* QUELLE est la premiere de toutes les connoissances, & la plus importante à l'homme?

*Réponse.* La connoissance du souverain Maître du monde, du principe & de la fin de toute chose.

D. Est-il vrai qu'il y a des hommes éclairés qui refusent de connoître un Dieu, & opposent à

cette croyance des raisons qui leur paroissent convaincantes ?

*R.* L'on ne peut douter qu'il n'y ait des Athées, c'est-à-dire, des hommes qui nient l'existence de Dieu ; mais il n'est guere possible qu'ils le fassent sincérement, & que leurs paroles expriment leurs vrais sentiments. L'homme qui prêche aux autres cette monstrueuse opinion, dit en lui-même : *Il y a un Dieu.*

D. Puisque l'esprit humain est capable de toutes sortes d'égarements, & qu'il n'y a point d'extravagance imaginable qui n'ait été adoptée par quelque Philosophe, pourquoi l'opinion de l'Athée ne trouveroit-elle pas aussi quelques partisans ? D'ailleurs les ténèbres que Dieu répand sur les esprits téméraires, & l'aveuglement dont il frappe une raison orgueilleuse, ont-ils une mesure déterminée qu'une justice toute-puissante ne puisse étendre ?

*R.* Ces considérations peuvent faire croire que dans certains moments l'Athée étourdit sa raison au point d'acquiescer au résultat de ses sophismes, & de se donner avec une sorte de vérité pour *Athée de croyance.* Mais cet état violent de la raison ne peut subsister ; la lumiere renaît, malgré les efforts qu'on fait pour l'éteindre sans retour. Le parti est pris, il est vrai, l'on ne cessera de parler & d'écrire selon le systême une fois adopté ; mais la vie ne sera pas moins partagée entre de grands doutes & quelques moments d'une espece de persuasion, entre la désolante perspective du néant & la crainte invincible des jugements de Dieu. Souvent la vérité prend absolument le dessus, & se produisant avec tout son éclat & toute son évidence, porte l'effroi dans une ame dont elle étoit

destinée à faire la plus douce consolation; c'est ainsi qu'il faut concilier les deux sentiments touchant l'existence des Athées, & ne pas condamner brusquement des hommes respectables qui n'ont pas refusé de la croire (*a*), ni d'autres en plus grand nombre, qui l'ont jugée impossible.

D. N'y a-t-il pas quelque autre réflexion qui rende raison de cette différence des sentiments qui partage les Sages au sujet des Athées?

*R.* Cette différence peut encore venir de ce qu'on n'a point envisagé la raison sous tous ses rapports, ni la philosophie selon tous les degrés où elle se trouve dans les hommes. Le Chancelier Bacon disoit que beaucoup de philosophie conduisoit nécessairement à Dieu; mais qu'il n'étoit peut-être pas impossible qu'une philosophie superficielle engendrât l'athéisme, parce que celle-ci, au-lieu de prendre l'essor, au-lieu de s'élever, de voir en grand, d'embrasser l'enchaînement des parties & leur dépendance d'un souverain moteur, se précipite, au contraire, isole & rétrécit ses réflexions, s'attache au désordre apparent des causes secondes, & perd de vue la totalité des choses avec le

*Levis gustus in philosophiâ, movere fortasse posse ad Atheismum, sed pleniores haustus ad Religionem reducere.* De Augm. Sc. L. 1.

(*a*) Le P. Bourdaloue, après avoir distingué les Athées de volonté & les Athées de croyance, les Athées qui voudroient qu'il n'y eût point de Dieu, & les Athées qui croient qu'effectivement il n'y a point de Dieu, admet l'existence des uns & des autres : *Sermon pour la Fête de S. Xavier, fin du premier Point.* Le P. Tournemine doute seulement qu'il y ait *beaucoup d'Athées purs & absolus : Mém. de Trévoux 1435.* M. Bergier est du même sentiment : *Examen du Mat. T. 2. chap. xj.* §. 3. M. de Pompignan, *Ev. du Pui,* dit des véritables Incrédules en général, Athées & autres : *Je ne nie pas qu'il n'y en ait de ce genre, mais je soutiens que leur nombre est infiniment moindre qu'il ne paroît l'être : Quest. 1. sur l'Incréd. p. 8.*

*Dei vestigia passim effugis, ac delere nequis, tote illa sequuntur.* Antil. l. 9.

principe qui les produit. — L'on peut ne pas observer quelques traces de la Divinité, comme dit l'excellent Réfutateur de Lucrece; mais il n'est pas possible de les effacer toutes, & de se cacher toute la marche de ses merveilleuses opérations. Si la considération de quelques parties de la nature ne tient pas toujours évidemment, & dans tous les esprits, à la cause premiere; l'universalité des êtres, leur ensemble, leur rapport, leur destination y attache nécessairement le Philosophe attentif & appliqué (*a*). L'horreur & le silence de la nature dans l'opinion de l'Athée, achevent la démonstration la plus invincible pour quiconque peut goûter la philosophie du cœur.

Bayle; Dictionn. hist. & crit. art. *Acosta.*

D. Un Auteur célèbre n'a-t-il pas paru contredire ce sentiment de Bacon, & regarder l'Athéisme comme le fruit d'une philosophie profonde? « La » philosophie, dit-il, réfute d'abord les erreurs; » mais si on ne l'arrête pas là, elle attaque la vé» rité; & quand on la laisse faire à sa fantaisie, » elle va si loin, qu'elle ne sait plus où elle est, » ni ne trouve plus où s'asseoir. On peut la com» parer à des poudres corrosives, qui, après avoir » consumé les chairs baveuses d'une plaie, ron» geroient la chair vive, carieroient les os, & » perceroient jusqu'aux moëlles. »

*R.* Ce que dit cet Auteur n'est point du tout opposé au sentiment du savant Anglois. Ce n'est point avoir beaucoup de philosophie que d'être téméraire, inquiet, curieux à l'excès, de juger légé-

(*a*) *Ita ordinantur omnia officiis & finibus suis in pulchritudinem universitatis, ut quod horremus in parte, si in toto consideremus, plurimùm placeat.* Aug. de verâ Relig. c. 40. n. 76.

rément, de décider de tout, de méconnoître les bornes de la raison & de l'intelligence humaine. Un peu plus de réflexion & d'expérience corrigeroit ces défauts. Ce qu'une demi-philosophie nous avoit fait rejetter, une philosophie plus formée, plus éclairée, nous le fait recevoir. Au reste, ce passage de Bayle représente excellemment sa propre philosophie.

## §. II.

D. Que doit-on conclure de cette controverse qui partage les Savants sur l'existence des Athées?

R. Cette controverse est un préjugé des plus sérieux contre l'Athéisme, & démontre combien ce systême blesse la raison humaine; puisqu'on n'a pu encore convenir de la possibilité de son existence. Jamais les Athées n'ont douté qu'on pût croire un Dieu; & il n'est pas encore décidé si l'on peut croire qu'il n'y en a point.

D. Les Rédacteurs d'un grand Dictionnaire n'ont-ils pas assuré que l'Athée adhéroit *aussi fermement à son opinion, en vertu de ses sophismes, que le Théiste croit l'existence de Dieu en vertu des démonstrations qu'il en a?* Dict. Encycl. art. *Athée.*

R. Reste à ces Messieurs à nous expliquer, 1.° à quoi sert la raison humaine, & en quoi la vérité & l'évidence l'emportent sur des sophismes; 2.° d'où viennent les doutes qui fourmillent dans les Ouvrages des Athées & des Incrédules en général; 3.° pourquoi la vue de la mort, & souvent une incommodité assez légere ramenent la plupart de ces Messieurs à la créance d'un Dieu, & même à la profession entiere de tous les dogmes de la Foi.

D. Ces doutes dont vous parlez, sont-ils bien avérés?

R. Il n'est pas possible de lire les Ouvrages des Incrédules, ni d'observer leur conduite, sans les découvrir par-tout. Lucrece, le héros & le chantre de l'Epicuréisme, après toutes sortes d'attaques livrées au dogme de l'immortalité de l'âme, avoue qu'il ignore parfaitement de quelle nature elle est ;

*Ignoratur enim quæ sit natura animaï.*

Et ailleurs il renvoie loin de la terre cette partie de l'homme qui tire son origine du Ciel ;

*Cedit enim retrò, de terrâ quod fuit ante,*
*In terram; sed quod missum est ex ætheris oris,*
*Hoc rursùm cœli fulgentia templa receptant.*

Epicure son maître n'étoit pas plus conséquent ; Bayle remarque qu'il étoit *très-inquiet de ce qui se passeroit après lui* ; ce qui dans le systême de l'anéantissement, est un soin extravagant. L'extrême crainte qu'il avoit des Dieux, suffit pour démontrer combien peu il étoit persuadé de la toute-puissance de ses atomes. Je n'ai jamais vu un homme, dit Cicéron, avoir plus peur de deux choses dont il disoit qu'il ne falloit pas avoir peur, je veux dire, de la mort & des Dieux. — M. de Montesquieu remarque que cette crainte est commune à tous les Athées. *L'homme pieux & l'homme Athée parlent toujours de Religion. L'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint.* Si ces gens sont bien persuadés ; pourquoi tant d'ardeur à rechercher, à lire, à prôner quelques nouvelles brochures que l'impiété produit ? Un homme bien persuadé se contente des preuves qu'il a en main, n'en cherche pas d'autres, & croiroit perdre son

L. 1. de nat. Deor. n. 31

Esprit des Loix. L. 25, chap. 1.

temps à discuter davantage une matiere sur laquelle il est pleinement satisfait.

L'Auteur de l'*Esprit* professe un doute universel, parce que, dit-il, *il n'y a pas d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence.*

Un homme qui est cher aux partisans de l'Epicuréisme & des Systêmes qui en approchent, parle de la sorte dans un Dialogue vraiment Chinois pour le ton & pour les choses: Dict. phil. art. *Catéch. Chinois.*

*Kou.* Qui vous a dit qu'il y a une autre vie?
*Cu-su.* (*a*) Dans le seul doute vous devez vous conduire comme s'il y en avoit une.
*Kou.* Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point?
*Cu-su.* Je vous en défie.

Bukingham avoue que ses doutes ne l'ont jamais quitté, & qu'il les a portés jusqu'au tombeau:

*Dubius sed non improbus vixi,*
*Incertus morior.*

Plusieurs Spinosistes sentant que l'évidence leur échappe à tous moments dans leurs prétendues démonstrations, sont tombés dans une espece de pyrrhonisme insensé, nommé l'*égoïsme*, ou chacun se croit le seul être existant. Voyez le Discours de Ramsay sur la Mythologie, 1. part.

Les autres adversaires de la Religion, soit Athées, soit Déistes (*b*), ne sont pas plus fermes dans leurs assertions. Non-seulement ils se combattent les uns

---

(*a*) C'est le Précepteur qui instruit le jeune Prince.

(*b*) Nous démontrerons, dans la suite, que la plupart des Déistes sont de vrais Athées ou des raisonneurs inconséquents; c'est pourquoi nous ne serons pas toujours fort attentifs à les distinguer.

les autres, ſans pouvoir convenir d'un ſeul article; mais ils détruiſent dans un endroit ce qu'ils ont dit dans un autre. « Chaque libertin, ſelon ſon caprice, ſe fait intérieurement une créance à ſa mode, & qui n'eſt que pour lui ſeul, ſuivant en aveugle toutes ſes idées, raiſonnant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, ſelon l'humeur préſente qui le domine; ne ſe fixant à rien, & conteſtant ſur tout. » Cette réflexion du P. Bourdaloue eſt d'une vérité ſenſible pour quiconque a lu les ouvrages de ces Meſſieurs. C'eſt une choſe curieuſe de voir la multitude des contradictions que préſente le ſeul *Syſtême de la nature*. Nous renvoyons aux chap. xvij. T. 1; & chap. xiv, T. 2. de l'*Exam. du Matér.* par M. Bergier. Accordez tout cela avec une *perſuaſion auſſi ferme que la conviction qui réſulte des démonſtrations*.

Panég. de S. Thomas.

## §. III.

D. La révolution qui ſe fait ordinairement dans les Incrédules à la vue de la mort, prouve-t-elle quelque choſe en faveur de la Religion?

*R*. Elle prouve au moins qu'ils n'étoient pas bien perſuadés. « Ce n'eſt pas une foi éteinte, » dit Bayle, (*a*) « ce n'eſt qu'un feu caché ſous la cen-

(*a*) Il ne faut pas être ſurpris de ce qu'en bien des endroits où nous pourrions citer les Ecritures & les Peres, nous citons des Philoſophes contre d'autres Philoſophes; ou bien le même Philoſophe penſant & raiſonnant d'une maniere oppoſée à celle qu'il a adoptée dans une autre occaſion, & dans un autre accès d'humeur. C'eſt une eſpece de ſtratagême militaire, où l'on emploie les armes & le langage de l'ennemi, pour faciliter les approches & écarter la défiance.

*Mutemus clypeos, Danaumque inſignia nobis Aptemus.* Æneid. 2.

» dre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se » consultent, & principalement à la vue de quel- » que péril. On les voit alors plus tremblants que » les autres hommes. Le souvenir d'avoir temoi- » gné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour » les choses saintes, & d'avoir tâché de se soustraire » intérieurement à ce joug, redouble leur in- » quiétude. » M. de Pompignan met cette obser- vation dans tout son jour dans ses *Questions sur l'Incrédulité*, Qu. 1 .... Massillon en parle d'une maniere qui convainc & qui touche : « Répondez » à toutes les difficultés de quelqu'un qui se vante » d'être incrédule. Réduisez-le à n'avoir plus rien » à répliquer. Il ne se rend pas encore, & pour » cela vous ne l'avez pas encore gagné. Il se ren- » ferme en lui-même, comme s'il avoit encore » des raisons plus accablantes, qu'il ne daigne pas » dire. Il tient bon, & oppose un air mystérieux » & décidé à toutes les preuves, qu'il ne peut » renverser. Alors vous avez pitié de sa fureur & » de son entêtement. Vous vous trompez. Ne » soyez touché que de sa mauvaise foi. Car, qu'une » maladie mortelle le frappe au sortir de là ; cou- » rez à son lit, vous trouverez le prétendu Incré- » dule converti. Il n'est plus question de doutes. » Les jugemens de Dieu, qu'il faisoit semblant » de ne point croire, le pénétrent de la plus vive » frayeur. Le Ministre de Jesus-Christ appellé, » n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le » détromper de son impiété. L'Incrédule mou- » rant prévient là-dessus son ministere ; l'Incrédule » mourant avoue le faux & la mauvaise foi de ses » blasphêmes passés, & en fait une réparation pu- » blique. Il ne demande que des consolations. » Cette crainte qui le pénétre, ne vient que de

Dict. hist. & crit. Art. Desbarreaux.

T. 3. p. 157. Serm. sur les doutes sur la Religion.

» la foi qu'il avoit déja. La maladie ne lui a pas » donné de nouvelles lumieres, mais elle a touché » son cœur. » Monsieur d'Alembert observe que « le desir de n'avoir plus de frein dans ses passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion, des » sophismes, un grand nombre d'incrédules : quand » les passions & la vanité se taisent, la foi revient. » Toutes ces observations se trouvent renfermées dans un beau passage de Tertullien (*a*); ce Pere reconnoît dans l'ame de l'homme une pente naturelle & invincible vers la Religion, & une espece d'impossibilité d'en déraciner absolument le germe précieux, toujours prêt à se développer dans le cœur même de l'incrédule le plus corrompu ou le plus systématique. Il faut en effet que cette impression subsiste bien profondément dans la nature de l'homme, puisque toute la fougue des passions, tous les attraits du libertinage, toutes les illusions d'une fausse philosophie, employés dès l'âge le plus tendre, ne sauroient l'effacer entiérement, & qu'il en reste toujours des vestiges que l'impie reconnoît malgré lui (*b*).

D. Ne pourroit-on pas croire que c'est par

(*a*) *Hæc est summa delicti nolentium recognoscere quod ignorare non possunt.... vultis ex animæ ipsius testimonio comprobemus; quæ licet carcere corporis pressa, licet institutionibus pravis circumscripta, licet libidinibus ac concupiscentiis evigorata, licet falsis Diis exancillata, cum tamen resipiscit ut ex crapulâ, ut ex somno, ut ex aliquâ valetudine, & sanitatem suam potitur,* Deum *nominat, hoc solo, quia propriè verus hic unus Deus.... O testimonium animæ naturaliter Christianæ!* Apolog. cap. 17.

(*b*) *Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ; etenim non potuerunt mihi.* Psal. 128.

l'affoibliſſement de la raiſon, & par un dérangement des organes, que les Incrédules ſe convertiſſent à la mort ?

*R.* Si ce changement n'arrivoit que dans un âge décrépit, ou après de longues maladies, qui ont affoibli tous les reſſorts de l'ame, l'on pourroit peut-être ſe permettre cette conjecture; mais nous voyons tous les jours de ces heureuſes révolutions dans la fleur de l'âge, & dès la premiere atteinte d'une maladie. Ce n'eſt donc nullement par la foibleſſe de l'ame qu'il faut expliquer ce phénomene; au contraire, jamais l'eſprit des Incrédules n'eſt plus malade que lorſqu'ils ſont en bonne ſanté. Le ſang toujours agité, la bile en fermentation, l'humeur noire excitée par des rêveries creuſes, les mettent preſque hors d'état de raiſonner ſenſément. Alors il eſt aiſé d'écrire tout ce que l'on veut, d'anéantir d'un coup de plume le ciel & la terre, de changer la nature des êtres, de former des mondes divers, &c. Lorſque ces mouvemens ſont calmés par le ſentiment de la maladie, la raiſon leur revient, ils enviſagent les choſes avec le même ſang-froid que les autres hommes; ils voient la lumiere dont les nuages des paſſions & des ſophiſmes leur avoient dérobé l'éclat. Ils la recherchent, & pleurent leur aveuglement paſſé:

- - - - - *Oculis errantibus alto* Æn. 4.
*Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.*

Tertullien dit qu'en ces cas l'ame revient à elle-même, & recouvre le libre uſage de ſes facultés, comme ſi elle ſortoit d'un ſommeil, des fumées du vin, du délire de la fievre. Nous avons rapporté ſes paroles.

§. IV.

D. Ce changement prouve assez bien que ces Messieurs n'ont jamais été bien convaincus des systêmes qu'ils ont entrepris de substituer à la connoissance de Dieu & à la sainteté de son culte; mais n'en résulte-t-il pas quelqu'autre réflexion avantageuse à la Religion?

*R.* Les témoignages raisonnés que plusieurs d'entr'eux ont rendus dans ces momens de calme & de sagesse à la vérité & à la sainteté du Christianisme, sont des hommages précieux qui honorent la Religion, & forment une réfutation complette des reproches qu'elle avoit essuyés de la part de ces hommes séduits par des erreurs passageres & mal enracinées.

D. Ne seroit-ce pas le préjugé qui rameneroit ces grands esprits aux impressions de l'enfance!

*R.* Après avoir lu ce qu'il leur a plu d'écrire contre la Religion, personne ne sera tenté de croire qu'il leur soit resté un grand préjugé en sa faveur. Les impressions de l'enfance avoient fait place à des impressions toutes contraires; mais quand les premieres impressions sont conformes à la raison, quand elles servent de base à la vertu & au bonheur, il est bien difficile, & pour mieux dire, impossible de les anéantir. L'on peut les affoiblir & les éloigner pour quelque temps; mais elles reparoissent dans les momens d'une raison saine, & s'élevent sur les ruines des systêmes qui les avoient proscrites.

§. V.

D. Ces révolutions heureuses que les infortunes, les maladies, ou la vue de la mort, operent

dans des Incrédules de toute espece, sont-elles bien fréquentes?

*R.* On n'en a vu qu'un très-petit nombre conserver jusqu'à la fin l'attachement qu'ils avoient voué à des systêmes anti-chrétiens. La Mettrie, Boulainvilliers, l'Auteur du *Christianisme dévoilé*, &c. sont des exemples frappants en ce genre de conversion. Ce dernier a déclaré, *qu'il avoit toujours respecté la Religion dans son cœur; qu'en écrivant contre elle, il avoit étouffé la voix de sa conscience; qu'il s'étoit laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges & les applaudissements des Philosophes.* Il a fermé la porte à ceux qui l'avoient séduit; il a demandé & reçu les derniers Sacrements. Maupertuis qui avoit réduit les preuves de l'existence de Dieu à A r + n R B, mourut entre les bras de deux Capucins. Montagne, qu'on peut regarder comme l'avant-coureur de l'incrédulité moderne, mourut en se levant de son lit pour adorer l'Eucharistie. On sait combien de fois l'Oracle de nos Philosophes est revenu de sa haine contre le Christianisme, auquel il avoit juré une guerre éternelle; un songe effrayant a servi plus d'une fois à lui faire confesser ses crimes aux pieds des Ministres de l'Eglise (*a*): ce qui a fait dire que les Incrédules vivoient comme s'ils ne devoient jamais mourir, & qu'ils mouroient comme

Suite de l'Apol. de la Relig. T. 2. p. 25, édit. de 1769.

*Vivunt ut nunquàm morituri, moriuntur ut semper victuri.*

(*a*) En 1760, il redevient Chrétien, il entend la Messe, même celle de minuit à Noël; il convertit des Calvinistes, &c. Voyez sa *Lettre à M. Albergati.* En 1766, il fait une Ode païenne sur la mort du Dauphin, précédée & suivie de quantité de Libelles impies & lubriques. En 1768, il se convertit de nouveau, se confesse au Pere Adam, &c. En 1769, il fait l'histoire de Louis XV, où l'on retrouve toutes les richesses de l'incrédulité & du libertinage.

des hommes qui esperent de vivre toujours. *Ils ne nous font point honneur*, disoit, au rapport de Bayle, M. de Sainthibal, fameux esprit fort, *quand ils sont au lit de la mort*; *ils se déshonorent*, *ils se démentent*, *ils meurent comme les autres*.

D. Que faut-il penser de ceux qui conservent jusqu'à une extrême vieillesse, & jusqu'à la mort, une malheureuse fermeté dans leurs égarements?

*R.* On n'en peut conclure autre chose, sinon que la prévention, le respect humain, une passion invétérée, sont capables de résister à toutes les lumieres & à toutes les secousses de la conscience. — Si, dans l'alternative de doute & d'une espece de persuasion qui partagent la vie de quelques impies, la mort survient au temps où regne l'illusion des sophismes, ils se refusent à tout retour vers Dieu. — Le P. Malbranche croit que l'entêtement & l'opiniâtreté de quelques vieillards impies viennent en partie de la consistance & de l'inflexibilité des fibres du cerveau, de laquelle résulte, selon lui, une indocilité presque invincible. Un Historien élégant & judicieux pense à-peu-près de même (*a*). Un célébre Orateur s'en prend à la confiance que les vieillards ont ordinairement en leurs lumieres & en leur longue expérience (*b*). — Il est bien naturel d'en chercher la raison dans la justice & la sévérité des jugemens de Dieu, qui aveugle ses ennemis, & leur ôte la lumiere dont ils ont refusé de jouir. Ceux qui veulent toujours trouver des remords dans les Incrédules & les pé-

Voyez ci-dessus, p. 2.

(*a*) *Inclinatâ ætate mores sensusque in suâ formâ indurescunt.* Sacch. H. S. J.

(*b*) *Pravi errores confirmatâ in senibus prudentiæ fiduciâ roborantur.* C. Porée de cred. in doct.

cheurs scandaleux, *ne connoissent pas*, dit Monsieur Bossuet, *toutes les voies de Dieu. Ils ne sont pas assez de réflexion sur le mortel assoupissement & la fausse paix, où il laisse quelquefois ses plus grands ennemis.*

*Ipsi verò non cognoverunt vias meas, quibus juravi in irâ meâ : si introibunt in requiem meam. Ps. 94.*

D. N'est-ce point une espece de mystere que l'attachement d'un grand génie à des hypothèses puériles, contradictoires dans toutes leurs parties, & son éloignement des vérités les mieux établies & en même temps les plus consolantes?

*R.* Le Chrétien, instruit par les saintes Ecritures de la conduite que Dieu a promis de tenir à l'égard des hommes, ne trouve point en cela un bien grand mystere : il en trouveroit au contraire un très-grand, si, malgré l'abus que plusieurs font de leur raison & de leurs facultés, ils étoient à l'abri de la séduction & de l'aveuglement. Il en seroit même troublé en quelque sorte dans la foi de sa Religion; parce que tout cela ne lui paroîtroit pas s'accorder avec les anathêmes prononcés, tantôt contre des hommes séduits par la suffisance & l'orgueil, tantôt contre ceux qui combattent leur créance par des œuvres condamnées de Dieu, & incompatibles avec la sainteté de la Loi (*a*).

---

(*a*) Il n'y a pas dans toutes les Ecritures saintes de menace plus forte & plus multipliée que celle-là : *Perdam sapientiam sapientium & prudentiam prudentium reprobabo.* I. Cor. 1. — *Comprehendam sapientes in astutiâ eorum.* I. Cor. 3. — *Abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis.* Matth. 11. — *Stultitia enim est illi, & non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur.* I. Cor. 11. — *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant ; & qui vident, cæci fiant.* Joan. 9. — *Domine quid factum est, quia manifestaturus es nobis te ipsum, & non mundo? ... Si quis*

Tertullien croyoit que Dieu avoit laissé à dessein quelque mêlange de ténèbres dans les plus grandes vérités, pour aveugler les hommes superbes qui résisteroient à sa parole, ou les hommes corrompus qui déshonoreroient leur Foi par les vices qu'elle réprouve: que les saintes Ecritures elles-mêmes étoient devenues pour les Hérétiques, une pierre de scandale (*a*). « Il y a, disoit » S. Augustin, dans la Religion assez de lumiere » pour éclairer les cœurs droits, & assez de nuages » pour aveugler les impies. » La notion même de Dieu renferme des ténèbres suffisantes pour obscurcir & égarer la marche d'une raison téméraire. Autant l'existence de l'Être souverain est démontrée, autant sa nature est-elle impénétrable. Envain a-t-elle fait l'objet des méditations des Philosophes les plus célèbres, elle s'est perpétuellement dérobée à leurs efforts impuissants: faut-il s'étonner si des hommes pleins de suffisance & d'orgueil, humiliés de l'inutilité de leurs recherches, égarés par la foiblesse d'une raison qu'ils croient si forte & si dure, entreprennent de persuader que ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, n'existe pas; & que prenant les bornes resserrées de leurs petites

---

*diligit me, sermonem meum servabit, &c.* Joan. 14. — *Verba Prophetarum quæ per omne Sabbathum leguntur, judicantes impleverunt.* Act. XIII. 27. — *Finis autem præcepti est charitas de corde puro, & conscientiâ bonâ & fide non fictâ. A quibus quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium.* I. Tim. 1. — *Habens bonam conscientiam quam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt.* Ibid. v. 19.

(*a*) *Nec periclitor dicere, ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei compositas, ut hæreticis materiam subministrarent.* De Præscript. cap. 39.

facultés

facultés pour les bornes mêmes de l'Être infini, ils attribuent ridiculement l'éternité & la puissance à la matiere & au mouvement ? On trouvera d'autres pensées relatives à ce sujet, dans un excellent *Discours sur l'Incrédulité*, par le P. Chapelain, p. 178, 186, 188, 191, 200; dans un Sermon du P. Bourdaloue sur les *Œuvres de la Foi*. Domin. T. 2, p. 317 & suiv.

## §. VI.

D. Ces réflexions expliquent bien comment la Religion & l'existence même de Dieu peuvent être rejettées par des hommes éclairés selon le monde; mais n'y a-t-il pas un grand nombre de libertins qui se rangent parmi les Athées & autres Incrédules de systême, sans appartenir néanmoins à cette classe de raisonneurs?

*R.* Il y en a un très-grand nombre; ce qui a fait grossir à quelques Auteurs le Catalogue des vrais Incrédules. C'est ainsi que le P. Mersenne comptoit jusqu'à 50000 Athées à Paris; souvent douze dans une maison. Pour réfuter ce calcul & réduire presque à rien le nombre des impies systématiques, il suffit de distinguer les différentes classes qu'un défaut d'attention a confondues.

D. Comment les distinguez-vous?

*R.* On peut les réduire en cinq classes: l'Incrédule stupide, l'Incrédule vicieux, l'Incrédule du bel air, l'Incrédule affecté, & l'Incrédule par principes.

D. Qu'entendez-vous par ces différentes dénominations?

*R.* L'*Incrédule stupide* est un homme qui n'a jamais élevé son esprit jusqu'à l'Auteur & à la destination du monde, il ne sent point la force des

arguments qui démontrent l'existence de Dieu, ni la foiblesse des objections des Athées; tout ce qu'il peut faire, c'est d'affecter le maintien de ces gens-là, & d'en prendre le ton. Il prononce des blasphêmes, sans savoir ce qu'il dit; c'est un écho qui répéte des sons. Un tel homme mérite qu'on ait pitié de lui.

L'*Incrédule vicieux* a peut-être des facultés qui donneroient l'essor à son âme, s'il ne les étouffoit dans leur germe. Il n'a d'autre plaisir que celui de s'abrutir tous les jours davantage, en réprimant les mouvements de sa conscience & les lumieres de son entendement. Son occupation la plus sérieuse est de s'amuser: ce n'est pas qu'il y trouve beaucoup d'agrément, il n'a plus de goût pour rien, mais il craint de trouver un moment de repos où sa raison pourroit se réveiller; & pour en prévenir plus sûrement les leçons, il devient Athée, & s'associe à quelques blasphémateurs. Aujourd'hui il est tranquille, il triomphe; il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'âme. Demain tout est changé; il croit, il tremble, ou du moins il doute.

L'*Incrédule du bel air* aspire au ton du siécle; ce n'est pas uniquement en commettant le vice avec effronterie qu'on y parvient, il faut être Philosophe; il le devient. Un Philosophe, selon lui, est un homme qui se distingue du Peuple en ce qu'il ne croit rien; il fait du Livre de *l'Esprit*, du *Dictionnaire philosophique* ses lectures favorites; il n'a jamais rien lu de si fort, rien de mieux raisonné, rien de mieux lié, rien de plus amusant; il s'essaie, il commence à tourner en ridicule la Religion; il y réussit, & il est tout surpris de trouver en lui tant de génie & d'esprit; son incrédu-

lité finit avec les applaudissements qu'il reçoit de ses semblables, & avec la manie d'être le singe des modes.

L'*Incrédule affecté* adopte un air grave & austere : c'est un masque qui couvre une tête vuide. Son cœur a aussi peu de sentiment que son esprit a d'intelligence. Le ton qu'il prend est parfaitement assorti à sa mine. Il a cherché la vérité dans sa source ; la nature lui a parlé, il a lu tous les Ouvrages des hommes célèbres, par-tout il a vu l'Athéisme. Cet homme ne mérite que du mépris ; des raisons seroient inutiles, & ne feroient que flatter sa fastueuse ignorance.

L'*Incrédule par principes* est celui dont nous avons discuté la possibilité. S'il en existe de ce genre, leur erreur peut venir de quelque funeste impression, qu'ils ont reçue dans leur jeunesse, d'une éducation défectueuse, de quelque principe erroné admis sans examen, du faux point de vue où ils ont envisagé la vérité, des distractions qui empêchent la raison de se faire entendre, &c. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit là-dessus.

D. Ne peut-on point distribuer la troupe des Incrédules en des rangs différents de ceux que vous venez d'établir ? V. ci-dessus, p. 2 & [illegible].

*R.* Un Auteur moderne les partage en quatre classes, qui comprennent effectivement tous les hommes de cette espece que nous ayons jamais connus. La premiere est celle des *Rieurs*, qui ne font que rire, sourire, & ricaner suivant l'occasion ; & ne disent jamais rien, de crainte de se compromettre. La seconde classe est celle des *Plaisants*, qui ayant fait une ample provision de pointes, de quolibets, de bons mots, d'anecdotes ecclésiastiques un peu gaillardes, sont chargés de

les placer à propos, d'égayer la converſation, ou de la détourner, lorſque devenant trop profonde ou trop ſérieuſe, elle paroît ne pas devoir ſe terminer en faveur des Philoſophes. Dans la troiſieme claſſe brillent les *Queſtionneurs*, dont l'office conſiſte à dérouter les champions de l'Evangile, en les accablant de queſtions, ſans leur donner le temps d'y répondre. Les *Raiſonneurs* forment la quatrieme claſſe : ce ſont les Diſputeurs & les Argumentateurs de la Société, & c'eſt ſans doute le rang le plus honorable ; mais un excès de zèle les jette dans des erreurs monſtrueuſes & dans des contradictions énormes ; malheur auquel les enrôlés des autres claſſes ne ſont pas expoſés ; ce qui pourroit faire conclure que la claſſe des *Rieurs* eſt la plus en ſûreté, au moins pour cette vie, comme elle eſt la plus nombreuſe.

## §. VII.

D. Ne trouve-t-on pas à la Chine une République entiere d'Athées, qui eſt la ſecte des Lettrés ?

*R.* Cette République eſt auſſi imaginaire que celle de Platon. Le Chef des Incrédules modernes aſſure que les Lettrés Chinois ſont Déiſtes, qu'*ils reconnoiſſent les peines & les récompenſes d'une autre vie, un Paradis & un Enfer* (*a*) L'Auteur de *l'Eſprit* nous apprend que les Jéſuites re-

(*a*) Eſſai ſur l'hiſt. gén. T. 1, c. 6, p. 91. Diner de Boul. p. 43. Il enſeigne le contraire dans la Philoſ. de l'Hiſt. ch. 18, p. 95. Dans le Dict. Philoſ. art. *Ame*, il revient au premier ſentiment, & reconnoît, dans les Lettrés Chinois, la croyance d'un Dieu & d'une Providence. Il ne faut pas s'attendre à quelque choſe de bien conſéquent de la part de ces Meſſieurs. Ils ont ſoumis les faits, comme les raiſonnemens, à la loi du caprice.

connoissent l'Athéisme des Lettrés Chinois, mais il fait tort à ces Peres, qui ont constamment assuré le contraire. Le P. Parennin, qui connoissoit beaucoup mieux les Chinois que M. Helv...., réfute victorieusement cette imagination dans une Lettre à M. de Mairan. *Lett. édif. L. xxj. p.* 134 *& suiv*... Il y a à la Chine trois Religions, outre la Chrétienne qui y fleurit aujourd'hui plus que jamais. 1.° Celle du Roi, des Princes, des Lettrés, qui offrent des sacrifices au *Tien*, Ciel; au *Xanti*, vertu du Ciel. 2.° L'idolâtrie. 3.° La secte des Sorciers.... Les Rédacteurs du Dictionnaire de Trévoux, article *Chine*, disent qu'il y a un grand nombre d'Athées dans cet Empire; mais dans l'article *Pho*, ils remarquent que cet Athéisme n'est pas raisonné, que c'est une suite de l'aveugle déférence pour la doctrine du prétendu *Pho*, qui en mourant a déclaré, à ce que disent ses sectateurs, que le néant étoit le Pere de toute chose. C'est l'*Autos Epha*, qui fait des Athées à la Chine, comme il en fait parmi les petits Maîtres en Europe: un Savant à la mode l'a dit; cela suffit, on ne raisonne pas au-delà; le libertinage & de mauvais raisonnements en font aussi un grand nombre parmi les Chinois comme parmi nous: mais il est faux qu'en général les Savants de la Chine soient Athées, comme il est faux qu'ils le soient parmi nous. Nous montrerons ailleurs ce que c'est qu'un Savant Chinois: il faut bien se garder d'avoir une idée fort avantageuse de ces Docteurs, auxquels nos Philosophes nous renvoient avec tant de confiance.

*Infrà* L. 4. ch. 3. art. 6. §. 6.

## §. VIII.

D. Que faut-il penser de quelques hommes célèbres, que les Incrédules se sont associés, mal-

gré le témoignage que leur vie & leurs écrits ont rendu à la Religion?

*R.* L'impiété, dit M. Séguier dans son excellent *Requisitoire* du 15 Août 1770, ne craint point de violer la cendre des morts, de calomnier leur esprit, & croit peut-être encore honorer leur mémoire : elle les ressuscite pour tirer des noms connus, qu'elle usurpe, l'ascendant dont elle a besoin. On jugera de la valeur de ces imputations par les deux preuves capitales alléguées contre M. de Fénélon. La premiere est que M. de Fénélon a parodié ainsi un air de Lulli :

Jeune, j'étois trop sage,
Et voulois tout savoir;
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Sur quoi nous observons, 1.° que le fait est controuvé. M. de Voltaire dit qu'il le tient du Marquis de Fénélon. Il a soin de citer un mort; tandis que le Marquis vivoit, M. de Voltaire n'a eu garde de réclamer son témoignage. Comment le Marquis de Fénélon, qui avoit beaucoup de religion, au jugement de M. de Voltaire lui-même, auroit-il découvert une anecdote semblable, surtout au Chef des Incrédules? C'est la remarque du fils de ce pieux Seigneur. Ceux qui ont lu les *Erreurs de Voltaire*, *Voltaire peint par lui-même*, *Tableau philosophique de l'Esprit de Voltaire*, &c. connoissent assez sa bonne foi pour le juger capable d'appuyer un fait fabuleux d'un faux témoignage. 2.° Les vers en question sont dans

Histoire de Louis XV, T. 1, p. 209.

les Poésies de Madame Guyon : elle exprimoit ainsi le détachement total des créatures, qui empêche l'homme d'ouvrir les yeux à l'avenir, de le prévoir & de s'en inquiéter. Supposons qu'ils soient de M. de Fénélon, comment en peut-on conclure que, dans sa vieillesse, il ne croyoit plus rien ? M. de Fénélon, dans ce cas, voulut sans doute y attacher le même sens que leur donnoit Madame Guyon.

La seconde preuve de M. de V. est une Lettre de Ramsai, qui écrit que si Fénélon étoit né en Angleterre, il auroit développé son génie, & donné l'essor sans crainte à ses principes, que personne n'a connus; mais c'est encore un mort qu'on appelle en témoignage d'une chose qu'il n'a pas dit & qu'il n'a pu dire. Ramsai, convaincu par M. de Fénélon de la vérité de la Religion Catholique, y fut aussi constamment attaché qu'à la mémoire de son illustre Maître. Comment avec de tels sentiments auroit-il pu écrire une Lettre qui, dans le sens que lui donne M. de Voltaire, seroit un outrage déshonorant pour le Disciple & pour le Maître : une Lettre qui prouveroit que tous deux étoient des hypocrites, des hommes qui sacrifioient leur maniere de penser aux temps & aux lieux ? Si Ramsai a écrit quelque chose d'approchant, il vouloit sans doute parler des principes de l'Auteur du *Télémaque* sur le gouvernement des Etats, & non d'aucun doute sur la vérité de la Religion. Ramsai rend le compte le plus détaillé de la doctrine de ce célèbre Archevêque; & il ne faut que lire l'Extrait de sa Lettre, qui se trouve dans *Les grands Hommes vengés*, T. 2, art. *Fénélon*, pour effacer entiérement les ombres dont V. veut obscurcir la mémoire de ce grand homme.

On trouve dans le même Ouvrage une justification complette de s'Gravesande, Bossuet, Huet, &c. Le Traité *Athei detecti* du P. Hardouin, qui a toujours passé pour le comble de l'extravagance, n'approche pas des découvertes de M. de V. — Quand nos Incrédules ont du goût pour le Déisme, ils trouvent par-tout des Déistes : quand ils adoptent le Pyrrhonisme ou l'Atéisme, ces deux classes acquierent tout-à-coup des prosélytes sans nombre. On diroit que l'idée d'avoir beaucoup de collégues, appaise leur inquiétude, & justifie aux yeux de la raison l'extravagance de leurs systêmes ; qu'effrayés de voir tous les grands hommes respecter les vérités fondamentales de la Religion, ils veulent faire un pendant à ce tableau offensant. — Les Incrédules, dit ingénieusement M. de **, ressemblent aux gens ivres, ils veulent toujours faire boire ceux qui sont de sang froid.

## §. IX.

D. Quel est le moyen le plus sûr de ne douter jamais de l'existence de Dieu?

R. *Tenez votre âme en état de desirer toujours, qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais* (a). C'est la pensée d'un Auteur qu'on ne J. J. Rousseau. soupçonne pas d'avoir trop de préjugés religieux. *Adorez l'Eternel*, dit-il ailleurs, *& tous les fantômes de l'Athéisme s'évanouiront*. L'homme de bien croit un Dieu par sentiment, & n'a dès-lors rien à redouter de l'Athéisme. Quand ce monstre parviendroit à étonner la raison, le cœur réclameroit toujours ; accablé du poids de vingt sophismes, il diroit encore : *Je sens qu'il y a un Dieu*.

*In sensu sit tibi cogitatus Dei.* Eccl. 7.

(a) C'est presque la traduction de ce passage de S. Augustin : *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.*

# CHAPITRE II.

## *Systême de l'Athée.*

### ARTICLE I.

### *Crédulité de l'Athée.*

D. Le système de l'Athée ne le met-il pas à l'abri de quelques difficultés qui se trouvent dans la profession d'un Dieu & d'une Providence qui gouverne le monde?

*R.* Un homme qui ne peut être suspect en cette matiere, dit que pour quelques difficultés, dont on rend aisément compte dans la croyance d'un Dieu, *il n'y a que des absurdités à dévorer* dans le sentiment contraire. Un autre a dit fort ingénieusement, que la foi des Athées demandoit un bien plus grand effort que celle des Chrétiens, & que leur Symbole pouvoit être conçu en ces termes: *Credo omnia incredibilia.* M. de V.

D. Quels sont les dogmes du Symbole des Athées?

*R.* Dans une opinion fondamentale où tout est absurde, il n'est pas possible de détailler les mystérieuses extravagances qu'elle suppose, qu'elle renferme, ou qu'elle entraîne. En voici quelques-unes. L'Athée dit: au-lieu de croire une Intelligence suprême qui a produit l'univers, qui le conserve & le gouverne; je crois une matiere éternelle & incréée, indifférente par sa nature au repos & au mouvement, & qui, sans aucun premier moteur,

s'imprime le mouvement à elle-même:... une matiere destituée d'intelligence, qui par le concours aveugle & fortuit de ses parties, produit la terre, la mer, les cieux, & tout ce qui y est contenu, opere un chef d'œuvre de sagesse, forme un tout, où l'on admire les prodiges de proportion, sans que rien s'y démente, ni la production de la terre, ni la vicissitude des saisons, ni le cours réglée des astres:... une machine immense, composée de plusieurs millions de roues, toutes différentes les unes des autres, qui se font mouvoir & se meuvent l'une l'autre dans le plus parfait accord, avec la plus exacte régularité, qui produisent à point nommé & sans confusion les effets qui leur sont propres, sans que cependant aucun Ouvrier y ait mis la main:... je reconnois les moyens les mieux choisis, mais sans but, sans aucune vue; les desseins les plus sages, & nulle raison qui se les soit proposés; l'ordre le plus parfait, les plus grandes beautés, les combinaisons les plus fines & les plus ingénieuses produites par un hazard aveugle; un mouvement parfaitement régulier sans aucun moteur:... un hazard qui forme le corps humain, tellement qu'il n'eût pu être formé avec plus d'art & plus de dessein; des yeux qui ne sont pas faits pour voir, des oreilles qui ne sont pas faites pour entendre, mais dont on *Infrà*, article 8. s'est avisé de se servir, parce qu'on les a trouvé dans sa tête (*a*), &c. On ne finiroit pas s'il falloit

(*a*) *Lumina ne facias oculorum clara creata*
*Prospicere ut possimus; & ut proferre viai*
*Proceros passus, ideò fastigia posse*
*Surarum ac digitûm pedibus fundata plicari,*
*Brachia tum porrò validis exapta lacertis*

ſuivre le détail de tous les myſteres de l'incrédulité. Bayle, qui a ſi ſouvent employé ſon génie à la défenſe des mauvaiſes cauſes, démontre que l'Athéiſme le mieux raiſonné, n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances & de contradictions ridicules. V. *le Dict. hiſt. & crit.* art. *Spinoſa.* Voltaire a porté le même jugement du *Syſtême de la Nature.* Bergier n'a pu en réduire toutes les contradictions en deux grands Chapitres de l'*Examen du Matérialiſme.*

---

## ARTICLE II.

### *La Matiere éternelle.*

### §. I.

D. Dans l'énumération que vous venez de faire, il y a bien des choſes qui ſont moins des myſteres que des délires ; mais ne pourroit-on pas regarder la création comme un myſtere égal à celui d'une matiere éternelle ?

*R.* Lorſque je reconnois un Être tout-puiſſant, la création n'eſt plus un myſtere. Un Être tout-puiſſant qui ne pût créer, ſeroit un très-grand myſtere, ou plutôt une très-grande abſurdité. C'eſt aux Athées à démontrer qu'un Être tout-puiſſant renferme contradiction.

---

*Eſſe, manuſque datas utrâque ex parte miniſtras*
*Ut facere ad vitam poſſimus, quæ foret uſus.*
*Cætera de genere hoc inter quæcumque pretantur,*
*Omnia perversâ præpoſtera ſunt ratione.*
*Nil ideo natum eſt in noſtro corpore, ut uti*
*Poſſimus, ſed quod natum eſt id procreat uſum.*

Lucret. de Nat. rerum.

D. Les anciens Philoſophes n'ont-ils pas tous regardé la création comme impoſſible ?

*R.* 1.° L'euſſent-ils tous regardée comme telle, ce n'eſt point par-là qu'ils auroient démontré qu'il y avoit contradiction dans ces paroles : *Un atome qui n'a pas été, eſt.* La création étoit pour bien des Philoſophes Payens une de ces choſes qu'on n'affirmoit & qu'on ne nioit pas, parce qu'on n'en examinoit ni la nature, ni la poſſibilité ; de même qu'on ne parloit pas du mouvement de la Terre & du repos du Soleil. L'axiome *ex nihilo nihil fit*, vrai dans toute ſon étendue à l'égard des ouvrages humains, avoit gagné les eſprits comme les yeux ; on n'alloit pas au delà. La révélation perfectionnant les idées que la raiſon avoit ébauchées, découvrit, par des lumieres plus ſûres & plus fortes, la liaiſon intime, que la création avoit avec la nature de Dieu, & nous apprit qu'une matiere exiſtante par elle-même, éternelle, indépendante, étoit abſurde (*a*). Ces notions ſont reſtées juſqu'ici à couvert de toutes les attaques des Athées. Si le dogme de la création, tel que nous le croyons, avoit été propoſé aux Philoſophes du Paganiſme, ils l'auroient aſſurément préféré aux hypothèſes abſurdes qu'ils ont imaginées.

2.° Les plus ſages des anciens Philoſophes & les plus conſéquens dans l'idée qu'ils s'étoient faite de la Divinité, ont abſolument nié l'éternité de la matiere & reconnu un Dieu Créateur de toutes choſes, tel que nous le reconnoiſſons aujourd'hui. Pithagore, Platon, Thalès, Philolaus, Jamblicus, &c. ont été de ce nombre. Proclus (*inſ-*

---

(*a*) *Fide intelligimus aptata eſſe ſæcula verbo Dei, ut ex inviſibilibus viſibilia fierent.* Heb. xj.

*titut. Theol. cap. 72.*) dit que *la matiere qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'Auteur de toutes choses:* il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique lui-même fort clairement; & dans son commentaire sur Timée, Proclus appelle Dieu l'*Auteur ineffable de la matiere.* Hieroclès, Platonicien célèbre, reproche à quelques Philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matiere incréée & par conséquent indépendante de lui, ait concourût à cette production; il observe que « le bon ordre se trouve assez dans un Être » lorsqu'il existe naturellement par lui-même & que » par conséquent c'eût été en Dieu une applica- » tion superflue d'avoir voulu avancer ce qu'il » n'avoit pas fait ».... « ne seroit-ce pas contre » la nature, dit-il, de vouloir ajouter à un Être » incréé & subsistant par lui-même? » Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matiere.

D. Est-il bien évident que l'idée de Dieu bien conçue s'oppose à l'éternité de la matiere?

R. Si la matiere est éternelle, elle existe donc par elle-même, elle est donc indépendante de Dieu; Dieu ne pourroit non plus l'anéantir qu'il n'a pu la créer. Un grain de sable suffiroit donc pour faire échouer la toute-puissance de Dieu; & l'existence de la matiere, & de toutes les parties de la matiere, seroit donc aussi nécessaire que l'existence de Dieu même.... Qu'est-ce que Dieu? Si nous réunissons tout ce que la raison la plus pure, la philosophie la plus éclairée, la révélation la plus sublime nous en apprennent, nous trouverons que tout ce qu'on peut concevoir & dire de ses gran-

deurs, s'exprime par ce seul mot: l'*Infini*. Dieu est l'Être infini, nécessairement infini, infini dans toutes ses perfections. Il n'y a certainement ni Philosophe, ni Déiste, qui refuse d'admettre cette idée que nous donnons de Dieu. Or si Dieu est infini, son existence, sa maniere d'être, ses lumieres, sa volonté, sa puissance doivent être également infinies. Si sa puissance est infinie, elle peut donc donner l'être, créer, faire que ce qui n'existoit pas, existe; c'est là la plus grande preuve que cette puissance est véritablement infinie. S'il est infini, il doit avoir une autorité absolue sur tout ce qui existe, en sorte que rien n'existe & ne puisse exister que par sa volonté. Nier que Dieu puisse créer, c'est nier que sa puissance soit infinie; & nier que sa puissance soit infinie, c'est nier son existence. Un Dieu infini, un Dieu Créateur, voilà la plus sublime idée que nous puissions nous faire de l'Être suprême; voilà ce que notre raison peut en concevoir de plus grand. Et quelle différence d'un Dieu qui ne seroit que l'ordonnateur d'une matiere préexistente, & d'un Dieu créateur qui commande à la matiere d'exister! L'idée d'une matiere éternelle ne peut donc pas s'accorder avec l'idée que nous avons de Dieu.

## §. II.

D. Malgré la démonstration que l'idée de Dieu forme contre l'éternité de la matiere, la création n'est-elle pas toujours un chose incompréhensible?

*R*. Ne pas concevoir comment une chose a pu se faire, ce n'est pas une raison suffisante pour la rejetter. Il faudroit pour cela prouver qu'elle répugne, & qu'elle renferme quelque contradiction. Or nous défions tous les Philosophes de prouver

que l'idée de Création répugne, & qu'elle renferme quelque contradiction. Nous les défions de faire voir qu'il est impossible que Dieu soit Créateur. Ceux qui admettent l'idée de Dieu, & rejettent la création, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir ce que c'est que sortir du néant, & commencer d'exister, n'apperçoivent pas l'incohérence de leurs principes, car conçoivent-ils mieux mille autres choses qu'ils ne peuvent pas s'empêcher d'admettre? conçoivent-ils mieux, comme on le leur a déja dit, ce que c'est qu'une matiere éternellement existante, & éternellement inerte, qui attend pendant une éternité que Dieu lui donne l'activité? conçoivent-ils mieux ce que c'est que cette fécondité si admirable, si constante, si uniforme, donnée à la matiere par les germes; germes sans lesquels cette matiere eût été éternellement incapable de rien produire? La formation & la fécondité de ces germes qui renaissent toujours de leur propre sein, qui donnent cette variété presque infinie d'êtres & de productions, est-elle plus facile à concevoir que la création? conçoivent-ils mieux la création des esprits, des substances spirituelles, que celle de la matiere? Car il faut qu'ils disent, ou qu'il n'y a point de substances spirituelles, ou qu'elles sont créées, ou qu'elles sont éternelles comme Dieu. Dire qu'il n'y a point de substance spirituelle, c'est se mettre au nombre de ceux que les Anciens comparoient à des pourceaux: *Epicuri de grege porcus*; on ne peut avoir ces sentiments que dans les moments des voluptés les plus grossieres, & les plus condamnées par la raison. Dire qu'elles sont éternelles, incréées, ce seroit dire en même temps qu'elles sont indépendantes de Dieu; car quel pouvoir auroit Dieu

fur des fubftances éternelles comme lui, & qui pour exifter, penfer, vouloir, raifonner, n'auroient point eu befoin de lui? Dire qu'elles ont été créées, c'eft fe mettre dans la néceffité d'avouer la même chofe de la matiere.

## ARTICLE III.

### *Éternité du Mouvement.*

D. En accordant aux Athées une matiere éternelle, leur fyftême feroit-il fort avancé dans fes preuves?

*R.* Il ne porteroit encore fur rien. A cette matiere il faut du mouvement, & les Athées ne connoiffent aucune caufe qui puiffe le donner.

D. Pourquoi la matiere ne feroit-elle pas en mouvement de toute éternité?

*R.* L'inertie de la matiere eft une chofe qui a été reconnue par les plus grands Philofophes anciens & modernes. Parmi les anciens, perfonne n'en a mieux raifonné que Platon, & n'en a tiré des conféquences plus juftes & plus raifonnables. Pour ce qui eft des modernes, on obferve que parmi le grand nombre des Philofophes de la plus haute réputation, qui ont paru dans ces derniers fiécles, il n'en eft pas un qui ne fuppofe comme un principe, l'inertie de la matiere, & fon incapacité intrinféque à fe donner le mouvement. Copernic, Kepler, Defcartes, Gaffendi, Euler, Newton, Mallebranche, tous en conviennent unanimement; & fi, à l'autorité de ces grands noms, on joint encore le raifonnement, il n'y aura plus moyen de fe refufer à l'évidence du principe.

D. Démocrite

D. Démocrite n'a-t-il pas enseigné que le mouvement de la matiere étoit éternel?

*R.* Il est vrai que Démocrite, le maître d'Epicure, n'a pas pensé comme Platon, & comme les autres Philosophes (*a*), il suppose la matiere en mouvement : mais il est vrai aussi que Démocrite imagine & ne raisonne pas, & qu'il ne peut rien répondre aux difficultés véritablement insolubles qu'on lui fait contre le mouvement intrinséque de la matiere. Il est également vrai que les Abdéritains ayant pitié de lui, eurent la charité de lui envoyer des Médecins pour guérir son cerveau dérangé.

D. Comment prouvez-vous l'inertie de la matiere, & son incapacité absolüe de se donner du mouvement?

*R.* Par une combinaison de réflexions simples, exposées avec beaucoup de clarté & de précision par un des plus fameux Philosophes modernes : » Je vois la matiere tantôt en mouvement, tan- J. J. R.
» tôt en repos, d'où j'infère que le repos ni le Emile. T. 3, p. 43, édit.
» mouvement ne lui sont pas essentiels. Mais le 1762.
» mouvement étant une action, il est donc l'effet » d'une cause, dont l'absence est le repos? Quand » rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point, » & par cela même qu'elle est indifférente au re» pos & au mouvement, son état naturel est d'être » en repos. »

Après avoir distingué avec beaucoup de justesse, de clarté & de précision le mouvement passif & communiqué, d'avec le mouvement volontaire &

---

(*a*) *Illa mentis deliria nemo præter unum Leucippum somniavit, à quo Democritus eruditus hæreditatem stultitiæ reliquit Epicuro.* Lact. Instit. L. 4, c. 17.

de spontanéité, il dit ces paroles remarquables;
Ibid. p. 49. « Concevoir la matiere productrice du mouve-
» ment, c'est clairement concevoir un effet sans
» cause, c'est ne concevoir absolument rien. » Et
T. 1, p. 51. il ajoute : « N'est-il pas clair que si le mouvement
» étoit essentiel à la matiere, il en seroit insépara-
» ble, il y seroit toujours en même degré, tou-
» jours le même dans chaque portion de matiere,
» il seroit incommunicable, il ne pourroit augmen-
» ter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même
» concevoir la matiere en repos?

» Quand on me dit que le mouvement n'est pas
» essentiel à la matiere, mais nécessaire, on veut
» me donner le change par des mots qui seroient
» plus aisés à réfuter s'ils avoient un peu plus de
» sens. Car ou le mouvement de la matiere lui
» vient d'elle-même, & alors il lui est essentiel;
» ou s'il lui vient d'une cause étrangere, il n'est
» nécessaire à la matiere, qu'autant que la cause
» motrice agit sur elle; nous rentrons dans la pre-
» miere difficulté.

» Les idées générales & abstraites sont la source
» des plus grandes erreurs des hommes; jamais
» le jargon de la Métaphysique n'a fait découvrir
» une vérité, & il a rempli la Philosophie d'ab-
» surdités, dont on a honte sitôt qu'on les dé-
» pouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon
» ami, si quand on vous parle d'une force aveu-
» gle, répandue dans toute la nature, on porte
» quelque véritable idée dans votre esprit? On
» croit dire quelque chose par ces mots vagues,
» de *force universelle*, de *mouvement nécessaire*,
» & l'on ne dit rien du tout.

» L'idée du mouvement n'est autre chose que
» l'idée du transport d'un lieu à un autre; il n'y

» a point de mouvement sans quelque direction ;
» car un être individuel ne sauroit se mouvoir à-
» la-fois dans tous les sens. Dans quel sens donc
» la matiere se meut-elle nécessairement ?

» Toute la matiere en corps a-t-elle un mou-
» vement uniforme, ou chaque atome a-t-il son
» mouvement propre ? Selon la premiere idée,
» l'univers entier doit former une masse solide &
» indivisible ; selon la seconde, il ne doit former
» qu'un fluide épars & incohérent, sans qu'il soit
» jamais possible que deux atomes se réunissent.

» Sur quelle direction se fera ce mouvement
» commun de toute la matiere ? Sera-ce en ligne
» droite, en haut, en bas, à droite, ou à gau-
» che ? Si chaque molécule de matiere a sa di-
» rection particuliere, quelles seront les causes
» de toutes ces directions & de toutes ces diffé-
» rences ? Si chaque atome ou molécule de ma-
» tiere ne faisoit que tourner sur son propre cen-
» tre jamais rien ne sortiroit de sa place, & il
» n'y auroit point de mouvement communiqué ;
» encore même faudroit-il que ce mouvement cir-
» culaire fût déterminé dans quelque sens. Donner
» à la matiere le mouvement par abstraction, c'est
» dire des mots qui ne signifient rien ; & lui donner
» un mouvement déterminé, c'est supposer une
» cause qui le détermine. »

D. Puisque la matiere posséde des qualités qui nous sont inconnues, n'est-il pas téméraire de lui refuser le mouvement, & peut-on être trop réservé à prononcer sur des choses dont on ignore la nature ?

R. Il n'y a point de témérité à refuser à la matiere une qualité qui renferme contradiction, comme nous venons de le démontrer. — Il faut

être réservé, on en convient ; mais il faut également être ferme & conséquent. Nous ne connoissons la matiere que par ses qualités sensibles, c'est-à-dire par son étendue, sa divisibilité, son inertie, par les impressions qu'elle fait sur nos sens : nous savons qu'elle a été créée pour nos usages & pour notre service. Ces connoissances nous suffisent ; & bien loin de nous conduire à l'idée du mouvement essentiel, elles s'accordent parfaitement avec les preuves, qui nous persuadent que ce mouvement est absurde.

Infrà. L. 2, ch. 1.
La question de la spiritualité de l'âme nous ramenera encore à ces preuves, & donnera lieu à une plus ample discussion.

---

## ARTICLE IV.

### *Les Atomes.*

### §. I.

D. QUAND on accorderoit à la matiere un mouvement indépendant de Dieu, en pourroit-on conclure la formation de l'univers ?

*R.* Il faudroit encore montrer comment un mouvement fortuit a pu produire tant d'ordre, de beauté, d'utilité dans les différents êtres qui composent l'univers, dans les rapports & le résultat de toutes ses parties. Dans le monde il n'y a pas seulement du mouvement ; il y a des beautés inimitables, les combinaisons les plus heureuses, une marche réguliere, constante, invariable. Il faut autre chose qu'un mouvement aveugle pour produire & assurer tout cela. Non seulement, un tel mouvement ne produit rien, mais il empêche nécessairement toute production.

D. Ne peut-on pas établir la puissance créatrice des atomes par le moyen des chances, de l'analyse des sorts, des compensations par des compensations, des tentatives de millions de milliards de millions de fois réitérées, &c.? On dit que deux Académiciens ont merveilleusement réussi dans cette maniere de prouver. Prémontval. *Vues phil.* T. 1, p. 329. Diderot, *Pensées phil.* n. 21.

*R.* L'on ne peut croire que ces gens aient écrit sérieusement de telles puérilités. Leur raisonnement, qui, à beaucoup d'égards, n'est qu'un jargon inintelligible, peut se réduire à ceci : le beau Poëme de l'Enéide peut être l'effet d'une infinité d'infinités de jets de caracteres d'Imprimerie; donc le monde peut être aussi l'effet du concours fortuit des atomes agités de toute éternité. Grace aux lumieres de la Philosophie, l'on ne sera plus embarrassé à deviner les Auteurs de quelques beaux Ouvrages de Littérature, d'Architecture, de Sculpture, que l'antiquité nous a transmis. L'on ne disputera plus si les deux Bucéphales du mont Quirinal sont effectivement de Phidias & de Praxitèles, cette discussion pourroit être embarassante; il sera plus simple de dire que la matiere de toute éternité s'est fait jetter par qui l'a bien voulu, dans une infinité de moules; & qu'enfin contente d'être devenue *Bucéphale*, elle s'en est tenue là.

D. La combinaison de lettres telle qu'elle est dans l'Enéide, est absolument possible; pourquoi donc ne résulteroit-elle pas d'un mouvement fortuit dans une infinité d'épreuves?

*R.* 1.° Il est bon de se souvenir toujours que la matiere n'est point éternelle, que le mouvement n'est ni éternel, ni naturel à la matiere; qu'ainsi les deux Académiciens argumentent sur

des suppositions que nous avons démontrées fausses.

2.° Pour la formation de l'Enéide, il faut d'abord un langage, & ce n'est point une petite affaire, moins encore une affaire de hasard. J. J. Rousseau observe, qu'il est impossible de concevoir que les hommes aient pu s'en faire un d'eux-mêmes. Ensuite il faut de l'écriture, il faut des lettres, qui sont le chef-d'œuvre des inventions humaines; il a fallu bien du temps pour y arriver; les Sauvages & les Negres regardent l'écriture comme un sortilége : *l'art de faire parler le papier*, disent-ils, *ne peut-être qu'un art magique*. Sans doute que les atomes auront des configurations également admirables & significatives? D'où viennent-elles? En quoi consistent-elles? Sont-elles essentielles ou non? immuables ou non? Voilà bien des questions à éclaircir. Quelque parti que prenne l'Athée, il ne dira que des absurdités.

Discours sur l'inégalité des hommes.

3.° Cette supposition de tentatives réitérées de toute éternité, renferme une contradiction évidente; savoir un nombre infini qui ne peut être augmenté ni diminué d'une unité, car l'infini demeure toujours infini, & il ne peut ni croître ni décroître : or, dans le cas présent, les atomes pouvoient faire sans doute quelques tentatives de plus ou de moins. Voilà donc un infini qui n'est pas infini.

V infrà, art. 7.

4.° En jettant durant toute l'éternité autant de caracteres d'Imprimerie qu'il en faudroit pour former l'Enéide, il y auroit des millions & des milliards de jets qui ne présenteroient que cahos & confusion, & où l'on verroit à peine quelques syllabes formées, quelques mots estropiés & sans suite. De même en donnant le concours des atomes pour la cause efficiente du monde, il y auroit

des millions & des milliards de combinaiſons qui ne préſenteroient que cahos, déſordre & confuſion ; & l'on verroit tout au plus des nez ſans viſages, des yeux ſans têtes, des êtres moitié animaux, moitié bois ou pierre, des pieces éparpillées dans cet univers, ſans qu'elles euſſent un ordre, & formaſſent un tout.

5.° En accordant que les atomes, à force de tentatives, ont produit le monde, pourquoi ſe ſont-ils arrêtés là ? pourquoi n'ont-ils pas paſſé à la formation d'un autre monde, & réprouvé celui-ci comme les précédents ? — Dire que ce monde eſt dans les régles de l'équilibre, c'eſt s'engager 1.° à expliquer pourquoi les atomes n'ont pas recherché d'abord une poſition auſſi naturelle & auſſi eſſentielle à la matiere. 2.° C'eſt détruire la ſuppoſition épicurienne par le fondement : là où il y a des régles des néceſſités, il n'y a point de concours fortuit.

6.° Quoiqu'il n'y ait point de démonſtration géométrique ni métaphyſique que l'Enéide ne peut réſulter d'un mouvement fortuit, aucun homme ſenſé ne ſe perſuadera jamais que cela ſoit arrivé, ni que cela puiſſe arriver même dans une éternité. Si l'on diſoit à un Athée que des pierres jettées ſans deſſein forment un édifice admirable ; que les cordes des inſtrumens les plus harmonieux ſe ſont rangées d'elles-mêmes, & que des ſecouſſes fortuites produiſent les ſons qui nous charment ; que les peintures les plus parfaites n'ont pas eu beſoin d'un maître qui leur donnât tant de grace, de majeſté, de tendreſſe, de mouvements & d'action ; que, dans les plus beaux tableaux, les attitudes les plus variées, les airs paſſionés, la diſtribution des lumieres, les dégradations des

couleurs, la plus belle perſpective, ne ſont que l'ouvrage de quelques couleurs jettées au haſard, &c. Celui à qui on avanceroit de tels paradoxes, les regarderoit comme des propoſitions d'un homme ſans raiſon; quoique les combinaiſons qui forment ces chef-d'œuvres, ſoient métaphyſiquement poſſibles dans un mouvement fortuit. Or ces propoſitions ſont préciſément celles des épicuriens; car, en accordant toutes les ſuppoſitions de nos deux Académiciens, il eſt toujours auſſi peu apparent que le monde réſultera de cent millions de milliards de ſecouſſes d'atomes, qu'il eſt apparent qu'une pouſſiere conſtamment agitée dans un tonneau, produira des arbres, des animaux: des tableaux, &c. C'eſt la penſée & la juſte comparaiſon d'un homme qui n'a été que trop favorable à tous les délires philoſophiques.

Penſées de M. de Volt. pag. 9, édit. de 1765.

7.° Fût-il vrai qu'un beau poëme qu'une belle peinture, ſont l'effet du haſard, il n'en pourroit être de même de la formation du monde. Un livre n'eſt qu'un compoſé de lettres, un tableau un compoſé de couleurs; mais le monde renferme des êtres qui penſent, & la penſée n'eſt point un compoſée d'atomes. « Des combinaiſons, des » chances, ne donneront jamais que des produits » de même nature. Un Chymiſte, combinant des » mixtes, ne les fera pas ſentir & penſer dans ſon » creuſet. »

Emile. T. 3, p. 56.

## §. II.

D. Ne voyons-nous pas la nature produire par un mouvement aveugle, des figures admirables par leur régularité, des caracteres bien formés, des repréſentations d'hommes, d'animaux, de plantes, &c.

*R.* 1.° Quand ces figures sont vraiment l'effet du hasard, elles ne sont jamais sans quelque défaut, & ne représentent que très imparfaitement quelques êtres réels : c'est la remarque d'un homme qui s'est fort appliqué à la recherche & à l'explication de ces pierres marquées par différentes empreintes (*a*)

2.° La plupart des figures qu'on regarde comme des jeux de la nature, sont l'ouvrage de quelque moule qui a imprimé ses traits & exercé l'activité de ses sels sur une matiere d'abord molle, & durcie ensuite par l'air, les eaux, le soleil, ou les feux souterrains (*b*).

3.° Ceux qui ont appellé cette observation au secours des Epicuréistes, n'ont pas songé à mettre une différence 1.° entre un moment de régularité & la marche de tous les siécles, 2.° entre un individu régulier & toutes les especes d'êtres, l'ordre, la constitution, la conservation de l'univers ; 3.° entre la superficie d'une chose, ou la représentation de ses dehors, & sa nature, sa disposition intérieure, le mélange merveilleux des matieres qui la composent ; entre un masque & une tête humaine. Des moules n'impriment & ne façonnent que par dehors, au lieu que les organes sont un entrelas de pieces innombrables, où les moules ne peuvent trouver accès pour faire l'em-

---

(*a*) *Est & aliud hujus rei non leve argumentum, fortuito & casuali fluxu constituta esse similia phasmata : quod vix ulla ex eis quæ animalis figuram mentiuntur, forma perfecta sit, sed semper aliquid ad integram figuram constituendam requisitum deesse comperiatur.* Kircher. Mund. subt. 2. part. p. 37, edit. 1664, Amstel.

(*b*) Voyez ibid. *modus secundus*, p. 698 ; *modus tertius*, p. 39 ; *modus quartus*, p. 41, &c.

preinte, ni retraite après l'avoir donnée.... Le hasard imite quelquefois les Arts. On voit dans des amas de lignes fortuites, des ressemblances avec des plans de Villes, avec des maisons &c; inférera-t-on de-là que le hasard a bâti les Villes?

4.° Les jeux même de la nature les plus admirables, sont une suite, un résultat informe & déplacé des régles établies par le Créateur; l'effet de quelque esprit séminal, de quelque combinaison de loix égarées dans leur marche & trompées dans leur objet.

D. Que faut-il penser des mystères que quelques Physiciens célèbres ont trouvés dans la configuration réguliere de la neige, du givre & de la glace?

*R.* A-peu-près la même chose que ce que nous venons de dire des pierres & d'autres matieres figurées avec une apparence de dessin. Les plantes formées de givre, & collées sur les fenêtres des maisons, que Scheuchzer a observées à Zurich en 1728, & qu'il a fait graver dans la *Physica sacra*, T. 5, Tab. 530, fig. A. B, ne sont autre chose que des vapeurs & de la fumée figées sur les vitres, dans l'ordre & la disposition où elles y sont arrivées. Tout le monde sait que toute exhalaison se partage en rameaux multipliés, en raison directe de leur distance du foyer: ce qui lui donneroit la figure d'un arbre, si elle étoit subsistante & visible dans toutes ses divisions.... Les petites figures représentées dans la même estampe, semblent plus difficiles à expliquer. L'Auteur croit qu'il est inutile de le tenter. Erasmus Bartholinus, dans un Livre qu'il a composé sur ce sujet, est du même sentiment. Il suffira peut-être de se rappeller ce que nous avons dit dans la Réponse précé-

dente, *n*° 4, pour faire évanouir toutes les ténèbres de ce prétendu myſtère (*a*). Au reſte, après les différences que nous avons remarquées entre ces ſortes de régularités & celle des œuvres de Dieu, il eſt inutile de s'arrêter davantage ſur cette matiere.

## §. III.

D. Si le haſard avoit effectivement produit le monde, que faudroit-il penſer d'un principe ſi admirable & ſi puiſſant?

*R.* L'Auteur des *Lettres juives* prétend que les Athées, en reconnoiſſant le haſard pour le créateur & le conſervateur du monde, ne peuvent ſe diſpenſer de lui rendre un culte; &, quoique cette aſſertion puiſſe paroître plus plaiſante que ſolide, elle ſert admirablement à faire ſentir l'abſurdité du ſyſtême des atomes. « Si je croyois le ſyſtême » d'Epicure, dit-il, chaque jour en examinant le » cours du ſoleil, en le voyant paroître ſur notre

(*a*) Voici ce que dit un Manuſcrit que nous avons actuellement ſous les yeux. *Notare forſan juvat, 1.° ad plantas multigenas, maximè qualiter in ſemine ordinantur, haſce figuras pænè omnes alludere. 2.° Spermaticis ſpiritibus plantarum aliarumque etiam rerum aëra eſſe plenum. Vide M. Subt. part 2, L. 12, c. 7. 3.° Illos ſpiritus eo ordine, quo vel in ſemine vel aliâ re clauduntur atque ex illâ profecti ſunt, ſe collocare & figere, ut in Palingeneſi conſtat: & explicatur parallelismo cum foco radiorum. Vide Mund. Subt. p. 2, L. 12, c. 5. Experim. 1. 4.° Spiritus illos plaſticam vim in omnem materiam mollem ſibi ſubjectam & commixtam exercere, ut conſtat in petrificationibus (Mund. Subt. p. 2, L. 8. Modus tertius.) & maximè in plantis Antropomorphis. Ibid L. 12, c. 9. 5.° In locis potiſſimùm, ubi vapores multi & varii; ut in latrinis, ejuſmodi figuras ſpectari, &c. &c.*

» horiſon & s'acheminer à grands pas vers les An-
» tipodes, je m'écrierois : *je te ſalue, ô haſard
» éternel, dérangement incompréhenſible, confuſion
» admirable, qui maintient l'ordre & l'arrange-
» ment ! ſouffre que je te rende les hommages que
» d'autres mortels aveugles rendent à un Dieu tout
» bon, tout puiſſant & tout ſage.* »

---

## ARTICLE V.

### *Fécondité de la Matiere.*

### §. I.

D. Au-lieu de recourir à la colliſion des atomes pour produire un monde, n'eſt-il pas plus ſimple d'attribuer la fécondité à la matiere, & d'en faire la mere de toute choſe ?

*R.* Je ne ſais ſi cela ſeroit beaucoup plus ſimple ; mais je ſais que cela ne ſeroit pas plus raiſonnable. Qu'eſt-ce que cette fécondité de la matiere ? Il n'eſt pas aiſé de faire un ſens de cette expreſſion. La matiere eſſentiellement inerte & paſſive, n'a ni mouvement, ni action, ni vie, ni fécondité, elle ne peut que ſervir & obéir.

D. N'eſt ce pas une propoſition reçue, que la nature eſt d'une fécondité inépuiſable, qu'elle eſt le principe & la mere de tous les êtres ?

*R.* Il faut convenir de la ſignification des mots. *La nature eſt le ſyſtême des Loix établies par le Créateur pour l'exiſtence des choſes & la ſucceſ-*
Tom. XII, p. iij, iv. *ſion des êtres.* C'eſt la ſage définition qu'en donne M. de Buffon ; & cette définition une fois reçue, la nature eſt féconde ſans doute : mais la nature n'eſt pas la matiere, ou, ſi l'on veut, c'eſt la ma-

tiere mue, dirigée, employée ſelon les loix dictées, par la ſageſſe & la puiſſance du Créateur. « La nature n'eſt point une choſe, ajoute M. de » Buffon, car cette choſe ſeroit tout: la nature » n'eſt point un être, car cet être ſeroit Dieu; » mais on peut la conſidérer comme une puiſſance » vive, immenſe, qui embraſſe tout, qui anime » tout, & qui ſubordonnée à celle du premier » Être, n'a commencé d'agir que par ſon ordre, » & n'agit encore que par ſon concours ou ſon » conſentement. Cette puiſſance eſt de la puiſ» ſance divine la partie qui ſe manifeſte....Mi» niſtre de ſes ordres irrévocables, dépoſitaire de » ſes immuables décrets, la nature ne s'écarte ja» mais des loix qui lui ont été preſcrites; elle n'al» tere rien aux plans qui lui ont été tracés, &, dans » toutes ſes œuvres, elle préſente le ſceau de l'E» ternel, &c. &c.

§. II.

D. S'il eſt vrai que la nature ne viole pas le plan du Créateur, & qu'elle n'eſt autre choſe que le ſyſtême de ſes Loix, pourquoi produit-elle des monſtres de toute eſpece?

R. Il n'y a point de violation de régles où il n'y a point de régles; point de monſtres où il n'y a point de figures déterminées & deſſinées ſur un plan général. Je n'examine pas pourquoi Dieu permet ces écarts paſſagers aux principes exécuteurs de ſes décrets; ni ſi ces écarts même ne relevent pas le mérite d'une opération réguliere & parfaite dans toutes ſes parties, égale dans ſon âge à la durée des ſiécles entaſſés, dans ſon étendue à toutes les eſpeces des êtres exiſtants; ni ſi les monſtres, au moins ceux de la race humaine, ne

ſont pas la ſuite de quelque trouble étranger & poſtérieur à la création; ni ſi l'attention & les ſoins de l'homme ne peuvent point prévenir la plupart des monſtruoſités de ſon eſpece (*a*); ni ſi un ſiſtême de Phyſique, où les monſtruoſités ſeroient impoſſibles, ne renverſeroit pas l'état actuel de la nature, & toutes les loix établies pour la reproduction des êtres & la conſervation des eſpeces (*b*): il ſuffit que les monſtres ſuppoſent l'exiſtence d'un type tracé avec deſſin, & donné pour modèle à toutes les productions de la nature ſelon l'exigence des eſpeces & le maintien de l'état actuel du monde.... Dans les monſtres même les traces du plan général & du modèle des eſpeces ſont ſenſibles; ce ſont, dit un Phyſicien célèbre, des morceaux d'une architecture admirable, quoique détachés du corps de l'édifice (*c*).

(*a*) Voyez la Théologie-phyſique de Derham. — Des Eſſarts, Traité de l'éduc. corp. des enfants, p. 18 & ſuiv. Muis, *inveſtig. Fabricæ, quæ in partibus muſculos componentibus extat.* Præfat.

(*b*) On peut voir la-deſſus *S. Aug. L. 12 de Civit. Dei, C. 2. 5. — Stengelius, de monſtris. — Schott, Phyſ. cur. T. 1, part. 2, L. 5.* — Bonnet, Contemp. de la Nat. T. 1, p. 177, &c. Voici comme un Philoſophe ſage & profond s'exprime ſur ce ſujet, *Natura autem mutabilis, Deo obtemperans, etſi juxtà inferioris mundi ſeriem à ſolitâ lege deflectat, rapitur tamen Divini Spiritûs vi, jam ſeipſâ propè divinior facta, quippè quæ legi antiquiori & ſanctiori Dei porrigens manum; toti ſe ſubjicit totam, & vel deerrando ad deſtinatum à Deo collimat finem.* Corn. Gemma in Coſmo-criticis. L. 1, c. 6.

(*c*) *Exhibet ſe ubique harmonia inordinata, confuſio ordinatiſſima; natura ſemper variata ſemper eadem: architecturæ ordo decompoſitus, ſed artificii infiniti.* Scheuchzer, Phyſ. ſac. T. 5, p. 1040. Buffon appelle cet ouvrage *puéril, & fait pour amuſer des enfants.* Cette cenſure vraie

D. Des géants de trois à quatre cents pied occupent-ils quelque place dans le plan du Créateur ?

*R.* S'il y avoit eu des individus de cette taille, ce feroit des écarts qui entreroient dans la réflexion que je viens de faire ; mais tous ces géants de 400, de 140, de 120 pieds, sont des exagérations puériles. On peut s'en convaincre par les observations d'un homme qui n'a peut-être eu que trop de goût pour les traditions populaires (*d*). L'Ecriture rapporte que Goliath étoit haut de dix pieds sept pouces : Og pouvoit en avoir autant (*e*) : ce sont apparemment les plus illustres & les plus vrais de tous les géants. Theudobochus est encore un monstre imaginaire (*f*). Les ossements que l'on nous montre comme des restes de géants, sont des os de baleine, d'éléphants, de rhinoceros, de chameaux, &c. Turner a montré à Lon-

---

à certains égards, est trop forte pour ne pas faire soupçonner quelque jalousie de métier. Les idées systématiques de Buffon ne le cedent en rien à celles de Scheuchzer pour le hardi & l'arbitraire.

(*d*) *Mund. subt. part.* 2, *p.* 58. On peut consulter aussi Schott. *Phys. cur. T.* 1, *p.* 512. Dict. encycl. art. *Géant*. Calmet, Dissert. sur les Géans, Comment. T. 1, p. xxij, édit. 1734.

(*e*) Son lit étoit de quinze pieds quatre pouces & demi, sans doute qu'il y étoit à son aise, les Rois ne se gênent pas. Ces lits étoient quelquefois une mesure trompeuse, comme on va le voir ici par l'Histoire d'Alexandre.

(*f*) Ses os ont été reconnus pour des os d'éléphants. Tout ce que l'on a raconté du tombeau & de l'épitaphe de ce Theudobochus, ou Theudolochus, n'est qu'une imposture, qu'une vision d'Antiquaire. Voyez le *Diction. d'Histoire naturelle* de Valmont, art. *Géant*, édit. 1769. La Gygantomachie de J. Riolan, en 1613, &c. Dom Calmet a donné son suffrage à ce conte.

dres un prétendu os de géant, c'étoit celui d'un taureau du Brésil. Souvent les Sculpteurs ont défiguré ces os ; on a sculpté à Vienne, en 1678, une dent du géant Og, qu'on disoit envoyée de Constantinople. Enfin, depuis que M. Hans Sloane a publié sa Gyganthologie, aucun Charlatan n'a osé paroître avec des dépouilles supposées de géants, qu'on employoit déja du temps d'Auguste, pour tromper les Romains, comme Suétone en convient en parlant des squelettes que l'Empereur conservoit dans son cabinet. — Les figures de géants qu'on promene processionnellement dans quelques Villes, désignent des inondations, des pestes, des guerres, dont on a voulu conserver la mémoire par ce symbole monstrueux. — Les Anciens avoient la frivole ambition de vouloir passer pour géants, & laissoient à la postérité des monuments trompeurs. Alexandre fit alonger les lits de ses soldats, pour faire croire dans les siécles suivants, qu'ils avoient été géants. Si la nature a produit autrefois tant d'horribles colosses, pourquoi n'en produit-elle plus ? La Sicile étoit-elle sous un autre climat lorsqu'elle étoit habitée par des hommes de trois à quatre cents pieds (a) ? Lucrece a beau dire que la fécondité de la terre est épuisée, les monuments incontestables qui nous restent des hommes qui nous ont précédé de trois mille ans, déposent contre cette

Q. Curce, L. ix, c. 3.

De Nat. rerum. L. ij.

---

(a) *Si enim hi in Siciliâ nati & educati fuerant ; cur hodiè eosdem non producit ? Neque sufficit influxum causam dicere, cùm idem hodiè quod olim clima, idem siderum aspectus sit ; cùm hodiè eosdem fructus, eadem animalia, quæ olim, ejusdem molis producat.* Mund. subt. part. 2, p. 60. Cette réflexion est très-propre à réfuter beaucoup d'autres imaginations de la même espece.

imagination

imagination du Poëte Epicurien. Les momies d'Egypte sont-elles des corps de géants? Si depuis ce temps-là la nature étoit allée en décroissant, elle ne produiroit aujourd'hui que des Pygmées de trois pouces. Accordez avec ce beau raisonnement les Nations de Pygmées qu'on prétend avoir existé dans le même temps? Dom. Calmet observe que cette idée de Lucrece est très-propre à détruire tout ce qu'il dit en faveur des géants. La persuasion qu'autrefois les hommes étoient plus grands (*a*), est un effet de la disposition générale où nous sommes de croire les temps passés beaucoup au-dessus du temps présent. — Concluons : Il est certain qu'il y a eu des géants; mais il est certain aussi qu'il n'y a pas eu de Nation entiere composée de géants, & plus certain encore que jamais géant n'a atteint la monstrueuse grandeur que Bocace & d'autres Romanciers leur ont attribuée.

D. Est-il en effet bien certain qu'il n'y a pas de Nations entiere de géants? l'Ecriture & les relations de la Terre Magellanique semblent persuader le contraire.

*R.* L'espece gygantesque dont parle l'Ecriture, n'est, selon la remarque de Fl. Joseph, de Philon, de S. Cyrille, de S. Chrysostome, &c. qu'une race d'hommes qui joignoient à une force & à une audace extraordinaire tous les vices qui font les monstres (*b*). La postérité de Seth, peu-

---

(*a*) *Vix illud lecti bis sex cervice subirent,*
*Qualia nunc hominum producit corpora tellus.*
Æneid. 12.

(*b*) Le mot גביר que l'on traduit par *géant*, signifie proprement un homme fort & violent.

à-peu séduite par les femmes, porta l'empreinte de sa rébellion contre le Ciel, & l'abomination d'une alliance condamnée de Dieu. On peut croire que les hommes d'une grandeur prodigieuse étoient communs parmi eux. — Les géants des Terres Australes sont rangés aujourd'hui parmi les lions ailés & les aigles à deux têtes. Deux relations postérieures à tous les contes qu'on en a débités, ne leur donnent que six pieds de hauteur. Une fille Patagone, amenée en Hollande, en 1599, par Sebald de Wert, n'atteignit pas quatre pieds après avoir achevé de croître. M. de Bougainville écrivoit, en 1765, dans le Pays même des Patagons : « Nous avons fait alliance avec ces Patagons » si décriés, que nous n'avons trouvés ni plus » grands, ni même aussi méchants que les autres » hommes. » M. de Commerçon, ce savant qui dans le dessein de présenter au public un corps complet d'histoire naturelle, auroit été enchanté de pouvoir vérifier ce phénomene de la nature, l'expliquer, disséquer même un de ces énormes mortels, & d'en faire l'Anatomie comparée, convient que ces Titans du détroit Magellanique n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée de quelques Marins (*a*). Ce Peuple si étonnant a été, pour quelques Observateurs modernes, ce que sont les perspectives ; de loin, elles représentent un Temple superbe, des ruines, un jardin immense : mais lorsqu'on s'approche des objets, on ne voit plus que des dessins tracés grossiérement sur un mur. — Enfin, quand il y auroit des Nations co-

(*a*) V. sa Lettre à M. de Lalande dans l'*Histoire des nouvelles découvertes faites dans la Mer du Sud*, par M. de Freville.

lossales, il s'ensuivroit précisément que le Créateur a donné au germe humain une certaine latitude, mesurée sur l'influence des climats, & sur différents concours des causes secondes, subordonnées aux vues de sa providence & à l'exécution de ses décrets éternels. Mais la vérité exige qu'on nie absolument des faits qui l'offensent, & dont les mauvais raisonneurs ont abusé pour étayer des systêmes aussi frivoles qu'irréligieux.

D. Toute l'antiquité n'a-t-elle pas connu la Nation des Pygmées, qui a si laborieusement combattu celle des grues? Voilà une espece d'hommes fort différents d'Adam & d'Eve.

*R.* Ces Pygmées étoient des singes qui se battoient avec les grues pour conserver leurs petits, qu'elles vouloient leur enlever. Cette observation de M. Pluche est adoptée par M. de Buffon, *Histoire nat. T. xiv, p. 3.* « Aussi ce singe, (le » *Pithecos* des Grecs, le *Simia* des Latins,) eut-il » encore été plus ressemblant à l'homme; les An» ciens auroient eu raison de ne le regarder que » comme un *Homoncule*, un nain manqué, un Py» gmée capable tout au plus de combattre contre » les grues, tandis que l'homme sait dompter l'é» léphant & vaincre le lion. » Les Poëtes plaçoient les Pygmées dans la Thrace, où les hommes sont très-bien faits. Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Ethiopie, près des lacs d'où sort le Nil; Aristote & Pomp. Mela leur assignent aussi cette derniere région; Aulugelle les porte sur les frontieres des Indes. Tant d'incertitudes & de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu Peuple est imaginaire. Aujourd'hui qu'on a parcouru toute la terre, on n'a trouvé des Pygmées nulle part. Les Lapons & les Samoje-

Spect. de la Nature T. 1, p. 325.

des, déja bien supérieurs aux prétendus Pygmées; transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme.

§. III.

D. Les Négres ne sont-ils pas, selon quelques Auteurs, une race d'hommes à part?

*R.* Les Négres naissent blancs comme les Européens; leur noirceur ne siége que dans l'épiderme, dont les mailles trop dilatées par la chaleur, l'humidité, les vents, &c. absorbent une plus grande quantité de rayons. C'est au moins une raison très-vraisemblable qu'on peut apporter du teint des Négres. Nous regardons comme une peine superflue de discuter de nouveau cette matiere, après les observations de M. de Buffon, & de tant d'Ecrivains éclairés qui l'ont traitée à fond (*a*). Nous pourrions renvoyer aussi à l'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, si cet Auteur raisonnoit par-tout avec autant de sagesse que sur les Négres, & si une philosophie soumise à l'arbitraire & à tout l'enthousiasme de l'irréligion, ne devoit détourner le Lecteur prudent de chercher quelques bonnes observations dans une multitude de mauvaises.

D. N'avez-vous pas lu dans les *Questions sur l'Encyc.*, les *Mélanges de M. de V...*, &c. que les Américains sont une production du Pays, comme les herbes & la mousse qui couvrent les rochers?

Histoire des Oiseaux. *R.* Il est humiliant pour l'esprit humain, dit M. de Buffon, en rapportant des contes pareils à

(*a*) Hist. nat. T. 3, p. 481, 453, &c — Huet, *Dém. évang.* Prop. 4, ch. 27. — Dict. d'Hist. nat. de M. Valmont, édit. 1769, art. *Negres* & *Homme*. — Phys. sac. T. vj, Tab. 626.

celui-ci, qu'il y ait de telles erreurs à réfuter. Ceux qui les ont combattues sérieusement, leur ont fait, en vérité, trop d'honneur. « Ces imperti- » nences, ajoute M. de V., dignes de l'hôpital des » foux, ont été quelque temps à la mode, comme » des singes qu'on fait danser dans des foires. » Histoire de Louis XV, T. 2, p. 233.

D. Si les Américains sont descendus du premier homme, lequel fut créé dans l'ancien Continent; comment expliquer la population de ce Pays, si éloigné de nos côtes, & si inconnu à toute l'antiquité? N'est-il pas naturel de supposer, avec Paracelse, un premier homme créé dans les deux hémispheres?

*R.* 1.° L'Amérique tient vraisemblablement au Nord & au Nord-est de l'Asie. Ceux qui ont cru sur la foi de certains Voyageurs que ces deux régions étoient absolument séparées par la Mer, paroissent s'être trompés. (*a*)

2.° Quand il n'y auroit aujourd'hui aucune communication entre les deux Continents, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas eu autrefois. Les changements que le globe a soufferts par des révolutions subites & violentes, ou par l'édacité du temps, sont une chose incontestable (*b*). Il y a même des Géographes qui soupçonnent que

(*a*) On trouvera quelques observations sur ce sujet dans le nouveau Dict. géograph. qui s'imprime actuellement à Liege, chez Bassompierre, art. *Zemble glaciale*. *Archipel du Nord*, &c.

(*b*) *Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus*
*Esse fretum, vidi factas ex æquore terras*. Metam. L. 15.
*Tempus erit rapidis olim cum Pyramus undis*
*In sacram veniet, congesto littore Cyprum.* Ibid.

*Chersonesi sive Peninsulæ in insulas, & Insulæ in Chersonesos mutantur.* M. Subt. part. 4, p. 78.

l'Océan a remplacé une vaste région placée entre l'Espagne & l'Amérique, & que cette région est l'*Atlantis* de Platon. (*a*)

3.° Les côtes des deux Continents vers le Nord, sont assurément peu éloignées l'une de l'autre, & presque toujours jointes par des monts de glaces. La distance du Japon à l'Amérique est remplie par des Terres & des Isles très-étendues. M. de Buffon observe que les Américains sont fort semblables aux Tartares orientaux & septentrionaux. M. Huet les fait descendre des Phéniciens ou des Carthaginois. Le P. Fauque, *Lettres édifiantes, T. xxiij, p.* 384, semble prouver que les Palicours, sauvages de l'Amérique septentrionale, descendent des Juifs (*b*). Un Voyageur qui a pénétré de l'Amérique au-delà de l'Ohio, assure qu'on a découvert parmi les Sauvages une nation de Juifs qui s'appelle *la tribu de Nephtali*; il prétend que leur culte & leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Juifs d'Europe, quoiqu'ils ne trafiquent pas comme eux (*c*). Les Sioux ont l'accent

---

(*a*) *Plato in Critiâ.* — M. Subt. part. 1, p. 82.

(*b*) Nous citons avec assurance les Lettres des Missionnaires. Nous savons évaluer le témoignage de ces témoins qui joignent à la probité & à la religion, l'expérience d'une longue demeure dans les Pays où ils ont écrit. Nous n'ignorons pas la pédanterie de l'Auteur des *Recherches phil.* du *Journ. encycl*, &c; mais nous aimons mieux nous en tenir au jugement de Buffon, de Montesquieu, de Mairan, *&c.*

(*c*) Voyez les Journaux & Gazettes de novembre 1773. — M. Adair, Anglois, qui a long-tems demeuré en Amérique, & étudié les mœurs, les usages, la Religion des habitans, les regarde comme des descendans des anciens Juifs. V. son ouvrage intitulé : *Histoire des Indiens Occidentaux, & particuliérement des Nations voisines du Missipipi*, à Londres, 1775.

Chinois, leur maniere de vivre eſt celle des Tartares. *Charlev. Nouv. France, T.* 1, *p.* 347. M. Huet fait le parallele des mœurs des Mexicains avec celles de quelques anciens Peuples de l'Aſie. *Dém. évang. p.* 83, 84. Le P. Lafiteau a publié ſur cette reſſemblance un Ouvrage plein de recherches (*a*).

4.° Pourquoi ne ſuppoſeroit-on pas que des tempêtes ont fait échouer ſur ces côtes des vaiſſeaux deſtinés pour d'autres plages? Les Carthaginois & les Phéniciens étoient aſſez verſés dans la navigation pour entreprendre de grands voyages par mer, quoique cette ſcience n'ait pas été auſſi parfaite dans les ſiécles reculés qu'elle eſt aujourd'hui. Les Livres Chinois parlent de pluſieurs navigations en Amérique dès le cinquieme & le ſixieme ſiécle de l'Ere Chrétienne. *Journ. des Savants, Fév.* 1762. Un fameux paſſage de Séneque le Tragique (*b*) ſemble perſuader que les Romains avoient quelque connoiſſance d'un autre Continent. Le P. Lombard y a trouvé une médaille de ſaint Pierre, qui paroiſſoit être des premiers ſiécles du Chriſtianiſme. *Lettres édif.* 21.

(*a*) Mœurs des Américains, comparées aux mœurs des premiers temps.

(*b*) *Venient annis*
*Tempora ſeris,*
*Quandò Oceanus*
*Vincula rerum*
*Laxet; & ingens*
*Pateat, tellus;*
*Typhiſque novos*
*Detegat orbes;*
*Nec ſit terris*
*Ultima Thule.*

*Rec. p.* 476. Quelques figures, & sur-tout la fameuse statue de la Vierge au Pérou, dont parle le P. Kircher, *M. Subt. part.* 2, *p.* 44, sont des preuves assez fortes que le Christianisme y étoit anciennement connu. La Résurrection, & d'autres articles de la Religion, se sont trouvés établis chez les Péruviens lors de l'arrivée des Espagnols. *Hist. du Pérou, par Aug. de Zuniga.* On a trouvé des restes bien sensibles du Christianisme au Paraguai. *Lettres édif.* 1, 25, *p.* 132.

5.° L'opinion de Paracelse est aussi contraire à la raison qu'à l'autorité des Livres saints; car comment, selon lui, les Isles éloignées du Continent se sont-elles peuplées? Il a fallu sans doute autant d'Adams que d'Isles; il a fallu doubler les souches des animaux comme celles de l'homme, il faudra les multiplier encore selon le nombre des Isles. De pareils écarts suffisent pour montrer combien une ardente imagination est peu propre à expliquer la nature; Paracelse l'avoit brûlante au suprême degré; ses Ouvrages ne sont qu'un recueil de paradoxes chymiques, physiques, géographiques, &c.; on peut évaluer ceux qu'il a débités sur la matiere présente, par la lecture des Observations de M. de Buffon sur la population de l'Amérique. *Hist. nat. T.* 3, *p.* 515. *T.* 9, *Disc. préliminaire.*

## §. IV.

D. Que direz-vous des Acéphales dont parle saint Augustin, après Pline & Elien? Des hommes sans tête ne peuvent faire la même espece avec ceux qui en ont une.

*R* Ces Acéphales sont les anciens Blemmiens, subjugués par Florus, Général de l'Empereur Marcen, l'an 450. Aucun des soldats de Florus

n'a prétendu avoir combattu des hommes sans tête. Ces Peuples avoient le col très-court, la tête presque appuyée sur les épaules, de forts longs cheveux qui achevoient de rendre leur figure méconnoissable. — Les Sermons *ad fratres in Eremo*, dont le 47[e] parle des Acéphales, ne sont point de saint Augustin ; & quand ils seroient de lui, il en résulteroit précisément, qu'il a prêché à des Peuples parmi lesquels on disoit qu'il y avoit des hommes sans tête: car il ne dit pas en avoir vus. — On ne sauroit trop se défier de tout ce que quelques Anciens ont raconté des difformités de l'espece humaine. On a dit que certains Peuples étoient entiérement couverts de leurs oreilles. Strabon les appelle *Enotocœtes*, & regarde comme des fables tout ce qu'Onésicrite en rapporte. Ces oreilles étoient apparemment des habits attachés à la tête. Le P. Schott, qui nous dit des merveilles de ces Enotocetes, nous apprend lui-même le fond qu'il faut faire sur ses histoires, quand il débite gravement que les chevaux, les bœufs, les loups, &c. ont été transportés en Amérique par les Esprits célestes. Il se met à la torture pour expliquer des contes de Jordan, d'Olaüs Magnus, &c. un peu plus de philosophie lui auroit épargné ces pénibles Commentaires.

*Phys. curiosa, T. 2. p. 231.*

C. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y a qu'une seule espece dans la race humaine, peut-on s'empêcher de reconnoître dans cette espece des différences considérables ? N'y a-t-il pas eu des hommes à cornes; des Cyclopes, &c ?

*R.* 1.° La plupart de ces monstruosités n'ont été qu'individuelles (*a*); très-peu ont passé du-

(*a*) Vide Barthol. *de Hominibus cornutis*. Scheuchzer,

rant quelque temps, d'une génération à l'autre. Quand les loix communes de la nature rencontrent quelqu'écart, elles travaillent fortement à rétablir l'ordre, & renvoient chaque chose à sa place.

2.° Les Voyageurs n'ont vu ni Cyclopes, ni hommes à cornes, dans les Pays qu'on croyoit peuplés de ces hommes disgraciés de la nature. La Circassie, où l'on plaçoit une partie de ces étranges figures, est habitée par les plus beaux hommes du monde (*a*).

3.° En reconnoissant quelque chose de réel dans le tableau qu'on nous fait de certaines monstruosités dans l'espece humaine, il faut bien se persuader que l'exagération a défiguré le vrai, & exalté le merveilleux. Voici comme s'exprime le P. Charlevoix, *Histoire de la Nouv. France*, *L.* 1, *p.* 20 : « Il est naturel de croire qu'il y a en cela » de l'exagération ; mais il est plus aisé de nier » les faits extraordinaires, que de les expliquer. » D'ailleurs, est-il permis de rejetter tout ce dont » on ne sauroit rendre raison ? Qui peut s'assurer » de connoître tous les caprices & tous les mys- » teres de la nature ? On sait combien l'imagi- » nation des meres a de pouvoir sur le fruit qu'el- » les portent (*b*). L'expérience, & le témoignage

---

*Physica sacra*, *T.* 7, *p.* 1486. Buffon, *Hist. nat. Tom*, 3, *p.* 403, 506, &c.

(*a*) Voyez l'Ouvrage de Michow, Chanoine de Cracovie, *de Sarmatiâ Asiaticâ & Europeâ*, *L.* 1. Il avoit bien examiné les choses, & conclut ainsi son rapport : *Hæc vera sunt, & qui scripsit, vera scripsit, & scimus quia verum est testimonium ejus.*

Hist. nat. T. 2, p. 400. (*b*) Il n'est pas croyable que M. de Buffon ait nié sérieusement une chose si évidemment constatée par l'expérience la plus longue, la mieux suivie : s'il l'a fait, c'est qu'il n'a

» même de l'Ecriture en sont des preuves sans » replique, ajoutons à cela les figures bizarres, » où certaines Nations trouvent une beauté, dont » elles sont si jalouses, qu'on y met le corps des » enfants à la torture, pour achever ce que l'ima- » gination des meres n'a pu finir, & l'on com- » prendra sans peine qu'il peut y avoir des hom- » mes assez différents des autres, pour donner » lieu à certaines gens qui saisissent vivement les » objets, & ne se donnent pas le temps d'exa- » miner les choses, de faire des contes absurdes, » qui ne sont pourtant pas sans quelque réalité. »

D. C'est en ce sens sans doute qu'on peut admettre dans l'espece humaine quelque différence spécifique?

*R.* Oui; & c'est ainsi qu'il faut entendre saint Augustin (*a*) & Pline le Naturaliste, si l'on veut

---

pas eu le courage de reconnoître l'existence d'une chose dont l'explication passoit ses lumières, comme elle passe celles de tous les hommes. Celui qui en a parlé de la maniere la plus satisfaisante, paroît être Malebranche. *Recherches de la vérité, L.* 2, 1. *part*... Le célèbre Boerhaave donne ici un avertissement dont d'autres encore que M. de Buffon pourront profiter: *Ergò subest hic aliquid, quòd cum naturæ legibus nobis notis minimè convenit; neque tamen negari potest, nisi ab eo qui has leges omnes perfectè noverit.* Prælect. Acad. T. 5, part. 2, p. 532. On peut consulter encore l'excellent Ouvrage de Muis; *Investigatio Fabricæ, quæ in partibus musculos componentibus extat.* imprimé à Leyde, 1741. Disc. prél. *Id dicere non vereor,* &c. M. Roussel vient d'appuïer & de confirmer tout cela par les raisonnements les plus sages. *Syst. phys. de la femme*, p. 261 & suiv. A Paris, 1775.

(*a*) *Non itaquè nobis videri absurdum debet, ut quemadmodum in singulis quibusque gentibus monstra sunt hominum, ità in universò genere humano quædam monstra sint gentium,* L. 16 de Civit. Dei, c. 8.

prendre la peine de justifier ce dernier (*a*). Dans les animaux cette différence est souvent très-grande; mais la nature a paru respecter particuliérement le plan tracé pour la figure de son Maître & de son Roi; c'est la judicieuse remarque de M. de Buffon. « Dans l'espece humaine l'influence du » climat ne se marque que par des variétés assez » légeres, parce que cette espece est une, & qu'elle » est très-distinctement séparée de toutes les au- » tres especes. L'homme blanc en Europe, noir » en Afrique & rouge en Amérique, n'est que ce » même homme teint de la couleur du climat: » comme il est fait pour regner sur la terre, le » globe entier est son domaine; il semble que » sa nature se soit prêtée à toutes les situations. » Sous les feux du Midi, dans les glaces du Nord, » il vit, il multiplie; il se trouve par-tout si an- » ciennement répandu, qu'il ne paroît affecter » aucun climat particulier. »

Hist. nat. t. ix, p. 2.

## §. V.

D. Les Syrenes, les Satyres, les Hyppocentaures n'appartiennent-ils pas à l'espece humaine? D'où peut venir une différence si énorme, sinon d'une matiere active & capricieuse?

*R*. Tout ce que les Anciens ont raconté des Syrenes est évidemment un tissu de fables, qu'on n'oseroit pas conter aujourd'hui aux vieilles femmes. Il est vrai qu'il y a une espece de poisson qui, par la tête & la poitrine, a quelque ressem-

(*a*) *Hæc atque alia ex hominum genere ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura, & singula quidem quæ facit in dies ac propè horas, quis enumerare valeat? Ad detegendam ejus potentiam satis sit inter prodigia posuisse gentes.* Hist. nat. L. 7, c. 2.

blance avec l'homme (*a*); mais c'est un vrai poisson, qui par-là n'appartient pas plus à la race humaine, que l'ours par les yeux, les oreilles, & d'autres sens qui lui sont communs avec l'homme (*b*). « Le Créateur, dit sagemment M. de Buffon, n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal.... mais il a pénétré ce corps animal de son souffle divin : s'il eut fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espece la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espece seroit bientôt devenue la rivale de l'homme; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. » — Au sentiment de M. de Buffon & de presque tous les Naturalistes modernes (*c*), le Satyre des anciens est l'Orang-outang, espece de singe assez semblable à l'homme, dont il differe néanmoins à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent; par le front, qui est trop court; par le menton, qui n'est pas relevé à la base : il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez & la bouche est trop étendu. Il y a d'autres différences encore dans le reste du corps, ... l'homme conserve toujours un

Hist. nat. T. xiv, p. 32.

(*a*) Voyez Sacch. Hist. Soc. Jes. part. 2, anno 1560, n. 276. — Szentivani, Miscell. Decade 2, p. 329. Dict. de Trév. art. *Homme marin.* — Valmont, Dict. d'Hist. nat. art. *Homme marin*, édit. de 1769, &c. — Robinet, Vue phil. de la nat. grad. de l'Être, ch. 76.

(*b*) *Non homines, sed humani animalis imitamenta*, dit le P. Schott, T. 1, p. 373. Ce ne sont pas des hommes, mais des êtres ressemblants à l'animalité de l'homme.

(*c*) Hist. nat. T. ix, p. 93. — Phys. sac. T. 1, tab. 84.

air exclusif de majesté & de grandeur, qui porte l'empreinte de sa royauté & de son domaine sur tous les êtres vivants, même sur ceux qui lui ressemblent le plus, & qui marchent droit comme lui (*a*). Tout marque dans l'homme sa supériorité, même à l'extérieur. Son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, & présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractere de sa dignité; l'image de l'ame est peinte par sa physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage; sa démarche ferme & hardie annonce sa noblesse & son rang. Nous aurons occasion de démontrer que cet orang-outang n'est qu'une brute. — L'hyppocentaure est une figure symbolique qui désigne un homme à cheval. Palæphates nous a donné là-dessus une dissertation curieuse dans son Traité *de Rebus incredibilibus* (*b*).

— Lynæus, Syst. nat. *versus finem*. — Dict. d'Hist. nat. édit 1769, art. *Satyre*, &c.

(*a*) Quoique quelques singes, & sur-tout le Pongo, marchent souvent droit, ils marchent également sur quatre pattes: celles de derriere sont semblables à celles de devant, comme dans les autres brutes, & ne marquent point une destination différente. L'homme marche toujours droit, & dédaigne absolument la marche des quadrupedes. M. Brown, *Erreurs popul. T. 1, p. 432*, a traité cette question, *si de tous les animaux l'homme seul marche droit*, avec plus de raillerie que de raison.

(*b*) Quelques Auteurs ont cru que le Satyre, le Centaure, &c. pouvoient être des monuments de l'horrible déréglement des mœurs où le Paganisme étoit plongé, & que le Christianisme a si heureusement réformé: mais la Physique semble s'opposer à cette opinion; Lucrece appelle contre elle toute l'autorité de l'Histoire, & tous les ressorts de la nature:

## §. VI.

D. Un Consul de France au Caire n'a-t-il pas prouvé que les hommes d'abord ont été poissons, & que l'Océan avoit peuplé la terre? (a)

*R.* Le Chef de nos Incrédules dit en parlant de cette opinion, qu'elle semble partir tout droit des petites-maisons; on lui feroit tort si on la croyoit neuve: M. Maillet n'a pas le prix de l'invention. Les Athéniens reconnoissoient pour leurs ayeux les fourmis de la forêt d'Egine. Les Thessaliens se croyoient descendants de quelques autres insectes. Toutes ces imaginations se valent, & son également dignes de la physique de nos Matérialistes. « On n'étudie plus, on n'observe plus, dit » très-bien M. Rousseau, on rêve, & on nous » donne gravement pour de la philosophie les rê» ves de quelques mauvaises nuits. » — Tandis que Maillet fait descendre les hommes des poissons, l'Auteur des *Mélanges de l'Histoire Naturelle*, &

---

*Nam nequè Centauri fuerunt, nequè tempore in ullo*
*Esse queat duplici naturâ, & corpore bino,*
*Ex alienigenis membris compacta potestas.* Lib. 5.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain 1.° que ces monstres, s'ils ont existé, n'ont été qu'individuels. 2.° Qu'ils n'ont jamais été animés d'une âme raisonnable. Voici les paroles de deux Naturalistes aussi éclairés que religieux: *Nec verisimile haberi potest, velle Deum optimum maximum, unicum spirituum Patrem & conditorem, ad horrendos ejusmodi ac nefarios hominum cum brutis congressus subministrare animam rationalem.* Deusing. in fœt. Mussip. sect. 4. *Anne Deum optimum maximum ad horrendæ genesis concursum sollicitari posse putabis?* Kirch. M. subt. part. 2, p. 280.

(a) Telliamed, ou Entretien d'un Philosophe Indien avec un Missionnaire François. Amsterdam, 1748.

celui de *la Philosophie de la Nature*, font descendre les poissons (*a*) des hommes. Il est heureux pour ceux qui étudient les Philosophes, de pouvoir choisir toujours entre deux assertions contradictoires.

D. Le Philosophe François qui raisonnoit si curieusement en Egypte, ne s'appuyoit-t-il pas d'un principe certain, savoir que la Mer décroît insensiblement?

*R.* 1.° De ce principe il y a bien loin aux merveilleuses métamorphoses dont il a composé l'Histoire des hommes & des poissons.

2.° La fausseté de ce principe est démontrée par l'état de la Géographie ancienne, comparée avec la moderne. Depuis trois mille ans Marseille, Toulon, Cadix, Gènes, Tyr, Smirne, &c. sont des Ports de Mer. Si quelques rivages se sont affaissés, si d'autres se sont élevés par le concours de différents agents physiques, la Mer a dû s'avancer ou reculer sans croître ni décroître.

## §. VII.

D. La prodigieuse variété des especes sous un même genre, les dégénérations (*b*), les substances mêlangées, ne démontrent-elles pas évidemment que la matiere a le pouvoir de multiplier les natures

(*a*) Les Monstres marins dont nous avons parlé, p. 57.

(*b*) M. Pluche, en niant que les especes souffrent des altérations, & que jamais le germe dégénere, répond sans doute aux Matérialistes d'une maniere plus laconique; mais le mauvais succès de quelques expériences mal dirigées, suffit-il pour nier une chose constatée par la simple vue de la nature, & prouvée par des faits si multipliés, qu'il est plus qu'inutile d'attendre de nouvelles preuves?

natures & de produire de nouveaux êtres?

*R*. Tout cela ne prouve pas plus en faveur d'une matiere aveugle, qu'une horloge qui sonne différentes heures. Il en résulte précisément que le Créateur a donné au germe des êtres vivants & végétants, soit dans le développement plus ou moins parfait de son efficace, soit dans sa combinaison avec différentes causes étrangeres, un principe de diversité, proportionné à l'industrie & aux besoins de l'homme (*a*), ainsi qu'à l'étendue de ses regards & de ses recherches; diversité qui unit à la simplicité du dessin la magnificence de l'exécution. C'est ainsi que l'homme peut diversifier les fruits, adoucir les sucs sauvages, corriger l'austere simplicité de la nature (*b*), soumettre les animaux, différencier leurs usages & leurs inclinations, varier même leur figure à un certain point, & perpétuer les races avec l'empreinte faite sur les individus (*c*); mais à tout cela il n'a

(*a*) Les animaux les plus variés, les plus soumis à l'influence du climat, de l'éducation, &c. sont ceux dont les services sont les plus multipliés. Le chien, par exemple, le cheval, &c.

(*b*) Sans doute que cela ne va pas jusqu'à changer l'ivraie en bled. M. de Buffon adopte sur ce point une physique vraiment originale. Le bled a existé avant l'homme. S'il ne se trouve nulle part en plante agreste, & si sa conservation exige la culture de la terre, c'est un effet sensible de l'arrêt prononcé au chapitre troisieme de la Genèse: *Maledicta terra in opere tuo: in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.... in sudore vultûs tui vesceris pane.*

(*c*) Les ouvrages de l'homme nous conduisent à Dieu comme ceux de Dieu même. Les villes, les palais, les flottes, tous les fruits des Sciences & des Arts, annoncent peut-être Dieu avec plus de force & d'éloquence que l'as-

rien mis que son industrie & son travail, c'est une simple découverte des richesses de la nature; aussi le succès de ses tentatives a-t-il ses bornes, & se resserre-t-il dans l'espace que Dieu a marqué.... Les substances mêlangées ne sont qu'en petit nombre; envain voudroit-on les multiplier au choix du caprice (*a*); elles ne se propagent pas (*b*),

---

peût de la nature. Il est plus honorable à un ouvrier de faire une machine qui produit de grands effets, que de les produire immédiatement par lui-même. « Par l'esprit humain tel qu'il est, dit Ciceron, nous devons juger qu'il » est quelque autre Intelligence qui a plus de vivacité » & qui est divine. *De Nat. Deor. II. 6.*

(*a*) » Il y a bien ici une certaine latitude, mais cette » latitude a ses bornes. Il en est de ceci comme de l'ana» logie des greffes avec leurs sujets. Trop de disparité » entre les espèces, en met trop entre les liqueurs & les » germes. L'évolution complette des organes générateurs » exige sans doute plus de précision que celle des autres » organes. Telles sont les barrieres éternelles que l'Auteur » de la nature a mises à l'augmentation du nombre de cer» taines especes. Il semble donc que nous pouvons regar» der comme animaux de même espece, tous ceux du » commerce desquels naissent des individus mitoyens qui » se propagent. » *Bonnet. Cont. de la nat. T. 1, part 7, ch. xj.* Sans cette loi si sage & si nécessaire qui maintient chaque espece d'animal dans un état permanent, tout seroit confondu dans le regne animal. Il n'y auroit depuis long-tems qu'une seule espece d'animaux : ce seroit celle des monstres, dont les formes se combinant perpétuellement de la maniere la plus bizarre & la plus vicieuse, parviendroient enfin à rendre même leur existence impossible.

(*b*) Un mulet qu'on dit avoir été fécond du temps d'Aristote, & un autre en 1763, ne peuvent faire exception à une stérilité générale; ces deux faits sont d'ailleurs peu constatés & plus qu'incertains. Il est vrai que la Physique n'a point encore donné de raison plausible de cette stéri-

ou rentrent bientôt dans une des especes primitives (*a*). « Toutes les touches accessoires varient, Buffon. Hist. nat. T xiij. p. ix.
» aucun individu ne ressemble parfaitement à un
» autre. Aucune espece n'existe sans un grand nom-
» bre de variétés.... mais l'empreinte de chaque
» espece est un type, dont les principaux traits
» sont gravés en caracteres ineffaçables & perma-
» nents à jamais.... & comme l'ordonnance est
» fixe pour le nombre, le maintien & l'équilibre,
» la nature se présente toujours sous la même for-
» me, & seroit dans tous les climats absolument
» & relativement la même, si son habitude ne
» varioit pas autant qu'il est possible, toutes les
» formes individuelles.... La nature n'altere rien Tom. xiij. p. iij, iv.
» aux plans qui lui ont été tracés; & dans toutes
» ses œuvres elle présente le sceau de l'Eternel (*b*). »

D. La nature ne doit elle pas *épuiser toutes les combinaisons possibles*, comme l'a enseigné un Physicien moderne? (*c*)

*R*. La nature n'épuise que les combinaisons renfermées dans le plan du Créateur, & celles qui en sont une suite nécessaire. Il y a des millions de milliards de combinaisons possibles, que la nature

---

lité; mais on ne peut douter que le Créateur n'ait voulu maintenir les especes primitives, en empêchant des animaux étrangers d'en prendre la place, & de défigurer son plan, en usurpant une fécondité à laquelle ils n'ont pu participer, lorsqu'elle fut partagée entre les premiers êtres, puisqu'alors ils n'existoient pas. *Benedixitque illis Deus, & ait: crescite & multiplicamini.* Gen. 1.

(*a*) Voyez l'Hist. nat de M. de Buffon, T. xiv, p. 347.

(*b*) Ce langage, si vrai & si sage, n'est pas justement d'accord avec d'autres idées de ce Naturaliste. Nous aimons à le citer, lorsqu'il raisonne bien.... Dès qu'à beaucoup de connoissances on joint une imagination impétueuse, l'on ne peut pas toujours être de même avis.

(*c*) Essai sur l'accroissement des especes. 1773.

ne s'aviſe pas d'exécuter, parce que ces combinaiſons, quoiqu'abſolument poſſibles, ſortent de la marche qu'elle doit tenir : ſes bornes lui ſont marquées d'une maniere préciſe, elle ne les méconnoîtra jamais ; ſes productions, comme dit excellemment M. de Buffon, dans le paſſage que nous venons de citer, ſont deſſinées dans le plan général de la Création ; les ſiécles s'accumuleront, & le temps opérera les plus grandes révolutions ſans voir éclorre une ſeule eſpece nouvelle. Dieu formera de nouveaux jours & de nouvelles années, mais ces jours & ces années ne changeront rien à ſon ouvrage. (*a*)

## §. VIII.

*Corruptio unius eſt generatio alterius.*

D. Toute l'Antiquité n'a-t-elle pas cru que les plantes & les animaux naiſſoient ſans germe ; que la ſeule pourriture produiſoit des inſectes merveilleux ; que la corruption étoit le ſeul principe de la génération ?

D. Penſ. phil. n. 19.

Penſées de M. de V. p. 11, édit. 1765.

R. La découverte des germes, qui eſt une choſe inconteſtable, a détruit ces ſyſtèmes abſurdes, & en même temps une des plus fortes objections de l'Athéiſme, ſuivant l'expreſſion d'un homme qui n'a jamais fait grand effort contre les opinions impies. M. de Voltaire, qu'on peut citer hardiment aux Partiſans de l'irréligion, ajoute : » Il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, » depuis que les Philoſophes ont reconnu qu'il n'y » a aucun être végétant ſans germe, aucun germe » ſans deſſein. »

D. Il eſt donc faux que le limon du Nil pro-

---

(*a*) *In libro tuo omnes ſcribentur : dies formabuntur, & nemo in eis.* Pſal. 138.

duise des grenouilles, que les abeilles sortent du corps ou de la fiente d'un bœuf, que le fromage engendre des mittes, qu'avec de la farine on puisse faire des anguilles, &c?

R. Si les grenouilles déposent leur germe dans les eaux & dans le limon du Nil, pourquoi n'en sortiroit-il pas des grenouilles?... Si l'herbe qui sert de nourriture aux bœufs, est couverte de la semence des abeilles, pourquoi d'un bœuf pourri, ou des excréments de cet animal, ne verroit-on pas naître des abeilles (a)?... Si les mouches infectent le fromage de leur germe, pourquoi le fromage n'engendreroit-il pas des mittes, destinées à devenir mouches? Si les mêmes germes sont répandus par-tout, comme personne n'en doute, si l'eau & la farine en contiennent leur part, pourquoi la farine, délayée dans l'eau, ne feroit elle pas éclorre un insecte, qu'on a voulu appeller anguille (b)? L'ancien axiome, *Corruptio unius est*

(a) Nous savons qu'on a rejetté cette expérience comme contraire aux loix de la nature, & démentie par les tentatives qu'on a faites pour la réitérer. Nous avons des raisons très-fortes pour en croire le succès possible.

(b) Ces anguilles, suivant l'observation de M. Bonnet, ne sont que des filamens agités, & rien moins que des êtres vivants. En effet, il y a certains sables, certaines substances farineuses qu'on trouve dans des pierres, qui semblent s'animer dans l'esprit-de-vin. « On s'est fondé, dit » M. de Voltaire, sur des expériences trompeuses, pour » faire revivre cette ancienne erreur, que des animaux » pouvoient naître sans germe. De-là sont sorties des ima- » ginations plus chimériques que ces animaux... Needham, » dit le même, a cru faire des anguilles avec de la farine; » on a donné quelque temps dans sa chimere, & quelques » Philosophes ont bâti un systême sur cette maxime, aussi » fausse que ridicule. » M. Needham a tâché de prévenir

Cont. de la nat, T. 1, pag. 262.

Hist. de Louis XV, T. 2, p. 232.

Tab. phil. de l'Esp. de V. p. 106.

*generatio alterius*, est très-vrai dans la distinction de l'Ecole: *Formaliter, nego: occasionaliter, concedo*. La pourriture peut servir de matrice, mais non de germe aux êtres qui sortent de son sein. Si le limon, l'eau, la farine, le fromage, les atomes, les molécules organisés (*a*), &c. pouvoient produire de nouveaux êtres, que deviendroit le monde? Tous les jours il changeroit de face; il périroit tous les jours, & renaîtroit de ses ruines; il y auroit de nouvelles especes qui feroient oublier les anciennes. « Envain, dit M. de V., répondroit-on que les moules & les filieres, qui » reçoivent les semences, s'y opposent; il faudra » toujours revenir à cette question: Pourquoi ces » moules, ces filieres, sont-elles si invariablement » déterminées? » Il y a aujourd'hui des hommes, des chevaux, des éléphants, des arbres, des rochers, &c. comme il y a eu du temps de Nemrod & de Noé. Le soleil & les astres tiennent la

---

les conséquences des Matérialistes dans ses notes sur les Recherches de l'Abbé Spalanzani, ch. 3, p. 34; & dans une Lettre qu'un de ses amis nous a écrite en son nom en 1774, en nous envoyant l'explication de ses principes, sous le titre de *Vue générale*, &c. (Cette Lettre, & la Réponse qu'on y a faite, ont été inserées dans le Journ. Litt. & Hist. de Luxemb. Avril 1774. p 239.) Mais ces attentions de M. N. prouvent plutôt sa sagesse & sa religion, que la réalité de ses découvertes.

(*a*) Il est fâcheux qu'un aussi habile homme que M. de Buffon se soit laissé conduire jusques-là par le goût des systêmes. En rendant aux talents du célèbre Naturaliste toute la justice qu'ils méritent, on ne doit pas le suivre dans ses écarts; & en admirant son Histoire naturelle, on doit y reconnoître de grandes erreurs. V. les Lettres à un Américain, en 9 petits vol. *in*-12. Les Lettres 6 & 11, traitent de la matiere dont il est ici question.

même marche ; les saisons sont les mêmes, les éléments se contiennent dans les mêmes bornes (*a*). Il n'y a que les Matérialistes dont l'imagination va toujours en croissant, & produit de nouveaux monstres.

## §. IX.

D. Si Lucrece extravague, en disant que les hommes sont sortis de la terre comme les grenouilles du sédiment du Nil ; que penser de ceux qui prétendent produire une nouvelle race humaine par des opérations chymiques, comme Paracelse, Corneille Agrippa, & plusieurs Chymistes modernes se sont glorifiés de pouvoir le faire (*b*) ?

*R*. Les deux imaginations sont également ridicules, & il seroit difficile de décider laquelle l'emporte en extravagance. Quant à la vertu créatrice de l'alambic, nous remarquerons seulement que l'Auteur du *Systême de la nature* l'a regardée lui-même comme un délire, puisqu'il n'a osé donner place à cette belle idée entre les siennes, qui cependant ne lui cédent en rien, ni pour la

(*a*) L'Auteur du *Systême de la nature* paroît déconcerté par cette observation. Il avoue que l'expérience contredit ses idées ; *mais au défaut de l'expérience*, dit-il, *c'est à l'hypothèse à fixer notre curiosité, à supposer que peut-être l'espece humaine s'est formée par des développements successifs*. Ch. 1, p. 82. Voilà une philosophie admirable. Au lieu de prouver, il faut imaginer : des opinions combattues par des faits réels, il faut les soutenir par des faits imaginaires.

(*b*) Voyez l'explication & la réfutation de cette monstrueuse idée dans le *Mundus simb*. *2 part*. *p*. 279. On peut apprendre, dans le même Auteur, à connoître les fanfaronnades de ces Chymistes créateurs, qui n'ont pu nous montrer encore une mouche de leur composition. *P*. 279 & *seq*.

richesse de l'invention ni pour la merveille de l'exécution ; il l'a même refutée en termes exprès, en convenant que *le germe humain ne pouvoit se développer que dans le sein d'une femme*, *T. 2. p.* 162 (*a*). Fut-il vrai que l'homme pût absolument être formé ailleurs que dans le lieu que lui a toujours marqué la nature, on n'en pourroit conclure autre chose, sinon que le Créateur auroit donné au germe une efficace plus étendue, & un développement plus aisé que les Physiciens ne l'ont enseigné jusqu'ici. — Peut-on s'empêcher d'admirer des hommes qui avouent, ou qui doivent avouer une ignorance parfaite en ce qui regarde la génération des êtres, & qui malgré cela établissent définitivement de nouvelles origines, & de nouveaux moyens de perpétuer les especes ? C'est raisonner sur une chose, & avouer en même-temps qu'on n'y entend rien. On n'a vu encore

---

(*a*) La fécondité que des relations peut-être peu exactes ont attribuée à des Androgynes, ne déroge point à cette régle. Ces hommes, singuliérement organisés, rentrent dans la classe du sexe féminin, & ne peuvent faire exception dans le plan général dessiné par le Créateur pour la conservation & la reproduction de l'espece humaine. Dans l'étonnante histoire rapportée par le Journaliste de Genève, 1775, Février, n° 5, p. 296, on découvre un vrai Androgyne par la configuration intérieure, quoique cette monstruosité ne parût point au dehors. On doit, au reste, se défier extrêmement de ces sortes de relations, où les faits sont toujours défigurés par les traits que l'admiration y ajoute. La seule expérience peut apprendre combien les yeux même des gens de l'art sont sujets à s'égarer, lorsqu'ils observent d'après des idées fausses, & d'après un goût trop vif pour les découvertes nouvelles, les effets extraordinaires & les résultats de quelques causes monstrueusement combinées.

aucun systême sur ce sujet qui ait pu se soutenir contre les objections qu'il a fait naître, & cependant l'on dispose de tout selon ces systêmes : c'est-à-dire, que l'on veut créer, & qu'on n'a pas même l'idée de ce qui est créé.

D. Ce que vous dites là si généralement de la nullité des systêmes inventés pour expliquer la succession des êtres, est-il bien avéré ?

R. Jamais M. de V. n'a rien écrit de si vrai que lorsqu'il assure que *les plus savants Philosophes n'en savent pas plus sûr cette matiere, que les plus ignorants des hommes*. Le systême de Lovenhœck, quoique le plus absurde de tous, avoit remplacé l'Ovarisme, comme celui-ci avoit remplacé les autres (*a*). Il vient d'être victorieusement réfuté par M. de Buffon ; mais ce Naturaliste, en copiant les idées & même les expressions de Kircher, en fa-

Pensées de M. de Volt. page 3.

(*a*) L'Ovarisme avoit tellement gagné l'esprit de ses Sectateurs, qu'ils prétendoient ne parler que d'après le témoignage de leurs yeux ; ils ont fait dessiner & graver ces œufs dans les différents degrés de leur croissance ; en 1774, les Jésuites de Varsovie parloient encore de leur existence comme d'une chose absolument démontrée. Rien ne prouve mieux l'illusion de l'esprit de systême & la dangereuse influence de cette maladie sur la raison & sur les sens de l'homme. M. Leclerc (Bibliot. anc. & mod. tom. 4, part. I, pag. 165,) a sagement remarqué que la microscopie peut conduire à de grandes erreurs des hommes prévenus ou superficiels ; la vanité qui attache de l'importance à leur découverte, réalise des êtres chimériques, & substitue l'imagination aux yeux ; ils croient voir tout ce qu'ils voudroient avoir vu. On sait que Muschenbroeck a vu clairement le froid, c'est-à-dire, la substance opposée à la chaleur, & que les Microscopistes en général ont vu bien des choses que leurs Adversaires ont niées & réfutées par d'autres choses qu'ils avoient également vues.

V. Examen critique de l'Histoire nat. de M. de Buffon, p. 42, 43 & suiv.

veur d'une opinion surannée, n'a sans doute pas prétendu être plus heureux que son modèle. Quand le *germe universel* de l'un, & les *molécules* de l'autre seroient en effet invinciblement déterminés à prendre la figure de l'être qui les reçoit, il resteroit à savoir d'où leur vient une inclination aussi merveilleuse, aussi riche dans ses effets, & aussi peu conforme à la nature d'une matiere inerte & aveugle. On demanderoit encore avec M. de Voltaire, pourquoi ces moules, ces filieres sont si invariablement déterminés. Car ce n'est point ici un moule de Fondeur ou d'Ouvrier en plâtre; il ne faut pas abuser des termes (*a*).... Les plus grands Physiciens avouent que la génération des êtres vivants a des obscurités, où l'esprit de l'homme se perd. « L'on ne présumera pas dit M. Bonnet, que j'aie prétendu découvrir ce mystere : » il reste encore voilé aux yeux des plus grands » Physiciens. » Consid. sur les corps organ. préf. p. j... Guillaume Muys, Observateur appliqué &

V. Lettres à un Améric. sur l'Histoire natur. de M. de Buffon. Lettres 6, 11, 29.

---

(*a*) L'Athée doit encore répondre à bien d'autres questions. p. ex. Qui a produit les êtres où ces molécules se déterminent à en produire de semblables? — Pourquoi les êtres, dont ces molécules sont issues, sont-ils si admirablement organisés? — Pourquoi toute autre matiere n'acquiert-elle aucune inclination à répéter le chemin qu'elle a fait mille fois, tandis que ces molécules travaillent si efficacement à s'arranger suivant leur premiere disposition? Un manuscrit que nous avons sous les yeux, exprime bien la nature de cette difficulté que l'Athée ne sauroit résoudre : *Non omnis materia solitas impressiones sequitur, aut nota requirit loca. Globus centiès ad sinistram explosus, eodem nisu appetit dextram : sed plastici & vitales spiritus, Deo sapiente authore, eam vim prurituque obtinent, ut esse id laborent quod fuerunt, illuc tendant ubi fuêre.*

très-judicieux convient également de cette obscurité & de l'impossibilité de la dissiper: *id unum hic mihi sufficit ejusmodi hoc seminis Artificium esse, ut minimè ambigam quin tu, si quandò ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quo magis ingenio valeas, quòque altiùs in idipsum descendas, eò clariùs divino ad hoc inveniendum ingenio, divinâ ad hoc efficiendum manu opus esse videas. Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat. Lugduni Batav.* 1741. *Præfat...* Zanchi, célèbre Jésuite & Professeur de Physique à Vienne, s'exprime de la maniere suivante: *Fateri cogimur, viventium origine obscurius esse nihil; & si in cæteris omnibus infinitam divini Artificis sapientiam admiramur, in hoc certè opere meliori quædam arcana & inexplicabili lege operantem illum veneremur oportet* Phys. partic. p. 345.... M. Richter, célèbre Médecin de Saxe, dit la même chose dans un excellent Ouvrage Allemand, intitulé: *Erkentnis des Menschen.* C. 10, n. 40.... « La merveille est impénétrable, dit un » Physicien François, & porte le sceau de la puis» sance de Dieu. Toutes les recherches des Sa» vants y ont échoué »..... « C'est ce que nous ne » savons pas, & nous osons assurer qu'on ne le » saura jamais. » Des-Essartz, Traité de l'éduc. corp. des enfants, pag. 2.... M. de Buffon avoue que les *molécules* dont il a fait la base de son système, *ne sont peut-être que des instruments destinés à perfectionner la liqueur*, T. 2, pag. 230, &c... Il y a trois mille ans que l'Ecriture-Sainte nous apprend tout ce que ces Messieurs viennent de dire. *Tu formasti me, & posuisti super me manum tuam. Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata*

*est, & non potero ad eam.* Psal. 138.... *Ignorat quâ ratione conjungantur ossa in ventre prægnantis? sic nescis opera Dei, qui fabricator est omnium.* Eccli. 11.... *Secundùm altitudinem tuam multiplicasti filios hominum.* Psal. 11. *Nescio qualiter in utero meo apparuistis.... sed enim mundi Creator qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem.* 2. Mach. 7.... *Vocans generationes ab initio, ego Dominus.* Isai. 41. Delà saint Jérôme concluoit au quatrieme siècle, qu'on n'en sauroit pas davantage au dix-huitieme, & l'événement a vérifié son raisonnement : *Causasque hujus rei, quomodo de parvulo semine & fœdissimis initiis, tanta vel hominum vel diversarum rerum pulchritudo nascatur, esse obvolutas, & humanis oculis non patere.* Ep. 4, L. 3, ad Fabiolam. – *Multiplicamini & replete terram.* Gen. 1, 28; voilà le vrai systême de la génération, & l'explication la plus claire que nous puissions en donner.

## ARTICLE VI.

### *L'Attraction.*

D. DES NEWTONIENS n'ont-ils pas prouvé que la seule attraction suffisoit à la formation du monde, & qu'effectivement l'univers n'étoit que l'effet & le résultat de l'attraction (*a*)?

---

(*a*) Nous ne prétendons pas ici attaquer ni examiner le systême de l'attraction, tel qu'il a été proposé par Newton, & qu'il est enseigné par les Newtoniens raisonnables. Nous condamnons l'abus que des Philosophes en ont fait.

*R.* 1.° Du moins faudra-t-il supposer un Dieu qui a créé la matiere attractive, ou bien admettre une matiere éternelle, & toutes les absurdités qu'elle renferme. 2.° L'Attraction a-t-elle formé le monde de toute éternité, ou bien depuis un certain nombre de siécles ? Si vous adoptez la premiere de ces propositions ; vous adoptez une succession infinie, & par conséquent une absurdité. Si vous admettez la seconde, je demande pourquoi cette attraction a été oisive durant toute une éternité ; il en faudra nécessairement revenir à un premier Moteur & Directeur de cette attraction créatrice. V. l'article suivant.

D. ne peut-on pas dire, que supposé la matiere & l'attraction, il n'est plus nécessaire de recourir à une intelligence suprême pour expliquer les merveilles de la nature ?

*R.* En supposant la matiere & l'attraction, on suppose un Dieu, qui les a produites, & par-là on réfute l'Athéisme. Au reste, il est très-ridicule, 1.° de croire que Dieu ait donné commission à l'attraction de former le monde, & qu'il se soit contenté de la laisser agir ; 2.° de prétendre expliquer par l'attraction tous les effets de la nature ; de lui attribuer la production de l'homme, des animaux, des plantes, &c. (*a*). *S'il y a vingt mille sortes de plantes & autant d'animaux, voilà, 40000 loix de mouvement ; puis il faudra multiplier ces 40000 loix par autant d'autres subordonnées qu'il y aura de différents vaisseaux de chaque espece,* Histoire du Ciel. T. I, Préf. xvij. Tome II, p. 359, &c.

(*a*) On peut voir les *Observations philosophiques sur les systêmes de Newton*, &c. imprimées à Liege, chez Bassompierre, pag. 96, 97, 100.

régles de l'attraction dépendent de la densité du volume & de la constitution de ces globes.... Si la terre étoit plus ou moins proche du soleil, elle seroit brûlée ou glacée; il en est de même des autres planetes qui ont chacune la place & la distance que leur nature exige. Ce n'est pas à l'attraction qu'elles sont redevables de cette heureuse position. 3.° Est-ce l'attraction qui a placé les planetes dans leurs positions respectives pour être attirées, & pour rouler de telle ou de telle maniere, &c? 4.° L'attraction sans la force de projection ne feroit que précipiter les planetes dans le soleil; or, d'où vient cette force de projection que la Physique moderne a cru devoir associer à l'attraction? *Que Newton nous montre la main*, dit l'Auteur de l'Emile, *qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.* Voilà bien des choses en astronomie, & des choses fondamentales qu'il faut chercher ailleurs que dans l'attraction. Leibnitz disoit avec raison, que les Physiciens avoient beau expliquer, & les Géomètres faire des calculs, qu'il falloit reconnoître quantité de choses qui n'étoient rien moins qu'un résultat de Physique ou de Géométrie. Newton a bien des fois déclaré la même chose. La simple vue de la nature découvre la vérité de ces assertions.

*Numquid ostendisti auroræ locum?* Job. 38.

Emile, t. 3, p. 48.

Essai de Théodicée, n. 345.

---

» qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à » connoître le vrai & le faux, ne préférât le mensonge » qu'il a trouvé, à la vérité découverte par un autre. » Où est le Philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où est celui qui, » dans le secret de son cœur, se propose un autre objet » que de se distinguer? pourvu qu'il s'éleve au-dessus du » vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, » que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. » Emile, t. 3, p. 30.

ARTICLE VII.

## ARTICLE VII.

### *Éternité du Monde.*

D. NE SEROIT-IL pas expédient de substituer à tous ces systêmes ruineux une supposition simple, savoir l'éternité du monde, & une succession infinie d'êtres qui se sont produits les uns les autres?

*R.* Cette succession infinie renferme une contradiction évidente.

D. Ne s'est-il pas trouvé des Théologiens qui l'ont cru possible, & qui ont soutenu que Dieu pouvoit créer un monde de toute éternité?

*R.* Ces Théologiens avec de fort bonnes intentions faisoient de fort mauvais raisonnements. S'ils avoient considéré, 1.° que tout ce qui est créé passe essentiellement du néant à l'être, ils auroient conclu que tout ce qui est créé n'a point été toujours. 2.° S'ils avoient bien conçu la nature d'une succession éternelle, ils n'en auroient jamais affirmé la possibilité. Au reste, ces Messieurs ne raisonnoient ainsi qu'en professant l'existence d'un Être Créateur, & leur sentiment ne peut favoriser les Athées.

D. Si une succession éternelle de générations futures n'est point impossible, pourquoi une succession de générations passées le seroit-elle?

*R.* Il n'y a point de comparaison à faire entre les générations passées & les générations futures; la succession future ne finiroit jamais, & les hommes qui doivent la composer, n'auront jamais existé tous: sans quoi cette succession finiroit & ne finiroit pas. Mais si cette succession est passée,

tous les hommes qui la composent ont existé : je les suppose donc rassemblés. Voilà un nombre qui ne peut croître ni décroître, puisqu'il est infini : cependant on pourroit y ajouter les hommes de 1775, & par-là il y auroit quelque augmentation sans doute. D'ailleurs chaque homme ayant deux yeux & deux bras, le nombre infini d'yeux & de bras seroit plus grand que le nombre infini d'hommes. Il en est de même d'une succession infinie d'années ; le nombre des mois, des jours, des heures surpasseroit le nombre infini des années, ce qui est absurde & chimérique. Aussi les Philosophes les plus égarés dans le systême du monde, ne l'ont jamais cru éternel (*a*) ; ils ont senti les contradictions que cette opinion renfermoit, & les ont rejettées pour en substituer d'autres. Il n'y a que Spinosa & quelques autres Athées qui se soient arrêtés au galimathias des éternités & des infinités.

D. Ne peut-on pas faire sur cette succession éternelle une réflexion plus simple & plus à portée de ceux qui n'aiment pas à raisonner sur l'infini ?

*R.* En voici une qui paroît devoir contenter tous les esprits : dans cette succession prétendue éternelle de générations passées, & que je suppose

---

(*a*) Lucrece regardoit l'éternité du monde comme une chimere, qui ne pouvoit même se soutenir contre les preuves historiques :

*Prætereà, si nulla fuit genitalis origo*
*Terrarum & cœli, semperque æterna fuêre,*
*Cur suprà bellum Thebanum & funera Trojæ*
*Non alias alii quoque res cecinere Poëtæ ?*

La fin du monde lui paroissoit également incontestable :

*Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.*

aujourd'hui assemblées, (car tout ce qui a existé, peut-être supposé exister encore) tous les hommes ont eu un pere ou non : si tous ont eu un pere, il faut qu'un soit pere de lui-même, ou que deux soient peres l'un de l'autre. S'il y en a un qui n'ait point de pere, c'est lui évidemment qui a commencé la succession : où il y a un commencement déterminé, il n'y a point d'éternité.

D. Cette réflexion, qui est victorieuse à l'égard des générations éternelles, ne peut-elle pas s'étendre à tous les êtres qui existent ?

*R.* Sans doute. Comme il ne se peut faire que tous les hommes aient un pere, ou qu'il n'y ait pas un homme qui soit pere sans être fils, de même il est absolument impossible que toutes les causes sans exception aient une cause, ou qu'il n'y ait point au moins un être qui soit cause, sans être l'effet d'une cause ultérieure : car, dans l'un & l'autre cas, c'est la même raison : il y a une connexion, une relation aussi essentielle entre la cause & l'effet, qu'entre le fils & le pere. Cela est évident. D'où je conclus que, quelque longue que l'on suppose la chaîne de ces causes successives, il faudra toujours en revenir à une cause, qui n'ait point de cause ; autrement il faudroit que, dans cette succession de causes, il s'en trouvât une qui fût cause d'elle-même, ou deux qui fussent causes l'une de l'autre, ou du moins une qui fût l'effet du néant.



## ARTICLE VIII.

### *Causes finales.*

### §. I.

D. Si des Newtoniens ont abusé de l'attraction & de quelques opinions à la mode, pour insulter la Religion, peut-on dire la même chose de Newton leur Maître?

*R.* Ce célèbre Physicien a toujours conservé le plus grand respect pour la Divinité, que l'étude de la nature lui découvroit par-tout.

D. Quel argument croyoit-il le plus propre à démontrer invinciblement l'existence d'un Créateur sage & tout-puissant?

*R.* Celui des Causes finales, qu'il puisoit dans les moindres détails de la nature; il ne croyoit pas qu'il fût possible qu'un homme sensé n'y découvrît le dessein de l'ouvrier, & ne fût persuadé de la destination de tant de choses qui portent si clairement l'empreinte de leur usage & de leur fin.... Mais si toutes les opérations de la nature ont un but, la nature entiere, & la totalité des êtres, ne seront-elles destinées à rien? L'ame de l'homme, le chef-d'œuvre & la maîtresse de l'univers, n'aura-t-elle d'autre destination que le néant? Cette seule réflexion bien approfondie, suffit pour faire évanouir tous les fantômes de l'Athéisme.

D. N'y a-t-il pas eu des Philosophes qui ont nié les causes finales, qui ont regardé comme un esprit foible, l'Auteur du *Spectacle de la Nature*, qui les a bien démontrées? N'a-t-on pas nommé

*Causes-finaliers*, ceux qui pensent que la nature n'agit point en aveugle ?

*R.* Nous rapporterons les paroles d'un homme qui n'est pas ami de l'Auteur dont vous parlez ; & que les Philosophes modernes écoutent volontiers : « Des Géomètres non Philosophes, ont » rejetté les causes finales, mais les vrais Philoso- » phes les admettent ; &, comme l'a dit un Au- » teur connu, un Cathéchisme annonce Dieu aux » enfants, & Newton le démontre aux Sages.... » Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'in- » fini, qui éclatent dans les plus vastes & dans » les plus petites parties de l'univers, sont une » démonstration, qui à force d'être sensible, en » est presque méprisée par quelques Philosophes. » Mais enfin, Newton pensoit que ces rapports » infinis qu'il appercevoit plus qu'un autre, étoient » l'ouvrage d'un Artisan infiniment habile..... » Il paroît qu'il faut être forcené pour nier que » les estomacs sont faits pour digérer, les yeux » pour voir, les oreilles pour entendre (*a*). D'un

Pensées de M. de Volt. 1 part. p. 8, 11, 21.

(*a*) Ce feroit une injustice révoltante de compter parmi ces *forcénés* le célèbre M. de Buffon. L'éloignement qu'il témoigne quelquefois des observations fondées sur les Causes finales, est plutôt une espece de distraction qu'un systême bien affermi & bien conséquent. C'est peut-être pour mieux distinguer son Ouvrage de celui de l'Abbé P. qu'il a cru devoir n'envisager pas toujours le but du Créateur. Il y a cent endroits dans l'*Histoire naturelle*, où l'Auteur abandonne en quelque sorte les matériaux & le méchanisme des choses, pour n'en considérer que le résultat & l'usage. Il découvre les Causes finales dans les vues mêmes qui semblent les plus propres à les affoiblir, telles que les irrégularités de la surface & de l'intérieur du Globe : « Ne nous pressons pas de prononcer sur l'ir- » régularité que nous voyons sur la surface de la terre,

Hist. nat. T. 1, p. 69.

» autre côté, il faut avoir un étrange amour des » causes finales, pour assurer que la pierre a été » formée pour bâtir des maisons (*a*), & que les » vers à soie sont nés à la Chine, pour que nous » ayons du satin en Europe. Quand les effets sont » invariablement les mêmes en tout temps; quand » ces effets uniformes sont indépendanss des êtres » auxquels ils appartiennent, il y a visiblement » une cause finale. » — Bayle disoit que les causes finales, & l'évidence d'un dessein, étoient, métaphysiquement parlant, l'endroit le plus foible de l'Athéisme, un écueil dont il ne pouvoit se tirer. — *Ego sum alpha & omega, principium & finis*; violà la cause efficiente, & la cause finale de tous les êtres; & le tombeau de toute philosophie insensée.

Tome 3. Contin. des Pensées div. p. 340.

Apoc. 1.

D. Pour démontrer une cause finale & un dessein marqué dans l'exécution d'un ouvrage, n'est-il point nécessaire de prouver que, relativement à telle fin, la chose n'eût pu s'exécuter d'une maniere plus heureuse, & que tout autre moyen eût mal réussi?

---

» & sur le désordre apparent qui se trouve dans son intérieur; car nous en reconnoîtrons bientôt l'utilité, & » même la nécessité. »

(*a*) Je ne sais si cet amour des causes finales seroit bien étrange. Le Créateur prévoyant les besoins de l'homme, & les progrès de son industrie a créé le monde tel qu'il doit être pour les servir. — Il y a certainement dans la nature un plan général qui la rend propre à correspondre aux travaux & aux recherches de son Cultivateur. Il faut avouer néanmoins que quelques Ecrivains ont trop isolé les causes finales, & les ont cherchées dans des choses qui n'existoient qu'avec dépendance, & par leur rapport avec un dessein plus étendu & plus intéressant dans son objet.

R. 1.° Il suffit que ce moyen soit bien conduit, exécuté avec sagesse, & que ses effets nous marquent de vues multipliées, pour ne pas douter qu'il ne soit le choix d'une Intelligence opératrice. Ainsi, quoique Dieu eût pu produire dans les hommes le sens de la vue par différentes voies, il n'en est pas moins évident que l'œil est fait pour voir.

2.° Dans bien des ouvrages de la création, il n'y a point d'alternative qui auroit rempli le but que Dieu envisageoit. Par exemple, entre toutes les distances possibles où la terre pouvoit être fixée relativement au soleil, elle se trouve placée dans le degré d'éloignement le mieux calculé, pour assortir aux besoins des êtres qui l'habitent, les influences favorables de l'astre lumineux & échauffant; son aspect, par rapport au soleil, pouvoit être varié à l'infini; & cependant la terre se trouve avoir reçu le plus convenable, pour que, par le changement des saisons, le plus grand nombre des climats pût être habité (a). – De tous les cours possibles, la lune tient celui qui est le plus avantageux à la terre (b); sa distance est entre plusieurs mesures également possibles, fixée précisément à celle, qui fait que, par sa pression sur les mers, les eaux qu'elles renferment, sont maintenues dans ce mouvement perpétuel d'abaissement & d'élévation invariablement limité, & reconnu si utile pour prévenir leur corruption. Même proportion convenable est observée entre

(a) Voyez Th. Brown, *Erreurs pop.* Tom. 2, p. 141. Kirch. *M. subt.* 1 Part. L. 2, cap. 6.

(b) Voyez les Notes de Godsched, sur la Differt. de Fontenelle: *L'existence de Dieu démontrée par les brutes.* Note derniere.

la surface des eaux & celle des terres, pour que les vapeurs qui s'élevent, produisent dans la quantité nécessaire les pluies, les fontaines, & les fleuves dont la terre a besoin pour fertiliser ses campagnes, sans les exposer à des inondations destructives, ou à des sécheresses funestes aux êtres vivants. — Le monde ne subsisteroit pas sans le feu, les vents, les eaux, la salure & l'agitation de la mer, &c. — La société seroit anéantie par l'uniformité des physionomies humaines, &c (*a*). on ne finiroit pas en faisant l'énumération des cas, où l'on ne voit ni un mieux, ni un équivalent. En voici deux dans une matiere moins essentielle, mais peut-être plus sensible. Entre toutes les couleurs, la verte est échue aux arbres, & à presque toutes les plantes. Qu'on suppose un moment les plantes rouges, jaunes, blanches, &c. on trouvera que ces couleurs ne leur conviennent pas, qu'elles altéreroient la beauté de la terre; qu'elles ôteroient tout l'agrément de la nature végétante, que les fleurs perdroient leur grace, &c; la seule couleur verte paroît propre à exprimer la réviviscence de la nature, à contraster heureusement avec les fleurs & les fruits, à flatter & à réjouir l'œil de l'homme, à ne point faire sentir l'uniformité qu'une couleur répandue par-tout, ne peut manquer de faire naître, comme nous ne le sentons que trop quand la terre est long-temps cou-

---

(*a*) On trouvera cette réflexion exposée avec autant de solidité que d'élégance dans les Opuscules du P. Lessius. *De Prov. Num. Ratio. 7.* — Mahomet l'a envisagée comme une preuve palpable de l'existence de Dieu. Sura, *de Græcis*, p. 270, Trad. de Du Rier, 1611. — Incréd. désabusé, par Girardin, T. 2, p. 144.

verte de neige (*a*) : — il en eſt de même de l'azur des cieux. Dieu auroit pu rembrunir ou noircir cette voûte ; mais le noir eſt une couleur lugubre, qui eût attriſté toute la nature. Le rouge & le blanc n'y convenoit pas d'avantage, l'éclat en auroit offenſé tous les yeux ; le jaune eſt réſervé pour l'aurore : d'ailleurs une voûte entiere de cette couleur n'auroit pas été aſſez détachée des aſtres, qu'on devroit y voir rouler : le verd avec beaucoups de ſymphatie & d'agrément pour nos yeux, auroit à la vérité produit tout le relief néceſſaire : mais c'eſt l'aimable couleur dont Dieu a paré notre demeure ; c'eſt le tapis qu'il a étendu ſous nos pieds. Le bleu ſans triſteſſe & ſans rudeſſe, a encore le mérite de trancher heureuſement ſur la couleur des aſtres & de les relever tous. Spect. de la nat. T. iv, p. 37.

3.° En faiſant des ſuppoſitions contraires à l'état actuel de la nature, il n'eſt pas poſſible que nous découvrions tous les inconvéniens qui en réſulteroient. Il en naîtroit ſans nombre dans ce que nous regardons peut-être comme une amélioration deſirable. Dans les Arts que nous ne connoiſſons pas parfaitement, il nous arrive tous les jours de donner des avis dont l'exécution auroit les ſuites les plus fâcheuſes. C'eſt la fable *du gland & de la citrouille*. Il y a mille choſes que nous regardons comme indifférentes, dont nous ſentirions l'importance & la néceſſité ſi elles ceſſoient d'être. Il faut donc convenir que les cau- La Fontaine. L. 9. Fab. 4.

---

(*a*) La couleur verte eſt formellement exprimée dans l'ordre donné à la terre de produire des végétaux : *Germinet terra herbam virentem.* Gen. I. Cette couleur eſt tellement attachée aux plantes, qu'elle ne tient à aucune autre eſpece d'êtres qui ſoit fort étendue. Les autres couleurs s'attachent à mille objets différents.

ses finales sont bien marquées dans la création & la conservation du monde ; dans plusieurs cas, nous voyons évidemment qu'on ne pouvoit les exprimer avec plus de sagesse ; &, dans aucun cas, nous ne voyons le moyen de les exprimer mieux.

## §. II.

D. Les défenseurs des causes finales ne semblent-ils pas établir que tout est fait pour l'homme, quoiqu'il paroisse certain que bien des êtres n'ont aucun rapport à nous?

*Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Prov. 16, 4. *Lætabitur Dominus in operibus suis.* Psal 103.

*R.* 1.° De ce qu'il y a des choses qui se rapportent évidemment à l'homme, il ne s'ensuit pas que tout soit uniquement à ses besoins ou à ses plaisirs. Le Créateur a pu sans doute, pour sa gloire, & pour étaler la fécondité de sa sagesse & de sa puissance, faire de grands & de beaux ouvrages, sans aucun rapport à l'homme, ni à aucune créature raisonnable. C'est le sentiment de S. Augustin, de S. Thomas, de Petau, de Leibnitz, &c. Un Philosophe qui a cherché d'autres mondes & d'autres hommes pour remplir le but de la création, a lui-même reconnu ses torts, & désavoué les recherches d'une imagination égarée. » Dieu, » dit-il, est lui-même le spectateur des ouvrages » qu'il a créés. Et qui peut douter que celui qui a » fait les yeux, ne voie fort clair, & qu'il n'y » prenne plaisir ? Qu'on ne demande rien de plus. » N'est-ce pas pour cela qu'il a créé les hommes » & tout ce qui est contenu dans l'univers (*a*) ? Avant la création de l'homme, Dieu se plaisoit dans ses ouvrages : *Vidit Deus lucem, quod esset bona.* Gén. 1, ℣. 3. *Vidit Deus, quod esset bo-*

(*a*) Huygens, *Pluralité des Mondes*, ch. 8.

num. ✠. 10, 12, 18, 21, 25. *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* ✠. 31. Cette répétition est remarquable. Les créatures dénuées de raison, rendent à Dieu un hommage qu'il ne méconnoît pas (*a*), & qu'il envisage avec complaisance.

2°. Il est certain, par le fait, que Dieu a voulu rendre notre intelligence spectatrice de ses merveilles; & rendre ses ouvrages tributaires du besoin, du génie, & du plaisir de l'homme. De tous les êtres que nous connoissons, y en a-t-il quelqu'un avec lequel la nature semble avoir une relation plus marquée qu'avec les besoins de l'homme? En est-il un seul qui posséde aussi parfaitement que l'homme, le talent de s'en approprier toutes les parties? Puisque le Créateur n'a point agi au hasard, mais avec intelligence & avec dessein, il a donc voulu que les choses fussent telles qu'elles sont en effet. C'est lui qui a donné cette propriété à l'homme, & il est vrai de dire qu'il a destiné à l'usage de l'homme les choses, que celui-ci fait réellement servir à son usage, sur lesquelles il exerce une espece de domaine; & l'on ne peut disconvenir que ce domaine ne soit fort étendu. Doué d'un entendement capable des plus grandes découvertes, d'une

(*a*) *Benedicite stellæ cœli Domino... Benedicite volucres cœli Domino... omnia animantia... montes & colles.* Dan. 3. — *Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, & lætatæ sunt; vocatæ sunt, & dixerunt: adsumus; & luxerunt ei cum jucunditate,* Baruch 3. — *Et omnem creaturam quæ in cœlo est, & super terram, & sub terrâ, & quæ sunt in mari, & sub eo, omnes audivi dicentes: Sedenti in Throno & Agno, benedictio, & honor, & gloriâ, & potestas in sæcula sæculorum.* Apoc. 5.

volonté libre qui me met en état de diriger à mon gré mes actions, sans obéir servilement à un aveugle instinct, je domine sur toutes choses; je rapporte tout à mon usage; & tout en effet, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés, depuis l'éléphant jusqu'au ver à soie, paroît n'avoir été fait que pour moi. Le cep ressent-il le plaisir d'exister? la fleur s'applaudit-elle des couleurs qui la parent? Le ver à soie trouve-t-il dans son flocon autre chose que sa prison? Le diamant, sans moi, reste confondu dans le sable; les métaux ne font que grossir la masse des montagnes; & dans cette multitude d'êtres vivants, la beauté de l'univers seroit sans témoin, si mon âme qui la sent, ne lui payoit pas l'hommage de son admiration. Quel animal, en fait de jouissance, a été plus favorisé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament, distingue le coloris & la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les différentes inflexions de la voix, s'émeut au son de la musique, est profondément touché des moindres nuances de la Poésie, de l'Eloquence & de la Peinture, suit les calculs de l'Algebre, & s'enfonce dans les profondeurs de la Géométrie, &c.? Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers, a dit une grande & belle chose. L'homme paroît lié à tout ce qui existe.

Tom. xij, pag. xj. » L'homme fait pour adorer le Créateur, dit M. de » Buffon, commande à toutes les créatures. Vassal » du Ciel, Roi de la Terre, il l'ennoblit, la peu- » ple & l'enrichit. Il embellit la nature même; il » la cultive, l'étend & la polit; en élague le » chardon & la ronce; y multiplie le raisin & la » rose. A ce beau passage, on peut en ajouter un » autre du Philosophe de Genève: Quel être ici-

» bas, hors l'homme, fait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvements, leurs effets & joindre, pour ainsi dire, » le sentiment de l'existence commune à celui de » son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si » je suis le seul qui sache tout rapporter à lui? » Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la » Terre qu'il habite; car non-seulement il dompte » tous les animaux, non-seulement il dispose des » élémens par son industrie, mais lui seul sur la » terre en sait disposer; & il s'approprie encore, » par la contemplation, les astres mêmes dont » il ne peut approcher. » Emile. T. 3, p. 64.

3.° La chaîne indissoluble des êtres attache les choses les plus viles aux plus précieuses, les plus indifférentes, (s'il y en a), aux plus nécessaires. *Le polype au fond des eaux*, dit un Physicien célèbre, *tient à Syrius au plus haut des Cieux* (a). Bonnet; Contemplat. de la Nat. Bien des êtres qui ne semblent pas faits pour l'homme, tiennent à ceux qui paroissent évidemment faits pour son service, & ceux-ci ne sauroient subsister sans ceux-là.

D. A quoi sert ce nombre prodigieux d'insectes, dont plusieurs ne paroissent qu'à l'aide du microscope (b)? Pourquoi ces globes immenses

---

(a) En rendant justice aux talents de M. Bonnet, & en citant avec éloge sa *Contemplation de la Nature*, & ses *Considérations sur les corps organisés*, nous ne prétendons pas adopter ses opinions singulieres; ni approuver l'enthousiasme qui regne dans sa *Palingénésie*. S'il est déraisonnable d'estimer tout dans un Auteur parce qu'il aura dit d'excellentes choses, il ne l'est pas moins de n'y estimer rien, parce que tout n'y sera pas estimable.

(b) Il n'y a pas jusqu'aux Microscopistes qui n'aient pré-

que le téleſcope ne nous montre que comme des points?

T. 1, ch. 7. *R.* « N'en doutons pas, pourſuit l'Auteur que » je viens de citer, & qui en cela eſt d'accord » avec tous les Philoſophes ſenſés. L'intelligence » ſuprême a lié ſi étroitement toutes les parties de » ſon ouvrage, qu'il n'en eſt aucune qui n'ait des » rapports avec tout le ſyſtême. Un champignon, » une mite, y entrent auſſi eſſentiellement que » que le cèdre ou l'éléphant. Ainſi, ces petites pro» ductions ne ſont pas des grains de pouſſiere ſur » les roues de la machine du monde, ce ſont de » petites roues qui s'engrainent dans les autres. » Chaque être a ſon activité propre, dont la ſphere » a été déterminée par le rang qu'il devoit tenir » dans l'univers. Une mite eſt un très-petit mo» bile, qui conſpire avec des mobiles, dont l'ac» tivité s'étend à de plus grandes diſtances: les » ſpheres s'élargiſſant ainſi de plus en plus, cette » merveilleuſe progreſſion s'éleve de la ſphere de » la mite à celle du ſoleil. » L'univers, dit un autre, réſulte indiviſiblement de tous les êtres qu'il renferme; les petits comme les grands tiennent leur place dans le plan du Créateur; tout y eſt lié par des anneaux ſans nombre, & par des nuances imperceptibles en elles-mêmes, mais très-ſenſibles dans leurs progrès & très-importantes par leur dépendance mutuelle (*a*).

---

tendu tirer de leurs découvertes des principes d'Athéiſme. Ces inſectes *inviſibles* leur ſembloient former un argument redoutable; il y a 1732 ans que ſaint Paul y a répondu: *Non eſt ulla creatura inviſibilis in conſpectu ejus.* Heb, iv, 13.

(*a*) *Incomprehenſibili divinæ Sapientiæ ordinatione factum eſt, ut nullum, quantumvis exile corpuſculum ſit, quod*

D. Cette observation, quoique très-juste, pourroit n'être point du goût de tous les esprits : n'en avez-vous pas une plus simple sur ces insectes que le vulgaire croit inutiles au monde ?

*R.* Les petits insectes en nourrissent de plus grands, ceux-ci nourrissent des poissons, des oiseaux, &c. qui nourrissent l'homme. — « Les animaux qui multiplient prodigieusement comme » certains insectes, ont peut-être pour principal » but de métamorphoser une quantité considérable de matiere à l'usage de différents composés. » C'est par-là que les matieres les plus viles donnent naissance aux plus riches productions ; du » sein de la pourriture sort la plus belle fleur, » ou le fruit le plus exquis, &c. » *Cont. de la nat. Tom.* 1. 123. « L'homme est conduit à » l'Auteur de l'univers par le fil de la chenille, » & il admire dans la variété des moyens, & dans » leur tendence au même but, la fécondité & la » sagesse de l'intelligence ordonnatrice. » *Ibid. T.* 2, 169. Delà ces deux vers si connus :

*Natura nusquam magis quam in minimis tota : in arctum contracta naturæ majestas, nullâ sui parte mirabilior.* Plin. Hist. nat.

*Ludit in exiguis divina potentia rebus :*
*Maximus in minimis cernitur esse Deus.*

Il n'y a presque point d'insectes qui ne soit de quelque usage dans la médecine.... Les insectes purgent l'air & en conservent la salubrité, &c. Enfin l'univers ne subsisteroit pas sans les insectes. On peut voir la démonstration de cette these dans le *Mund. subt.* du P Kircher, 2 part. p. 374. & suiv.

D. La plupart de ces réflexions se vérifient sans doute à l'égard des plantes ?

---

*non in totius unitatem confluat, atque in universam mundi conservationem conspiret.* K. Itin. extat. in lunam.

*R.* La chose est visible. Il n'y a presque point de plante qui ne nourrisse une espece d'animal. Les plantes même les plus vénimeuses sont les richesses de la médecine (*a*). Leur admirable variété fait la beauté de la terre. La respiration des plantes est un des grands purgatifs de l'air (*b*).

## §. III.

D. D'où vient que, dans cette multitude d'êtres utiles à l'homme, il s'en trouve qui lui nuisent, ou qui l'incommodent?

*R.* La force & le génie de l'homme ont plus d'étendue que tous les êtres qui semblent combattre son domaine. C'est à tort qu'il se plain-

---

*(a) Altissimus creavit de terrâ medicamenta, & vir prudens non abhorrebit ea.*

*Ad agnitionem hominum virtus illorum, & dedit hominibus scientiam Altissimus honorari in mirabilibus suis.*

*In his curans mitigabit dolorem & unguentarius faciet pigmenta suavitatis, & unctiones conficiet sanitatis.*

Eccli. xxxviij.

*(b)* « De tous les végétaux, dit un savant Académi- » cien, qui croissent sur la terre, depuis le chêne des fo- » rêts jusqu'à l'herbe des campagnes, il n'y a aucune » plante qui ne soit utile à l'homme; si elles ne se distin- » guent pas toutes par quelque qualité particuliere, elles » tiennent à l'ensemble, dont la fonction générale est » de purifier l'air de notre athmosphere; la rose odo- » riférante & la plante vénimeuse concourent au même » but; les forêts qui s'élevent dans les contrées les plus » éloignées de nous, & dans celles qui sont inhabitées, » nous sont aussi utiles; les vents leur portent l'air que » nous avons vicié, qui est nécessaire à leur accroisse- » ment, & ils nous rapportent celui qu'elles ont purifié, » & qui soutient notre vie. » *Dis. sur les diff. esp. d'air, prononcé à la Soc. Royale de Londres, par M. le Présid. Sir John. 1774.*

droit

droit de la nécessité d'être actif & industrieux. Ce seroit renoncer à ses plus beaux titres, & aux qualités les plus nécessaires à son état actuel. Une vie molle & oiseuse anéantiroit sa dignité, & feroit germer dans son âme des vices monstrueux. Des Poëtes Païens ont fait cette attention; ils raisonnoient mieux que nos Philosophes (*a*).

D. Les saints Peres & les Théologiens n'ont-ils pas fait d'autres réflexions sur ce sujet ?

*R.* Ils en ont fait un très-grand nombre; mais comme la plupart sont fondées sur le dogme du péché originel & la révolution arrivée dans toute la nature, nous n'anticiperons pas sur une matiere dont la discution se présentera plus tard. S. Augustin observoit, que la vexation que l'homme éprouvoit de la part des créatures, l'empêchoit de fixer ses desirs sur la terre & de perdre de vue la Patrie qui l'attend pour dépouiller son bonheur de tout mêlange. — Voici la pensée d'un Auteur connu, sur les vers qui ont allarmé, il y a quelques années, une puissante République: « Ainsi, ces » vaisseaux formidables qui portent des armées » entieres, qui vomissent le feu de toutes parts, » & qui paroissent être la gloire & la sûreté de l'E» tat, redoutent eux-mêmes la morsure d'un foi» ble animal. Dieu n'emploie qu'un ver pour faire » sentir aux hommes la fragilité de leurs plus » beaux ouvrages. » Nous avons déjà remarqué que l'industrie de l'homme tiroit le bien du mal,

(*a*) *Curis acuens mortalia corda:*
*Nec torpere gravi passus sua regna veterno....*
*Ille malum virus serpentibus addidit atris,*
*Prædarique lupos jussit, pontumque moveri....*
*Ut varias usus meditando extunderet artes.* I. Georg.

qu'elle changeoit le poison en antidote, & que les choses regardées comme pernicieuses, devenoient des richesses sous la main du génie.

§. IV.

D. Ce que vous avez dit de la chaîne des êtres & du résultat indivisible de la création, n'a-t-il pas lieu particuliérement à l'égard des astres?

*Tolle unum, mundum in ruinam duxeris.* Itin. extat. c. 8.

*R.* Presque tous les Philosophes ont enseigné que l'univers ne pouvoit subsister un moment, si une seule planete venoit à se perdre. Dans le sentiment des Newtoniens, qui fait dépendre le monde d'un équilibre parfait, entretenu par des attractions mesurées, & compensées avec une justesse admirable, la chose est évidente. « Tant » que les mouvements des planetes & des come» tes, qui pesent sur le soleil en circulant autour » du Ciel, dureront, il brillera & remplira de sa » splendeur toutes les spheres du monde.... » Cette source féconde de lumiere & de vie ne » tarira, ne s'épuisera jamais, parce que dans un » systême où tout s'attire, rien ne peut se perdre » ni s'éloigner sans retour.... C'est du sein mê» me du mouvement que naît l'équilibre des mon» des & le repos de l'univers. ».... « Ces secous» ses de la nature, l'absence de la lune, la pré» sence d'une nouvelle planete, dont le moindre » effet seroit la catastrophe du monde ». Mais, indépendamment du Newtonianisme, il est naturel de regarder le monde comme un corps qui ne peut subsister sans toutes ses parties; on l'a regardé comme tel dans tous les temps. L'antiquité disoit que l'assemblage des corps célestes étoit un tout aussi lié, aussi simple, aussi indivisible dans le dessein du Créateur, que les parties du corps

De Buffon, Hist. natur. Tome xij, p. vj, vij.

T. xij, p. v.

T. 8, p. 98.

de l'homme (*a*). Un idiot ne connoit pas la fin de toutes les roues & des poids d'une horloge : l'horloge peut-elle subsister sans la collection la plus entiere, l'arrangement le plus juste de ses parties ?

D. Outre le concours de tous ces globes à l'organisation de la machine du monde, n'ont-ils pas quelque destination particuliere ?

*R.* Les planetes, de concert avec les étoiles, sont la mesure du temps. La navigation ne peut subsister sans les étoiles : quelle obligation n'a-t-elle pas à la seule étoile polaire ? il n'y a pas jusqu'aux Satellites de Jupiter, qui ne servent à déterminer les longitudes. Je ne dirai rien des influences qu'on a rejettées depuis quelque temps, & qu'on travaille maintenant à ressusciter (*b*). Mais qui n'admirera pas le spectacle que le Ciel, paré de ses planetes & de ses étoiles, présente à l'homme penseur ? M. de Fontenelle a raison de douter, si la plus belle journée ne doit point céder le prix de la beauté à une belle nuit. « J'ai » vu, dit Maupertuis, de ces nuits plus belles

*Ut sint in signa, & tempora, & dies, & annos.* Gen. 1.

*Omnia astra Cœli... quæ creavit Dominus Deus tuus in ministerium cunctis gentibus, quæ sub cœlo sunt.* Deut. 4.

(*a*) *Cœlum ac terram camposque liquentes*
*Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra*
*Spiritus intùs alit, magnosque infusa per artus*
*Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.* Æn. 6.

(*b*) Les Newtoniens semblent avoir beaucoup d'inclination pour les influences. Qu'est-ce que leur attraction, sinon une influence ? La lumiere vient des étoiles jusqu'à nous, c'est une influence. Oserons-nous assurer qu'il n'y en a pas d'une autre espece ; que toute autre émanation des globes célestes est impossible ? M. de La Q. dit, qu'on *ne seme pas dans la lune, mais dans la terre*. Ce bon mot ne dit rien ; on ne seme pas dans le soleil : le soleil n'influe-t-il pas sur les semences ? Voyez les influences expliquées & reconnues réelles dans le Dictionnaire Encyclop. art. *Astrologie.*

» que les jours, qui faisoient oublier la douceur de » l'aurore, & l'éclat du midi ». Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur une nue en caractere de feu : *mortels, adorez un Dieu ;* qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât. Eh quoi ; avons-nous besoin que Dieu nous parle François, Chinois, Arabe ? Que sont les étoiles semées dans l'espace, sinon des caracteres lisibles & intelligibles à tous, qui annoncent dans le calme & le silence d'une nuit paisible, la force & l'étendue de la main qui les a produites ?

D. N'y a-t-il pas une infinité d'étoiles qu'on ne voit pas même par le télescope, & qui ne contribuent en rien à la beauté du Ciel ?

*R.* 1.° Les grands globes que nous ne voyons pas, sont des liens de l'univers comme ceux que nous voyons. Nous l'avons déja dit.

2.° Quoique l'homme ne voie pas ces étoiles, la connoissance qu'il a de leur existence & de leur nombre, qu'il peut croire être de plusieurs millions, le porte également à louer & à adorer l'Auteur d'un ouvrage si magnifique & si étendu.

*Cùm me laudarent simul astra matutina : & jubilarent omnes filii Dei.* Job. 38.

3.° Les intelligences célestes les voient. Les Saints les verront après la consommation des siecles (*a*). Outre la jouissance de Dieu, qui fera la félicité de ses élus, ils auront la vue & le domaine de toutes les créatures (*b*). Ce sentiment

(*a*) C'est la pensée de S. Jérôme, qu'ils les voient, & qu'ils en jouissent dès-à-présent. *L. 3, epist. 13.*

(*b*) Les raisons & la structure de ces merveilleux ouvrages qui ont occupé le Créateur, seront bien dignes de nous occuper nous-mêmes dans cette vie, vers laquelle nous tendons tous avec tant d'ardeur. Spect. de la nat. T. IV, pag. 24. — *Ecce enim ego creo cœlos novos & terrram novam. Gaudebitis & exultabitis usque in sempiternum in his*



n'a rien assurément qui doive déplaire, il ne peut manquer d'être adopté de ceux qui, connoissant les bornes étroites de l'esprit humain, aspirent après une autre vie, où le voile de la nature soit levé; plusieurs Philosophes anciens & modernes ont paru en être persuadés. L'Auteur du *Spectacle de la Nature*, celui de la *Physique sacrée*, *Mullerus*, (*disp. de Galaxiâ*) &c. sont de ce nombre. La musique que Pythagore fait faire aux spheres célestes, est une expression allégorique du plaisir que les Intelligences ont de les voir. Cicéron a commenté l'idée de Pythagore dans le *Somn. Scip. cap.* 4. Platon croyoit que les âmes contemploient Dieu au milieu des astres. Un Poëte Philosophe, après s'être un peu trop occupé de la pluralité des mondes, finit par croire que « les » astres ne sont peut-être que des trônes éclatants, » où les Ministres de l'Eternel sont majestueu- » sement assis, & d'où ils exécutent sur l'univers, » les ordres de son amour ou de sa vengeance. »

*Plat. in Phædro. Idem in Phædone. Id. in Timæo.*

Young, *Nuits. T.* 2. p. 178.

D. Ne peut-on pas croire que les planetes sont autant de mondes habités ?

*R.* On a montré depuis peu que cette opinion si accréditée aujourd'hui, n'étoit digne ni d'un Philosophe ni d'un Théologien; que la physique, l'astronomie, le simple bon sens concouroient à la rejetter (*a*). Les raisons qu'on en a données, nous paroissent naturelles & convaincantes.

---

*quæ ego creo.* Isai, 65., 17. — *Regnabimus super terram.* Apoc. 5. — *Quoniam videbo cælos tuos, opera digitorum tuorum ; lunam & stellas quæ tu fundasti.* Ps. 8.

(*a*) Voyez le quatrieme & cinquieme Entretien des *Observations philosophiques*. déja citées.

## §. V.

D. Si la nature doit servir l'homme, d'où vient que ses richesses ne se découvrent que par succession ? On jouit aujourd'hui des choses qu'on a regardées avec indifférence durant un grand nombre de siécles, ou que l'on a même absolument ignorées.

R. Ces découvertes mêmes, la nouveauté des connoissances & des usages, sont un aliment nécessaire à la curiosité, à l'intelligence & à l'industrie de l'homme; il ne lui seroit point avantageux de connoître tous les secrets & toutes les richesses de la nature; mais il lui est avantageux de les étudier, & l'activité de sa raison lui en fait une tâche indispensable (*a*). L'économique dispensation de la nature l'empêche de s'épuiser, même dans les siécles de la plus grande lumiere; elle garde toujours quelque étonnant secret pour les générations suivantes, & prépare de nouveaux tributs d'admiration à sa grandeur & à l'intarissable puissance de son Auteur (*b*). On ne peut mieux exprimer cette vérité, que n'a fait un Historien aussi élégant que judicieux. *Hæc atque alia his simila subindè rariora miracula effector mundi ostendit, ut homines quantumvis in hâc rerum universitate tam multa quotidiè summâ admira-*

(*a*) *Cuncta fecit bona in tempore suo, & mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque in finem.* Eccle. 3.

(*b*) *Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat scientiam.* Ps. 118. *Omne opus hora sua subministrabit.* Eccli. 39. *Ut agnoscat generatio altera, filii qui nascentur & exurgent.* Ps. 77. *Multa abscondita sunt majora his, pauca enim vidimus operum ejus.* Eccli. 43.

*tione digna conspiciant, tamen intelligant plura esse, quæ de infinitâ illâ vi sapientiâque ignorant; & salutem ex inusitatis hisce, quoniam assuetudo cæteris authoritatem ademit, in admirationem ejus & venerationem excitentur.* Sacch. Hist. Soc. part. 2, anno 1560, n. 276.

D. Pourquoi quelques Pays sont-ils comblés de toutes les faveurs de la nature, tandis que d'autres sont dévoués aux glaces de l'hiver, & à toutes les rigueurs de l'indigence? Si la terre n'est belle & féconde que pour les plaisirs & les besoins de l'homme, pourquoi l'homme ne jouit-il point par-tout de ses bienfaits?

*R.* Il n'y a pas de Pays au monde qui jouisse à-la-fois de tous les avantages du climat, du sol, du commerce, &c. mais aussi n'y en a-t-il pas qui en soit absolument dépouillé. Ceux qui paroissent le moins bien partagés dans les distributions de la nature, ont de grandes ressources qui leur sont propres. La Norvége, par exemple, & les Provinces soumises aux frimats du Pôle, trouvent dans leur situation même une source de richesses que des régions plus fortunées pourroient envier, & que nous allons effectivement chercher chez eux (*a*). C'est ce que M. de Pontopidan, Evêque Luthérien de Bergen, en Norvége, faisoit observer à ses Diocésains, dans une belle Lettre pastorale qu'il leur a adressée, il y a peu

*Sed Deus temperavit corpus, ei cui deerat, abundantiorem tribuendo honorem, ut non sit schisma in corpore.* 1. Cor. 12.

(*a*) Voici comme un ancien Poëte a parlé sur ce sujet:
*Nonnè vides, croceos ut Tmolus odores,*
*India mittit ebur, molles sua rura Sabæi,*
*At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus*
*Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum.*
*Continuò has leges æternaque fœdera certis*
*Imposuit natura locis.* I. Georg.

d'années, & qui a paru dans les Journaux du temps (a)... La mer ſubjuguée par l'homme, a réuni en quelque ſorte toutes les régions, & enrichi chaque Province des productions de tous les climats.... La fertilité variée & inégale de la terre, eſt devenue le lien des Nations, & a réduit le monde en une ſociété formée par des beſoins & des ſecours.... Si, dans quelques plages, les poiſons ſont multipliés, les antidotes le ſont auſſi. Chaque mal trouve par-tout le remede qui le combat.... Les ſolitudes mêmes les plus hériſſées, les landes ſauvages & brutes ont leur uſage, elles ſervent dans la nature comme les ombres dans un tableau; elles donnent aux autres parties plus de relief & d'éclat; elles en font ſentir toute la beauté. Dans un Pays fertile & riant, l'habitude de voir les merveilles qui nous environnent & ſe ſuccèdent ſans interruption, nous y rend inſenſibles. L'aſſiduité du ſpectacle en émouſſe l'agrément, & ralentit l'impreſſion profonde qu'il devroit faire ſur les eſprits, auſſi-bien que ſur les yeux. Nous réſervons toute notre admiration pour ce qui eſt étranger ou extraordinaire. La nouveauté, plutôt que la merveille de la choſe même, eſt ce qui réveille notre attention. Nous demeurons diſtraits au milieu de tant de ſujets de réflexions, & nous ſommes conduits par cette diſtraction à l'ingratitude. Mais la vue des montagnes arides & des landes brûlées, montre à quelle demeure nous pourrions être réduits, & que c'eſt pour nous une faveur inſigne d'habiter

(a) Elle a été imprimée à Paris, chez Nyon, en 1760.

une contrée délicieuse, à laquelle nous n'avions aucun droit.

§. VI.

D. Quand on ne pourroit assigner la cause finale de quelques êtres, s'ensuivroit-il qu'effectivement ils n'en ont pas ?

*R.* Les roues & les ressorts d'une montre ne cessent pas d'être nécessaires pour la direction du style, parce que bien des personnes ignorent la maniere dont ils concourent à produire cet effet. La destination de bien des choses nous est encore inconnue. Notre corps renferme des énigmes que l'anatomie n'a pas encore expliquées. Bien des êtres qu'autrefois on croyoit inutiles ; sont maintenant reconnus pour les premiers liens de l'univers.

---

# CHAPITRE III.

## *Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu. Questions sur quelques attributs de Dieu. Digression sur l'existence du mal Optimisme.*

§. I.

D. LE CONSENTEMENT de toutes les Nations dans la croyance d'un Dieu, est-il une preuve bien solide de son existence ?

*R.* Le moyen d'en douter, puisque ce consentement démontre la force des preuves métaphysiques, physiques & morales, qui établissent la nécessité d'un être Souverain ? D'une extrémité du monde à l'autre tous les hommes ont acquiescé

de concert à la vérité des principes qui renversent l'Athéiſme, tous ont ſenti que la matiere étoit incapable de ſe mouvoir ; par-tout où ils ſuppoſoient du mouvement, ils ſuppoſoient un eſprit moteur : tous ont reconnu que l'ordre qui regne dans l'univers eſt l'ouvrage d'un Créateur intelligent & ſage ; tous ont compris la néceſſité d'un ordre moral, la diſtinction du bien & du mal, du vice & de la vertu ; tous ont cédé au ſentiment invincible de leur dépendance & à l'eſſor de l'âme vers ſon Auteur.

D. N'y a-t-il pas des opinions fauſſes qui ont gagné également le ſuffrage des Nations ?

*R.* Ces opinions, 1.° ont été moins unanimes, moins univerſelles. 2.° N'étant appuyées d'aucun motif raiſonnable, on ne peut attribuer leur adoption à la force des raiſons qui les établiſſoient ; mais l'exiſtence de Dieu étant prouvée d'ailleurs, un acquieſcement général à ces preuves eſt un grand préjugé en faveur de leur ſolidité & de leur force à convaincre. 3.° Pluſieurs de ces opinions fauſſes ou regardées aujourd'hui pour telles ſont fondées ſur le témoignage des ſens qui ſont trompeurs ; celle des revenants, p. ex. n'a pour garant que le rapport des yeux : mais Dieu ne tombant pas ſous les ſens, ne peut être connu chez toutes les Nations de la terre que par un témoignage général, uniforme & évident de la raiſon. 4.° Quoique fauſſes peut-être en elles-mêmes ces opinions ſont la ſuite & la conſéquence de quelque principe inconteſtable. On n'a cru aux revenants que parce qu'on a cru l'immortalité de l'âme, qui eſt une vérité du premier ordre. L'opinion de la magie tient à l'exiſtence des eſprits, que les Sages n'ont jamais niée.

D. N'est-ce pas peut-être l'ignorance, ou bien la crainte, qui a établi dans le monde la foi d'un Dieu ?

*R.* Ce n'est point l'ignorance, puisque cette croyance est, comme je viens de le dire, la conséquence des raisonnemens les plus évidens, les plus incontestables. — Ce n'est pas la crainte, 1.° puisque la crainte n'a pu étouffer toutes les lumieres de la raison, & rejetter toutes les démonstrations pour se faire écouter seule. 2.° Il n'est pas plus possible de craindre raisonnablement une chose avant d'en croire l'existence, que de l'aimer ou de la haïr. 3.° Quand est-ce que la crainte a opéré cette puissante persuasion ? Avancer des propos historiques sans date, sans monument, sans auteur, est une chose aisée, mais qui ne contente personne. Toutes les histoires du monde parlent d'un Dieu connu par la voix de la nature & de la raison ; aucune ne nous apprend que la croyance d'un Dieu a été produite par la crainte. Autant vaudroit rapporter l'origine de cette croyance à la Sybille de Cume, ou à l'Oracle de Delphes. 4.° Celui qui a le premier avancé ce paradoxe étoit un libertin trop intéressé à combattre une vérité redoutable aux méchants, & par conséquent un témoin récusable : c'est l'infame Petrone, appellé à juste titre *Author purissimæ impuritatis.* C'est d'après lui que M. Baynal définit la Religion *l'effet du sentiment de nos maux & de la crainte des puissances invisibles* (*a*). 5.° La crainte

*Satyricon, p. 524, edit. Amstel. 1669.*

(*a*) Hist. philos. & polit. L. 7, p. 1. En conséquence de cette odieuse définition, l'Auteur se livre à tout l'enthousiasme de la haine. Les tableaux qu'il trace de la Religion, sont tous peints en noir, & prennent leurs

ſi naturelle à l'homme, effet inévitable de ſa foibleſſe & de ſa dépendance, n'a pas enfanté la croyance d'un Dieu, mais a démontré la néceſſité & l'intérêt de ſon exiſtence.

D. Ne peut-on pas croire que l'idée d'un Dieu prend ſon origine dans la politique des Légiſlateurs, qui ont voulu cimenter l'autorité ſuprême par la foi d'un Juge inviſible & éternel?

*R.* Pour le croire, il faut, 1.° détruire toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu; 2.° prouver cette aſſertion par des faits, des dates, des témoignages hiſtoriques; 3.° concilier cette aſſertion des Athées avec la doctrine d'un de leurs chefs, qui nous apprend que *la Divinité eſt le plus grand ennemi des Souverains, & que ſes Miniſtres ſont leurs rivaux*.... L'idée d'un Dieu & d'une Religion eſt antérieure à toute ſociété & à toute légiſlation; elle eſt même le principe de l'une & de l'autre.

Eſſai ſur les Préjugés, p. 387.

« L'établiſſement du culte public & ſolemnel, dit » le ſavant Auteur de l'*Origine des Loix*, eſt ſans » contredit ce qui a le plus contribué à humaniſer les Peuples, à maintenir & à affermir les Sociétés. L'exiſtence d'un Être ſuprême, arbitre » Souverain de toutes choſes, & Maître abſolu de » tous les événements, eſt une des premieres vérités dont toute créature intelligente, & qui » veut faire uſage de ſa raiſon, ſe ſent ſaiſie & » affectée. C'eſt de ce ſentiment intime qu'eſt » venu l'idée naturelle de recourir dans toutes les » calamités à cet Être tout-puiſſant, de l'invoquer

Origine des Loix, des Arts & des Sciences, 1. part L. 1. ch. 1, art. 1.

---

couleurs dans cette imagination fauſſe & ſombre. C'eſt la marche ordinaire des attaques philoſophiques. Ces Meſſieurs forment des fantômes, & ſe fatiguent à les combattre.

» dans les dangers preſſants, & de chercher à » s'attirer ſa bienveillance & ſa protection par des » actes extérieurs de ſoumiſſion & de reſpect. La » Religion eſt donc antérieure à l'établiſſement des » Sociétés civiles & indépendante de toute con- » vention humaine. »

D. Quoique toutes les Nations adorent un Dieu, cette connoiſſance n'eſt-elle pas très-différente d'une contrée à l'autre: Et dès-lors n'eſt-ce pas une métaphyſication, comme dit la *philoſophie du bon ſens*, d'employer en faveur de ce dogme le conſentement général des hommes?

*R.* Cent conſéquences, bonnes ou mauvaiſes, déduites d'un même principe, démontrent que ce principe eſt généralement reçu, qu'il a réuni tous les ſuffrages, & opéré une conviction générale. Quelles que ſoient les idées qu'on s'eſt faites de la Divinité, on eſt convenu qu'elle exiſtoit, & qu'on ne pouvoit ſe refuſer à cette croyance ſans inſulter toutes les lumieres de la raiſon. Ce n'eſt point là une *métaphyſication*, mais une réflexion très-ſimple & très-intelligible. On peut ſe tromper en déſignant l'ouvrier d'une montre, mais l'on ne peut douter qu'il y en ait un. On ſe fait de fauſſes idées de la Divinité, dit Cicéron, mais l'on n'en profeſſe pas moins ſon exiſtence. — Toutes les connoiſſances dégénerent à la longue; pures & ſimples dans leurs ſources, elles ſe mêlent à proportion qu'elles s'en éloignent, au torrent des erreurs. Il eſt certain que le Polythéiſme n'a ſuccédé qu'à la croyance univerſelle d'un ſeul Dieu (*a*). — Toutes les fois

*Omnes de Diis prava ſentiunt, omnes tamen eſſe vim & naturam divinam cenſent.*

(*a*) Un Philoſophe toujours occupé à ſe réfuter ſoi-même, & à contredire ſes Collégues, reconnoît cette vérité, & l'exprime de la ſorte, « On a tenu une conduite directe-

*Audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei. Act. 2, 11.*

que la raison a déployé ses droits, du Japon à l'Espagne, du Nord au Midi, on a parlé de Dieu comme les Juifs & les Chrétiens. Les Grecs, les Romains, les Turcs, les Chinois, &c. s'expriment en termes dignes de sa souveraine grandeur (*a*). « Rien au » monde, dit un des plus anciens Poëtes de la » Grece, n'échappe aux yeux de Dieu. Sa Provi- » dence s'étend sur tout. C'est lui qui nous éclaire; » il est tout-puissant; rien en un mot n'est fait que » par lui. » Un des plus beaux génies de Rome exprime la Divinité en ces termes :

Pind. Od. Olymp. 1, 2, 7, 10. Pythi. 5.

Hor. L. 1, Od. 2.

*Qui mare & terras variisque mundum*
*Temperat horis.*
*Unde nil majus generatur ipso,*
*Nec habet quidquam simile aut secundum.*

---

Dîner de Boulainvilliers, p. 44.

» ment contraire à celle qu'on a tenue en fait de vêtemens, » de logements & de nourriture. Nous avons commencé » par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bê- » tes & du gland; nous avons eu ensuite du pain, des mets » salutaires, des habits de laine & de soie filées, des mai- » sons propres & commodes. Mais dans ce qui concerne » la Religion, nous sommes revenus aux glands, aux peaux » de bêtes & aux cavernes. » — L'Auteur du *Systême de la Nature* ajoute : « Le *Théisme* s'est par-tout corrompu, & » a formé peu-à-peu les superstitions, les sectes extrava- » gantes & nuisibles, dont le genre humain s'est infecté. » *Voyez* l'Histoire des Causes premieres, par M. Batteux, p. 114, 185, 399. — Réfutation de l'Examen crit. des Apol. 1 part. p. 190. — Examen du Matér. T. 2, p. 9, 10. — Origine des Dieux du Paganisme, Disc. prél. — Dict. des Hérésies, T. 1, Disc. prélim. p. 181.

T. 2, p. 219.

(*a*) Discours sur la Mythologie, par Ramsai, 1 part. — Réfutation de l'Examen crit. 2 part. p. 68. — Existence de Dieu, par M. Bullet, 2 part. p 7. — Le Libertinage combattu par les Auteurs profanes. Liv. 1, chap. 2, & suiv.

Nous avons vû depuis peu un très-ancien Monument Romain *, qui portoit l'inscription suivante :

* A Alba Julia en Transylvanie.

*Jovi summo,*
*Exsuperantissimo*
*Divinarum humanarumque rerum*
*Rectori,*
*Fatorum arbitro.*
*Deo magno, æterno.*

L'Empereur de la Chine, après avoir protesté que sous le nom de *Tien* & de *Chan-ti*, les Chinois avoient toujours adoré le vrai Dieu (*a*), écrivit de sa main l'inscription suivante pour le frontispice de l'Eglise de Pékin.

*Sur la frise.*

Au vrai Principe de toutes choses.

| *Sur la premiere Colonne.* | *Sur la seconde Colonne.* |
|---|---|
| Il est infiniment bon, & infiniment juste; il éclaire, il soutient, il régle tout avec une suprême autorité & avec une souveraine justice. | Il n'a point eu de commencement, & il n'aura point de fin; il a produit toutes choses dès le commencement; c'est lui qui les gouverne, & qui en est le véritable Seigneur. |

(*a*) M. Paw prétend que ces mots ne peuvent signifier le vrai Dieu, parce que le P. Martini dit que les Chinois n'ont pas de terme pour exprimer le nom de *Dieu*. Dans ses principes, M. Paw devoit raisonner d'une maniere toute opposée. Les Chinois reconnoissent un Dieu, selon M. Paw; l'athéisme qu'on leur impute est une chimere : cependant ils n'ont pas de terme pour dire *Dieu*; ils entendent donc la Divinité par les mots *Tien*, Ciel; *Chan-ti*, vertu du Ciel. Ou bien que M. Paw nous apprenne un autre mot Chinois, qui exprime le Créateur, qu'ils reconnoissent, & dont *quelques-uns parlent à-peu-près comme les Mahométans*. Si nous n'avions pas dans notre Langue le nom de *Dieu*, ceux d'*Eternel*, de *Tout-Puissant*, de *Roi du Ciel*, &c. y suppléroient.

Recherch. philos. sur les Egypt. & les Chinois. T. 2, sect. 8, édit. de Berlin, p. 260.

Pag. 200.

Saadi, Poëte Bactrien, parle de cette sorte :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos meres.
De l'Aurore au Couchant il porte le Soleil.
Il seme de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau ; de l'une il fait un
homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace & du vuide :
Qu'il parle, & l'univers repasse, en un instant,
De l'abyme du rien dans les plaines de l'Être.

Lett. Edif. T. 19, p. 15. Voici la priere que les Brames ou Prêtres des Indiens font à Dieu : « J'adore cet Être qui n'est » sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet » Être dont la nature est indivisible ; cet Être dont » la spiritualité n'admet aucune composition de » qualités ; cet Être qui est l'origine & la cause de » tous les êtres, & qui les surpasse en excellence ; » cet Être qui est le soutien de l'Univers, & qui » est la source de la triple puissance. »

Enfin les Apôtres de l'Athéisme, qui prétendent ne pouvoir se faire aucune idée de Dieu, qui abjurent son essence, qui accusent ses attributs de contradiction, ont parlé comme les autres hommes, toutes les fois que le délire les a quittés, & qu'ils ont joui de la raison.

D. La croyance d'un Dieu, quoique généralement répandue, ne souffre-t-elle pas quelque exception ? L'homme ne sauroit-il pas devenir barbare

barbare & ſauvage au point de n'avoir plus d'idée de ſon Auteur?

*R.* 1.° Une exception de cette nature ne conclut rien contre le conſentement général des hommes. S'il eſt vrai que des corps mal organiſés, & pluſieurs ſiécles de brutalité peuvent dégrader une ame immortelle, au point de ne connoître plus ni la nature, ni ſon Auteur, c'eſt une choſe inſenſée de recueillir le témoignage de ces Sauvages malheureux, & de le faire contraſter avec les lumieres que la raiſon répand par-tout où elle jouit de ſes droits.

2.° Il eſt bien difficile de croire qu'il y ait des hommes abrutis à ce point. J'ai vu, dit un Voyageur appliqué & attentif, j'ai vu à-peu-prés moi-même en différents Pays, juſqu'où la ſtupidité de l'homme pouvoit aller; quoiqu'elle aille fort loin, & plus loin qu'on ne le penſe ordinairement, ſurtout chez des Nations flétries par des mœurs monſtrueuſes, & par un long uſage de tous les crimes (*a*); je ne crois pas néanmoins qu'elle puiſſe aller juſques-là. M. Rouſſeau a beau nous dire, qu'*il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un Sauvage éloigné du commerce des hommes, puiſſe jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance de Dieu*; on nie une aſſertion ſans preuve, auſſi aiſément qu'on la fait. Il eſt vrai que les Sauvages ne ſont pas grands raiſonneurs, & qu'ils ne s'inquiétent pas beaucoup des cauſes efficientes ni des cauſes finales: mais cela ne ſuffit pas pour

Lettre à l'Archev. de Paris, p. 34.

(*a*) *Immania contra naturam ſcelera, multarum generationum uſu radicata, dùm corpus corrumpunt, animam mirabiliter excæcant, atque ad ſenſus à ratione detorquent.* Auth. anon. manuſc.

assurer que, dans une longue suite d'années, le grand spectacle du ciel & de la terre n'a jamais attiré leur pensée vers le Créateur. On peut citer ici M. Rousseau lui-même. « Où voyez-vous » exister cet Être si puissant, ce Dieu, m'allez- » vous dire? Non-seulement dans les Cieux qui » roulent sur nos têtes, dans l'astre qui nous » éclaire : non-seulement dans moi-même, mais » dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, » dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'em- » porte le vent. »..... « Je n'ai pas besoin qu'on » m'enseigne son culte, il m'est dicté par la Na- » ture elle-même. » A la vue d'une belle chose, nous demandons : *Qui en est l'auteur? qui l'a faite? à quoi cela sert-il?* Ces questions sont inséparables de la nature de l'esprit humain; elles sont dans la bouche des enfants, comme dans celle des Philosophes, des idiots comme des savants; & pourquoi auroient-elles lieu dans les plus petites occasions plutôt que dans la chose du monde la plus frappante & la plus propre à fixer les regards de la raison? « Si ces hommes aveugles » ont pu connoître le monde, dit l'Auteur du » Livre de la Sagesse, ils ont pu connoître plus » aisément encore le Maître du Monde .... car ils » font différentes questions sur les ouvrages de » Dieu, & ils sont persuadés de leur excellence & » de leur bonté (*a*). » « Quelle est la maison, » dit S. Paul, qui n'ait pas eu son Architecte? Or

Emile. T. 3, p. 17.

Ibid. p. 66.

---

(*a*) *Si enim tantùm potuerunt scire, ut possent æstimare sæculum, quomodò hujus dominum non faciliùs invenerunt?* Sap. 13.

*Etenim cùm in operibus illius conversentur, inquirunt, & persuasum habent quoniàm bona sunt quæ videntur.* Ibid.

» l'Architecte du monde c'est Dieu (*a*). » Un Poëte profane raisonnoit à-peu-près de la même sorte :

*Nulla domus Domino caruit : vos hanccine tantam,* J. Owen.
*Nullius Domini dicitis esse domum ?*

D. Des Voyageurs n'ont-ils pas rapporté qu'il y avoit effectivement quelques Nations sans aucune connoissance de Dieu ?

*R.* D'autres, qui ont mieux examiné les choses, ont contredit ces rapports. Il faut du temps, de l'application, & une grande connoissance des usages & des opinions d'un peuple, pour assurer qu'il n'a aucune religion, ni aucune idée de Dieu, & des principes de l'équité naturelle (*b*).... quand des hommes n'auroient pas assez réfléchi pour faire un Code de Religion reçu par le corps de la Nation, & pour exprimer leur créance par des cérémonies & des usages sacrés ; il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient aucune idée, aucun sentiment de la Divinité, aucun mouvement qui porte de temps en temps leurs ames vers leur Principe.

D. Mais si ces Sauvages eux-mêmes ont appuyé le témoignage des Voyageurs, peut-on le récuser ? Ne dit-on pas que le fameux sourd de Chartres a aussi déclaré qu'avant sa guérison il n'avoit aucune connoissance de Dieu ?

---

(*a*) *Omnis namque domus fabricatur ab aliquo ; qui autem omnia creavit, Deus est.* Heb. III, 4.

(*b*) Tandis que quelques Philosophes cherchent des Peuples assez barbares pour n'avoir aucune religion, d'autres, avec l'Auteur du *Systême de la Nature*, *T. 2, p. 6.* assurent que plus l'homme est barbare, plus il est superstitieux, & porté à se faire une Religion. Assertions arbitraires, contradictions philosophiques.

*R.* Quand ces Sauvages auroient dit tout ce que l'on ſuppoſe, il y auroit encore des réflexions à faire. 1.° Pour rendre compte d'une penſée, d'un ſentiment, il faut que l'ame en ait été fortement occupée, ſans quoi il ne s'imprime guères dans la mémoire; comme il conſte par les ſonges & par mille choſes qui occupent un moment l'ame de l'homme, ſans laiſſer le moindre veſtige dans le cerveau. 2.° Une nouvelle maniere de connoître une choſe fait ſouvent oublier la maniere dont on la connoiſſoit auparavant, & cauſe une altération notable dans l'idée même de la choſe. C'eſt ainſi que les Somnambules perdent l'idée des objets qui les occupent dans leurs opérations & dans leurs promenades, dès le moment qu'ils voient ces objets avec réflexion. C'eſt encore ainſi que les aveugles, après leur guériſon, ne diſtinguent plus certains objets par l'ouïe ou par le tact. Nous avons vu une perſonne qui, étant ſourde, jugeoit des paroles des autres en leur appliquant la main à la gorge, & qui perdit ce talent après qu'elle eut recouvré l'ouïe. — Ces mêmes réflexions ſubſiſtent vis-à-vis du ſourd de Chartres: & n'oſeroit-on pas douter ſi le mal qui rendoit cet homme ſourd & muet, n'avoit pas auſſi affecté les organes de ſa raiſon? — Encore un coup, ni les Sauvages, ni les imbécilles, ni les ſourds-nés, ni les aveugles-nés ne font exception dans les perſuaſions générales des hommes qui raiſonnent, & qui jouiſſent des ſens & des organes néceſſaires au développement de l'intelligence.

D. De cette unanimité des hommes dans la croyance d'un Dieu, doit-on conclure que cette idée nous eſt innée?

*R.* Puiſque la raiſon ſuffit pour faire naître cette

grande idée, & que toutes les créatures s'efforcent de la produire en nous, rien n'oblige à croire qu'elle soit innée (*a*). Mais il ne faut point rejetter avec dédain l'opinion de quelques Philosophes, qui, vu l'étendue & la force de certaines idées, ont cru que le Créateur en avoit mis dans nos ames une espece de germe, qui se développoit avec une aisance & une activité toute particuliere.

§. II.

D. Est-il bien vrai que les Juifs eux-mêmes n'avoient point une idée convenable de Dieu, & qu'en particulier ils méconnoissoient sa spiritualité & son immensité?

*R.* Les plus grandes idées, les sentiments les plus sublimes, les plus touchants de la Divinité se trouvent dans les Livres des Juifs; c'est là que nos Poëtes & nos Orateurs les vont chercher. Son existence remplit le ciel & la terre; il est présent à tout, il est dans tout, & tout est dans lui (*b*).

---

(*a*) Il est certain que bien des affections, qu'on peut regarder comme des germes d'idées, se transmettent par la génération, & naissent avec nous; pourquoi seroit-il absurde de croire que le Créateur ait mis dans les ames quelques traces des idées les plus importantes, telle que celle de son existence? Si les Malebranchistes défendent cette opinion avec trop d'assurance, c'est un préjugé de systême; mais n'en est-ce pas un autre, de rejetter comme un conte ridicule, un sentiment auquel il ne manque peut-être que quelques degrés de plus dans la force de ses preuves pour gagner le suffrage des Sages.

(*b*) *Cœlum & terram ego impleo.* Jerem. 23. — *Vivit Dominus in cujus conspectu st*[illegible]Reg. 18. — *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si de*[illegible]*dero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo, & habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me, &c.* Ps. 138. —

L'Ecriture est remplie d'expressions semblables, & il faut s'étourdir étrangement pour ne pas voir dans ces expressions un Être sans matiere & sans étendue. Si Dieu a apparu aux Juifs sous quelque symbole corporel, jamais ce Peuple n'a cru voir dans ce symbole la nature de son Dieu, qu'il savoit être invisible & inaccessible à tous les sens ; car l'invisibilité est une suite nécessaire de l'immensité, si clairement exprimée par les Auteurs Juifs. Jacob, en disant, je ne savois pas que le Seigneur fût en ce lieu, étoit persuadé que le Seigneur ne se manifestoit pas par une expression extraordinaire de sa puissance dans les lieux où son Nom n'étoit pas connu ; il est surpris qu'il lui apparoisse au milieu du Pays de Chanaan, il s'écrie : Le Seigneur est donc connu & adoré dans ce Pays-ci, & je ne le savois pas (*a*). On a mille fois répondu aux objections des incrédules sur cette matiere ; & s'ils ont encore le courage de les répéter, nous n'avons pas celui de les discuter plus au long.

## §. III.

D. Les Chrétiens ne semblent-ils pas refuser à Dieu la prescience en établissant le dogme de la liberté ? car la prescience suppose la certitude ; la certitude entraîne la nécessité.

*R.* Cette observation que Bayle & Voltaire ont tant fait valoir n'est dans le fond qu'une chicane. La

---

*Cœlum & cœli cœlorum te non capiunt.* 2. Par. 6. — *In ipso enim vivimus, movemur, & sumus.* Act. 17.

(*a*) *Verè Dominus [illegible] in loco isto, & ego nesciebam.* Gen. 28. — L'Ecriture [illegible]ploie une expression semblable pour dire que Dieu [illegible]'avoit pas encore parlé à Samuël ; *Porrò Samuel necdum sciebat Dominum.* 1. Reg. 3.

raiſon qu'ils apportent eſt d'une fauſſeté palpable. Il n'eſt pas vrai que la certitude emporte la néceſſité. Quand il n'y auroit aucune preſcience, cette propoſition, *Pierre ſera juſte*, ſeroit encore très-certainement vraie ou fauſſe, parce qu'il ſeroit encore très-certainement vrai que Pierre ſera juſte, ou que Pierre ne ſera pas juſte. Or, d'où viendroit en ce cas à Pierre la néceſſité d'être juſte, ou de ne l'être pas ? La preſcience enviſage l'objet futur ; mais elle n'y fait rien ; elle n'y change rien ; la choſe eſt ſuppoſée devoir arriver, ou n'arriver pas, avant que Dieu n'emploie la preſcience pour la connoître. Toutes les choſes ſont repréſentées dans ſon intelligence, comme les objets viſibles le ſont dans une glace : la glace préſuppoſe l'exiſtence des objets. L'intelligence divine préſuppoſe la détermination libre d'une créature, dès-lors la liberté n'eſt plus en danger. Pierre ne ſera pas juſte parce que Dieu le prévoit ; mais Dieu prévoit que Pierre ſera juſte, parce qu'il le ſera en effet.

D. Comment Dieu peut-il prévoir une choſe qui n'exiſte encore dans aucune cauſe déterminée, & ſur laquelle il n'y a rien d'arrêté ?

*R.* 1.° Lorſque deux vérités telles que celles-ci : *La ſcience de Dieu eſt infinie ; l'homme eſt libre*, ſont également démontrées, quel autre parti devons-nous prendre que celui de les croire ? Il n'y a que l'ignorance où nous ſommes du moyen terme par lequel elles ſont liées qui fait que notre eſprit eſt effrayé de l'oppoſition qu'il croit appercevoir entre elles. « Il faut alors, dit admirable-» ment M. Boſſuet, tenir fortement les deux bouts » de la chaîne, quoiqu'on ne voit pas le milieu

» par où l'enchaînement se continue (*a*). » 2.° Il est déraisonnable de prétendre expliquer l'usage & l'étendue d'une science infinie qui embrasse tous les temps, pour laquelle le passé subsiste encore, & l'avenir est déja. Nous ne concevons pas comment nous voyons nous-mêmes le présent, comment nous nous souvenons du passé, comment notre ame s'élance vers l'avenir ; & nous entreprendrons d'expliquer comment Dieu prévoit des choses qui doivent arriver dans des ames libres qu'il a créées, & dont il connoît toutes les situations passées, présentes, futures & possibles. Comment Dieu connoît-il les choses passées ? Ces choses n'existent pas plus aujourd'hui que celles qui arriveront dans cent mille ans ; elles ne sont ni plus réelles, ni plus présentes, ni plus à portée d'être observées que si elles étoient encore dans le secret de l'avenir. M. de V. a lui-même approuvé la sagesse de ces observations. « La liberté une fois établie, dit-il, ce n'est pas à nous à déterminer comment Dieu prévoit ce que nous ferons librement. Nous ne savons pas de quelle maniere Dieu voit ce qui se passe. Nous n'avons aucune idée de sa façon de voir ; pourquoi en aurions-nous de sa façon de prévoir ? » Ce que nous savons, c'est que le Créateur agit

Métaph. ch. 4.

(*a*) Quand même les Incrédules opposeroient à la Religion des difficultés absolument insolubles ; ses vérités, une fois démontrées, le seroient toujours : pour détruire l'erreur sous toutes les faces qu'elle peut prendre, il faudroit une science en quelque sorte infinie. Mais il ne faut que le simple bon sens pour saisir une vérité clairement prouvée. *Le faux*, dit très-bien M. Rousseau, *est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être.*

ſur le néant comme ſur l'être, il appelle ce qui n'eſt pas comme ce qui eſt: il peut donc ſe ſiſter l'avenir le plus libre comme le plus néceſſaire. — Il eſt remarquable que tandis que quelques Philoſophes conteſtent à Dieu la preſcience des actions libres, il s'en ſoit trouvé d'autres qui l'ont accordée aux hommes. Maupertuis aſſure qu'il eſt auſſi aiſé de voir l'avenir que le paſſé; que les prédictions ſont de même nature que la réminiſcence; que tout le monde peut prophétiſer; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'eſprit, & qu'il n'y a qu'à exalter ſon ame. *Voyez ſes Lettres.*

## §. IV.

D. L'idée que toutes les Nations ont des attributs de Dieu, n'eſt-elle pas contredite par les maux qui déſolent la terre? L'impoſſibilité de concilier ces deux choſes n'a-t-elle pas produit l'héréſie des deux principes?

*R.* Nous répondrons à cela par les termes mêmes d'un grand Partiſan du Manichéiſme, toujours acharné contre la Religion, mais point toujours conſéquent dans ſes ſyſtêmes. Si le ſyſtême des deux principes ſe réaliſe quelque part, c'eſt dans ſes Ouvrages. « Les idées les plus ſûres & » les plus claires de l'ordre, nous apprennent » qu'un Être qui exiſte par lui-même, qui eſt né- » ceſſaire, qui eſt éternel, doit être unique, infini, » tout-puiſſant & doué de toutes ſortes de per- » fections: ainſi, en conſultant ces idées, on ne » trouve rien de plus abſurde que l'hypotheſe des » deux principes. . . . Quand les Manichéens nous » alléguent que, puiſqu'on voit dans le monde » pluſieurs choſes qui ſont contraires les unes aux

Dict. hiſt. & crit. Art. *Manichéens.* Note (*d*).

» autres, il y a nécessairement deux principes, ils » font pitié. L'opposition qui se trouve entre ces » êtres, fortifiée tant qu'on voudra par ce qu'on » appelle variations, désordres, irrégularités de » la nature, ne sauroit faire une demi-objection » contre l'unité de Dieu. On donne raison de » toutes ces choses, ou par les diverses facultés » que Dieu a données aux corps, ou par le con» cours des causes occasionnelles, intelligentes, » sur lesquelles il lui a plu de se régler. » Le Copiste de Bayle, M. de V. parle comme son modèle, pour & contre le Manichéisme. « Le mot » de *bon*, dit-il, de *bien-être* est équivoque; ce » qui est mauvais par rapport à vous, est bon dans » l'arrangement général. L'idée d'un Être infini, » tout-puissant, tout intelligent & présent par-tout » ne révolte point votre raison. Nierez-vous un » Dieu, parce que vous aurez eu un accès de » fièvre? Il vous devoit le bien-être, dites-vous; » quelle raison avez-vous de penser ainsi? Pour» quoi vous devoit-il ce bien-être? quel traité » avoit-il fait avec vous? Il ne vous manque donc » que d'être toujours heureux dans la vie pour » reconnoître un Dieu? Vous qui ne pouvez être » parfait en rien, pourquoi prétendriez-vous être » parfaitement heureux? Mais je suppose que » dans un bonheur continu de cent années, vous » ayez un mal de tête; ce moment de peine vous » fera-t-il nier un Créateur? Il n'y a pas d'appa» rence. Or si un quart-d'heure de souffrance ne » vous arrête pas, pourquoi deux heures? pour» quoi un jour? pourquoi une année de tour» ment vous feroient-ils rejetter l'idée d'un Arti» san suprême & universel? »

D. L'origine du mal, n'est-elle pas une des

grandes difficultés dont se soient prévalu les Athées?

*R.* L'on ne peut disconvenir que la difficulté ne soit spécieuse; mais fût-elle même absolument insoluble, que s'ensuivroit-il? Sur de si grands objets nous ne devons pas nous flatter de tout résoudre; & il suffit, comme nous l'avons déja remarqué, qu'une vérité soit établie sur les preuves les plus convaincantes pour ne pas s'inquiéter de toutes les difficultés que l'on forme contre elle: sans cela que de vérité géométriquement démontrées demeureroient encore incertaines! Au reste, les objections tirées de l'existence du mal, soit physique, soit moral, s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsque mettant à part quelques préjugés, on fait les considérations suivantes: Suppl. 101

1.° Dieu n'est pas obligé de faire tout le bien qu'il peut, il y a même une absurdité à le supposer. Quoiqu'infiniment bon & puissant, il a pu, sans déroger à sa puissance & à sa bonté, produire des êtres plus ou moins parfaits, varier les degrés de leurs perfections; & dès qu'il peut y avoir du plus ou du moins, il y a nécessairement des imperfections & des défauts du moins relatifs. Soutenir que Dieu n'a pu créer un être imparfait, c'est affirmer qu'il n'a rien pu produire de borné, qu'il a dû porter la perfection de ses ouvrages à l'infini, qu'ils ne sont pas dignes de lui, s'ils ne sont aussi parfaits que lui-même. Absurdité révoltante: tout être créé est essentiellement borné, & tout être borné est imparfait.

2.° Pour juger si le mal est un don digne de Dieu, il faut examiner si c'est un mal qui ne soit mêlé d'aucun bien. Dès qu'il est bon à certains égards; quand même il pourroit devenir un mal

par notre faute, il s'ensuit seulement que c'est un bien borné; un bien qui pourroit être plus grand; mais il ne s'ensuit pas que ce soit un mal pur, un don incompatible avec la bonté de Dieu, puisque ses dons sont nécessairement bornés.

3.° Tout ce que les Philosophes Manichéistes dissertent sur le mal moral, se réduit à prétendre que les hommes doivent être des automates par un entier dépouillement de la liberté; que Dieu doit récompenser des vertus forcées, dominer sur les hommes en maître aveugle, mol, foible, imbécille, que sa bonté doit absorber sa justice, sa sagesse, sa puissance même & tous ses attributs. Dieu, selon eux, n'est pas juste, mais seulement bon, & sa bonté est une vraie *bonacité*, une indifférence inexcusable dans un Législateur; une mollesse indigne du Maître du Monde.

D. La liberté n'est-elle pas un présent funeste, comparable à un couteau qu'un pere mettroit entre les mains d'un enfant frénétique?

*R.* N'est-ce pas une espece de frénésie, que de comparer la liberté avec la frénésie? On peut douter si Bayle & Voltaire jouissoient de leur plein sens quand ils raisonnoient de la sorte. 1.° Le frénétique est-il maître de lui-même? la délibération & la réflexion peuvent-elles avoir lieu dans ce qu'il opere? Une volonté libre est éclairée par un entendement sain; il ne tient qu'à elle de suivre ses lumieres; la passion peut lui disputer l'empire sur elle-même, mais elle ne peut le lui enlever sans sa propre détermination. 2.° L'épée dans la main d'un furieux, ne peut produire aucun bien; la liberté est le principe des vertus, des récompenses méritées, d'un hommage digne de Dieu. 3.° Un pere ne peut être toujours avec son

fils pour diriger l'uſage de ce glaive, ni lui donner par-tout un ſecours proportionné au danger qu'il court de la part de l'inſtrument fatal : les lumieres divines & l'aſſiſtance de la grace ne ſont jamais ſéparées de notre liberté. On ne finiroit pas ſi l'on ſuivoit cette comparaiſon dans tous les points où elle ſe dément.

D. Un pere qui ne feroit pas à ſes enfants tout le bien, ou qui n'en détourneroit pas tout le mal qu'il pourroit, ſeroit-il regardé comme un bon pere?

R. Toutes les comparaiſons que l'on fait entre Dieu, & un Pere, un Tuteur, un Médecin, un Maître, un Souverain, &c. ſont défectueuſes. 1.° Dieu veut un hommage libre, tout autre eſt indigne de lui. 2.° Un Pere n'eſt que Pere: Dieu eſt Pere, Juge, Rémunérateur, Maître ſouverain, &c. tout à-la-fois; il eſt la cauſe particuliere & la cauſe générale. Il faut qu'il rempliſſe toutes ces qualités. 3.° Il y a contradiction à dire que Dieu fait ou doit faire tout le bien qu'il peut, puiſqu'il feroit l'infini: nous l'avons déja remarqué. Bayle lui-même déclare, « qu'il n'admet » point pour régle de la bonté & de la ſainteté » de Dieu, les idées que nous avons de la bonté » & de la ſainteté en général.... que nos idées » naturelles ne peuvent point être la meſure commune de la bonté & de la ſainteté divine, & de » la bonté & de la ſainteté humaine; que, n'y » ayant point de proportion entre le fini & l'infini, il ne faut point ſe promettre de meſurer à » la même aune, la conduite de Dieu & la conduite des hommes, & qu'ainſi, ce qui ſeroit » incompatible avec la bonté & la ſainteté de » l'homme, eſt compatible avec la bonté & la

Œuvres de Bayle. T. 2, p. 997 & 998.

» sainteté de Dieu, quoique nos foibles lumie-
» res ne puissent pas appercevoir cette compa-
» tibilité. »

D. N'eût-ce pas été un grand bien pour l'homme, que d'être forcé à mériter le Ciel ?

R. *Forcé à mériter*, est une absurdité. Quand nos Philosophes combinent ainsi les termes, ils ne s'entendent pas eux-mêmes.

D. Si Dieu peut empêcher le mal, & qu'il ne le veuille pas, comment est-il bon ? S'il le veut, & qu'il ne le puisse pas, comment est-il tout puissant ? M. de V. croit qu'on ne peut point répondre à ce dilemme.

R. Nous y avons déja répondu dans toute l'étendue que la chose exige. Dieu peut empêcher le mal; mais il ne le veut pas pour des raisons dignes de sa sagesse & de sa justice, conformes à sa sainteté & à sa bonté.

D. Comment peut-il se faire que la permission du péché ne blesse pas les attributs de Dieu ?

R. Quel attribut cette permission pourroit-elle blesser ? 1.° La permission du péché ne blesse point la justice, parce que l'objet de la justice est de récompenser le bien, & de punir le mal. « La
» providence, dit un Philosophe, ne veut point
» le mal que fait l'homme, en abusant de la li-
» berté qu'elle lui donne; mais elle ne l'em-
» pêche pas de le faire. Elle l'a fait libre afin qu'il
» fît, non le mal, mais le bien par choix.....
» La justice de l'homme est de rendre à chacun
» ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de
» demander compte à chacun de ce qu'il lui a
» ordonné ». — 2.° Cette permission ne blesse pas la sagesse de Dieu, parce que la véritable beauté du monde moral est que l'homme embrasse la

Emile. T. 3, p. 77.

vertu par préférence, par goût, par choix & librement: or cela ne pourroit avoir lieu sans la permission du péché. 3.° Elle ne blesse point la bonté, laquelle consiste à vouloir & à faire du bien; or la permission du péché n'est point opposée à la bonne volonté de Dieu, elle n'arrête pas ses bienfaits, elle n'empêche jamais l'homme d'en profiter. 4.° Elle ne blesse point la sainteté, parce qu'il n'y a que la volonté ou l'action du péché qui la blesse en effet; & que le plus bel hommage que l'on puisse rendre à sa sainteté, est de résister au pouvoir de pécher. D'ailleurs rien ne fait mieux juger de la grandeur des attributs de Dieu, que la permission du péché; & qu'est-ce qui nous fait mieux connoître sa sainteté infinie, que la maniere dont il a exigé que le péché fût réparé; ou sa justice, que les rigueurs dont il le punit; ou sa magnificence & sa libéralité, que les récompenses dont il couronne ceux qui ont triomphé de l'inclination au péché? Donc à considérer le péché relativement aux attributs divins, Dieu n'a point été obligé de l'empêcher.

D. Le crime heureux sur la terre, & la vertu dans l'oppression, n'est-ce pas une vraie confusion, un mal pur & sans mélange de bien?

*R.* Oui, dans le systême de l'Athée, qui ne prévoit pas le temps où tout sera remis en sa place.

D. Si Dieu réserve ses récompenses & ses châtiments pour l'avenir, n'est-il pas au moins coupable d'une injustice passagere?

*R.* Il est absurde de soutenir que Dieu doit récompenser une bonne action sur-le-champ, & punir le crime dès qu'il est commis. 1.° Cette conduite ne laisseroit aucun lieu au repentir; elle

ôteroit aux pécheurs les moyens de faire pénitence, & aux justes le mérite de persévérer dans la vertu malgré ses épreuves. 2.° Elle rendroit l'homme servile & mercenaire. Il éviteroit le mal par la seule crainte du châtiment toujours présent, il seroit vertueux par l'appas d'un avantage temporel infaillible. 3.° Souvent une action qui paroît louable, est réellement digne de punition, parce qu'elle a été faite par un motif criminel; souvent un délit qui semble mériter les plus grands supplices, est pardonnable, parce qu'il a été commis par surprise ou par erreur. Pour éviter les murmures, pour s'assujettir aux idées trompeuses des hommes, Dieu seroit obligé de faire des injustices, en récompensant une vertu qui n'est qu'apparente, & en punissant sévérement une surprise pardonnable. 4.° Les souffrances des justes sont souvent la suite d'un fléau général: faudra-t-il que Dieu fasse continuellement des miracles, pour leur procurer un sort différent de celui des autres hommes (*a*)?

D. Comment faut-il s'y prendre pour donner un nouveau poids aux raisons que les Chrétiens apportent pour concilier les attributs de Dieu avec l'existence du mal?

*R.* Découvrir l'absurdité des systêmes contraires.

D. Quels sont-ils?

*R.* Le Manichéisme & le Fatalisme. Le Manichéisme est dès la premiere vue un tissu de con-

(*a*) Nous avons fait plusieurs réflexions sur ce sujet dans la Dissertation que nous avons publiée sur *les Tremblements de terre, la Peste, les Orages, &c.* A Liege, chez Bassompierre, 1771; nous y renvoyons.

tradictions

traditions & de contes ridicules. 1.° C'est l'idée d'un principe mal-faisant, lequel est coéternel à Dieu, indépendant de Dieu, capable d'arrêter la toute-puissance, la bienfaisance & tous les desseins de la sagesse de Dieu. Cet Être mal-faisant existe par lui-même, & il est d'abord en cela égal à Dieu. Mais comment, ayant cette souveraine perfection, n'a-t-il avec cela que des attributs funestes & détestables? Comment existant nécessairement, & par lui-même, ainsi que Dieu, est-il d'une nature totalement opposée à celle de Dieu,

2.° Comment ce monde où nous voyons regner l'ordre le plus admirable, & l'harmonie la plus merveilleuse; où tout est si bien lié, où brillent de toute part les caracteres d'une sagesse infinie; comment ce monde ne seroit-il que l'effet du conflit & de l'opposition de deux principes ennemis, dont l'un ne peut jamais s'accorder avec l'autre, dont l'un ne cherche qu'à détruire ce que l'autre fait, & qui sont également puissants; l'un pour établir l'ordre par-tout, & l'autre pour porter par-tout le désordre? Comment cet ordre, cette harmonie, tous ces brillants traits de sagesse ne seroient-ils que le resultat des combats & de l'opposition de ces deux principes?

3.° Sur quoi fondé, s'avise-t-on de dire que la matiere est mauvaise par sa nature; qu'une substance étendue & composée de parties est un principe de mal? En voyant les services, & les agréments multipliés que la matiere procure, desquels l'homme peut abuser quelquefois, il est vrai, mais dont il peut faire aussi un usage innocent, & qu'il peut sanctifier par la reconnoissance envers le Créateur; la raison ne nous fera-t-elle pas

regarder comme une extravagance, l'idée manichéenne, qui ne nous présente la matiere que comme l'ennemie née de la sagesse & de la vertu?

4.° Si j'examine les êtres sensibles qui sont sur la terre, je vois que depuis l'insecte jusqu'à l'éléphant, tout est fait avec dessein, & m'annonce une sagesse infinie; que tout a son utilité, & montre la bonté la plus attentive; que tout m'instruit de la fécondité inépuisable de la toute-puissance divine, & me remplit d'admiration. Si quelquefois ces êtres sensibles sont la cause de quelque mal physique, la raison & l'intelligence donnée à l'homme, lui fournissent assez de moyens pour l'éviter ou pour le réparer: & d'ailleurs ces maux physiques, que sont-ils en comparaison des avantages qu'on en retire, des services qu'ils rendent, ou des vertus auxquelles ils donnent occasion?

5.° Si l'homme suit l'impulsion de deux principes opposés & ennemis, il n'est pas plus louable en faisant bien, ni condamnable en faisant mal, qu'une pierre n'est louable ou condamnable, lorsqu'abandonnée à sa propre pesanteur, elle tombe & tend vers le centre de la terre; car ce qu'il y a en lui du mauvais principe, doit nécessairement opérer le mal; ce qu'il y a en lui du bon principe, doit nécessairement opérer le bien. Il doit donc être nécessairement passif sous ces deux puissances. Cependant l'homme est sujet au repentir; il sent qu'il fait mal, parce qu'il le veut, & parce qu'il abuse librement de ses facultés. Si l'habitude est violente & comme insurmontable, il comprend bien que cela est l'effet des abus réitérés qu'il a fait de sa liberté. Il est donc faux que l'homme soit mû & conduit par deux principes opposés. Il n'est donc pas l'ouvrage de deux

principes; & sa propre expérience lui démontre que l'hypothese manichéenne est la plus extravagante absurdité.

On aura une juste idée de Bayle, lorsqu'on réfléchira que c'est en faveur de cette belle hypothese qu'il a déployé tout son génie (*a*). Opposons à ses sophismes le raisonnement d'un Philosophe Païen. « Le dessein de la nature, dit Chrysippe, dans son Traité de la Providence, n'a pas » été de rendre les hommes sujets aux maladies, » ce qui ne conviendroit pas à la cause de tous » les biens; mais si du plan général du monde, » qui est très-bien ordonné & très-utile, il en résulte quelques inconvénients, c'est qu'ils se sont » rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils » aient été dans le dessein primitif, & dans le but » de la Providence. Par exemple, quand la nature a formé le corps humain, l'excellence & » l'utilité de l'ouvrage demandoient que la tête » fût composée d'un tissu d'ossements minces & » déliés; mais par-là il en résultoit l'incommodité » de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de » même de la vertu; l'action directe de la nature » y tend & la fait naître: mais, par une espece de

(*a*) Pour connoître ce fameux Sceptique, qu'on peut regarder comme le Généralissime des Incrédules, voyez les différents portraits qu'en ont fait Ramsay, Crusaz, Le Clerc, l'Auteur d'un beau *Discours sur le danger des grands talents, quand ils ne sont pas conduits par la sagesse*; l'Auteur des *Lettres sur les Anglois & sur les François*; celui des *Essais sur les Philosophes*; Saurin, *Sermons, troisi. vol.* Porée, Orat. *de Credul. in Doct. &c. &c.* — Voyez encore une *Lettre critique sur Bayle*, à la Haie, 1732. — *Examen critique des Ouvrages de Bayle*, 1747. — *La Religion vengée, par une Société de Gens de Lettres, six premiers Tomes.*

» concomitance, elle a produit par contre-coup » la ſource des vices. » Un Païen ne pouvoit rien dire de plus raiſonnable, ſur-tout dans l'ignorance où il étoit de la chûte du premier homme. Le P. Malebranche a éclairci & développé ce principe de Chryſippe. On trouvera d'excellentes réflexions contre les ſophiſmes de Bayle dans un Ouvrage Anglois de M. Hutcheſon, qui a paru traduit en françois en 1770: *Syſtême de Philoſophie morale*, T. 1, p. 314, 320 & ſuivantes.

D. Le Fataliſme eſt-il plus raiſonnable que le Manichéiſme?

*R.* Le Fataliſme n'eſt qu'une conſéquence évidente de l'Athéiſme, auſſi déraiſonnable que lui. Voici la remarque d'un homme qui a préconiſé toutes les erreurs, & celle-ci par prédilection: » Vous ne trouvez pas que Dieu ſoit bon, parce » qu'il y a du mal ſur la terre; mais la néceſſité » qui tiendroit lieu d'un Être ſuprême, ſeroit-» elle quelque choſe de meilleur? Dans le ſyſtême » qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés » à ſurmonter, & dans tous les autres ſyſtêmes » on a ſes abſurdités à dévorer. » Il n'y a donc pour nous que *des difficultés*; pour les Athées, il y a *des abſurdités* de l'aveu de M. de V.; il y en a à-peu près autant pour les Manichéens, en faveur deſquels il s'eſt allié avec Bayle. Mais une obſervation à faire: 1.° c'eſt que nous avons de bonnes réponſes à oppoſer à ces difficultés, tandis que nos adverſaires *dévorent leurs abſurdités* en ſilence, ou ne répondent que par d'autres abſurdités. 2.° Nous avons de fortes raiſons pour ne pas nous en laiſſer impoſer par ces difficultés; parce que nos principes étant démontrés & inconteſtables, les difficultés doivent s'ajuſter aux prin-

Volt. Penſ. p. 9, édit. 1765.

cipes, & ces principes ne doivent point se plier aux difficultés. 3.° Nous parlons d'après les leçons de la Foi & des dogmes d'une Religion divine, démontrée telle par des arguments invincibles : les Fatalistes & les Manichéens n'ont d'autres garants que leur imagination & le délire philosophique. 4.° Si après tout ce que nous répondons aux objections sur l'existence du mal, il reste encore quelques ténèbres à dissiper ; si la force des passions nous étonne, si le mal moral & le mal physique paroissent avoir trop d'étendue, le dogme du péché originel & d'une altération générale opérée dans toute la nature, explique cette énigme. Ce dogme est un mystere sans doute, mais ce mystere est prouvé, comme nous le ferons voir ; & ce mystere une fois prouvé, en explique beaucoup d'autres, qui sans lui sont inexplicables. L. iv, ch. 5 ; art. 5.

## §. V.

D. De ces réflexions sur la Providence & les attributs de Dieu, peut-on conclure que tout est bien, & adopter le systême de l'Optimisme ?

*R.* 1.° L'on ne peut nier que, par rapport à Dieu, tout soit bien, parce que Dieu ne sauroit rien faire qui soit mal, quoiqu'il puisse augmenter le bien & le perfectionner à l'infini.

2.° Par rapport à l'homme considéré dans cette vie précisément & sans l'espérance de l'avenir, il est certain que tout n'est pas bien ; & c'est insulter à ses douleurs, que d'oser lui dire le contraire.

3.° Le systême de l'Optimisme, qui, pris dans le sens de ses Partisans, n'est qu'un rafinement métaphysique, né dans une imagination plus riante que vraie, se vérifie en quelque sorte dans

la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans le malheur, & chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présents. Dans l'une & dans l'autre fortune, il jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui même; il jouit avec transport de toute la nature; il jouit sans crainte & sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres; il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre, & qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche. Il sait que Dieu a placé dans les souffrances mêmes le germe de la félicité de ses enfants. Les sentiments de patience, de paix, de consolation, d'espérance, qui accompagnent ces connoissances, font de cette vie même une vie heureuse. La paille est séparée du grain sous la main du batteur. L'huile coule épurée après avoir passé sous la meule, qui a brisé l'amande & ses enveloppes. La même main qui s'appesantit sur le juste, l'éprouve & le purifie, tandis que le pécheur se désespere & se damne (a).

(a) *Creatura enim tibi factori deserviens, exardescit in tormentum adversùs injustos, & lenior fit ad benefaciendum his qui in te confidunt.* Sap. 16. — *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Rom. 8. — *Una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos vastat, damnat, exterminat.* Aug.



# CHAPITRE IV.

## *Malheur de l'Athée.*

### §. I.

D. L'ATHÉISME ne peut tenir contre les lumieres de la raiſon, mais ne trouve-t-il pas ſon compte dans les affections du cœur ?

*R.* Quiconque ne cherche que l'impunité du crime, place ſa béatitude dans la jouiſſance de quelques plaiſirs fugitifs, & ſe contente de la portion du bonheur diſtribué aux animaux, peut enviſager l'Athéiſme ſans horreur. Mais une ame qui ſait étendre ſes deſirs, ennoblir ſes prétentions, eſtimer une félicité durable, prendre ſon eſſor vers l'éternité, animer la nature par ſes regards, & y découvrir la main d'un Ouvrier tout-puiſſant, ne voit dans l'opinion de l'Athée que déſolation & que déſeſpoir. Sous ce coup-d'œil, tout eſt pour elle dans le déſordre & dans l'attente du néant. Non-ſeulement elle ſe replie avec mépris & avec douleur ſur elle-même, comme ſur un atome de pouſſiere agité par une impulſion fortuite & aveugle : mais l'univers entier n'eſt qu'un cahos hideux, où il n'y a ni lien, ni ni reſſort, ni deſſein, ni intérêt (*a*).

(*a*) Toutes les penſées ſublimes, les grands ſentimens naiſſent de l'idée d'un Dieu, de la providence, de l'immortalité. Les Livres des Athées ſont froids & lugubres, quelque ton que la Philoſophie leur donne ; ils ne s'élevent que lorſqu'ils empruntent un langage qui combat leurs erreurs. *Timor Domini exaltans animam.* Eccli. 34.

D. Comment cette vérité, qui est si sensible, & si indépendante de tout raisonnement, a-t-elle pu échapper à quelques Philosophes?

*R.* Elle ne leur a point échappé, mais ils se sont étourdis pour ne pas se rendre à son impression, qu'ils ont regardée comme une douce erreur, un charme illusoire, & ont cru devoir lui substituer le triste tableau du hasard & du néant. » Le spectacle de la nature, dit J. J. Rousseau, » si vivant, si animé pour ceux qui reconnoissent » un Dieu, est mort aux yeux de l'Athée, & » dans cette grande harmonie des êtres où tout » parle de Dieu d'une voix si docile, il n'apper» çoit qu'un silence éternel. » C'est le cas de dire, avec un ancien Poëte;

*Delectasti me, Domine, in facturâ tuâ: & in operibus manuum tuarum exultabo. Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc. Ps. 91.*

*Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt*
*Prata movere animum, non qui per saxa volutus*
*Purior electro campum petit amnis.* 3. Georg.

C'est l'idée de Dieu qui embellit le monde entier, & donne de l'intérêt à tout ce qu'il renferme; c'est elle qui donne la parole aux êtres insensibles, qui interrompt le silence des forêts, qui donne de l'harmonie aux murmures des ruisseaux, qui extasie à la vue d'un fleuve, qui exalte aux sons de la musique, qui charme au champêtre concert des oiseaux. — « De combien » de douceurs n'est pas privé celui à qui la re» ligion manque, dit encore le Philosophe de » Genève? quel sentiment peut le consoler dans » ses peines? Quel Spectateur anime les bonnes » actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut » parler au fond de son ame? Quel prix peut-il » attendre de la vertu? Comment doit-il envisager » la mort? » Les Athées avouent que leur sys-

tême est désolant, qu'il ne peut plaire qu'aux hommes qui ont un grand fond de mauvaise humeur, un tempérament mélancolique, une ame aigrie par des malheurs ou des infirmités (*a*). On a remarqué que le hérissé Spinosa étoit un génie triste, noir, rêveur, misanthrope au prodige. Tous les ténèbres du vice & les traits du désespoir étoient empreints sur le visage du fameux Athée Dolet (*b*). Vanini n'avoit pas la physionomie plus heureuse. — Un homme aussi ingénieux que Chrétien, disoit que ce systême ne pouvoit plaire qu'aux amateurs de la mort, & appliquoit aux adversaires de la Divinité ces paroles de Salomon : *Omnes qui me oderunt, diligunt mortem.* Bayle, d'Alembert, Hume, &c. observent que les Athées sages, (s'il peut y en avoir de cette sorte) n'ont garde de publier leurs sentiments; « par charité » & par générosité, dit Bayle, ils fortifieront plutôt les jeunes gens dans des doctrines qui peuvent les préserver des débauches, en leur donnant des consolations dans leurs miseres, par » l'espérance d'une éternité bienheureuse » (*c*).

Prov. 8.

Dict. crit. art. *Desbarreaux.*

D. Les Athées ne trouvent-ils pas un grand

(*a*) Systême de la Nature, T. 2, p. 213. — Shaftesbury, *Lettre sur l'Enthous.* Sect. 3.

(*b*) « Seulement à le voir, » dit un de ses contemporains (Jean Angeodemes:) « on démêloit un insensé, un furieux, un enragé. Ni le bronze, ni la toile n'eussent jamais pu être comme son visage, l'image d'un monstre. »

(*c*) Bayle a-t-il pratiqué lui-même cette pompeuse maxime? On seroit curieux de savoir quels sont ces Incrédules si *charitables* & si *généreux*. On diroit que ces Messieurs sacrifient les réflexions les plus profondes & les plus riches découvertes, à la simplicité des croyants. On sait à quoi s'en tenir.

avantage à être délivrés de la crainte de la mort & de ses suites (*a*)?

*R.* 1.° S'ils n'ont pas les agitations de la crainte, ils n'ont pas les douceurs de l'espérance, qui, dans l'homme juste, a toujours le dessus & le fait anticiper sur le bonheur à venir.

2.° La vue de l'anéantissement n'a-t-elle pas de quoi les faire frissonner d'horreur? Est-il plus doux d'être anéanti que d'être jugé par un Dieu sage, juste & miséricordieux? Ecoutons les Philosophes. « L'instinct qui fait frissonner l'homme à » la mort, le laisseroit-il tranquille aux approches » de sa destruction totale? On est accoutumé à » vivre, à sentir, à être quelque chose. Ce n'est » pas sans peine que l'on s'arrache à soi-même, & » que l'on se dit: *Tu mourras tout entier.* » — « Ces doutes sont tristes. Il est dur d'être anéanti. » Espérez de vivre..... pourriez-vous rejetter un » systême si beau, & si nécessaire au genre-humain? » Celui qui croit son ame immortelle, trouve dans cette persuasion un remede assuré contre tous les maux de la vie, & l'assaisonnement de tous les plaisirs raisonnables: tous les regrets & tous les desirs s'évanouissent dans cette grande idée, qui seule renferme toutes les louanges de l'Eternel & tous les motifs de l'aimer. L'Auteur *du Systême de la Nature* nous dit que c'est l'idée des enthousiastes, mais il ajoute que ces *enthousiastes sont heureux.*

Merian, Hist. de l'Académie de Prusse. T. 19.

Volt. Dict. philos. art. Chine. *Catéchisme Chinois.* Troisieme Entr.

*Immortalitatis pulchrum est medicamentum.... pulcher hymnus Dei homo immortalis.* Clem. Alex.

D. La crainte d'un Dieu ennemi du crime & terrible dans ses vengeances ne doit-elle pas trou-

(*a*) Le dogme de l'immortalité de l'ame est inséparable de celui de l'existence de Dieu, comme on le verra au Livre suivant, Chap. II.

bler la paix de l'homme, & le désoler par de tristes inquiétudes sur l'avenir?

*R.* Elle ne peut troubler que le méchant; & cette crainte déja si utile à la société & à la sécurité publique, est bien propre à le corriger lui-même & à le sauver. La crainte de Dieu n'est dans l'homme vertueux qu'une crainte paisible, placée entre l'espérance & l'amour, une crainte qui raffermit, qui fortifie mieux que toutes les espérances de ce monde, qui abolit toutes les autres craintes (*a*), qui éleve l'homme au-dessus de tous les dangers, qui le met à l'abri de toute séduction, qui le rend plus grand que tout ce que les hommes exaltent & admirent (*b*).

§. II.

D. Que penser des suicides si fréquents dans ce siécle? peut-on les regarder comme une suite de l'incrédulité & de la désolation qu'elle envoie dans les ames?

---

(*a*) Puisque Dieu est le maître & le souverain arbitre de tout ce que les hommes peuvent craindre, les autres craintes s'évanouissent nécessairemeet dans la crainte de Dieu : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit, & non pavebit, quoniàm ipse est spes ejus.* Eccli. 34. — *Aufferendique sunt metus, sed ità ut is solus relinquatur, qui quoniàm legitimus ac verus est, solus efficit, ut possint cætera omnia non timeri.* Lact. L. 6. *De vero Cultu*, n. 17. — Un Poëte moderne a bien exprimé ce précieux avantage de la crainte de Dieu:

*Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.*
Rac. Athalie.

(*b*) *Magnus, & judex, & potens est in honore: & non est major illo qui timet Deum.* Eccli. 10. — *Timor Domini... exaltans animam.* Ibid. 34. — *Facultates, & virtutes exaltant cor, & super hæc timor Domini.* Ibid. 40.

R. Il n'y a pas lieu d'en douter. Dans le systême de l'Athée, il n'y a que la mort qui puisse finir ses maux. Le Chrétien ne manque jamais de ressources, ses malheurs mêmes augmentent ses espérances, & la Loi de son Dieu est pour lui un principe assuré de consolation & de vie (*a*); mais l'impie se désespere dès qu'il se voit immolé à la fatalité & aux caprices d'une matiere aveugle.

*Seculi autem tristitia mortem operatur.* 2. Cor. 7.

D. Les plaisirs des sens ne suffisent-ils pas pour attacher l'homme à la vie, & lui ôter le desir de sa destruction (*b*)?

---

(*a*) *In æternum non obliviscar justificationes tuas, quià in ipsis vivificasti me* Psal. 118.

(*b*) L'Auteur des *Saisons & des trois Poëmes*, nous dit gravement que les suicides sont plus multipliés au commencement de l'hiver, parce que les plaisirs sont plus rares; qu'il faut les renforcer par les danses, les spectacles, les repas, &c. On peut juger par-là des nobles ressources de la Philosophie; elle prétend détruire les préjugés, réformer la Religion, faire la félicité des Peuples; & elle ne sauroit tenir contre l'hiver. — Est-il possible que M. de S. Lambert ne connoisse pas le peu d'impression que font sur une ame troublée, dégoûtée, désespérée, ces dissipations bruïantes? Croit-il que l'assaisonnement des mets les plus rares, que la plus délicieuse musique puisse ramener la paix dans un cœur flétri par la débauche & le crime? Un Poëte païen raisonnoit tout autrement:

*Districtus ensis cui super impiâ*
*Cervice pendet, non Siculæ dapes*
*Dulcem elaborabunt saporem,*
*Non avium citharæque cantus*
*Somnum reducent.* Hor.

Un autre Païen nous apprend la même chose par une fiction qui exprime une très grande vérité.

*Epulæque ante ora paratæ*
*Regifico luxu. Furiarum maxima juxtà*

R. 1.° Ces plaiſirs ne ſont pas aſſez généraux pour attacher tous les tempéraments, tous les états, toutes les conditions, tous les âges. Les hommes courbés ſous le travail, l'infortune, l'indigence, les ignorent preſqu'abſolument; & ce ſont eux qui ont le plus beſoin d'être ramenés à l'amour de la vie. . . . . Les douceurs de la Religion & des eſpérances chrétiennes appartiennent à tout le monde.

2.° Ce ſont ces plaiſirs mêmes qui, par leur continuité & leur excès, dégoûtent de la vie. A force de ſe divertir l'on ne ſe divertit plus. Plus la jouiſſance eſt longue & pleine, plus elle eſt propre à convaincre du néant de toutes les ſatisfactions paſſageres. Auſſi ſont-ce les enfants du plaiſir & de la débauche qui ſont les plus ſujets au dégoût de la vie; preuve certaine que la terre n'a pas de quoi ſatisfaire le cœur de l'homme, qu'il tend naturellement à l'immortalité, & que c'eſt le rendre odieux à lui-même que de le dépouiller de cette grande prétention. L'école d'Epicure, ſelon la remarque du Cardinal de Polignac, forme plus de ſuïcides que toutes les autres (*a*). Lucrece

---

*Accubat, & manibus prohibet contingere menſas.*
*Aſſurgitque facem attollens atque intonat ore.* Virg.

Il ſeroit peut-être dangereux d'en dire davantage ſur cet Ouvrage; l'Auteur qui eſt un Militaire bouillant, ne connoît d'autres réponſes aux critiques, que celle du Tyran Denis, il fait conduire en priſon ceux qui n'applaudiſſent pas à ſon travail.

(*a*) *Pulchra voluptatis ſanè ſolatia raptæ,*
*Præclarum auxilium, dolor additus ipſe dolenti!*
*Sic miſer Aſſyrium regnator Sardanapalus,*
*Poſt epulas, venerem, levium & genus omne bonorum,*
*Languentis vitæ impatiens ac ſortis iniquæ,*
*Struxit in urbe rogum, ſeque & ſua tradidit igni:*
*En Epicureæ digniſſima meta Paleſtræ.* Antil. lib. 1.

ſe tua à 44 ans; Crecht, ſon Traducteur Anglois, à 40; Blound à 35; le matérialiſte Acoſta ſe fit ſauter la tête d'un coup de piſtolet, &c. Montagne & Helvétius, zélés partiſans d'Epicure, ſont les grands Panégyriſtes des ſuicides. Le *Syſtême de la Nature* enſeigne expreſſément que « la » honte ou l'indigence, la perfidie de ſes amis, » l'infidélité de ſa femme, l'ingratitude de ſes en» fants, une paſſion impoſſible à ſatisfaire, le cha» grin, la mélancolie, le déſeſpoir, tout devient » un motif légitime de renoncer à la vie. Un fer » eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte aux » malheureux; lorſque rien ne ſoutient plus l'amour » de ſon être: vivre eſt le plus grand des maux, & » mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſ» traire. »

Chap. 19, p. 305, 306.

D. Delà ne réſulte-t-il pas que le prétendu courage des ſuicides n'eſt réellement qu'une foibleſſe extrême, qui ne peut combattre le ſentiment du mal ou de l'ennui?

*R.* C'eſt l'aveu qu'en a fait un Philoſophe fort ami d'Epicure, en traduiſant un paſſage de Virgile ſur ces Héros ſi vantés d'une mort volontaire (*a*).

Là ſont ces inſenſés, qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire.
Qui n'ont pu ſupporter, foibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les Dieux.

---

(*a*) *Proxima deindè tenent mœſti loca, qui ſibi lethum*
*Inſontes peperêre manu, lucemque peroſi*
*Projecêre animas; quàm vellent æthere in alto*
*Nunc & pauperiem, & duros perferre labores!*
*Fata obſtant; triſtique palus inamabilis undâ*
*Alligat, & novies Styx interfuſa coercet.* Æn. VI.

Hélas! ils voudroient tous ſe rendre à la lumiere,
Recommencer cent fois leur pénible carriere.
Ils regrettent la vie; ils pleurent, & le ſort,
Le ſort pour les punir, les retient dans la mort.
L'abyme du Cocyte, & l'Acheron terrible,
Met entre eux & la vie un obſtacle invincible.

Tous les Païens ſenſés ont parlé comme M. de Voltaire. L'homme, dit Séneque, ne fait point paroître la force de ſon ame dans la haine de la vie, mais bien dans les combats contre le malheur, & la réſolution de ne céder jamais à ſes efforts (*a*). Le Poëte Martial dit la même choſe en des termes preſque ſemblables (*b*). Cicéron s'exprime encore avec plus d'énergie, & avec un reſpect extrême pour l'Auteur de la vie (*c*)....... Toutes les Loix Civiles de l'Europe, depuis qu'elle eſt devenue la partie la plus éclairée de l'Univers, réprouvent & flétriſſent le ſuicide comme le fruit d'un lâche déſeſpoir; & juſqu'à l'époque de notre beau ſiécle philoſophique il ne s'étoit trouvé qu'un petit nombre d'enthouſiaſtes furieux qui en euſſent entrepris l'apologie. Les Loix d'Athenes puniſſoient le deſtructeur de ſoi-même, en or-

---

(*a*) *Non eſt virtus timere vitam; ſed malis ingentibus*
*Obſtare, nec ſe vertere, ac retrò dare.* In Thebaïde.

(*b*) *Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam,*
*Fortius ille facit qui miſer eſſe poteſt.*

(*c*) *Niſi Deus is, cujus templum eſt id omne quod conſpicis, iſtis te corporis cuſtodiis liberaverit, huc tibi patere aditus non poteſt...piis omnibus retinendus eſt animus in cuſtodiâ corporis, nec injuſſu ejus à quo ille datus eſt, ex hominum vitâ migrandum eſt.* Somn. Scip. cap. 3. — Il y a quelque choſe de bien philoſophique & de bien vrai dans l'éloge que l'Egliſe fait de S. Martin : *O fortem virum, qui nec mori timuit, nec vivere recuſavit!*

donnant que la main du cadavre fût brûlée séparément du reste. A Thebes, le corps d'un suicide étoit brûlé avec infamie. M. de Montesquieu s'est trompé en disant que les Loix Romaines ne condamnoient pas les suicides; elles décernent que les suicides seront privés de la sépulture sacrée & religieuse. Enfin les Comédiens mêmes ont répandu le ridicule sur ce courage forcené:

Moliere. Aller en l'autre monde est très grande sottise,
Tandis qu'en celui-ci on peut être de mise.

D. Pour se justifier, ces Messieurs disent que la vie est un mal, que l'existence est un triste présent de Dieu: que faut-il penser de cette apologie?

*R.* 1.° La vie fût-elle un mal, un peu plus de force nous apprendroit à la supporter; un peu plus de religion en adouciroit le poids; un peu plus de crainte de Dieu, nous y tiendroit attachés jusqu'à ce qu'il nous fût permis de la quitter. Ah! si le zèle des Ministres de l'Evangile, fortement & efficacement secondé par la puissance du Gouvernement, pouvoit rétablir les mœurs, abolir les sensations brutales qui avilissent les ames, les dégradent & les détachent d'elles-mêmes, rendre à la Religion son lustre & ses droits; si la ferme espérance d'une brillante immortalité remplaçoit le sombre & désolant aspect du néant, les hommes ne songeroient plus à entreprendre sur leurs jours. Un courage animé & soutenu par toutes les ressources d'une foi divine les éleveroit sur les ravages de l'adversité, sur les douleurs des infirmités humaines; ils n'auroient garde d'envoyer dans un prétendu néant une ame qu'ils sauroient reservée au ressentiment redoutable de l'Auteur de la vie,

de la vie, outragé dans sa bienfaisance & dans son souverain domaine.

2.° Pourquoi la vie seroit-elle un mal; il n'y a que l'ingratitude & la révolte contre Dieu, qui puissent engendrer une idée réfutée par l'attachement que tous les hommes ont à la vie, & par la crainte qu'ils ont de la mort. Dans le systême de l'Athée, où l'homme est sans ressource, sans espérance, sans destinée; je puis croire que ce seroit un mal d'exister: mais hors du cas de cette monstrueuse supposition, la création est sans doute le premier des bienfaits de Dieu & le fondement de tous les autres. La satisfaction seule d'exister & de penser, est un bienfait; la joie pure que nous inspire une bonne action, ou un sentiment vertueux; l'attendrissement que nous cause un trait d'humanité, dont nous sommes les auteurs ou les témoins; les douceurs de l'amitié; le lien des affections sociales; le pouvoir de contribuer quelquefois au bonheur de nos semblables, font chérir la vie à un cœur bien fait: il se sent sous la main d'une providence attentive & prodigue de ses dons: un moment de retour vers l'Être suprême, répand en lui une douce émotion, lui fait oublier les maux inséparables de sa nature. « Puis-je me voir ainsi distingué, conclut le Philosophe de Genève, sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. » Emile. T. 3, p. 66.

3.° Tandis que quelques Philosophes regardent la création comme un mal, & la vie comme

un fardeau ; d'autres prétendent que l'aveugle nature est sans reproche, qu'il n'y a aucun lieu de s'en plaindre, & qu'on trouve plus de consolation dans la fatalité de ses loix néceſſaires, que dans la providence d'un Dieu libéral & bienfaisant.

D. Cet absurde parallele, suivi d'une préférence insensée, a-t-il pu naître dans l'esprit d'un homme ?

*R.* C'est la doctrine de ceux qui se contentent de ce que Platon appelle le *souverain bonheur des chevaux & des taureaux*. L'Auteur du *Systême de*
T. 2, p. 401. *la nature* l'établit dans une harangue emphatique, que la nature en personne réclame à la fin de ce rare Ouvrage, & qui met le comble aux extravagances qu'il renferme (*a*). Voici les réflexions qu'un Auteur connu a faites sur cette déclamation insensée : il y a tant de vérité & de sentiment dans ce passage, qu'on nous permettra de le réciter ici.

Examen du Mat. T. 2, p. 472. « *O vous, qui d'après l'impulsion que je vous » donne, tendez vers le bonheur dans chaque instant » de votre durée, ne résistez point à ma Loi souve- » raine ?* » Et comment y résisterions-nous, puisque nous ne sommes pas libres, & que tout est nécessaire ? Un pareil début ne nous promet point une harangue raisonnable.

(*a*) Après l'excellente réfutation qu'en a faite M. Bergier, il en a paru plusieurs autres, entre lesquelles on doit assurément distinguer les *Observations de M. de Castillon, de la Société Royale de Londres*. Voici comme M. de Voltaire parle de ce chef-d'œuvre du Matérialisme : *Il est déclamateur, il se contredit, il affirme ce qui est en question, & sur-tout il s'est fondé sur de prétendues expériences, dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde* Nouv. Mél. philos. hist. crit. 12[e] part. pag. 312. édit. de 1772.

« *C'est dans mon empire que regne la liberté.* » La liberté avec la nécessité, voilà un mystere qui passe notre intelligence.

« *La vérité éclaire mes sujets.* » Cela est heureux. Ils en ont très-grand besoin pour comprendre les absurdités que vous leur annoncez.

« *Cessez de contempler l'avenir.* » Et si vous me forcez de le contempler par la maniere dont vous m'avez formé, est-ce à moi que vous devez vous en prendre? Je suis votre ouvrage, c'étoit à vous de me former autrement.

« *Sois heureux.* » Très-volontiers; mais puis-je l'être avec la goutte ou la gravelle, quand il vous plaira de me les envoyer? Puis-je l'être si vous m'avez donné un caractere chagrin, bizarre, mécontent des autres & de moi-même? Rendez-moi heureux, si vous voulez que je le sois.

« *Vis pour tes semblables.* » Mais il seroit beaucoup plus avantageux à mon bonheur qu'ils vécussent pour moi; puis-je être heureux en leur sacrifiant sans cesse mon bien-être & mes intérêts?

« *Sois juste & bon.* » J'y consens, pourvu que les autres soient tels à mon égard; mais s'ils sont injustes & méchants, pourquoi ne me seroit-il pas permis de m'en venger, & d'user de représailles? Accordez vos préceptes avec mon bonheur, ou ne m'en parlez pas.

« *Sois fidele à la tendresse de ton épouse, &* » *qu'elle soit fidelle à la tienne.* » L'avis est excellent, mais si elle manquoit de fidélité en succombant à un penchant nécessaire; si je venois à y succomber moi-même, aurions-nous droit de nous accuser?

« *Eleve tes enfants.* » Je pourrai m'y résoudre, si je puis espérer de les voir heureux; mais, si je

n'ai d'autre héritage à leur laisser que des maux & des larmes, le plus grand service que je puisse leur rendre, c'est de les étouffer à leur naissance.

« *Si mon injuste Patrie me refuse le bonheur, je* » *dois m'en éloigner en silence.* » Et si je ne puis la quitter sans me rendre plus malheureux encore, par quelle loi m'est-il défendu de me venger de ses injustices? Le bonheur est la loi suprême : j'ai droit de me le procurer à tout prix.

« *Malgré l'injustice des hommes, je jouirai du* » *contentement intérieur.* » Belle ressource contre les traits de la fortune! Au contraire, j'aurai à me reprocher d'avoir renoncé à mon bonheur pour des êtres qui ne méritent que ma haine.

« *Je vivrai toujours dans l'esprit de mes amis.* » Cela n'est pas sûr; un malheureux n'a plus d'amis; les morts sont bientôt oubliés : & de quoi me servira le souvenir des hommes quand je ne serai plus?

« *Garde-toi de te plaindre de ton sort.* » Quoi! en me rendant malheureux, vous me refuserez encore la triste consolation de me plaindre? C'est tout ce que pourroit faire le plus cruel des tyrans.

« *Je punis*, dites-vous, *plus sûrement que les* » *Dieux, tous les crimes de la terre.* » 1.° Cela est faux : dès qu'un scélérat peut braver la honte & les remords, vous ne pouvez rien contre lui : 2.° vous punissez donc vos propres crimes sur les malheureux que vous entraînez au mal par un penchant invincible.

Ne me parlez ni de remords, ni de la honte, ni de la crainte qui tourmentent l'ame des méchants : c'est qu'ils ne savent pas raisonner : doit-on avoir des remords ou de la honte des actions que nous n'avons pu éviter? C'est à vous, nature marâtre, de rougir des vices que vous nous avez donnés;

ou plutôt, ce qui vient de la nécessité peut-il être un vice ou un crime? Pouvons-nous oublier qu'il n'y a dans la nature ni ordre, ni désordre, ni bien, ni mal, ni vice, ni vertu?

« *Les motifs de la morale de la nature sont* » *l'intérêt évident de chaque homme, de chaque* » *société.* » Cela seroit fort bien, si l'intérêt de chaque homme & celui de chaque société étoient toujours d'accord; mais, quand ils sont opposés, lequel doit avoir la préférence? Voilà sur quoi nous ne sommes pas encore instruits.

Serons-nous assez insensés pour demander à une nature sourde d'écarter l'imposture qu'elle-même a fait naître; de dissiper des erreurs où elle nous a fait tomber, & qui sont un effet de l'organisation; de soumettre nos cœurs, si elle les a rendu incapables de soumission? Conclurons-nous avec les Matérialistes qu'il faut nous soumettre à la nécessité d'être méchants, s'il plaît ainsi à la nature?

Disciples prétendus de la nature! c'est déraisonner trop long-temps; puisque la Religion nous adresse un langage plus sensé, nous ne pouvons plus refuser de l'entendre.

« O homme! être pensant & libre, qu'une phi- T. 1. p. 152.
» losophie insultante & chagrine ose traiter d'in» secte éphemere, tu es indigné de cet outrage.
» Ce front majestueux que tu portes vers les cieux,
» la variété de tes pensées, la rapidité de tes desirs,
» l'étendue de tes projets, l'immensité de tes espé» rances attestent la dignité de ton être, la noblesse
» de ton origine, la grandeur de ta destinée. L'em» pire que tu exerces sur la matiere, le mouve» ment que tu lui imprimes, les formes que tu lui
» donnes, les qualités que tu y découvres, & dont
» tu sais faire usage, la docilité avec laquelle elle

» se prête à tes volontés, te font assez sentir que » tu lui es supérieur, & qu'elle est faite pour » t'obéir. Dans la vaste étendue des cieux où elle » semble hors de ta portée, tu suis encore la mar- » che que lui a prescrit le Créateur, tu en cal- » cules les instants, tu en prévois les révolutions, » tu en combines les loix: sous les yeux du Maître » qui en est l'auteur & l'arbitre, tu en es le témoin » & l'admirateur. Vois dans quelles archives tu » dois chercher tes titres, dans celles de la Philo- » sophie, ou dans celles de la Religion : l'une te » déclare que tu es l'avorton de la nature, destiné » à être étouffé presqu'au moment de ta naissance: » l'autre t'apprend que tu es l'enfant du Créateur, » l'héritier du Ciel, le citoyen de l'éternité. » A ces deux langages, reconnois ta véritable » mere: sois homme, crois un Dieu, & tu auras » un pere. »

---

## CHAPITRE V.

### *L'Athéisme considéré par rapport à la Société.*

### §. I.

D. UNE SOCIÉTÉ d'hommes peut-elle subsister sans la croyance d'un Dieu?

*Plutarchus adv. Colot.* R. Un ancien Philosophe assure qu'il seroit plus aisé de bâtir une République en l'air que de fonder une République sans religion. Il est d'accord en ce point avec tous les Sages de l'Antiquité. Mais peut-être l'autorité du plus fameux de nos incrédules est-elle plus propre aujourd'hui à prou-

ver cette Thèse. « Telle est, dit-il, la foiblesse » du genre-humain ; & telle est sa perversité, qu'il » vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué » par toutes les superstitions possibles, pourvu » qu'elles ne soient point meurtrieres, que de » vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Faunes, aux Sylvains, aux Naïades, il » étoit bien plus utile d'adorer ces images fantastiques de la Divinité, que de se livrer à l'Athéisme. » Un Athée qui seroit raisonneur, violent & puissant, seroit un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire..... Par-tout où il y a une » Société établie, une Religion est nécessaire. Les » Loix veillent sur les crimes publics, & la Religion » sur les crimes secrets. » Supposez dans une société d'Athées des prétentions exclusives, comme il ne manquera pas d'y en avoir, & qu'il soit de leur intérêt de s'entre-égorger ; il n'en restera qu'un seul, savoir le plus fort, & ce sera le dernier. Volt. Traité de la Tolér. c. 20.

D. Ces autorités ne sont-elles pas contredites par celle d'un célèbre Critique, qui, par des raisonnements à perte de vue, a prétendu trouver des vertus réelles chez les Athées ?

R. Cet Auteur s'est réfuté lui-même dans plus d'un endroit, & a reconnu l'illusion de ses sophismes, pour se ranger au sentiment général. « Si » l'on ne joignoit pas, dit-il, à l'exercice des vertus ces biens à venir que l'Ecriture promet aux » Fidèles, on pourroit mettre la vertu & l'innocence au nombre des choses sur lesquelles Salomon a prononcé son Arrêt définitif, *Vanité des* » *vanités, & tout est vanité*..... Généralement » parlant, dit-il encore, la vérité & la principale » force de la Religion par rapport à la vertu, Dict. critiq. art. *Brutus*. Ibid. art. *Sadducéens*.

» consiste à être persuadé de l'éternité des peines & » des récompenses ; & ainsi, en ruinant le dogme » de l'immortalité de l'ame, on casse les meilleurs » ressorts de la Religion ». . . . . « Si l'on regarde » les Athées dans la disposition de leur cœur, on » trouve, que n'étant retenus par la crainte d'aucun » châtiment divin, ni animés par l'espérance d'au» cune bénédiction céleste, ils doivent nécessaire» ment s'abandonner à toutes leurs passions. » Du reste Bayle ne se fût-il pas réfuté lui-même, il l'a été victorieusement par l'Auteur de l'*Emile*, par celui de l'*Esprit des Loix*, par l'*Ami des Hommes*, par Bolingbroke, par Hume, &c. &, comme nous venons de le voir, par Voltaire, son Admirateur & son Copiste (*a*).

Pensées sur la Comete.

---

(*a*) Voyez toutes ces autorités rassemblées dans l'Apologie de la Religion, par M. Bergier, T. I. *Réflexions sur la Préf.* T. 2, chap. 16, &c. M. de Pompignan, dans la 2^e^, 4^e^ & 5^e^ question sur l'incrédulité, démontre cette vérité par les raisonnements les plus invincibles, qui résultent de la nature même de l'homme & de toutees les connoissances que nous en avons. Le P. Bourdaloue a traité la même chose dans un excellent Sermon pour le jeudi de la troisieme semaine de Carême : *Point de probité sans religion, point de religion sans probité.* — *Je n'entends pas*, dit J. J. Rousseau, *qu'on puisse être vertueux sans religion : j'eus long-tems cette opinion trompeuse, dont je suis très-désabusé.* Lettre sur les Spect. — Un Écrivain déclaré contre toute morale religieuse, convient que celle des Philosophes est absolument vaine. « Quelques Philosophes » ont cru nous donner des principes plus sûrs & plus » propres à fixer nos idées sur la morale. Ils donnent » pour base à la science des mœurs un prétendu *sens* » *moral*, un *instinct* inexplicable, une *bienveillance* in» née, un amour parfaitement *désintéressé* de la vertu. » Si nous examinons ces idées, nous les trouverons abso» lument chimériques. » Systême Soc. T. 1, ch. 5.

D. Pourquoi jugez-vous qu'un Athée ne puisse être vertueux ?

*R.* Parce que, dans le ſyſtême de l'Athée, la vertu n'a plus de motif : elle éloigne l'homme de ſa félicité, en lui interdiſant la jouiſſance des ſeuls plaiſirs auxquels il peut aſpirer, & bleſſe la raiſon, principe eſſentiel de toutes les vertus.

D. Par-là même, les vertus des Athées ne ſont-elles pas plus précieuſes & plus eſtimables, étant pratiquées ſans intérêt, & en vue d'elles-mêmes ?

*R.* Ce raiſonnement de Cardan, de Bayle, de la Mettrie, &c. renferme contradiction dans les termes ; c'eſt établir une chimere, & prétendre qu'elle eſt préférable à un bien réel. Il n'y a plus de vertu, dès que vous ôtez l'idée du juſte & de l'injuſte, d'un Légiſlateur Souverain ; dès-lors la pente invincible de l'homme vers le bonheur ne s'arrête que dans la ſatisfaction de ſes deſirs actuels. Ce n'eſt pas que l'eſpoir de la récompenſe entre eſſentiellement dans la nature de la vertu ; on peut la pratiquer ſans doute par d'autres motifs plus ou moins ſublimes : mais s'il n'exiſtoit aucun châtiment du crime, aucun prix de la vertu, aucun garant des Loix naturelles, divines & humaines, aucune Providence, aucun but ni cauſe finale des êtres doués de l'intelligence, aucune diſtinction de l'homme & de la brute ; dès-lors toutes les notions ſeroient confondues, & les idées, dont réſulte l'honneur de la vertu & l'opprobre du vice, ſeroient anéanties. Il n'y auroit plus d'amour de l'ordre, parce qu'il n'y auroit plus d'ordre ; tout ſeroit haſard, fatalité, néceſſité. — L'on ne ſert point un bon Prince par intérêt, mais l'attachement à ſa Perſonne, à ſes loix,

à la gloire de son regne, est une suite de la sagesse, de la justice & de la bienfaisance qui préside à son gouvernement. L'idée générale de la vertu résulte de l'idée d'un Dieu vengeur & rémunérateur, sans que la considération de l'intérêt y concoure (a). — Les sentiments généreux qui produisent les vertus s'évanouissent dans le systême du Néant. L'ame se précipite, s'avilit, se concentre dans la recherche des plaisirs fugitifs qui constituent son bonheur. Découvrant en elle la même origine & la même destinée que dans les brutes, elle propose à ses desirs les mêmes objets, & les renferme dans le même espace (b).

## §. II.

D. D'où vient qu'Epicure, ce grand adversaire de Dieu, prêcha si constamment la vertu ?

*R.* 1.° Quand il seroit vrai qu'Epicure eût prêché la vertu, il s'ensuivroit précisément qu'il n'a pas été ferme dans ses principes ; qu'il varioit, qu'il se contredisoit, qu'il se réfutoit lui-même, comme les Philosophes d'aujourd'hui.

2.° Dans le langage d'Epicure il y a un équivoque qui a dérouté plusieurs Lecteurs superficiels, & accoutumés à s'en tenir à l'écorce des choses. La vertu, selon Epicure, c'est la volupté ;

(a) « Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui » donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix » à cette courte vie, employée à lui plaire. C'est lui qui » ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets » ont été vus; & qui fait dire au Juste oublié, tes vertus » ont un témoin. » *Esp. max. & princ. de J. J. Rousseau, ch.* 1.

(b) On trouvera cette matiere traitée avec plus d'étendue. Liv. 2, ch. 2.

& en cela il est très-raisonnable & très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matiere d'une jouissance agréable, est matiere de vertu dans le systême de l'Athée ; la raison en persuade & en autorise l'acquisition ; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le Cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne (*a*); il est surprénant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, & n'ajoutera-t-on jamais le reste : *Nec cum virtute nisi jucundè?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne la volupté des sens (*de finib. L. 3. n. 46.*) Ceux qui entendent les plaisirs de l'ame n'ont pas lu les premiers Vers de Lucrece, disciple & interpréte d'Epicure :

*Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.*

Est-ce que Vénus présidoit aux plaisirs de l'esprit? « Quoi, disoit Cicéron (*b*), je ne sais point ce que

(*a*) *Incipe nunc tandem, mendax Epicure, videri*
*Qualis es, & tandem mentitos exue vultus....*
*Ecquid enim petulantem avidumque morabitur ultrà,*
*Si modò conspectus hominum fugisse licebit,*
*Quin stupret, rapiat, jugulet, perimatque veneno,*
*Dum jubet ingenitus furor & regina voluptas.*
Ant. L. 1.

(*b*) *Hoc frequenter dici solet à vobis, non intelligere nos quam dicat Epicurus voluptatem. Quod quidem mihi si quando dictum est, est autem dictum non parùm sæpè; etsi satis clemens sum in disputando, tamen interdum soleo subirasci. Ego non intelligo quid sit* ἡδονὴ *græcè, latinè*, voluptas? &c. de fin. 2, 4.

» c'eſt qu'ἡδονὴ en grec, & *voluptas* en latin?
» Quiconque veut être Epicurien, l'eſt en deux
» jours; & je ſerai le ſeul qui ne pourrai y rien
» comprendre. Vous dites vous-même qu'il ne
» faut point de lettres pour devenir Philoſophe:
» (il parle à un Epicurien,) en vérité quoique je
» ſois naturellement aſſez modéré dans la diſ-
» pute, je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'auroit-il pas compris ce que les Epicuriens, la plupart fort bornés, & incapables d'entrer dans des diſcuſſions fines (*a*), comprenoient dès le premier mot? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naiſſant a la connoiſſance par le ſentiment ſeul. . . . . Epicure avoit une excellente maxime; c'étoit de ne point employer un mot qui eût beſoin d'être expliqué par un autre. La ſeule qualité qu'il demandoit dans l'Orateur, & à plus forte raiſon dans le Philoſophe, c'eſt la clarté; il la pratiquoit lui-même:
De finib. 13. 5. *Complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod intelligam.* Ses diſciples la pratiquoient comme lui, ſi bien que Cicéron, qui avoit ſuivi avec Atticus les leçons de Phedre & de Zénon, ſucceſſeurs d'Epicure, déclare qu'ayant eu ſouvent des diſcuſſions ſur ces matieres avec ſon ami, jamais il ne s'étoit agi du ſens des termes, mais toujours du fonds même de la doctrine: *Neque erat unquam controverſia quid intelligerem, ſed quid probarem.*
Tuſc. III. 18. « Pourquoi tergiverſer, dit encore Cicéron, en
» adreſſant la parole à Epicure, ſont-ce vos pa-

(*a*) *Veſtri optimè diſputant nihil opus eſſe, eum qui Philoſophus futurus ſit, ſcire litteras. . . . de plagis omnibus colligitis bonos quidem viros, ſed certè non pereruditos.* De fin. 2, 4.

» roles ou non? Voici ce que vous dites dans le
» Livre qui contient votre doctrine sur cette
» matiere..... *Je déclare*, dites-vous, *que je ne*
» *reconnois aucun autre bien que celui que l'on*
» *goûte par les saveurs & par les sons agréables,*
» *par la beauté des objets sur lesquels tombent nos*
» *regards, & par les autres impressions sensibles que*
» *l'homme reçoit dans toute sa personne; & afin*
» *qu'on ne dise pas que c'est la joie de l'ame qui*
» *constitue ce bonheur, je déclare que je ne conçois*
» *de joie dans l'ame que quand elle voit arriver ces*
» *biens dont je viens de parler, &c.....* Est-ce que
» je mens? est-ce que j'invente? Qu'on me ré-
» fute; je ne demande, je ne cherche en tout que
» la vérité. » Et après tout, si les Epicuriens entendoient par le mot de volupté autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étoient guere habiles d'aller employer dans un Pays où ils avoient tant de rivaux & d'ennemis une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvoit donner prise à la calomnie. « Qui les obligeoit, s'ils avoient des
» idées pures & exemptes de tout reproche, de
» présenter la vertu sous l'habit d'une Courtisane
» décriée? » *Quid enim necesse tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere? invidiosum nomen est & infamiæ subjectum.* Cic. Ibid.

D. Les raisonnements peuvent-ils conclure contre des faits? S'il est certain qu'Epicure fût un modele de vertu, comme nos Philosophes l'assurent, ne doit-on pas inférer que sa doctrine sur cet article fût saine?

*R.* En accordant qu'Epicure a été vertueux, on n'accorderoit rien dont les Athées pussent se

prévaloir, 1.° parce qu'un homme vertueux (*a*) sans religion, au milieu de ceux qui ont une religion, ne prouve rien en faveur de la possibilité d'une République d'Athées. La crainte, l'honneur, l'amitié, le respect humain, &c. sont des chaînes qui ne subsisteroient plus, si son systême devenoit général. 2.° Parce qu'Epicure avoit été élevé dans la crainte des Dieux, & parmi des leçons de sagesse; or, il est difficile que les premieres impressions n'influent sur la conduite, lors même qu'on a secoué le joug. C'est ainsi que nos Incrédules modernes attribuent à la Philosophie les restes de probité qu'ils ont conservés, & qui ne sont réellement que les débris de leur foi & d'une institution chrétienne. 3.° De ce qu'un Athée, occupé de ses plaisirs, ou de sa philosophie, est un homme paisible & un Citoyen utile à certains égards, doit-on conclure qu'il sera le même lorsque de grandes passions s'allumeront dans son ame, & que l'attrait du vice se fortifiera par de grands intérêts? « Je ne voudrois pas, dit prudemment » M. de V. avoir affaire à un Prince Athée, qui » trouveroit son intérêt à me faire piler dans un » mortier; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne » voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir affaire à » des Courtisans Athées, dont l'intérêt seroit de » m'empoisonner; il me faudroit prendre au hasard » du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les » Peuples que l'idée d'un Être suprême, Créateur, » Gouverneur, Rénumérateur & Vengeur, soit

*Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.... & ignorabam quoniam horum omnium mater est.* Sap. 7.

Dictionn. philos. artic. *Athéisme.*

(*a*) Cette vertu même ne seroit qu'apparente, & se borneroit à la conduite extérieure.

» profondément gravée dans les esprits. » Rousseau, Hume, Alembert, Montesquieu, &c. ont parlé comme M. de V..... *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un de bien sensé, *& après lui je ne crains que celui qui ne le craint pas* (a)..... Ceux qui donnent le plus d'étendue à la tolérance en exceptent les Athées, & les jugent dignes de mort. Décision fondée sur l'alternative inévitable, ou de laisser périr la République, ou de la délivrer de ses plus mortels ennemis. Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, article *Athéisme*.

2.° Quoiqu'il ne soit pas fort important d'être instruit de la vie d'Epicure, l'entêtement avec lequel on continue de faire l'éloge de ce Philosophe, nous oblige à prouver que ses mœurs étoient parfaitement conformes à sa doctrine, & qu'il a vécu en digne Chef de cette classe d'hommes, qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos*. M. de Voltaire & les Encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célèbres : Léontium, maîtresse de Métrodore ; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes ; Nécidie, Hérotie, Hédie, Marmarie, Boidie, Phédrie. » Or toutes ces femmes *célèbres* étoient des femmes perdues de réputation, suivant Diogene Laërce & les anciens Ecrivains.

Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses Lecteurs, pour leur présenter Philénide, ou Philénis, pour une des plus honnêtes femmes d'Athènes. Il ne reste plus qu'à leur faire croire

(a) La même pensée se trouve fortement exprimé dans un passage du Pseaume 16 : *A resistentibus dextræ tuæ custodi me ut pupillam oculi.*

que Messaline étoit une des plus honnêtes femmes de Rome. Philénis étoit plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siécles futurs, par un Livre abominable qu'elle composa. ( *Voyez* les Adages de Junius sur ces mots, *Philainidis commentarii*, & la remarque *p.* de l'art. *Hélene* dans le Dict. de Bayle.) On ne peut lire S. Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athenée, Suidas, Gyraldi, &c. sans avoir le nom de Philénis en exécration. Si Messieurs les Encyclopédistes avoient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, &c. ils auroient trouvé le nom de Philénis suivi d'une épithete infâme ; & Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, & aux autres compagnes de Philénis. Epicure étoit aussi débauché que les femmes qu'il fréquentoit. « Quand je le voudrois, » dit Plutarque, il me seroit impossible de passer » pardessus l'imprudence & l'impertinence de » cet homme.... dont les appétits voluptueux » requéroient des viandes exquises, des vins dé- » licieux, des senteurs délicates, & par-dessus tout » cela encore, des jeunes femmes, comme une » Léontium, une Boidion, une Hédia, une Ni- » cédion, qu'il entretenoit & nourrissoit. » Je n'ose rapporter ce qu'ajoute ensuite Plutarque des affreux débordements d'Epicure avec son familier Polyenus & une Courtisanne native de la Ville de Cysique. ( Voyez Plutarque dans le Traité *qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, & l'art. *Leontium* du Dictionnaire de Bayle.)

D. N'y

D. N'y a-t-il pas eu des Savans qui ont fait l'apologie d'Epicure?

*R.* Il y en a eu, comme je viens de l'observer, mais Epicure n'en vaut pas mieux pour cela, & ces Savans ont bien mal employé leur temps. J'en croirai les saints Peres, & Cicéron, Plutarque, Cumberland, Fabricius, le Cardinal de Polignac, &c. avant les Apologistes d'Epicure. Un ancien Poëte a fait l'Apologie de Philénis, un ancien Orateur celle de Busiris; Cardan a composé l'éloge de Néron, &c. Mais ce qui n'étoit qu'un jeu d'esprit de la part de ces Ecrivains, est devenu l'étiquette de la nouvelle Philosophie, une entreprise sérieuse de la part des nouveaux Philosophes. Ils prodiguent leur encens à Julien l'apostat; ils prétendent justifier les persécutions de Néron, de Domitien, de Dece, de Dioclétien, de Maxence, &c. mais ils déchirent Samuel, David, Constantin, Charlemagne, S. &c. — Pour donner le ton & la loi au jugement du Peuple Lecteur, ces Messieurs méprisent tout ce qui est en possession d'être estimé, & estiment ce que le bon sens a toujours méprisé. C'est là, disoit S. Jérôme, travailler à faire rentrer les hommes en enfance, en effaçant toutes les idées reçues, toutes les connoissances acquises.

*Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, & iniquus benedicitur. Ps. 10.*

*Senis linguam mutare, & canescentem jam mundum ad infantiam retrahere parvulorum.*

4.° Ne pourroit-on pas juger de la vie d'Epicure, par celle des Philosophes modernes? Ceux dont la réputation étoit la mieux établie, & qu'on regardoit comme des modèles achevés de toutes les vertus, ont bien étonné ceux qui les ont examinés de près (*a*). « Je regardois, dit M. Rous- Œuv. diverf. T. 1, p. 152.

(*a*) Voyez l'article *Cacouacs*, dans le Dict. anti-phil. C'est un tableau allégorique du caractère & des mœurs de nos Philosophes.

» ſeau, tous ces graves Ecrivains comme des hom-
» mes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables.
» Je me formois de leur commerce des idées an-
» géliques, & je n'aurois approché de la maiſon
» de l'un d'eux que comme d'un Sanctuaire. En-
» fin je les ai vus; ce préjugé puéril s'eſt diſſipé,
» & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'aient guéri (*a*). »
Penſent-ils qu'on ignore les anecdotes de leur vie; qu'on ſe laiſſe généralement éblouir par le pompeux éloge qu'ils font de la vertu (*b*); qu'on ſoit la dupe des louanges qu'ils ſe donnent mutuellement, & qu'ils reçoivent de ce Peuple d'incrédules à reſſorts, que le méchaniſme d'une imitation ſtupide a rendus les échos des Chefs de l'irréligion? Les ennemis de la Foi ſe ſont ſervis en tout temps de ce moyen pour propager leurs

(*a*) M. Hume n'eſt pas plus content de Rouſſeau, que Rouſſeau ne l'eſt des autres Philoſophes; il l'appelle *un ſerpent réchauffé dans le ſein de l'amitié*. Il eſt important de bien étudier les Adverſaires de la Religion. La connoiſſance de leur caractère, de leurs mœurs, de leur conduite, de la trempe de leur eſprit & de leur cœur, eſt peut-être le moyen le plus ſimple & le plus ſûr de ſe garantir de la ſéduction de leurs écrits. On ſe dira à ſoi-même: ſont-ce là les guides qu'il faut ſuivre, les modèles qu'il faut imiter, les idoles qu'il faut encenſer?

(*b*) On n'a peut-être jamais tant parlé de vertu, tant admiré, tant exalté cette aimable modification de l'ame intelligente, que dans ce ſiécle. Il ſemble que par le fréquent uſage de ce nom reſpectable, on veuille ſe conſoler en quelque ſorte de la perte de la choſe, ou bien témoigner ſes regrets à des charmes fugitifs que l'irréligion a bannis de la terre, & pourſuivre d'un dernier regard le dépériſſement d'un bien dont la privation fait ſentir le vrai prix:

*Virtutem videant, contabeſcantque relictâ!*

erreurs. « Être leur adhérent, c'est le souverain mé- » rite; n'en être pas, c'est le souverain décri. Si » vous êtes dévoué à leur parti, ne vous embar- » rassez pas d'acquérir de la capacité, de la pro- » bité. Votre dévouement vous tiendra lieu de » tout le reste: caractere particulier de l'hérésie, » dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au » ciel ses fauteurs & ses sectaires, & d'abaisser » jusqu'au néant ceux qui osoient l'attaquer & la » combattre. La maniere des Hérétiques étoit de » s'ériger eux-mêmes premiérement, & puis leurs » Partisans & leurs associés, en hommes rares & » extraordinaires. Tout ce qui s'attachoit à eux » devenoit grand, & le seul titre d'être dans leurs » intérêts, étoit un éloge achevé. Il n'y avoit » parmi eux, à les entendre, que des génies » sublimes, que des prodiges de science & de » vertu, &c. » N'oubliez pas, dit M. L***, que » tous les gens de parti se canonisent tour-à-tour: » c'est le cas de dire avec Isaïe, *Beatificant & » beatificantur.* » Un célèbre Orateur latin s'exprime assez joliment sur ce sujet: *Exercent quasi quædam monopolia famæ & societates laudum. Laudant mutuò ut laudentur. Fœnore gloriam dant & accipiunt; cæteris omnibus obtrectant.*

Bourdal. Ser. sur l'aveugle-né.

Isaï. 5.

Commir. Orat. de arte paranda famæ.

## §. III.

D. N'y-a-t-il pas des hommes pour lesquels la Religion est inutile, & qu'elle ne corrige pas plus que l'Athéisme? Bayle croit cette observation très-favorable à l'incrédulité.

*R.* 1.° Pour savoir si la Foi d'un Dieu n'a point rendu ces hommes meilleurs, il faudroit savoir ce que ces hommes eussent été, s'ils avoient professé l'Athéisme. Tel que la Religion n'a pas em-

pêché de voler, auroit incendié, ravagé, massacré, s'il n'avoit eu aucune Religion. Il y a toujours une très-grande différence entre le plus mauvais Chrétien, & un incrédule. Quelque inexcusable que soit le vice dans un homme qui a conservé la Foi, on doit moins se défier de sa probité que de celle d'un incrédule sujet aux mêmes passions. Dans le premier, le vice est une foiblesse contre laquelle sa foi réclame. La persuasion où il est que sa conduite est criminelle & dangereuse pour lui, est un motif d'espérer, ou qu'il la réformera quelque jour, ou du moins qu'il évitera d'autres crimes que sa Religion condamne avec plus de sévérité : il a toujours une régle sûre, qui le guide dans les jugements qu'il porte sur ce qui est bon & sur ce qui est mauvais; & si la force des passions l'empêche de suivre cette régle en des points importants, on ne doit pas présumer qu'il s'en éloignera de même dans tous les autres. L'incrédule, au contraire, n'apperçoit dans le vice qu'il aime, qu'une suite de sa doctrine. Les passions ont donné naissance à l'incrédulité, & l'incrédulité à son tour, autorise & enflamme les passions. Libres dans leur cours, on ne peut prévoir jusqu'où elles iront, & tout ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'il n'est point d'excès où elles ne doivent entraîner un incrédule, si toutes ses démarches sont exactement mesurées sur ses principes. Sa droiture & sa bonté naturelle sont l'unique appui de sa probité; mais ces sentiments, on ne peut trop le répéter, ont eux-mêmes besoin d'être appuyés sur les maximes de la Religion. Sans ce fondement, l'édifice n'a aucune solidité; & le moindre souffle des passions est capable de le renverser. Tel est le précieux avan-

tage de la Foi. Elle éleve ceux qui lui obéissent à une haute sainteté. Elle peut au moins sauver, la probité du naufrage des mœurs. Il est réservé à l'incrédulité de ne laisser aucune ressource aux vertus morales après la perte des vertus chrétiennes.

2.° Si la Religion ne corrige pas tous les hommes, elle en corrige un très-grand nombre. Un remede est-il inutile, parce qu'il ne guérit pas tous les malades?

3.° « Il se commet des crimes malgré la Re» ligion, il s'en commet malgré les Loix civiles, » malgré la voix de la raison, malgré la philo» sophie : donc la Religion, les Loix, la raison, » la philosophie sont des sources de maux pour » la Société, aussi-bien que l'Athéisme. Sophisme » ridicule, on devroit avoir honte de le propo» ser. » C'est la réponse de l'Auteur de l'Esprit des Loix.

D. Les Loix civiles, l'honneur, l'éducation, &c. ne sont ils pas un frein plus puissant pour arrêter les passions des hommes, un fondement plus solide de la vertu, que les sentiments de Religion?

*R.* 1.° Les Loix civiles ne veillent que sur les intérêts de la société, & n'arrêtent que le dehors du vice. La Religion forme l'esprit & le cœur de l'homme, proscrit les crimes secrets comme les crimes publics, condamne la volonté comme le fait; l'impunité si ordinaire au Tribunal des Loix, est bannie du Tribunal de la Religion (*a*).

---

(*a*) Lucrece appelle au secours des Loix le sommeil & la fièvre. Il est possible, dit-il, que, durant le délire ou le rêve, un scélérat découvre ses forfaits, & que sa méchanceté cesse d'être inconnue. Un Philosophe qui substitue de

Les Loix civiles peuvent être injuſtes, imprudentes, déraiſonnables, elles ſont ſouvent contradictoires; elles varient ſelon les climats, les gouvernements, le génie des Légiſlateurs, &c. Voilà un fondement bien ferme & bien uniforme de la vertu! — Les incrédules toujours en contradiction avec eux-mêmes, toujours inconſéquens dans toutes les parties de leurs ſyſtêmes, aſſurent que la religion eſt une invention des légiſlateurs, néceſſaire au maintien de leur autorité, à la rigueur des Loix: comment prétendent-ils donc que ces Loix ſont ſuffiſantes par elles-mêmes & indépendantes de tout appui?

2.° L'honneur de l'Athée, de concert ſans doute avec ſa raiſon, exige qu'il jouiſſe tant qu'il peut jouir, & que rien ne s'oppoſe impunément à ſes intérêts. La véritable honneur eſt une chimere dans ce ſyſtême, de même que la vertu.

3.° L'éducation n'eſt autre choſe que l'enſeignement des principes qui doivent former la conduite des enfants. Un Athée dira à ſon fils: « Tu » n'as rien à craindre ni à eſpérer de Dieu, tu » peux te cacher aux yeux des hommes; tu n'au-

---

pareilles reſſources à la foi d'un Dieu, eſt lui-même en rêve ou en délire. Il faut entendre Lucrece établir cette ſublime doctrine, qui peut donner une idée de l'embarras des Athées.

*Nec facile eſt placidam ac pacatam degere vitam,*
*Qui violat factis communia fœdera pacis;*
*Etſi fallit enim Divûm genus humanumque,*
*Perpetuò tamen id fore clam diffidere debet:*
*Quippe ubi ſe multi per ſomnia ſæpè loquentes*
*Aut morbo delirantes protraxe * feruntur,*
*Et celata diù in medium peccata dediſſe.*

L. 5, de Nat. rerum.

* Protraxiſſe.

» ras de bonheur, qu'autant que tu sauras t'en » procurer, les passions te serviront de guides » pour y arriver. » Ce fils sans doute deviendra un modèle de vertu. « Sortez delà ( de l'idée » d'un Dieu juste qui punit & qui récompense,) » je ne vois plus, dit M. Rousseau, qu'injustice, » hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'in- » térêt particulier qui, dans la concurrence, l'em- » porte nécessairement sur toutes choses, apprend » à chacun d'eux à parer le vice du masque de » la vertu. *Que tous les hommes fassent mon bon- » heur aux dépens du leur, que tout se rapporte à » moi seul, que le genre-humain meure, s'il le » faut, dans la peine & dans la misère, pour » m'épargner un moment de douleur ou de faim.* » Tel est le langage intérieur de tout Incrédule » qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma » vie: quiconque a dit dans son cœur, il n'y a » point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un » menteur ou un insensé. »

D. Le superstitieux, qui se fait de fausses idées de Dieu, n'est-il pas plus coupable que l'Athée qui nie simplement son existence? C'est au moins le sentiment de Plutarque & de Bayle.

*R.* L'Athée 1.° est plus coupable à l'égard de Dieu, dont il nie l'attribut le plus essentiel, qui est l'existence, & attaque par-là de la maniere la plus directe, la nature de l'Être nécessaire.

2.° Il est plus coupable à l'égard de la société, dont il renverse le fondement, & dissout tous les liens... Plutarque *aime mieux qu'on dise qu'il n'y a pas de Plutarque, que de dire que Plutarque est mal-honnête homme:* mais 1.° il n'est pas essentiel que Plutarque existe. 2.° L'existence de Plutarque ne fait rien à la société des hommes. 3.°

Le superstitieux en se faisant de fausses idées de la Divinité, ne prétend pas injurier l'Être suprême, mais lui attribuer des qualités qu'il croit compatibles avec ses perfections infinies. Nous pouvons ici réfuter Bayle par les paroles de son Copiste. « Quand les hommes, dit-il, n'ont pas des » notions saines de la Divinité des idées fausses » y suppléent; comme dans les temps malheureux » on trafique avec de la mauvaise monnoie, quand » on n'en a pas de bonne. Le Païen craignoit de » commettre un crime, de peur d'être puni par » ses faux Dieux. Le Malabare craint d'être puni » par sa Pagode. »

Volt. Traité de la Tolér. ch. 20.

## §. IV.

D. Les dégâts que causeroit l'Athéisme dans la Société, peuvent-ils contre-balancer ceux que la Fanatisme y a fait?

*R*. Le Fanatisme, qui est un zèle aveugle & outré pour la Religion mal-entendue, est un mal sans doute; mais ce mal est incomparablement moindre que l'Athéisme. « Le Fanatisme, quoi- » que sanguinaire & cruel, dit J. J. Rousseau, » est pourtant une passion grande & forte, qui » éleve le cœur de l'homme; au lieu que l'irré- » ligion, & en général l'esprit raisonneur & phi- » losophique attache à la vie, effémine, avilit les » ames, concentre toutes les passions dans la bas- » sesse de l'intérêt » .... « Si l'Athéisme ne fait pas » verser le sang humain, c'est moins par amour » pour la paix, que par indifférence pour le bien. » Comme que tout aille, peu importe au pré- » tendu Sage, pourvu qu'il reste en repos dans » son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les » hommes, mais ils les empêchent de naître, en

Emile, T. 3, p. 198.

» détruisant les mœurs » : il dit à-peu-près comme ce Berger désespéré dont parle un ancien Poëte : *Omnia vel medium fiant mare.* Que m'importe le bien de l'Etat, la gloire & le bonheur de mes semblables? Mon ame dépouillée de ses espérances, détrompée de son immortalité, détachée du culte qui établissoit sa communication avec le Ciel, avec les hommes, avec toutes les parties de la création, s'isole, & se rétrecit; réduite à la nature & au sort de la brute, elle donne à ses prétentions & à ses vues les mêmes bornes & le même intérêt. — Le Fanatisme déchaîné contre l'objet qu'il poursuit, est arrêté dans tout le reste par la voix de la Religion : l'Athéisme permet tout, & ne met point de bornes à ses dégâts. — Parce qu'un prisonnier furieux se sert de ses chaînes pour assommer son camarade, dira-t-on qu'il eût été moins redoutable s'il n'eût point été enchaîné? — Le Fanatisme n'est qu'un mal passager, une fièvre qui quitte le malade avec la fermentation du sang. L'Athéisme est un mal habituel, qui ronge & qui désole sans relâche. S'il n'est pas toujours furieux, son silence même, dit un Philosophe, fait des ravages horribles, c'est le silence de la mort. On a fait des histoires ridiculement exagérées des malheurs produit par le Fanatisme : si l'Athéisme avoit jamais dominé sur la terre, il n'y auroit point d'Historien pour écrire ses dégâts; le genre-humain s'anéantiroit, comme il eût été anéanti sous Néron s'il n'avoit eu qu'une tête. — L'Athéisme a aussi ses fanatiques, témoin un Vanini, témoins les jeunes Athées d'Abbeville, condamnés par arrêt du Parlement de Paris (*a*).

Virg. Ecl. 8.

(*a*) Ils insultoient publiquement à la pompe la plus solemnelle de la Religion; ils brisoient le crucifix & les

Lucrece nous apprend que le mépris des Dieux agitoit fortement tous les ressorts de l'ame d'Epicure (*a*). Le *Systême de la Nature* décide qu'il est impossible de ne point s'échauffer en faveur d'une chose qu'on croit fort importante : or fut-il jamais Auteur qui crût son systême plus important ? Les Editeurs ne cessent de l'appeller *important*, & *très-important*. Qu'est-ce que cette fureur inquiete de faire des Prosélites, que J. J. Rousseau reproche si justement aux Athées, sinon un vrai Fanatisme ? Or si tout Fanatisme est exécrable, quel nom donner à celui-ci ? & si le Fanatisme seul peut disputer à l'Athéisme la premiere place dans la classe des fléaux, que sera-ce de ces deux monstres réunis ? Concluons cette matiere, en disant, avec le Philosophe, que nous avons déja plus d'une fois opposé aux Athées, que l'existence de Dieu

Volt. Epît. à l'Auteur du Livre des *Trois Impos.*

Est le sacré lien de la Société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du Juste.
Si les Cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvoient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que le Sage l'annonce & que les Rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon Vengeur est au Ciel, apprenez à trembler.

---

images, imitoient les saints mystères par dérision, adoroient des Livres obscènes & impies en se mettant à genoux, &c. V. l'arrêt du Parlement de Paris, donné le 4 Juin 1766.

(*a*) *Quem nec cura Deûm, nec fulmina, nec minitanti Murmure compressit cœlum, sed eò magis acrem Virtutem irritant animi.* L. 1, de Nat. rerum.



# CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

## LIVRE SECOND.

## L'AME DE L'HOMME.

### CHAPITRE PREMIER.

### *L'Ame est-elle spirituelle?*

### §. I.

D. A quoi se réduisent la plupart des disputes qui ont occupé de tout temps les Philosophes, au sujet de la spiritualité de l'ame?

*R.* A décider si la matiere est capable d'intelligence & de pensée.

D. Est-il bien évident que la matiere ne puisse être élevée à ce degré d'excellence & de perfection?

*R.* Nous avons démontré que la matiere n'avoit pas même la puissance de se mouvoir, &

L. 1, ch. 2, art. 3. que tout mouvement devoit lui venir d'une cause étrangere. Du mouvement il y a bien loin à la pensée. Quand même la matiere pourroit se mouvoir, on n'en pourroit encore rien conclure en faveur de sa faculté de penser. On sent par-là combien le systême des Matérialistes est en deçà de toute probabilité. Toutes les idées que nous avons de la matiere concourent à la représenter comme une *substance purement passive*, & c'est même la définition que des Philosophes en ont donnée. Or un être purement passif qui seroit une intelligence, qui formeroit la pensée, & qui auroit l'incompréhensible activité de l'esprit humain, est une absurdité ridicule.

D. N'est-ce pas donner des bornes à la puissance de Dieu, que de lui refuser le pouvoir de produire une matiere pensante ?

*R.* Pas plus que de lui refuser le pouvoir de faire que deux & deux ne soient pas quatre. Placer dans la puissance de Dieu des contradictions, des idées destructives les unes des autres, c'est insulter sa majesté souveraine, & répandre des nuages sur la foi de sa toute-puissance.

D. Malgré tous les attributs connus de la matiere, n'y a-t-il pas eu des Philosophes qui ont reconnu la possibilité d'une matiere pensante ?

*R.* Un Anglois nommé Locke, & un François nommé Voltaire, ont travaillé à accréditer cette idée, mais elle n'a point prospéré chez les Sages. Locke à cette occasion a été exalté par les Matérialistes comme un génie profond; mais le Chevalier de Ramsay, qui se connoissoit bien en hommes, & qui connoissoit Locke en particulier, en porte un jugement bien différent. « Locke, (Lettre à M. Racine.)
» dit-il, génie superficiel, qui a écrit les éléments

» de la Philosophie, plutôt que des principes
» approfondis, étoit, je crois, un Socinien dé-
» cidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philoso-
» phe, il s'égare toujours. »

D. Sur quel fondement ces Messieurs établissoient-ils leur opinion?

*R.* Sur ce que nous ne connoissons pas assez la nature intime de la matiere, pour prononcer sur ce qui lui convient, & ne lui convient pas.

D. Ce fondement est-il bien solide?

*R.* C'est comme si j'attribuois à tous les êtres que nous ne connoissons pas parfaitement, des qualités opposées aux qualités que nous en connoissons. Je ne connois pas tout ce qui est dans l'esprit de M. L**. & dans l'esprit de M. V***; mais je n'en serois pas moins ridicule de croire que c'est un assemblage symmétrique de petites pierres taillées en quarré, ou bien en rhomboïde. Il faut rendre justice à M. Locke; malgré les doutes qu'il a tâché de faire naître sur ce sujet, il a rendu hommage à la vérité, & il démontre lui-même l'incompatibilité de la matiere & de la pensée. « Il paroît, dit-il, avec la derniere évi- L. 2, ch. 25
» dence, que puisque nous n'avons aucune autre
» idée de la matiere, que comme de quelque
» chose dans quoi subsistent plusieurs qualités
» sensibles qui frappent nos sens; de même nous
» n'avons pas plutôt supposé un sujet dans lequel
» existent la pensée, la connoissance, le doute, &c.
» que nous avons une idée aussi claire de la subs-
» tance de l'esprit, que de celle du corps. » Il ajoute: « il est impossible de concevoir que la ma- L. 4, ch. 10
» tiere puisse tirer de son sein le sentiment, la
» perception, la connoissance. Car divisez-la en
» autant de parties qu'il vous plaira, donnez-lui

» tous les mouvements & toutes les figures que » vous voudrez, ces parties infiniment petites n'a» giront pas d'une autre maniere ſur des corps » d'une groſſeur qui leur ſoit proportionnée, que » ſur des corps d'un pouce ou d'un pied de dia» mètre. Les parties d'un pouce & d'un pied de » diamètre ſe pouſſent l'une l'autre ; c'eſt tout ce » qu'elles peuvent faire ; les petites n'ont pas plus » de pouvoir »...... « Enfin, le mouvement, » dit-il encore, ne peut jamais faire naître la » penſée, & il ſera toujours autant au-deſſus des » forces du mouvement, & de la matiere, de » produire la connoiſſance, qu'il eſt au-deſſus des » forces du néant de produire la matiere. »

Voltaire, dans un Dialogue entre Lucrece & Poſſidonius, revient, comme Locke, au ſens commun, avec lequel il ſe réconcilie à-peu-près auſſi ſouvent qu'il ſe brouille.

POSSIDONIUS.

« Vous conviendrez aiſément qu'il n'y a pas » d'apparence qu'un rocher puiſſe compoſer l'Iliade. » Un rayon de ſoleil en ſeroit-il plus capable ? » Imaginez ce rayon cent mille fois plus ſubtil & » plus rapide ; cette clarté, cette ténuité ſeront» elles des ſentiments & des penſées ? »

LUCRECE.

« Peut-être en ſeront-elles quand elles ſeront » dans des organes préparés. »

POSSIDONIUS.

« Vous voilà réduit à des *peut-être*. Du feu » ne peut penſer par lui-même, pas plus que de » la glace. Quand je ſuppoſerois que c'eſt du feu » qui penſe en vous, qui ſent, qui a une volonté, » vous ſeriez donc forcé d'avouer que ce n'eſt pas

» par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment, » & des pensées. »

LUCRECE.

« Non ce ne sera pas par lui-même; ce sera » par l'assemblage de ce feu & de mes organes. »

POSSIDONIUS.

« Comment pouvez-vous vous imaginer que » de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée, quand ils sont unis » ensemble? »

LUCRECE.

« Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

« La comparaison n'est qu'éblouissante; cet » arbre a en soi le germe des fruits; on le voit à » l'œil dans ses boutons; & le suc de la terre développe la substance de ces fruits: il faudroit » donc que le feu eût déjà en soi le germe de la » pensée, & que les organes du corps développassent ce germe. »

LUCRECE.

« Que trouvez-vous en cela d'impossible? »

POSSIDONIUS.

« Je trouve que ce feu, cette matiere quintessenciée, n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre; la production d'un être doit » avoir quelque chose de semblable à ce qui la » produit: or, une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à la matiere » ignée. »

D. Puisque le domaine de la matiere s'accroît tous les jours par les phénomenes que présentent l'électricité, & le magnétisme, ne peut-on pas espérer que tôt ou tard on découvrira dans la matiere des qualités inconnues jusqu'ici qui l'approcheront de la pensée?

*R.* Les qualités connues de la matiere ne seront sans doute pas détruites par les inconnues, les anciennes par les nouvelles; par conséquent on peut hardiment prononcer sur ce que la matiere ne sera jamais, quoiqu'on ne puisse pas savoir tout ce qu'elle sera. La matiere sera toujours étendue, elle aura toujours des parties, &c. la simplicité & l'activité de la pensée ne lui conviendront donc jamais. — Il est vrai que les merveilleux effets de la gravitation, de l'électricité & du magnétisme confondent notre intelligence. Mais on n'apperçoit dans tous ces phénomenes qu'un principe aveugle, passif, purement méchanique, qui ne sauroit entrer dans aucune sorte de comparaison avec un principe qui connoît, délibere, & agit librement. Dira-t-on que le feu électrique raisonne & que l'attraction réfléchit, que l'un & l'autre ont une motion spontanée?... D'ailleurs tout mouvement se divise, ce qui ne peut être appliqué à la faculté de penser, à moins que l'on ne veuille faire voir une moitié & un cinquieme d'entendement humain. Voici un passage de Bernier qui justifie parfaitement ces réflexions. « Eh! mon cher » écrivoit-il à son ami Chapelle, « ne sommes-nous pas cent & cent fois » tombés d'accord entre vous & moi, que quel» que effort que nous puissions faire sur notre es» prit, nous ne saurions jamais concevoir comme» quoi des corpuscules insensibles*, il en puisse » jamais

* Dénués de sensibilité.

» jamais rien résulter de sensible *; & qu'avec » tous leurs atômes, quelque petits & quelque » mobiles qu'ils les fassent, quelque mouvement » & quelque figure qu'ils leur donnent, en quel- » que ordre, mélange & disposition qu'ils nous » les puissent faire voir, & même quelqu'indus- » trieuse main qui les conduise, ils ne sau- » roient jamais nous faire imaginer comment il » en puisse résulter un composé; je ne dis pas » qui soit raisonnant comme l'homme, mais qui » soit seulement sensitif comme le pourroit être » le plus vil & le plus imparfait vermisseau de » terre qui se trouve. »

* Doué de sensibilité.

D. N'est-il pas aussi difficile de concevoir l'action de l'esprit sur la matiere, & de la matiere sur l'esprit, que de concevoir une matiere intelligente?

*R.* Un célèbre Epicurien l'a assuré, & ses Disciples ne cessent de nous le dire (*a*). C'est prétendre que les mots *difficultés* & *absurdités* sont synonymes, & qu'autant vaut admettre une contradiction que d'avouer un fait réel, certain, incontestable, dont on ne peut rendre raison. Je sens par une conviction intime, que mon ame agit sur mon corps, & que mon corps agit sur mon ame; je ne conçois pas comment cela se fait; il faudra donc croire que mon ame n'agit pas, & que rien n'agit sur elle; ou bien qu'une chose essentiellement incapable de penser, pense néanmoins effectivement. Le beau moyen d'éviter une difficulté! Il faudra dire que le soleil n'éclaire pas, parce qu'il est impossible de concevoir comment

(*a*) *Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.* Lucret.

de moment à moment il porte à des cinquante, à des cent millions de lieues une action, une chaleur & des couleurs toujours nouvelles. Il faudra croire encore que nous sommes aveugles, & que c'est une absurdité de reconnoître la réalité de la vue; car qui jamais expliquera comment la lumiere rassemble dans un œil d'un demi-pouce la mesure & la vue du monde entier? ..... A la vérité une action de la matiere sur l'esprit, semblable à celle qu'elle a sur une autre matiere, seroit absurde; mais il y a une infinité de manieres d'agir, nous n'en connoissons que très-peu, encore les connoissons-nous très-imparfaitement. En combien de manieres un corps n'agit-il point sur un autre corps? Pouvons-nous nous flatter de concevoir toutes ces manieres? Le Pere Boscovich, & beaucoup de Newtoniens soutiennent que, dans l'action même d'un corps sur un autre, *non detur contactus immediatus*; assurément cela est plus croyable de l'action de l'ame sur le corps, ou du corps sur l'ame; & si cela est, la difficulté de concevoir l'action d'un corps sur un autre corps sera pour le moins aussi grande que d'expliquer l'action du corps sur l'esprit.

## §. II.

D. Quelle que soit la force des arguments qui établissent la spiritualité de l'ame, n'y a-t-il pas un moyen plus simple de s'en convaincre infailliblement?

*R.* Il ne faut pour cela qu'une simple réflexion sur soi-même. Que le Philosophe demande à son ame si elle est matiere, elle lui répondra avec plus de précision que tous les Sages de la terre. Un être qui se connoît, qui se juge soi-même, qui se re-

plie sur ses pensées, qui réfléchit sur son existence, & qui la connoît par un sentiment intime, ineffable, indivisible, est évidemment spirituel. L'idée générale de la substance, nous la tirons de notre être pensant ou de notre *moi*, rien n'étant mieux conçu exister à part, séparément de toute autre chose que le *moi*. Mais autant qu'il est clair que l'être pensant est une substance, autant l'est-il que cette substance est indivisible, qu'elle est simple, que c'est une véritable unité; c'est le *moi* qui a différentes sensations, ou différentes idées, & qui les compare entre elles; le *moi* qui se plaît à contempler l'émail de cette prairie, & que flatte le son de cette musette; c'est le *moi* qui jouit de tout cela, & qui se rend compte à lui-même de sa jouissance. Quand on s'y applique avec attention, sur-tout durant le silence de la nuit & le repos de toutes les choses extérieures, il n'est pas possible de ne pas sentir combien ce *moi* est différent de la partie corporelle, combien il est indépendant de toute image, de toute illusion des sens (*a*). « Quand je me suis étudié moi-même, » dit un Philosophe célèbre, je n'ai pu me rendre » raison de la simplicité de moi-même, dans la sup- » position que l'ame est matérielle. J'ai cru voir » distinctement que ce *moi* est toujours un, tou- » jours simple, toujours indivisible; qu'il ne pou- » voit être une modification de la substance éten- » due, ni un résultat immédiat de quelque mouve- » ment que ce soit. J'ai donc admis l'existence d'une » ame immatérielle, pour satisfaire à des phéno-

Bonnet; Contemplation de la Nat. Préf. p. lxvij.

(*a*) *Sine ullâ phantasiarum vel phantasmatum imaginatione ludificatoriâ, mihi esse me, idque nosse & amare, certissimum est.* Aug. L. XI. de Civit. Dei.

» menes que je ne pouvois expliquer sans elle. »
T. 2, p. 101. Gassendi pensoit également que « rien ne mon-» troit mieux la spiritualité de l'entendement hu-» main que cette faculté qu'il a de se replier sur » lui-même pour connoître ses idées, & juger de » ses propres opérations ; il n'y a qu'un esprit qui » soit capable de si grandes choses : en effet, » L'ŒIL NE VOIT PAS QU'IL VOIT, ET L'OREILLE » N'ENTEND PAS QU'ELLE ENTEND ; MAIS L'AME » HUMAINE JUGE SES JUGEMENTS MÊMES. »

D. Cette simplicité du *moi*, connue évidemment par elle-même & par le sentiment qui la constitue, ne peut-elle pas être rendue sensible par quelque raisonnement ?

*R*. En voici un qui par sa clarté semble préférable aux autres, qu'il est inutile de multiplier dans une matiere si souvent discutée. Je suppose pour un moment que mon ame a deux parties. J'entends un homme qui me parle, & en même temps je vois sa figure & ses traits. Chaque partie de mon ame éprouvera quelque sensation ; mais l'une n'éprouvera pas celle de l'autre, parce que l'une n'est pas l'autre. La partie *A* ne pourra comparer sa sensation avec celle qu'elle n'a pas : la partie *B* sera dans le même cas, elle ignorera même si sa compagne a ressenti quelque chose. Or je compare aisément les différentes impressions que mes sens me transmettent à-la-fois ; donc le principe qui reçoit & qui compare ces deux idées, doit être parfaitement simple & parfaitement un.

D. Le *moi*, au rapport de M. de Buffon, n'existe-t-il point aussi chez les brutes, quoiqu'avec moins d'étendue ?

*R*. Le savant Naturaliste est tombé dans cette erreur, parce qu'il a supposé que le *moi* n'étoit

composé précisément que de *sensation* & de *souvenir* (T. IV, pag. 52) ; mais comme le *moi* est purement intellectuel & réfléchi, qu'il est le fruit & la jouissance de la pensée ; il est évident qu'il ne peut exister dans les brutes, selon les principes que le Naturaliste a lui-même établi sur la nature de l'homme & des animaux.

## §. III.

D. Les opérations de l'ame déposent-elles en faveur de sa spiritualité aussi clairement que le sentiment d'elle-même ?

*R*. Il n'est pas possible d'imaginer qu'une substance qui produit cette multiplicité instantanée d'actes divers, qui s'élance dans les espaces illimités, qui mesure & pese en quelque façon le soleil & les corps célestes, qui fait de tout l'univers le vaste champ de ses opérations ; il n'est pas possible d'imaginer qu'une telle substance soit d'une nature terrestre & périssable ? Les Philosophes anciens & modernes ont donné à cette réflexion toute la force dont elle est susceptible (*a*).

---

(*a*) *Sic sentio, cùm tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque prudentia ; tot artes, tantæ sapientiæ, tot inventa ; non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem.* Cic. de Senect. cap. 21. — Voyez les Nuits d'Young, IX. Nuit. — Anti-Luc. Liv. 5, v. 116. — « Qu'on me montre, dit J. J. Rousseau, un » autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & » qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, con- » noître les êtres & leurs rapports ; je puis sentir ce que » c'est qu'ordre, vertu ; je puis contempler l'univers, m'é- » lever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, » le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, » c'est la triste Philosophie qui te rend semblable à elle ! » ou plutôt tu veux en vain t'avilir. » Emile. T. 3, p. 65.

D. Si, dans quelques hommes, l'ame paroît dans un éclat digne d'une origine céleste, dans d'autres ne paroît-elle pas se rapprocher de la terre, & se mettre presque à côté de la brute?

*R.* 1.° Il est aisé d'expliquer cette différence. Avec un instrument défectueux, le plus grand Artiste ne produira rien digne de son art. Nous trouvons la raison de la stupidité apparente d'un être spirituel dans des organes peu assortis à ses opérations; mais quand est-ce que les Matérialistes nous expliqueront les merveilles d'une matiere pensante?

2.° Ce n'est pas dans son humiliation, mais dans sa grandeur qu'il faut considérer l'ame humaine; dès qu'elle est capable de s'élever si haut, quels que soient les entraves qui arrêtent son essor, elle ne peut être mise à côté de la brute. Dans le corps le mieux organisé, le bœuf est toujours bœuf, une prairie est son monde, & tout l'essor de son ame se borne à manger l'herbe qui y croît. Le singe est toujours singe, & ses plus sublimes opérations sont les singeries (*a*)..... Une chose ne peut pas agir sans être, mais elle peut être sans agir toujours. Je suis capable de la pensée dès que je la produis; je ne cesse pas d'en être capable, si je ne la produis pas toujours. Le feu cesse-t-il d'être ardent parce que vous arrêtez son activité?.... Nous ne jugeons pas des facultés du corps humain par les muets, les sourds, les aveugles, les boîteux; & on veut juger de l'ame par des gens grossiers, stupides, idiots. Une telle maniere de raisonner, disoit Porphire, est une insulte faite à la nature humaine (*b*).

---

(*a*) De-là le Proverbe : *Simia semper simia.*

(*b*) *Ex gentibus illis tam inhumanis non oportet ab æqui*

D. Ne voyons-nous pas des Nations entieres abruties au point de n'avoir presque rien de raisonnable? Comment se persuader que les Négres, les Albinos (*a*), les Hurons, les Hottentots aient des ames spirituelles? Que dire d'un certain Peuple, qui, au rapport de Dampierre, n'a pas même un langage articulé?

*R.* Il n'y a pas de Nation où la raison ne se soit donné l'essor jusqu'à un certain degré. Point de Nation où elle ne se développeroit, si on la cultivoit. Les Négres, qui passent pour les plus stupides des hommes, ne le sont pas à beaucoup près autant qu'on le pense communément. S'ils ont peu d'esprit, ils ont beaucoup de sentiment. Ils sont naturellement compatissans, comme l'observe M. de Buffon, tendres pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence: ils ont donc le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. Le P. Labat, qui les avoit bien étudiés, & qui les connoissoit à fond, leur rend le même témoignage (*b*). Il ajoute

---

*judicibus convicium fieri naturæ humanæ*. Porph. L. 1, de Abstin.

(*a*) L'Albinos, selon M. de Buffon, est un Négre dégénéré: mais il est plus apparent que l'état misérable de l'Albinos, qui a la peau d'un lépreux & des yeux qui ne peuvent qu'avec peine regarder le jour, n'est pas seulement attaché à la postérité des Négres, mais encore à celle des autres hommes placés sous certains climats, soumise à certaines influences, & dégradée par des altérations successives.

(*b*) Voyage aux Isles Françoises de l'Amérique. A La Haye. 1724, T. 4, p. 152, 162. La maniere dont cette

que leur fidélité & leur attachement à leurs maîtres, quand ils en sont bien traités, sont à l'abri de toute épreuve (a). Tout ce qu'il en raconte dans les différens endroits de son voyage montre qu'ils sont bien au-dessus du degré de stupidité qu'on leur prête. — Ni la peau lépreuse des Albinos, ni la foiblesse de leurs yeux, ni la grossiereté de leurs organes intellectuels ne peuvent conclure contre la dignité de leurs ames : le degré de leur stupidité est à-peu-près le même que celui des Négres. On voit leur raison se développer à mesure qu'on la cultive par l'instruction, & se donner un essor suffisant pour démontrer l'existence du principe spirituel qui les anime. — Les Hurons & d'autres Peuples Américains ne sont stupides que pour ceux qui ne les connoissent pas, c'est le jugement qu'en porte le Marquis de Denonville, qui a long-temps gouverné le Canada. On a vu parmi eux les plus grandes vertus de l'humanité & de la religion. On les a trouvés en bien des occasions plus justes & plus généreux que les Européens leurs maîtres. Leurs langues ont leurs beautés, leur éloquence, &c (b). — M. de Buffon observe
T. xiv, p. 32. que « l'intervalle qui sépare l'Hottentot du Singe » est immense ; puisqu'à l'intérieur il est rempli de » la pensée, & au dehors doué de la parole. »
Relat. du Cap. de Bonne-Espérance. M. Kolb atteste que ce Peuple a une Religion. —

---

Relation est écrite, la sagesse, le discernement & la véridique naïveté de l'Auteur, déposent en faveur des observations qu'il renferme.

(a) *Ibid.* 148.

(b) Lettres édif. T. 1, Recueil 2, p. 187 ; T. 23, p. 212, 295, & *passim*. — Hist. de la Nouv. France, T. 1, p. 252, 510. — Dissert. de D. Pernety contre les *Recherches phil.* p. 77, &c.

Si Dampierre a pris des singes pour des hommes, & si Helvétius a adopté son erreur dans le Livre de *l'Esprit*, qu'il auroit dû intituler *de la Matiere*, c'est une bévue dont nous ne sommes pas obligés de rendre compte : & si cette Nation n'a pas été vue depuis Dampierre, c'est qu'on a su distinguer les especes (*a*).... Mais, quand même ces singes eussent été des hommes ; ce que dit Dampierre de leur langage, après les avoir entendus une minute ou deux, n'est pas plus recevable que le rapport de quelques Russes, qui entendant parler les François, soutenoient que leur langue n'étoit pas articulée, malgré qu'on leur fît remarquer que toute langue inconnue & rapide paroissoit telle..... Enfin, quand il y auroit une Nation sans langage articulé, il resteroit à prouver que le prin-

(*a*) Un certain Burnet, Lord d'Ecosse, dans un *Essai sur l'origine & les progrès du Langage*, va bien plus loin qu'Helvétius, & prêtend que tous les Habitans de la terre ont été dans le cas des singes de Dampierre. Toutes les Nations, dit-il, ont été d'abord glouffantes, ensuite balbutiantes ; enfin, par des progrès lents, mais heureux, elles sont devenues parlantes. On sent toute l'estime qu'il faut faire d'une pareille philosophie ; elle a trouvé plus d'un Journaliste admirateur, mais nous n'avons pas assez d'intelligence pour comprendre toutes les ressources d'une si rare métaphysique. Le langage de ce Lord tient à beaucoup d'égards à celui des Nations *glouffantes & balbutiantes* : dans quelque autre ouvrage, peut-être aura-t-il la langue des Nations *parlantes*. — Ces Dissertateurs, sur l'origine des Langues, feroient mieux de convenir, avec J. J. Rousseau, (*Disc. sur l'inégal. des hommes*.) qu'il est impossible de concevoir comment, d'eux-mêmes, les hommes ont pu se former un langage, & de reconnoître avec Moïse une langue primitive que Dieu lui-même leur a donnée, & que les événements ont modifiée & altérée en mille manieres différentes.

cipe de la raiſon pétit eſſentiellement avec la ſignification des mots arbitraires.

D. Tous les hommes n'ont-ils pas été d'abord ſauvages, & n'ont-ils pas vécu dans les forêts comme les brutes?

*R.* Quelques Philoſophes modernes l'ont enſeigné contre toutes les lumieres de la Religion, de la raiſon & de l'Hiſtoire. M. de Buffon démontre la fauſſeté de cette idée par la nature même & la conſtitution de l'homme : « L'homme, dit-il, » en tout état, & dans toutes les ſituations, & ſous » tous les climats, tend également à la ſociété. » C'eſt un effet conſtant d'une cauſe néceſſaire, » puiſqu'elle tient à l'eſſence même de l'eſpece, » c'eſt-à-dire, à ſa propagation ».... « L'eſpece » humaine n'a jamais exiſté ſans former des familles, puiſque les enfants périroient s'ils n'étoient ſecourus & ſoignés pendant pluſieurs années ».... « Parmi tant de Nations, dit M. de » V. ſi différentes de nous, & ſi différentes entre » elles, on n'a jamais trouvé d'hommes iſolés, ſolitaires, errants à l'aventure, à la maniere des animaux. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, & que par-tout l'inſtinct de » l'eſpece l'entraîne à la ſociété. »

Tom. vij, p. 31.

Pag. 28, 29.

Penſées de M. de Volt. pag. 28, édit. de 1765.

D. Il eſt donc faux que le beſoin ait raſſemblé les premiers hommes?

*R.* Abſolument faux. Les premiers habitants de la terre ont été réunis ſous les yeux du premier homme. C'étoit une grande famille que Dieu lui-même avoit aſſemblée.

D. D'où viennent donc les hommes civiliſés par Amphion, par Orphée, &c. ceux dont parle Cicéron, *L. 1. de Inv. c. 2.* la fille de Châlons, l'homme ſauvage d'Hanovre, un autre que nous

avons vu manger des cailloux long-temps après avoir été pris par les Hollandois dans une Isle déserte?

*R.* Après la dispersion des Nations, quelques-unes ont pu devenir sauvages, comme les Tartares; antropophages, comme les Brasiliens, & être civilisées par quelque Héros ami de l'humanité *(a)*. Mais ces hommes n'ont jamais été sans raison, sans société, ni même sans Loix. – Les hommes sauvages, qu'on a trouvés quelquefois dans des Provinces cultivées, ont été abandonnés dans un âge tendre, loin de leurs habitations *(b)*; leur raison est devenue semblable à une semence jettée dans une terre inculte. Ils ont montré de l'intelligence dès que leur ame a pu se développer: or rien ne se montre où il n'y a rien.

D. L'état des Nations Américaines qu'on appelle *Sauvages* n'est-il pas l'état primitif des sociétés humaines, &, comme parlent quelques Philosophes, l'état de nature?

*R.* Ceux qui ont osé prétendre que l'état de ces Nations étoit l'état de nature, ont dégradé l'excellence de leur être, & n'ont envisagé l'homme que dans la moindre partie de lui-même, dans la constitution physique; comptant pour rien l'être moral, & ce développement des facultés de l'ame pour lequel l'homme a été fait. – Si cet état est si naturel à l'homme, d'où vient que presque tous

---

*(a)* C'est ce que marque le vers d'Horace:

*Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.* a. p.

*(b)* Ce n'est point ici une assertion sans preuve; on vient de la vérifier encore en 1774, à l'égard de trois Anglois de la Virginie, & d'un Savoyard.

les hommes se sont civilisés ? – L'état de nature ne sauroit être un état aussi malheureux que celui des Sauvages ; car qu'est-ce qu'un Sauvage, tel que ceux de l'Amérique, dont des Écrivains insensés ont osé vanter la félicité ? « C'est un enfant vigou-» reux, privé de ressources, d'expérience, de rai-» son, d'industrie, qui souffre continuellement la » faim & la misere, qui se voit à chaque instant » forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne » connoît d'autres loix que son caprice, d'autres » régles que les passions du moment, d'autre droit » que la force, d'autre vertu que la témérité ; » c'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vin-» dicatif, injuste, qui ne veut point de frein, » qui ne prévoit pas le lendemain, qui est à tout » moment exposé à devenir la victime ou de sa » propre folie ou de la férocité des stupides qui lui » ressemblent. La vie du Sauvage, auquel des » spéculateurs chagrins ont voulu ramener les » hommes ; l'âge d'or si vanté par les Poëtes ne » sont dans le vrai que des états de misere, d'im-» bécillité, de déraison ». Nous copions ici un Philosophe qui dit ordinairement des choses fort mauvaises, & quelquefois des choses très-vraies (*a*).

## §. IV.

D. Comment répondez-vous au fameux argument de Lucrece, que l'ame semble croître & s'affoiblir avec le corps, & dépendre de lui dans ses opérations ; qu'elle doit périr avec lui, puisqu'elle naît avec lui (*b*) ?

---

(*a*) Système social. T. 1, ch. 16, p. 202.

(*b*) *Præterea gigni pariter cum corpore & unà*
*Crescere sentimus, pariterque senescere mentem,*

R. C'eſt parler très-improprement que de dire de l'eſprit humain qu'il ſe forme, ſe développe, ſe fortifie; qu'en exerçant ſes facultés il les augmente, &c. Quand je conſidere attentivement un enfant, je remarque en lui une curioſité que je ne retrouve pas dans un homme: il obſerve beaucoup plus, & me paroît ſurpaſſer en réflexion le vieillard le plus méditatif. Il juge, & juge auſſi-bien qu'il voit; il ſe ſouvient, compare le paſſé avec le préſent, & en tire des conſéquences pour l'avenir. Que fait de plus l'homme le plus conſommé? Il eſt enfant parce que ſon corps eſt foible, parce qu'il eſt ignorant & ſans expérience, parce qu'il n'entend pas la langue qu'on lui parle, parce qu'il n'attache pas aux mots des idées bien diſtinctes. Mettez un homme fait dans les mêmes circonſtances; montrez-lui, par exemple, une machine dont il n'ait aucune idée, & qui ſoit deſtinée à un uſage qu'il ignore; expliquez-lui tout cela en termes de l'art, ou dans une langue qu'il ne ſache pas: il écoutera & regardera comme un enfant. — Le corps humain eſt l'inſtrument de l'ame, ſans lui elle ne ſauroit déployer ſes facultés, mais

---

*Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur*
*Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis.*
*Indè ubi robuſtis adolevit viribus ætas,*
*Conſilium quoque majus & auctior eſt animi vis;*
*Poſt ubi jam validis quaſſatum viribus ævi*
*Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,*
*Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque,*
*Omnia deficiunt atque uno tempore deſunt;*
*Ergò diſſolvi quoque convenit omnem animai*
*Naturam, ceu fumus in altas ætheris auras,*
*Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus*
*Creſcere, & (ut docui) ſimul ævo feſſa fatiſcit.*
Lucret. L. 3.

néanmoins si la voiture vient à se casser, il n'avancera d'un pas, s'il ne la quitte, & s'il n'est délivré de l'obstacle qu'elle oppose à sa course.

D. Malgré l'importance des organes dans les fonctions de l'ame, ne découvre-t-on pas dans l'état même de son union avec le corps, des marques de son indépendance & de sa supériorité sur la partie corporelle ?

*R.* Un peu de réflexion en découvre un grand nombre. C'est ainsi que les sens agissent envain, si l'ame n'y prête attention; les rayons ont beau frapper mon œil, le son, mon oreille; si mon ame, fortement occupée de quelque autre objet, se refuse à leur action, je ne vois rien, je n'entends rien.... C'est ainsi que durant le sommeil l'ame est affectée exactement comme si elle voyoit, sentoit, entendoit, &c. quoique ses organes soient dans un repos parfait. C'est la réflexion de S. Augustin (*a*) que M. de Buffon a justifiée contre les Critiques de ce S. Docteur (*b*).... C'est ainsi que

(a) *In somnis enim tibi velut corporeus apparebis, nec id corpus tuum, sed anima tua; jacebit corpus, ambulabit ipsa; silebit lingua, loquetur illa; clausi erunt oculi tui, videbit illa.* August. — Idem Tertull. L. 1. *De Animâ.*

(b) « Si l'on fait attention que notre ame est souvent » pendant le sommeil & l'absence des objets, affectée » de sensations, que ces mêmes sensations sont quelquefois bien différentes de celles qu'elle a éprouvées par » la présence de ces mêmes objets, en faisant usage des » sens, ne viendra-t-on pas à penser que cette présence des » objets n'est pas nécessaire à l'existence de ces sensa» tions, & que par conséquent notre ame & nous, pou» vons exister tout seuls & indépendamment de ces ob» jets. » Hist. nat. T. 2, p. 433. Envain dira-t-on que les brutes rêvent aussi. Car, 1.° quelle que soit la nature

souvent

ſouvent dans des corps détruits par l'âge ou les maladies, l'ame quoique placée au milieu des ruines, garde toute ſa force & toute ſa grandeur.... C'eſt ainſi, que lorſqu'on coupe un doigt à un homme, & qu'il ſent la douleur dans le doigt ou dans l'eſpace qu'il occupoit, la nature nous déclare que c'eſt un accident qui n'altere en rien l'excellence de celui qu'il afflige. Quel que ſoit l'état du corps, nous ſerons toujours eſtimés par nos connoiſſances, notre probité, notre intégrité, notre déſintéreſſement, notre amour pour la Patrie. Nous ſentons que ce ſont là des qualités qui nous appartiennent, & qui nous rendent eſtimables, de même que leurs contraires nous rendent mépriſables. Nous connoiſſons ces qualités, comme nous connoiſſons les qualités ſenſibles: nous ſavons qu'elles n'ont rien de commun avec le corps, non plus qu'avec ſes

des brutes, que nous démontrerons être très-différente de celle de l'homme, quelques facultés qu'elles puiſſent avoir de communes avec l'homme, il réſulte toujours de l'obſervation que nous venons de faire, que notre ame n'eſt point eſſentiellement aſſujettie aux organes pour voir, entendre, ſentir, &c. — 2.° Les ſignes de rêve que nous voyons dans les animaux, tels que l'aboi du chien, &c. ne ſuffiſent pas pour nous aſſurer de ce qui ſe paſſe dans leur imagination. Le corps a ſouvent des mouvements analogues à certaines ſenſations, ſans que l'ame ſoit frappée d'aucune image Il eſt déraiſonnable de juger des choſes que nous ne pouvons que ſoupçonner ſur des ſignes équivoques, par celles que nous connoiſſons par une expérience intime. — 3.° Les rêves des brutes, s'ils ſont réels, ne ſont formés que par des images récemment & fortement imprimées, par exemple, d'un lievre en courſe. Ceux de l'homme, ſuivant la remarque de M. de Buffon, ſont très-différents.

parties, ses dimensions, sa figure, & l'espace qu'il occupe (*a*).... C'est ainsi que quand je suis occupé de la Religion sainte qu'a apporté Jésus-Christ sur la terre, mon ame est dans la joie, tandis que mon corps est mal affecté, & semble se dissoudre : au contraire, elle s'afflige, s'il arrive qu'il se fasse sur le corps certaines impressions qui flattent les sens au-delà de ce que la Loi permet; elle y résiste.... C'est ainsi que je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds, & que je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est-là le siége de la pensée; quoiqu'il soit impossible de concevoir un cheval sans les parties constituantes du corps de cet animal, &c.

*Quasi morientes, & ecce vivimus. Quasi tristes, semper autem gaudentes.* 2. Cor. 6.

D. N'eût-il pas été plus convenable de rendre l'âme indépendante des organes, ou de donner aux organes la même force, la même activité, dans tous les hommes, & dans tous les âges ?

*R.* Dans le premier cas, l'homme ne seroit point un composé d'ame & de corps, ce seroit un pur esprit. Autant vaudroit demander, s'il n'eût pas été expédient qu'une chose fût sans être. — On ne raisonne pas mieux en prétendant que les organes auroient dû par-tout & toujours être les mêmes. L'homme en ce cas ne vieilliroit point, il ne seroit point exposé aux altérations de la matiere, il ne seroit pas composé d'un corps assorti à l'état actuel de la nature. Il est ridicule d'isoler ainsi les choses & de ne les pas considérer dans la place qu'elles tiennent dans l'univers, dans leur dépendance des Loix générales, & selon l'importance de leur situation respective dans la chaîne des êtres.

---

(*a*) Platon emploie souvent ce raisonnement dans son premier Alcibiade.

Au-lieu de raisonner à perte de vue sur tout ce qui excite la censure philosophique, il faudroit s'appliquer un moment à concevoir les inconvénients qui résulteroient d'une hypothese si *curieusement* imaginée. Si nos organes agissoient toujours avec la même activité, où en serions-nous ? Si l'impression, causée par le souvenir d'une injure, ou de quelque grand malheur, étoit aussi vive après dix ans, qu'au moment de l'événement, qu'elle foule d'idées & de sentiments désolants l'homme n'assembleroit-il pas ? — Si les enfants naissoient formés & instruits, comment les contenir, comment se les attacher, à quoi les occuper ? Leur éducation donne aux parents un travail utile & nécessaire, elle est le lien des familles & le soutien de la société générale : c'est par la nécessité de l'éducation que M. de Buffon prouve l'impossibilité d'une Nation absolument sauvage. — Les vieillards menent ordinairement une vie triste & misérable ; outre les maux actuels, ils sont effrayés par la vue d'une mort prochaine ; une imagination vive, une présence d'esprit inaltérable augmenteroient leur mal. Des plaisants ont excusé les Cannibales, qui mangent leurs peres pour leur épargner les incommodités de la vieillesse. La nature est plus *clémente,* plus sage, elle affoiblit le sentiment & la connoissance de ces incommodités. — Si tous les hommes étoient capables des mêmes choses, les Arts & les Sciences rentreroient dans le néant, puisque tout le monde s'attacheroit aux plus nobles & aux plus commodes ; l'inégalité des hommes, si nécessaire à la conservation du monde, s'anéantiroit (*a*),

T. vij, p. 18, 19, 31.

(*a*) **Rousseau, Diderot, Helvétius, &c. à l'imitation de**

le génie perdroit sa variété, la terre ses richesses, la société ses liens.

D. Comment est-ce que l'ame, après la mort de l'homme, apperçoit, agit, sans le concours de la matiere, puisque tout cela se fait actuellement par le moyen des organes ?

*R.* Malgré la certitude du fait, une idée distincte des opérations d'une substance purement spirituelle, est au-dessus de nos recherches. Il est évident qu'une telle ame peut agir sans organes; mais la connoissance exacte de son état, de sa maniere d'être & d'opérer, ne vient que par le sentiment; & dans une ame unie au corps, ce sentiment tient presque toujours à quelque influence de la matiere. « Dans ces différentes situations, dit » l'Abbé Richard, on reconnoît toujours le même principe d'action, c'est-à-dire une substance » spirituelle, active de sa nature, faite pour agir » indépendamment des sensations, quoique dans » l'état actuel des choses, on ne puisse pas expliquer comment sans elle l'ame pourroit agir. Les » liens auxquels elle est attaché, ne lui permettent pas de s'élever si haut : elle ne peut avoir » à ce sujet que des lueurs imparfaites, que l'obs-

Théorie des songes, pag. 189.

---

Platon & de Don Quichotte, ont prétendu que les hommes devoient être égaux : c'est une erreur visible : l'Auteur même du *Systême de la Nature* en est convenu, & a démontré, sans égard pour ces Philosophes, que l'inégalité des conditions est le fondement & le soutien de la Société, qu'elle résulte nécessairement de la constitution de nos ames & de nos corps. Voyez d'excellentes réflexions sur cette inegalité, *Esprit de Bourdaloue*, p. 91 & suiv. — *Spectacle de la Nat.* T. 6, p. 154. — *Lessius, de Provid. Numinis*, L. 1, n° 120. *Sed & in paupertate*, &c. Ce morceau est admirable.

» curité de la matiere & sa pesanteur étouffent » aussitôt ». Nous ne concevons parfaitement aucune des opérations actuelles de notre ame, quoique nous en ayons l'expérience : nous ne voyons pas quelle pourroit être la nature d'un sixieme sens dans un corps animé, quoiqu'il soit très-certainement possible. Il y a eu des phénomenes d'ouie, de vue, de tact, &c. que la Physique n'a point expliqués, & dont on n'a pu se faire une idée précise.... Quelque parfaits que soient les organes d'un corps mortel, ils apportent toujours quelque résistance aux sublimes opérations de cet être actif & rapide. Il ne prendra l'essor que lorsqu'il en sera délivré, ou que son instrument aura été réformé dans la lumiere d'une vie glorieuse & immortelle. C'est ce que les Sages de l'antiquité ont conçu comme les modernes ; & c'est ce qui est très-aisé à concevoir, puisque c'est une conséquence manifeste de l'idée que nous avons de l'esprit & de la matiere (*a*).... outre l'activité & l'excellence inséparable d'un esprit affranchi des entraves du corps, l'ame des Justes, placée dans le sein de Dieu, prendra un essor nouveau, puisera une vie nouvelle, & de nouvelles lumieres dans la source de toute vie & de toute lumiere (*b*).

---

(*a*) *Igneus est ollis vigor & cœlestis origo*
*Seminibus, quantùm non noxia corpora tardant*
*Terrenique hebetant artus moribundaque membra.*
Æneid. 6.

*Namque omnem, quæ nunc obducta tuenti*
*Mortales hebetat visus tibi, & humida circum*
*Caligat, nubem eripiam.* Ibid. 2. 604.

(*b*) *Revelata facie gloriam Domini speculantes, in eam-*

## §. V.

D. Puiſque tout ſe réunit à nous perſuader que notre ame eſt ſpirituelle, comment quelques Anciens ont-ils pu la croire matérielle? dira-t-on que l'idée de *l'Eſprit* eſt une idée neuve, inconnue dans les premiers ſiécles de la Philoſophie?

*R.* Si quelques hommes ſages ont parlé de l'ame comme ſi elle étoit matérielle, c'eſt que le mot de matiere a été pris pour *ſubſtance* (*a*). L'idée d'un pur eſprit eſt auſſi ancienne que le monde. Platon & Cicéron s'exprimoient comme Malebranche & Deſcartes. Il n'eſt pas croyable que nos Philoſophes aient cru ſérieuſement pouvoir nous faire illuſion ſur une choſe ſi connue (*b*). L'Auteur du *Syſtême de la Nature*, toujours fidèle à ſe contredire, avoue lui-même que dans tous les temps on a eu recours aux eſprits pour expli-

---

*dem imaginem transformamur, à claritate in claritatem, tanquam à Domini ſpiritu.* 2. Cor. 3. *Quoniam apud te eſt fons vitæ, & in lumine tuo videbimus lumen.* Pſ. 35.

(*a*) Voyez la juſtification de quelques anciens Peres, dans le Dict. des Héréſies de M. Pluquet. Art. *Matérial.* §. 1, n° 2.

(*b*) Remarques de M. Lagrange ſur Lucrece, Tome 1, p. 347. — Exam. du Mat. T. 1, p. 170. T. 2, p. 222. — Il eſt impoſſible d'exprimer mieux que Ciceron la parfaite ſpiritualité de Dieu & de l'ame humaine : *Neque verò Deus ipſe qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi poteſt, niſi mens ſoluta quædam ac libera, ſegregata ab omni concretione mortali.* Tuſc. L. 27. — *In animi autem cognitione dubitare non poſſumus, niſi planè in phyſicis plumbei ſumus, quin nihil ſit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex; quod cùm ita ſit, certè nec ſecerni, nec dividi, nec diſtrahi poteſt, nec interire igitur.* Tuſc. L. 29.

quer les opérations de la matiere; si ces esprits étoient matériels, comme ces rares Critiques le prétendent, il falloit donc encore d'autres esprits pour expliquer l'action de ceux-ci. Des esprits matériels, le beau langage!

§. VI.

D. Si les ames sont spirituelles, ne faudra-t-il pas admettre une création continuelle, ou bien dire, comme quelques Anciens, que l'esprit même peut se propager? Le premier parti paroît contraire à la simplicité des voies de Dieu, & le second semble matérialiser l'esprit.

*R.* 1.° Pour m'assurer que mon ame est spirituelle, je n'ai pas besoin de philosopher beaucoup sur son origine; il me suffit d'en être convaincu par le sentiment de moi-même. On auroit bonne grace de nier l'existence d'un homme qu'on voit & qu'on entend, parce que peut-être on ignore d'où il vient, & comment il est arrivé dans nos Provinces, par mer ou par terre, à pied ou à cheval. 2.° Une création continuelle doit être rejettée quant aux êtres, dont la conservation & la réproduction sont assurées par les Loix générales, qui maintiennent & qui renouvellent le monde: mais pour des êtres qui ne se propagent point, & dont la simplicité exclut la division, la création est nécessaire & leur existence réclame la sagesse & la puissance du Créateur. Des Philosophes désespérés de ne pouvoir expliquer quelques mysteres de la nature physique, ont eu recours à l'intervention immédiate de la Divinité. Newton avoue qu'il en faut souvent revenir là. D'Alembert nous dit que souvent la meilleure raison est: *Dieu l'a voulu ainsi.* Après cela, on nous chicane sur la

création des êtres spirituels. — On a beau nous dire, que Dieu ne peut s'occuper à forger des ames pour les hommes, les puces & les éléphants. Pour les puces & les éléphants, comme nous ne connoissons pas leurs ames, nous ne savons pas s'il est nécessaire de les créer, ou si elles sont le résultat de quelques Loix générales, inaccessibles jusqu'ici aux recherches de la philosophie. — L'ame humaine est le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu, le but & le lien de l'universalité des êtres dont elle jouit. L'acte de toute-puissance qui la produit, n'est pas plus indigne de Dieu que les regards de complaisance dont il l'honore, les bontés paternelles dont il la comble, la félicité éternelle qu'il lui destine. — Si quelques Peres ont cru que les ames se propageoient, c'est qu'ils ont pensé que cette fécondité ne contredisoit pas la nature d'un être simple & spirituel. S. Augustin a soin de nous en informer en termes précis (*a*). Ils ont pu se tromper, mais cette erreur ne suppose aucune mauvaise intention, & n'a dans leurs principes aucune conséquence pernicieuse.

*Inf. digress. sur l'ame des Brutes. pag. 216.*

D. Ne pourroit-on pas dire avec Leibnitz & Wolff, que toutes les ames ont été créées à la

---

(*c*) *Aug. L. de Animâ, c. 5.* Quelques Théologiens modernes disent que cette opinion a été condamnée au cinquième Concile de Latran ; mais il paroît qu'ils n'ont lu ni S. Augustin, ni le Concile. Les Chrétiens d'Abyssinie, dans le tems qu'ils étoient très-étroitement unis à l'Eglise Romaine, ont toujours adhéré au sentiment de la propagation des ames. Les Journalistes de Trévoux ont sagement appellé cette opinion, *surannée*, sans lui attacher aucune qualification odieuse. Le P. Norris a réfuté victorieusement sur cet article les adversaires de S. Augustin. *Vindic. Aug. c. 4, §. 3.*

fois, & unies à des corps infiniment petits, contenus dans celui du premier homme?

*R.* Une pareille imagination ne mérite pas qu'on la discute sérieusement. Elle n'est bonne qu'à montrer jusqu'où le délire des systêmes a pu conduire un aussi beau génie que M. Leibnitz. Pour ce qui est de Wolff, on sait que les idées originales ont toujours eu chez lui une préférence marquée sur toutes les autres. Ces ames sans doute sont réparties à proportion dans tous les hommes, chacun en renferme cent millions pour sa part. Le Matérialisme le plus plat n'a jamais déraisonné de la sorte.

D. La création continuelle des ames n'engendre-t-elle pas bien des questions difficiles à résoudre? Par exemple, vers quel temps l'ame vient-elle s'unir au corps? Dans quelle partie du corps est-elle envoyée? Les monstres ont-ils une ame raisonnable? Les monstres doubles en ont-ils plusieurs?

*R.* Souvent la vérité engendre plus de questions que l'erreur; celles-ci ne font rien au fond de la chose; quand on n'y répondroit rien du tout, la doctrine de la spiritualité de l'ame n'en seroit ni moins sage, ni moins prouvée. Le temps où l'ame s'unit au corps ne peut se déterminer exactement, vu sur-tout que sa présence n'est point absolument nécessaire au commencement, ni même aux premiers progrès de la végétation ou de l'accroissement (*a*); on peut croire que l'époque

---

(*a*) C'est-là une chose incontestable, prouvée par des observations décisives.

« Les enfants acéphales, c'est-à-dire, qui naissent sans » crâne & sans cerveau, meurent dès leur naissance,

en eſt plus reculée qu'on ne le penſe ordinairement : le parti le plus ſage, dit S. Auguſtin, eſt de ne rien prononcer là-deſſus, & de conſentir à ignorer l'époque préciſe où la matiere terreſtre deſtinée à être la demeure d'un eſprit immortel, commence à jouir de cette ſublime prérogative (*a*). — Que l'ame ſoit placée dans le centre oval, ou dans la glande pinéale, ou dans le cerveau, ou dans le cervelet, ou dans le corps calleux, ou comme M. de Buffon ſemble le croire dans le diaphragme, ou bien que, ſans être étendue, elle ſemble en quelque ſorte ſe meſurer ſur l'étendue du corps, comme les Anciens le penſoient; c'eſt ce qui eſt abſolument étranger à la matiere que nous traitons ici. Pour décider cette queſtion, il faudroit connoître la maniere d'exiſter des eſprits, & avoir redreſſé quelques erreurs que la vue & l'uſage continuel des corps ont fait naître dans la repréſentation des choſes. — Quand les monſtres s'éloignent abſolument de la forme humaine, & que les organes ſe refuſent à loger & à ſervir un être raiſonnable, les mêmes loix qui animent les brutes, animent ces rejettons informes de l'humanité. Locke dit judicieuſement qu'il eſt difficile de fixer le degré de monſtruo-

---

» parce que ces parties ſont eſſentielles & néceſſaires à » l'homme qui vit de ſa propre vie ; le fœtus vit ſans » elles, parce qu'il doit à la mere une partie de la force » qui l'anime, & qui ſupplée aux organes qui lui man» quent. » Rouſſel, Syſt. phyſ. & mor. de la femme, p. 262. V. un exemple remarquable, *Ephemer. German. T. 2, p. 60.*

(*a*) *Quæri igitur ac diſputari poteſt (quod utrum ab homine inveniri poſſit, ignoro) quando incipiat homo in utero vivere.* Enchir. c. 26.

ſité qui exclut l'ame humaine. — Quand la nature a multiplié les monſtres dans un ſeul, il eſt impoſſible de prononcer ſur l'état de l'animation ſans avoir examiné en Phyſicien habile la conſtitution & toutes les parties de cet être irrégulier.

---

## *Digreſſion ſur l'ame des Brutes.*

D. Quel rapport y a-t-il entre le dogme de la ſpiritualité de l'ame humaine, & les différentes queſtions ſur l'ame des bêtes ?

*R.* Aucun ; il n'y a que de mauvais raiſonneurs qui aient pu ſe roidir contre la démonſtration du ſentiment intime, pour s'amuſer à raiſonner ſur une choſe qu'ils ne connoiſſent pas. L'homme connoît ſon ame par le ſentiment le plus vif, le plus clair, le plus identifié, ſi je puis parler ainſi, à lui-même, & par le retour ſur ce ſentiment ſur lequel il raiſonne. A-t-il une idée de l'ame des bêtes ? Eprouve-t-il ce qui ſe paſſe dans les bêtes lorſqu'elles agiſſent ? Connoît-il cette ame dont il n'a ni idée, ni ſentiment intérieur ? N'eſt-ce pas extravagance de vouloir comparer une choſe que l'on connoît avec une autre que l'on ne connoît pas ? Le comble de l'extravagance n'eſt-ce pas de vouloir juger par celle que l'on ne connoît pas, de celle qu'on connoît ?

D. Lucrece, Montagne, Helvétius, &c. n'ont-ils pas eu raiſon de ranger les bêtes à côté de l'homme, puiſqu'elles agiſſent comme les hommes ?

*R.* Il faut avoir fermé les yeux ſur l'état le plus viſible de la nature, pour dire que les animaux agiſſent comme l'homme. S'ils agiſſent par réflexion, pourquoi leurs opérations ſont-elles toujours les mêmes ? pourquoi les hirondelles de la

Chine font-elles leurs nids comme celles de France? pourquoi font-elles aussi artistement le premier que le dernier? Les abeilles ont-elles une forme pour leur ruche en Espagne, & une autre en Pologne? les vieilles travaillent-elles avec plus de sagesse que les jeunes? Les toiles des araignées étoient-elles plus grossieres au temps de Romulus, & ces infatigables fileuses sont-elles devenues plus habiles depuis tant de siécles que cet art est établi parmi elles? M. de Condillac qui prétend que dans les actions mêmes communes à toute l'espece, les animaux ne font d'abord que des essais, n'a sans doute pas cru la nature digne de ses regards; il n'a jamais observé le travail des castors, des abeilles, des araignées; ou bien les idées systématiques lui ont fasciné les yeux. Il est inutile de s'amuser à réfuter ces contes, depuis que M. de Buffon a si clairement démontré, dans tout le cours de son Histoire naturelle, que la prétendue raison des animaux étoit une vraie nécessité physique (*a*).

D. Pourquoi refuseroit-on la raison aux animaux, puisque leurs actions & leurs ouvrages semblent déceler le génie?

R. Pourquoi la leur accorderoit-on? Elle leur est inutile: puisque par une impression aveugle, uniforme, infaillible, ils font tous les ouvrages propres à leur espece, ils pourvoient à tout ce

(*a*) On peut voir encore sur cette matiere Bonnet, Contempl. de la Nat. T. 2, p. 137. — Anti-Lucrece, L. 6. — Scheuchzer, Phys. sac. T. 7, p. 1345. — Reimar. Observ. phys. & moral. sur l'instinct des animaux. — Schott, Phys. cur. T. 2, p. 769. — Spect. de la Nat. T. 1, p. 326; T. 2, p. 500. — Girardin, Incréd. désabusé, T. 2, p. 34 & suiv.

que leur conservation exige. S'il faut supposer de la raison aux brutes dit un Auteur célèbre, il faudra en supposer aux étoiles, aux plantes, à tout ce qui existe; parce que tout se fait selon l'ordre, & pour le bien-être de l'univers en général & en particulier (*a*). En effet, si j'admire l'adresse des abeilles, qui ajustent avec tant de symmétrie leurs petites niches, j'admire également celle des plantes, qui produisent leurs fleurs & leurs fruits avec tant d'ordre & de propreté. Les vignes & les haricots rampent de tous côtés, & avancent leurs filaments, comme autant de mains pour s'accrocher; dès qu'ils ont réussi, ils s'élevent & s'unissent de la maniere la plus étroite à l'objet qui les soutient. — Si les animaux agissent par raison, ils ont une ame bien plus sublime, plus excellente que l'homme; leurs opérations ont une marche plus simple, plus sûre, plus soutenue. — Si les animaux étoient doués de réflexion, l'homme n'en seroit plus le maître: le monde habité seroit confondu dans toutes ses parties, ou plutôt il cesseroit d'être. Nous n'ajouterons rien aux dissertations du *Spectacle de la Nature*, sur ce sujet, T. 3, p. 500. — Tout ce que l'on peut conclure des opérations des brutes, c'est qu'une Intelligence les a créées & les conserve.

D. Quelle idée peut-on se former de l'instinct, ou bien de la nécessité physique qui conduit les animaux?

*R.* On ne s'éloignera peut-être pas du vrai en

---

(*a*) *Qui rationabilitatem brutorum adoptat, non se extricabit ex obviis difficultatibus, sed potiùs intricabit, coactus rationem tribuere cœlo, stellis, aëri, imo toti mundo.* Phys. sac. T. 7, p. 1345. — Anti-Luc. L. 6, v. 409.

les croyant dirigés par des affections & des sensations analogues en quelque sorte à celles des somnambules, des hommes en délire, ou bien de ceux qui agissent dans les moments d'une parfaite distraction. M. Gyrardin, *l'Incréd. désabusé*, *Tom.* 2, *pag.* 34, manie ces comparaisons avec tout l'avantage possible. L'instinct peut se définir *un penchant naturel pour certaines actions, accompagné d'une force agissante.* Par cette définition, l'on voit que l'homme, malgré que la raison paroisse lui suffire, n'est pas destitué des avantages de l'instinct, & qu'il en peut puiser la notion dans lui-même. Car qui a appris à un Paysan, à un étourdi, à un imbécille, que le poids éloigné du centre a plus de force; que le bras élevé pourra soutenir tout le poids du corps qui commence à tomber; que le centre de notre pesanteur doit toujours être droit au-dessous de nos pieds? & cependant les idiots pratiquent toutes ces régles avec la même justesse que les plus habiles Philosophes. Un enfant gémit tout d'un coup à la vue d'un serpent, il s'écrie, il s'enfuit; au contraire à la vue d'une pomme il sourit, il s'approche, il étend la main pour la prendre & la manger. Il n'y a en cela ni réflexion ni délibération, ni liberté.

D. Outre les opérations invariables des animaux, n'en voit-on pas d'autres qui semblent résulter des circonstances, n'a-t-on pas observé qu'ils corrigeoient leurs erreurs, & perfectionnoient leur conduite?

*R.* La sensibilité physique avertie par des impressions multipliées, peut sans doute instruire un animal, le corriger, le perfectionner en un certain sens, & à un certain point, sans l'intervention d'aucun raisonnement; car si les animaux ont fait

*Natura solertiam nulla ars, nulla*

leurs premiers ouvrages, mille fois plus admirables que tout ce que présente l'industrie acquise, par un penchant aveugle, & sans aucun raisonnement, comme l'uniformité & la perfection de ces ouvrages le démontrent; ils ont pu, sans réflexion, acquérir quelque nouvelle industrie par l'habitude, par des représentations confuses, par une imagination physique, qui ne s'étend ni sur le passé, ni sur l'avenir; mais qui, à la présence des mêmes objets, éprouve les mêmes sensations, excite les mêmes mouvements, produit les mêmes effets, ou les varie, les compose, à mesure qu'elle est variée & composée elle-même. — Qu'on interroge les hommes de tous les siécles, & qu'on leur demande, si les renards d'aujourd'hui ont beaucoup plus de talents que n'en avoient les renards du temps passé. On dressoit autrefois les chiens à la chasse, les chevaux au manége comme on les dresse aujourd'hui; mais ont-ils beaucoup perfectionné leurs talents, leur esprit? &c. — Il est bon de savoir qu'on exagere beaucoup dans le rapport qu'on nous fait de certains traits ingénieux des animaux. Les Historiens du merveilleux ne respectent guere les limites de la vérité. On suppose souvent de longues combinaisons d'idées dans une chose où l'animal agit par les vues les plus simples, & par des impulsions machinales. Par exemple, si les castors ne bâtissent pas dans les Pays peuplés (*a*), c'est qu'ils y ont été inquiétés, dispersés, rebutés par la ruine réitérée de leurs édifices. Il paroît que c'est sans sujet que M. de Buffon admire cette inaction. Un de ses Copistes

*manus, nullus artifex consequi potest imitando.* Cic.

(*a*) M. Reymar a nié ce fait, & M. de Condillac n'a pas été heureux dans la défense de M. de Buffon.

se livre à cette occasion à des déclamations ridicules. Les castors du Canada bâtissent-ils aujourd'hui avec plus d'élégance & de commodité que lors de la découverte de cette Province ? S'ils font des progrès dans cet art, l'on vera un jour les castors logés comme nos Fermiers-généraux : le chef de leur république aura son Louvre : peut-être l'Architecture se perdra-t-elle parmi les hommes, & brillera-t-elle chez les castors ! Un amas de réflexions semblables, présentées avec toutes les couleurs d'une imagination maîtrisée par son feu, c'est ce qu'on appelle *Histoire philosophique*.

Histoire phil. & polit. du Commer. des Europ. dans les deux Indes.

D. Ne peut-on pas croire que c'est par un défaut d'organes que les animaux restent si loin de l'homme ? Un Philosophe fameux n'a-t-il pas enseigné que, si le sabot du cheval se changeoit en une main humaine, on verroit le cheval disputer à l'homme l'usage de la raison & l'empire de la terre (a) ?

Paling. T. 1, p. 167.

R. « Cet homme, dit M. Bonnet, qui a cru » faire un pas très-philosophique, n'avoit pas con» sidéré qu'un animal quelconque est un systême » particulier, dont toutes les parties sont en rap» port entr'elles. Si la botte du quadrupede » venoit à se convertir en doigts flexibles, la » botte subsisteroit encore dans le cerveau. » Les singes, & sur-tout le pongo ont des doigts assez

---

(a) Helvétius a pris la premiere idée de son Systême dans Montagne, & visiblement dans le chap. xiv de la *Pluralité des Mondes* de Huygens, qui néanmoins n'a eu garde de conclure d'une maniere aussi absurde que le Philosophe François. Ainsi, ce Savant en *us* n'a pas même l'honneur de l'invention en ce genre de délire.

semblables

semblables aux nôtres, cependant les voyons-nous voler d'un pole à l'autre pour se donner des secours mutuels; parcourir le globe immense de la terre, pour aller porter à de nouveaux Peuples les richesses de la Religion, de l'art, & de la nature? Les voyons-nous former des correspondances de génie, de commerce, d'industrie, d'instructions, & de sentiment? Jettez un regard sur ces vastes Palais, sur ces monuments superbes, fruits heureux du génie & chef-d'œuvres de l'art; cherchez-les chez les brutes à cinq doits. — Nous avons vu des hommes nés sans pieds ni mains, être aussi raisonnables que les autres, montrer plus d'art & d'esprit que les autres.

D. N'est-ce pas peut-être faute de société, d'éducation, & d'une vie assez longue que les animaux n'acquierent point les idées suffisantes au développement de la raison? C'est la pensée du même Auteur.

*R.* En ce cas, le corbeau qui vit long-temps, mis en cage dans quelque salle, où il y a de fréquentes assemblées académiques, deviendroit un Demosthène, un Platon; le singe dans le cabinet d'un Prince deviendroit un politique profond, un courtisan habile & rusé. Pour l'honneur de la Philosophie, il faudroit supprimer ces sortes d'imaginations. — Pourquoi les animaux ne vivent-ils pas en société comme les hommes, pourquoi ne donnent-ils pas à leurs petits une éducation polie & savante? Bientôt, sans doute, les singes établiront dans le Congo, ou la Guinée, des écoles de Mathématiques? Il sera curieux de voir parmi eux des Clavius & des Newton. On a beau raisonner sur l'influence de l'éducation; pourquoi les brutes n'établissent-elles pas

d'éducation parmi elles ? Pourquoi placées dans la société des hommes les plus sages, demeurent-elles toujours brutes ? &c.

D. Puisque, selon la remarque de M. de Buffon, le cerveau du pongo est exactement organisé comme celui de l'homme, pourquoi chercher quelque différence entre ces deux êtres.

*R.* Nous ne cherchons pas cette différence, elle se montre à découvert, & fait naître naturellement cet argument en faveur de l'ame humaine que M. de Buffon regarde comme évident & invincible. « La langue de l'orang-outang, dit cet
T. 14, p. 61. » habile Naturaliste, & tous les organes de la voix » sont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas. Le cerveau » est absolument de la même forme & de la » même proportion, & cependant il ne pense » pas. Y a-t-il une preuve plus évidente que la » matiere seule, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée, ni la parole » qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit ani-
T. 14, p. 4. » mée par un principe supérieur..... Cet orang-» outang, dit-il ailleurs, ou ce pongo, n'est en » effet qu'un animal, mais un animal très-singu-» lier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en » lui-même, sans se reconnoître, sans se convain-» cre que son corps n'est pas la partie la plus
T. xj, p. 3. » essentielle de sa nature.... Aussi le singe est il » indocile autant qu'extravagant. Sa nature est » en tout également revêche. Nulle sensibilité » relative, nulle reconnoissance des bons traite-
T. 14, p. 38. » ments, nulle mémoire des bienfaits.... Le singe » n'imite pas l'homme, par ce qu'il veut, mais
p. 41, 42. » par ce qu'il peut.... Le singe est plus loin de » l'homme que la plupart des autres animaux ; le

» chien, par exemple, l'éléphant, &c. » On peut voir d'autres observations dans le même Naturaliste, qui renvoient évidemment le singe à la classe des créatures destituées de raison, & qui détruisent par une preuve de fait la philosophie Epicurienne, occupée à chercher dans l'organisation du cerveau la différence de deux êtres si éloignés l'un de l'autre.

D. Ne pourroit-on pas soupçonner que, malgré la ressemblance de l'anatomie du singe & de l'homme, quelque défaut imperceptible empêche la naissance de la pensée, comme il arrive dans les imbécilles ?

*R.* Il est vrai que, dans l'homme imbécille, la pensée est empêchée par un défaut d'organes ; mais la pensée se manifeste dans tous les hommes où ce défaut n'est pas : je la découvre dans moi-même par la conscience la plus intime ; d'où j'infere, avec le plus grand fondement, que le principe de la pensée se trouve également dans l'homme imbécille. Au contraire, nul singe n'ayant jamais pensé, je dois conclure que la pensée ne lui appartient pas. Les qualités générales de l'espece sont le résultat de l'essence & de l'immuable nature. — Après tout ce que l'on peut imaginer là-dessus, il est toujours certain, & M. de Buffon le démontre, que l'homme pense, que le singe ne pense pas, & que l'on ne découvre aucune raison de cette différence dans les organes. — Tandis que les esprits incertains s'amusent à des que *sait-on*, à des *peut-être*, à des *pourquoi pas* ; le Sage se décide sur les faits, & ne voit là aucun mystere, ni aucune matiere de dispute : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem Dei creavit illum*. . . . *inspiravit in faciem ejus* ; voilà toutes les questions Gen. I. v. 27. II. v. 7.

résolues, & les raisons de la différence établies.

T. 14, p. 32. « Le Créateur, dit M. de Buffon, a pénétré le » corps de l'homme de son souffle divin : s'il eût » fait la même faveur, je ne dis point au singe, » mais à l'espece la plus vile, à l'animal qui nous » paroît le plus mal organisé, cette espece seroit » bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée » par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle

Ibid. p. 312. » eût pensé, elle eût parlé. » .... « Cette éten» due, dans notre nature, vient moins des proprié» tés du corps, que de celles de l'ame : l'homme » s'est, pour ainsi dire, soumis tous les éléments » par un seul rayon de son intelligence ; il a pro» duit celui du feu, qui n'existoit pas sur la sur» face de la terre ; il a su se vêtir, s'abriter, se » loger .... sans être ni si fort, ni si grand, ni si » robuste que la plupart des animaux ; il a su les » vaincre, les dompter, les subjuguer, les confi» ner, les chasser, & s'emparer des espaces que la » nature sembloit leur avoir exclusivement dé» partis. »

D. Ne suffit-il pas de conclure de ces observations, que l'ame des brutes est à la vérité bien inférieure à celle de l'homme ; mais qu'elle n'en differe que du plus au moins ?

*R.* Toutes ces observations prouvent que chez les brutes il n'y a point de réflexion, & qu'elles en sont incapables ; puisqu'avec les organes les plus analogues à l'homme, elles ne réfléchissent pas. Or, avoir la réflexion & ne l'avoir pas ; être capable de penser, & en être absolument incapable, ne sont pas des différences du *plus au moins*, mais des propriétés fondées sur la nature des choses.

D. Puisque les animaux sont si loin de l'homme,

& que leur nature est si différente de la sienne, que peut-on dire de raisonnable sur le principe qui constitue leur être ?

*R.* Quelques Philosophes ont cru que c'étoient de pures machines ; d'autres ont cru qu'ils avoient des ames matérielles ; d'autres ont dit que ces ames étoient spirituelles, mais d'un ordre inférieur & d'une espece différente de l'âme humaine : plusieurs enfin ont cru que ces ames n'étoient ni matiere ni esprit, mais quelque être mitoyen, qui ne fût ni l'un ni l'autre.

D. Que faut-il penser de ces différentes opinions ?

*R.* Quand l'homme se mêle de prononcer sur la nature intime des êtres, & en général dès qu'il quitte la sphere des choses sensibles, ou celles qui sont du ressort de sa raison, tout devient ténébres pour lui ; & quelque parti qu'il prenne, il ne manque pas de s'égarer : il n'a plus d'autre guide que cette lumiere insidieuse dont parle un Ancien :

*Quale per incertam lunam sub luce malignâ*
*Est iter in silvis, ubi cælum Jupiter umbrâ*
*Condidit, & rebus nox abstulit atra colorem.* Virg.

D. Mais encore ne peut-on pas porter quelque jugement éclairé sur ces différentes opinions ?

*R.* La différence essentielle entre l'homme & la brute étant reconnue, il semble inutile d'adopter ou de réfuter les imaginations des hommes sur la nature d'une chose qu'ils ignorent, & qu'ils ignoreront toujours. Dieu a créé les animaux pour le service de l'homme ; l'homme s'en sert, & cela lui doit suffire. Voici néanmoins ce qui semble être certain. L'opinion qui fait des bêtes de pu-

res machines, eſt plutôt un amuſement philoſophique qu'un réſultat de raiſons propres à perſuader un eſprit attentif & appliqué. S'échauffer avec l'Auteur des *Américaines* en faveur du méchaniſme des brutes, juſqu'à dire que *c'eſt une vérité que Dieu a révélée aux petits & aux foibles, pendant qu'il l'a cachée aux grands & aux ſavants de la terre*; que *c'eſt ne vouloir pas plier ſous la main du Tout-Puiſſant, que de n'adopter pas* le paradoxe Carthéſien; c'eſt profeſſer tout l'enthouſiaſme des ſyſtêmes. Dire qu'*aucun être ne peut ſouffrir, à moins qu'il n'ait péché*, afin de conclure delà que les bêtes ne ſouffrent pas, c'eſt abuſer d'un paſſage de S. Auguſtin (*a*) qu'on n'entend pas, contredire le Livre de Job (*b*), & ne ſavoir pas évaluer les ſouffrances d'un être dénué de réflexion. Il eſt ridicule de meſurer les douleurs des brutes ſur les nôtres. M. de Buffon croit que leur ſenſibilité phyſique diminue à meſure que leur organiſation s'éloigne de celle de l'homme; elle paroît finir abſolument & perdre tous ſes reſſorts dans l'huitre, l'animal-fleur, la ſenſitive, le polybe, la *dionæa muſcipula*; on ne la retrouve plus au delà de cet eſpace de l'échelle graduée des êtres (*c*).

(*a*) On peut voir ſur cette matiere un excellent Traité du P. Merlin: *Véritable Clef des Ouvrages de S. Auguſtin*, 2 part. p. 123.

(*b*) L'Hiſtoire du ſaint Homme, & tout le réſultat de ſon Livre, démontre le contraire; on diroit qu'il n'a écrit que pour l'établir.

(*c*) Parce que la claſſe des êtres ſenſibles ſe perd imperceptiblement dans la claſſe de ceux qui ſont privés de ſentiment. Des demi-Philoſophes ont prétendu abroger les trois regnes de la nature, ne faire qu'un regne, qu'une vie, qu'une ſubſtance. Rien de plus propre à bouleverſer

Quelle que soit la sensibilité des brutes, on peut la comparer à celle d'un homme en rêve ou en délire. — Ceux qui ont dit l'ame des bêtes matérielle, n'ont pas entendu qu'elle étoit matiere, mais qu'elle ne pouvoit en aucune façon exister ni agir hors de la société de la matiere; cette idée qui semble vraie, ne nous dit rien sur la nature & l'essence de la chose qu'elle prétend expliquer. — Il paroît qu'il y a du ridicule à dire qu'un esprit puisse être dégradé au point de n'avoir d'autre destination que de chasser un lievre, de détruire les souris, de chanter des airs sauvages; & il y en a plus encore, à croire que cet esprit meurt avec le corps. — Le parti d'admettre un principe qui n'est ni matiere, ni esprit, est peut-être le plus raisonnable.

D. Un être qui ne seroit ni corps ni esprit ne renfermeroit-il pas contradiction? C'est au moins ce que l'Auteur du *Dictionnaire philosophique* assure comme incontestable?

*R.* Pourquoi y auroit-il plutôt contradiction à n'être ni corps ni esprit, qu'à n'être ni homme ni brute, ou à tenir le milieu entre quelques autres extrêmes d'une classe générale d'êtres? pourquoi les choses qui ne sont pas corps ne pourroient-elles pas être partagées en différentes classes? Quelle contradiction y a-t-il à n'être ni composé, ni pen-

toutes les idées, & à mettre la confusion dans le langage. L'insensibilité des nuances empêche-t-elle qu'un être ne sente, & qu'un autre ne sente pas? De la couleur blanche on arrive insensiblement à la couleur noire, donc toutes les couleurs sont blanches. Il en est de même du son, il n'y en a qu'un; le moyen de faire des tableaux & des violons après cette découverte?

ſant ; à n'avoir ni parties, ni intelligence ? Connoiſſons-nous aſſez l'eſprit & la matiere pour aſſurer qu'ils ſont ſeuls poſſibles dans l'univerſalité des créatures ? Au contraire, ce que nous connoiſſons de ces deux choſes ſi éloignées l'une de l'autre, nous perſuade qu'il y a entre les deux bien de la place pour ranger des êtres mitoyens qui ne toucheroient ni l'une ni l'autre des extrémités. Et qui oſeroit refuſer à Dieu le pouvoir de créer quelque eſpece de ſubſtance, qui ne fût ni étendue, ni intelligente ? Qui oſeroit lui refuſer le pouvoir de créer quelque eſpece d'êtres qui eût une petite portion de ſentiments néceſſaires à ſa conſervation, ſans avoir cependant ni liberté, ni intelligence, ni le pouvoir de penſer, de réfléchir, de comparer ? Il a créé des ſubſtances capables d'intelligence & de ſentiment * ; ce ſont les ames des hommes. Il en a créé qui ont l'intelligence, & qui n'ont pas le ſentiment ; ce ſont les Anges. Il en a créé qui n'ont ni intelligence ni ſentiment, & ce ſont celles qui ne ſont compoſées que de matiere. N'auroit-il pas pu en créer auſſi qui euſſent quelque portion de ſentiment, ſans intelligence ?

* Senſibilité phyſique.

D. Cette opinion, qui paroît la plus ſimple, n'a-t-elle pas ſes difficultés ? Ces ames immatérielles, ſans être ſpirituelles, ſont-elles produites par une création continuelle, meurent-elles avec le corps, &c. ?

V. ci-deſſus, p. 200.

*R.* Comme nous avouons que nous ne connoiſſons pas l'eſſence conſtitutive de ces ames, & que nous avons aſſuré ſa place à l'ame de l'homme, nous ſommes diſpenſés de répondre à ces queſtions, ... Ceux qui aiment à mêler toujours quelques idées ſyſtématiques avec des vérités indépendantes de tout ſyſtême, peuvent croire que le

Créateur, en répandant sur la terre la matiere séminale universelle pour la conservation & la réproduction des especes (*a*), lui a au même temps associé cette substance neutre, dont la nature nous échappe, & dont nous n'entrevoyons que l'existence; substance propre à animer les corps organisés, & à exercer son activité au moment qu'elle se trouve placée dans un composé d'organes, où elle peut se donner l'essor; mais qui hors delà reste dans l'inaction & dans une espece d'inertie. Cette idée qui simplifie extrêmement l'état de la nature, & qui produit les explications les plus générales & les plus finies, s'accorde, à fort peu de chose près, avec ce que le Cardinal Ptolomeï, le P. Kumeth, Hirnheim, M. le Cat, &c. ont écrit sur ce sujet. M. Bossuet: (*Disc. sur l'Hist. univ. 2. part. n. 1.*) Le P. Kircher (*Mund. subt. 2. part. p.* 337) raisonnent d'après la même opinion.

---

(*a*) Le P. Kircher, avec la plupart des Chymistes, appelle ce principe général des corps organisés, *Spiritus salino-sulphureo-mercurialis*. M. de Buffon aime mieux le désigner sous le nom de *molécules organiques*. C'est une erreur sans doute de dire, avec ce Naturaliste, que ces *molécules sont actives par elles-mêmes;* elles ne sont ni plus actives par elles-mêmes, ni même plus en mouvement que le feu dans les pierres & dans la poudre à canon: Maupertuis leur attribue une espece de mémoire, des desirs, des aversions, &c. Toutes ces imaginations sont propres à confirmer l'assertion de J. J. Rousseau, qu'*il y a plus d'erreurs dans un Corps d'Académiciens, que dans tout le Peuple Huron.* Emile, T. 2, P. 155.



# CHAPITRE II.

## *Immortalité de l'Ame.*

### §. I.

D. N'EST-CE PAS par zèle pour le dogme consolant de l'immortalité, que les Sages de tous les siécles ont enseigné la spiritualité de l'ame?

*R.* Point du tout. Le Philosophe éclairé n'adopte pas une opinion, parce qu'elle est consolante ou avantageuse, mais parce qu'elle est vraie. Si l'ame pouvoit être matiere, il faudroit le dire & l'enseigner: la vérité seule mérite les regards du Sage. La matiere ne peut ni agir ni penser; l'idée de la matiere est incompatible avec la simplicité & le sentiment intime du *moi*, comme nous l'avons dit. Voilà ce qui a décidé les Philosophes; ils ont envisagé la chose même, & point les conséquences.

D. Si l'ame étoit matérielle, ne faudroit-il pas évidemment conclure qu'elle meurt avec le corps?

*R.* Il faudroit encore, avant que de déduire cette conséquence, prouver qu'une matiere capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, & qu'il est plus impossible de concevoir une matiere immortelle qu'une matiere pensante. La pensée est aussi excellente que l'immortalité; si la matiere est élevée jusqu'à l'une, pourquoi n'atteindroit-elle pas l'autre? — La spiritualité de l'ame n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1.° La Religion Chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses; cette Religion m'enseigne

que je suis immortel : il faut la convaincre de fausseté, avant de corriger ma crédulité. 2.° L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser : & cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos ames. L'univers est un fait qui suppose une cause, & nous déduisons du fait l'existence & les attributs de la cause ; or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'ame humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3.° La distinction du vice & de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur ame avec des caracteres ineffaçables, & cette distinction seroit abolie si l'ame de l'homme n'échappoit pas à la ruine du corps.

D. Comment déduisez-vous l'immortalité de l'ame de l'existence de Dieu ? Ci-dessus, L. 1, c. 4. 5.

*R.* De la maniere la plus simple. S'il y a un Dieu, il est juste ; s'il est juste, il récompense le bien, il punit le mal. Il arrive souvent que l'impie prospere jusqu'à la mort, & que le juste expire dans les chaînes ; Dieu ne punit point l'un & ne récompense pas l'autre sur la terre, il le fera donc plus tard, dans le temps & dans le lieu que sa justice souveraine déterminera (*a*). « Quand je n'aurois » d'autres preuves de l'immortalité de l'ame que

Esp. max. & princ. de J. J. Rousseau, C. 1, articl. *de la Spiritualité de l'ame.*

(*a*) Ce raisonnement simple, mais invincible, est exprimé d'une maniere laconique & pleine d'énergie dans ce passage du Pseaume 57[e] : *Si est fructus justo, utique est Deus judicans eos in terrâ.* Il est vrai que delà il s'ensuit directement que l'ame survivra au corps, sans nécessairement conclure l'immortalité ; mais jamais homme, qui a cru que l'ame survivoit au corps, n'a douté qu'elle ne fût immortelle. Nous aurons lieu de donner un nouveau jour à cet article, en traitant de l'éternité des peines.

» le triomphe du méchant & l'oppression du juste,
» cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si cho-
» quante dissonance dans l'harmonie universelle
» me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois,
» tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre
» dans l'ordre à la mort. » C'est la réflexion d'un homme que les Incrédules écoutent volontiers. Nous y ajouterons un passage touchant & sublime d'un fameux Philosophe Anglois; c'est une expression du sentiment que la nature a mis dans le cœur de l'homme:

Adisson, Tragédie de Caton d'Utique.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle,
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendroit sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siécles sans fin je sens que tu m'entraînes:
Du monde & de mes sens, je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant & terrible!
O lumiere! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que suis-je, où suis-je? où vais-je, & d'où suis-je tiré?
Dans quel climat nouveau, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connoître?...
Dieu doit venger sa cause & punir les pervers:
Mais comment! dans quel temps? & dans quel univers?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime,
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime....
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste:
Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste.
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil,
Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

§. II.

D. Quand même l'ame ne seroit point immortelle, n'y auroit-il pas des devoirs à remplir, & dès-lors des vices & des vertus à pratiquer ?

*R.* Le premier des devoirs seroit de chercher son bien-être dans une félicité passagere & fugitive, de jouir & de vivre aux dépens de tout ce qui combattroit le plaisir du moment. Négliger ce devoir que la raison & l'amour invincible de moi-même me prescriroient, ce seroit un crime ou une folie. La vertu deviendroit le fléau de l'homme, & ceux qui l'embrasseroient ne seroient que des insensés (*a*). Nous nous sommes déja expliqués là-dessus, en parlant de l'existence de Dieu. Ci-dessus, *L.* 1, ch. V.

D. N'est-ce pas une Loi naturelle de ne pas faire aux autres ce que je ne voudrois pas qu'on me fît à moi-même ? n'y a-t-il pas cent autres loix de cette force & de cette indépendance absolue de tout systême ?

*R.* Ces Loix cessent d'être naturelles, elles cessent même d'être des Loix, & deviennent des extravagances, dès qu'on renverse par le fondement l'état de la nature, en donnant à son Maître & à son Roi une ame mortelle, en l'égalant à la brute, en lui assignant la même félicité, & en proposant les mêmes objets à ses desirs. En ce cas, il est évident qu'il n'y auroit pas plus de Loi pour l'homme que pour les animaux. — Si les hommes sont bornés à la félicité de quelques jours,

(*a*) *Ergo malum est virtus & inimica naturæ ; stultumque judicari necesse est qui eam sequitur, quoniam se ipsum lædit.* Lactant. restit. L. 7 ; c. 9.

je ne puis trouver mauvais qu'ils la cherchent à mes dépens; & il y a évidemment une fausse supposition dans cet axiome : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.* — Si l'homme est placé dans la destinee de la brute, si son ame n'est qu'une matiere déliée & agitée par l'impulsion d'une autre matiere, tout ce qu'on fait pour ou contre un être de cette nature n'est pas plus important que le traitement que je fais aux huîtres que je mange vivantes, & aux goujons que je fris dans une poële. — Quel sera le Législateur, le Conservateur, le Vengeur de ces Loix? Dieu.

L. 2, ch. 2, §. I. Nous avons montré combien l'idée de Dieu étoit étroitement liée avec celle de l'immortalité de

L. 1; c. 4, 5. l'ame..... Les remords? il n'y en auroit plus; l'impie s'applaudiroit de ses succès..... Le goût de la vertu? Le beau goût que celui d'une chimere, d'une affection malfaisante, ennemie du bonheur & de la raison!

D. L'amour de la Patrie, le courage militaire, l'héroïsme des armes ne semblent-ils pas avoir moins de rapport avec le dogme de l'immortalité, & pouvoir subsister dans le systême même de son anéantissement?

*R.* Ni plus, ni moins que toute autre qualité brillante ou estimable de l'homme. Voici comme s'exprime là-dessus un génie vif & vrai (*a*): « Arrête,

Young, Nuit 10.

---

(*a*) Nous n'avons garde de souscrire au jugement que l'Abbé Clément a porté des Ouvrages de M. Young, & en particulier des *Nuits*, vrai chef-d'œuvre du genre sombre. Sa critique nous paroît l'ouvrage d'un esprit plus subtil que juste. Isoler quelques expressions singulieres, & en faire un ensemble pour décrier un Ouvrage plein de choses & de beautés incontestables, c'est exercer un genre de cen-

» brave Citoyen! où vas-tu, téméraire? Défendre » ma Patrie, & mourir glorieusement pour elle. » — Oui, si tu te crois immortel tu peux affronter » la mort, puisque tu sais que la mort ne peut te » détruire. Mais si tu perds tout avec la vie, ton » courage me fait pitié. Reviens vivre en lâche, si » tu ne veux mourir en insensé. Un incrédule » hardi, qui, entraîné par l'orgueil, par l'exem» ple, par l'amour du gain, ou par le desir de la » vengeance, court perdre son être, ou se détruire » par foiblesse, est de tous les fous le plus extra» vagant : malheureuse victime d'une brillante » chimere, laisse ta Patrie s'abymer & saisis pour » toi-même une planche qui te sauve de son nau» frage. – Ma Patrie, mon Roi m'ordonnent de » mourir. — Et que t'importe ta Patrie & tes » Rois? .... Le bonheur est le prix nécessaire du » sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte » notre être, la vertu est pour nous le plus grand » des crimes. Elle viole notre Loi suprême. Mal» gré les Nations qui applaudissent à leur vic» time, tu n'es qu'un affreux suicide.... Le vice, » qui me rend heureux est ma Loi suprême; & » la lâcheté qui me conserve, est mon asyle & ma » vertu. » — « O Vertu, disoit Brutus sur le point

---

sure que Cicéron appelloit *une tyrannie grammaticale*. Les Auteurs du *Journal des Savants* observent que les jugements de M. Clément tiennent un peu de la chicane; qu'il ne tient pas toujours la balance juste, que son goût n'est point encore parvenu à sa maturité. L'Auteur des *Trois siecles de Littérature* ajoute, qu'il s'attache à des détails minutieux, & néglige d'analyser les beautés d'un Ouvrage, après en avoir discuté les défauts. Au reste, le zèle de ce Critique, contre la mauvaise Philosophie, est digne de tout éloge. *Grammaticæ non Aristarchus, sed Phalarides.*

» de mourir de ses propres mains, ô Vertu que » j'ai suivie pendant tout le cours de ma vie, & » pour laquelle j'ai quitté plaisirs & richesses, tu » n'es qu'un vain fantôme sans pouvoir! Le vice » a toujours l'avantage sur toi: & désormais est-» il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile » puissance? »

D. N'est-ce pas une assez grande récompense de vivre dans la mémoire des hommes, & de recevoir de la postérité l'hommage dû à la vertu?

*R.* 1.° Cet hommage seroit une folie de la part de ceux qui le rendroient. Honorer ce qui n'est pas, réserver son estime pour le néant, n'est point une chose sensée.

2.° Que m'importe ce qu'on dira, ce qu'on pensera de moi, quand je ne serai plus? Ne vaut-il pas mieux vivre & sentir que de s'anéantir pour faire parler de soi?

3.° Ce souvenir de la postérité fût-il une récompense digne de la vertu, le moyen de me l'assurer? De cent qui la méritent, pas un n'en jouit. « Combien d'actions particulieres, dit Montagne, s'ensevelissent dans une bataille? De tant » de milliers de vaillants hommes qui sont morts » en France depuis 1500 ans, les armes à la » main, il n'y en a pas cent qui soient venus à » notre connoissance. La mémoire non des Chefs » seulement, mais des batailles & des victoires » est ensevelie (*a*). Les fortunes de plus de la

(*a*) Un Ancien a dit à-peu-près la même chose:
*Vixêre fortes antè Agamemnona*
*Multi; sed omnes illacrymabiles*
*Urgentur, ignotique longâ*
*Nocte carent, quia vate sacro.* Hor.

» moitié

» moitié du monde, faute de registres, ne bou-
» gent de leur place, & s'évanouissent sans du-
» rée. Pensons-nous qu'à chaque arquebusade & à
» chaque hasard que nous courons, il y ait sou-
» dain un Greffier qui l'enrôle? Et cent Gref-
» fiers, outre cela, le pourroient écrire, desquels
» les Commentaires ne dureroient que trois jours,
» & ne viendroient à la vue de personne. » Observation bien propre à guérir les hommes de ces vains desirs d'immortalité, & de cette folie si commune de chercher la récompense de la vertu dans la fumée de la gloire.

## §. III.

D. Outre ces grands arguments tirés de l'essence même de Dieu, & des droits inviolables de la vertu, n'y a-t-il pas encore d'autres raisons qui parlent en faveur de ce dogme si doux & si sublime de l'immortalité?

*R*. Il y en a un grand nombre, dont nous ne ferons pas le détail dans une thèse suffisamment établie par les premieres notions de l'ame. Tel est, par exemple, le consentement le plus universel, le plus unanime de tous les siécles & de toutes les Nations. Tel est ce desir si vif & si invincible de vivre toujours; l'horreur du néant imprimée dans tous les cœurs.... Tel est le respect qu'on a toujours eu pour la mémoire des grands hommes; car dans le cas d'une mort totale, ce respect ne seroit pas plus raisonnable que celui que je porterois à une pluie qui auroit arrosé mes campagnes, & au vent qui m'auroit procuré une heureuse navigation. Tout le monde sent de la résistance à croire que les ames justes, les grands hommes soient anéantis, qu'il n'en reste que le nom & la cendre. S. Paul

employoit cette réflexion en faveur de la résurrection des morts (*a*). Les Paiens en ont senti la justesse (*b*).... Tel est l'accroissement infini qu'auroient les malheurs de l'homme dans l'hypothèse qu'il dût mourir tout entier; les brutes prendroient la premiere place dans le monde, & leur état exciteroit la jalousie de l'homme, qui les subjugue, & qui s'en sert. C'est l'observation de tous les Sages; le Poëte Philosophe que nous venons de citer, l'explique en ces termes: « O homme! si c'est là ton sort, vas donc chercher tes maîtres dans les étables; dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire & ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont tes Rois: ils sont tes supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs pas; ils paissent sans avoir besoin de cultiver; leur boisson est apprêtée par la main de la nature; le ruisseau ne cesse point de couler, & d'offrir son onde à leur soif; leur vêtement naît & grandit avec eux; ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers: ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains, pour en ravir les trésors. Leur fortune & leurs biens sont sous la garde de la nature: pour les conserver, ils n'ont jamais besoin de citer leurs freres au Tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité..... L'homme seul a reçu le triste privilége de répandre des larmes; & les occa-

Ci-dessus, L. 1, ch. 4.

Young, Nuit 10.

(*a*) *Si mortui non resurgunt, ergò & qui dormierunt in Christo, perierunt?* I. Cor. 15.

(*b*) *Ego quidem viros clarissimos vivere arbitror, & eâ quidem vitâ, quæ sola vita nominanda est.* Cic. Cato m. c. 4.

» ſions de l'exercer naiſſent en foule. Les ani-
» maux, plus heureux, ne ſont point tourmentés
» comme lui le long de la vie. Leurs maux ſont
» bornés à la douleur. La plainte ceſſe avec la
» ſenſation, ils ne continuent point de ſouffrir
» d'un mal paſſé: une prévoyance funeſte ne les
» fait pas frémir de l'avenir. La mort vient à eux
» ſans les effrayer; ils ne la ſentent qu'au moment
» où elle frappe. Un même coup commence
» & finit leurs maux. Si cruellement diſtingués
» des animaux pendant la vie, ſerons-nous en-
» core à la mort confondus avec eux, dans une
» maſſe commune de pouſſiere? »

D. Si les hommes ſe croient immortels, d'où vient qu'ils ont peur de la mort? ne devroient-ils pas ſe réjouir de quitter la terre?

*R.* On peut juger par cette puérile objection, de la force des autres, que Lucrece accumule contre l'immortalité de l'ame; puiſque c'eſt une de celles qu'il ſemble employer avec le plus de complaiſance (*a*). Pour ſe croire immortel, eſt-on aſſuré d'être éternellement heureux? Nos vertus dépoſent-elles clairement en notre faveur? eſt-on toujours fort empreſſé à chercher un tréſor placé au-delà d'un océan orageux où les naufrages ſont fréquents? n'eſt-on pas attaché naturellement à la jouiſſance actuelle d'une choſe, quelque prétention qu'on ait ſur d'autres plus excellentes dont on n'a point encore l'expérience, & dont les ſens n'ont pas fait l'épreuve? De ce qu'un François n'aime point à quitter ſon Pays pour un autre,

(*a*) *Quod ſi immortalis noſtra foret mens,*
*Non jam ſe moriens diſſolvi conquereretur;*
*Sed magis ire foras veſtemque relinquere, ut anguis.* L. 3.

faudra-t-il conclure qu'il n'y en a pas d'autres; qu'on n'exiſte pas ailleurs, & qu'on périt néceſſairement au paſſage du Rhin & des Pyrénées? Quel jugement porter d'un Philoſophe qui raiſonne de la ſorte! — Si l'homme n'étoit point attaché à la vie, le genre-humain ne ſubſiſteroit pas. Ce qui eſt un effet viſible de la Providence, devient pour les Epicuriens un prétexe de la combattre en niant l'immortalité de notre ame, qui en réſulte néceſſairement. « Les Dieux, dit un Païen, » ont caché aux hommes le bonheur attaché à la » mort, pour leur faire aimer la vie. Ce n'eſt qu'à » la derniere heure que ce bonheur ſe fait ſen- » tir (*a*). »

## §. IV.

D. Eſt-il vrai que ce dogme ſi important de l'immortalité de l'ame, n'a pas été connu des Juifs?

*R*. Un Philoſophe qui ne ceſſe de nous étourdir par ce conte, montre aſſez clairement qu'il ne connoît pas mieux les Livres ſaints que ceux de Zoroaſtre & de Confucius, qu'il cite ſi ſouvent. Ils ſont remplis de paſſages les plus précis & les plus clairs qui atteſtent cette conſolante vérité. Je ne finirois pas ſi je les rapportois tous. Dieu dit à Abraham, qu'il ſera lui-même ſa récompenſe (*b*). Jacob diſoit qu'il alloit rejoindre ſon fils Joſeph; il le croyoit dévoré par une bête, & ne pouvoit par conſéquent parler du tombeau (*c*). Les Pa-

---

(*a*) *Agnoſcere ſolis*
*Permiſſum eſt quos jam tangit vicinia fati,*
*Victuroſque Dii celant, ut vivere durent,*
*Felix eſſe mori.* Lucan.

(*b*) *Ego merces tua magna nimis.* Gen. 15.

(*c*) *Deſcendam ad filium meum lugens.* Gen. xxxvij.

triarches se regardoient tous comme des étrangers & des Pélerins sur la terre: S. Paul prouve admirablement que cela ne peut s'entendre par rapport à la Mésopotamie, dont ils étoient sortis (*a*). Les Juifs consultoient les morts; Moïse leur défend sévérement cette curiosité criminelle (*b*). David dit que la mort des Saints est précieuse devant Dieu (*c*). Saül pria la Pythonisse de lui faire voir Samuël (*d*). Le Livre de l'Ecclésiastique, qui ne respire que le dogme de l'immortalité, est un Recueil des sentiments & des maximes des plus anciens Juifs. (*e*) Job dit qu'il ressuscitera & qu'il verra son Dieu (*f*) &c.

D. Si les Juifs ont cru l'ame immortelle, pour-

---

(*a*) Heb. xj. 9, 13, 14, 15, 16.

(*b*) Deut. xviij.

(*c*) *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Ps. 115.

(*d*) I. Reg. cap. xxviij. Eccli. xlvj.

(*e*) *Jesu, filii Sirach, prologus:* Multorum nobis & magnorum, &c.

(*f*) *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? Quis mihi det, ut exarentur in libro stilo ferreo, & plumbi laminâ, vel celte sculpantur in silice? Scio enim quòd Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terrâ surrecturus sum, & rursùm circumdabor pelle meâ & in carne meâ videbo Deum meum.* C. 19. Il est ridicule de dire que Job parle de sa guérison. 1.° Ce n'étoit pas là une vérité à être gravée sur le plomb & le marbre. 2.° Il y auroit contradiction avec d'autres passages, où Job n'espere pas d'être délivré de ses maux. C. VII. 7. C. XIX. 6. 10. C. XXIV. (15. 3.° Job ne pouvoit espérer de voir des yeux corporels) que le fils de Dieu revêtu de notre chair: *Oculi mei conspecturi sunt.* 4.° Les Septante disent expressément: *L'Éternel me détruira, & ressuscitera ce corps accablé de maux.*

quoi est-il dit dans l'Ecriture, que les morts ne loueront plus le Seigneur (*a*)?

*R.* On sait que, dans l'ancienne Loi, les ames des justes n'étoient point admises à la jouissance de Dieu, qu'elles attendoient le médiateur pour trouver leur félicité dans les louanges éternelles du Créateur. Mais, indépendamment de cette réponse ordinaire, l'Ecriture-Sainte en présente une autre, & s'explique parfaitement elle-même. Les morts ne glorifioient plus Dieu *comme les vivans, en instruisant la génération future* (*b*); ils ne pouvoient plus *convertir les méchans en leur enseignant les voies de Dieu* (*c*); ils ne lui rendoient pas leurs hommages *au milieu du Temple, dans la grande assemblée des fidèles* (*d*); enfin ils n'admiroient plus les ouvrages du Seigneur, & l'éclat de sa puissance *dans la terre des vivans* (*e*).

*D.* Le Livre de l'Ecclésiaste ne nous dit-il pas qu'il n'y a pas de distinction entre l'homme & la brute, que l'un périt comme l'autre?

*R.* Voici le sens de ce passage, qui ne paroît pas avoir été lu de ceux qui l'ont tant de fois objecté. « En raisonnant sur la nature & la desti-

---

(*a*) *Non mortui laudabunt te, Domine; neque omnes qui descendunt in infernum.* Psal. 113.

(*b*) *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi sicut & ego hodie: pater filiis notam faciet veritatem tuam.* Isai. 38.

(*c*) *Docebo iniquos vias tuas, & impii ad te convertentur.* Psal. 50.

(*d*) *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domûs Domini.* Psal. 115.

(*e*) *Non videbo Dominum Deum in terra viventium.* Isai. 38.

» née des hommes, j'ai dit que Dieu avoit voulu
» éprouver leur foi & leur espérance, & que
» pour cela il avoit mis quelque ressemblance en-
» tre eux & les bêtes; que la vie & la mort étoient
» communes aux uns & aux autres. » Ce sont à-peu-près les termes mêmes du Livre (*a*), qui à la fin dit expressément, qu'après la mort l'esprit de l'homme retourne à Dieu pour recevoir le prix du bien ou du mal qu'il aura fait (*b*). Il est inutile de raisonner sur la signification du mot *Esprit*; de quelle nature est l'esprit qui va à Dieu pour en être jugé ?

D. D'où vient donc qu'une doctrine si propre à conserver les Loix, & à affermir la constitution d'un Etat, n'a pas servi de fondement à la législation de Moïse ?

*R.* 1.° Quoique Moïse n'ait pas expressément employé les peines & les récompenses éternelles pour attacher les Juifs à la Loi de Dieu, la connoissance qu'ils en avoient, les y attachoit indépendamment des discours du Législateur. C'est ainsi que parmi nous l'autorité du Prince est cimentée par celle de Dieu, & par la foi de l'immortalité, sans que les loix de l'Etat nous rappellent ces motifs généraux & trop connus.

2.° Un Peuple indocile, attaché avec excès à la vie & aux biens périssables étoit peu touché de

(*a*) *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, & ostenderet similes esse bestiis. Idcircò unus interitus est hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio.* Cap. 3.

(*b*) *Revertatur pulvis ad terram undè erat, & spiritus redeat ad Deum qui fecit illum.... Cuncta quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato, sive bonum sive malum.* Eccle. 12.

ces biens & de ces châtiments que ses yeux n'apperçevoient pas, & dont son esprit ne comprenoit ni le prix ni l'étendue : quand il commença à être plus attentif & plus docile, le dogme de l'immortalité lui fut prêché plus fortement & plus frequemment : les Livres sapientiaux en sont remplis.

3.° La jouissance des récompenses éternelles ne devant commencer qu'à la mort du Rédempteur, c'étoit un bien éloigné qui touchoit foiblement des hommes qui ne goûtoient que les plaisirs présents. On montrera plus bas que le péché originel & ses effets étoient très-connus aux Juifs.

4.° La Loi de J. C. devoit être à tous égards supérieure à celle de Moïse, son effet devoit être de détacher les hommes de tout ce qui périt, & de fixer ses regards sur l'éternité. L'immortalité fait donc la base de la Loi nouvelle, comme les biens & les maux temporels avoient fait la base de la Loi ancienne. La figure ne devoit point avoir l'éclat de la réalité, ni les ombres l'excellence de la lumiere; la prédication du Maître devoit avoir une sublimité, que le serviteur n'avoit pu atteindre. Cette réflexion de M. Bossuet est exprimée dans un grand nombre de passages de l'Ecriture (*a*).

*Discours sur l'Hist. univ.*

---

(*a*) *Misit me prædicare diem retributionis.* Luc. 4. Isai. 61. — *Non secundùm Legem mandati carnalis factus est, sed secundùm virtutem vitæ insolubilis.* Heb. 17. — *Nunc autem melius sortitus est ministerium, quantò melioris testamenti mediator est, quod in melioribus promissionibus sancitum est.* Heb. 8.

## CHAPITRE III.

### *Liberté de l'homme.*

D. L'AME SPIRITUELLE & immortelle est-elle douée de la liberté ?

*R.* Penser autrement, c'est faire de l'homme une machine à ressort, un jouet de la fatalité.

D. Dieu prévoit avec une entiere certitude toutes les actions des hommes ; un être raisonnable prend nécessairement le parti qu'il juge être le plus avantageux ; l'habitude devient une seconde nature, un penchant insurmontable. Tout cela ne semble-t-il pas détruire le dogme de la liberté ?

*R.* Nous avons répondu à la premiere de ces objections en parlant de la prescience de Dieu. La seconde est démentie par l'expérience. L. 1, ch. 3, §. 2.

Si l'amour du bonheur déterminoit infailliblement le choix de l'ame, le Chrétien persuadé de la vérité de sa foi, ou même un Profane instruit des malheurs du crime, ne pourroient ne point être vertueux ; cependant le contraire n'est que trop visible. Tout le monde adopte cet aveu humiliant d'un ancien Poëte :

*Aliudque cupido,* Ovid. Métamor. L. 7.
*Mens aliud suadet ; video meliora proboque,*
*Deteriora sequor.*

S'il étoit vrai qu'un long usage du vice & de la vertu pût former une espece de nécessité & d'insensibilité aux attraits contraires, ce seroit l'effet d'une infinité d'actions libres, & dès-lors une vraie liberté dans son principe & dans ses causes :

mais la force de l'habitude ne va jamais jusqu'à ôter toute liberté de se tourner au vice ou à la vertu, au moins par degré & par des progessions successives.

D. Quelle est la manière la plus simple de démontrer la liberté contre tous les sophismes des Fatalistes ?

*R.* C'est de raisonner de la maniere suivante : *Il y a un Dieu juste & sage ; il y a une distinction essentielle entre le vice & la vertu : donc l'homme est libre.*

D. Comment déduisez-vous de ces principes incontestables l'existence de la liberté ?

*R.* Il est indigne de la sagesse de Dieu de vouloir être servi & adoré par des êtres raisonnables soumis à la nécessité, & dont l'hommage n'est que l'effet du sort & d'une aveugle destinée. Il est contradictoire à la justice de Dieu de récompenser ou de punir des actions nécessaires, réglées par des loix inviolables & éternelles. — L'homme qui agit par nécessité n'est ni plus vertueux ni plus vicieux que le soleil qui fait mûrir mes vignes, & la grêle qui les dévaste. Ce sont des vérités que toutes les disputes ne peuvent affoiblir, & que la raison a affranchies du caprice des systêmes (*a*).

(*a*) « Il en est des arguments contre la liberté humaine, dit M. Holland : ( *Réflex. philos. &c.* ) comme de ceux qu'on fait contre la possibilité du mouvement, & contre l'existence des corps. Ces arguments sont quelquefois très-subtils, difficiles à résoudre, sur-tout pour ceux qui ne connoissent point les charlataneries dialectiques ; mais comme ils contredisent des sentiments vifs, profonds, irrésistibles, universels, ils éblouissent l'esprit sans le convaincre. Indépendamment de toute méditation, l'homme croit qu'il y a du mouvement dans le monde, qu'il existe des corps autour de lui, & que c'est lui-même qui se détermine aux actions qu'on lui voit faire pendant le cours de sa vie. Les Philosophes qui soutiennent que c'est-là un instinct trompeur, ne peuvent s'en dépouiller eux-mêmes : malgré tous les sophismes qui leur font illusion, ils ne pensent pas autrement que le vulgaire, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de sentir comme lui. ».




# CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

## LIVRE TROISIEME.

## LA RELIGION.

### CHAPITRE PREMIER.

### *Nécessité d'une Religion en général.*

D. Qu'est-ce que la Religion?

*R.* C'est un culte que la Divinité exige des hommes, & certains devoirs qu'elle leur impose.

D. Est-il bien certain que Dieu exige une Religion de nous? sur quels principes établissez-vous cette assertion?

*R.* Sur les principes les plus simples & les moins contestés. Dieu est un Être infiniment parfait. L'homme est un être raisonnable. Il n'y a

point de Déiste, qui, en réfléchissant sur ces deux propositions, puisse refuser sérieusement d'admettre une Religion.

D. Comment cette conséquence est-elle liée avec les deux vérités dont vous la déduisez? & d'abord comment l'idée d'un Dieu infini emporte-t-elle l'idée d'une Religion?

*R.* Un Être infini ne peut agir que pour une fin qui soit digne de lui. Il n'est rien qui soit digne de lui que lui-même. En tirant les créatures du néant, il n'a pu se proposer une autre fin. C'est donc pour lui-même qu'il a créé tout ce qu'il a créé. Toute autre vue auroit été trop petite, & n'auroit point répondu à sa sagesse infinie. Cela étant, ce n'est donc que pour lui-même qu'il nous a créé, & qu'il nous a donné l'intelligence, la liberté, la faculté d'aimer. Cette intelligence, cette liberté, cette faculté d'aimer, nous devons donc, pour remplir la fin de notre création, les rapporter à lui. Nous devons donc reconnoître que l'usage le plus juste, & le plus convenable aux vues de Dieu, que nous puissions faire de ces facultés, c'est de nous appliquer à le connoître, parce qu'il est la souveraine vérité, & le principe de toute vérité; de nous appliquer à l'aimer parce qu'il est la bonté infinie, & le plus juste, le plus nécessaire, le plus digne objet de notre amour. Enfin, si Dieu est la vérité souveraine, la beauté incompréhensible, la bonté infinie, n'est-il pas d'une nécessité indispensable que des créatures, qui lui doivent tout, lui rendent tous les hommages d'adoration, de reconnoissance & d'amour dont elles sont capables, & par conséquent qu'elles aient une Religion? L'idée de Dieu est donc nécessairement liée à l'idée de la

Religion, & nous présente comme une vérité incontestable la nécessité d'une Religion.

D. Pourquoi un être raisonnable ne sauroit-il pas être sans religion?

R. Parce qu'il ne peut connoître Dieu sans qu'il sente naître dans son ame des sentiments de respect, de soumission, de reconnoissance & d'amour envers le grand Auteur de la nature. Qu'un homme dans une douce & paisible méditation, consulte sa raison, qu'il jette les yeux sur le spectacle admirable que lui présente cet univers, qu'il en contemple la magnificence & l'harmonie, qu'il fasse attention à la variété des biens dont il est enrichi, qu'il songe que cet ouvrage si magnifique, ne coûte à son Auteur qu'un acte de sa volonté; quelles sublimes idées ne se formera-t-il pas alors de la grandeur, de la puissance, de la sagesse, de la libéralité de son Créateur? L'admiration & l'extase entraînant les sentiments du cœur, quelles seront les saillies & la vivacité de sa gratitude envers cet Être suprême? Avec quels empressements & quels transports chantera-t-il ses louanges & ses bienfaits? Les hommages les plus parfaits de l'esprit & du cœur ne lui paroîtront-ils pas les premiers & les plus justes de tous les devoirs? C'est la conclusion toute naturelle que David plaçoit à la fin du Pseaume 103, où il détaille admirablement les merveilles de la création (*a*). Comment s'empêcher de regarder, je

(*a*) *Sit gloria Domini in sæculum: lætabitur Dominus in operibus suis.*

*Cantabo Domino in vitâ meâ, psallam Deo meo, quamdiù sum.*

*Jucundum sit ei eloquium meum, ego verò delectabor in Domino.*

ne dis pas comme une ingratitude monstrueuse, mais comme une extravagance insoutenable, les sentiments de celui qui prétendroit ne devoir ni culte, ni hommage, ni reconnoissance, ni amour à ce Créateur si puissant, si magnifique, si libéral?... Quiconque nie l'existence d'un Dieu, peut n'être regardé que comme un extravagant; mais quiconque reconnoît l'existence d'un Dieu, & nie la nécessité d'une Religion, doit être regardé comme un homme détestable.

D. La nécessité d'une Religion n'est-elle pas fondée aussi sur la conservation de la Société?

L. 1, ch. 5. R. Nous l'avons démontré; & comme Dieu est l'auteur de la Société humaine, il n'a pu, sans manquer à sa providence & à sa sagesse, négliger un moyen essentiel à la conservation de son ouvrage. Le Déiste est obligé de dire que Dieu emploie l'illusion, le préjugé, les erreurs des Peuples pour remplir le plan de la création & pour tenir les Peuples réunis en société. Une pareille idée de Dieu conduit droit à l'Athéisme. Aussi les Athées ont-ils combattu les Déistes dans cette matiere avec tout l'avantage possible. S'il y a un Dieu, il y a une Religion; les Athées sont toujours convenu de cette vérité, & l'ont prouvée contre les Déistes avec tout le succès que peuvent avoir les Incrédules les uns contre les autres.

T. 2, p. 224. » S'il existe un Dieu, dit *le Systême de la nature*, » pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte? » La belle idée que celle d'un Dieu,

Qui de cet Univers inutile pagode,
En laisse le timon pour sommeiller en paix;
Tandis que le Destin réglant tout à sa mode,
Devient son Maire de Palais.

D. La néceſſité d'une Religion eſt-elle auſſi généralement connue, qu'elle eſt inconteſtable ?

*R.* Il n'y a point de Peuple ſur la terre qui ne rende quelque culte au Maître de l'univers. L'homme même en ſe trompant dans le choix & dans l'objet de ſon hommage, en ſent l'obligation; ſes efforts pour *atteindre la Divinité*, ſelon l'expreſſion de S. Paul, expriment la voix & la pente de la nature, & marquent en même temps ſa vraie deſtination, & le but de ſon exiſtence dans les deſſeins de Dieu (*a*).... Si la barbarie peut aller juſqu'à l'oubli de toute Religion, elle va dès-lors juſqu'à l'extinction preſqu'entiere de la raiſon, & ne peut faire exception dans le conſentement général des hommes ſenſés. Nous avons diſcuté tout cela en parlant de l'exiſtence de Dieu. L. 1, ch. 3, §. 1.

# CHAPITRE II.

## *La Religion naturelle.*

### §. I.

D. PUISQUE la nature nous apprend que l'homme doit un culte à Dieu, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuivre les lumieres naturelles en ce qui regarde l'eſpece & les régles de ce culte ?

*R.* Si la raiſon nous apprenoit l'eſpece du culte, comme elle nous en apprend la néceſſité, il faudroit l'écouter ſans doute, & lui obéir; mais elle

(*a*) *Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare ſuper faciem terræ, quærere Deum, ſi fortè attrectent eum, aut inveniant.* Act. 17.

nous apprend au contraire, qu'elle n'entend rien à cet enseignement, & qu'il faut le chercher ailleurs.

D. Comment prouvez-vous l'impuissance de la raison humaine dans l'enseignement de la Religion ?

*R*. Par la nature même de cette raison, par la nature des vérités que la raison nous enseigne, par l'histoire de tous les siécles, par l'état de la Religion dans le monde entier.

D. Comment prouvez-vous cette insuffisance par la nature même de la raison humaine ?

*R*. Quoique la raison nous apprenne quelques grandes vérités, telle que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une Religion, &c. cette raison, toujours inquiete & toujours curieuse, produit des erreurs sans nombre, qui affoiblissent, & qui quelquefois même combattent la sagesse de ses leçons. Mais quand on défendroit de toute atteinte ces premieres vérités que l'esprit de l'homme adopte sans résistance, l'espace des erreurs est encore immense; & la raison en partant des principes les plus incontestables, est encore sujette à de grands égarements. C'est ainsi que Bayle en raisonnant sur la bonté de Dieu, a prétendu qu'il devoit sauver tous le monde : en considérant sa justice, Calvin a cru que les hommes étoient prédestinés aux peines éternelles : sa sainteté a persuadé à Manès qu'il y avoit deux principes créateurs, l'un opposé à l'autre : enchanté de sa sagesse & des ouvrages qui en portent l'empreinte, Pope a prétendu que nous habitions le meilleur des mondes possibles, & qu'une terre de péché étoit préférable à une terre de sainteté & de vertu. « La raison, dit un » homme que les Incrédules écoutent avec une docilité

Bayle, Dict. critiq. article *Manichéens*.

» docilité merveilleuse, est un principe de des-
» truction, & pas d'édification; elle n'est propre
» qu'à former des doutes, & à se tourner à droite Infrà L. 4.
» & à gauche pour éterniser une dispute, à faire ch. 3. art. 1.
» connoître à l'homme ses ténèbres & son im- §. 7.
» puissance, & la nécéssité d'une autre révélation:
» c'est celle de l'Ecriture. O Dieu, s'écrie Mon- Essais, L. 2,
» tagne, après avoir rapporté les erreurs des Phi- ch. 12.
» losophes & des Peuples Païens, quelle obliga-
» tion n'avons-nous pas à la bénignité de notre
» souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre
» créance de ces vagabondes & arbitraires opi-
» nions, l'avoir logé sur l'éternelle base de sa
» sainte parole! Tout est flottant entre les mains
» de l'homme, puis-je avoir le jugement si flexi-
» ble? » Un Philosophe Païen a raisonné à-peu-
près comme Montagne & Bayle. « Au milieu de
» nos incertitudes, dit Platon, le parti que nous
» avons à prendre, est d'attendre patiemment
» que quelqu'un vienne nous instruire de la ma-
» niere dont nous devons nous comporter en-
» vers les Dieux & les hommes. Celui qui vous
» apprendra ces choses, s'intéresse véritablement
» à ce qui vous regarde.... Qu'il vienne donc
» incessamment, répond Alcibiade: je suis disposé
» à faire tout ce qu'il me préscrira; & j'espere
» qu'il me rendra meilleur » (*a*). C'est donc la

(*a*) *Necessarium est igitur expectare donec quis doceat, quo animo ergà Deos & ergà homines esse oporteat.* Alcib. *Quandò verò tempus illud erit, Socrates? & quis illud docturus est? Lubentissimè enim viderem hunc hominem quisnam ipse sit.* Socr. *Hic ille est nimirùm qui de te curam gerit.* . . . Alcib. *Auferat sive caliginem, sive quid aliud voluerit. Ità enim me comparavi, ut nihil eorum quæ in me imperaverit, subterfugiam, quicumque tandem fuerit vir ille,*

raison elle-même qui nous fait sentir par ses incertitudes & ses variations, la nécessité d'une révélation (*a*).

§. II.

D. Comment les vérités enseignées par la raison, montrent-elles la nécessité d'une révélation ?

*R.* Ces vérités, pour faire une impression profonde & durable, pour étendre & fixer leur conséquence, ont besoin d'un développement & d'une efficace que la raison ne sauroit leur donner. Plus il est constant, par le suffrage de la raison, que l'ame ne finit point avec le corps, & que l'ordre souvent violé dans ce monde, doit être rétabli dans un autre; plus il est juste de recourir à une lumiere supérieure, pour savoir avec certitude le sort de l'ame séparée du corps, & le traitement que Dieu réserve aux bons & aux méchants. La

---

*dummodò melior sim evasurus.* Plato Alcib. 2. Ce passage, & quelques autres, ont fait croire à quelques Auteurs que Platon, éclairé d'enhaut, avoit vécu dans l'attente du Messie, & du Législateur des Chrétiens.

(*a*) On peut considérer la raison humaine comme semblable, en quelque sorte, à ces palais enchantés des Poëtes, qui, dans l'étendue d'une enceinte immense, comprenoient des appartements magnifiques, des jardins, des forêts, des lacs, des cavernes, & des précipices. C'est un vrai labyrinthe où se perd quiconque ne se défie pas des galeries tortueuses de ce séjour insidieux. Le grand Architecte qui l'a fait, nous a donné un fil pour nous diriger & nous conduire dans ces contours si multipliés & si dangereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une Religion divine :

*Hic labor ille domûs & inextricabilis error;*
*Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,*
*Cæca regens filo vestigia.* Æn. VI.

raison ne nous dit rien de précis là-dessus ; & quand il s'agit de craintes ou d'espérances dont les unes doivent être le frein du vice, les autres le mobile de la vertu, & la consolation des malheurs, celles dont l'objet est vague & indéterminé, ne peuvent produire que de foibles effets. Les hommes ont besoin pour résister à de violentes passions, pour affronter de grands dangers, pour ne pas succomber à des maux extrêmes, pour faire des actions héroïques par des motifs purs ; ils ont besoin, dis-je pour tout cela d'une perspective de l'avenir, plus distincte & plus détaillée que la raison ne peut la leur offrir.

## §. III.

D. N'avez-vous pas dit encore, que l'histoire de tous les temps déposoit contre la suffisance des lumieres naturelles en matiere de Religion ?

*R.* « Les Nations les plus éclairées & les plus » sages, dit M. Bossuet, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, » étoient les plus ignorants & les plus aveugles » sur la Religion ; tant il est vrai qu'il faut y » être élevé par une grace particuliere & par une » sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter » les cérémonies des Dieux immortels & leurs » mysteres impurs ? Leurs amours, leurs cruautés, » leurs jalousies, & tous les autres excès étoient » le sujet de leurs fêtes & de leurs sacrifices, des » hymnes qu'on leur chantoit, & des peintures » que l'on consacroit dans leurs Temples. Ainsi, » le crime étoit adoré & reconnu nécessaire au » culte des Dieux. Le plus grave des Philosophes » défend de boire avec excès, si ce n'est dans les » fêtes de Bacchus, & à l'honneur de ce Dieu.

Disc. sur l'Hist. univ. 2 part. n. 5, page 206, éd. de 1681.

» Un autre, après avoir sévérement blâmé toutes
» les images malhonnêtes en excepte celles des
» Dieux qui vouloient être honorés par ces in-
» famies. On ne peut lire sans étonnement les
» honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, les pros-
» titutions qui étoient établies pour l'adorer. La
» Grèce, toute polie & toute sage qu'elle étoit,
» avoit reçu ces mysteres abominables. Dans les
» affaires pressantes, les Particuliers & les Ré-
» publiques vouoient à Vénus des Courtisanes;
» & la Grèce ne rougissoit pas d'attribuer sont
» salut aux prieres qu'elles faisoient à la Déesse.
» Après la défaite de Xercès & de ses formida-
» bles armées, on mit dans le Temple un tableau
» ou étoient représentés leurs vœux & leurs pro-
» cessions, avec cette inscription de Symonide,
» Poëte fameux: *Celles-ci ont prié la Déese Vé-*
» *nus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grèce:*
» S'il falloit adorer l'amour, ce devroit être du
» moins l'amour honnête, mais il n'en étoit pas
» ainsi. Solon, qui le pourroit croire, & qui at-
» tendroit d'un si grand nom une si grande infa-
» mie! Solon, dis-je, établit à Athènes le Temple
» de Vénus la prostituée ou de l'amour impudi-
» que. Toute la Grece étoit pleine de Temples
» consacrés à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en
» avoit pas un dans tout le Pays. Cependant ils
» détestoient l'adultere dans les hommes & dans
» les femmes. La société conjugale étoit sacrée
» parmi eux. Mais, quand ils s'appliquoient à la
» Religion, ils paroissoient comme possédés par
» un esprit étranger, & leur lumiere naturelle les
» abandonnoit. La gravité Romaine n'a pas traité
» la Religion plus sérieusement, puisqu'elle con-
» sacroit à l'honneur des Dieux les impuretés du

» Théâtre., & les sanglants spectacles des gladia-
» teurs ; c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit ima-
» giner de plus corrompu & de plus barbare.
» Mais je ne sais si les folies ridicules que l'on
» mêloit dans la Religion, n'étoient pas encore
» plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant
» de mépris; pouvoit-on garder le respect qui
» est dû aux choses divines, au milieu des im-
» pertinences que contoient les fables, dont la
» représentation, ou le souvenir, faisoit une si
» grande partie du culte divin? Tout le service
» public n'étoit qu'une continuelle profanation,
» ou plutôt une dérision du nom de Dieu; & il
» falloit bien qu'il il y eut quelque puissance en-
» nemie de ce Nom sacré, qui ayant entrepris
» de le ravilir, poussât les hommes à l'employer
» dans des choses si méprisables, & même à le
» prodiguer à des sujets si indignes.... Si quel-
» ques Philosophes osoient enseigner que les sta-
» tues n'étoient pas des Dieux, comme l'enten-
» doit le vulgaire, ils se voyoient contraints de
» s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis
» comme impies, par des sentences de l'Aréo-
» page. Toute la terre étoit possédée de la même
» erreur : la vérité n'y osoit paroître. Le Dieu
» Créateur du monde n'avoit de Temple ni de
» culte qu'en Jérusalem. Quand les Gentils y en-
» voyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre
» honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre
» aux autres Dieux. La seule Judée connoissoit
» sa sainte & sévere jalousie, & savoit que parta-
» ger la Religion entre lui & les autres Dieux,
» étoit la détruire. » Voilà l'homme abandonné
entre les bras de sa raison. Il se précipite dans
les égaremens les plus monstrueux, alliant ce

*Notus in Judæâ Deus : in Israël magnum nomen ejus. Ps. 75.*

qu'il y a de plus abominable avec ce qu'il y a de plus ſacré. Le ſeul Juif, éclairé par la révélation, ſe ſauve de la corruption générale. Que conclurons-nous de cet excellent tableau ? Il n'eſt pas beſoin d'une longue ſpéculation pour en déduire la néceſſité d'une révélation : jamais conſéquence ne fut plus liée avec ſon principe.

## §. IV.

D. Quelle eſpece de preuve contre la ſuffiſance de la Religion naturelle, découvrez-vous dans l'état général du monde & la conduite de tous les Peuples ?

R. La Religion naturelle qu'on voudroit ſubſtituer à la révélation, ne ſe trouve établie dans aucune Société. Je parcours toutes les plages de la terre, je trouve par-tout des cultes appuyés ſur des révélations vraies ou fauſſes ? me renvoyer donc à la Religion naturelle, c'eſt m'envoyer hors du monde. Aucune Nation groſſiere ou civiliſée, ignorante ou inſtruite des Arts & des Sciences, ne s'en rapporte à la ſeule raiſon pour déterminer le culte dû à Dieu. Le ſage Maître de l'univers exigeroit-il un culte qui n'exiſte nulle part ? Nos Philoſophes reprochent à la Religion Chrétienne de n'être pas aſſez répandue : leur Religion prétendue naturelle eſt encore à naître (a).

(a) On peut placer ici cette obſervation de M. Turretin, dans ſon traité ſi généralement eſtimé de la Religion chrétienne : « Il y a des projets qui paroiſſent beaux » en idée, & qui ſont inſoutenables dans la pratique. Celui » des Déiſtes eſt de ce nombre. Ils forgent à plaiſir des » tableaux de religion naturelle, & des relations de cer-

D. La Religion naturelle n'a-t-elle point été ſuivie par Abraham & pas Noé? n'eſt-elle pas floriſſante aujourd'hui chez les Lettrés de la Chine?

*R*. 1.° Si, pour montrer l'exiſtence d'une révélation, & la réalité de notre culte, nous étions obligés de recourir à Abraham, à Noé, & aux Lettrés de la Chine, que diroient les Philoſophes? Une révélation concentrée depuis tant de ſiécles dans un ſi petit nombre de Croyants, ne doit pas être fort propre à éclairer le genre-humain, & ſon étendue ne fait pas grand honneur à l'efficace de ſes lumieres.

2.° La Religion des Patriarches avoit des ſacrifices & des rits approuvés de Dieu. Ses dogmes n'étoient pas ſeulement des leçons de la raiſon, mais de Dieu même. La naiſſance future du Meſſie avoit été relevée à Adam (*a*), à Abra-

Gen. iv, 4. viij, 20, 21. xv, 9, &c. xvij, 10, 12, &c.

» tains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit » heureux ſous cette loi. Par malheur tout cela n'exiſte » que dans leur cerveau; c'eſt la république de Platon. Ils » n'ont pu encore trouver ſous le Ciel un Peuple qui profeſ- » sât réellement leur naturaliſme: & véritablement il n'y » en a point. Suppoſé qu'on réuſsît à amener une Nation à » ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-temps. Vous la » verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli de Dieu, » ou dans les dernieres ſuperſtitions; & pour un petit nom- » bre d'eſprits qui ſauroient garder un juſte milieu, le gros » du monde iroit tout droit, ou à l'irréligion, ou à l'extra- » vagance. C'eſt ce qui eſt arrivé à tous les Peuples qui » n'ont pas été favoriſés de la lumiere céleſte.» *Vérit. de la Relig. Chrét.* T. 1, Sect. 1. ch. 6.

(*a*) *Inimicitias ponam inter te & mulierem, & ſemen tuum & ſemen illius: ipſa conteret caput tuum, & tu inſidiaberis calcaneo ejus.* Gen. III. 15.

ham (*a*). La Tradition primitive, toute récente encore, & transmise par un petit nombre de générations, étoit une autorité suprême & infaillible, qui décidoit les choses controversées, &c. &c. Il n'y a nulle apparance d'une Religion purement naturelle dans tout cela.

Dîner de Boulainvilliers, p. 91. Philos. de l'Hist. ch. 1, 8, p. 91.

3.° Ces Lettrés de la Chine, que M. de V. nous donne pour un excellent modèle de la Religion naturelle, sont de purs Athées, selon ce même Philosophe. Voilà une alliance fort heureuse, & qu'on ne se fût pas avisé de soupçonner. Le fait est que ces Lettrés en général ne sont ni Athées, ni Disciples de la raison naturelle. Les uns sont idolâtres, les autres adorent Dieu, & lui rendent le culte qu'ils croient le meilleur; quelques-uns sont Chrétiens, quelques-uns Athées, plusieurs ne savent eux-mêmes ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas: il en est comme de nos Philosophes, mais avec moins de subtilité. Au reste, ces Lettrés Chinois ne font pas grand honneur à la Religion naturelle, supposé que ce soit la leur. Il n'y a point de Pays au monde où les hommes en place (qui sont tous de la secte des Lettrés) soient aussi avides d'argent qu'à la Chine, & où ils aient donné des exemples aussi atroces & aussi multipliés de toutes sortes de cruautés. Ce qu'on raconte des Caligula, des Néron, des Attila, n'est rien en comparaison de ce qu'ont commis dans le siécle précédent les Lift-ching, les Chingchi-cang, & les Chankien-chong, qui étoient des Lettrés. Ce dernier fit périr 400,000 filles dans une occasion.

(*a*) *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* Gen. XXII. 18.

Voyez l'*Histoire de la conquête de la Chine*, T. 2, p. 63. Tout ce que nos beaux esprits nous rapportent de la haute sagesse, des grandes vertus de ces Lettrés, est démenti par des témoins oculaires, voyez *Apol. de la Relig.* chap. XI, §. 4. Nos Philosophes cherchent ordinairement leurs exemples à l'extrémité de l'Asie & de l'Afrique, ou dans l'obscurité des siécles les plus reculés. L'erreur ne sauroit mettre trop d'espace entre ses prétentions & ses preuves.

§. V.

D. Quoique la Religion naturelle soit insuffisante par elle-même; soutenue par les lumieres & la doctrine des Sages qui travaillent à l'établir parmi nous, ne peut-elle pas tenir lieu de la Révélation ?

*R.* 1.° Si ces hommes ne croient pas à la révélation, ils n'ont d'autres lumieres, d'autre doctrine que celle de la raison, qui est le principe de la Religion naturelle; ils ne peuvent donc consacrer à cette Religion plus de sagesse qu'ils n'en ont reçue de la raison, & qu'elle n'en a elle-même; or nous avons montré que cette sagesse ne suffisoit pas.

2.° Il ne suffit pas de connoître la Religion naturelle & de l'expliquer dans des brochures, il faut l'enseigner au Peuple, aux idiots, aux sauvages; & pour cela se faire au climat, aux mœurs, à la nourriture, à l'habitation de ceux qu'on veut instruire. Il faut sur-tout prêcher d'exemple. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de la philosophie, que nos Docteurs anti-Chrétiens, devenus Missionnaires, eussent déja policé, humanisé, réuni en corps de République une Nation sauvage, &

nous eussent montré de quoi leur morale & leur Religion naturelle sont capables. Platon ne put engager une seule bourgade de la Grèce à vivre selon ses maximes. Nos Philosophes seroient-ils plus habiles, ou plus heureux? L'on ne voit ni plus de sagesse, ni plus de probité, ni plus de zèle pour le culte de l'Eternel chez ces défenseurs de la Religion naturelle, que chez les partisans de l'Athéisme; & ce que nous avons dit des uns, est également vérifié par les autres.

Voyez ci-dessus, L. 1, ch. 5, §. 2.

3.° Ces Sages, si zélés en faveur de la Religion naturelle, n'ont pu encore nous dire exactement en quoi elle consistoit. Je n'ai pas vu deux Philosophes qui m'en aient donné la même idée, qui aient donné la même étendue à ses preuves, à ses dogmes, à ses loix. Tous ceux que j'ai consultés là-dessus se sont réfutés les uns les autres. Il faut adorer Dieu, disent-ils, & être honnête homme. Mais qu'est-ce qu'être honnête homme? C'est sur quoi ils ne sauroient s'accorder. Il n'en faut pas être surpris. Dès qu'on a secoué tout joug d'autorité pour n'écouter plus qu'une raison, toujours disposée à faire accord avec de fortes passions, la morale naturelle s'obscurcit, comme la morale révélée s'est obscurcie chez les Protestants par le mépris des décisions de l'Eglise. « Que l'on » se mette à raisonner, dit M. Bossuet, sur la Doc» trine des mœurs, sur les inimitiés, sur les usures, » sur le mensonge, sur la chasteté, sur le mariage, » avec ce principe qu'il faut réduire l'Ecriture à la » droite raison, où n'ira-t-on pas? N'a-t-on pas vu » la polygamie enseignée par les Protestants & en » spéculation & en pratique? . . . Mais quand on » en sera là, que sera-ce que ce *bon sens* dans les » mœurs, sinon ce qu'il plaira à un chacun. . . . Il

Histoire des Variat.

» faudra réduire tout à la généralité de l'amour de » Dieu & du prochain, en quelque sorte qu'on » l'applique & qu'on le tourne après cela... Com- » bien ont dogmatisé les Anabaptistes & autres » Enthousiastes sur les sermens, sur les châtiments, » sur la maniere de prier, sur les mariages, sur la » magistrature, sur le gouvernement? Les Soci- » niens combien ne se sont-ils pas mis au large » en ne soumettant aux peines de la damnation » que les habitudes vicieuses? » La plupart de ces articles regardent autant la Religion naturelle que la Religion révélée. Or si, malgré leur respect pour la révélation, les Hérétiques ont varié sur tout cela, que sera-ce d'un homme qui n'aura plus d'autres régles que sa raison? On a vu le plus sensé de nos Incrédules établir & renverser les mêmes systêmes avec un zèle égal; raisonner pour & contre le duel; faire l'apologie du suicide, & condamner cette frénésie; affoiblir le crime de l'adultere, & établir les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur; déclamer contre les Philosophes irréligieux, & favoriser leurs sentiments; attaquer l'existence de Dieu par des sophismes, & confondre les Athées par des arguments invincibles; combattre la Religion Chrétienne par des objections captieuses, & la célébrer par les plus sublimes éloges.... Il est prouvé que les adversaires de la révélation ne peuvent se fixer à rien, & que leurs principes les conduisent directement à l'Athéisme; que le Déiste & le Théiste ne peuvent se dissimuler leur inconséquence: un Athée zélé a démontré tout cela, & nous aurons occasion de l'observer plus d'une fois. Quand l'homme a fermé les yeux à la lumiere de la Religion, quelques talents qu'il puisse avoir,

J. J. Rousseau.

ſes efforts n'aboutiſſent à rien ; il ne ſait lui-même ce qu'il veut établir : il eſt ſavant, profond, éloquent à pure perte (a).

4.° Quand même ils s'accorderoient & demeureroient fermes dans leurs principes, ne ſeroit-on pas en droit de leur demander les titres de leur enſeignement ? Ou bien leur autorité ſeroit infaillible, ou elle ne le ſeroit pas : dans le premier cas, il faut un bon nombre de preuves & de preuves du premier ordre, pour conſtater cette infaillibilité ; dans le ſecond, il ſera libre de les croire, ou de ne les croire pas ; le plus fou ſera celui qui croira ſur la parole d'un homme faillible comme lui. S'ils diſent qu'ils n'enſeignent que la raiſon : je la poſſéde comme eux, & n'ai pas beſoin de leur enſeignement. « Quand on auroit recueilli, » dit Locke, tous les préceptes de Solon, de Bias, » de Zénon, de Cicéron & de Séneque, & que, » pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions » juſques dans la Chine conſulter Confucius & le » ſage Anacharſis en Scythie, comment un tel Re» cueil auroit-il pu devenir une régle fixe & une » véritable copie de la loi ſous laquelle nous vi» vons ? Seroit-ce d'Ariſtippe ou de Confucius qu'il » auroit tiré ſon autorité ? Zénon avoit-il le droit » de faire des loix au genre humain ? S'il ne l'avoit » pas, tout ce que lui ou quelqu'autre Philoſophe » pouvoit dire n'étoit compté que pour le ſenti» ment d'un ſimple homme, que les autres peuvent » recevoir ou rejetter, autrement il faudroit ad-

Christ. raiſonn. T. 1, c. 14.

(a) . . . . . . *Oculos ubi languida preſſit*
*Noctе quies, necquidquam avidos extendere curſus*
*Velle videmur, & in mediis conatibus ægri*
*Succidimus.* Æn. L. 12.

» mettre également tout ce qu'a enseigné cet au-
» tre Philosophe, &c. »

D. Des vues pures & un grand zèle pour la vérité ne suffisent-ils pas pour autoriser l'enseignement des Peuples?... Les Philosophes se contredisent, mais les Théologiens sont-ils toujours d'accord?

*R.* Plus les erreurs ont été monstrueuses, plus ceux qui les ont prêchées ont fait usage du nom de *vérité*. C'est la remarque de S. Augustin en parlant des Manichéens, & cette remarque s'est vérifiée dans tous les siécles. *Dicebant : veritas, veritas; & multùm eam dicebant mihi, & nusquàm erat in eis.* J. J. Rousseau, qui connoît bien ses Collégues, nous donne le même avertissement, qui peut nous servir contre lui-même : « Fuyez L. 3. confess. Emile. T. 3, p. 197.
» ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature,
» sement dans les cœurs des hommes de déso-
» lantes doctrines, & dont le scepticisme est cent
» fois plus affirmatif & plus dogmatique que le
» ton décidé de leurs adversaires. Sous le hau-
» tain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais,
» de bonne foi, ils nous soumettent impérieu-
» sement à leurs décisions tranchantes, & préten-
» dent nous donner, pour les vrais principes des
» choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont
» bâtis dans leur imagination. Du reste, renver-
» sant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que
» les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la
» derniere consolation de leur misere; aux puis-
» sants & aux riches le seul frein de leurs pas-
» sions; ils arrachent du fond des cœurs, les re-
» mords du crime, l'espoir de la vertu, & se van-
» tent encore d'être les bienfaiteurs du genre-hu-
» main. Jamais, disent-ils, la vérité n'est unisible

» aux hommes; je le crois comme eux; & c'est, » à mon avis, une preuve que ce qu'ils enseignent, n'est pas la vérité. » — Les Théologiens disputent aussi; mais ils ne disputent pas sur le fondement de leur foi, sur les articles essentiels de leur Religion; en un mot, ils ne se contredisent pas dans l'enseignement public des Peuples: si Pierre avoit prêché un Dieu, & Paul le Matérialisme; si Jean avoit dit, *Jesus-Christ est ressuscité*, & que Jacques l'eût nié, il n'y auroit point aujourd'hui de Chrétiens dans le monde.

## §. VI.

D. Quand on supposeroit la Religion naturelle suffisante pour honorer le Créateur d'un vrai culte, pour former les vertus & pour en assurer la récompense, pourroit-elle devenir la Religion des Peuples?

*R.* L'homme ne s'en contenteroit pas; son esprit & son cœur demandent essentiellement un culte cérémoniel & analogue aux sens, fondé sur une révélation vraie ou fausse. C'est au moins ce que nos Philosophes assurent par-tout. Pourquoi donc établir une thèse dont on prêche l'impossibilité?

# CHAPITRE III.

## *La Révélation.*

D. LA RÉVÉLATION est nécessaire; mais comment en démontrez-vous l'existence?

*R.* Par sa nécessité même. Un Dieu sage & bon n'a pu refuser à son plus bel ouvrage une

lumiere néceſſaire à ſa félicité & à la connoiſſance des devoirs envers ſon Auteur. C'eut été abandonner ſa créature, comme les Tartares abandonnent un ennemi au milieu des déſerts, & les autruches leur progéniture ſur les ſables brûlants de l'Afrique.

*Crudelis quaſi ſtruthio in deſerto.* Jer. Thren. iv. 3.

D. Cette multitude de cultes oppoſés qu'il ſe glorifient d'avoir Dieu pour auteur, & de poſſéder le dépôt précieux de la révélation, ne fait-elle pas un argument contre l'exiſtence de la révélation ?

*R.* De ce qu'il y a pluſieurs prétendants à une poſſeſſion, une dignité, un Royaume, doit-on inférer que les objets de ces prétentions ſont chimériques, & qu'il n'y a ni Royaume, ni poſſeſſion à prétendre ? La comparaiſon eſt exacte dans toutes ſes parties, & montre que cette objection eſt une preuve ſolide & naturelle en faveur de la révélation. On a toujours cru que le culte de la Divinité devoit être enſeigné par elle-même. Si c'eſt là un préjugé, il eſt d'une eſpece bien ſinguliere, auſſi ancien que le monde, auſſi étendu que la terre habitée, plus durable que tous les ouvrages de l'induſtrie, que tous les établiſſements de la politique. Un ſentiment ſi général & ſi profondément enraciné, eſt la voix même de la nature, ou le ſouvenir ineffaçable d'une tradition perpétuée depuis les Auteurs du genre-humain, dans toutes les branches de leur poſtérité. Il n'eſt pas étrange que ce ſentiment, qu'on trouve par-tout, ait reçu de fauſſes applications ; mais pour que le fond même en fût faux, il faudroit de deux choſes l'une, ou que l'homme eût été originairement formé avec une pente invincible vers l'erreur, ou du moins que la vérité, pour laquelle il étoit né, fût ſortie

du monde aussi-tôt qu'elle avoit pu y paroître, sans qu'on puisse espérer de l'y voir rentrer.

---

## CHAPITRE IV.

### *La Tolérance.*

### §. I.

D. En convenant que l'idée d'une révélation doit soutenir & expliquer les dogmes de la Religion naturelle, ne peut-on pas croire que la nature de cette révélation est indifférente, & qu'il suffit qu'elle persuade ?

*R.* Il y a un grand nombre de cultes fondés sur des révélations si évidemment absurdes, qu'il est impossible à un homme sensé de s'en persuader la vérité ; & des cultes de cette nature peuvent-ils plaire au souverain Maître du monde, au principe de toute sagesse & de toute raison ? Il y a des cultes insensés dans leurs dogmes, corrupteurs dans leurs rits, barbares dans leurs sacrifices ; qui peut dire sérieusement que Dieu accepte ceux-là ? & que voulant être honoré, il voit du même œil, & les hommages rendus à des êtres inanimés, physiques ou faits de main d'homme, à des animaux, à des génies malfaisants, à de prétendues divinités souillées des vices les plus infames, & les hommages qu'on lui adresse comme au Créateur de l'univers, au Maître unique & tout-puissant de la nature entiere, à la justice, à la bonté, à la sagesse, à la sainteté par essence ?

D. La tolérance ne seroit-elle pas raisonnable, si elle se bornoit aux cultes qui reconnoissent un Dieu

Dieu unique, & dont les dogmes n'ont rien de contradictoire à ses attributs?

*R.* Si, à la foi d'un Dieu unique, on ajoute la foi d'un grand nombre d'erreurs, ce mêlange ne peut que déplaire à la Divinité, qui exige essentiellement un culte pur, saint, & conséquent dans toutes ses parties. Quoi! le Chrétien qui rejette Mahomet comme un imposteur; le Mahométan qui l'honore comme le plus grand des Prophetes; le Juif qui a crucifié Jesus-Christ comme un blasphémateur; le Chrétien qui le reconnoît pour le Messie prédit par les Prophetes & desiré par les Nations; le Déiste qui nie la révélation; le Juif, le Chrétien, le Mahométan, qui l'admettent; le Chrétien qui adore Jesus-Christ comme le Fils de Dieu, consubstantiel à son Pere; le Socinien, qui le met dans la classe des créatures: tous enfin offriroient-ils à la Divinité un hommage qui lui fût également agréable? Éloignons de nous cet horrible blasphême. L'Être suprême ne peut approuver des cultes qui se détruisent. C'est ici le cas de dire, avec l'Apôtre, que la justice & l'iniquité, la lumiere & les ténèbres, la foi & l'infidélité, ne peuvent s'allier en aucune façon (*a*). Une Religion tolérante n'est pas un culte, c'est la destruction de tous les cultes. Un des plus grands hommes qu'ait eu le Calvinisme en France, & qui avoit été élevé dans le Tolérantisme, trouva dans l'examen de ce systême les premiers motifs de son retour à l'Eglise, & de sa conversion. Il comprit & démontra ensuite dans

(*a*) *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas luci ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli?* 2. Cor. 6.

Œuvres de M. Papin. *Exam. de la Tolérance.*

un excellent Ouvrage, que la premiere conséquence de cet affreux systême, étoit le renversement entier & l'anéantissement de la Religion.

§. II.

D. Pourquoi la Tolérance détruiroit-elle tous les cultes ?

*R.* 1.° Parce que l'indifférence pour tous les cultes contredit l'idée d'un Dieu unique, sage, saint & vrai.

2.° Parce qu'elle suppose dans l'homme un mépris formel de la vérité, & une indolence à s'instruire incompatible avec ses devoirs envers Dieu.

3.° Parce que la chaîne des vérités est indivisible, tous les anneaux se tiennent ensemble. Doutez d'un seul dogme révélé, vous ébranlez la croyance de tous les autres.

D. Sur quoi est fondée ce que vous dites là de l'indivisibilité des vérités religieuses ?

*R.* Sur la raison & sur l'expérience. La raison me dit, que si je ne me tiens à l'autorité infaillible de la révélation, il n'y a plus de raisonnement ni d'autorité qui puisse fixer ma croyance ; & que si une fois, en matiere de Religion, j'écoute mes caprices & mes goûts, si je m'érige en juge & en censeur des ouvrages & des attributs de Dieu, l'abyme des doutes & des erreurs est dorénavant pour moi sans barriere & sans fond. L'expérience confirme ce raisonnement par les exemples les plus multipliés. « Les Ministres Protestants, dit » J. J. Rousseau, ne savent plus ce qu'ils croient, » ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent . . . . On » leur demande si Jésus-Christ est Dieu ; ils » n'osent répondre . . . . . On leur demande quels » mysteres ils admettent ; ils n'osent répondre . . .

XI. Lettre de la Mont.

*Quidam aberrantes conversi sunt in*

» Leur intérêt temporel est la seule chose qui dé-
» cide de leur foi.... On ne sait ce qu'ils croient
» ni ce qu'ils ne croient pas ; on ne sait pas même
» ce qu'ils font semblant de croire. Leur seule ma-
» niere d'établir leur foi, c'est d'attaquer celle des
» autres. » M. Bossuet avoit fait la même observation dans ses *Avertissements aux Protestants*, & dans l'*Histoire des variations des Eglises Protestantes*. Nous avons vu tout récemment (*a*) les Protestants Anglois se récrier contre le code de leur Religion si solemnellement établie par les Rois qui s'en disoient les Chefs ; ils ont prétendu s'affranchir du serment qui les lioit à la profession des dogmes Anglicans. Leurs raisonnements ont paru si naturels & si solides, que, sans des raisons d'État, le serment étoit aboli. Peu de temps après les Allemands ont pris la même route, & ont raisonné avec une justesse égale ; ils sont convenus qu'après avoir résisté à la voix de l'Eglise Catholique, à la Doctrine des Peres, à l'autorité de la tradition, les décisions de Luther étoient d'un poids très-insuffisant pour fixer leur croyance (*b*). Les François s'en expliquent encore plus clairement (*c*). — Le Dictionnaire encyclopédique, qu'on peut bien citer en cette matiere, a rendu à cette vérité un hommage précieux. « Je finis cet Article par une

*vaniloquium, volentes esse legis doctores, non intelligentes, neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* 1. Tim. 1.

Dict. Encyc. art. *Unitaires*. Tom. 17, p. 200, édit. de Neuchatel, 1765.

(*a*) En 1772.

(*b*) Voyez, entr'autres, un Ouvrage imprimé à Berlin en 1774, *Freymuthige Gedancken, &c.* L'Auteur attaque les Livres les plus révérés des Protestants, il prouve que leurs symboles sont sans autorité, il en veut particuliérement à la confession d'Ausbourg ; ses arguments sont invincibles.

(*c*) Voyez le Mémoire présenté au Clergé pour la légitimation des mariages des Protestants.

» réflexion dont la vérité se fera sentir à tout Lec-
» teur intelligent. La Religion Catholique, Apos-
» tolique & Romaine, est incontestablement la
» seule bonne, la seule sûre & la seule vraie.
» Mais cette Religion exige en même temps de
» ceux qui l'embrassent la soumission la plus en-
» tiere de la raison. Lorsqu'il se trouve dans cette
» Communion un homme d'un esprit inquiet, re-
» muant & difficile à contenter, il commence d'a-
» bord à s'établir juge de la vérité des dogmes
» qu'on lui propose à croire; & ne trouvant point
» dans cet objet de la foi un degré d'évidence que
» leur nature ne comporte pas, il se fait Protes-
» tant. S'appercevant bientôt de l'incohérence des
» principes qui caractérisent le Protestantisme, il
» cherche dans le Socinianisme une solution à ses
» doutes & à ses difficultés, & il devient Soci-
» nien. Du Socinianisme au Déisme il n'y a qu'une
» nuance très-imperceptible, & un pas à faire; il
» le fait. Mais comme le Déisme n'est lui-même,
» ainsi que nous l'avons déja dit, qu'une Religion
» inconséquente, il se précipite insensiblement dans
» le Pyrrhonisme; état violent, & aussi humiliant
» pour l'amour-propre, qu'incompatible avec la
» nature de l'esprit humain. Enfin il finit par tom-
» ber dans l'Athéisme; état vraiment cruel, & qui
» assure à l'homme une malheureuse tranquillité,
» à laquelle on ne peut guères espérer de le voir
» renoncer (a). »

---

(a) Un Théologien agréable appliquoit à la matiere présente cette épigramme de Regnier :

*Déja nous avons vu le Danube inconstant,*
*Qui tantôt Catholique & tantôt Protestant,*

. . . . . . . . . . . . . .

*Finit sa course vagabonde,*
*Par n'être pas même Chrétien.*

D. Delà ne pourroit-on pas conclure que, par une progression contraire, un Déiste de bonne foi doit arriver à la connoissance & à la profession de tous les dogmes de la vraie Religion ?

*R.* Le savant Evêque du Puy le prouve d'une maniere fort intelligible. Les Déistes pour être conséquents, doivent devenir Chrétiens & Catholiques. L'Auteur du *Système de la Nature* les force à cet aveu. On ne doit pas s'étonner que ce monstrueux Auteur ait mêlé quelques vérités parmi tant d'erreurs, & que vaincu lui-même dans une cause aussi mauvaise, aussi désespérée que celle de l'Athéisme, il ait le triste avantage d'envelopper dans sa défaite d'autres incrédules, qui voudroient ne pas combattre avec lui. Il les confond en leur rappellant la méthode qu'ils ont suivie pour abjurer le Christianisme. Cet argument *ad hominem* est d'une force qu'aucune subtilité ne peut affoiblir. Il se réduit à ceci : Vous croyez un Dieu que vous ne pouvez comprendre, vous le croyez malgré des objections auxquelles votre raison ne répond pas; vous le croyez sur des preuves qui éclipsent à vos yeux ces objections : donc vous n'êtes pas en droit de rejetter les mysteres du Christianisme, précisément parce qu'ils sont inconcevables. Donc les difficultés que vous leur opposez ne suffisent pas pour les rendre incroyables. Donc on peut & on doit les croire, si la réalité en est établie par des preuves égales dans leur genre à celles qui vous ont déterminés à croire un Dieu. Donc il faut examiner ces preuves, les examiner avant tout, les examiner avec la plus scrupuleuse attention, & ne prendre son parti que d'après cet examen. Pour ce qui est des Théistes, l'Auteur du *système de la Nature* les repousse vers le Chris-

La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même, p. 131.

tianiſme par la doctrine qui les diſtingue des ſimples Déiſtes: car en reconnoiſſant l'exiſtence de Dieu, ils avouent que l'homme lui doit un culte. Si cela eſt, leur demande-t-il, quelle régle ſuivre dans ce culte que nous devons rendre à Dieu? La queſtion eſt preſſante, & d'autant plus que la maniere d'honorer Dieu n'eſt pas uniforme ſur la terre. Nous avons fait voir que la Religion naturelle étoit inſuffiſante, que l'indifférence entre les différents cultes qui réclament la révélation étoit une abſurdité. Il faut donc choiſir, & ſe fixer. Or les motifs capables de perſuader fortement & conſtamment ne ſe trouvent que dans la Religion véritable, marquée du ſceau & de la main de Dieu.

## §. III.

D. La Doctrine de la Tolérance n'eſt-elle pas amie de la modération, de l'humanité & de la paix?

*R.* 1.° Oppoſer à une vérité clairement démontrée quelques imaginations de Philoſophes, ſous prétexte de modération, c'eſt une Logique peu propre à donner des régles de raiſonnement. Il faudra nier le jugement de Dieu, l'enfer, la réſurrection des morts, parce que tout cela effraie & afflige des hommes pervers & indifférents dans la recherche de la vraie Foi.... La Religion n'eſt pas un ſyſtême, ni une Philoſophie ſur laquelle il ſoit permis de varier, mais un devoir capital. Les Philoſophes Tolérants imitent ces faux Prophetes qui panſoient les plaies du peuple, en diſant, *la paix, la paix, lorſqu'il n'y avoit point de paix* (a).

---

(a) *Et curabant contritionem filiæ populi mei cum ignominiâ, dicentes, pax, pax, & non eſt pax.* Jerem. 6.

Le nom de paix, dit un Pere, eſt impoſant; l'idée de l'unité eſt belle; mais cette paix ne peut ſe trouver que dans l'unité de l'Egliſe & de la Doctrine, autrement ce n'eſt plus la paix de Jeſus-Chriſt (*a*). Si la Foi qui conſerve l'Empire eſt en ſûreté, diſoit un grand Evêque à un Empereur, voilà la charité digne de nos vœux, voilà la charité qui eſt plus grande que l'Empire même (*b*).

2.° La Tolérance relâchant les liens de la Religion, & affoibliſſant ſon influence ſur le bonheur des Peuples & la ſécurité des Etats, n'eſt pas plus amie de l'humanité que le Déiſme & l'Athéiſme, où elle conduit par degré, ainſi que nous venons de le démontrer.

D. D'où vient que preſque toutes les Sectes Chrétiennes profeſſent la Tolérance théologique, & que la ſeule Religion Catholique ne connoît pas d'autre voie de ſalut que celle qu'elle enſeigne?

*R.* Les Hérétiques ne peuvent être Intolérants ſans être inconſéquents dans leur maniere de procéder. Quiconque renonce aux enſeignements de l'Egliſe pour ſe former à ſon gré un ſyſtême de Religion, ne doit pas trouver mauvais que les autres uſent de la même liberté; le particulier n'a pas droit de dominer ſur la foi du particulier. L'autorité viſible de l'Egliſe une fois rejettée, ou, ce qui revient au même, la raiſon établie comme

---

(*a*) *Specioſum quidem nomen eſt pacis, & pulchra eſt, opinio unitatis. Sed quis ambigat eam ſolam Eccleſiæ atque evangeliorum unitatem pacem eſſe, quæ Chriſti eſt.* Hilar. Lib. contrà Auxent.

(*b*) *Hæc eſt charitas expetenda, hæc eſt charitas major imperio, ſi fides tuta ſit, quæ ſervat imperium* Ambroſius ad Valentin. *de non reſtituendâ arâ victoriæ.*

régle ſuprême de la foi, la liberté de penſer doit être admiſe pour tous. C'eſt d'après ce principe que Tertullien concluoit que les Diſciples de Valentin & de Marcien pouvoient, auſſi-bien que leurs Maîtres, innover dans la foi ſelon leurs caprices (a). Mais ſi les Catholiques ne tolerent aucune ſecte oppoſée à leur ſociété, on ne ſauroit les accuſer d'inconſéquence dans leur marche; ils déclarent ouvertement qu'ils ne ſont point les auteurs de leur Doctrine, mais qu'ils l'ont reçue de Jéſus-Chriſt par le canal des Apôtres & de leurs ſucceſſeurs, qu'ils reconnoiſſent pour les légitimes interpretes de cette ſcience divine, auxquels tous les Fidèles ſont obligés d'obéir & de ſoumettre leur maniere de penſer dans les diſputes qui s'élevent ſur la Foi. C'eſt pourquoi s'ils ne veulent pas accorder aux novateurs la liberté de régler leur croyance ſuivant leur idée, c'eſt qu'ils ne la prennent pas pour eux-mêmes. Ils ont reçu la Foi comme un dépôt ſacré; ils veulent que leurs freres la conſervent de meme.

D. L'Intolérance théologique ou le dogme d'une ſeule Religion véritable & indiſpenſablement requiſe au ſalut entraîne-t-elle néceſſairement l'Intolérance civile?

*R.* 1.° Quelque conduite que puiſſent tenir les Souverains à l'égard des différentes Religions qui regnent dans leurs Etats, ou qui voudroient s'y inſinuer, l'unité d'un culte approuvé de Dieu ſera toujours une vérité inconteſtable. L'Intolérance

---

(a) *Idem licuit Valentinianis quod Valentino, idem Marcioniſtis quod Marcioni, de arbitrio ſuo fidem innovare.* Tertull. *de Præſcript.* n. 42.

théologique est donc une chose très-indépendante de la Tolérance civile.

2.° Il est évident qu'un Prince justement persuadé de la vérité des dogmes reconnus par ses Sujets, doit en autoriser & maintenir la croyance selon tous les moyens que sa puissance lui a mis en main. Si son Royaume est entiérement orthodoxe, pourquoi permettroit-il le mêlange de la zizanie avec le bon grain ? Si l'erreur y est établie avec la vérité, pourquoi ne marqueroit-il aucune prédilection ? Si la vérité en est exclue, pourquoi n'affoibliroit-il pas le pouvoir de ses adversaires ? La persécution est sans doute un mauvais moyen d'instruire & de convaincre ; mais faut-il pour cela que le fidèle & l'infidèle soient exactement dans le même ordre civil ? S. Augustin remarque que les remedes temporels sagement employés sont très-propres à guérir l'indifférence pour les choses du Ciel (a). Dieu lui-même les emploie, & ramene par-là une infinité d'ames égarées. Bayle a beau déclamer contre S. Augustin, & l'appeller *Prédicateur de la persécution.* Ce Pere ne dit rien que la raison & l'expérience n'aient approuvé, & sa doctrine est très-éloignée d'une doctrine persécutante.

D. Outre les raisons que l'unité de Religion suggere contre la Tolérance civile, générale & indéfinie, n'y en a-t-il pas d'autres fondées sur le bonheur & la sécurité des États ?

---

(a) *Qui nescio quâ vi consuetudinis nullo modo mutari in meliùs cogitarent, nisi hoc terrore percussi sollicitam mentem ad considerationem veritatis intenderent,* Augustin. adv. Donat.

*R.* L'histoire de tous les temps nous apprend, que les Sectaires une fois affranchis des Loix de la véritable Religion, n'ont pas plus respecté l'autorité temporelle que l'autorité de Dieu: & que les guerres civiles, les révoltes, les conspirations ont toujours marché à la suite de l'hérésie & du schisme. Un Panégyriste de la Tolérance a beau nous dire, que deux Religions, troublent l'État, mais que trente y demeurent tranquilles. L'exemple de Constantinople, qu'il cite, nous apprend que cette tranquillité est dûe au glaive Ottoman, qui assure la conservation de l'Alcoran, & qui punit de mort une parole contre la doctrine du Prophete Arabe. Cette tranquillité d'ailleurs n'est qu'apparente, & se dément à la premiere occasion. Le germe des dissentions & des révoltes existe, quoiqu'il ne se développe pas toujours (*a*).

D. Les Défenseurs mêmes de la Tolérance n'ont-ils pas fourni contre elle un argument invincible?

*R.* Voici un raisonnement fort simple tiré de leurs principes. Ils conviennent que l'Athéisme est le plus grand fléau du genre-humain. J. J. Rousseau dit qu'il faut punir les Athées qui dogmatisent. Le Dictionnaire encyclopédique les juge dignes de mort, ainsi que les Déistes qui nient une Providence. Or nous avons montré que le mépris de la révélation, & même l'indifférence de Religion conduisoit à l'Athéisme.

Art. *Athéisme.*

(*a*) On a vu tout récemment les Grecs Schismatiques de Moldavie, de Valachie, de la Morée, des isles de l'Archipel, de la Palestine, de l'Egypte, &c. se révolter contre

La Tolérance est donc aussi nuisible que l'Athéisme, puisqu'elle en est la Mere (*a*).

# CHAPITRE V.

## *Diversité des Cultes établis parmi les Hommes.*

### §. I.

D. COMMENT doit raisonner un homme persuadé des absurdités de la Tolérance, & convaincu de l'unité du culte qu'exige le Maître du monde?

*R.* Il doit faire cette réflexion simple & naturelle. Si l'Être des êtres n'a adopté qu'un culte, ce culte doit avoir le caractere & les marques de la Divinité dont il est l'ouvrage : je dois donc le chercher & espérer de le distinguer entre tous les cultes qui divisent les hommes. On peut les réduire à quatre. L'Idolâtrie, le Mahométisme,

---

leur Souverain; & cela, parce qu'ils professoient la même religion que les ennemis de l'Etat. M. de V. cherche toujours des exemples au loin, & est toujours malheureux dans le choix.

(*a*) Si quelqu'un demandoit qui l'emporte en méchanceté, l'enfant ou la mere :

*Crudelis mater magis, an puer improbus ille?*

Virgile fourniroit pareillement la réponse :

*Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.*

Eclog. 8.

le Judaïsme, & le Christianisme. Le plus raisonnable & le plus prouvé de ces cultes, est celui que Dieu a établi, & que je lui dois.

D. L'homme est-il obligé de chercher la véritable Religion, d'en étudier les marques & les preuves selon l'étendue de ses lumieres ?

*R*. C'est comme si l'on demandoit : les volontés de l'Être suprême sont-elles assez respectables, pour que l'homme soit étroitement obligé de s'en instruire ? Les vérités, les promesses, les menaces, les récompenses, les châtimens annoncés par la Religion, sont-ils un objet assez grand pour intéresser l'homme ? La négligence, l'indolence ou la prévention sur ce point, est-elle susceptible d'excuse, ou doit-elle être regardée comme un crime ?

## §. II.

D. Quel jugement un homme instruit portera-t-il de l'idolâtrie ?

*R*. Celui que les Sages de tous les temps en ont porté. Il n'y a pas dans cette Religion absurde de quoi arrêter un moment les regards d'un homme qui cherche la vérité. Toutes les Idoles de la terre, selon la remarque de S. Augustin, condamnent d'une voix forte la stupidité de leurs adorateurs, & s'écrient : *Ipse fecit nos & non ipsi nos*.

D. L'idolâtrie reléguée aujourd'hui chez quelques Nations barbares, n'a-t-elle pas été sage & sublime chez les Grecs & les Romains ?

*R*. Un de nos Philosophes travaille à nous le persuader ; il ne se lasse pas de vanter la prétendue magnificence de ce culte monstrueux, & voudroit nous persuader que c'étoit une chose édi-

ſiante d'adorer autant de dieux que de créatures dépendantes du vrai Dieu; autant de vices érigés en dieux, qu'il y avoit de dieux amateurs ou protecteurs du vice, & d'honorer tous ces dieux par les plus abominables déſordres (*a*). Nos Philoſophes croient avoir trouvé le ſecret d'une teinture qui blanchit tout ce qui eſt noir, & qui noircit tout ce qui eſt blanc. V. M. Boſſuet, ci-deſſus, ch. 2.

*Candida de nigris, & de candentibus atra.*

D. Eſt-il bien vrai que les anciens Païens adoroient les ſtatues? Ne regardoient-ils pas les Idoles comme des figures ſymboliques de la Divinité?

*R.* 1.° Quand cela ſeroit, eût-il été fort raiſonnable d'adorer un Jupiter, une Junon, une Vénus, &c. ſous des figures ſymboliques?

2.° Quoique quelques Philoſophes ne plaçaſſent point la Divinité dans les plantes, les bois, le métal, &c. l'Ecriture nous apprend que le gros des Idolâtres adoroient toutes ces choſes, & les regardoient comme des dieux (*b*). Les Païens

(*a*) Ces ſacrifices & ces cérémonies ſont avoués par tous les Auteurs Païens. On ne peut les lire ſans horreur dans les Ecrits pleins de zèle que les ſaints Peres ont publiés ſur ces infames ſuperſtitions. M. de V. n'en eſt ſans doute pas mieux inſtruit que les Origenes, les Tertullien, les Lactance, les Clément d'Alexandrie, &c. On peut voir ſur-tout ce dernier dans l'*Avertiſſement aux Païens*, L. 2, c. 3.

(*b*) *Deus autem noſter in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit. Simulacra gentium argentum & aurum, opera manuum hominum. Os habent & non loquentur, &c.* Pſal. 113.

conviennent de la même chose. Stilpon chassé d'Athènes pour avoir dit que la statue de Minerve n'étoit point une Divinité, s'excusa en disant que c'étoit une *Déesse*, mais point un *Dieu*. Sur quoi Bayle remarque que l'idée qui divinisoit les statues mêmes, étoit donc alors généralement reçue. M. de Voltaire après Julien l'Apostat, nous cite en témoignage contraire quelques Epicuriens qui nioient toute Divinité, & qui par conséquent ne peuvent avoir parlé comme les idolâtres. Confondus par les Chrétiens, les Païens ont déguisé leurs extravagances le mieux qu'ils ont pu, & l'idolâtrie a pris toutes sortes de figures pour cacher ses traits naturels, mais les faits & les aveux subsistent malgré les artifices d'une apologie tardive. A Ephese, on reprochoit à S. Paul comme un blasphême énorme, d'avoir dit que les mains des hommes ne pouvoient former des Dieux (*a*). Peut-on exprimer plus clairement la croyance des Anciens que le judicieux Horace?

*Deam, non Deum esse*

*Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,*
*Cum faber incertus scamnum faceret-ne Priapum;*
*Maluit esse Deum: Deus inde ego.* L. 1. Sat. 8.

D. N'avez-vous pas dit ailleurs que les Anciens avoient toujours conservé l'idée d'un seul Dieu invisible, tout-puissant, éternel?

*R.* Oui, mais par-là leur culte étoit-il moins absurde? ce mêlange d'erreurs avec un dogme si simple & si sublime, n'est-il pas en quelque sorte plus étonnant qu'une ignorance totale de la Divi-

(*a*) *Paulus hic suadens, avertit turbam, dicens: quoniam non sunt Dii, qui manibus fiunt.* Act. 19, 26.

nité (*a*)? Il semble qu'effrayés de la destinée que la foi d'un Dieu présage aux hommes pervers, ils aient voulu faire une espece de diversion en faveur de leurs désordres, & affoiblir par des fantômes imbécilles & vicieux, l'idée d'un Être saint, juste, tout-puissant & terrible (*b*).

§. III.

D. Quelles sont les raisons qui empêchent un esprit raisonnable de s'attacher à la Doctrine de Mahomet?

*R.* 1.° Le Mahométisme est moins un culte réglé, établi sur l'autorité d'une révélation quelconque, qu'un Déisme commode, accompagné de quelques pratiques peu gênantes.

2.° L'Alcoran est la seule & unique preuve de cette Religion; c'est un Livre isolé, qui n'est lié à rien, appuyé sur rien, & qui n'a d'autre garant que son Auteur. C'est la judicieuse réflexion du savant Evêque d'Avranche, M. Huet: *Alcorano uno omne Muhammedanorum doctrinæ præsidium continetur*. Il prouve cette assertion avec une étendue & une évidence qui ne laisse rien à desirer. Plusieurs Auteurs ont démontré la même chose (*a*). Dem. Ev. p. 630.

3.° Cette législation rapsodique est un tissu de

(*a*) *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt.* Rom. 1, 21.

(*b*) *Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, & volucrum, & quadrupedum & serpentium.* Ibid. v. 23.

(*c*) V. *Ludovici Vives de Mahomete & Alcorano censuram. — Cribrationum Alcorani Libros tres à Card. Cusd. — Alcoranorum à Bibliandro edit. cum notis, 1550.*

choſes recueillies dans les Livres des Juifs & des Chrétiens, & ſur-tout dans l'ancien Teſtament. L'ignorance du Rédacteur y a fait des anachroniſmes & des bévues ſans nombre, juſques-là que la Mere de Jéſus y eſt confondue avec Marie ſœur d'Aaron. Il n'y a aucune liaiſon, aucune dépendance des choſes. Les titres des Chapitres ſont non-ſeulement ridicules, mais ſouvent ſans aucun rapport aux matieres qui y ſont traitées, ou plutôt entaſſées par caprice & par égarement d'imagination : il n'eſt pas poſſible d'en faire d'autre ſommaire que celui qu'on voit dans Don Quichotte : *Chapitre où l'on dit des choſes que l'on ſaura quand on les aura lues.*

4.° Une Religion qui n'a commencé qu'en 622 de l'Ere Chrétienne, ne peut être la véritable. Le monde n'a jamais été ſans révélation, ni ſans connoiſſance du vrai culte. L'Alcoran n'a été ni annoncé, ni figuré, ni préparé par le Judaïſme, ni greffé ſur cette Religion qu'on peut regarder comme la baſe du Chriſtianiſme, &, pour ainſi dire, comme le Chriſtianiſme avant Jéſus-Chriſt.

5.° L'Alcoran atteſte la ſainteté de Jéſus-Chriſt, la vérité de ſa Doctine, la divinité de ſa Miſſion ; or ſi l'Evangile eſt vrai, l'Alcoran eſt une impoſture (*a*). On pourroit pouſſer plus loin ces réflexions, mais elles ſont déja plus que ſuffiſantes pour juger de la doctrine du Prophete Arabe.

---

(*a*) Il y a ſur cette matiere un très-bon Ouvrage imprimé à Tyrnau en Hongrie, en 1717. *Mahometanus in lege Chriſti Alcorano ſuffragante inſtructus.* On lit une conférence curieuſe de quelques Miſſionnaires Jéſuites avec des Mahométans, dans l'*Hiſt. Soc. Jeſu, part. 4tâ. in fine.*

D. En

D. En quels termes Mahomet reconnoît-il la mission de Jésus-Christ ?

R. « La perfidie des Juifs, dit-il, a été punie » pour avoir nié la virginité de Marie, & pour » avoir dit qu'ils avoient mis à mort Jésus le » Christ, Fils de Marie, Envoyé de Dieu. Ils ne » l'ont ni tué, ni crucifié, ils n'ont eu en leur » pouvoir que son image ; sa Personne leur a été » enlevée & placée auprès de Dieu : car Dieu » est juste & sage. » Les Commentateurs de l'Alcoran, & sur-tout Ali, parlent sur le même ton. Les Empereurs Ottomans dans leurs Diplômes, ont toujours respecté Jésus-Christ. Soliman II. écrivoit à Ferdinand I. *Propheta Jesu, supra quem & super nostrum Prophetam Mahometem sit splendor & pax Dei..... Sanctæque ac castæ urbis Jerusalem Dominus.* — Les Maures disent que Mahomet est le Paraclet promis par Jésus-Christ.... Ils ont une piété particuliere envers les monuments qu'ils prétendent avoir en Egypte du séjour de Jésus & de Marie.

*Sura 4. mulieres, ỷ. 155 — in edit. Bibliandri sura sive asoara 5. — Theoph. Raynal, citat. Cap. 3. de stirpe Joachim.*

*Apud Busbec, p. 271.*

*Petrus Martyr. de legat. Babyl. L. 3.*

D. N'a-t-on pas vu des Critiques modernes, s'ériger en Apologistes de l'Alcoran, y trouver de la sagesse & des combinaisons admirables ?

R. Nous avons déja remarqué que c'étoit la marotte des Philosophes à la mode, de renverser toutes les idées, & d'accréditer tous les paradoxes ; mais les déclamations les plus multipliées, le plus servilement & le plus opiniâtrément répétées, ne peuvent conclure contre la simple vue des choses. M. Porter, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui avoit bien étudié la Théologie Musulmanne, ne peut concevoir que des hommes sensés lui aient consacré des éloges. « Quelques per-

Observ. sur la Religion, les Loix, le Gouvernement & les mœurs des Turcs. Neuchâtel, 1770. T. 2, p. 22.

» sonnes, dit-il, ont prétendu, & plusieurs pour» roient penser encore que cette Religion n'est » pas extrêmement révoltante pour la raison, puis» que l'unité de Dieu en est la base fondamentale; » mais cette initiation supportable n'est que le pre» mier pas vers l'abîme immense d'absurdités que » le Koran vient offrir à sa croyance. Il est obligé » d'en recevoir chaque article comme une révéla» tion de Dieu, écrite dans le Ciel, & envoyée » par le Tout-Puissant à son Peuple, choisi dans sa » miséricorde. Il faut qu'il croie fermement que » lire cette révélation un certain nombre de fois » par an; observer rigoureusement le jeûne du » Ramazan; faire des ablutions sur différentes par» ties de son corps, avec l'attention scrupuleuse » d'étendre & d'espacer ces ablutions suivant cer» taines mesures & proportions mathématiques; » faire le pélerinage de la Mecque; boire de l'eau » dans laquelle a été plongée la vieille robe du Pro» phete; réciter en tout ou en partie les quatre» vingt-dix-neuf noms des attributs de la Divi» nité sur un chapelet de quatre-vingt-dix-neuf » grains : il faut, dis-je, qu'il croie fermement » que ce sont là autant de devoirs de Religion si » indispensables pour un vrai Croyant, que sans » cela le cœur le plus pur, la foi la plus sincere » ne pourroient lui obtenir les faveurs du Ciel; » & que ces pratiques sont les seuls moyens effi» caces d'expier tous ses crimes, toutes ses im» perfections..... Allez à Constantinople, voyez » les allarmes continuelles dans lesquelles vivent » les Chrétiens & les Juifs; les moyens qu'ils sont » obligés d'employer pour obtenir la protection » des Turcs en place; les désagréments énormes

» dont il leur faut payer cette faveur ; les injusti-
» ces, les violences, les outrages de toute espece
» qu'ils essuient tous les jours, & qu'ils sont con-
» traints de dévorer en silence ; alors vous pourrez
» vous former une idée du Mahométisme, & ap-
» précier au juste son influence sur les mœurs de
» ses Sectateurs. . . . . M. Sale, dans le Discours
» préliminaire qu'il a mis à la tête de son excel-
» lente Traduction du Koran, nous donne un pré-
» cis très-juste de ce Livre. Je suis fâché cepen-
» dant d'être obligé de dire que souvent il montre
» trop d'empressement à en faire l'apologie, &
» qu'il cherche plutôt à pallier les extravagances
» sans nombre qu'il y rencontre, qu'à les exposer
» dans leur véritable point de vue. Il résulte du
» moins un avantage de cette partialité : c'est
» qu'on peut être assuré qu'il n'a pas ajouté une
» seule absurdité à celles qui y sont réellement, &
» qu'il n'a point chargé le ridicule qu'elles ont
» dans l'original. Quelques faiseurs d'esprit hétéro-
» doxes, pour se donner un air de singularité, si ce
» n'est aux dépens de l'honnêteté, au moins aux
» dépens du sens commun, ne se sont point fait
» scrupule de se déclarer les admirateurs du Ko-
» ran, d'en exalter les dogmes, & même d'oser les
» mettre en parallele avec ceux qu'enseignent nos
» Livres sacrés. »

D. L'Alcoran n'a-t-il pas des passages sublimes & touchants ?

*R.* Il n'est pas possible qu'un homme qui a pris le langage des Juifs & des Chrétiens sur la Divinité n'ait rien écrit de sublime & de touchant. Mais ces beautés étrangeres doivent leur mérite aux sources dont elles sont dérivées. L'idée si

ſimple & ſi grande d'un ſeul Dieu Créateur, tranſplantée de l'Ecriture dans l'Alcoran, a dû conſerver ſans doute quelque choſe de ſon intérêt & de ſa majeſté.

D. Mahomet n'a-t-il pas la gloire d'avoir fait adorer Dieu dans une grande partie de l'Aſie & de l'Afrique?

*R.* L'Oracle des Philoſophes modernes nous l'aſſure; mais ceux qui liſent l'hiſtoire ſavent qu'avant Mahomet l'idolâtrie étoit anéantie dans preſque toutes les Provinces que l'Alcoran a ſubjuguées. Nos Meſſieurs réſervent leur admiration pour Mahomet, corrupteur du Chriſtianiſme déja établi, & la refuſent à Jéſus-Chriſt, deſtructeur de toutes les idoles & de toutes les erreurs.

D. Comment le Code plagiaire de la Légiſlation Mahométane a-t-il pu aſſervir de ſi grandes Provinces?

*R.* 1.° Par l'attrait des plaiſirs ſenſuels, qui fondent pour les Muſulmans la félicité de cette vie, & l'eſpérance de l'autre.

2.° Par la terrible alternative qui appuyoit la prédication de ſes Apôtres : *Crois que notre Prophete a parlé à l'Ange Gabriël, ou je te tue.* Voilà, dit M. d'Alembert, toute la preuve du Mahométiſme, & la raiſon de ſes progrès. Mahomet diſoit lui-même qu'il ne faiſoit point de miracles, & qu'il étoit venu établir ſa Religion par les armes.

## §. IV.

D. Quel jugement doit-on porter de la Religion des Juifs?

*R.* Autrefois pleine de majeſté & de grandeur,

fondée sur la Révélation, illustrée par de grands événements, elle est aujourd'hui en quelque sorte anéantie; sans Prêtre, sans Temple, sans Sacrifice, sans vigueur & sans exercice de ses Loix. Ce qui en subsiste encore renvoie évidemment au Christianisme.

D. Comment la Religion des Juifs renvoie-t-elle à celle des Chrétiens?

*R.* Par la liaison intime & indivisible de l'ancien Testament avec le nouveau, par les figures, les prophéties, les dogmes qui promettoient un Législateur tel que les Chrétiens le reconnoissent. Accord admirable, qui faisoit dire à S. Jean que l'Agneau destiné à l'abolition des péchés des hommes avoit été immolé dès le commencement du monde (*a*). L'attente du Messie est encore aujourd'hui comme l'essence de la Religion des Juifs, & ce grand article de leur croyance a de tout temps puissamment agité les Colonies de cette Nation éparse (*b*).

D. L'état actuel des Juifs ne concourt-il pas autant que leur Religion à prouver la vérité du Christianisme?

*R.* La chose est visible. Il n'y a jamais eu dans le monde d'état semblable à celui des Juifs, & cet

---

(*a*) *In libro vitæ agni qui occisus est ab origine mundi.* Apoc. 13.

(*b*) L'Abbé Rossi a fait l'Histoire de plusieurs faux Messies qui fixerent la crédulité des Juifs, & furent autant de punitions de l'obstination avec laquelle ils avoient méconnu le Messie véritable. *Della vana aspettatione, &c.*

état marque visiblement la colere de Dieu attirée par un crime énorme & inoui depuis l'existence des hommes. Or rien n'explique mieux la nature de ce crime, ni ne justifie mieux la conduite de Dieu que la Religion Chrétienne, comme on le verra dans le Livre suivant.





# CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

## *LIVRE QUATRIEME.*

### LE CHRISTIANISME.

## CHAPITRE PREMIER.

### *L'Evangile considéré en lui-même.*

§. I.

D. Il n'y a donc qu'une Religion sur la terre qui puisse fixer les regards du Sage ?

*R.* Une seule, & c'est le Christianisme.

D. Cette Religion a-t-elle des marques certaines de Divinité, & porte-t-elle clairement l'empreinte de la révélation ?

*R.* Il n'est pas possible de n'en pas demeurer

S iv

convaincu par la ſimple lecture de l'Evangile, ſi on la fait avec un eſprit tranquille, équitable, déſintéreſſé. L'homme vrai y trouve la fin de ſes incertitudes; l'homme vertueux y découvre les plus douces & les plus ſolides eſpérances. Il faut qu'une Religion ſoit bien appuyée, quand ſes adverſaires mêmes lui rendent des hommages auſſi glorieux que nos Philoſophes en ont rendu au Chriſtianiſme. Nous en rapporterons un qui, pour avoir été répété dans bien des Livres, n'a rien perdu de ſa vérité ni de ſa force : « Je vous avoue que la » majeſté des Ecritures m'étonne ; la ſainteté de » l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres » des Philoſophes avec toute leur pompe ; qu'ils » ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un » Livre à-la-fois ſi ſublime & ſi ſimple ſoit l'ou» vrage des hommes? Se peut-il que celui dont » il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même? » Eſt-ce là le ton d'un Enthouſiaſte ou d'un ambi» tieux Sectaire? Quelle douceur, quelle pureté » dans ſes mœurs, quelle grace touchante dans ſes » inſtructions, quelle élévation dans ſes maximes, » quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours, » quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle » juſteſſe dans ſes réponſes, quel empire ſur les » paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait » agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſten» tation? Quand Platon peint ſon Juſte imaginaire, » couvert de tout l'opprobre du crime, & digne » de tous les prix de la vertu, il peint trait pour » trait Jéſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frap» pante, que tous les Peres l'ont ſentie, & il n'eſt » pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel » aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer » comparer le fils de Sophroniſque au Fils de

J. J. Rouſſeau, Emile, T. 3, p. 179. Répon. à l'Archev. p. 108.

» Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! So-» crate mourant sans douleur, sans ignominie, » soutient aisément jusqu'au bout son personnage; » & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on » douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fût » tout autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-» on, la morale; d'autres avant lui l'avoient mise » en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient » fait; il ne fit que mettre en leçon leurs exem-» ples. Aristide avoit été juste avant que Socrate » eût dit ce que c'étoit que justice. Léonidas étoit » mort pour son Pays avant que Socrate eût fait un » devoir d'aimer la Patrie. Sparte étoit sobre » avant que Socrate eût loué la sobrieté; avant » qu'il n'eût défini la vertu, la Grece abondoit en » hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris » chez les siens cette morale élevée & pure dont » lui seul a donné les leçons & l'exemple? Du » sein du plus furieux Fanatisme la plus haute sa-» gesse se fit entendre, & la simplicité des plus » héroïques vertus honora le plus vil de tous les » Peuples. La mort de Socrate, philosophant tran-» quillement avec ses amis, est la plus douce qu'on » puisse desirer. Celle de Jésus expirant dans les » tourments, injurié, raillé, maudit de tout un » Peuple, est la plus horrible qu'on puisse crain-» dre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, » bénit celui qui la lui présente, & qui pleure. Jésus » au milieu d'un supplice affreux prie pour ses » bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort » de Socrate sont d'un Sage; la vie & la mort de » Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire » de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas » ainsi qu'on invente (*a*), & les faits de Socrate,

(*a*) Il est évident, par la simplicité du récit évangélique,

» dont personne ne doute, sont bien moins attes-
» tés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est re-
» culer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus in-
» concevable que plusieurs hommes d'accord
» eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul
» en ait formé le sujet. Jamais les Auteurs Juifs
» n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; &
» l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si
» frappants, si parfaitement inimitables, que l'in-
» venteur en seroit plus étonnant que le Héros. »

D. Ces sortes de témoignages, rendus tantôt à la vérité de l'Evangile, tantôt à la sainteté de sa morale par des hommes non suspects, sont-ils en grand nombre?

*R.* Il n'est guères possible de les recueillir tous. Il faudroit d'abord rassembler tout ce qu'ont écrit les Philosophes des trois premiers siécles, qui ont quitté l'idolâtrie & renoncé à toutes les sciences pour professer la science de Jésus-Christ. Il faudroit ensuite rechercher tout ce que les Incrédules de tous les temps ont pensé & dit de l'Evangile dans des moments de calme & de sagesse; on entendra les Desbarreaux, les Bayle, les Voltaire, &c. parler comme les Peres de l'Eglise. Il faudra ajouter les jugements que des Politiques & des Littéra-

---

que les Evangélistes n'ont pas voulu inspirer de l'admiration pour leur Maître. M. de V. crie que cela est faux, puisqu'ils en rapportent des choses admirables. Ce trait suffit pour faire connoître la logique du Poëte Philosophe.... Ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexion pour en relever l'éclat: ils racontent ses supplices & son ignominie, comme les honneurs & les acclamations des Peuples. « *Ibi crucifixerunt eum, & latro-* » *nes, unum à dextris, & alterum à sinistris.* » Voilà la catastrophe & l'événement principal de cette Histoire.

Conseils raisonn. adressés à M. B. n. x.

Luc. 23.

teurs de toutes les Nations du monde ont porté de la Loi Chrétienne ; nous en rapporterons deux qui ſont moins connus. L'Empereur de la Chine, au ſeptieme ſiecle, dans l'Edit accordé pour la publication de l'Evangile, parle de la ſorte : « La » véritable Loi n'a pas de nom particulier, & les » Saints ne renferment pas leur zèle dans les bor- » nes d'un ſeul lieu. Le deſir d'être utile les con- » duit dans tous les Pays du monde. Un homme » de Judée eſt venu annoncer à notre Cour une » nouvelle doctrine. Après un mûr examen, nous » avons admiré la grandeur & en même temps la » ſimplicité de cette Religion, & nous avons jugé » qu'elle indiquoit le véritable chemin du ſalut. » Elle eſt d'ailleurs conforme à l'opinion de la » création du monde. Ainſi, nous penſons que nos » Sujets en retireront un grand avantage, & qu'il » eſt de notre devoir de leur en procurer la con- » noiſſance. » L'Edit de 1692 eſt encore bien plus favorable au Chriſtianiſme. Les plus fervents d'entre les Chrétiens n'ont jamais parlé de Jéſus-Chriſt avec plus d'admiration & d'une maniere plus ſublime que ne l'a fait un Poëte Perſan, qui lui adreſſe ces vers traduits par M. d'Herbelot.

En 636

Bibliotheque orient. art. *Iſſa ebn. miriam.*

« Le cœur de l'homme affligé tire toute ſa conſo-
» lation de vos paroles.
» L'ame reprend ſa vie & ſa vigueur en atten-
» dant ſeulement prononcer votre Nom.
» Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la
» contemplation des myſteres de la Divinité,
» C'eſt de vous qu'il tire ſes lumieres pour les
» connoître, & c'eſt vous qui lui donnez l'attrait
» dont il eſt pénétré. »

D. L'excellence de la Doctrine évangélique ne

ſe trouve-t-elle pas également chez les Philoſophes? Si on amaſſoit en un corps d'Ouvrage tout ce que les Platon, les Socrate, les Confucius ont dit de beau ſur la Divinité & ſur la morale, n'en feroit-on pas un Recueil conſidérable?

*R.* Les préceptes de l'Evangile étant très-conformes à la raiſon & à la juſtice, il n'eſt pas poſſible que les Sages de tous les ſiécles, en diſſertant ſur les devoirs de l'homme, n'en aient enſeigné quelques-uns. Mais c'eſt une choſe inſenſée de vouloir comparer la totalité de l'Evangile avec quelques maximes païennes. M. Freret, dans l'*Examen critique des Apologiſtes*, raiſonne à-peu-près de cette ſorte: telle maxime de la Loi Chrétienne ſe trouve dans les Philoſophes, telle autre dans les Légiſlateurs: l'une eſt prêchée à la Chine, l'autre en Egypte, où au Japon: celle-ci a été connue du temps de Pithagore, celle-là cinq ou ſix cents ans après; donc les hommes n'ont pas été mieux inſtruits par Jéſus-Chriſt que par les Païens. A ce défaut de ſyſtême & d'enſemble (*a*), les Evêques de France, dans l'avertiſſement donné à leurs Peuples en 1770, oppoſent l'enchaînement des dogmes évangéliques. « Ce ne ſont pas des idées vagues & confuſes, » des connoiſſances ſuperficielles ou ſucceſſives, » des lueurs ou des apparences qui viennent par » intervalle éclairer ou faſciner les eſprits. Toutes » les parties de la Religion ſe prêtent une force

---

*De vitâ beatâ, L. 7.* (*a*) « Ils n'ont jamais ſu, dit Lactance, ce que c'eſt » qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevû » chaque partie. Chacun, de ſon côté, a trouvé quel» qu'une des pieces qui doivent y entrer, mais ils ne ſont » pas venus à bout de les aſſembler, ni de déduire les » conſéquences des principes. »

» mutuelle, & se tiennent par des rapports nécessaires. Nulle vérité n'y est stérile ni isolée. » — Le P. Mourgues a démontré la grande supériorité de la morale évangélique sur celle des Philosophes (*a*). M. de Maupertuis observe que quelques maximes de l'Evangile & de la Philosophie annoncées presque dans les mêmes termes, ont néanmoins un sens, une étendue, un motif bien différents. « Les premiers Nazaréens, dit l'Auteur » des *Lettres Juives*, qu'on peut citer ici avec assu» rance, ont prêché une Doctrine si conforme à » l'équité, & si utile à la société, que leurs plus » grands adversaires conviennent aujourd'hui que » leurs préceptes moraux sont infiniment au-des» sus de ceux des plus sages Philosophes de l'Anti» quité..... La foi des Nazaréens telle que la » prêchent leurs Docteurs de la premiere classe a » encore plus de brillant que la nôtre : ils ont » tous nos premiers principes ; mais il semble qu'ils » en aient épuré les suites. La nôtre a quelque » chose de farouche ; la leur semble dictée par la » bouche divine. La bonne foi, la candeur, le par» don des ennemis, toutes les vertus que l'esprit » & le cœur peuvent embrasser leur sont étroite» ment commandées. Un véritable Nazaréen est » un Philosophe parfait. Dans les autres Religions, » l'homme, vil esclave, semble ne servir Dieu » que par intérêt. Les Nazaréens sont les seuls qui » aient le cœur d'un vrai fils pour un si bon pere. ».... Un enfant de douze ans médiocrement instruit de sa Religion en sait plus sur les perfections de Dieu,

---

(*a*) *Parallele de la Morale Chrétienne avec celle des anciens Philosophes.* Nous en parlerons plus amplement. *Ch. 3, art. 6, §. 9.*

sur sa propre destinée, sur ses devoirs que le plus vanté des Philosophes de l'Antiquité. C'est par cette raison que la race des Philosophes Païens s'éteignit avec le Paganisme aux sixieme & septieme siécles de l'Eglise. Il n'étoit plus question d'aller philosopher sur les traces de Platon & d'Epicure: le Christianisme répandu par-tout mettoit plus de lumieres dans l'esprit des hommes (*a*) que tous les exercices du Lycée & du Portique n'avoient pu en mettre dans les têtes philosophiques des Sages de la Grece.

*Cum essemus parvuli, sub elementis mundi eramus servientes; at ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum.* Gal. iv.

# CHAPITRE II.

## *Livres dépositaires de la Révélation.*

### ARTICLE PREMIER.

### *L'Ecriture sainte en général.*

D. COMMENT faut-il raisonner au sujet des Livres fondamentaux de la Religion?

*R.* S'il y a une Religion, un culte approuvé du Créateur, il est évident que les dogmes de cette Religion, de ce culte doivent être consignés dans quelques Livres, ou transmis par une tradition orale, telle qu'étoit celle des anciens Patriarches, qui ont pu conserver le dépôt de la révélation du-

(*a*) C'est ici le cas de dire avec David : *Super omnes docentes me intellexi, quià testimonia tua meditatio mea est. Super senes intellexi, quià mandata tua quæsivi.* Ps. 118.

rant un petit nombre de générations sans le secours des Livres (*a*). Aujourd'hui que les générations sont sans nombre, & que les erreurs ont couvert la terre, il n'est plus possible de remonter à la totalité de la révélation par la simple narration de nos Peres. Il y a donc des Livres qui contiennent les instructions des Peuples, & les dogmes de la Religion qu'ils doivent suivre.

D. Quels sont ces Livres dépositaires de la Révélation?

*R*. Ce sont les Livres de l'ancien & du nouveau Testament. Il n'est pas possible d'en douter raisonnablement. Je parcours toute la terre, je recherche par-tout ce Livre qui doit régler ma Religion; la certitude qu'il existe soutient mon examen & nourrit mon espérance; enfin j'en trouve un, & je n'en trouve qu'un seul qui me conduit jusqu'à l'origine du monde, qui m'apprend comment l'homme est sorti de la main de Dieu, pourquoi il est pécheur & malheureux, &c. Tout ce qui s'est jamais dit & écrit de raisonnable sur ces grandes matieres est visiblement tiré de ce Livre. Tout y est conséquent; tout y est enchaîné de la maniere la plus indivisible. Les parties les plus essentielles dépendent de celles qui paroissent presqu'indifférentes. Les dogmes, les prophéties, les faits y sont un ensemble qui ne laisse ni vuide,

---

(*a*) Il est apparent néanmoins qu'avant Moïse il y avoit des Mémoires écrits par les Patriarches, que ce Législateur aura recueillis. On dispute beaucoup sur l'époque de l'art d'écrire. M. de V. qui a entrepris d'éclaircir cette matiere, y a jetté de nouvelles ténèbres par une foule de contradictions. Voyez *Lettres de quelques Juifs Portugais*, &c. pag. 99, & suiv. édit. de 1769.

ni ſuperfluité. Des hommes ſéparés par des ſiécles, très-différents par le goût, le génie, le caractere, concourent à écrire un ſeul & même Livre ; partout les mêmes principes, le même but, les mêmes conſéquences. Je commence à la naiſſance du monde ; &, ſuivant toujours ce fil, je me trouve, ſans m'en appercevoir, au milieu du Chriſtianiſme. Qu'on me montre un Livre où la Divinité m'ait mieux inſtruit, & je quitterai l'attachement que j'ai à celui-ci.

D. Ces Livres ſi propres à fixer l'eſprit humain par la marche & l'intérêt des matieres, ont-ils de quoi le ſatisfaire auſſi par leur authenticité ?

*R.* Ces Livres ont été écrits par des Auteurs contemporains. L'Hiſtoire qui précéde Moïſe, Auteur du Pentateuque, comprend des faits qu'une tradition rapprochée de ſon origine par la longue vie des hommes & le petit nombre des générations, a conſervés aiſément parmi des Patriarches ſages & zélés pour les choſes de Dieu. Ces Livres ont été confiés à la garde de l'autorité publique : ils ont toujours été regardés par les Hébreux comme le plus précieux tréſor de la Nation ; c'eût été un crime capital d'y altérer un ſeul mot, d'y inſérer une ſeule lettre. Les Juifs & les Samaritains, quoiqu'ennemis acharnés, ont toujours reſpecté les Livres de Moïſe. Les Juifs ſont dépoſitaires des preuves qui établiſſent la foi des Chrétiens, & ne diſconviennent pas de l'exiſtence de ces preuves. Les Chrétiens ont eu le même ſoin de leurs Evangiles. Delà je conclus que ni le défaut de connoiſſance dans les Auteurs, ni la négligence, ni l'intérêt dans les dépoſitaires de ces Livres, ne peuvent autoriſer le moindre doute contre leur authenticité.

authenticité. — Nous avons démontré qu'il y avoit néceſſairement un Livre qui inſtruit les hommes ſur le culte de Dieu : avant que d'argumenter contre l'authenticité de celui-ci, il faut en montrer un qui ſoit plus authentique. Ce ſera ſans doute le Vedam, le Hanſcrit & les autres qui compoſent la Bible de M. de V.?

D. N'a-t-on pas formé des difficultés ſans nombre pour infirmer le témoignage des Livres ſaints ?

*R.* 1.° Ces difficultés ſont bien moindres que celles qu'on pourroit former contre tout autre Ouvrage écrit par un ſeul & même Auteur, dans des temps bien poſtérieurs, ſur des choſes purement humaines. Si on examinoit les Polybe, les Hérodote, les Tite-Live, avec autant d'exactitude que l'Ecriture, on ne ſauroit plus que penſer de ces Auteurs. « Quand il eſt queſtion des Ecritu- » res ſacrées & des matieres de la Religion, dit » judicieuſement D. Calmet, on eſt inexorable » & inflexibe; pour tout le reſte, on eſt d'une » facilité inexplicable. Les moindres objections » en faveur de la liberté, les plus minces preu- » ves contre la Religion frappent & convainquent » certains eſprits; les raiſonnements les plus ſolides » pour le contraire ne font ſur eux aucune im- » preſſion. On reçoit ſans peine les autres Livres » & les autres Hiſtoires; pour celle-ci, on craint » toujours d'être trompé. »

Comment. T. 3, préf. parall. p. 4.

2.° Ces difficultés ſont une preuve excellente en faveur de ces Livres. Depuis qu'il y a des Incrédules dans le monde, on a employé contre ce dépôt de la révélation toutes les ſubtilités de l'eſprit humain; & on ne dit rien aujourd'hui de plus concluant qu'on ne diſoit il y a deux &

trois mille ans (*a*). Les fidèles de tous les siécles ont défendu les titres de leur foi par des réponses qui sont restées sans réplique ; ce n'est que par les écrits des Apologistes Chrétiens que le souvenir de la plupart de ces objections a subsisté. C'est là que nos prétendus Savants vont prendre les armes brisées des Julien & des Celse. L'on doit regarder toutes ces querelles comme une affaire décidée par la voie de prescription, qui a lieu dans tous les Tribunaux, & qui, selon la pensée de Tertullien, doit l'avoir en matiere de Religion plus qu'en toute autre. Ces Messieurs agissent à l'égard du Christianisme comme s'il ne faisoit que de paroître, & comme si cette Religion n'avoit jamais été examinée. Quand on leur fait voir l'antiquité de leurs objections contre les Livres saints, & l'éclat avec lequel les Apologistes de la Religion en ont triomphé, on a droit d'être mis hors de cour & de procès : *Sic facilius traducentur, dum aut jam tunc fuisse deprehenduntur, aut ex illis quæ jam fuerunt, semina sumpsisse.*

Tertull. de præscript. c. 33.

3.° Il en faut toujours revenir à ce principe établi. *Il y a une révélation, il y a des Livres qui la contiennent ;* que les infatigables Argumentateurs contre l'Ecriture-Sainte nous montrent quelque chose de mieux, de plus sûr & de moins sujet aux difficultés.

D. N'y a-t-il pas eu des hommes célèbres que la seule lecture des Livres saints a persuadé de leur divinité, sans l'examen des preuves de leur authenticité ?

---

(*a*) *Eloquia Domini eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.* Ps. XI.

*R.* Il y en a eu, & il y en a encore un très-grand nombre qui, ainsi que nous l'avons déja observé, ont jugé que l'erreur ne pouvoit emprunter un langage si simple, & en même temps si plein de sentiments & de choses. « Le divin Livre de l'E-» vangile, » dit un Philosophe moderne toujours en guerre avec lui-même, « le seul nécessaire à un » Chrétien, & le plus utile de tous, même à » quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être » médité pour porter dans l'ame l'amour de son Au-» teur & la volonté d'accomplir ses préceptes. Ja-» mais la vertu n'a parlé un si doux langage, ja-» mais la profonde sagesse ne s'est exprimée avec » tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte » point la lecture sans se sentir meilleur qu'aupa-» ravant. » Pensées de J. J. Rousseau, p. 3.

D. N'a-t-on pas remarqué cette même simplicité dans des Livres apocryphes?

*R.* 1.° Si quelques Livres apocryphes ont eu le ton touchant & simple des Livres saints, c'est une imitation dont tout l'honneur est dû au modèle.

2.° Il y a des Livres apocryphes, c'est-à-dire, non insérés dans le Canon de l'Ecriture, qui méritent de la considération, quoique l'Eglise ne les ait pas reconnus pour des Ouvrages inspirés. Telle est l'Oraison du Roi Manassès, le troisieme & le quatrieme Livre d'Esdras, &c.

3.° Quand les Livres apocryphes, comme l'Evangile des Nazaréens, celui de S. Thomas, &c. sont des Recueils d'une Histoire telle que celle de Jésus-Christ, il n'est pas possible que la vérité incontestable des faits n'y ait imprimé quelques-uns de ses caracteres. Nous aurons dans la suite d'autres réflexions à faire sur les Livres apocryphes. Inf. art. 3. S. 2.

D. Pour que l'Ecriture soit un Livre divin,

est-il nécessaire que toutes les expressions & tous les mots aient été inspirés de Dieu?

*R.* Rien n'oblige à adopter cette opinion de quelques Théologiens; les Livres saints sont inspirés, si le Saint-Esprit a excité leurs Auteurs à les écrire; s'il a présidé à leur travail en écartant tout ce qui auroit offensé la vérité, la Religion ou les mœurs; s'il les a soutenus par des lumieres & des sentiments extraordinaires, &c. &c. C'est ce que les Théologiens appellent *inspiration de direction.* Il est évident néanmoins que dans les prophéties, & les vérités auparavant inconnues, il faut admettre l'*inspiration de suggestion* quant au fond des choses; & il paroît que, dans les endroits les plus importants, on peut l'étendre à certains égards jusqu'aux expressions, quoique toujours analogues au caractere & au génie des Auteurs. C'est surtout le concours de ces deux especes d'inspirations qui différencie l'autorité des Ecrivains sacrés d'avec l'infaillibilité des Conciles généraux (*a*).

D. N'y a-t-il pas parmi les Chrétiens des disputes sans fin sur la canonicité de plusieurs Livres que les uns rejettent, & que les autres regardent comme divins?

*R.* Les Savants des différentes Communions ont pu étaler à ce sujet beaucoup d'érudition, & conclure pour ou contre l'autorité de ces Livres. Mais, dès qu'on reconnoît une fois la véritable Eglise aux marques qui la distinguent, cette con-

---

(*a*) On peut ajouter que les Decrets des Conciles sont fondés sur l'Ecriture, & ne sont que l'interprétation du Texte sacré, ou les garants de la Tradition. L'idée que nous donnons ici de l'*inspiration de direction*, renferme encore deux autres différences.

troverse tombe nécessairement avec toutes les autres.

## ARTICLE II.

### L'Ancien Testament.

### §. I.

D. Quel est le Livre le plus important de l'ancien Testament?

*R.* C'est incontestablement la Genèse, il est le fondement de tous les autres. Le passage du néant à l'être, la naissance & le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité & de ses progrès y sont exprimés avec une simplicité & une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paroissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moïse. Ce seul Livre explique tout, rend raison de tout, m'en apprend plus que toutes les explications des *Systémateurs*. — On y voit comme dans un tableau la véritable dignité & grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente & immortelle..... Son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création..... Son excellence & sa supériorité sur toutes les créatures visibles, parce que si pour le corps il est, comme elles, tiré de la matiere, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame..... L'homme y apprend les égards qu'il doit avoir pour sa femme, puisqu'elle a été formée

Gen. I. ✝. 26. Ibid. ✝. 28. Gen. II. ✝. 7. ✝. 23.

d'une de ses côtes, & tirée d'auprès de son cœur pour être sa compagne, & non pas son esclave ; & que rien n'est plus contraire aux intentions du Créateur ni plus déshonorant pour l'humanité que la brutalité Mahométane, qui sacrifie une moitié du genre-humain à la force & à la volupté de
℣. 24. l'autre..... On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, & qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment
Gen. III. qu'une même chair entre eux deux..... On y lit la
℣. 1 & seq. chûte de l'homme, la cause de ses malheurs, & la promesse d'un Médiateur qui répareroit tout..... On y découvre les raisons de l'union, de l'amour & de la paix qui doivent regner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même Pere, & qu'ils ne sont réellement tous sur la terre qu'une même famille..... Enfin l'on y apprend les sacrés devoirs de la Religion ; le culte, l'adoration, la reconnoissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, & qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de priviléges, de graces & d'honneur.

D. Est-il bien certain que Moïse est l'auteur de la Genese, & des quatre Livres suivants qui forment le Pentateuque ?

R. Quand ce ne seroit pas Moïse, mais quelque autre Auteur choisi de Dieu, pour écrire l'importante Histoire de la création, la vie des premiers hommes, l'établissement du culte divin, &c. cette Histoire seroit tout aussi respectable qu'elle l'est pour être l'ouvrage de Moïse. Au reste, l'on ne peut douter qu'elle ne soit effectivement de lui, sans contredire tous les Historiens

Païens, Juifs, Chrétiens, & sans se mettre dans le cas de ne pouvoir attribuer aucun Livre à quelque Auteur que ce soit, puisque jamais homme ne fut plus constamment & plus universellement regardé comme auteur d'un Livre, que Moïse l'a été du Pentateuque. Les preuves en sont entre les mains de tout le monde; Huet, Bonfrere, Calmet, tous les Interprétes de l'Ecriture, tous les Apologistes de la Religion en ont montré l'évidence, & ont répondu à toutes les objections des raisonneurs (*a*).

D. A quoi sont réduits ceux qui rejettent les Livres de Moïse.

*R.* A errer dans l'espace de l'imagination; à nous vanter le cahos indéchiffrable des Histoires de la Chine & de l'Egypte; à nous parler de Sanchoniaton, de Zoroastre, d'un Livre Indien nommé *Hanscrit*, dont on ne sait que quelques mots, dont on a ni suite, ni preuve, ni garant, dont on ignore l'époque & tout ce qui peut fonder le récit d'un Auteur. Il semble qu'on veuille suppléer à tout cela par des citations pleines de suffisance, répétées d'un air qui annonce une érudition profonde dans les Histoires les plus reculées. Il n'y

(*a*) Démonst. évang. Prop. iv. cap. 1. — Bonfrerii, Praeloquia in Script. sac. cap. vij. *de Authoribus Librorum sacræ Scripturæ*, in edit. Menochii à P. Tournemine. — Calmet, Préf. sur le Pentateuque, T. 1, p. ix. — Bergier, Apol. de la Rel. Chrét. T. 1, c. 11, §. 2. — Dict. phil de la Rel. art. *Moïse*, &c. — M. Bossuet (Dissert. sur les Pseaumes, Disc. prélim.) observe que, dans les Pseaumes, on trouve plusieurs endroits copiés du Pentateuque, & que par conséquent ce Livre existoit avant David & les autres Auteurs des Pseaumes, qu'il ne peut être attribué à Esdras, &c.

a que les Disciples du Maître qui enseigne de la sorte, qui y soient trompés.... Si notre Religion étoit fondée sur Sanchoniaton, ou sur Zoroastre (*a*), nos Philosophes auroient beau jeu; ces Messieurs sont bien moins délicats que les Théologiens dont ils méprisent la crédulité.

## §. II.

D. N'y a-t-il pas dans la Genèse des choses très-difficiles à concevoir? Pour quelles raisons, par exemple, Dieu, qui réunit dans un moment les ressources de tous les siécles, a-t-il mis six jours à produire le monde?

*R.* 1.° Si pour être convaincu de la vérité d'un fait opéré par la puissance de Dieu, il faut connoître toutes les raisons que Dieu a consultées dans le secret de son conseil, on ne conviendra plus de rien, on contestera tout, on doutera de tout. Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde? Pourquoi le laisse-t-il subsister depuis plus de cinq mille ans? Pourquoi a-t-il créé des corps, & ne s'est-il pas contenté de créer des esprits,

---

(*a*) Il ne nous reste de Sanchoniaton que quelques fragments, que MM. Dodwel & du Pin regardent comme des pieces supposées. C'est un Auteur Phénicien, qu'on croit avoir vécu à-peu-près deux mille ans avant J. C. — M. Huet, (*Dém. évang. p. 73,*) prouve assez bien que Zoroastre est un personnage fabuleux, inventé d'après l'Histoire de Moïse. Le Livre que les Persans lui attribuent, est une rapsodie de contes & de prodiges. La Traduction fastueuse que M. Anquetil du Perron vient d'en donner, est un Ouvrage de pure imagination, fait sur des manuscrits qui n'existent nulle part; ce qui n'a pas empêché un bon Allemand de greffer un nouvel Ouvrage sur celui-là: *Erlanterüngen, &c. à Riga, 1775.*

qui ſeuls peuvent le connoître & le glorifier? — Pourquoi n'a-t-il pas créé tous les êtres à-la-fois? Pourquoi faut-il qu'une longue ſuite de ſiécles amène ſucceſſivement la totalité des hommes, comme ſix jours ont achevé par degré l'architecture du monde?

2.° Quoiqu'il ſoit téméraire & inutile de rechercher les raiſons qui déterminent les decrets de Dieu, on en découvre ſouvent de fort ſimples & de fort naturelles. Peut-être les ſix jours de la création ont-ils ſervi à raſſeoir la matiere agitée par les premieres productions, & à la diſpoſer à l'exécution de nouveaux ordres. La production de la lumiere, par exemple, a fait une révolution phyſique dans toute *la maſſe chaotique*, & y a laiſſé des fermentations qui ont peut-être digéré & préparé la matiere des opérations futures.

D. Comment comprendre la tentation d'Eve, & le langage du ſerpent? Faudra-t-il réduire tout cela en métaphore, & recourir au ſens figuré?

*R.* Dès que l'on veut rejetter tout ce qui ne ſe conçoit pas aiſément, il faut effacer les deux tiers de l'Hiſtoire, & nier les faits les plus inconteſtables. — Il eſt ridicule de juger d'un Livre par un fait, c'eſt du fait qu'il faut juger par l'autorité du Livre. La chûte du premier homme & ſes circonſtances ſont liées avec toutes les preuves de la Révélation divine. Il faut, avant que d'en porter un jugement, conſulter l'enſemble de la Doctrine Chrétienne, & entrer dans le préliminaire de la Foi. — Y a-t-il effectivement une ſi grande difficulté à concevoir, qu'un eſprit agite l'organe d'un animal, & forme des ſons articulés; qu'une femme ſe laiſſe perſuader par des chimeres flatteuſes? — Pourquoi réduire en métaphore

ce que le sens littéral explique beaucoup plus raisonnablement que le figuré? On a voulu également chercher la métaphore dans le fruit défendu, pour en faire un commentaire absurde, désavoué par le Texte sacré, par l'explication unanime des Peres, par le sentiment que l'Eglise exprime dans toutes ses Prieres (*a*). Toutes ces interprétations arbitraires sont peu heureuses, & leurs Auteurs en s'écartant de l'autorité de la lettre, de la Tradition, de l'unanimité des Docteurs Catholiques doivent attendre le succès destiné à toutes les productions d'une imagination égarée.

D. Comment un homme aussi éclairé qu'Adam a-t-il pu se persuader qu'en mangeant du fruit défendu, il deviendroit semblable à Dieu?

*R.* 1.° S. Paul nous apprend qu'Adam ne fut ni trompé ni persuadé, & qu'il ne pécha que par complaisance pour son épouse (*b*).

2.° Quand Dieu éprouve les hommes, il affoiblit pour quelque temps l'activité de ses graces & de ses lumieres. Ce sont des temps de ténèbres, où l'on voit encore assez pour se conduire, mais où il est plus aisé de s'égarer; où l'on peut encore faire le bien, mais où il faut de plus grands efforts pour le faire.

Voyez le P. Bourdal. Sermon sur l'Epiph. premiere partie. Le célèb. Orateur explique cette vérité d'une maniere admirable.

D. Si le démon a abusé de l'organe du serpent pour séduire nos premiers Peres, Moïse ne devoit-il pas commencer son récit par la chûte des Anges?

---

(*a*) *Qui salutem humani generis in ligno Crucis constituisti, ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret, & qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.* Præf. in M. de Cruce.

(*b*) *Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit.* 1. Tim. 2.

*R.* Un homme qui écrit l'Histoire du monde visible n'est point obligé à faire l'Histoire des Anges. Quand un fait étranger a quelque rapport aux choses qu'on écrit, s'il est connu d'ailleurs, & qu'il faille de grands détails pour en faire l'histoire, on le suppose. Les Juifs connoissoient très-bien la chûte des Anges rébelles, puisqu'il leur est défendu de les consulter, & d'employer leur service. Et c'est peut-être pour ne pas réveiller l'inclination de ce Peuple pour la superstition & la magie que Moïse ne s'est point appesanti sur l'histoire des démons. — Il est absurde de dire, avec un Auteur forcené, que la chûte des Anges est le fondement du Christianisme ; quand il n'y auroit jamais eu d'Anges, quand le démon n'eût point tenté Eve, que cette femme n'eût succombé qu'à sa curiosité & à sa convoitise, & que le langage du serpent ne fût qu'une allégorie, quel changement y auroit-il eu dans la Religion ?

Lévit. xix. 31. xx, 6. Deut. xviij, 10.

Dict. phil. art. *Ange.*

D. L'existence de ces esprits malveillants & envieux, réprouvés de Dieu & bannis du Ciel, est-elle bien certaine ?

*R.* L'on ne peut en douter sans résister à tous les motifs qui peuvent fonder une croyance. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre & d'une infinité d'autres Auteurs Païens pour être convaincu que toute l'Antiquité païenne a reconnu l'existence des démons. Les plus savants des Philosophes modernes, Locke, Clarck, Léibnitz, Newton en conviennent comme les Anciens. Les Peres de l'Eglise, qui ont ou défendu le Christianisme, ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siécles démontrent la même chose. Enfin les Livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence

sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, & sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu se faire sans l'intervention des esprits (a).

D. Comment des Intelligences célestes ont-elles pu s'aveugler au point de vouloir s'égaler à Dieu?

*R.* 1.° Comment des hommes qui prétendent posséder toutes les richesses du génie, peuvent-ils s'aveugler au point de nier l'existence de Dieu? ce qui est tout aussi absurde que de vouloir lui être égal. C'est qu'il n'y a rien de si absurde que la raison ne puisse se persuader à un certain point, quand une fois elle s'écarte des loix de son Auteur, & des lumieres qui doivent éclairer sa marche.

2.° L'Ecriture qui nous apprend la chûte des Anges, ne nous instruit pas de la nature de leur délit. Les saints Peres ne nous ont donné que comme des conjectures ce qu'ils ont écrit là-dessus. Quelques Auteurs modernes qui ont voulu en parler avec certitude paroissent avoir trop écouté les leçons d'une Théologie inquiete, & d'une curiosité déplacée. Le passage d'Isaïe, que

---

(a) On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, M. de S. André, & l'Abbé de S. Pierre se sont donné, en substituant aux Esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination qui opere des choses étonnantes à la distance de plusieurs centaines de lieues: (voyez le traité *de Magiâ*, du célèbre M. Haen, p. 104 & 106, édit. de Venise, 1775.) Si l'on a souvent attribué au Démon des choses auxquelles il n'avoit aucune part; & si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, l'on a fait en cela ce que font tous les jours les Philosophes les plus suffisants: dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils en font la base d'un systême général, & ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature.

quelques Orateurs ont appliqué à cette matiere, regarde à la lettre le Roi de Tyr, & peut tout au plus convenir au chef des Anges rébelles dans le sens figuré. Dès-lors l'on ne peut s'appuyer sur toute la force des expressions, qui d'ailleurs sont évidemment métaphoriques, tant à l'égard du Roi de Tyr qu'à l'égard des Anges (*a*).

D. Si le démon a parlé par la bouche du serpent, pourquoi la malédiction de Dieu est-elle tombée sur le serpent même ?

*R.* L'impression de la justice de Dieu ne pouvoit être sensible à Adam & à Eve que dans le sort du serpent; le châtiment du démon déja relégué aux supplices éternels, échappoit à leurs regards..... Il est inutile d'examiner si la nature du serpent a souffert quelque révolution par l'iniquité de son ministere, ou bien si sa situation naturelle fut choisie de Dieu pour exprimer & transmettre aux enfants des hommes l'idée de la malédiction divine, c'est comme si on disputoit sur la figure de Jules-César pour s'autoriser à nier la vérité de son Histoire (*b*).

## §. III.

D. Ne dit-on pas que le monde est beaucoup

---

(*a*) *In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum. Sedebo in monte Testamenti, in lateribus aquilonis.* Isai. xiv. 13.

(*b*) Nous passons sous silence des subtilités sans nombre que l'incrédulité oppose à l'autorité de la Génèse, & nous renvoyons aux Interprétes qui ont traité amplement ces matières; c'est chez eux que nos Philosophes ont cherché ces objections, il est juste d'y chercher les réponses. Nous conseillons sur-tout l'Ouvrage de M. Du Guet, *Explicat. de la Génèse*, 6 vol. in-8°.

plus ancien que ne le fait Moïse? N'a-t-on pas été obligé à préférer au Texte Hébreu la Version des Septante pour concilier avec l'Ecriture l'antiquité de la Chine?

*R.* Si on a préféré la Version des Septante au Texte Hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, c'est qu'on a cru qu'elle rendoit mieux le Texte de Moïse. L'antiquité vraie ou prétendue de la Chine s'accorde parfaitement avec l'Hébreu & la Vulgate, en adoptant une explication très-naturelle & très-solide du P. Tournemine (*a*). Le monde porte des preuves évidentes de sa nouveauté. L'Epicurien Lucrece ne le croyoit gueres plus ancien que la guerre de Thèbes & la ruine de Troie (*b*). Les progrès journaliers des Arts nous persuadent que si le monde existoit depuis autant de siécles que le prétendu Empire de la Chine, il n'y auroit pas tant à ajouter aux inventions humaines. L'affaissement continuel des montagnes, qui se prouve par mille expériences, & qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles; la moitié de la terre presqu'encore déserte, ou peu habitée, & ne présentant aucun monument d'une population plus ancienne, démontrent que l'époque de son origine n'est pas fort éloignée. — Les hommes

(*a*) Voyez cette explication, dans la Description de la Chine. T. 1, p. 266.

(*b*) *Cur supra bellum Thebanum, & funera Trojæ,*
*Non alias alii quoque res cecinêre Poetæ?*
*Quò tot facta virum toties cecidêre? Neque usquam*
*Æternis famæ monumentis insita florent?*
*Verùm, ut opinor, habet novitatem summa, recensq;*
*Natura est mundi, neque pridèm exordia cœpit.*

Lucret. L. 5. de Nat.

superficiels qui parlent tant de l'antiquité de la Chine, ignorent sans doute que c'étoit la marotte de toutes les anciennes Nations de fixer l'époque de leur empire à 30 ou 40 mille ans. Les Egyptiens ne faisoient nulle difficulté de faire une succession de 300 Rois ou Roitelets qui avoient regné ensemble sur différentes Provinces. Les Babyloniens disoient leur empire fondé depuis 400,000 ans. Les Chinois ne sont ni plus délicats ni plus habiles en matiere de Chronologie (*a*). M. Bergier a tellement réfuté les idées de Freret sur les Annales Chinoises, que M. de Voltaire dans les *Conseils raisonnables* n'a rien trouvé à lui répliquer. Le Pere Parennin & les Jésuites en général en ont eu trop bonne idée. Les Journalistes de Trévoux se sont écartés en ce point du sentiment de leurs confreres (*b*). En effet peut-on sérieusement entrependre de nous persuader que les Chinois calculent les éclipses depuis 4000 ans ? il n'y a guere plus de cent ans qu'ils étoient si ignorants

Mém. de Trév. Janv. 1762.

Mém. de Trév. Avril 1748, p. 686. Janv. 1750, p. 28.

(*a*) Les Empereurs de la Chine s'arrogent une espece de pouvoir sur le tems passé. Pour ennoblir quelqu'un, ils lui accordent un diplome rétroactif de mille ou deux mille ans, le même génie qui préside à l'héraldique, a réglé la chronologie.

(*b*) Les Missionnaires n'osent point dire dans la Chine, & encore moins écrire ce qu'ils pensent de l'antiquité de cet Empire. Le P. du Halde nous apprend que ce seroit un crime capital de contredire sur ce point les préjugés de la Nation. *Descript. de la Chine, T. 1, p. 264; & Préf.* xiv. Il en est sans doute de même de la grande population & de la haute sagesse de ce Peuple, comme nous le verrons dans la suite. Si M. Paw avoit fait attention à ce passage de du Halde, il auroit moins déclamé contre l'imagination admiratrice des Missionnaires.

en Astronomie, qu'ils avoient recours aux Mahométans pour la composition de leurs Calendriers; ils seroient aujourd'hui dans la même ignorance, si les Jésuites ne les eussent instruits, encore n'ont-ils que peu profité de leurs leçons. Il a encore fallu, en 1772, appeller à Pékin quatre Jésuites, pour remplir le Tribunal des Mathématiques, qui par la mort du Pere Hallerstein, & de quelques autres Missionnaires, pourroit tout-à-coup manquer d'Assesseurs, ce qui jetteroit les Tartares dans de singuliers embarras. Le P. Martini a lu dans un de leurs plus anciens Livres, que sous le regne d'Yao, le soleil éclaira la Chine l'espace de dix jours & de dix nuits. Voilà donc la période des éclipses absolument changée: le moyen de vérifier les calculs Chinois, & de les concilier avec les nôtres? Il y aura toujours une différence de dix jours & de dix nuits. Plusieurs éclipses rapportées dans les Annales Chinoises, sont mal calculées: Hardouin, Cassini, Freret lui-même en sont convenus. Cassini a même enployé le calcul des éclipses pour retrancher de l'Histoire Chinoise 600 ans. L'Auteur *des Recherches philosophiques sur les Chinois*, quoique très-zélé pour l'antiquité Chinoise, abandonne aussi la preuve des éclipses. Cela seul suffit pour démontrer l'imposture de ces fameuses Annales; mais, quand les éclipses se trouveroient bien calculées, cela ne prouveroit rien en faveur des Annales Chinoises. Un faussaire ne peut-il pas suivre l'ordre des éclipses? Nous savons quelles éclipses il y auroit eu si le monde existoit depuis cent mille ans. Enfin ces Annales, qu'on fait tant valoir, ont été toutes brûlées par ordre de l'Empereur Xi-hoam-tir. Il n'en a pas échappé un seul

exemplaire

exemplaire (*a*). Quel fond faire sur l'ouvrage qu'on lui a substitué? Le sentiment de M. Goguet doit être ici d'une considération toute particuliere. On connoît la profonde érudition & l'impartialité de ce laborieux Ecrivain. « A l'égard des » Observations Astronomiques dont on a cherché » à étayer les prétendues Antiquités Chinoises, » la supposition est si sensible, qu'elle a été ap» perçue par quelques Lettrés, malgré le peu » d'idée qu'en général les Chinois ont de la criti» que. On peut assurer hardiment que jusqu'à » l'an 206 avant Jésus-Christ leur Histoire ne mé» rite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel » de fables & de contradictions; c'est un chaos » monstrueux dont on ne sauroit extraire rien de » suivi & de raisonnable. — « Les Historiens Chi» nois, disent les Auteurs Anglois de la nouvelle *Histoire universelle*, L. 4, c. 11, « ont ri» diculement appliqué à l'état ancien de leur Mo» narchie les notions confuses que la Tradition » leur avoit transmises touchant la création du » monde, la formation de l'homme, le déluge » & l'institution des Arts. De tout cela ils ont » composé un systême monstrueux d'Histoire, &c. » M. Boyer, Auteur très-versé dans l'Histoire Chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monuments de ce Peuple. M. Fouquet, Evêque titulaire d'Eleutheropolis, a publié, en 1729, une Table chronologique de l'Empire Chinois, rédigée par un Seigneur Tartare. Ce Seigneur l'avoit tirée

Origine des Loix, T. 3, dissert. 3.

(*a*) Ce Tyran, qui a régné trente-sept ans, a tenu tellement la main à l'exécution de cet ordre, que plus de 460 Lettrés ont été brûlés avec les annales qu'ils avoient recelées.

du *Chang-cun*, ou des grandes Annales de la Chine. Cette Table fixe le commencement de la véritable Chronologie des Chinois au regne de *Lye-vang*, l'année 434 avant Jésus-Christ; & on pourroit, pour d'excellentes raisons, la fixer à un temps postérieur. On peut voir le sentiment de M. de Guignes sur l'antiquité de la Chine, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions 1758 & 1759, & dans le Journal des Savants, Décembre 1757. Ce célèbre Académicien pense que l'Histoire des Chinois n'est que celle des Egyptiens défigurée, & il s'en faut de beaucoup que M. Deshauterais ait renversé ses preuves. Le savant Jésuite Pray, dans son Ouvrage *de Origine Hunnorum*, *p.* 8., avoue que M. de Guignes est l'homme du monde le plus versé dans cette matiere, quoique faute de savoir la Langue Françoise, il ne l'ait pas toujours bien compris. M. Paco fait descendre les Chinois des Scythes; mais cela ne les rend pas plus anciens: cet Ecrivain, qui paroît avoir du goût pour les époques de 90 millions d'années, n'a sans doute écrit que pour le Tibet & la Chine, où des Chroniques de cette espece pourront faire fortune.

Recherches phil. sur les Egypt. & les Chinois.

§. IV.

D. La physique ne vient-elle pas à l'appui de l'antiquité du monde? M. de Buffon n'enseigne-t-il pas que la mer a successivement couvert toutes les parties du globe, que les plus hautes montagnes ont été sous les eaux durant plusieurs siècles?

*R.* Si la mer passoit le mont Cenis & les Cordillieres, selon les Loix de l'hydrostatique, tout étoit sous les eaux, & au-lieu de l'inondation successive de M. de Buffon, il y a eu une mer universelle: où étoient alors les Habitants de la terre?

comment expliquer l'existence & la conservation de l'homme & des quadrupedes? M. Maillet répond que les hommes étoient encore poissons, & que leur queue fourchue ne s'est transformée en jambes que lorsque dans l'impossibilité de regagner la mer, qui quittoit les terres, il a fallu marcher à tout prix, & faire de nécessité vertu. M. de Buffon ne pense sans doute pas comme le Consul du Caire; mais son systême est tributaire du Telliamed, & lui rend un service infini. Nous avons déja montré que la mer ne croissoit & ne décroissoit pas. L. 1, ch. 2, art. 5, §. 6.

D. L'observation du célèbre Naturaliste sur les angles saillants des montagnes, qui correspondent toujours à des angles rentrants, ne prouve-t-elle pas que la mer a été assise durant plus de mille ans sur les terres aujourd'hui habitées?

R. 1.° Cette preuve, qu'il appelle *incontestable*, sera sans doute contestée par ceux qui, ayant peut-être voyagé plus que lui, ont vu dans les montagnes des angles rentrants sans aucune opposition d'angles saillants, sur-tout où les vallées ont beaucoup de largeur; & ceux qui n'ont pas voyagé du tout, admireront plutôt l'observation du Naturaliste que la justesse des conséquences qu'il en tire. Les vallées destinées à l'écoulement des eaux, & à la marche des fleuves, devoient raisonnablement être figurées de la sorte; si elles étoient droites, la rapidité des rivieres mesurée sur une pente énorme ravageroit la terre; de grandes plages, où les sinuosités des eaux portent l'agrément, la fécondité, les richesses du commerce, seroient dévouées à l'aridité & à l'indigence, &c. Un Philosophe trop disposé à applaudir aux systêmes d'une mauvaise physique, n'a pu s'empêcher T. 1. p. 31[illegible]

Voltaire, Histoire de Louis XV, T. 2, p. 232.

de dire à cette occasion : *Il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes, que de dire que les montagnes ont fait la mer* (a).

2.° Quand les montagnes seroient effectivement l'ouvrage de la mer, il faudroit démontrer qu'elles n'ont pu être formées par le déluge. M. de Buffon prétend le démontrer en effet ; mais il n'est pas difficile de voir qu'il raisonne plutôt en systémateur qu'en homme qui consulte les faits sans préoccupation & sans préjugé (b). Le déluge

---

(a) Il paroît certain que les grandes montagnes sont antérieures au Déluge, puisqu'elles contribuent merveilleusement à la beauté & à la richesse de la terre ; qu'elles sont même nécessaires à sa conservation, & que par-là elles ont dû occuper une place dans le plan de la création. Voyez *Kircher, Mund. subt. part. 1, p. 67.* — Hist. nat. de M. de B. Théorie de la terre, art. 9. — Spect. de la Nat. T. 3, p. 145. L'Ecriture parle des montagnes comme préexistantes au Déluge : *Opertique sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo. Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes.* Le Livre des Proverbes contient un passage encore plus décisif, en parlant de la génération du Verbe Éternel : *Dominus possedit me in initio viarum suarum antequàm quidquam faceret à principio.... Necdum montes gravi mole constiterant. Antè colles ego parturiebar.* Prov. 8.

(b) Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner la maniere dont il réfute certaines observations de Woodward, & en particulier la raison par laquelle il croit combattre victorieusement ce que celui-ci avoit dit de la pesanteur spécifique des corps ensevelis par le Déluge. « Woodward, » dit M. de B., assure que toutes les matieres des diffé» rentes couches sont posées les unes sur les autres dans » l'ordre de leur pesanteur spécifique, en sorte que les » plus pesantes sont au-dessous, & les plus légères au» dessus. Ce fait général n'est point vrai, on doit arrêter » ici l'Auteur, & lui montrer les rochers que nous voyons » tous les jours au-dessus des glaises, des sables, des char-

n'a pas fait toutes les montagnes ; mais il y en a qu'on peut regarder comme l'ouvrage de cette grande révolution.

D. M. de Buffon n'a-t-il pas raison de dire que le déluge n'a rien dérangé sur la surface du globe ?

---

» bons de terre, des bitumes, & qui certainement sont » plus pesans spécifiquement que toutes ces matieres. » Après cela, M. de B. triomphe & traite l'hypothèse de Woodward avec le dernier mépris ; mais un Critique impartial est étonné d'une victoire si rapide, & observe, 1.º que quand même ce fait général seroit faux, il suffiroit encore, pour établir l'hypothèse de Woodward, & anéantir celle de B., il suffiroit, dis-je, que ce fait se vérifiât au moins communément, & que l'ordre de la pesanteur spécifique fût plus souvent observé qu'il n'est renversé ; parce que M. W. rend raison de ce phénomene, & que M. de B., au contraire, y trouve sa réfutation. 2.º L'extrême agitation des eaux & ses incroyables ravages ont dû naturellement mettre quelque confusion dans les chûtes, sans qu'ils aient pour cela effacé les traces d'une pesanteur graduée. 3.º Ces rochers, qui décernent la victoire à M. de B., existoient-ils lorsque la mer, selon lui, a formé ces couches durant le long séjour qu'elle a fait sur les terres ? Non, apparemment, la mer n'a jamais déposé une couche de rochers, jamais une telle couche n'a surnagé, jamais elle n'a été transportée ni placée par les eaux. Ces rochers n'étoient point rochers durant ces bruïantes opérations de la mer, c'étoient des matieres bien plus légères, des sables, du limon, &c. qui se sont épaissies ensuite, durcies & pétrifiées. Cela est bien simple. Or ce que M. de B. doit avouer dans sa propre hypothèse, justifie admirablement celle de M. W. On diroit, en vérité, que le célèbre Naturaliste ne connoît pas les pétrifications ; qu'il ignore qu'un bois très-léger devient pierre, & dès-lors plus pesant que tous les bois du monde. Selon M. de B., ce bois a toujours été aussi pesant qu'il est avant sa pétrification ; erreur manifeste, impardonnable à un homme qui prétend redresser les autres.

*R.* La décision est curieuse. Quoi, les eaux assemblées par des voies violentes & destructives, les mers agitées par tous les ressorts des tempêtes, élevées quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, poussées & repoussées avec force (*a*), n'ont pas effleuré la superficie de la terre ! On le croiroit peut-être, si le Naturaliste ne nous avertissoit sans cesse de ne pas multiplier les miracles dans l'Histoire du déluge ; s'il ne nous apprenoit qu'un simple tourbillon ou tournoiement d'air peut creuser en terre des précipices épouvantables, & couvrir des villages entiers, *T.* 1, *p.* 490.... On a toujours regardé les changements arrivés par le déluge comme une espece de seconde création ; S. Pierre appelle la terre après le déluge une autre terre (*b*). Le Seigneur dit à Noë qu'il détruira la terre avec les hommes (*c*).

D. Si le déluge a ravagé la terre, comment la colombe, sortie de l'arche, a-t-elle trouvé une branche d'olivier ?

*R.* Cela prouve que tous les arbres n'étoient pas ensevelis sous les ruines du monde. Il s'en faut de beaucoup que delà on puisse inférer qu'il n'est arrivé aucun changement à la surface de la terre. — Cette objection & plusieurs autres que M. de Buffon étale avec complaisance, se trouvent tout du long dans la Critique que Camérarius a faite de l'*Essai* de Woodward sur l'*Histoire Naturelle de la Terre*. Le savant Anglois y a répondu, & malgré les défectuosités de son systême pris dans sa totalité, Camérarius a reconnu la force

(*a*) *Reversæque sunt aquæ de terrâ, euntes & redeuntes.* Gen. VIII. 3.

(*b*) *Ille tunc mundus.... cœli qui nunc sunt & terra.* 2. Pet. 3.

(*c*) *Disperdam eos cum terrâ.* Gen. vj. 13.

de plusieurs de ses réponses, & a déclaré qu'il s'y rendoit de bonne foi. Tout cela paroît avoir été ignoré du Pline François.

D. Ce n'est donc point une *superstition des Naturalistes* de regarder les coquillages trouvés dans les terres comme des restes du déluge?

*R.* Les coquillages continueront à être regardés comme *des Médailles du déluge*, selon l'ingénieuse expression de M. de Fontenelle, jusqu'à ce qu'on leur dispute ce titre par des raisons capables d'ébranler une possession si longue & si bien fondée. Si dans quelques endroits les coquillages sont accumulés d'une maniere à faire croire que la mer y a séjourné long-temps, comme M. de Buffon tâche de le persuader par les coquillages de la Touraine, qui, entassés à une profondeur considérable, forment une espece de marne (*a*); on conclura peut-être qu'il s'étoit formé anciennement un lac dans ces vallons, soit par quelque irruption subite de la mer, telle que celle qui a produit la Zuiderzée, la mer de Harlem, &c. soit par des eaux interceptées au découlement du déluge, & renvoyées ensuite dans l'Océan par l'abolition de l'obstacle qui les en séparoit (*b*); mais une personne qui réfléchira sérieusement croira trouver ici une preuve de l'hypothèse de M. de Buffon.

(*a*) Plusieurs Naturalistes ont refusé de reconnoître cette marne pour des coquillages. M. de B. les jugera sans doute moins dignes de pardon que ceux qui ne regardent pas le porphire comme une composition d'Oursins. T. 1, p. 292. La peau humaine, selon Maillet, n'est qu'un assemblage d'écailles de poissons.

(*b*) Vu la prodigieuse fécondité des huîtres, Tom. 1, p. 271, il ne faudra pas supposer à ce lac une fort longue

D. Si les coquillages sont des restes du déluge; pourquoi ne trouve-t-on pas à une profondeur égale des débris d'hommes, d'animaux, de maisons que le déluge doit avoir ensevelis comme les coquilles?

*R.* Examinons ce *pourquoi*, par d'autres *pourquoi*. Pourquoi le savant Naturaliste nous apprend-il que les coquilles sont d'une substance analogue à la pierre, qu'elles se conservent très-long-temps dans les matieres molles, qu'elles se pétrifient aisément dans les matieres dures, & que par-là elles ont le droit de durer plus long-temps que des choses plus sujettes à la dissolution, *T.* 1, *page* 272? Pourquoi les cadavres ont-ils surnagé du moins pendant quelques temps? pourquoi sont-ils spécifiquement plus légers que les pierres, les coquilles, le sable, &c. & ont-ils dû céder le fond à toutes les choses empressées d'y arriver avant eux? Pourquoi trouve-t-on des squelettes d'animaux étrangers dans des climats qui ne les comportent pas, des os d'éléphants en Sibérie, où l'on vient encore de trouver un rhinocéros en 1772? Pourquoi dans le systême de M. de Buffon ne trouve-t-on pas des animaux dans les forêts souterraines qui en logeoient sans doute, & qui ont été englouties tout-à-coup par des irruptions de la mer, *T.* 1, *page* 576? N'y avoit-il pas alors des Navigateurs qui faisoient naufrage & s'ensevelissoient dans la mer? Pourquoi ne trouvons-nous pas des baleines, des dauphins, des requins pétrifiés sur la cîme du grand S. Bernard, ou bien à huit cents pieds de profondeur : il en périssoit

durée. Nous avons vu des grouppes très-épais de coquillages entassés & condensés en très-peu de tems.

ſans doute, & la mer les enterroit par une ſucceſſion de couches qu'elle amenoit inſenſiblement?.... Ne vaudroit-il pas mieux ne point faire de demande, que de s'en attirer un grand nombre auxquelles l'on ne peut ſatisfaire, & dont quelques-unes concluent évidemment contre le ſyſtême qu'on veut accréditer?.... Ne pourroit-on pas, pour juger ſainement de ces idées de M. de Buffon, l'écouter lui-même, en changeant ſeulement quelques mots à ſon Diſcours, *T.* 1, *pages* 202 & 203 : « *Au-lieu de ſe ſervir de ces obſervations, & d'en tirer des lumieres, il s'eſt enveloppé dans les nuages d'une phyſique* arbitraire, *dont l'obſcurité & la petiteſſe dérogent à la clarté & à la dignité de la Religion, & ne laiſſe appercevoir aux Incrédules* que le mépris de l'Ecriture-Sainte, qui nous apprend que le monde eſt très-en deçà de l'antiquité que M. de Buffon lui ſuppoſe par-tout. Mais les coquillages & les montagnes *étant un fait certain, n'eſt-il pas permis de raiſonner ſur les* principes de ces faits? *A la bonne heure; mais il faut que vous* ne combattiez pas ſans des raiſons victorieuſes, *ce que les Livres ſacrés nous apprennent; & ſur-tout que vous ne mêliez pas une mauvaiſe phyſique à la pureté du Livre ſaint. Ces précautions qu'exige le reſpect, que nous devons aux décrets de Dieu, étant priſes, que reſte-t-il à examiner au ſujet du déluge? Eſt-il dit dans l'Ecriture,* que la mer ait couvert l'univers durant des ſiécles, que le monde ſoit vieux de 400,000 ans? *Eſt-il dit que, durant le deluge, les eaux ne furent pas dans une agitation aſſez grande pour enlever du fond des mers des coquilles, & les tranſporter dans toute la terre? Non, le récit de l'Hiſtorien ſacré eſt ſimple & vrai, celui*

*du Naturaliste est composé & fabuleux* (*a*).

D. Un Voyageur Anglois ne vient-il pas de démontrer, par la lave du mont Æthna, que le monde est vieux au moins de 14,000 ans? « Les » plus fertiles cantons, dit-il, sont ceux qui sont » sur la lave même; elle n'a pu être recouverte de » terre qu'après une longue suite de siécles. Deux » mille ans n'ont pas encore suffi pour rendre fé- » condes plusieurs portions de lave; dans d'autres » endroits, on voit sept couches de lave, séparées » chacune par une couche très-épaisse d'excellente » terre; ces couches de lave n'ont pu venir que » successivement couvrir un terrein fertile, le dé- » naturer, & en devenir elles-mêmes un nouveau » par la suite des temps; il résulteroit delà que le » sol de ce canton si riche devroit avoir au moins » 14,000 ans (*b*)? »

*R.* Ce raisonnement présente une contradiction ridicule: *Si les couches de lave deviennent elles-mêmes un nouveau terrein fertile par la suite des années*, comment peut-on distinguer jusqu'à *la septieme couche? L'excellente terre* qui est entre deux est une lave *devenue elle-même un nouveau terrein*, & la lave plus vieille *de deux mille ans*, qui est au-dessous, est restée lave. Quand un Voyageur en veut imposer au Public, il faut qu'il soit attentif à mettre dans ses contes de la suite & de la cohérence.

2.° Donnons un moment à ce galimatias un

(*a*) On trouvera les idées de M. de Buffon, sur cette matiere, réfutées victorieusement dans un détail, où nous ne pouvons nous engager, par l'Auteur des *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de B.* en 1756, T. 2, Lettre 4 & 5. C'est un Ouvrage de l'Abbé de Lignac.

(*b*) Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l'Anglois de M. Brydone; 1775.

sens raisonnable. Supposons que la lave restant toujours lave, & ne se fertilisant jamais, est recouverte de nouvelles terres dans l'espace de *deux mille ans*, après quoi vient une nouvelle lave qui dans le même espace de temps est de rechef couverte, &c. Si c'est là ce que M. Brydone a voulu dire, nous observerons, 1.° qu'il est faux qu'il faille deux mille ans pour couvrir de terre un sol aride, sur-tout au bas d'une grande montagne, & au milieu de campagnes fertiles; le vent, les hommes & les animaux y portent en peu d'années assez de terre pour y faire croître quelques plantes faciles qui y pourrissent & en augmentent la masse. C'est une expérience très-constante. 2.° La lave n'a ordinairement que peu de largeur. Le Cultivateur dont le champ a été ravagé par ce fleuve de soufre seroit bien bon s'il attendoit *deux mille ans* pour se défaire d'une barre qui traverse son terrein, & qui gêne ses opérations; il la recouvre au moins par un travail successif. 3.° Les volcans jettent des nuées de cendres, de soufre, de terre, de poussiere qui retombant sur la lave la rendent souvent fertile en un instant. 4.° Toute espece de lave n'est point également pierreuse & stérile; cela dépend des matieres dont le feu fait l'excavation actuelle; & dans le sein du mont Æthna il y a des matieres très-différentes. La lave du Hécla a été constamment un engrais jusqu'en 1774, qu'elle a paru détériorer le terrein. 5.° MM. Ferber & Dietrich, dans un *Voyage minéralogique d'Italie*, ont fait sur le mont Vésuve à-peu-près les mêmes conjectures que M. Brydone a faites sur l'Æthna.
» Quand on considere, dit M. D. que les laves
» qui coulent hors du Vésuve peuvent prendre
» autant de routes qu'il y a de rayons sur sa cir-
» conférence; que leur cours varie à chaque érup-

» rion, qu'il faut que l'éruption soit violente pour » que la lave atteigne Portici ; enfin que chaque » couche est séparée par de la terre végétale, on » est obligé de convenir avec M. Ferber qu'il a » fallu une suite innombrable de siécles, pour que » ces différentes couches de lave, qui en certains » endroits sont au nombre de six, aient pu se pla- » cer ainsi les unes sur les autres. » Cependant c'est ce raisonnement même qui anéantit les prétentions de ces Systémateurs ; car, selon le même M. D. les « fouilles d'Herculanum se font à soixante & dix, » & même jusqu'à 112 pieds au-dessous de la su- » perficie actuelle du terrein ; pour arriver à cette » profondeur, on ne traverse que des couches vol- » caniques entrelacées de petites couches de terre » végétale. » Voilà la solution de toutes les diffi- cultés. Il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum étoit une très-belle ville, très florissante & très-luxu- rieuse, aujourd'hui elle est 112 pieds au-dessous de la superficie actuelle du terrein, couverte de *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre végétale*. L'espace de 1700 ans suffit donc pour opérer le phénomene pour lequel M. D. exige une suite innombrable de siécles. Le moyen de concevoir qu'on puisse triompher d'une obser- vation qui détruit de fond en comble toutes les conséquences qu'on prétend en tirer ?

D. Si les laves des volcans ne peuvent rien en faveur de l'antiquité du monde, ne peut-on pas au moins tirer en faveur de cette antiquité une preuve solide du silence des Historiens sur un grand nombre de volcans éteints qu'on vient de découvrir ? Ces volcans ont été embrasés dans des temps si reculés, qu'il n'en reste d'autres preuves que les monuments qu'ils se sont élevés eux- mêmes.

*R.* Le silence des Auteurs ne prouve point une si étrange antiquité. M. D. en convient lui-même. « On ignore ce qui se passa chez les Germains » avant l'histoire de Tacite, & ce n'est que depuis » la conquête des Gaules par Jules César que l'on » sait un peu ce qui s'est passé dans l'intérieur de » ce pays. Les anciens volcans d'Italie sont, selon » M. D. un argument plus fort; mais M. D. ignore-» t-il que dans les pays meme où il y a eu une » foule d'Historiens & d'Ecrivains en tout genre » on a négligé d'écrire les événements les plus mé-» morables, ou que les écrits qui en faisoient men-» tion ne sont pas parvenus jusqu'à nous? Lors de la » formation de la mer de Harlem, du Zuider-» zée, de la grande révolution arrivée dans le » cours du Rhin, il y avoit des Ecrivains dans » toute l'Europe; la Flandre & la Hollande n'en » manquoient pas. Que M. D. nous détermine l'é-» poque de ces catastrophes, il remportera le » prix que la Société de Harlem vient de propo-» ser. Cependant on est assez généralement per-» suadé que ces événements mémorables qui ont » englouti tant de Villes & de Villages ne sont pas » reculés au-delà de plus de quatre à cinq siécles (*a*). » Que peut donc conclure M. D. du silence des » Auteurs sur les volcans? En 1301 il y eut une ter-» rible éruption d'un volcan dans l'île d'Ischia; elle » dura deux mois: il y périt tant d'hommes & » d'animaux que les habitans furent obligés de se » sauver en terre ferme. Voilà un événement » assez récent, & assurément bien digne d'avoir

(*a*) L'inondation qui déplaça le Rhin paroît être plus ancienne, & pourroit dater du neuvieme siécle. Mais qu'est-ce qu'un tel espace de temps à l'égard de l'âge que M. D. donne aux volcans éteints? & cependant toutes les Histoires du temps se taisent sur ce grand événement.

» un Historien. Cependant, sans un certain *Francesco Lombardi*, on l'ignoreroit absolument. Les » Historiens les plus célèbres de ce temps, ceux » meme d'Italie, n'en disent pas le mot. — A cela » on pourroit ajouter bien d'autres considérations » qui prouveroient de plus en plus qu'un obser» vateur ne doit être occupé d'aucune idée *exo*» *tique*. 1.° Ces volcans ont été dans des pays alors » très-déserts, & n'ont causé ni ravage, ni catastro» phe mémorable. 2.° Ils peuvent n'avoir fait » qu'une seule éruption, & s'être éteint après » avoir jeté des flammes l'espace de quelques » heures ou de quelques jours, comme le *Monte*» *nuovo* qui en 1538 fit trembler le royaume de » Naples, & qui depuis est resté dans l'état d'une » tranquillité parfaite. 3.° Que sait-on si cette mul» titude de volcans, (supposé qu'elle soit réelle,) » n'a pas été une suite de la grande révolution » opérée dans notre globe par le déluge; si les » eaux souterreines sorties de leur demeure pour » s'unir à celles du ciel, n'ont pas laissé au feu » un essor trop puissant & trop libre? (a) En ce » cas la plupart de ces volcans, suivant de près

(a) Il y a assurément dans la Physique de M. D. & de M. F. des idées plus hasardées que celle-la. Rien n'est plus conforme à ce que Pline le Naturaliste, ce grand observateur des Volcans, & après lui tous les Physiciens ont écrit de la force du feu souterrain, & des entraves que Dieu lui avoit mises. *Excedit profectò omnia miracula, ullum fuisse diem in quo non cuncta conflagrarent.* Hist. natur. L. 2. « Toute la nature cependant est réellement » pleine d'un feu très-actif, auquel Dieu donne un frein » jusqu'à ce qu'il soit temps de le laisser agir en toute » liberté. » Spect. de la Nat. T. 3. *Nisi ambitu oceani & omnipotentis Dei jussu cohiberetur, universam elementaris naturæ molem in inextinguibile traheret incendium.* Mund. subt. part. 1, Lib. 4, Cap. 2, Cor. 3.

» l'époque du déluge, n'ont sans doute pas trouvé
» d'Historien pour décrire leurs effets, & l'on ne
» doit pas s'étonner s'il n'en existe pas d'autres
» monuments que ceux qu'ils se sont élevés eux-
» mêmes. »

§. V.

D. L'histoire du déluge, telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, n'a-t-elle pas des difficultés égales aux suppositions qu'on emploie pour expliquer ses effets?

*R.* 1.° Quand cela seroit, il faudroit encore observer que la réalité du déluge est prouvée par l'autorité de l'Histoire sacrée (*a*) & de la profane (*b*),

---

(*a*) Presque tous les Livres saints parlent de cet événement, & en attestent la vérité comme la Génèse. Il en est parlé dans l'Ecclésiastique. *C.* 44. *Matth.* 24. *Luc.* 17. *I. Pet.* 3. *II. Pet.* 2, &c.

(*b*) Berose le Chaldéen nous parle de l'Arche qui s'arrêta vers la fin du déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de Damas, dans le 96me Livre de ses Histoires, dit qu'au temps du déluge, il y eut un homme qui, arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une haute montagne d'Arménie, échappa à ce fleau universel, & que les restes de cette arche se sont long-temps conservés sur cette montagne. Abydene, Auteur d'une Histoire des anciens Mèdes & des Assyriens, donne de ce déluge quantité de détails semblables à ceux qu'en donne Moïse. Qu'on lise le Traité de Lucien sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes les circonstances de ce terrible événement, aussi clairement & aussi énergiquement exposées que dans le Livre de la Genèse. Si nous citons ici Lucien, ce n'est que comme témoin de la Tradition générale qu'il trouva chez les Orientaux sur le déluge. On verra les mêmes choses dans le 1er Livre des Métamorphoses d'Ovide. Varron parle du temps qui s'écoula depuis Adam jusqu'au déluge, *ab hominum principio ad cataclismum.* Les Chinois disent qu'un certain Puen-Cuus échappa seul avec sa famille du déluge universel. Jean de Laët & Lescharbot rapportent la tradi-

& que toutes les hypothèses qu'on lui substitue ne sont que des imaginations philosophiques. L'on ne détruit pas les faits par des songes.

2.° Il n'y a aucune de ces difficultés à laquelle on n'ait fait les réponses les plus satisfaisantes. On a montré qu'il y avoit dans la nature assez d'eau pour couvrir toute la terre. Que l'arche étoit suffisante pour contenir deux individus de tous les animaux, avec la provision pour les nourrir, &c. &c. Nous renvoyons pour tout cela au troisieme Tome du Spectacle de la Nature ; au Commentaire de D. Calmet, Tome 1, chap. 6, 7, p. 66, 72 ; aux Dissertations de Jean le Pelletier (*a*) & de Jean Borrel ou Buteo (*b*) sur l'arche ; aux Œuvres Philosophiques de M. Wilkins ; l'hypothèse de Woodward, qui suppose le sein de la terre rempli d'eau jusqu'au centre, vient encore à l'appui de l'Ecriture, & trouve dans ce grand abîme (*c*) de quoi couvrir amplement la superfi-

---

tion constante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. Boulanger convient que la plupart des usages de l'antiquité sont autant de monuments de la révolution arrivée sur notre globe par le déluge, (*Antiq. dév. Avant-propos, p. 23.*) Voilà donc la Philosophie divisée sur cette matiere comme sur les autres.

(*a*) A Rouen, 1700. Cette Dissertation est écrite d'un style languissant & embarrassé, mais elle est recommendable par une exactitude vraiment géométrique.

(*b*) *Joannis Buteo Delphinatici, Opera geometrica. Lugduni*, 1554, p. 5.

(*c*) C'est l'application qu'il donne de ces paroles : *Rupti sunt omnes fontes, abyssi magnæ.* Gen. 7. Et cette explication, quoiqu'un peu systématique, n'a rien de révoltant. Elle paroît appuyée sur l'état du globe connu, & n'est assurément pas l'idée la plus creuse que la Philosophie ait produite sur la Théorie de la terre. M. de Buffon substitue le verre à l'eau, en conséquence d'une vitrifi-

cie du

tie du globe; mais il est prouvé que cette hypothèse n'est nullement nécessaire à la vérification du Texte sacré. — Plusieurs de ces Philosophes qui manquent d'eau pour expliquer le déluge, nous apprennent que la mer couvroit autrefois le globe tout entier; d'autres n'en trouvent que de reste dans les queues fumantes des cometes pour submerger la terre quand il leur plaira. Les visions de quelque Systémateur sont des démonstrations pour des hommes qui ont secoué le joug de la Foi, & qui préferent le ridicule au vrai.

D. Les Incrédules modernes ne se sont-ils pas épuisés en satyres sur la situation du Paradis, l'alliance des enfants de Dieu & des enfants des hommes qui produisit les géants, la destruction de Sodome, &c?

*R.* La situation du Paradis a été savamment & naturellement expliquée par le célèbre M. Huet, *Dissertation sur le Paradis terrestre*; par M. Scheuchzer, dans la *Physique sacrée, T. 1, p. 24*; par M. du Guet, *Explication de la Genèse*, &c. — Nous avons parlé des géants & de leurs progéniteurs, *Liv. 1, chap. 2, art. 5*, §. 2. — Le sort de Sodome est démontré par ses ruines encore subsistantes, & par la mer sulfureuse qui a pris la place des cinq villes abominables. Les Païens en ont parlé comme les Juifs. Les preuves historiques, géographiques, physiques, sacrées & profanes, tout échoue vis-à-vis de l'opiniâtre incrédulité des Philosophes. *Qu'y a-t-il de plus crédule? L'ignorance*, disoit l'Abbé Terrasson; *Qu'y a-t-il de plus incrédule? L'ignorance.*

*Strabo, L. 16, p. 725. Tacit. L. 5, n. 7.*

---

cation opérée par une conflagration, &c. *Quandòque bonus dormitat Homerus.* H. 2. p.

§. VI.

D. La circoncision établie parmi les Juifs, n'est-elle pas un usage pris chez les Egyptiens?

*R.* Cet usage est une Loi de Dieu; c'est des Juifs que les autres Nations ont pris cet usage. L'on n'a aucune histoire profane qui atteigne l'âge de la Genèse, & qui puisse nous instruire de ce que faisoit les Egyptiens avant le commerce qu'ils eurent avec les Hébreux. M. Marsham a employé beaucoup d'érudition dans cette affaire sans rien prouver. Il est prouvé, au contraire, que les Egyptiens ne furent jamais généralement soumis à la circoncision, qu'elle ne fut que pour les Philosophes & les Prêtres, qui voyant que la circoncision étoit dans les Juifs le signe d'une alliance divine, voulurent, en prenant eux-mêmes ce signe, se distinguer du reste du Peuple, & se faire regarder comme des hommes particuliérement consacrés à Dieu. — Quand il seroit vrai que la circoncision a été établie chez les Egyptiens avant qu'elle ne fût pratiquée par les Juifs, il s'ensuivroit précisément que cette cérémonie peut être fondée sur des raisons qui auroient gagné le suffrage de cette Nation, avant que Dieu n'en fît une Loi pour son Peuple. — C'est une chose à la mode depuis un certain nombre d'années, de ne vouloir pas convenir que les Juifs aient eu des usages & une croyance qui leur fussent propres. A entendre nos Philosophes, Moïse a emprunté la création en six jours des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perses. Le jardin d'Eden est pris des jardins d'Eden à Saana, dans l'Arabie heureuse (*a*). La circoncision vient des

(*a*) Quand les Livres des Nations seroient aussi anciens que ceux des Juifs, leur doctrine sur les faits ou les dog-

Egyptiens. Les Américains auront donné l'idée du péché originel. Moïse a parcouru toute la terre pour rassembler dans son Histoire les erreurs de tous les Peuples. *Les Juifs*, dit un de ces Messieurs, *eurent toujours la haine la plus implacable contre les Dieux des autres Nations, & contre ceux qui les adoroient*; & au chapitre suivant, il dit qu'ils ont puisé leurs notions *chez les Phéniciens, chez les Egyptiens, chez les Mages & chez les Perses, chez les Grecs & chez les Romains*. Ces gens sont tellement aveuglés par la passion, qu'ils n'apperçoivent plus l'arbitraire & le ridicule de leurs assertions. — Tous les vrais Savans sont d'accord que Moïse est plus ancien que tous les Écrivains profanes; que les Prophetes sont plus anciens que les Philosophes Grecs; que les anciens Poëtes, Philosophes ou Législateurs, ont pris dans les saintes Ecritures une partie de leur doctrine (*a*). Il y a deux Exam. imp. ch. 5, 6.

mes rapportés dans l'Ecriture, ne seroit qu'un résultat informe de la Tradition primitive, d'abord commune à tous les Peuples, affoiblie ensuite, altérée, anéantie par le temps & les erreurs. Mais, encore une fois, tous les Livres des Nations sont postérieurs à Moïse, & leur Théologie n'est qu'une corruption de celle des Juifs. *Voyez Huet, Démonst. évang. p. 51, 68.*

(*a*) Les Rédacteurs de la Bible de Vence, T. 3, p. 98, prétendent que c'est plutôt par les discours & la conversation des Hébreux, que par la lecture, que les Païens ont connu les dogmes & les rites Judaïques. Leurs raisonnements ne sont rien moins que concluants, & il vaut sans doute mieux en croire Flav. Joseph, S. Clément d'Alexandrie, S. Justin, Tertullien, S. Cyrille, Eusébe, S. Ambroise, S. Augustin, &c. & sur-tout le premier Livre des Maccabées; mais enfin, de quelque maniere que les Païens aient été instruits du contenu des Livres saints, les conséquences sont les mêmes.

mille ans que les Juifs accusoient les Nations d'avoir greffé leur Liturgie & leur Théologie sur celle des Livres sacrés (*a*). Jamais on n'a songé à leur répondre. Au dix-huitieme siécle, on donne pour toute réponse : *Les Juifs ont tout imité des Nations.* Ce nouvel art de critique est commode, & garantit de l'ennui des longues & savantes discussions.

D. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que son Peuple fût distingué par une cérémonie aussi singuliere que la circoncision ?

*R.* Quand on n'en pourroit donner aucune raison, il n'en seroit ni plus ni moins. Les *pourquoi* ne peuvent conclure contre des faits avérés, ni contre la sagesse des ordonnances divines. Philon a essayé d'expliquer les raisons de la circoncision ; quoique toutes ses réflexions ne soient pas également solides, il y en a qui méritent attention. La premiere & la quatrieme sont physiques, & conviennent particuliérement aux Juifs habitants de la Palestine, de l'Egypte & des climats voisins (*b*). La meilleure est celle que les saints Peres ont adoptée, en remarquant que ce rit étoit très-propre à avertir les Juifs de se garder de la corruption générale des mœurs qui infectoit le monde, & de se séparer des autres Nations par le retranchement de tout ce qui violeroit la sainteté de la Loi divine (*c*).

*Ut sciat unusquisque vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passione desiderii, sicut & gentes quæ ignorant Deum.* I. Thess. iv.

(*a*) *Expanderunt libros Legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulachrorum suorum.* I. Macch. 3.

(*b*) Les Naturalistes les plus modernes confirment cette observation de Philon. V. le Dict. d'Hist. nat. de Valmont, art. *Homme*, §. *de la Circoncision.* — L'Hist. nat. de M. de Buffon, T. II, p. 48c.

(*c*) *Equidem præter jam dictas rationes, per circumcisio-*

## §. VII.

D. De quelle utilité étoit cette multitude de Loix contenues dans le Lévitique & le Deutéronome?

*R.* Un Peuple du caractère des Juifs, avoit grand besoin d'un culte cérémoniel très-composé, & chargé d'une multitude d'observances qui lui rappellassent l'Auteur de sa délivrance, & le Dieu de ses Peres. Le Paganisme parlant à l'imagination par l'appareil d'une superstition bruyante, auroit aisément séduit les adorateurs d'un Être invisible. C'est la réflexion de Tertullien (*a*) & de S. Augustin (*b*). La plupart de ces Loix, tant celles qui regardoient proprement le culte, que celles qui régloient des choses assez indifférentes par elles-mêmes, avoient des significations & des raisons que les Juifs n'ignoroient pas, & dont il seroit peut-être aujourd'hui difficile de vouloir rendre un compte exact. Les Interprétes ont rempli cette tâche avec tout le succès possible. Le Philosophe Porphyre fait un grand éloge des usages cérémoniels des Juifs, Phylon en démontre la sagesse, Joseph nous en peint la majesté. *Porph. de rer. animat, abstin.*

---

*nem significari arbitror duo quædam valdè necessaria. Unum excisionem voluptatum, non unius tantùm hujus generis, sed omnes per unam.* Phil. de Circum. — Bernard. Serm. 1. de Circum. Dom. — Cyprianus, de Circum. &c.

(*a*) *Ejusmodi officiis religioni suæ voluit eos astringere, quibus superstitio sæculi agebatur. . . ut istis legalibus disciplinis occurrentibus ubique, ne ullo momento vacarent à Dei conspectu.* Tertull. Lib. 2. adv. Marcionem. C. 18.

(*b*) *Illi populo pro ejus carnalitate & corde adhùc lapideo, talia data sunt quibus teneretur, ne ad idola deflueret.* Aug. Tract. 10. in Joan.

## §. VIII.

D. Les Livres ſaints ne ſemblent-ils pas approuver dans les Juifs le menſonge, la haine des ennemis, la cruauté envers les Nations ſubjuguées, pluſieurs actions condamnées par le droit des gens & les loix de l'humanité, le ſacrifice que Jephté fît de ſa fille, &c?

*R.* C'eſt une erreur de croire que l'Ecriture approuve tout ce qu'elle rapporte ſans le blâmer. Quelquefois l'intention eſt louée, ſans que le fait le ſoit. — Souvent Dieu inſpire le fond d'une action, & condamne la maniere dont elle eſt exécutée. C'eſt ainſi, remarque S. Auguſtin, que Jehu
*4 Reg. 10.* eut raiſon de faire périr les Prêtres de Baal, mais il eut tort de les tromper & de faire ſervir la fraude au zèle. — Les expreſſions de l'Ecriture objectées par nos Philoſophes, ne ſignifient pas que Dieu ait inſpiré telle ou telle action, mais qu'elles ſe ſont faites ſous la direction ordinaire de la Providence. C'eſt la maniere commune de parler chez tous les Peuples qui croient un Dieu, & qui admettent une Providence; quel que ſoit un événement qui intéreſſe le Public ou les particuliers, on dit que Dieu l'a voulu, qu'il en a ainſi ordonné, que Dieu l'a fait ou l'a permis, ſans que l'on prétende qu'il ſoit intervenu une inſpiration ſurnaturelle ou un miracle. Lorſqu'un Auteur ſacré fait agir ou parler les Juifs ſelon leurs principes, l'on ne doit pas conclure que c'eſt une approbation formelle du fait en lui-même & de toutes ſes circonſtances. Il eſt dit de pluſieurs Juges ou Chefs Hébreux, qu'ils furent ſuſcités de Dieu pour délivrer ſon Peuple: cela ne ſignifie point qu'ils furent tous inſpirés dans leurs actions,

puiſqu'il eſt dit de meme dans le troiſieme Livre des Rois, chap. 11, ℣. 14, que Dieu ſuſcita un ennemi, ou un rival à Salomon.... Pour exprimer la force & le courage de Samſon, il eſt dit que l'eſprit de Dieu le ſaiſit : *Irruit in eum ſpiritus Domini.* Ce terme ne ſignifie point une inſpiration ſurnaturelle, comme s'il étoit queſtion d'un Prophete ; il exprime une émotion violente & extraordinaire, comme *montes Dei* ſignifie des montagnes fort hautes. On ſait que dans la Langue Hébraïque, le nom de Dieu ajouté à un mot, ne ſert ſouvent qu'à marquer le ſuperlatif.

Des hommes pieux ont pu ignorer invinciblement la malice d'une action qui ſe préſentoit ſous des dehors ſpécieux. C'eſt ainſi que l'on a pu croire que le menſonge officieux étoit permis en certaines rencontres avant que la choſe ne fût auſſi clairement décidée qu'elle l'eſt aujourd'hui. Rien n'oblige à chercher en ces ſortes de choſes des inſpirations, des figures, des myſtères, & à ſubſtituer des interprétations ingénieuſes à la ſimplicité de la lettre : certaines réflexions des ſaints Peres ſur ces matieres, étoient dans leur intention deſtinées à nourrir la piété, plutôt qu'à faciliter l'intelligence du Texte.

Les ennemis des Juifs étoient ordinairement les ennemis de Dieu : c'eſt ſous ce point de vue que David les enviſage toutes les fois qu'il ſemble les dévouer à la mort ; il s'en explique trop clairement dans un grand nombre d'endroits pour ne pas être entendu par quiconque lit les Pſeaumes avec un eſprit droit (*a*). Il va juſqu'à ſe ſoumettre

(*a*) *Tabeſcere me fecit zelus meus, quia obliti ſunt verba tua inimici mei.* Pſalm. 118. — *Iniquos odio habui... vidi*

lui-même à toutes les malédictions divines, supposé que jamais il ait fait du mal aux ennemis de sa personne (*a*). La délivrance de David & le malheur de ses ennemis, qui en étoit une suite nécessaire, faisoient éclater la providence & la bonté de Dieu que ces mêmes ennemis blasphémoient (*b*). On sait aussi que les prédictions prennent souvent dans l'Ecriture le ton du souhait.

La rigueur dont les Juifs en ont usé envers les habitans de la Palestine, & envers quelques autres Peuples ennemis de Dieu, étoit due aux crimes énormes dont ils s'étoient fait des loix, & qui leur avoient comme passé en nature. Dieu lui-même avoit ordonné cette rigueur : le Deutéronome & le Livre de la sagesse nous en instruisent (*c*); pourquoi les Juifs n'auroient-ils pu être

---

*prævaricantes, & tabescebam.* Psal. 118. — *Nonnè qui oderunt te, Domine, oderam, & super inimicos meos tabescebam? Perfecto odio oderam illos, & inimici facti sunt mihi,* Psal. 138. — *Deficiant peccatores à terrâ & iniqui, ità ut non sint,* Psal. 103. — *Simulacra gentium argentum & aurum.... Similes illis fiant qui faciunt ea, & omnes qui confidunt in eis.* Psal. 113. — *Inveniatur manus tua omnibus inimicis tuis; dextera tua inveniat omnes qui te oderunt.* Psal. 20.

(*a*) *Si feci istud, si est iniquitas in manibus meis, si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Persequatur inimicus animam meam & comprehendat.* Psal. 7.

(*b*) *Ut videant qui oderunt me, & confundantur, quoniam tu, Domine, adjuvisti me & consolatus es me.* Psal, &c.

(*c*) *Omnia enim hæc abominatur Dominus, & propter istiusmodi scelera delebit eos in introitu tuo.* Deut. 8. — *Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per medicamina & sacrificia injusta, Et filiorum suorum necatores sine miseri-*

les exécuteurs des arrêts que sa justice avoit prononcés contre des Peuples dont l'existence lui étoit odieuse?.... Le danger que les Juifs, mêlés avec les Idolâtres, ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu, étoit évident; & le culte du vrai Dieu étoit-il un objet assez peu important pour lui préférer la conservation d'un Peuple abominable, dont la malice étoit incorrigible?.... Les Juifs punissoient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disoit Adonibezec, *Dieu me rend le mal que j'ai fait* (*a*). — Il est bon d'observer qu'en général l'on ne doit pas chercher chez les Juifs toute la sainteté & toute la douceur des mœurs chrétiennes. Par quelle Loi Dieu étoit-il obligé de civiliser tout-à-coup le Peuple Hébreux, & de former, à la perfection des vertus de la nouvelle Loi, des hommes qui vivoient trois mille ans avant nous?

L'Ecriture ne dit pas un mot qui semble approuver le sacrifice de Jephté. Il est d'ailleurs très-apparent par la simple lecture du Texte que cette fille fut consacrée à Dieu par l'état de virginité, qui, selon la maniere de penser des Juifs, étoit le plus grand de tous les sacrifices (*b*). &c.

---

*cordiâ, & comestores viscerum hominum, & devoratores sanguinis à medio Sacramento tuo, & auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum.* Sap. 12. — *Polluta est terra, cujus ego scelera visitabo, ut evomat habitatores suos.* Levit. 18, 25.

(*a*) *Dixitque Adonibezec: septuaginta Reges, amputatis manuum ac pedum summitatibus, colligebant sub mensâ meâ ciborum reliquias: sicut feci, ità reddidit mihi Deus.* Jud. 1, 6.

(*b*) *Dimitte me, ut duobus mensibus circumeam montes, & plangam virginitatem meam cum sodalibus meis.... fecit ei sicut voverat, quæ ignorabat virum.* Jud. xj.

jet depuis l'excellente explication que M. Bossuet a faite de ce Livre, *Tome* 1, *page* 531.

## §. XI.

D. Que faut-il penser du Livre de Job? pour expliquer les propositions qui semblent accuser la Providence, faudra-t-il regarder cette Histoire comme une allégorie?

*R.* Job, accablé de tous les genres de malheurs, se voit dans un danger manifeste de tomber dans le désespoir, & d'outrager la Providence. Cette vue le jette dans la derniere désolation, & il aimeroit mieux n'avoir pas existé que d'offenser le Créateur. Il déplore le jour de sa naissance, & emploie contre de mauvais raisonneurs, qui sembloient le consoler, toute l'énergie de la Langue Hébraïque la plus vive, la plus forte & la plus rapide de toutes les Langues. C'est, comme s'exprime un Auteur judicieux, un Drame que le saint Homme composa après sa délivrance, où, en laissant subsister la vérité de l'histoire, il fait entrer toute la force de la poésie asiatique. S'il y a quelques expressions difficiles à justifier, ce sont celles que Job condamne lui-même à la fin de son Livre, sans les spécifier (*a*). — C'est une témérité inexcusable de faire de Job un personnage allégorique. Le Concile de Trente avoit cru prévenir cette *pétulance* (*b*) de quelques Commentateurs

---

(*a*) *Insipienter locutus sum, & quæ ultrà modum excederent scientiam meam.* C. xlij. 3.

*Qui leviter locutus sum, respondere quid possum? Manum meam ponam super os meum. Unum locutus sum, quod utinam non dixissem; & alterum, quibus ultrà non addam.* C. xxxix, 34, 35.

(*b*) *Ad coërcenda petulantia ingenia decernit* ( *sancta*

amis du neuf & de l'arbitraire; mais l'esprit systématique en quelque genre que ce soit est une maladie que rien ne guérit. On peut voir, pour l'intelligence de ce Livre, l'explication qu'en a donnée M. du Guet en 4 vol. *in*-8.°

## §. XII.

D. N'est-ce pas avec raison qu'on a critiqué le langage typique des Prophetes, & ce grand nombre de figures singulieres dont ils accompagnoient leurs prophéties?

*R*. Pour réfuter cette critique, il suffit d'observer, 1.° que la plupart des choses dont les Philosophes ont tourné en ridicule la représentation réelle & physique ne se passerent qu'en vision, & qu'il suffit d'en lire le récit pour en être convaincu.

2.° Si ces signes étoient surprenants par leur singularité, quelquefois même par leur durée, ils constatoient par-là même devant le Peuple nombreux qui les voyoit l'existence de la Prophétie; ils ne laissoient aucun lieu de soupçonner après l'événement qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les Prophetes faisoient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Un Ancien a dit:

*Segniùs irritant animos demissa per aures,*
*Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ*
*Ipse sibi tradit spectator*. Hor. a. p.

---

Synodus) *ut nemo suæ prudentiæ innixus... sacram Scripturam ad suos sensus contorquens, contra eum sensum, quem tenuit & tenet sancta Mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu & interpretatione Scripturarum sanctarum, aut etiam contra unanimem consensum Patrum, ipsam sacram Scripturam interpretari audeat*. Sess. 4.

« Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pa-» vots ; Alexandre appliquant son sceau sur la bou-» che de son favori ; Diogene marchant devant » Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils » avoient fait de longs discours ? Darius engagé » dans la Scythie avec son armée reçoit de la part » du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, » une souris & cinq flèches. Cette harangue fut » entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que » celle de regagner son Pays comme il put. » C'est un Philosophe qui nous apprend à raisonner de la sorte sur les actions symboliques des Prophetes.

Emile. T. 3, p. 235.

3.° Le langage typique étoit alors usité dans la plus grande partie de l'Asie ; plusieurs Peuples de l'Orient le conservent encore. On l'a retrouvé dans l'Amérique. M. de Voltaire dit lui-même : *Alors dans l'Egypte & dans la plus grande partie de l'Asie la plupart des choses s'exprimoient par des figures, des signes, des types..... Jérémie ne fait donc que se conformer à l'usage, &c.* Mais il oublie tout cela quand la haine des saintes Ecritures conduit sa plume. « Les mœurs des anciens » Peuples, dit un autre Philosophe, sont des ta-» bleaux dont la coutume nous paroît souvent » bizarre, & nous est toujours étrangere. Les » mœurs de l'Orient n'eurent jamais aucun rapport » avec celles de l'Europe. Voilà ce qui nous em-» pêche souvent de bien saisir certains traits de l'Hif-» toire des temps reculés. Nous trouvons certains » usages ridicules, parce que nous en jugeons » d'après les nôtres (*a*). »

Deux âges du génie & du goût des François, p. 298.

(*a*) Pour répondre à toutes les difficultés que l'incrédulité forme contre les Livres saints, il faudroit un Ouvrage

# ARTICLE III.

## *Objections contre les Livres du Nouveau-Testament.*

### §. I.

D. N'Y A-T-IL pas dans les quatre Evangiles un grand nombre de contradictions qui doivent faire conclure que ces Livres ne peuvent être inspirés ?

*R.* Il n'y a aucune de ces prétendues contradictions qui ne s'évanouisse, pour peu qu'on apporte d'attention à la lecture des Evangiles. Depuis 1600 ans que les Incrédules s'exercent là-dessus, ils n'ont su montrer deux passages qu'on n'ait conciliés aussi-tôt par les réponses les plus satisfaisantes. S. Augustin pensoit qu'au-lieu de dire *les quatre Evangiles*, on parleroit plus exactement en disant *les quatre Livres d'un même Evangile*. — Quelques différences dans les récits sont une excellente preuve de la vérité des Evangiles. Quatre Auteurs qui écrivent la même Histoire, & qui varient néanmoins dans l'ordre des choses, dans le rapport des faits & des circonstances plus ou moins détaillées, jusqu'à présenter l'apparence de contradiction à un esprit superficiel, de tels Auteurs, dis-je, ne se sont pas concertés, & n'ont pas formé le projet de tromper les Peuples.

*In quatuor Evangeliis, seu potiùs in quatuor Libris unius Evangelii.* Tract. 36. in Joann.

D. La généalogie de Jésus-Christ, si différente

égal à ceux des Tostat, des Calmet, des A. Lapide, &c : nous avons choisi les plus spécieuses, les plus vantées par les Philosophes, les plus étendues dans leur objet ou dans leurs conséquences, & qui par-là suffisent pour faire juger des autres.

dans S. Matthieu & dans S. Luc, n'a-t-elle pas paru à Julien l'Apoſtat un argument ſans replique contre l'autorité de l'Hiſtoire évangélique ?

*R.* Quand d'un côté on écrit la généalogie d'un homme par ſa mere, & de l'autre par ſon pere, il eſt clair qu'il y aura deux généalogies très-différentes. S. Matthieu rapporte les ancêtres de Joſeph, & S. Luc nous marque ceux de Marie, fille de Joachim ou d'Heli (*a*). Il eſt vrai qu'on peut donner une autre explication à cette difficulté; mais celle-ci eſt ſi naturelle, & aujourd'hui ſi généralement reçue, qu'il eſt inutile de s'arrêter à l'autre..... Nous remarquerons ſeulement que le Texte de S. Luc acquiert un ton plus majeſtueux, plus ſimple, & à l'abri de toute difficulté, ſi l'on rapporte toujours le *qui* à Jéſus-Chriſt depuis le commencement de la généalogie juſqu'à la fin. « Jéſus, qu'on croyoit être fils » de Joſeph, mais qui l'étoit réellement d'Heli, » Pere de Marie (*a*), de Mathat, de Lévi, de » Melchi, &c. & qui enfin avant Adam, & avant » toutes choſes, étoit le Fils de Dieu (*b*). » Il n'y a perſonne qui ne ſente à la premiere vue l'avantage & la dignité de cette explication.

## §. II.

D. Les Livres de l'ancien Teſtament ne ſont-

---

(*a*) Ces deux noms ſont le même, comme il conſte par un grand nombre d'exemples.

(*a*) C'eſt ainſi qu'il eſt dit dans S. Matthieu : *Filii David, filii Abraham*. Cap. I.

(*b*) *Jeſus erat incipiens quaſi annorum triginta, ut putabatur filius Joſeph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, qui fuit Melchi, &c. qui fuit Adam, qui fuit Dei.* Luc. 3.

ils pas

ils pas cités quelquefois par les Evangélistes dans un sens qui ne s'accorde point avec la suite du Texte, ce qui a été regardé par des Philosophes comme une espece d'imposture ?

*R.* Outre le sens littéral, il y a dans l'Ecriture, & sur-tout dans les Prophêtes, un sens figuré. Toute l'ancienne Loi n'étoit qu'un prélude de la nouvelle; tout figuroit, annonçoit, préparoit les grandeurs de l'Evangile. Par le choix & l'accord des expressions, les Ecrivains inspirés caractérisoient l'avenir au même temps qu'ils décrivoient les choses présentes ou passées. Les juifs reconnoissoient ce double sens, & le respectoient; ils savoient que leur Loi étoit figurative, & que tout se rapportoit aux choses qui faisoient l'attente & l'espérance de la Nation (*a*). Cette maniere de les instruire & de les convaincre, étoit donc sage & proportionnée à leur intelligence. S. Paul surtout en fait un grand usage dans l'Epître aux Hébreux, pour se faire au génie de la Nation à laquelle il parle.....Outre le sens figuré, il y a un sens d'accommodation propre à nourrir la piété & le goût des Ecritures saintes; mais ni les Evangélistes, ni les Apôtres ne l'ont employé par maniere de preuves, mais seulement en forme d'explication & de réflexion pieuse, pour édifier & toucher les Chrétiens, point pour convaincre les adversaires de la Foi.

## §. III.

D. Les quatre Evangiles ont-ils toujours été regardés comme authentiques ?

---

(*a*) *Voyez* la Dém. Evang. de Huet. p. 545. — Philo, *de Vitâ contempl.* 898, 901. — Flâv. Joseph, *Antiquit. L.* 3, *c.* 9. *de bello Jud. L.* 6, *c.* 6.

*R.* Dès la naissance de l'Eglise, les Peres du premier siécle les citent sans en nommer les Auteurs, mais ces noms se lisent dans les Ouvrages du second siécle. Un passage de S. Irénée les réunit tous. Toute l'antiquité est d'accord sur ce point, & il n'est pas possible qu'un Critique éclairé entreprenne jamais sérieusement de le contester (*a*). Mais il est bon d'observer que la vérité de l'Histoire de Jésus-Christ ne dépend pas de l'authenticité des Evangiles. *Vérité* & *authenticité* sont des choses très-différentes. Les Evangiles sont *vrais*, si ce qu'ils rapportent est conforme à la vérité historique : ils sont *authentiques*, s'ils ont été écrits par les quatre Auteurs connus, choisis & inspirés, dont ils portent le nom. Ils ne sauroient être authentiques sans être vrais, mais ils pourroient être vrais sans être authentiques. L'Histoire évangélique en général est prouvée par des faits subsistants, par des monuments, par les Livres des Chrétiens, des Juifs & des Païens, beaucoup mieux que celle d'Alexandre & de César. Nous n'avons pas d'Histoire authentique de Louis XIV ; comment regarderoit-on un homme qui concluroit de-là qu'il

(*a*) L'Empereur Julien, intéressé plus que tout autre à décrier le Christianisme, ne parle jamais des Evangiles, ou des autres Livres saints, sans en citer les Auteurs. Tantôt il cite des passages empruntés des Epîtres de S. Paul, en nommant cet Apôtre. Tantôt il rapporte, d'après S. Matthieu, des paroles de Jésus-Christ, ou quelques traits de son histoire. Il dit que, ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus-Christ fût Dieu, & que Jean est le premier qui l'a enseigné. Lorsqu'il défendit aux Chrétiens d'enseigner les Belles-Lettres & d'expliquer les Poëtes, *qu'ils aillent*, disoit-il, *expliquer Luc & Matthieu dans les assemblées des Galiléens.*

n'y a pas eu de Louis XIV, que tout ce qu'on raconte de son regne, de ses victoires, n'est qu'une fable?

D. Outre les quatre Evangiles reçus, n'y en a-t-il pas d'autres qui sont rejettés comme apocryphes, & qui par conséquent affoiblissent l'autorité des premiers?

*R.* Pourquoi la même Histoire ne seroit-elle pas écrite par différents Auteurs plus ou moins recevables? Plus un fait est important, admirable, avéré, plus on s'empresse de l'écrire. Rejetter l'Histoire de Jésus-Christ, parce qu'elle est rapportée par quelques anonymes, & que tous ceux qui en parlent n'ont pas une égale autorité, c'est comme si je traitois de fable l'Histoire de Henri IV, parce que telle lettre qui porte le nom de Sully, n'est peut-être pas de ce Ministre.

## §. IV.

D. Quel sont, après les Evangiles, les Livres dépositaires de l'Histoire de Jésus-Christ?

*R.* Ce sont les actes des Apôtres, les Épîtres de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques, de S. Jude, & sur-tout celles de S. Paul, surnommé l'Apôtre des Nations.

D. Ces Écrits sont-ils fort authentiques?

*R.* Nous ne trouvons pas qu'on les ait combattus par des raisons qui aient mérité quelque réponse. Il est remarquable sur-tout, que M. Freret attaquant les Livres saints & toutes les preuves du Christianisme, n'ait osé attaquer les Epîtres de S. Paul, si propres à consterner l'incrédulité. Son silence fait voir ce qu'il en pensoit. On y sent une véhémence, une force pour persuader & pour convaincre, que la fiction ne sauroit jamais avoir.

Il n'est pas possible à un esprit bien fait, de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre Apôtre de Jésus-Christ, la persuasion intime qui l'animoit lui-même, sa grande ame victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paroissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore; rien n'est plus animé, plus vivant :

Sil. ital. de Emil. Paulo. *Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.*

S. Jean Chrysostome, un des plus beaux génies & des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellents discours de quelle autorité étoit le témoignage d'un homme tel que Paul. Il desiroit de voir la ville de Rome, précisément pour y révérer la cendre de ce grand Apôtre (*a*). M. Bossuet disoit que si toutes les preuves du Christianisme disparoissoient, les Épîtres de S. Paul l'y tiendroient constamment attaché. La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres & dans ses Épîtres, a ramené au Christianisme un célèbre Déiste Anglois ; c'est M. Littleton, Auteur de la *Vérité du Christianisme, démontrée par la conversion de S. Paul.* Le Roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la Religion

Act. 26.

(*a*) *Exhort. moral. Serm. 32. — novem Homil. in Paulum. Oper. T. 1, p. 1058.* — On dit proverbialement d'un Prédicateur véhément & éclairé, qui étonne & qui persuade, que *c'est un saint Paul.* On a dit du fameux Osius :

*Relligionis Atlas, vox & manus altera Pauli.*

de Jésus-Christ (*a*). Le Gouverneur Felix en fut ému jusqu'au fond de l'ame, & refusa d'écouter davantage un Prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle (*b*). Les premiers Fidèles sentoient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, & bénissoient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la Foi (*c*).

D. Comme les Philosophes ne se rendent jamais, est-il croyable qu'ils soient restés dans le silence à l'égard d'un argument si pressant?

*R*. Les plus sages se sont tû, les plus étourdis ont déclamé à leur ordinaire. Le prétendu Bolinbrocke rejette tout ce qu'écrit Paul, parce que, dit-il, *il étoit chauve & petit* (*d*). Boulanger décide l'affaire, en disant que c'est *un enthousiaste forcené* (*e*). Quand la Philosophie est montée sur

---

(*a*) *In modico suades me Christianum fieri.* Act. xxvj. 28.

(*b*) *Tremefactus Felix, respondit: Quod nunc attinet, vade.* Act. xxiv. 25.

(*c*) *Auditum habebant, quoniam qui persequebatur nos aliquandò, nunc evangelizat fidem, quam aliquandò expugnabat; & in me clarificabant Deum.* Gal. I. 23.

(*d*) S. Chrysostome convient que Paul étoit petit; mais malgré sa petitesse, dit-il, tandis qu'il a ses pieds sur la terre, il touche le ciel de sa tête: *Sed tamen cœlum contingit.* Hom. 30, in Princ. Apost.

(*e*) S. Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égard qu'il a eu pour les Philosophes. On peut croire qu'ils étoient tels alors qu'ils sont aujourd'hui. Paul les regardoit comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire: *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Rom. I. 22; comme des hommes sans mœurs, & abominables dans toute la rigueur du terme. *Ibid.* 24. *& seq.* Il avertissoit les Chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons, & de leur suffi-

ce ton, la raison n'a plus de prise, le mépris doit en prendre la place..., Le singulier enthousiasme que celui qui est produit tout-à-coup par la certitude d'un fait, dont on étoit le plus zélé adversaire; qui subsiste durant tout le cours de la vie, toujours sage, toujours conséquent, toujours le même dans tant d'écrits, dans tant de courses apostoliques, dans tant de souffrances, dans tant de persécutions; qui produit les vertus les plus austeres, les maximes les plus pures, la doctrine la plus sublime, la charité la plus ardente, la bienfaisance la plus étendue! Que la Philosophie réussisse à former des enthousiastes de ce caractere, elle pourra disputer à la Religion l'empire du cœur humain.

D. N'a-t-on pas dit encore que les écrits de S. Paul n'étoient qu'*un pompeux galimathias*, & que le Cardinal Bembo les méprisoit?

*R.* Le rare galimathias qui depuis 1700 ans fait l'instruction des Fidèles, la lumiere des Théologiens, les richesses de l'éloquence chrétienne; qui a servi à former presque toutes les décisions des Conciles, à maintenir la pureté de la Doctrine, à combattre toutes les erreurs, à ramener les Incrédules à la Foi! Boulanger dit que la doctrine de cet Apôtre étoit *sublime & merveilleuse*; que c'est par-là que le Christianisme s'est étendu dans le monde. On sent toute la force d'un pareil aveu. — Ce que Bolinbrocke raconte du Cardinal Bembo

*Christ. dev. p. 28.*

---

sance dogmatisante : *Videte, ne quis vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam.* Coloss. II. 8. Il les réfutoit vivement, dès qu'il en avoit l'occasion : *Quidam autem Epicurei & Stoïci Philosophi disserebant cum eo.* Act. XVII. 18.

est une fable au jugement même de Bayle; elle est de la façon de Thomas Langius, Écrivain Allemand, aussi obscur & ignoré qu'il mérite de l'être. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le sentiment de Bembo, comparé à celui de tous les grands hommes du Christianisme? Si ce Cardinal avoit dit ce qu'on lui impute, ce jugement flétriroit sa mémoire, & ne concluroit point contre des choses que nous avons sous les yeux, & que nous sommes en état de juger nous-mêmes.

## §. V.

D. Pourquoi a-t-on inséré dans le Catalogue des Livres saints, un Livre aussi inintelligible que l'Apocalypse? Dieu auroit-il inspiré un Livre inutile à l'instruction des Fidèles?

*R.* Les plus grands esprits du Christianisme ont toujours eu un attachement particulier pour ce Livre mystérieux, qu'on peut définir *l'Histoire des combats & des victoires de l'Eglise.* Alcazar, M. Bossuet, le P. Lallemant ont cherché dans l'Histoire l'accomplissement de ces divins Oracles; & on ne peut nier que plusieurs de leurs explications n'aient beaucoup de dignité & de justesse. On peut consulter encore l'*Apocalypse expliquée par l'Histoire Ecclésiastique*, par M. le Curé de S. Sulpice. M. Bossuet trouve que depuis le douzieme Chapitre jusqu'au dix-neuvieme, c'est plutôt une Histoire qu'une Prophétie. M. l'Evêque de Systeron remarque, que si ces prédictions eussent trop clairement annoncé la destruction de Rome, les persécuteurs en auroient été plus furieux. Mais, indépendamment de toute explication, la grandeur & la puissance du souverain Maître, l'éclat de ses vengeances, la persévérance du juste couronnée,

Quatrieme éd. en 1708.

le fruit de la tribulation & des souffrances, la récompense des vertus, la punition des méchants y sont peints comme dans un tableau. La force & l'énergie du style asiatique, soutenues de toutes les richesses de la Langue Grecque, augmentent infiniment la vivacité des couleurs & la hardiesse des images. On découvre par-tout l'Eglise vengée ou triomphante, presqu'au même moment que nous la voyons gémir sous le poids des persécutions. Car c'est là le centre commun, où il n'y a point de vision ni de prophétie qui n'aboutisse. C'est de ce centre que sort réciproquement une douce lumiere qui perce les ténèbres des symboles énigmatiques, qui aide à en pénétrer le mystere, qui répand au moins l'admiration, l'assurance, la consolation, la joie dans les ames, lors même qu'on ne démêle pas d'une maniere distincte toutes les circonstances de la prédiction, ou de l'événement qui les produit. Le Prologue & les sages avis aux Evêques d'Asie, qui comprennent trois Chapitres, sont clairs, simples, touchants, pleins de choses, & ne méritent assurément point le reproche d'obscurité. « Ceux qui ont le goût de la piété, dit » M. Bossuet, trouvent un attrait particulier dans » cette admirable révélation de S. Jean... Malgré » les profondeurs de ce divin Livre, on ressent en » le lisant une impression si douce, & tout ensem- » ble si magnifique de la majesté de Dieu, &c.... » Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées » dans ce Livre; tout ce qu'il y a de plus vif, de » plus touchant, de plus majestueux dans la Loi » & dans les Prophetes, &c. »

Explic. de l'Apoc.



## ARTICLE IV.

### *Erreurs physiques reprochées à l'Ecriture.*

### §. I.

D. Peut-on croire qu'un Livre inspiré, quant aux dogmes & aux régles de morale, contienne quelques erreurs dans les choses indifférentes au culte de Dieu & au salut des hommes ?

*R.* Quelques Auteurs ont cru que rien n'obligeoit à nier cette possibilité ; mais la sagesse veut qu'on ne reconnoisse aucune erreur dans un Ouvrage aussi respectable, à moins que cette erreur ne soit certaine.

D. N'y a-t-il pas dans l'Ecriture un grand nombre d'erreurs physiques, des passages absolument contraires aux découvertes modernes & au vrai systême du monde ?

*R.* Nous n'en connoissons pas. Tous ceux qui ont mûrement considéré ces prétendues erreurs, se sont convaincus qu'elles n'existoient que dans l'imagination des Philosophes, & de quelques interprétes prévenus, entre lesquels nous sommes fâchés de devoir placer Dom Calmet.

D. Pourquoi donc S. Augustin dit-il en termes exprès, que le Saint-Esprit n'a pas prétendu nous enseigner l'Astronomie & les secrets de la Nature (*a*) ?

(a) *De figurâ cœli dicendum est, id scisse Autores nostros, quòd veritas habet, sed Spiritum Sanctum qui per eos loquebatur, noluisse ea docere homines nulli ad salutem profutura.* De Gen. ad litt. L. 2, n.° 20.

*R.* Quoique le Saint-Esprit n'ait pas voulu faire de l'Ecriture une école des sciences humaines, il est apparent qu'il n'en a parlé que selon les idées vraies. La réponse de S. Augustin est excellente contre des raisonneurs qui combattroient les Livres saints par les éléments d'Euclide ou la physique de Newton, mais elle ne prouve pas qu'il y ait effectivement dans ces Livres quelque erreur que ce soit.

## §. II.

D. N'est-il pas dit dans l'Ecriture, qu'il y a des eaux au-dessus du firmament, que la lumiere fut produite avant le soleil, que la lune est un grand astre, que les étoiles sont innombrables; que la Tour de Babel alloit jusqu'au ciel, &c?

*R.* Ceux qui parlent tant du firmament & des eaux supérieures n'entendent point ce qu'ils censurent. Le mot *firmamentum*, selon S. Basile, S. Anselme, le Vénérable Bede, Procope, Rupert, le P. Pétau, &c. se prend pour l'air qui soutient les nuées, & qui, selon l'expression de Job, les empêche de se précipiter sur la terre: *Qui ligat aquas in nubibus suis, ut non erumpant pariter deorsum.* Job 26. Le mot Hébreu רקיע signifie ce qui est *étendu, déployé*, &c. En prenant la signification de *firmamentum* dans toute sa rigueur, elle se vérifie encore très-bien à l'égard des étoiles fixes, qui sont effectivement dans un état affermi & immuable, gardant toujours la même disposition respective, & ignorant absolument les vicissitudes des planetes. Ce sont ces étoiles qui occupent la région qu'on appelle firmament. Saint Ambroise cherche les eaux supérieures beaucoup au-

delà des nuées; il pense à-peu-près comme Newton, & donne à ces eaux la même destination, quoiqu'il ne les tire pas des cometes. Newton croit que les queues des cometes entretiennent l'atmosphere & l'humidité des planetes; que sans ces queues la terre seroit déja sans eau (*a*). Quoi qu'il en soit de cette idée, elle est bonne à prouver que des hommes admirateurs de Newton ont eu tort de reprocher à l'Ecriture d'avoir parlé d'eaux supérieures à notre atmosphere, puisqu'en voilà également dans la physique de Newton. Hexameron, L. 2, ch. 3.

Le corps qui répandoit la lumiere avant la production du soleil étoit une masse ignée & terrestre, dont le soleil, la lune & les planetes furent tirés; il n'y a là rien que de simple & de naturel.

La lune qui nous éclaire plus que toutes les étoiles ensemble, est pour nous un *très-grand luminaire*, meme le plus grand après le soleil par son utilité & la lumiere qu'il envoie à la terre. *Duo magna Luminaria.* Gen. 1.

Les étoiles visibles sont très-difficiles à compter à cause de l'irrégularité de leur position, & de leur scintillation, qui par une impression vive & répétée sur l'œil semble les multiplier, d'où elles paroissent en quelque sorte innombrables..... La diminution graduée de leur éclat en annonce une prodigieuse multitude d'invisibles. L'Ange avoit donc raison de dire à Abraham : *Comptez-les si vous le pouvez.* *Suspice cælum, & numera stellas, si potes.* Gen. 15.

Être élevé jusqu'au ciel, c'est être élevé fort haut. Il faut avoir le génie de M. V. pour inférer

(*a*) Les corps des cometes sont destinés, selon lui, à nourrir le Soleil. Voyez les *Observations phil. p. 162.* Les deux pensées sont également fausses, & appuyées sur des suppositions qu'il est aussi aisé de nier que de faire.

delà que la Tour de Babel touchoit *la lune ou la planete Vénus*. Le cheval de Troie alloit sans doute aussi jusques-là :

*— Immensam Calchas attolere molem*
*Roboribus tectis, cœloque educere jussit.* 2 Æneid.

Ainsi qu'une Tour du Palais de Priam :

*Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra*
*Eductam tectis.* 2 Æneid.

On admire depuis long-temps ces beaux vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il portoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnere ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Mais M. de Voltaire n'est point un admirateur stupide. Il examine les choses à fond, & se fait rendre compte des expressions : on ne sait pas trop ce que Racine *entend par le Ciel. Est-ce la Lune ? Est-ce la Planete Vénus ? Il y a loin d'ici là ?*

D. Le récit de la Genèse, & l'ordre que met Moïse dans la création, en disant que la terre fut créée d'abord, & le soleil avec les étoiles trois jours après, ne semble-t-il pas contredire l'idée que nous avons de la grandeur des âstres, le systême de Copernic, & la pluralité des mondes ? Le Livre de Josué ne dit-il pas que le soleil s'est arrêté à l'ordre de ce Général des Israélites ?

*R.* Il ne répugne en rien qu'un ouvrier commence par une petite partie de son ouvrage, & qu'il finisse par la plus grande, sur-tout si la petite

fait le but & l'intérêt de toute la machine, comme la terre, seul séjour des hommes, paroît être le morceau principal de la machine du monde. Peu importe que la terre soit en mouvement, & le soleil en repos; pourquoi un Horloger ne feroit-il pas l'aiguille qui doit circuler avant le quadrant qui reste immobile?.... Le Livre de Josué ne contredit pas plus l'immobilité du soleil (*a*) que Copernic lui-même, qui disoit constamment, comme tous les Astronomes le disent encore aujourd'hui: *Le soleil se leve, se couche, approche, recule.* Si Josué eût dit à la terre de s'arrêter, ce discours eût paru fort ridicule. Ci-dessus, p. 86.

Nous avons montré ailleurs que la pluralité des mondes n'étoit qu'une imagination philosophique, une chimere éphémere, qui s'évanouira avec la témérité des Inventeurs. Observat. phil. Entr. 4 & 5. — Ci-dessus, L. 1, ch. 2, art. 4. §. 4.

D. Comment la physique s'accorde-t-elle avec les assertions suivantes: Que le fiel d'un certain poisson a la vertu de chasser le démon, qu'il y a une montagne dont on voit tous les Royaumes de la terre, que l'arc-en-ciel n'a pas existé avant le déluge, que l'ânesse de Balaam avoit la faculté de parler, que Nabuchodonosor fut changé en bête? &c.

*R.* Le foie dont la fumée préserva Tobie des attaques du démon n'étoit qu'un signe extérieur

---

(*a*) Malgré toute la faveur où est actuellement ce systême, nous sommes très-éloignés de le regarder comme une démonstration. Nous ne refuserons cependant point d'écouter avec docilité ceux qui auront lu les Observations sur cette matiere, imprimées à Liége en 1771, & qui les auront condamnées après les avoir examinées sans partialité & sans préjugé. Il s'en prépare une nouvelle édition, où toutes les preuves sont augmentées & renforcées.

dont Dieu voulut se servir pour opérer ce miracle en faveur d'un homme juste. C'est ainsi que Jésus-Christ se servit de boue pour guérir l'aveugle-né; c'est ainsi que la piscine de Siloë guérissoit les malades; c'est ainsi que Naaman fut guéri de la lépre en se lavant dans le Jourdain. Le Maître des créatures les emploie comme bon lui semble.

Il n'est dit nulle part que d'une montagne on puisse découvrir tout l'univers. Il est dit simplement que sur une montagne très-haute le démon montra à Jésus-Christ tous les Royaumes de la terre, & la gloire qui les distinguoit. Pour cela, il suffit qu'il ait montré de la main : de ce côté-ci est l'Empire Romain, là celui des Perses, ici la Syrie, là les Indes, & ainsi du reste. Il est évident par le Texte que le démon a montré les Royaumes comme leur gloire : or de cette montagne on ne voyoit pas la gloire; on n'y voyoit donc non plus l'étendue des Empires.

*Et ostendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum.* Matt. iv, 8.

Il y a des Naturalistes qui pensent qu'effectivement il n'y avoit point d'arc-en ciel avant le déluge; parce que, selon eux, il n'y avoit point de nuages; mais quoi qu'il en soit de ce sentiment, l'Ecriture ne dit rien qui le favorise. Dieu, en choisissant une chose déja existante pour servir de signe rémémoratif à sa promesse, a fait ce que nous faisons tous les jours. On prend des arbres, des maisons, des rivieres pour marque de séparation d'un territoire avec un autre. On convient de faire pour telle fin, certaine chose qu'on faisoit déja auparavant. Des pierres qui n'avoient aucune signification, sont devenues un monument de l'alliance entre Jacob & Laban, &c. — L'arc-en-ciel étoit aussi nouveau pour tous ceux qui devoient naître après le déluge, que s'il n'avoit pas été auparavant.

Hist. du Ciel, T. 1, p. 13.

Gen. 31.

Il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse de Balaam, & ces paroles suffisent pour réfuter l'imagination qui attribue à cet animal la faculté de parler. Si Balaam n'en parut pas fort étonné, c'est que l'excès de sa colere lui ôta l'usage de la réflexion; ou que professant lui-même la magie, il crut d'abord qu'en cela il y avoit quelque secret de son art. *Aperuitque Dominus os asinæ, & locuta est.* Num. xxij, 28.

Nabuchodonosor n'eut que les appétits de la brute, il en affectoit la demeure & les aliments. Le séjour des forêts, durant l'espace de sept ans, doit avoir différencié sa figure d'avec celle des autres hommes; comme on l'a observé dans la fille de Châlons, l'homme sauvage d'Hanovre, &c.

D. Peut-on dire sans erreur que les serpents se laissent enchanter; que les fourmis amassent du bled pour se nourrir en hiver; que le lievre rumine; qu'il existe un oiseau nommé *Gryphon*; que l'action du feu réduit l'or en poudre; que le sel s'évanouit; que le bled meurt en terre?

*R.* C'est une chose certaine que les Américains charment les serpents; & la race des Psylles se trouvent encore en Afrique; on en voit en Egypte qui manient tous les jours des viperes & les serpents les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. Il y a plusieurs animaux qui ne sont pas insensibles à la musique; où est-il dit que le serpent ne soit absolument point de ce nombre; ou que, malgré qu'il y soit sensible, il ne résiste pas quelquefois à l'attrait des sons (*a*)? Si nous en croyons des relations très-modernes &

(*a*) *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ & obturantis aures suas; quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter.* Psal. 57.

très-circonstanciées, les serpents des Indes se laissent captiver par les douceurs de l'harmonie, se montrent sensibles à l'accord des sons, & en expriment la cadence par le mouvement de la tête (*a*).

L'Ecriture dit précisement que la fourmi travaille pour manger, & qu'elle amasse du grain durant la moisson; ce qui est très-exactement vrai & conforme aux observations anciennes & modernes. Il est apparent que la provision sert aux fourmis, jusqu'à ce qu'elles soient engourdies par le froid de l'hiver; peut-être leur sert-elle encore au réveil. Les observations contraires ne sont pas assez constatées ni généralement reconnues. Il est faux qu'elles consument sur-le-champ tout ce qu'elles ont amassé. Le travail, la diligence, l'économie de cette petite république l'a toujours fait regarder avec raison comme un modèle à proposer aux paresseux. Que les fourmis travaillent pour être logées en hiver & pour vivre en été, ou pour avoir des provisions en hiver, elles n'en sont pas moins laborieuses.

*Parat in æstate cibum sibi, & congregat in messe, quod comedat.* Proverb. vj. ✝. 8.

On ne peut déterminer qu'en devinant quels sont la plupart des animaux dont parle Moïse dans le Lévitique. Les Juifs ne les connoissent plus, & ceux des Commentateurs qui ont le plus étudié cette matiere, sont les plus persuadés qu'il n'y a rien de certain. On ne sauroit donc dire si

(*a*) J'ai en main un témoignage qui paroît absolument incontestable, où cette propriété des serpents de la Côte de Coromandel & de Malabar est décrite dans le plus grand détail. On en voit des preuves multipliées dans les *Essais historiques sur l'Inde*. Les Portugais appellent ces serpents: *cobra de capello*.

le mot

le mot ארנבת est bien rendu par celui de *Lepus :* cela est si vrai, qu'Arias Montanus prend pour le lièvre le *Chærogrillus* dont il est parlé au verset précédent. — Les Naturalistes sont si peu d'accord sur la rumination du lièvre, que dans le nouveau *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de M. Valmont, le lièvre rumine à l'article *Ruminants*, & ne rumine pas à l'article *Lièvre*. Si la rumination parfaite suppose deux estomacs, il n'est point dit que sans cela il n'y ait point une certaine manducation répétée, & un rappel des aliments qu'on puisse nommer *rumination*. Peyerus cite plusieurs hommes qui ruminoient. L'on en a vu un à Bristol, en Angleterre, en 1757. Dans quelques oiseaux le gosier & le jabot font l'office de la rumination. Lévit. xj. 5.

Le *Grips* de l'Arcadie est une espece de vautour très-réel & très-connu en Asie. C'est une ignorance grossiere de prendre cet oiseau pour le Gryphon de la fable ; le mot grec Γρὺψ veut dire *qui a le bec crochu*, & le mot hébreu פרס signifie un épervier.

Les Chymistes ne doutent pas qu'Aaron n'ait pu réduire en poudre le veau d'or par l'efficace du feu. M. de V. le nie : le célèbre Stal lui oppose son expérience, & lui apprend que *le sel de tartre mêlé au soufre dissout l'or au point de le réduire en une poudre qu'on puisse avaler*. Les plus habiles Chymistes, MM. Senac, Baron, Macquer sont d'accord sur ce point. Le P. Emmanuel Sa assure en avoir vu l'expérience à Milan.

Il n'est dit nulle part que le sel s'évanouit, mais bien que s'il s'évanouissoit ou perdoit sa force il ne pourroit plus servir à saler les viandes. Rien

de plus vrai. Si le marbre s'amollissoit, il ne seroit pas propre à bâtir.

« Les lobes » (dit M. Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, imprimé en 1769, article *Plante*) « après s'être épuisés au » profit de la jeune plante, se pourrissent & se » dessèchent. Il en est de même des feuilles sé- » minales.... Quand leur service est fini, elles se » fannent, &c. » Le germe est épuisé lorsque le nouveau grain est formé. Qu'est-ce que la semence, sinon l'abrégé de la plante, c'est-à-dire, la plante déja dessinée & préexistante dans toutes ses parties? Le moyen de concevoir que cette plante soit encore dans la semence après en être sortie? Il faut qu'on ait une bien mauvaise cause à défendre, lorsqu'on s'amuse à assembler de pareilles frivolités, & qu'on les donne pour des objections sérieuses. Lorsqu'on a la patience de les entendre, on croit assister à la plaisante conférence dont parle le Spectateur Anglois. Quatre Incrédules de la lie du Peuple, assemblés à un dîner, censurent l'Ecriture-sainte. Le Boulanger s'éleve fortement contre ces paroles : *Non ex solo pane vivit homo*; puisque le pain seul suffit à la nourriture de l'homme. Le Matelot dit qu'il a fait le tour du monde avec l'Amiral Anson, sans voir la *Mer rouge*. Le Frippier condamne le festin de Cana. Le Maçon soupçonne que le hasard pourroit bien avoir bâti le monde, &c. Encore ces gens-là renfermoient-ils en quelque sorte leurs idées dans la sphère de leur profession.

# CHAPITRE III.

## *Preuves du Christianisme.*

D. OUTRE LES CARACTERES de vérité que l'Evangile porte en lui-même, & l'authenticité des Livres qui en transmettent les dogmes, sur quelles autres preuves sa croyance est-elle fondée?

*R.* Sur les faits les plus incontestables; tels que sont les miracles, l'accomplissement des prophéties, la propagation de l'Evangile, les Martyrs, &c.

## ARTICLE I.

### *Les Miracles.*

§. I.

D. QU'EST-CE qu'un miracle?

*R.* C'est un événement qui n'a pu arriver par aucune cause naturelle, qui est contraire aux loix constantes & reconnues de la nature, & qu'on ne peut attribuer qu'à l'Auteur & au Maître de la Nature même.

D. Les miracles sont-ils possibles?

*R.* En douter, c'est douter de la toute-puissance de Dieu, & dès-lors de son existence. Ou il faut se dire Athée, ou reconnoître la possibilité des miracles.

D. Des Philosophes n'ont-ils pas enseigné, que Dieu ne pouvoit violer les régles éternelles de la

nature; qu'il est essentiellement ami de l'ordre; que tout miracle est un désordre physique, &c?

*R.* Quand les Philosophes raisonnent de la sorte, ils ne s'entendent plus eux-mêmes. Quoi, Dieu ne pourra empêcher un roc de m'écraser, il ne pourra me soutenir sur les eaux, ni me conserver dans les flammes, quelques raisons qu'il puisse en avoir, parce que les loix de la nature ont posé les bornes de sa puissance! D'où viennent ces loix? Qui leur a donné une marche uniforme? L'ordre physique est l'ouvrage de Dieu; quand Dieu veut y déroger, il est très en ordre que cette dérogation se fasse, & il est en ordre qu'il le veuille quand des raisons dignes de sa sagesse l'engagent à le vouloir.... Les loix de la nature périssent-elles par quelques exceptions passageres? La pierre cesse-t-elle d'être pesante, le feu brûlant, les eaux liquides, parce que dans un grand nombre de siécles il y a quelques moments où ces qualités restent sans effet?... Ecoutons sur cet article un des plus grands adversaires des miracles. « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à- » dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies? » Cette question sérieusement traitée seroit im- » pie, si elle n'étoit absurde. Ce seroit faire trop » d'honneur à celui qui la résoudroit négativement » que de le punir; il suffiroit de l'enfermer. »

J. J. Rousseau, Lettre de la Mont. p. 94.

D. Quelle raison Dieu peut-il avoir de faire des miracles?

*R.* Un Être infiniment saint, juste, bienfaisant ne peut manquer de motif d'exercer quelquefois sa puissance contre le cours ordinaire des agents physiques; & pour nous renfermer dans les matieres de Religion, voici comme je raisonne: Nous avons montré la nécessité d'une révélation,

d'où nous concluons que Dieu veut la faire connoître; & si les miracles peuvent servir à ce dessein, Dieu a eu des raisons très-sages de les employer.

## §. II.

D. Les miracles peuvent-ils servir effectivement à prouver la Religion?

*R.* Comme les miracles sont des œuvres de Dieu même, il est évident qu'il ne peut s'en faire en faveur de l'erreur. Il est donc aussi certain qu'une Religion confirmée par de vrais miracles est la véritable, qu'il est certain que Dieu est ennemi de l'imposture & de la séduction.

D. Ne dit-on pas que les démons, amis & propagateurs du mensonge, ont le pouvoir de faire des prodiges?

*R.* L'activité des démons ne peut être ni aussi bornée, ni aussi dépendante, ni aussi facilement arrêtée que celle des hommes, puisque ce sont de purs esprits: elle doit donc opérer des choses incomparablement plus surprenantes que tout ce que sauroit produire l'industrie humaine.

D. Puisque le démon a le pouvoir d'opérer des choses qui sortent de l'ordre naturel, comment les miracles peuvent-ils servir de preuve à la révélation?

*R.* 1.° Quelque pouvoir que l'on attribue au démon, il y a eu des miracles, tels que la résurrection de Lazare; la résurrection de Jésus-Christ, &c. que le démon ne peut contrefaire, & qui sont évidemment l'ouvrage du Maître de la nature, qui vivifie tous les êtres, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, qui étend son bras sur l'espace

immense du néant comme sur le séjour de la vie (*a*).

2.° L'Ecriture en nous parlant des prodiges opérés par les démons, les appelle de faux prodiges, des illusions, des mensonges (*b*). Voici à-peu-près à quoi on peut les réduire. 1.° Au pouvoir de mouvoir, d'ébranler, de transporter les corps. Ainsi, voyons-nous que Satan, ayant eu la permission de persécuter le Serviteur de Dieu Job, assemble dans les airs, & en fait tomber des feux qui consument tous ses troupeaux; il excite des vents & des tempêtes qui ébranlent, renversent la maison où la famille de Job est assemblée, & écrasent tous ceux qui s'y trouvent: 2.° à une agilité inconcevable, les démons peuvent passer d'un lieu à un autre avec la même rapidité que la pensée d'un homme parcourt toutes les parties de l'univers: il n'est donc pas surprenant qu'ils puissent annoncer des choses qui se passent ou viennent de se passer dans des lieux très-éloignés: 3.° à une intelligence bien supérieure à celle de l'homme, parce qu'elle n'est pas sujette à l'humiliante influence du corps. C'est pour cela que Platon, Plutarque & la plupart des anciens Philosophes les appellent *Daimones*, c'est-à-dire, intelligents, connoisseurs. Delà vient qu'en examinant la conduite, le caractere & les dispositions des hommes, ils font des conjectures plus justes, devinent assez souvent, & même peu-

---

(*a*) *Resurrectionem mortuis imperare, divinæ solius est potestatis*, Amb. in cap 4. Lucæ. — M. Huet (*Démonst. évang. p. 550.*) le P. Griffet (*Preuves de l'hist.*) démontrent la fausseté de toutes les prétendues résurrections rapportées par les Payens.

(*b*) *In signis & prodigiis mendacibus*. 2 Thess. 2, 9.

vent prédire quelquefois assez sûrement ce qui doit arriver en certaines circonstances. Mais ils ne peuvent prédire des choses qui ne doivent arriver que dans des temps éloignés, & qu'ils ne voient pas déja comme préparées. 4.° On peut ajouter encore leur malignité ; car si nous consultons les Auteurs sacrés & les Auteurs profanes, nous verrons que c'est sur-tout par des fléaux & des désastres que les démons signalent leur pouvoir. Eusébe de Césarée, dans son cinquieme Livre de la Préparation évangélique, nous en cite une grande quantité d'exemples tirés des Auteurs Païens. De tout cela il faut conclure que les démons sont très-capables de faire des choses très-surprenantes, sans que ce soient de vrais miracles, & qu'il faut apporter une grande attention pour se garantir de la surprise & de l'erreur.

3.° Il s'agit des miracles opérés par l'invocation du vrai Dieu. Ainsi, Moïse invoque le Seigneur pour diviser les eaux de la Mer rouge ; Isaïe pour donner à Ezéchias une assurance miraculeuse de sa guérison ; Elie pour ressusciter le fils de la veuve de Sarepta ; ainsi, Pierre commande, au nom de Jésus-Christ, au Paralitique de se lever & de marcher.

Exod. 14. 4. Reg. 20. 3 Reg. 17. Act. 3.

4.° Il s'agit des miracles employés pour faire connoître ou pour attester des dogmes que la raison ne pourroit pas découvrir, & auxquels elle ne pourroit pas atteindre d'elle-même, ou pour autoriser quelques points d'une morale pure, sainte & conforme aux lumieres & à l'équité naturelles. Ainsi, la plupart des miracles de Jésus-Christ se font pour attester sa divinité & sa mission en qualité de Rédempteur & de Législateur du genre-humain. Il demande à l'aveugle-né s'il croit au

Joan. 9. Fils de Dieu : *Credis in Filium Dei?* Il remontre aux Juifs que s'ils ne veulent pas en croire à
Ibid. 10. sa parole ils doivent en croire à ses œuvres : *Si mihi non vultis credere, operibus credite.* Il déclare que la mort de Lazare servira à le faire connoître pour le Fils de Dieu : *Ut glorificetur*
Ibid. 11. *Filius Dei per eam.* Les miracles, étant le plus digne langage de Dieu, ils ne doivent être employés que pour des choses dignes de Dieu.

5.° Quand les opérations du démon combattent la vérité, la Religion, la vertu, il y a toujours des moyens de se désabuser & de se défendre de la séduction. C'est ainsi que tout ce que les démons pourroient faire de merveilleux en preuve contre le Christianisme est réfuté d'avance par les miracles de Jésus-Christ & des Apôtres, par toutes les preuves qui démontrent la divinité de notre Foi, & par l'avertissement que l'Ecriture nous donne qu'il se fera en effet des prestiges propres à induire en erreur (*a*). C'est ainsi que les Magiciens de Pharaon ne purent égaler les miracles de Moïse. C'est ainsi que, malgré les prodiges que le démon a pu faire pour autoriser le Paganisme, il étoit aisé de s'en détromper par l'absurdité visible de ce culte insensé. Ceux qui se laissoient séduire & gagner à l'erreur étoient, suivant le témoignage de l'Ecriture, des hommes aveuglés par leurs

(*a*) *Dabunt signa magna & prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* Matth. 24. En général toutes les attaques livrées à la religion, par-là même qu'elles ont été prédites, deviennent des preuves de la religion : *Reminiscamini, quià ego dixi vobis.* Joan. 16. *Dico vobis priusquàm fiat, ut cùm factum fuerit, credatis.* Joan. 13.

passions, qui ne cherchoient qu'à se maintenir en sécurité dans la voie de perdition (*a*).

## §. III.

D. L'histoire de tous les siécles n'est-elle pas remplie de faits controuvés qu'on a publiés pour des miracles? Que n'a-t-on pas raconté d'Apollonius de Thiane? n'a-t-on pas prétendu opposer ses miracles à ceux de Jésus-Christ? Le diacre Pâris n'a-t-il pas eu la réputation de guérir les malades, & de donner des convulsions à ceux qui se portoient bien? Que penser de l'histoire des Vampires, si solemnellement attestée!

*R.* C'est très-mal raisonner que de dire: Il y a de faux miracles, donc il n'y en a pas de vrais. La raison veut qu'on forme une conclusion toute contraire, & qu'on dise: Il y a de faux miracles, donc il y en a de vrais, puisque nous remarquons en toute chose que la fausseté est imitatrice de la vérité, & que l'imposture exprime la nature des événements véritables. Jamais on ne se fût figuré de faux miracles, ni avisé d'en inventer, s'il n'y en avoit eu de réels. Qu'on ne dise pas que les merveilles de la nature & les secrets physiques ont donné l'idée des miracles: les miracles rapportés dans l'Ecriture, & une infinité d'autres n'ont aucun rapport avec des secrets naturels. — Il n'y a que la plus ignorante incrédulité qui puisse comparer les impostures d'Apollonius de Thiane avec les miracles de Jésus-Christ. M. Dupin dans l'Histoire qu'il a faite de cet Apollonius, observe,

---

(*a*) *In omni seductione iis qui pereunt, eò quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent: ideò mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio.* 2 Thess. 2.

Euseb. Tract. adv. Hierocl. comme Eusébe l'avoit déja observé, 1.° qu'elle est destituée de témoins dignes de foi ; 2.° que la narration, où Philostrate rassemble deux cents ans après la vie d'Apollonius, les Mémoires de Damir son compagnon, a sensiblement le ton d'un roman, & que Philostrate n'a pas prétendu faire autre chose ; 3.° que les miracles attribués à Apollonius ont des caracteres visibles de fausseté, & qu'il n'y en pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie ; 4.° enfin, que la doctrine de ce Philosophe est contraire à la droite raison ; & qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela nous ajouterons qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de Religion ; qu'il ne s'est point donné pour Envoyé de Dieu ; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu ; que sa mémoire & celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez les Peuples, qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin & aucun événement qu'on puisse leur attribuer, &c. C'est donc insulter le bon sens, que d'opposer ces contes à des faits, dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, & qui ont paru à tous les hommes attentifs comme le langage de la Divinité. — Les scenes scandaleuses arrivées au tombeau du diacre Pâris, de prétendus prodiges, absurdes & ridicules de leur nature, soutenus envain par des intrigues & des récompenses, reconnus faux dès leur naissance, mille fois convaincus d'imposture, & dont la croyance n'engageoit à rien, ont autant de ressemblance avec les miracles de l'Evangile que les farces de l'Opéra bouffon. — L'histoire des Vampires, si elle étoit bien avérée, prouve

précisement qu'il a regné en Hongrie & dans quelques autres Provinces (a) une maladie de cerveau causée par la peur, dont plusieurs personnes ont été attaquées; que ces malades croyoient voir des esprits ou des revenants qui leur suçoient le sang; que l'effet de ce délire étoit de les consumer peu à peu, jusqu'à ce qu'ils en mourussent, & qu'effectivement plusieurs en sont morts; qu'on a trouvé en terre des corps qui n'étoient pas encore consommés, & qu'on disoit se gonfler du sang des vivants. Quel rapport y a-t-il entre un événement de cette nature & l'Histoire Evangélique ? Ceux qui, durant ces dernieres années, ont examiné sur les lieux les preuves du Vampirisme, ont bien rabattu de l'idée qu'ils en avoient. A peine le souvenir de ce phénomene subsiste-t il dans les Villes de Hongrie, où on disoit qu'il avoit fait le plus de bruit: les gens les mieux instruits sont tout étonnés des questions qu'on leur fait, & ne savent ce qu'on veut leur dire. L'univers est aujourd'hui aussi instruit & aussi convaincu des miracles de Jésus-Christ qu'il l'étoit du temps de Tibere & de Néron.

D. Par quel moyen peut-on distinguer les miracles réels d'avec les miracles autorisés par la crédulité du Peuple, & inventés par l'imposture ?

*R.* Quand un miracle, 1.° est rapporté par des témoins oculaires; 2.° quand il est confirmé par

---

(a) C'est une erreur de croire que le vampitisme n'a régné qu'en Hongrie, en Pologne & Moravie. On en voit un exemple bien singulier & bien circonstancié dans le *Voyage* du P. Labat *aux Isles Françoises de l'Amérique*, T. 4, pag. 137, édit. de la Haye, 1724. Nous nous proposons de développer cette matiere dans la relation de nos Voyages que nous donnerons incessamment au Public.

l'aveu des Ecrivains du parti contraire ; 3.° quand il a causé un événement mémorable qui sert à en constater la réalité ; 4.° quand le bruit s'en répand avec éclat & avec uniformité de récit dans de vastes Provinces ou dans le monde entier ; 5.° quand il est publié par des gens non suspects, sans intérêt à inventer ou à accréditer le faux ; 6.° quand ceux qui l'attestent donnent leur vie pour en défendre la certitude ; quand, dis-je, toutes ces choses se trouvent réunies en faveur d'un miracle, il est insensé de le nier ou d'en douter.

D. Découvrez-vous ces signes d'un vrai miracle dans ceux de Jésus-Christ ?

*R.* 1.° Les miracles de Jésus-Christ sont rapportés par ses Apôtres & ses Disciples, qui ont vécu avec lui, qui ont été les dépositaires de sa doctrine, & les témoins de ses œuvres. 2.° Ils sont avoués par les plus zélés adversaires du Christianisme ; Julien, Celse, Porphire, les Thalmudistes n'en doutent pas (*a*). M. Fréret a beau répliquer que les Chrétiens reconnoissent aussi les prodiges des Paiens. Il lui reste à prouver qu'il n'y a point eu chez les Païens des opérations magiques. Nous avons montré qu'il pouvoit y en avoir, & que ces sortes de prodiges n'avoient rien de commun avec les miracles de l'Evangile. 3.° Le monde converti à Jésus-Christ est un monument visible & subsistant de ses miracles ; si cette conversion s'étoit faite sans miracle, elle seroit elle-

(*a*) *Voyez* l'Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls Auteurs Juifs & Païens, par M. Bullet ; & les Réponses critiques proposées par les nouveaux Incrédules, sur divers endroits des Livres saints, par le même. A Paris, chez Berton, rue Saint Victor. — Le témoignage des anciens Juifs & Païens en faveur de la Religion Chrétienne. Ouvrage savant & profond de M. Lardner. 4 vol. *in*-8°.

même, suivant la remarque de S. Augustin, le comble de tous les miracles. 4.° Une grande partie de la terre a retenti de l'histoire de ces miracles dans le temps même qu'ils s'opéroient. S. Paul disoit au Roi Agrippa qu'un Prince ne pouvoit ignorer des choses si publiques & si connues (*a*). 5.° La publication de ces miracles exposoit les Apôtres aux plus grands outrages, aux souffrances & à la mort. Leur intérêt demandoit qu'ils en dissimulassent la vérité, & qu'ils prissent le parti du silence. 6.° Les Apôtres ont attesté par leur mort le témoignage rendu aux miracles de Jésus-Christ. Tout ce que nos Incrédules ont opposé à ces observations a été victorieusement réfuté par M. Bergier; nous ne nous y arrêterons pas davantage. Jusqu'ici l'on n'a point répondu à l'ouvrage de ce célèbre Apologiste de la Religion. L'on ne peut regarder comme une réponse la déclamation qui a paru sous le nom de *Conseils raisonnables* (*b*).

Certit. des Preuves, 1. part. c. 3, 4, 5.

(*a*) *Scit enim de his Rex, ad quem & constanter loquor: latere enim eum nil horum arbitror. Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* Act. 26.

(*b*) Le monde littéraire & le monde Chrétien étoit également attentifs à la réponse que feroient les Philosophes à la *Réfutation de l'Examen critique* de M. Fréret; ils avoient cru ou feint de croire que Fréret ne seroit jamais solidement réfuté; ils avoient prôné son Ouvrage comme un chef-d'œuvre de critique. *Voilà le plus grand coup*, disoit M. de V. *qu'on leur ait porté*. Cependant la *Certitude des Preuves du Christianisme* eut un succès qui épuisa en peu de temps cinq ou six éditions; elle fut traduite en d'autres langues, accueillie dans les Pays étrangers avec la même faveur qu'en France: & l'incrédulité perdit un grand nombre de ses partisans; plusieurs écrivirent à M. Bergier pour le remercier de leur avoir dessillé les yeux & mis au jour les impostures, les sophismes, les artifices du Critique anti-Chré-

Ces conſeils ont été réfutés dès qu'ils ont paru (*a*). Une Lettre inſérée dans le Recueil philoſophique a eu le même ſort (*b*).

D. Que faut-il penſer du fameux paſſage de

---

tien. On ſent de quel œil nos eſprits forts virent cette révolution. Il falloit répliquer & détruire la *Certitude des Preuves*, ou s'avouer vaincu. Perſonne ne ſe préſentant pour combattre, le Philoſophe des *Délices*, à l'imitation de ces vieux Capitaines qui, dans les grands périls de la Patrie, quittent leur retraite pour voler à ſon ſecours, ſe chargea de cette expédition. Il adreſſa à M. Bergier des *Conſeils raiſonnables*. Il fait parler de jeunes Bacheliers en Théologie, qui enſeignant à être raiſonnable, déraiſonnent eux-mêmes à chaque inſtant; & qui ſans s'inquiéter de ce qui a été dit & réfuté dans la *Certitude des Preuves*, font un abrégé du *Dictionnaire philoſophique*, de l'*Examen important*, du *Dîner du C. de Boulainvilliers*, *&c.* c'eſt ce qu'on a appellé *Conſeils raiſonnables*; jamais titre ne fut plus néceſſaire à un Livre. On y touche au doigt l'embarras & la foibleſſe d'un grand génie qui défend une mauvaiſe cauſe. On croit voir un homme qu'une chûte imprévue entraîne dans un précipice : il s'attache tantôt à une branche d'arbre, tantôt à une pointe de rocher, juſqu'à ce que tout lui échappe, & qu'il tombe au fond de l'abyme.

(*a*) *Réponſe aux Conſeils raiſonnables.* A Paris, chez Humblot, 1771.

(*b*) On peut l'envisager comme le dernier effort des Incrédules contre la *Certitude des Preuves*, & comme une pleine confirmation de cet Ouvrage. L'Auteur eſt réduit à répéter quelques objections auxquelles on a le plus victorieuſement répondu, ſans oſer ſe plaindre ni meme faire mention des réponſes. S'il eſt vrai qu'on juge ſainement des Livres comme des hommes par la nature de la ſociété où on les voit engagés, on ne peut avoir qu'une très-mauvaiſe opinion de cette Lettre. Elle ſe trouve dans la compagnie de deux diſſertations contre l'immortalité de l'ame, & d'une apologie du ſuicide : c'eſt ce qu'on appelle *Recueil philoſophique*.

Flav. Josephe sur la personne & les miracles de Jésus-Christ?

*R.* S. Jérôme, Eusébe, Isidore de Péluse, Sozomene, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac & Gerard Vossius, Usserius, &c. n'ont pas douté que ce passage ne fût de Josephe. On peut voir là-dessus Huet, *Dém. évang. Prop. 3. n.° 11.* Mais s'il n'est pas de lui, il en résulte un argument dont nos Incrédules ne s'accommoderont gueres. Ou Josephe a parlé de Jésus-Christ, ou non; s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons: s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événements qui avoient fait tant de bruit dans le monde, annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de S. Jean-Baptiste & de S. Jacques (*a*), & il auroit oublié leur Chef, dont les Sectateurs étoient déja répandus par-tout & connus de tout l'univers? C'est la réflexion de M. Vernet, Professeur d'Histoire à Genève.

## §. IV.

D. N'y a-t-il pas quelques miracles opérés par Jésus-Christ, qu'on puisse expliquer par des moyens naturels: par exemple, la guérison de l'aveugle-né? N'a-t-on pas vu plusieurs aveugles-nés recouvrer la vue par les secours de l'art?

*R.* Tous les infirmes guéris par Jésus-Christ, étoient sans espérance de guérison. Les uns étoient à la mort, les autres étoient affligés par des maux

---

(*a*) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel se défie de celui qui regarde S. Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable.

invétérés qui avoient résisté à tous les remedes (*a*). Il y a beaucoup d'apparence que l'organe de la vue dans l'aveugle-né étoit entiérement dépravé: mais supposons le contraire, que s'ensuit-il? La médecine guérit encore aujourd'hui les malades, pour cela une guérison subite, opérée par une parole, cesse-t-elle d'être un miracle? Il en est de même des sourds & des muets guéris par la puissance bienfaisante de Jésus-Christ.... Il n'y a point d'extravagance que les Incrédules n'aient imaginé pour infirmer le merveilleux des guérisons rapportées dans l'Evangile. Le Déiste Génevois nous apprend qu'il n'y a pas plus de miracle *à guérir subitement, qu'à mourir subitement*; qu'il est aussi aisé de racommoder une montre en un moment, que de la casser, &c. Ce seroit un grand miracle, si le cerveau d'un homme qui raisonne de la sorte, guérissoit subitement.

Troisieme Lettre de la Mont. p. 101.

D. Parmi ces miracles n'y en a-t-il pas qui semblent blesser la sainteté de Jésus-Christ? Pourquoi sécher un figuier qui ne porte point de figues, quand il est hors de saison d'en porter? Pourquoi occasionner aux Géraséniens la perte de leur troupeau?

*R*. Le Maître de la nature est sans doute en droit de faire périr un arbre quand il lui plaît, & quand par-là il peut instruire les hommes; ce moyen est digne de sa bienfaisance & de sa

(*a*) Voyez un Ouvrage de Guillaume Ader, fameux Médecin de Toulouse, intitulé: *Enarrationes de Ægrotis & morbis Evangelicis, Tolosæ 1621*, où il prouve que les maladies guéries par Jésus-Christ, étoient naturellement incurables. *Voyez aussi* Bartholin, *de Morbis Biblicis*. Scheuchzer, *Phys. sac. &c.*

sagesse.

sagesse. Les Disciples devoient naturellement raisonner de la sorte : si Jésus-Christ desséche un arbre par une parole, quelle ne doit pas être l'efficace de ses malédictions sur des hommes coupables ? Le figuier ne doit porter des fruits qu'en un temps, l'homme doit en porter en tout temps, & sera maudit en quelque temps qu'il soit trouvé sans fruit. Au reste, tous les raisonnements des Philosophes au sujet de la malédiction du figuier tombent à faux. Le figuier étoit couvert de feuilles; or il faut remarquer que cet arbre ne pousse des feuilles que fort tard, & après que son fruit est déja formé; à en juger par les feuilles, le figuier devoit avoir son fruit fort avancé, & prêt à mûrir; puis qu'il n'en paroissoit point, il falloit que ce fût un arbre stérile, & qui eût dégénéré. Il ne sert à rien de dire que ce n'étoit pas la saison des figues, cela même prouve la stérilité du figuier; puisqu'il n'eût pas dû avoir ses feuilles si avancées, & que les ayant portées trop tôt, on ne devoit plus attendre qu'il portât de fruit. — Quant au troupeau des Géraséniens, 1.° Jésus-Christ ne fit que permettre aux démons de s'en emparer. Quel droit avoient les Géraséniens d'exiger qu'il employât sa puissance à empêcher cette perte ? Il en permet bien d'autres dans toute l'étendue de la terre, toujours pour des raisons sages & justes. 2.° Les habitants de Gérasa étoient presque tous Païens, c'étoit la Galilée des Nations ; leur commerce avec les Juifs déplaisoit au Seigneur. 3.° Les pourceaux étoient la victime ordinaire dans les sacrifices des Païens (*a*). Les Juifs les trafiquoient & les vendoient aux Géraséniens, & ce trafic ne

(*a*) *Bos aret, ignavam sacrificate suem.* Ovid. L. 4. fast.

pouvoit que déplaire au Dieu d'Israël. 4.° L'action des esprits invisibles sur ces animaux étoit un excellent argument contre le Saducéisme, qui avoit infecté toute la Judée. Une réfutation visible & sans réplique d'une erreur capitale, vaut bien plus qu'un troupeau d'animaux immondes. On pourroit encore multiplier les réponses; mais il est inutile de s'y arrêter davantage, ainsi que sur d'autres objections de quelques esprits subtils & rafinés, contre les miracles de Jésus-Christ. Les Interprétes ont satisfait à tout cela, & ce n'est que dans leurs Ouvrages que les Philosophes ont pris leurs objections: le grand nombre meme les ont copiées dans quelques Brochures éphémeres, dont les Auteurs les ont prises dans d'autres Brochures; les plus savants & les plus profonds les ont lues dans les Commentaires de Dom Calmet, en laissant toujours de côté les réponses. Voilà le grand art par lequel on multiplie les Livres; on étale de l'érudition à peu de frais. On éblouit les ignorants.

D. Ne peut-on pas croire que les possessions dont il est fait mention dans l'Ecriture, ont été des maladies naturelles?

*R.* 1.° Quand cela seroit, les maladies se guérissent-elles en un instant, par une seule parole? 2.° Le démon ne peut-il pas produire ou entretenir un mal naturel dans un corps dont il s'est emparé (*a*)? 3.° Quelle maladie pouvoit avoir cette

---

(*a*) Si le démon peut remuer des corps entiers, il peut remuer aussi les organes & les humeurs qui les composent, & causer par là différentes maladies. C'est la réflexion de M. Bossuet : (Élévat. sur les myst. Élév. 5 :) du savant Estius (in L. 2 Sent. distinct. 7 & 17;) & du célèbre Médecin Daniel Sennert, surnommé *le Galien de l'Allemagne*, (L. 6, part. 9, c. 5.)

fille de Philippes délivrée par S. Paul, qui procuroit à ses Maîtres un guain considérable en découvrant les choses cachées ? Quelle maladie a pris tout-à-coup aux animaux dont on vient de parler, & qui se précipiterent tous dans la mer ? &c. Quand on fait des systêmes, il faut tout expliquer, ou bien ces systêmes sont convaincus de faux, & le Systémateur n'est qu'un esprit foible, téméraire, inconséquent. Act. xvj. 16.

D. Si les possessions de l'Evangile ont été véritables, d'où vient qu'elles ont cessé depuis ? n'a-t-on pas droit de conclure qu'il n'y en a pas eu, puisqu'il n'y en a plus ? pourquoi n'y auroit-il des possessions que dans des temps de barbarie ?

*R.* 1.° Quand les possessions auroient absolument cessé, il n'en seroit pas moins vrai qu'il y en a eu. Faut-il nier un fait parce qu'il ne se répéte plus, ou parce qu'il ne se perpétue pas ? On dira : la peste n'a pas été à Marseille, puisqu'elle n'y est plus. La lepre, le mal des ardents, &c. n'ont jamais existé, puisqu'ils n'existent plus. La petite vérole n'existe pas, puisqu'elle n'a pas existé autrefois.

2.° Il est très-faux que les possessions aient disparu avec le siécle de l'Evangile. S. Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un possédé marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés ; & qu'il fût délivré par les reliques de S. Felix de Nole. Il rapporte la même chose en parlant des reliques de S. Martin. S. Paulin n'étoit ni un fourbe, ni un visionnaire. « J'ai » vu, (dit Sulpice Sévere,) un homme qui à l'ap» proche des reliques de S. Martin, fut élevé en » l'air, y demeura suspendu les mains étendues, de » maniere que ses pieds ne touchoient point à la *In vitâ Sti. Felicis.*

» terre. » Ce n'eſt pas ici une hiſtoire apocryphe, ni des oui-dire ; c'eſt un homme ſenſé qui atteſte ce qu'il a vu de ſes yeux. On pourroit multiplier ces exemples, mais on n'y gagneroit pas davantage contre des gens déterminés à nier tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs idées.

3.° Il eſt plus faux encore qu'on ne voit des poſſédés que dans des temps de barbarie. Jéſus-Chriſt eſt venu dans le beau ſiécle d'Auguſte. Les Apôtres S. Pierre & S. Paul ont été dans le même temps. Ils ont délivré des poſſédés, confondu des Magiciens ; les Livres ſacrés en font foi. M. de Voltaire aſſure qu'il n'y a jamais eu ni poſſédés, ni ſorciers dans les ſiécles éclairés. Qui eſt-ce qui mérite la préférence, qui eſt-ce qui doit avoir le plus d'autorité, ou nos Livres divins, ou M. de Voltaire ?

D. D'où vient donc que dans ces derniers ſiécles, le phénomene des poſſeſſions eſt en quelque ſorte anéanti ?

*R.* Il n'eſt anéanti que pour ceux qui ne liſent pas, & qui ſe contentent de déclamer ſans conſulter les faits. Fernel & Ambroiſe Paré, Médecins fameux, rapportent l'exemple d'un poſſédé qui parloit Grec & Latin, ſans avoir jamais appris ces deux Langues. Il eſt bon de ſavoir que Paré étoit Proteſtant. M. de la Cour, Miſſionnaire à la Cochinchine, aſſure avoir vu un Energumene qui n'avoit jamais appris d'autre langue que la Cochinchinoiſe, & qui répondoit très-correctement aux demandes que ce Miſſionnaire lui faiſoit dans toutes les langues qu'il avoit appriſes. C'eſt ſans doute pour rire que Pomponace & Eraſme ont prétendu qu'on pouvoit ſavoir naturellement des Langues qu'on n'avoit jamais appriſes. M. de la

Lettres de Dom la Taſte. Lett. 14, n. 49.

Lettre à M. Winſlow, Docteur en médecine, à Paris.

Cour vit le même Energumene transporté dans un clin d'œil au plancher de l'église, les pieds les premiers. — Depuis que la mode s'est introduite de nier les possessions & la magie, il est surprenant qu'aucun de nos Philosophes n'ait encore entrepris de réfuter les Actes du procès fait par le Parlement de Paris en 1682, contre les Bergers de Pacy en Brie, & que l'on peut voir dans le *Traité des Pratiques superstitieuses* du Pere Le Brun. Ces Actes cités par M. Bergier, dans la *Certitude des Preuves du Christianisme*, sont restés sans réponse dans les *Conseils raisonnables*. Nous invitons tout homme non prévenu à lire l'histoire de quelques faits rapportés par le P. Labat, & prouvés par tout ce qui peut jamais compléter la certitude d'un événement, & sur-tout l'opération d'un petit Négre que l'Auteur raconte avec sa naïveté ordinaire (*a*). Le savant Jésuite Frédéric Spé de Langenfeld, le premier qui, au rapport de Leibnitz, a efficacement éclairé les Tribunaux, sur la jurisprudence criminelle, relativement aux sorciers & à la magie, en réfutant les erreurs populaires sur cette matiere, convient que l'existence de la magie est une chose incontestable (*b*). Le célèbre M. Haen vient d'établir la même chose dans un ouvrage trop chrétien & trop sage, pour ne pas

(*a*) Voyage aux Isles Françoises. T. 1, p. 492 & suiv. A qui faut-il croire, à des hommes qui raisonnent d'après leurs yeux & qui les ont bons, ou à ceux qui nient sans voir & sans vouloir se convaincre ?

(*b*) *Id omninò tenendum existimo, in mundo maleficos aliquos esse, nec id sine temeritate ac præposteri judicii notâ negari posse.* Cautio criminalis de processibus contrà sagas. Francofurti, 1632.

lui avoir attiré un tas de sarcasmes philosophiques (*a*).

D. Ne faut-il pas avouer au moins que les véritables possessions sont aujourd'hui fort rares, & qu'il n'est presque plus question de sortilége & de magie ?

*R.* 1.° Il n'est pas étonnant que les temps d'ignorance aient multiplié les impostures en cette matiere, & que le nombre en ait diminué avec celui des dupes.

2.° On ne doit pas être surpris qu'il y ait eu dans les premiers siécles du Christianisme un plus grand nombre de possédés qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. Dieu le permit ainsi ; parce que la puissance des Chrétiens sur les démons devoit être une des preuves les plus capables de faire impression sur les Païens. Depuis l'extinction de l'idolâtrie, nous sommes persuadés que le regne du démon est détruit, suivant la promesse de Jésus-Christ ; & que sans une permission particuliere & extraordinaire de Dieu, le démon ne peut avoir aucun empire sur des Chrétiens consacrés au Seigneur par le Baptême : mais cela n'empêche pas qu'il n'agisse encore, quoique foiblement & dans des cas plus rares ; comme ces Princes détrônés & chassés de leurs Etats, qui ne laissent pas de faire de tems en tems quelques efforts pour y rentrer.

*Princeps hujus mundi jam judicatus est. Princeps hujus mundi ejicietur foras.* Joan. 16. & 12.

3.° Nos Philosophes ne refusent pas de citer quelquefois M. de S. Evremont. Cet homme judicieux à bien des égards, disoit, que si le démon se montroit à découvert dans ce siécle, il détrui-

(*a*) *Antonii de Haen. S. C. R. A. majestati à consiliis & archiatri, &c. de Magiâ Liber.* Venetiis, 1775.

roit l'incrédulité (*a*). Le démon aime l'ignorance & les ténèbres; il se tient chez les Sauvages plutôt que chez les hommes éclairés. | C'est une expérience confirmée par tous les témoignages possibles. Ce n'est pas à nous à rendre raison de ses inclinations. Les ignorants sont superstitieux, les savants sont incrédules: le démon gagne à se montrer aux uns & à se cacher aux autres. « Pour nous entraîner plus sûrement dans l'erreur, » dit Thomas Brown, célèbre Auteur & Médecin Anglois, » le démon a persuadé aux hommes qu'il étoit un être imaginaire, & par-là il endort l'homme dans une fausse sécurité, & lui fait concevoir des doutes sur les peines & sur les récompenses futures.... » Il ébranle l'opinion même de l'immortalité de l'ame; car ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de substances purement spirituelles, croiront encore moins que leurs ames doivent exister, après qu'elles seront séparées de leurs corps. » *Erreurs populaires. T. 1, p. 83.*

## §. V.

D. Quel est le miracle le plus décisif, le plus inconteftable, opéré par Jésus-Christ?

*R.* C'est évidemment celui de sa résurrection;

(*a*) J'ai vu des opérations magiques constatées par tout ce qui peut former la pleine certitude d'un fait, se démentir précisément lorsqu'elles alloient acquérir ce degré de publicité & d'évidence qui auroit anéanti la philosophie du siécle. Un seul effet surnaturel renverse de fond en comble tout l'édifice du matérialiste. Dieu, qui pour des raisons conformes à sa justice & à sa sagesse, permet l'aveuglement des hommes vains & superbes, les y laisse & les y condamne; par ces mêmes raisons, permet ou arrête l'action des esprits invisibles, selon les circonstances & les temps.

il est impossible d'en peser les preuves sans se laisser entraîner à la plus entiere conviction.

D. Comment raisonnez-vous sur cette résurrection, pour en mettre les preuves dans tout leur jour ?

*R.* La résurrection du Sauveur est prouvée par le témoignage de ses amis, par le témoignage de ses ennemis, par le témoignage de l'univers entier : il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté.

D. Le témoignage des amis de Jésus-Christ peut-il faire preuve en faveur de sa résurrection ?

*R.* Le témoignage des Apôtres & des Disciples de Jésus-Christ, est un témoignage d'amis, mais un témoignage plus décisif que celui de ses ennemis mêmes. C'est le caractere de tous les amis, ainsi que le remarque S. Jean Chrysostome, quelque fidèles, quelque attachés qu'ils nous aient été durant notre vie, de nous oublier peu-à-peu lorsque nous avons cessé d'être, de chercher ailleurs des objets à leur attachement & à leur fidélité ; mais voici une conduite bien différente & bien contradictoire à la marche ordinaire des affections humaines. Des amis qui n'osent pas s'avouer tels, tandis que Jesus vit, tandis qu'il opere des prodiges, tandis qu'il est un Maître & un Docteur respecté en Israël ; des amis qui le fuient, qui le renient au premier aspect de quelque danger ; des amis qui l'ont abandonné sans réserve aux approches de sa mort, lui sont attachés après sa mort, jusqu'à vouloir mourir pour lui, jusqu'à ne prétendre que cela, ne desirer que cela, ne travailler & ne se fatiguer qu'en vue & en espérance de cela. Ne cherchez pas les raisons de ce phénomene, poursuit S. Chrysostome, ils l'avoient vu ressuscité,

& ils l'avoient vu à n'en pouvoir douter ; voilà toute l'explication de cette conduite en apparence si contradictoire des Apôtres.

D. Comment les Apôtres avoient-ils vu Jésus-Christ ressuscité à n'en pouvoir douter ? Comment l'avoient-ils vu à se persuader que l'illusion, la prévention, le prestige n'avoient aucune part à ce qu'ils voyoient, ou à ce qu'ils croyoient voir ?

*R.* Ils ont épuisé toutes les ressources du doute. Nous n'avons été que trop circonspects, disoit S. Jean, trop difficiles à croire notre Maître ressuscité ; & notre empressement à nous en convaincre par le témoignage des sens, approche beaucoup d'une incrédulité blâmable : non contents de l'entendre & de le voir, nous avons touché, & nous avons mis nos doigts dans ses plaies. Nos mains ont concouru avec nos yeux & nos oreilles à nous faire croire enfin, & à faire taire tous nos doutes ? *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, & manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* Ceux meme qui en étoient déja convaincus de la sorte, n'ont pu convaincre les autres sans employer les mêmes preuves. Le sépulcre ouvert, le tombeau vuide, les Gardes mis en fuite, des Anges qui apparoissent, & qui annoncent cette admirable résurrection, ne leur ont pas suffi ; avec tout cela, ils traitoient encore de folie & de vision, une chose dont ce divin Maître leur avoit tant de fois prédit l'accomplissement, & à laquelle il les renvoyoit comme au plus important de tous les Oracles : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, & non crediderunt.* Ce n'est ni un, ni meme quelques Disciples qui l'ont vu ; outre les Apôtres, plus de cinq cents Fidèles réunis en un lieu, l'ont vu tous ensemble : S. Paul, en écri-

1. Joan. 1

Luc. 24.

1. Cor. 15. vant aux Corinthiens, les renvoie au témoignage de ceux qui vivoient encore : *Visus est plusquam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc.* Ils ne l'ont pas vu une fois, mais plusieurs fois ; ils ne l'ont pas vu rapidement & par maniere d'apparition, mais ils ont conversé & vécu avec lui : *Nobis qui manducavimus & bibimus cum ipso, postquam resurrexit à mortuis.*

D. Quoique les Disciples du Sauveur n'aient pas été trompés, & qu'ils n'aient pu l'être, n'ont-ils pas voulu tromper ? N'ont-ils pas eu quelque intérêt, quelque raison politique de faire passer pour ressuscité, un homme qui ne l'étoit pas ?

R. Que leur est-il arrivé pour avoir cru & pour avoir annoncé aux Nations la résurrection de Jesus ? Rien qu'ils n'aient prévu, rien dont ils n'aient fait plus d'une fois l'épreuve, rien qu'ils n'eussent pu éviter en cessant de publier cette résurrection de Jésus. Les insultes, les coups, les chaînes, les prisons ont payé la constance de leur témoignage. Sous des grêles de pierres, sous le tranchant d'un fer homicide, dans les ombres & les horreurs de la mort, ils ont persisté dans leur déposition (*a*). Or un témoignage qui coûte si cher, & qui est mis à de si cruelles épreuves, peut-il paroître intéressé ? Et bien loin de croire que les Disciples de Jésus aient osé publier une résurrection imaginaire, ne devons-nous pas plutôt nous étonner qu'ils n'aient pas caché une résurrection véritable ?

D. Qu'est-ce que les ennemis du Sauveur ont répondu à la déclaration des Apôtres ?

---

(*a*) Il est certain que les Apôtres sont morts pour attester cette résurrection. *Voyez* ci-dessous l'Article 4, §. 1.

R. Toute la fureur des Juifs contre le Fils de Dieu & toute l'incrédulité des Païens n'ont pu imaginer de raison plausible pour cacher la vérité de ce mémorable événement; & par l'impuissance la plus marquée de nier la résurrection du Sauveur des hommes, ils lui ont rendu le plus grand témoignage. Qui croiroit qu'ils ont été réduits à publier que les Disciples avoient enlevé son corps en présence des Gardes qui dormoient? car c'est vraiment à quoi ils ont été réduits; & ce conte, tout absurde qu'il est, est la seule réponse que les Juifs pouvoient faire. Aussi ce n'est pas une chose que l'Evangéliste leur prête. Cette réponse subsistoit encore du temps de S. Augustin, & on la trouve encore aujourd'hui chez les malheureux restes de ce Peuple fugitif. L'on ne pouvoit contester la mort réelle de Jésus-Christ; le genre de son supplice, son cœur percé d'une lance, les témoins sans nombre qui l'avoient vu expirer ne laissoient là-dessus aucun doute. Les Apôtres prêchoient par-tout sa résurrection; il étoit aisé de les réfuter en montrant le corps qu'on avoit eu soin de faire garder par des Soldats. Ce corps avoit disparu; que faire donc, que dire? Combler l'impiété par l'extravagance; insulter la raison de l'homme après avoir prophané les droits de Dieu. Quoi! des Disciples, qui prenoient lâchement la fuite il y a quelques heures, qui n'osoient se faire voir chez les ennemis de leur Maître, qui trembloient à la voix d'une femme, iront insulter des gens armés pour enlever le corps d'un homme qui les auroit indignement joués s'il ne ressuscitoit pas?... Si ces Gardes ne dormoient pas, comment les Apôtres ont-ils enlevé le corps? S'ils dormoient, comment savent-ils ce qui s'est passé durant leur sommeil? Il faut

bien, conclut naïvement S. Augustin, que l'inventeur de ce conte insensé ait été endormi lui-même autant & plus que les témoins qu'il produit : *Verè tu ipse obdormisti qui scrutando talia defecisti* (a).

In Psal. 63.

D. Comment prouvez-vous la résurrection de Jésus-Christ par le témoignage de l'univers ?

*R.* Dès les premieres années du Christianisme les hommes les plus sages, les plus éclairés ont professé & adoré la Divinité de Jésus-Christ. Dès les premieres années l'Evangile s'est répandu d'un bout de la terre jusqu'à l'autre. Or un homme crucifié, livré au plus infame supplice, chargé de malédictions, poursuivi dans sa mémoire & dans ses Disciples par toute la haine & tous les mépris des Juifs & des Païens, eût il été reconnu & invoqué comme Dieu ; si sa résurrection, après avoir été si solemnellement prédite, n'étoit point devenue une chose évidente & incontestable aux yeux de la plus opiniâtre incrédulité ? Sa morale si pure, si sévere eût-elle prévalu contre la contagion générale des mœurs, contre l'intérêt des passions, contre la force de l'exemple, contre toutes les prétentions du cœur humain ? Des dogmes si sublimes, si incroyables eussent-ils été reçus dans le monde, malgré les raisonnements des Philosophes, malgré l'éloquence des Orateurs, malgré la puissance des Empereurs, malgré la conjuration réunie de la terre & de l'enfer ? Et n'est-ce pas ici le lieu de raisonner sur le miracle de la résurrection en particulier, comme S. Augustin raisonnoit sur les miracles en général ; & de dire,

Inf. art. 3, §. 2.
Inf. art. 3, §. 1.

(a) Voyez un Ouvrage intitulé : *Résurrection de Jésus-Christ examinée selon les regles du Barreau* ; & un autre plus moderne, *Motifs de ma Foi*, par M. de Vouglans, *in*-12. 1776.

que quiconque ne reconnoît pas ce premier miracle, en doit reconnoître un autre plus étonnant & plus incroyable encore; ſavoir, la converſion du monde entier à Jéſus Chriſt: *Mundum ſine miraculo fuiſſe converſum.* Car c'eſt là le ſeul moyen, je veux dire la certitude de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, qui puiſſe expliquer une ſi étrange révolution.

D. Le miracle de la réſurrection de Jéſus-Chriſt eſt-il une preuve invincible de la vérité de la Religion qu'il a prêchée?

*R.* Pour en douter, il faudroit dire que le Dieu de toute vérité & de toute ſainteté auroit concouru à la confirmation du menſonge, en reſſuſcitant un homme qui auroit infatué les Peuples d'une doctrine arbitraire, & qui pour preuve de ſa miſſion en avoit appellé ſans ceſſe à ſa réſurrection future; car Jéſus-Chriſt en guériſſant les malades, en éclairant les aveugles, en chaſſant les démons, en reſſuſcitant les morts, ne prétendoit pas donner tout cela pour une derniere preuve ſans réplique & ſans appel, de la vérité de ſon Evangile; tout cela en étoit une preuve ſans doute, & une preuve bien propre à perſuader & à convaincre; mais ce n'étoit point celle que le divin Légiſlateur avoit déſignée, pour mettre le comble & le ſceau aux caracteres de ſa prédication. Cette génération perverſe & incrédule, diſoit-il en parlant des Juifs, deſire de voir des prodiges pour s'attacher à moi, mais elle n'en verra point d'autre que celui de ma réſurrection, figurée par la ſortie de Jonas du ſein de la baleine (*a*). Voilà donc Dieu lui-même cité & ap-

(*a*) *Generatio mala & adultera ſignum quærit, & ſignum*

pellé comme témoin & comme coopérateur de Jésus-Christ ; voilà toutes les controverses touchant la divinité de sa mission renvoyées au tribunal de la vérité éternelle, qui par la résurrection de cet homme extraordinaire, ou par son abandon dans le tombeau, devoit prononcer sur la nature & sur l'authenticité des choses qu'il avoit prêchées, & des attributs qu'il s'étoit donnés. Delà, autant qu'il est impossible que Dieu appuie & approuve l'erreur, autant est-il impossible que Dieu ait ressuscité Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'est point ce qu'il s'est dit être, & si sa Doctrine n'est pas la Doctrine de Dieu même.

## §. VI.

D. Depuis l'établissement du Christianisme, n'y a-t-il pas eu des miracles avérés, publics, éclatants, propres à convaincre l'incrédulité la plus obstinée ?

*R.* Il y en a eu un très-grand nombre, qui réunissent toutes les preuves, dont un fait historique est susceptible. Tel est le tremblement de terre accompagné de flammes, qui fit avorter le projet que l'Empereur Julien avoit formé de rebâtir le Temple, malgré la prophétie de Jésus-Christ. Cet événement est attesté par Ammian Marcellin, Auteur Païen, Officier dans les Armées Romaines, Admirateur & Panégyriste de Julien : il est rapporté par un Rabbin Juif, par plusieurs Peres de l'Eglise qui prennent à témoins leurs audi-

---

*non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus & tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus & tribus noctibus.* Matth. 12.

teurs, qui en ont vu plusieurs circonstances. Enfin il est avoué par Julien lui-même, dans une de ses Lettres (*a*). — Telle est l'histoire de ces Catholiques, à qui Hunneric, Roi des Vandales, Arien obstiné, avoit fait couper la langue, & qui parlerent miraculeusement le reste de leur vie (*b*). Ce fait est attesté 1.° par l'Empereur Justinien dans le Code de ses Loix; il dit: *Nous les avons vus, & entendu*; 2.° par Victor, Evêque de Vite en Afrique; 3.° par Enée de Gaze, Philosophe de ce temps-là: *Je les ai vus moi-même de mes yeux*, dit-il, *je les ai entendu parler, & leur ayant fait ouvrir la bouche, j'ai vu que leur langue avoit été entiérement arrachée jusqu'à la racine*. 4.° L'Historien Procope en parle de même après les avoir vus. 5.° Le Comte Marcellin en dépose également sur le témoignage de ses yeux. 6.° Victor de Timone réclame sur cet événement, l'attestation oculaire de toute la Ville Impériale. — Telle est la conservation de cette femme faussement accusée d'adultere, qui se confiant en Jésus-Christ, & invoquant son saint Nom, ne put jamais être

(*a*) Lisez ce mémorable événement dans l'Histoire du bas-Empire, par M. le Beau, L. 13, n. 325. Il paroît que la Providence a voulu rassembler les circonstances qui pouvoient donner à la vérification de ses oracles, toute l'authenticité & toute l'évidence possibles.

(*b*) Quelques Incrédules ne pouvant nier le fait, ont voulu l'expliquer. Il est aisé de juger avec quel succès. Il est vrai que le défaut de langue n'empêche pas toujours toute articulation; mais 1.° cette rare exception n'a pu se rencontrer par hasard dans toute cette troupe de Martyrs. 2.° Des hommes sans langue ne parlent pas de la maniere dont ceux-ci ont parlé; puisqu'il a fallu le témoignage des yeux, pour se persuader qu'ils étoient sans langue.

décapitée. Toute la Ville de Verceil fut spectatrice de cet événement, qui arriva du temps de S. Jérôme. Ce Pere en a écrit l'Histoire...... On trouvera des miracles également attestés dans tous les siécles de l'Eglise, depuis le premier jusqu'au dix-huitieme.

*Epist. L. 3, Ep. 7. ad Innocentium.*

D. Ne faut-il pas au moins convenir que les miracles sont aujourd'hui plus rares que dans les premiers siécles du Christianisme?

*R.* 1.° Un des motifs qui aient pu engager Dieu à faire des miracles, c'est l'établissement du Christianisme, auquel il falloit donner tous les caracteres de la divinité; une puissance surnaturelle qui coopéroit à la prédication des Apôtres, devoit en assurer le succès. Cette divine Religion une fois solidement établie, dit S. Grégoire Pape, les miracles devenoient moins nécessaires (*a*). 2.° La foi des fidéles est, pour ainsi dire, la règle & la mesure des miracles qui se font dans le sein du Christianisme; cette foi s'affoiblit & est en quelque sorte anéantie dans un grand nombre de provinces; l'état des Chrétiens devient celui des Capharnaïtes, chez lesquels le Sauveur du monde n'opéroit aucun prodige, parce que le regne de l'incrédulité sembloit y enchaîner sa puissance bienfaisante (*b*). 3.° Les opérations miraculeuses

(*a*) *Ut ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda; quià & nos, cùm arbusta plantamus, tamdiù eis aquam infundimus, quoadusque ea in terrâ jam coaluisse videamus: & si semel radicem fecerint, irrigatio cessabit.* Reg. m. h. 29 in evang.

(*b*) *Non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi paucos infirmos impositis manibus curavit; & mirabatur propter incredulitatem eorum.* Marc. 6. — *Generatio mala & adultera signum quærit, & signum non dabitur ei.* Matth. 12.

existent

existent encore (a), peu importe que le nombre en soit peut-être diminué; un seul miracle bien avéré, suffit pour anéantir tous les systêmes anti-Chrétiens.

§. VII.

D. D'où vient l'acharnement des Incrédules à nier tous les miracles, quelques preuves qu'on puisse leur en donner.

*R.* Nous venons de le dire, si un seul miracle en faveur du Christianisme est véritable, tous les systêmes philosophiques s'écroulent. Il ne faut donc pas s'étonner de la résistance invincible qu'ils opposent à sa croyance; mais bien de la tranquillité qu'ils affectent, dans un état, que le seul doute sur la réalité d'un seul miracle, doit rendre cruel. De-là viennent ces rares maximes : Que *toutes les preuves possibles ne peuvent persuader un fait surnaturel à des gens sensés*; qu'*un million de témoins oculaires ne doit pas persuader la résurrection d'un mort.* Ces Messieurs demandent les témoignages les plus certains, les plus incontestables; & lorsque nous les leur donnons, ils n'en veulent plus, ils sont inutiles. *Les raisonnements sont plus sûrs que les yeux:* on peut en juger sans doute par l'uniformité & la consistance de ces jugements, & par les belles choses qu'on nous raconte de leur infaillibilité. Le même homme qni parle de la sorte, nous apprend que les jugements dépendent absolument des organes & de nos dispositions actuelles. Montagne ne faisoit aucun cas des

Conf. rais. n. xj.

D. Pensées phil. n. 50 & suiv.

Id, Ibid.

(a) Voyez l'Histoire Ecclésiastique des derniers siécles; les Bulles de canonisation données par Benoît XIV, Clément XIII & Clément XIV.

jugements de la veille, parce qu'ils étoient réformés le lendemain. Le *Syſtême de la nature* renchérit ſur tout cela. Bayle dit que la raiſon n'eſt qu'une girouette; ce Critique ergotoit même contre les démonſtrations géométriques (*a*). M. de V. *doute un peu de cet axiome : deux & deux ſont quatre.* C'eſt au moins ce qu'il dit un jour à M. Clark. Ainſi plus de raiſonnement, plus de preuves de fait avec les Incrédules. L'on eſt à plaindre lorſqu'on a à faire à des eſprits de ce caractere; mais ils ſont encore plus à plaindre eux-mêmes.

## ARTICLE II.

### *Les Prophéties.*

D. A quoi ſe réduiſent les Prophéties les plus célèbres & les plus importantes de l'ancien Teſtament?

*R.* A trois articles. La réprobation des Juifs; l'établiſſement du Chriſtianiſme; la vie, les actions, les ſouffrances de Jéſus-Chriſt.

D. L'exiſtence de ces Prophéties eſt-elle auſſi avérée que l'accompliſſement en eſt inconteſtable?

*R.* Les adverſaires les plus acharnés du Chriſtianiſme ne ſe ſont pas aviſés d'en douter. Porphyre qui diſoit les Prophéties de Daniel ſuppoſées, ſans en apporter d'autre preuve que leur clarté & l'évidence de leur rapport avec l'événe-

(*a*) Voyez la Bibliothéque ancienne & moderne de M. Le Clerc, T. 8.

ment, n'a osé étendre cette assertion jusqu'aux autres. En effet le moyen de croire que les Juifs se soient faits dépositaires des fourberies des Chrétiens? C'est à eux que nous renvoyons pour l'authenticité de ces Prophéties & leur préexistence au temps du Christianisme. On a beau argumenter contre nous, & nous demander l'époque de ces admirables prédictions, nous répondons en quelque sorte comme Jésus-Christ répondit à Caïphe: *Quid me interrogas? Interroga eos.* Demandez à nos plus cruels ennemis, si les choses sont comme nous vous les avons dites; qu'ils soient nos Juges & les vôtres: *Ecce, hi sciunt.* Voilà ce que les saints Peres disoient à des hommes peu instruits, qui, frappés de l'évidence des Prophéties, prétendoient qu'après l'événement, elles avoient été fabriquées par les Chrétiens: & à cette réponse des Peres il n'y avoit pas de réplique, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui. Un Philosophe de ce siécle l'a senti, & s'en est expliqué de la maniere suivante: « Un avantage qu'a la Religion Chrétienne, & dont aucune autre ne sauroit se vanter, c'est d'avoir été annoncée un grand nombre de siécles avant qu'on ne la vît éclorre, dans une Religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle ennemie. »

Joan. 18.

Maupert. Essai de philos. morale, ch. vij.

## §. II.

D. La réprobation des Juifs est visiblement conforme aux Prophéties multipliées qui l'annoncent; mais le malheur de cette Nation n'étoit-il pas un événement naturel qui pouvoit être prévu par des conjectures fondées, ou arriver à la suite d'une prédiction hasardée?

*R.* L'état des Juifs est trop singulier & trop unique pour avoir pu être prévu par des lumieres naturelles, ou pour être le résultat de quelques circonstances amenées par le cours ordinaire des choses. Car vit-on jamais une Nation célèbre, cultivée, illustrée par de grands événements, être chassée totalement de sa Patrie, & déracinée, pour ainsi dire, de son sol natal; mener une vie errante dans toutes les Provinces, dans tous les Royaumes de la terre? Nation méprisée, haïe, persécutée de tous les Peuples, de quelque Religion, de quelque caractere qu'ils soient, du Chrétien comme de l'Infidèle, de l'Adorateur d'un Dieu comme du Sectateur insensé des Idoles, de l'homme civilisé & adouci comme de l'homme sauvage & barbare; Nation aveuglée au point de garder elle-même, comme un dépôt sacré & divin, le Livre qui est évidemment le fondement de la Religion qu'elle s'obstine à méconnoître; au point de ne pas entendre ce qu'elle entend, & de ne pas voir ce qu'elle voit. Vit-on jamais un Peuple religieux si attaché aux preuves de la véritable Religion, & en même temps si ennemi de la véritable Religion; dépouillé depuis près de deux mille ans de son Temple, de ses Autels, de ses Sacrifices, de ses Prêtres, de tout exercice de sa Religion, & néanmoins si malheureusement ferme dans sa Religion? Consultez les Annales du monde, lisez les Histoires de toutes les Nations, examinez les fastes de tous les Empires, envisagez la nature & la marche des événements humains, & jugez si jamais la terre fut le théatre d'un pareil spectacle.

*Ut videntes non videant, & audientes non intelligant. Luc. 8.*

D. N'y a-t-il pas eu des Critiques qui ont entrepris d'expliquer la situation des Juifs par des observations faites sur le caractere & le génie de ce Peuple?

*R*. Le travail de ces Critiques est resté sans succès. Vainement ils se sont efforcés d'effacer, de cet étonnant tableau, les vestiges du doigt de Dieu. D'abord tout homme intelligent voit dans les Juifs quelque chose de plus qu'une singularité de caractere ; & en pesant ensuite cette singularité, il ne la trouve point du tout naturelle, comme nous l'avons observé dans la Réponse précédente. Le temps, les progrès ou la décadence des Arts agissent sur tous les Peuples de la terre, les réforment, les changent & les rendent absolument différents de ceux qui approchent davantage l'époque de leur origine; depuis la dispersion des Israélites, il ne s'est opéré parmi eux aucune révolution qui les rendît méconnoissables aux hommes du premier siécle de l'Eglise, si ces hommes revenoient pour examiner les Nations modernes. Mais quand on parviendroit à expliquer, par des raisons humaines, l'état étonnant de cette Nation infortunée, cet état combiné avec l'Evangile, considéré précisément comme une histoire, auroit encore les caracteres de la punition de Dieu la plus manifeste, la plus évidente, & seroit dès-lors un argument des plus forts en faveur de l'Evangile. « Qu'as-tu fait, » Peuple ingrat, s'écrie ici M. Bossuet, esclave de » tous les Pays & de tous les Princes, tu ne sers » point les Dieux étrangers ; comment Dieu, qui » t'avoit élu, t'a-t-il oublié, & que sont devenues » ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel » attentat plus grand que l'idolâtrie te fait sentir » un châtiment plus grand? Tu ne sais, tu ne peux » comprendre ce qui te rend Dieu si inexorable. » Souviens-toi de cette parole de tes Peres : *Que* » *son sang soit sur nous & sur nos enfants*; & encore : *Nous n'avons pas d'autre Roi que César*.

Disc. sur l'Hist. univ. 2 part, n, 10.

» Le Messie ne sera pas ton Roi ; garde bien ce » que tu as choisi ; demeure esclave de *César* & des » Rois, jusqu'à ce que la plénitude des Gentils » soit entrée, & qu'enfin tout Israël soit sauvé (*a*). »

D. Ne dit-on pas que, dans quelques Provinces d'Asie ou d'Afrique, les Juifs sont mieux traités que dans le reste du monde ?

*R*. Soit ; que dans un coin de la terre ces pauvres Israélites soient moins opprimés, ce n'est pas là une exception qui puisse infirmer l'efficace de la malédiction divine. Un tel asyle est insuffisant pour les recueillir & pour faire cesser l'oppression générale.

D. Comment la destinée des Juifs, & leur accablante situation, donne-t-elle une nouvelle force aux témoignages des Prophéties en faveur du Christianisme ?

*R*. Par leur dispersion, par leur oppression, par leur aveuglement. Leur dispersion étend ce témoignage par toute la terre, instruit & avertit toutes les Nations de la terre ; & leur prodigieuse multiplication, qui, dans leur désolante destinée, peut être considérée comme une espece de miracle, multiplie encore les témoins : Dieu, comme dit David en parlant de ses ennemis, n'a pas voulu les exterminer, il s'est contenté de les disperser, & d'instruire les autres Peuples par la destinée de celui-ci (*b*). Leur oppression fait que leur témoignage n'est pas intéressé ; leur malheur, qui est fondé en partie sur un attachement inconsé-

---

(*a*) *Donec plenitudo gentium intraret, & sic omnis Israël salvus fieret.* Rom. xj.

(*b*) *Ne occidas eos, nequando obliviscantur populi mei. Disperge illos in vitrute tuâ.* Psal. 58.

quent aux seuls Livres de l'ancienne Loi, rend cet attachement en quelque sorte respectable, & garantit à nos yeux l'authenticité de ces Livres. Enfin leur aveuglement fait que leur témoignage n'est pas suspect : ils rejettent l'Evangile, mais ils embrassent les preuves de l'Evangile ; ils détestent les Chrétiens, mais ils conservent les armes aux Chrétiens.

D. Comment est-ce qu'un Empereur païen a contribué à vérifier les Prophéties, & sur-tout celle de Jésus-Christ, touchant la ruine du Temple & la dévastation de la Judée ?

*R.* Julien l'apostat, Prince inconstant, bizarre, superstitieux, Philosophe fastueux & extravagant (*a*), entreprit de rassembler les Juifs, de les remettre en possession de la Judée, & de rebâtir le Temple ; mais les éléments ont combattu pour l'arrêt de Dieu. La terre & le feu se sont alliés contre le rétablissement du Temple. C'est un fait avoué des Juifs & des Païens, & démontré par toutes les preuves de l'Histoire contre l'incrédulité la plus obstinée. Voyez ci-dessus, le L. 4. ch. 3, art. 1. §. 6.

## §. III.

D. N'y a-t-il pas de grandes difficultés dans plusieurs Prophéties, qui regardent l'établissement du Christianisme & l'avénement du Messie ? N'a-t-il pas fallu adopter différentes opinions pour expliquer la fameuse Prophétie de Jacob, celle des 70 semaines de Daniel, &c ? Gen. 49. Dan. 9.

---

(*a*) On défie tous les Panégyristes de ce Prince de ne pas reconnoître ces qualités dans son Histoire, dès qu'ils auront renoncé au systême d'exalter tous les ennemis du Christianisme, & de déprimer tous les grands hommes qui l'ont défendu.

*R*. L'événement principal annoncé par ces Prophéties, est indépendant de toutes ces explications. Il est visible qu'il n'y a plus de Sceptre ni de Couronne chez les Juifs, qu'ils ont cessé d'être assemblés en corps de Nation, qu'ils n'ont ni Roi, ni Juge, ni aucun Gouvernement civil. Il est visible que l'abomination de la désolation s'est appesantie sur le Temple, & que cette désolation subsiste. Il est visible que le Messie, reconnu par les Chrétiens, a les caracteres annoncés par les Prophetes, &c. (*a*). Les Ouvrages du Pere Baltus (*b*), de M. de Pompignan (*c*), de l'Abbé Pey (*d*), ont jeté un grand jour sur le détail & les circonstances des événements prophétiques ; mais l'accomplissement général de la Prophétie tire son jour de l'incontestabilité des faits. — Les Philosophes ou les mauvais Critiques qui ont combattu ces Prophéties, sont-ils mieux d'accord entre eux que les Théologiens qui les ont expliquées? Les uns disent qu'elles ont été faites après coup ; les autres, qu'on n'en a

---

(*a*) Voyez le *Discours sur l'Histoire universelle de M. Bossuet, 2 part. n.° 4 & suiv.* En lisant la neuvieme Proposition de la *Démonstration évangél.* de M. Huet, l'on ne peut voir le parallele que fait ce savant Evêque, des Prophéties avec les événements, sans lire, pour ainsi dire, l'Histoire de Jésus-Christ dans l'ancien Testament. Si quelques Philosophes ne voient pas dans sa personne le *Réparateur de la Nation Juive*, & de toutes les Nations du monde, c'est qu'ils n'ont ni lu les Prophéties, ni acquis l'idée d'une véritable réparation.

(*b*) *La Religion Chrétienne prouvée par l'accomplissement des Prophéties.*

(*c*) *L'incrédulité convaincue par les Prophéties.*

(*d*) *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste.*

pas saisi le vrai sens ; les autres, qu'elles ont été démenties par l'événement ; l'un les applique à celui-ci, l'autre à celui-là. Après cela ils se plaignent que nos explications ne sont pas uniformes dans toutes leurs parties.

D. D'où vient que quelques Théologiens ont détourné à d'autres événements une multitude de passages tirés des Pseaumes & des Prophetes, que l'on attribue communément à Jésus-Christ ?

*R.* En cela, comme dans toute autre chose, l'esprit humain toujours inquiet, téméraire, immodéré, a donné dans les extrêmes. Les uns ont voulu tout appliquer au Messie, & ont altéré le sens littéral d'une infinité de passages. Les autres se piquant de critique, aimant à établir des idées nouvelles, zélés à l'excès contre un abus qui leur paroissoit une espece de fanatisme, sont allés jusqu'à rejetter les explications les plus naturelles & les plus autorisées. Mais, malgré les dégâts qu'ils ont fait dans ce riche amas de Prophéties, il en est resté un grand nombre qu'une critique sensée a toujours respectée, & dont l'incrédulité la plus obstinée n'a pu se dissimuler le vrai sens. Tel est incontestablement le Chapitre 53 d'Isaïe : *Quis credidit auditui nostro*, qui, selon M. Huet, a opéré la conversion de presque tous les Juifs qui ont sincérement renoncé aux égarements de leurs Peres *(a)*. Tels sont plusieurs autres endroits du

*(a)* Jamais ils n'ont pu lui donner une explication tant soit peu vraisemblable. Le fameux Anthoine, Juif renégat, brûlé à Genève en 1632, disoit que le Prophete parloit dans ce Chapitre des Israélites vertueux qui furent punis à cause des méchants, & enveloppés dans les mêmes malheurs. Il n'y a rien dans toute la Prophétie qui puisse donner l'idée d'une pareille interprétation.

même Prophete, qui, selon la remarque de S. Jérome, semble écrire l'Evangile plutôt qu'une Prophétie (*a*). Tel est le Pseaume 109 : *Dixit Dominus, &c* (*b*). – C'est une erreur de croire qu'une chose cesse d'être une preuve, parce que l'esprit de dispute en combat la force & se refuse à son évidence. On dispute contre l'existence de Dieu, contre l'immortalité de l'ame, & cent autres choses d'une certitude reconnue, faut-il être surpris qu'on conteste le sens des Prophéties les plus claires? Les idées de Hardouin sur Virgile, Horace, Cicéron, &c. ont-elles inspiré des doutes sur les Auteurs & les beautés des ouvrages immortels attribués à ces anciens Littérateurs?

## §. IV.

D. D'où vient que les Prophetes passent rapidement d'une matiere à l'autre, & mêlent les Prophéties touchant le Messie avec d'autres moins importantes, qui annonçoient des événements prochains, relatifs à l'état actuel de la Nation?

*R.* 1.° L'éloquence prophétique est bien supérieure aux timides efforts de la nôtre. Ces hommes

(*a*) *Non Prophetiam videtur mihi texere, sed Evangelium.* Epist. ad Paulinum.

(*b*) M. Bossuet, dans ses Dissertations sur les Pseaumes, fait voir que ce Pseaume, & un grand nombre d'autres, soit en entier, soit en partie, ne peuvent être considérés que comme véritables Prophéties; qu'ils parlent évidemment de Jésus-Christ, de la Religion Chrétienne, des événements qui doivent former ou illustrer un Peuple nouveau; mais en même temps les Pseaumes sont en quelque sorte une Histoire de la Nation Juive. Ils rappellent le passé & célébrent les fastes du temps où ils ont été écrits. Ces Dissertations de M. Bossuet viennent d'être traduites en françois par M. Leroi, 1 vol. *in*-8.° 1775.

fortement inspirés, & placés dans la perspective des événements les plus composés, passoient d'un objet à l'autre, sans que le passage fût adouci par aucune nuance. Ce sont autant de tableaux qui se succédent avec la rapidité de l'éclair : le Prophete les a conçus fortement, & les rend avec chaleur ; mais envain cherchons nous les idées intermédiaires qui rapprochent ces différents tableaux. L'enthousiasme de l'inspiration les a supprimées, & nos conjectures ne peuvent que très-imparfaitement en remplir le vuide (*a*). « Tous les temps, dit saint » Chrysostome, n'en font qu'un pour les Prophe- » tes, ils les parcourent tous à-la-fois, & avec une » aisance égale (*b*). »

*Sicut fulgur exit ab oriente, & paret usque in occidentem.* Matth. 24.

2.° Les Prophéties particulieres, accomplies dans le temps & aux yeux des Juifs, leur devenoient un gage assuré des grandes choses que les siécles devoient amener, & que les mêmes hommes leur avoient prédites : par-là, dit Pascal, les Prophéties particulieres n'étoient pas sans fruit, & les autres n'étoient pas sans preuves.

## §. V.

D. Si la plupart des Prophéties se sont visiblement accomplies, n'y en a-t-il pas qui aient été démenties par l'événement, telle que la destruction de Ninive, l'arrivée de Jésus-Christ sur les nuées, la fin prochaine du monde ?

*R.* La ruine de Ninive n'avoit été arrêtée dans les decrets de Dieu qu'en cas que les habitans ne

---

(*a*) *Lingua mea calamus scribæ, velociter scribentis*, Psal. 44. *Velociter currit sermo ejus.* Psal. 147.

(*b*) *Tales sunt Prophetæ ; omnia tempora percurrunt, præsentia, præterita & futura.* Chrysost. in Psal. 43.

se fussent point empressés à fléchir sa colere par un repentir prompt & sincere. L'Ecriture nous donne cet exemple comme une preuve de la bonté de Dieu, & de l'efficace de la pénitence. Ceux qui ont si gauchement raisonné sur cet événement, n'avoient assurément pas lu les chapitres 3 & 4 de Jonas; ils auroient vu dans le quatrieme, la réponse que fait Dieu lui-même à cette plaisante objection.

*Arriver sur les nuées* dans le style de l'Ecriture & de toutes les Langues du monde, c'est arriver avec une grande gloire, c'est être placé fort haut, avoir le monde sous ses pieds. Jésus-Christ s'en explique lui-même, en ajoutant: *Avec beaucoup de gloire & de majesté.* C'est ce qui a été accompli, 1.° lorsque, peu d'années après son ascension glorieuse, il a vengé, par la ruine du Peuple Juif, l'attentat commis sur sa Personne divine d'une maniere qui portoit visiblement l'empreinte de la colere d'un Dieu. 2.° Lorsqu'il a établi sa Religion dans tout le monde malgré les raisonnements des Philosophes, malgré la puissance des Empereurs, malgré la conspiration des Juifs & des Païens; lorsque son Nom & sa Croix furent placés sur le diadême des Rois, & adorés de toutes les Nations de la terre. La fin du monde présentera un nouvel accomplissement de cet oracle dans l'arrivée du Juge des vivants & des morts.... De quelque maniere que l'on explique ces paroles: *Non præteribit generatio hæc; donec omnia fiant*, soit qu'on entende la génération présente, soit qu'on entende toute la race des Juifs, soit qu'on entende le dernier âge du monde, qui est le regne du Christianisme, la vérité de la Prophétie subsiste également. La génération qui vécut avec Jésus-Christ a vu la dispersion des Juifs & l'exaltation de la Foi Chrétienne. La Nation

*Cum virtute multâ & majestate.* Matth. xxiv, 30.

Matth. xxiv, 34.

des Juifs subsiste de la maniere la plus merveilleuse, & subsistera jusqu'au second avénement du Fils de Dieu. Le Christianisme ne finira qu'avec le monde.

Quand les Apôtres nous ont prédit la fin du monde comme prochaine, ils ont eu soin de nous informer en quel sens elle étoit prochaine. Le plus habile Commentateur ne dira là-dessus rien de plus clair ni de plus satisfaisant que S. Pierre : *Il y aura*, dit cet Apôtre, *des hommes séducteurs, esclaves de toutes les passions de leur cœur, qui demanderont où est cet avénement que Jésus-Christ nous avoit tant promis ? Les hommes meurent & naissent comme autrefois, & quel changement s'est-il fait depuis le commencement du monde ?... Mais vous, mes Freres, souvenez-vous que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour, & un seul jour comme mille ans* (*a*). On voit par-là que les Apôtres connoissoient parfaitement le génie des Incrédules ; & que ce que nos Philosophes nous donnent comme les fruits de leurs savantes recherches est réfuté depuis dix-sept cents ans dans nos Ecritures.

D. Ne paroît-il pas, par d'autres passages, que les Apôtres étoient dans la persuasion que le monde finiroit bientôt ? Quelques saints Peres n'ont-ils pas été dans la même opinion ?

*R.* Les passages des Apôtres qu'on objecte n'ont aucune apparence de Prophétie, & pour-

---

(*a*) *Venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxtà proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus ? Ex quo enim Patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ... Unum verò hoc non lateat vos, charissimi, quia unus dies apud Dominum sicut mille anni, & mille anni sicut dies unus.* 2. Pet. 3.

roient tout au plus faire conclure une erreur de fait (*a*). Mais nous venons de montrer définitivement que les Apôtres s'expliquent eux-mêmes, & qu'on ne peut leur attribuer une opinion dont ils démontrent le peu de fondement. S. Paul la rejette absolument dans la seconde Epître aux Thessaloniciens, & avertit les Fidèles de ne se laisser prévenir en aucune sorte par ceux qui en étoient imbus (*b*). Il faut s'opiniâtrer étrangement pour répéter encore une objection réfutée par les Auteurs mêmes, auxquels on nous renvoie. Si quelques Peres ont annoncé la fin du monde comme prochaine, faut-il en être surpris ? Le Sauveur
Matth. 24. a dit que tout le monde s'y tromperoit : *De die autem illâ & horâ nemo scit, neque Angeli.* D'au-

---

(*a*) Ceux qui ont observé que S. Paul se met souvent pour exemple dans les temps où il n'existoit pas, comme lorsqu'il dit, en parlant du temps antérieur à la Loi de Moïse : *Ego enim vivebam sine lege aliquandò*. Rom. VII. 9, ne sont pas surpris de l'entendre dire : *Nos qui vivimus, qui residui sumus in adventum Domini*. 1. Thess. IV. 14. Quand S. Jean dit que c'est la derniere heure, il entend précisément le dernier âge du monde, & le régne du Christianisme, après la naissance duquel il ne falloit plus attendre de grands événements en matiere de Religion, mais se précautionner contre les séducteurs & les Antechrists, précurseurs de celui qui devoit paroître à la fin du monde. — Lorsque les Apôtres ont parlé de la destruction de Jérusalem, de la victoire de Jésus-Christ, de la propagation de la Foi, ils ont dû en parler comme d'une chose prochaine. Des Lecteurs superficiels ont cru voir dans leurs expressions la fin du monde.

(*b*) *Ut non citò moveamini à vestro sensu, neque terreamini, neque per spiritum, neque per sermonem, neque per epistolam tanquam per nos missam, quasi instet dies Domini.* 2. Thess. 2. ℣. 2.

tres Peres ont assuré que le monde ne finiroit pas encore sitôt. *Moram autem faciente sponso.... Non parvum temporis spatium interjectum ostendit.* Chrysost. Hom. 9. in Matth.

§. VI.

D. Les figures dont les Livres de l'ancienne Loi désignoient les événements de la nouvelle, ne sont-elles pas une preuve digne d'être placée après les Prophéties?

*R.* Ces figures sont sans doute un argument propre à instruire les Juifs persuadés, ainsi que nous l'avons dit, que leur Loi n'étoit qu'un assemblage de types & de symboles des choses futures; mais cette espece de preuve peut paroître moins propre pour convaincre des Infidèles ou des Philosophes. Il est certain néanmoins qu'il y en a dont les rapports sont d'une justesse admirable, qui méritent toute l'attention d'un esprit solide, & qui marquent clairement la liaison intime des deux Testaments réunis réellement en un seul par les vues & le dessein suivi d'un même Législateur (a).

## ARTICLE III.

### *Propagation du Christianisme.*

D. Le Christianisme a-t-il pu s'établir sans une assistance visible de Dieu?

*R.* Dieu a fait de cet établissement son propre

(a) Voyez Huet, *Dém. évang. Prop.* 9. — Becanus, *Analogia veteris ac novi Testamenti, in quâ primùm status veteris, deindè consensus, proportio & conspiratio illius cum novo explicatur.* Duaci, 1627.

ouvrage ; il a voulu faire éclater sa puissance & sa gloire dans le succès du dessein le plus extraordinaire & le plus impossible selon toutes les vues & toutes les ressources humaines. Car il s'agissoit de convaincre d'aveuglement & de folie des hommes qui se croyoient fort éclairés ; de faire quitter des Religions douces, commodes, & qui ne gênoient aucune passion, pour en faire embrasser une qui est l'ennemie de toutes les passions, & qui semble n'être appliquée qu'à les combattre, les réprimer & les contraindre ; de faire recevoir comme des vérités incontestables les dogmes les plus inconcevables, & dont les conséquences sont les plus effrayantes ; & de les faire recevoir par des hommes ennemis de toute contrainte dans la maniere de penser ; de détruire des cultes que leur ancienneté rendoit respectables ; de renverser des Temples que l'autorité publique & les Princes avoient fait élever ; d'abattre des idoles qu'on s'étoit accoutumé à regarder avec vénération ; enfin de faire regarder comme une superstition détestable, extravagante, criminelle, ce qu'on avoit auparavant pratiqué ou respecté par religion. Telle étoit la révolution qui devoit se faire dans les esprits, dans les Villes, dans les Royaumes & dans les Empires par l'établissement du Christianisme.

D. Quels hommes Dieu a-t-il choisis pour être les exécuteurs d'une si étonnante réforme ?

*R.* Douze hommes simples, ignorants, pauvres, dénués de tous moyens, de tout appui, de toutes ressources humaines : ce sont eux qui doivent dessiller les yeux aux superstitieux, ramener aux bonnes mœurs les débauchés, inspirer l'humilité aux Philosophes & aux Savants, se faire écouter & respecter par les Puissances du monde, détruire

les

les anciennes Religions, & faire recevoir celle d'un homme qui avoit été condamné depuis peu à une mort honteuse dans la Ville de Jérusalem.

D. Le succès de la prédication évangélique a-t-il été bien rapide & bien universel ?

R. Les Auteurs Ecclésiastiques les plus anciens comparent la propagation de l'Evangile à la vivacité avec laquelle la lumiere du soleil se communique à tout l'hémisphère, ou à celle de l'éclair qui se fait appercevoir à l'instant dans tout l'horison. Dès le premier siécle les Païens se plaignirent que les Temples étoient déserts, les Autels abandonnés, les Prêtres méprisés, & le culte des Dieux presqu'anéanti, comme on peut voir dans la Lettre de Pline à Trajan. S. Justin écrivoit vers la quarantieme année du second siécle : « Aucune Nation de » Barbares ou de Grecs, ni aucun Peuple, quelque » nom qu'il porte, soit de ceux qui demeurent » dans leurs charriots, soit de ceux qui n'habitent » point dans des maisons, ou qui vivent sous des » tentes, & qui paissent des troupeaux, chez lesquels on n'adresse des prieres & des actions de » graces au Pere Créateur par le nom de Jésus-» Christ. » Vers le même temps Tertullien écrivoit au Sénat ? « Nous ne sommes que depuis deux » jours, & nous remplissons tout l'Empire ; les » Villes & les Campagnes, les Isles & le Continent sont pleins de Chrétiens ; on les trouve » dans les assemblées du Peuple & dans les armées, » dans le Palais des Empereurs, dans le Sénat, dans » le Barreau : nous ne vous laissons que vos Tem-» ples.... Si cette multitude d'hommes se retiroit » hors des terres de la domination Romaine, la » perte de tant de Citoyens anéantiroit l'Empire, » & vous puniroit de votre cruauté ; vous seriez

*Epist. L. 10. Ep. 97.*

*Dial. cum Tryph. p. 345.*

*Apol. c. 37.*

» effrayés de la solitude & du vuide affreux qu'ils » laisseroient parmi vous; vous chercheriez envain » des Sujets à gouverner, il vous resteroit plus » d'ennemis que de Citoyens. » Dès lors l'Evangile avoit été annoncé dans la Perse, les Indes, la Chine, & autres Royaumes indépendants de l'Empire Romain (*a*); il avoit été reçu par-tout, il s'étendoit par des accroissements journaliers (*b*). Arnobe, qui écrivoit au troisieme siécle, nous représente le Christianisme établi chez les Allemands, chez les Perses, chez les Scythes, dans l'Asie, la Syrie, l'Espagne & les Gaules, chez les Gétules, les Maures, les Nomades, les Seres (*c*) &c. Selon

*Disp. adv. gent. L. 1, p. 15. L. 2. p. 50.*

(*a*) Voyez le Journal des Savants, Août 1760, second vol. *Examen de la question s'il y a eu des Chrétiens à la Chine, &c.*

(*b*) *In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos, sicut & in universo mundo est, & fructificat & crescit.* Coloss. 1, 6.

(*c*) Théodoret nomme aussi les Seres entre les Peuples soumis à Jésus-Christ. Il paroît que les Anciens désignoient les Chinois sous le nom de Seres: pour le croire, il ne faut que lire ce qu'en a écrit J. Solinus *Polyhistor*, Cap. 63. L'Auteur des *Recherches sur les Chinois* prétend que cela est faux, mais ses raisons ne sont rien moins que démonstratives. Il est vrai que quelques Auteurs ont parlé des Seres comme d'une race Scythique; mais, quand la Géographie de ces Auteurs seroit beaucoup plus exacte qu'elle ne l'est, elle prouveroit tout au plus que les Chinois sont une colonie de Scythes, comme les Tartares qui sont aujourd'hui maîtres de l'Empire; & que le Nord, toujours fécond en Nations émigrantes, a peuplé ce vaste Pays comme il en a peuplé tant d'autres. Au reste, si les Seres ne sont pas les Chinois, ce sont des Peuples voisins de la Chine, que nous appellons aujourd'hui Tartares Chinois, ou les Habitans de la *China extrà muros*, d'où l'Evangile a dû naturellement pénétrer dans la Chine même.

S. Jérôme, les Indiens, les Perses & les Getes, accoutumés à offrir des victimes humaines, lors des obseques de leurs défunts, avoient quitté leur barbarie pour prendre les mœurs douces qu'inspire l'Evangile. Ce même Pere nous dit qu'il voyoit arriver tous les jours dans la Palestine, où il demeuroit, des troupes de Moines qui venoient de l'Inde & de la Perse; que les Huns apprenoient le Pseautier; que les climats glacés de la Scythie avoient été ranimés par la chaleur de la Foi, & que les Getes avoient des Eglises sous leurs tentes. S. Chrysostome dit aussi que les Indiens & les Scythes avoient traduit en leur langue les instructions données par S. Paul; que tout barbares qu'ils étoient, ils avoient appris la Philosophie Chrétienne. Théodoret nous assure que les Scythes, les Sauromates, les Indiens, les Perses, les Hyrcaniens avoient reçu les Loix de Jésus-Christ, &c.

*Epist. 35.*

*Epist. 57.*

*Hom. 2. in Joan.*

*Therap. L. 9. p. 115.*

## §. II.

D. Le mépris des richesses, les mœurs austeres, les travaux désintéressés des premiers Prédicateurs de l'Evangile, l'égalité que la Religion mettoit entre les hommes, l'union, la concorde, l'affection réciproque continuellement recommandée aux Chrétiens, n'ont-ils pas naturellement dû propager une Religion si propre à gagner le suffrage des ames honnêtes? & quel besoin y a-t-il ici de recourir à la puissance de Dieu?

*R.* Le Philosophe anti-Chrétien, qui raisonne

On sait que les Juifs y avoient pénétré long-temps auparavant, & qu'on y a trouvé de nos jours une Synagogue extrêmement ancienne, puisqu'elle ne connoissoit que le Pentateuque.

de la sorte, ne sent pas sans doute l'honneur qu'il fait à une Religion qu'il a prétendu *dévoiler* comme un mystere d'iniquité. Les vertus des Chrétiens étoient sans doute un appas pour les ames honnêtes; mais, 1.° ces vertus mêmes n'étoient l'ouvrage ni du Paganisme ni de la Philosophie; c'étoient les premiers fruits de la sainteté de l'Evangile, & ces fruits en ont produit d'autres. 2.° Les ames propres à se laisser subjuguer par l'attrait des vertus, n'étoient sans doute pas en fort grand nombre dans le siécle le plus débordé, où tous les genres de désordres étoient autorisés par les Loix de la Religion & de l'Etat: il falloit une impression bien forte & bien au-dessus de l'homme pour opérer en elles une telle révolution. 3.° Les vertus des Chrétiens n'ont pu suffire pour persuader les dogmes sublimes de leur Foi, pour les faire recevoir contre tous les raisonnements des Philosophes, & contre la fureur des persécuteurs.

D. Les secours mutuels que se prêtoient les Chrétiens, la communauté des biens, les grandes charités que les riches faisoient aux pauvres, pouvoient-ils manquer d'attirer à leur Religion tous les indigents? Delà vient sans doute que la primitive Eglise n'a été composée que du petit Peuple?.

*R.* Ceux qui ont tant de fois répété cette objection, devoient au moins faire attention à la contradiction qu'elle renferme. S'il n'y a eu que des pauvres parmi les premiers Chrétiens, d'où venoient les aumônes qu'on leur faisoit? . . . La communauté des biens est une chose fort intéressante parmi des gens qui n'ont rien, ou qui n'ont que le nécessaire. — Il est très-faux que d'abord l'Eglise ne fût composée que du petit Peuple. Nicodeme, Joseph d'Arimathie, Zachée, Zaïr, l'Officier Ro-

main témoin des prodiges arrivés à la mort du Sauveur, S. Paul, le Centurion Cornelius, Sergius Paulus, l'Eunuque de la Reine Candace, grand nombre de Prêtres & de Princes Juifs, (*Act.* 6. ℣. 7. *Joan.* 17. ℣. 42.) les principaux Citoyens de Berée, plusieurs Juges de l'Aréopage, les Lettrés d'Ephèse, Flavius Clemens cousin de Domitien, Domitilla femme du même Empereur, le Consul Acilius Glabrion, & beaucoup d'autres hommes illustres & savants, sont des Chrétiens du premier siécle.

D. S. Paul ne dit-il pas qu'il y a parmi les Fidèles peu d'hommes distingués par leur naissance, leur rang, leur sagesse, &c?

*R.* Leur nombre étoit petit sans doute en comparaison des autres. Le simple Peuple a toujours eu plus de docilité que les Philosophes & les grands du monde. Il y a eu assez de gens distingués par leur noblesse & par leurs lumieres, qui ont embrassé le Christianisme, pour que l'on puisse conclure que cette Religion étoit appuyée sur de bonnes preuves: mais il y en a eu trop peu, pour que l'on puisse soupçonner que le Christianisme soit redevable de ses progrès au génie de ses premiers Sectateurs. — Si c'étoient des gens d'esprit qui eussent prêché la Religion, & des simples qui l'eussent crue, cela n'eût point étonné. Les simples ont prêché, les gens d'esprit ont cru, & croient encore.

## §. III.

D. Le Mahométisme n'a-t-il pas fait autant de progrès que l'Evangile?

*R.* Ses progrès sont mesurés sur le dégât du glaive de ses sanguinaires Apôtres. Il lui a fallu mille ans pour acquérir l'étendue qu'il a aujourd'hui; &

cette étendue non-seulement est bien inférieure à celle du Christianisme en général, mais même à celle de l'Eglise Catholique. 1.° Il n'y a pas de Mahométans en France, en Espagne, ni dans toute l'Europe Chrétienne, dans toute l'Amérique, &c. mais il y a des Catholiques dans toutes les plages de la terre (*a*). C'est même au bout du monde, à la Chine, au Japon, au Paraguai (*b*), &c.

---

(*a*) *Propter hoc in Doctrinis glorificate Dominum. In Insulis maris nomen Domini Dei Israël. A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justi*, Isai. 24.

Racine applique ingénieusement aux Nations converties à la Foi, ces vers de Virgile :

*Incedunt victi longo ordine gentes,*
*Quam variæ linguis habitu tam vestis.*

Il pouvoit dire encore de l'Eglise Catholique :

*Super & Garamantas & Indos*
*Proferet Imperium : jacet extra sidera tellus*
*Extra anni solisque vias, ubi cœlifer Atlas*
*Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.*

(*b*) Voyez la *Relation des Missions du Paraguai*, par M. Muratori. — « Les Missions, dit M. de Buffon, ont formé plus d'hommes dans les Nations barbares, que les Armées victorieuses des Princes, qui les ont subjugués. Le Paraguai n'a été conquis que de cette façon ; la douceur, le bon exemple, la charité & l'exercice de la vertu constamment pratiquée par les Missionnaires, ont touché les Sauvages ; & vaincu leur défiance & leur férocité..... Rien ne fait plus d'honneur à la Religion, que d'avoir civilisé les Nations & jeté les fondements d'un Empire sans d'autres armes que la vertu. » — « Il est heureux pour la société, dit M. de Montesquieu, d'avoir été la premiere qui ait montré dans ces Contrées l'idée de la Religion, jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçu le genre-humain, &c. » Voyez aussi M. Haller, *Traité sur divers sujets intéressants de Politique & de Morale*. Nous pour-

Hist. nat. T. 3, in-4°. p. 506.

Esprit des Loix, Liv. 4, ch. 6.

que la Foi Catholique a paru avec le plus d'éclat dans ces derniers siécles. 2.° Les Musulmans habitent un vaste Pays; mais ce Pays n'est pas peuplé comme l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne & les autres Etats Catholiques. 3.° Ce Pays comprend toutes sortes de cultes. M. de Beausobre a calculé que, dans la Turquie d'Europe, il y avoit deux tiers de Chrétiens contre un tiers de Turcs; il y a vingt Eglises à Constantinople, trente à Thessalonique, &c. Les différentes Religions qu'on professe dans ce grand Empire ont plus de Sectateurs que l'Alcoran. Les Philosophes comptent toujours en gros, & laissent bien de l'occupation à ceux qui comptent après eux. 4.° Le Mahométisme est partagé en différentes Sectes; c'est un hydre à cent têtes qui se dévorent les unes les autres. Les Perses détestent la Religion des Turcs, comme ceux-ci détestent celle des Perses. Outre cette grande division, il y en a plus de trente autres: les Biadiés, les Gélimiés, les Kelbiés, les Druses, &c. Ces Sectes se haïssent mutuellement plus encore qu'elles ne détestent les Chrétiens & les Juifs. — Le Mahométisme ne peut donc être comparé dans son étendue à l'Eglise Catholique, qui est par-tout la même, qui ne connoît ni schisme ni hérésie parmi Pag. 241.

---

tions renvoyer encore à l'*Histoire Philosophique & Politique du Commerce, &c.* T. 3, p. 252, 261, si cet Auteur forcené, toujours en contradiction avec lui-même, ne détruisoit dans un endroit ce qu'il établit dans un autre, & que son Ouvrage ne fût point un répertoire de déclamations contre la Religion & les mœurs. Au reste, l'hommage d'un ennemi n'est jamais à rejeter: paroissant contre toute attente dans le triomphe de son rival, il fixe la vue des spectateurs plus que toute la pompe du vainqueur, & décore par ses chaînes la main qui l'a abattu.

ses enfants. Nous avons parlé ailleurs des moyens de son établissement & du caractere de ses Apôtres. Les Mahométans se sont multipliés par l'effusion du sang des Chrétiens; & les Chrétiens, suivant l'expression de Tertullien, par l'effusion de leur propre sang.

## §. IV.

D. Ce que l'Histoire Ecclésiastique nous apprend des cruelles persécutions excitées contre les Chrétiens, & des torrents de sang qui ont cimenté leur foi, est-il une chose bien incontestable?

*R.* Jamais l'on ne s'est avisé de la révoquer en doute, avant que l'incrédulité moderne ait entrepris de faire la guerre à la notoriété des faits comme à la certitude des dogmes. Les Auteurs Païens & Chrétiens des trois premiers siécles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des Empereurs, pour anéantir la Religion de Jésus-Christ, & pour la noyer dans le sang de ses Sectateurs. Si sous Trajan, Prince d'un caractere assez doux, les Chrétiens furent indistinctement mis à mort, comme il conste par la lettre de Pline & la réponse que Trajan y fit, il est aisé de juger de quelle maniere ils étoient traités sous les Néron, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, &c. Les grils ardents, les roues armées de lames tranchantes, les ongles de fer, les dents des bêtes féroces, les chevalets, les bûchers, voilà ce qui étoit préparé dans la plupart des Villes pour les Chrétiens. Tertullien nous apprend qu'on leur donnoit le nom de *Sarmentarii* & de *Senaxii*, c'est-à-dire de gens à sarment, de gens à pieux; parce qu'on employoit des sarments pour les brûler à feu lent, ou qu'on les empâloit tout

vivants, pour leur faire souffrir encore en cet état de nouveaux supplices. Souvent, après les avoir tourmentés sur le chevalet & leur avoir déchiré le corps, jusqu'à découvrir les entrailles avec des ongles & des peignes de fer, on y appliquoit encore le feu, on répandoit du sel sur leurs plaies, on les arrosoit d'eau ou d'huile bouillante pour augmenter les douleurs sans avancer leur mort. On ne peut lire sans frémissement & sans horreur les Actes authentiques de la plupart de nos Martyrs. Les rues & les places publiques étoient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglants, couverts de victimes & de cadavres. Eusébe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante & jusqu'à cent Chrétiens tourmentés en même temps, & ces cruelles boucheries durerent plusieurs années de suite sans interruption ; il cite une Ville d'Asie où tout étant Chrétien, Noblesse, Peuple, Magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la Ville avec tous ses habitants ; il rapporte une Lettre de Maximin aux Magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les Chrétiens de leurs murs & de leur territoire. Les Edits de Dioclétien & de ses Prédécesseurs sont des pieces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Séneque, Juvenal ont parlé des Chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en étoit prodigieux (*multitudo ingens*), qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels & les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*). Libanius, Panégyriste de Julien, s'exprime de la sorte dans l'éloge de ce Prince ; « Ceux » qui suivoient une Religion corrompue craignoient » beaucoup, & s'attendoient qu'on leur arracheroit » les yeux, qu'on leur couperoit la tête, & qu'on

Livre xv. Annal.

*Liban. parentali in Julian. n. 58.*

» verroit couler des fleuves de leur ſang ; ils » croyoient que ce nouveau Maître inventeroit » de nouveaux genres de tourments, au prix deſ- » quels lès mutilations, le fer, le feu, être ſub- » mergé dans les eaux, être enterré tout vif, paroî- » troient des peines légeres ; car les Empereurs » précédents avoient employé contre eux ces » ſortes de ſupplices, & ils s'attendoient à être ex- » poſés à de plus cruels : cependant Julien penſa » tout différemment des Princes qui avoient mis en » œuvre ces tourments, parce qu'ils n'avoient pu » par ce moyen venir à bout de ce qu'ils s'é- » toient propoſé, & qu'il avoit remarqué qu'on » ne tiroit de ces ſupplices aucun avantage ».... « Julien déterminé par ces raiſons, & ſachant que » le Chriſtianiſme prenoit des accroiſſements par » le carnage que l'on faiſoit de ceux qui le pro- » feſſoient, ne voulut pas employer contre les » Chrétiens des ſupplices qu'il ne pouvoit approu- » ver ».... Puiſqu'on n'a pas répondu à ces ob- ſervations des derniers Apologiſtes de la Reli- gion, il eſt inutile de groſſir la liſte de ces té- moignages.

## §. V.

D. Puiſque l'Empereur du Japon eſt venu à bout d'éteindre la Religion Chrétienne dans ſes Etats (*a*), pourquoi les Empereurs Romains ne l'euſſent-ils pu détruire, s'ils l'avoient voulu ſé- rieuſement ?

---

(*a*) Il y a encore au Japon des Chrétiens, quoique aſſez ignorants par une longue privation de toute inſtruc- tion. Ce ſont autant de ſemences prêtes à germer, quand il plaira au Maître des temps de viſiter ce champ déſolé.

*R.* 1.° Les Hiſtoriens Païens nous apprennent que les Empereurs ont voulu anéantir le Chriſtianiſme, & qu'ils l'ont voulu très ſérieuſement; nous venons de le voir. 2.° Nous avons montré que la Religion Chrétienne avoit été établie, dès ſon commencement, dans la [illegible], la Scythie, les Indes, &c. où les Romains n'avoient rien à dire. Le moyen de détruire ce que l'on n'a pas en ſon pouvoir? 3.° Dieu permet que la Religion périſſe dans une Province, il en menace même celles qui ne la conſerveroient pas avec aſſez de ſoin: *Dieu,* dit Monteſquieu, *ſuivant des decrets que nous ne connoiſſons pas, étend ou reſſerre les limites de ſa Religion;* mais il ne permettra pas qu'elle périſſe par-tout. Son ouvrage doit ſubſiſter; ſa promeſſe nous en eſt un gage certain. *Etabliſſez des coutumes,* dit le même Philoſophe, *formez des uſages, publiez des Edits, faites des Loix; la Religion Chrétienne triomphera du climat, des Loix qui en réſultent, des Légiſlateurs qui les auront faites.*

Déf. de l'Eſprit des Loix, ſeconde part. Tolérance.

Ibid.

D. La grande étendue de l'Empire Romain ne donnoit-elle pas aux Chrétiens la facilité de ſe ſouſtraire aux perſécutions?

*R.* M. Fréret le dit; mais il nous ſera permis de dire auſſi que ce critique s'enferre pitoyablement. C'eſt juſtement le contraire de ce qu'il avance. Si l'Empire Romain eût été partagé entre pluſieurs Princes, on auroit pû éviter les pourſuites de l'un, & ſe réfugier chez l'autre; mais comment s'évader quand le Tyran eſt par-tout obéi?

## §. VI.

D. Quoiqu'on ne puiſſe révoquer en doute l'horreur & la multitude des perſécutions ſans un

entêtement ridicule, n'est-on pas fondé à douter du motif de la cruauté exercée contre les Chrétiens, & à croire que les Empereurs ont eu d'autres raisons, que la haine du Christianisme pour inonder la terre de [illegible] ?

*R.* Pour dispute[illegible] ce sujet, il faut préalablement contester l'authenticité de toutes les Histoires, qui déposent que les Chrétiens n'ont souffert que pour leur Religion. Tacite dit que Néron ne les fit brûler que parce que leur Religion leur avoit attiré la haine de toute la terre. Suétone, dans la vie de Néron, dit que l'on condamna aux supplices les Chrétiens, espece d'hommes attachés à une superstition nouvelle & pernicieuse. « Je » ne sais, dit Pline, sur quoi tombe l'information » que l'on fait contre les Chrétiens, ni jusqu'où » l'on doit porter leur punition ? Est-ce le nom » seul qu'il faut punir en eux, ou sont-ce les cri- » mes attachés à ce nom ? Cependant voici la » régle que j'ai suivie dans les accusations inten- » tées contre eux. Je les ai interrogés s'ils étoient » Chrétiens; quand ils l'ont avoué, & qu'ils ont » persisté une seconde & une troisieme fois, je les » ai envoyé au supplice. » Trajan répond à Pline qu'il a bien fait; qu'il ne faut point faire perquisition des Chrétiens; mais que s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir : *conquirendi non sunt; si deferantur & arguantur, puniendi sunt*; que s'ils renient le Christianisme & sacrifient aux Dieux, il faut leur pardonner. Maximin dit que les Empereurs s'étoient appliqués à remettre dans le bon chemin ceux qui s'en étoient écartés, & à les obliger à adorer les Dieux de l'Empire; mais que les Chrétiens se précipitoient d'eux-mêmes, avec une témérité aveugle, dans les

Annal. L. 15.

Sueton. in *Nerone.*

Lib. 10, Epist. 97.

Epist. 98.

*Ad Sab. Epist. apud Euseb.*

derniers périls, & que rien ne pouvoit vaincre leur obstination. Il s'exprime en un autre endroit en ces termes : « Nos Prédécesseurs, Dioclétien » & Maximien, voyant que presque tout le monde » renonçoit au culte des Dieux pour se faire » Chrétien, ordonnerent avec grande justice que » ceux qui auroient quitté leur Religion seroient » contraints par les supplices à la reprendre. » Cinquante ans auparavant l'Empereur Valérien avoit déja ordonné que les Evêques, les Prêtres, les Diacres fussent punis de mort ; que les Sénateurs, les Chevaliers Romains, les hommes de qualité qui se feroient Chrétiens fussent dépouillés de leurs biens & de leur dignité ; & que, si après cela ils persévéroient dans leur attachement à la Religion Chrétienne, ils fussent condamnés à mort. Malgré tout cela & cent autres témoignages que nous pourrions alléguer, de prétendus Savants nous disent que les Chrétiens n'ont pas souffert pour leur Religion. — Fût-il vrai que les persécuteurs aient cherché des prétextes pour couvrir leur tyrannie, il seroit vrai aussi que les Chrétiens pouvoient s'en délivrer en apostasiant ; c'est donc toujours la Religion qui leur coûtoit la vie.

## §. VII.

D. N'est-ce pas peut-être la persécution même qui a opiniâtré les Chrétiens dans leur Religion ?

*R.* Telle est la maniere de raisonner de nos Philosophes ; d'abord ils nient le fait, ensuite ils disputent sur le motif ; enfin débusqués par-tout, ils chicanent sur les conséquences. Convaincus que les persécutions formoient un excellent argument en faveur du Christianisme, ils ne voyoient d'autre ressource que de nier les persécutions : for-

cés dans ce retranchement, ils ont prétendu que ces persécutions avoient eu un tout autre objet que la Religion : enfin ils ont imaginé que les persécutions étoient une preuve contraire à la divinité de son établissement. Quand on se livre à l'enthousiasme de la haine, l'on voit tout ce que l'on veut, c'est-à-dire, que l'on voit tout, & que l'on ne voit rien; on voit tout ce qui n'est pas, & rien de ce qui est.... Tantôt les Chrétiens se sont multipliés, parce qu'on les a laissés en paix; tantôt ce sont les souffrances qui les ont attachés à leur Religion, & qui les ont affermis dans une croyance qui leur coûtoit si cher; en même temps ils assurent que le Paganisme fut détruit par la persécution. Absurdités, contradictions philosophiques. — On souffre pour la Religon à mesure qu'on y est attaché; mais on n'y est pas attaché à mesure qu'on souffre pour elle. — Les Païens embrassoient le Christianisme à la vue des tourments & de la mort des Chrétiens; par quelle maxime expliquer ce phénomene ? Ce n'est pas la paix du Christianisme qui les y invitoit, puisqu'ils voyoient mourir les Chrétiens; ce n'est pas l'opiniâtreté inspirée par les souffrances, puisqu'ils étoient Païens, & qu'ils n'avoient rien souffert (*a*).

---

(*a*) Les délires philosophiques touchant l'effet des persécutions, ont tellement pris faveur chez l'Abbé Coyer, qu'il assure que la secte des Hernhüters n'est restée petite & obscure, que parce qu'elle a manqué de persécution. (Voyage d'Ital. & de Holl. T. 2, p. 280.) Mais quelle persécution a souffert le Mahométisme, l'Arianisme, le Schisme des Grecs ? Quelle persécution le Luthéranisme a-t-il souffert en Danemarck & en Suéde, où il s'est établi par la révolution d'un moment ? L'Edit de Henri VIII, qui introduisit tout-à-coup une nouvelle Religion dans

D. N'est-il pas vrai que lorsqu'une croyance nous coûte de grands sacrifices, on y est nécessairement attaché?

*R.* Les anciens Philosophes Arabes, toujours ridiculisés par les modernes, mais souvent plus raisonnables qu'eux, auroient dévoilé ce sophisme par deux mots connus dans l'Ecole des vieilles distinctions: *A priori, concedo; à posteriori, nego.* On fait à la Religion des sacrifices, parce qu'on y est attaché; mais l'on n'y est pas attaché parce qu'on lui fait des sacrifices; quoique ces sacrifices, adoucis par de grandes consolations, par une espérance ferme & éclairée, puissent augmenter notre attachement à la vraie Foi.

D. M. Dodwel, si connu par un Livre écrit contre la gloire des Martyrs, n'a-t-il pas prouvé que le desir de la célébrité & d'un vain honneur, étoit un des motifs qui soutenoit le courage des Chrétiens dans les tourments?

*R.* M. Dodwel a avancé sans aucune apparence de preuve, une imputation si injurieuse aux grands hommes qui sont morts pour la Foi, & si clairement démentie par la simple vue des faits. 1.° Les nouveaux convertis, aussi-tôt traînés au supplice, n'avoient pas le temps de se faire à ce beau systême d'honneur, dont l'adoption suppose une longue préparation, & une imagination nourrie

---

toute l'étendue d'un grand Royaume, peut-il être regardé comme une persécution contre la secte qu'il fondoit? &c. Pourquoi le Jansénisme, poursuivi par tout le zèle du premier Clergé de l'Eglise, tremblant sous le courroux d'un Monarque puissant & absolu, est-il toujours resté foible & petit? Avouons que les Philosophes ne consultent ni les faits, ni la raison; ils en imposent aux ignorants, & cette gloire les flatte assez pour leur suffire.

dans tous les écarts du délire. 2.° La belle gloire que d'être exécuté & rendu infame aux yeux de tout l'Empire Romain, & admiré dans une secte méprisée & persécutée ! — Ces extravagantes suppositions ont fait dire à M. Burnet, Evêque Anglican de Salisburi, dans une Lettre écrite à M. Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinosa n'autoient pu avancer des choses plus absurdes & plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-» t-il, vous n'avez point reconnu vos fautes, » comme vous l'auriez dû faire publiquement.... » Je puis vous assurer que j'aimerois mieux ne » savoir lire ni écrire que d'étudier ou de faire » des Livres dans les vues que vous vous êtes » proposées depuis plus de trente ans. Vous aimez » les nouveautés & les paradoxes, & vous em-» ployez votre savoir pour les établir.... J'estime, » comme je le dois, plusieurs bonnes & belles » qualités que vous possédez, mais je déplore » votre malheur dans tout ce que vous avez fait » de répréhensible. » M. Chishull, Bachelier en Théologie, & Membre de l'Université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de Savants qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger & de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, dit-il, » diminuer la réputation à laquelle il a droit de » prétendre; mais je veux rabaisser cette auto-» rité, à la faveur de laquelle il répand ses erreurs. » Je crois que le genre-humain a plus de droit à » la connoissance de la vérité, que l'Auteur n'en » a à la réputation dont il jouit par un savoir faux » & mal employé. »

Diction. de Chaufiepié, art. *Dodwel.*

## §. VIII.

D. Ne peut-on pas attribuer la ruine de l'idolâtrie à la violence des Empereurs Chrétiens?

*R.* 1.° Constantin, premier Empereur Chrétien, n'a regné qu'au quatrieme siécle de l'Eglise. Nous avons démontré que le nombre des Chrétiens étoit prodigieux, que les Temples des Païens étoient presque déserts dès le premier siécle; dans le second & le troisieme c'étoit bien autre chose encore. Voilà donc l'idolâtrie bien affoiblie, avant que le Christianisme fût sur le trône.

2.° Ceux qui font valoir cette réflexion démentie par les faits oublient sans doute leur maxime: *Qu'on s'attache à une Religion à mesure qu'on souffre pour en défendre la vérité.*

3.° Quelques menaces, quelques Edits pleins de modération contre les Sacrifices publics & les Solemnités païennes ont suffi pour réduire au néant la Religion dominante de l'Empire. Quelle différence entre cette conduite du premier Empereur Chrétien & les flots de sang que ses Prédécesseurs avoient répandus pour exterminer le Christianisme! trois siécles de persécutions n'ont pu l'ébranler, & un siécle de discrédit suffit pour faire tomber le Paganisme. L'idolâtrie qui avoit pour elle les préjugés de l'éducation & la force de l'habitude, qui attiroit les hommes par le brillant du spectacle, & par les attraits encore plus forts des passions; l'idolâtrie que l'homme s'étoit formée exprès pour satisfaire son cœur, ne peut tenir contre la force des Loix; de simples menaces suffisent pour précipiter sa chûte: à peine quelques poignées d'un Peuple mutiné veulent exposer leur vie pour la défense d'une Religion si complaisante;

& le Christianisme encore tout récent, qui avoit contre lui tous les préjugés & toutes les inclinations de l'homme, qui ne sembloit fait que pour révolter ses sens & humilier sa raison; le Christianisme foible dans ses commencements, & ne comptant encore que quelques sectateurs, ose tenir tête à tout l'Empire armé contre lui, se multiplie par les efforts mêmes que l'on fait pour le détruire. Quel contraste! nos adversaires ont-ils prévu le parallele qu'ils nous donnent occasion de faire? Les Loix de Constantin peuvent avoir servi à faire de nouvelles conversions, mais elles servirent encore bien davantage à découvrir les anciennes; c'est alors que l'on vit clairement les progrès que le Christianisme avoit faits sous les regnes précédents. La multitude même & la rapidité des conversions font assez voir que l'ouvrage étoit déja bien avancé, & qu'un nombre infini de gens n'attendoient que le moment favorable pour se déclarer.

4.° Un homme très-connu par sa haine contre toute Religion, mais subjugué par la vérité & l'évidence des faits, a raisonné sur cette matiere d'une maniere bien glorieuse au Christianisme: « On » ne voyoit plus dans le Paganisme vieilli que les » fables de son enfance, l'ineptie ou la méchanceté » de ses Dieux, l'avarice de ses Prêtres, l'infamie & » les vices des Rois qui soutenoient ces vices & ces » Prêtres. Alors le Peuple qui ne connoissoit que » ses Tyrans sur la terre, chercha un asyle dans le » ciel. Le Christianisme vint le consoler & lui apprendre à souffrir. Tandis que les vexations & les » débauches du Trône sappoient le Paganisme avec » l'Empire, des sujets opprimés & dépouillés, qui » avoient embrassé les nouveaux dogmes, ache-

Hist. philos. & polit. du Commerce, &c, T. 7. p. 2.

» voient cette ruine par l'exemple de toutes les » vertus. »

## ARTICLE IV.

### *Les Martyrs.*

### §. I.

D. Les Martyrs sont-ils un argument solide de la vérité du Christianisme?

*R.* On pourroit dire que les Martyrs sont plutôt des témoins que des preuves de la vérité de leur foi; mais 1.° puisque la multitude & l'autorité des témoins sont une excellente preuve, lorsqu'il s'agit de faits, l'on peut dire que les Martyrs sont un grand argument en faveur du Christianisme. 2.° Quiconque envisagera sans préjugé, la durée, l'étendue & les horreurs du massacre qui a moissonné l'Eglise naissante, sera forcé de reconnoître dans la fermeté de ses Héros une vertu surnaturelle, un courage émané de Dieu & invincible comme lui (*a*).

D. Toutes les Religions n'ont-elles pas eu leurs Matyrs? N'a-t-on pas vu des Philosophes faire le Martyrologe de toutes les Nations?

---

(*a*) Un Littérateur appliquoit avec beaucoup de justesse à la Religion des Chrétiens, ces beaux vers d'Horace:

*Duris ut ilex tonsa bipennibus*
*Nigræ feraci frondis in Algido,*
*Per damna, per cædes, ab ipso*
*Ducit opes animumque ferro....*
*Merses profundo, pulchrior evenit.*
*Luctère, multâ proruet integrum*
*Cum laude victorem:....*

fier sa vie pour attester qu'il a vu ce qu'il n'a pas vu en effet.

D. Quoique cette réponse paroisse appuyée de toute l'autorité de l'Histoire, ne pourroit-on pas douter de quelques-unes des différences qu'elle suppose ? Par exemple, n'y a-t-il point eu parmi les Protestants des hommes sages & vertueux qui sont morts pour leur Foi ? Est-il bien sûr que les Apôtres ont souffert le martyre pour attester la vérité de leur prédication ?

*R.* Quand toutes les distinctions que je viens de remarquer n'auroient pas lieu à l'égard de tous les Martyrs de l'erreur, la totalité formeroit toujours un mur de séparation que rien ne seroit capable d'ébranler. Mais 1.° les Protestants de bonne foi avouent que les plus illustres de leurs prétendus Martyrs ont été condamnés pour d'autres raisons que celles de la Religion qu'ils professoient. Un Crammer, par exemple, Primat d'Angleterre, dont les fourberies, les mauvaises mœurs, les variations sur la Religion sont assez connues : un Claude Brousson, atteint & convaincu de trahison & de conspiration contre l'Etat. On trouvera dans ces Martyrologes, des rébelles, des Martyrs forcés, dont les procédures criminelles font un contraste assez remarquable avec les Actes de nos Martyrs. — 2.° Pour ce qui est de la mort des Apôtres, on ne peut douter du martyre de S. Jacques, des saints Pierre & Paul, de S. Jacques le mineur. Quant aux autres, S. Polycarpe, S. Clément d'Alexandrie, affirment que tous ont été Martyrs. Leur témoignage & la tradition constante des Chrétiens suppléent abondamment à l'authenticité qui manque à leurs Histoires. Aucun ancien Auteur n'a contesté le martyre des Apôtres, si on excepte un

certain Héracléon, hérétique Valentinien qui condamnoit la mort pour Jésus-Christ. Le canon de la Messe, piece de la premiere antiquité, les met tous, avec plusieurs de leurs Disciples, au nombre des Martyrs. *Memoriam venerantes..... beatorum Apostolorum & Martyrum tuorum, Petri & Pauli, Andreæ, Jacobi, Joannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis, & Thadæi, &c. — Cum beatis Apostolis & Martyribus, cum Joanne, Stephano, Matthiâ, Barnabâ, &c.* — Mais quand les Apôtres & leurs Disciples n'auroient pas souffert le martyre, ils étoient du moins tous prêts à le souffrir; & ils s'y sont exposés plusieurs fois sans varier jamais dans leur témoignage au milieu des plus grands dangers. Ce témoignage a donc toute la force qu'on peut desirer dans ce genre de preuve.

## §. II.

D. Outre le témoignage que les vrais Martyrs rendent à la vraie Religion, n'y a-t-il pas quelque réflexion simple que toute espece de martyrs fait naître contre les Philosophes Athées ou Déistes?

*R.* Ces Messieurs en cherchant des Martyrs dans toutes les Religions ne font pas attention que tous ces Martyrs, vrais ou faux, prouvent contre eux combien la persuasion d'une autre vie est indépendante de tout culte & de toute Religion; combien ces principes: *Qu'il faut tout sacrifier à la vraie Foi; qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, que la mort de ses Serviteurs est précieuse à ses yeux, qu'il saura nous dédommager de tous les maux que les hommes nous auront fait souffrir, &c.* combien, dis-je, ces maxi-

mes sont profondément gravées dans les cœurs des hommes en général. La fausse application que quelques Sectaires en ont faite à leur croyance, en prouve la réalité & la force. Le raisonnement que fait S. Ambroise au sujet des vrais Martyrs, peut se faire au sujet de tous les Martyrs : *Dùm mortis tolerantia indubitanter excipitur, spes immortalitatis evidenter asseritur. Nunquam enim hanc vitam tam constanter expenderent, nisi esse alteram perfectâ definitione sentirent.*

*In nat. SS. Nazarii & Celsi.*

## ARTICLE V.

### *Les saints Peres.*

D. QUOIQU'UN grand nombre des Peres de l'Eglise n'ait pas souffert la mort pour Jésus-Christ, leur témoignage n'est-il pas approchant de celui des Martyrs ?

*R.* Il est indubitable par la vie & les écrits de ces grands hommes qu'ils étoient effectivement dans la disposition d'attester de leur sang la vérité du Christianisme, & qu'ils l'ont professé & enseigné avec tout le zèle & toute la force des Martyrs ; mais indépendamment de cette disposition, leurs grandes lumieres, & le soin qu'ils eurent d'approfondir les preuves de la Religion, sont un grand préjugé contre l'incrédulité. Est-il croyable qu'un Chrysostôme, un Jérôme, un Augustin, un Tertullien, un Origene aient ignoré les preuves d'une Religion à laquelle ils étoient si attachés ? On trouve, dans le Traité de ce dernier contre Celse, presque toutes les objections des Incrédules modernes, avec les réponses dont se

servent encore aujourd'hui les Apologistes de la Religion. Plusieurs avoient été Païens, comme Justin, Tertullien, Cyprien, Clément d'Alexandrie, &c. Des Philosophes se laissent-ils réfuter sans se sentir accablés du poids des raisons?... Le Paganisme étoit désavoué par tous les grands hommes de l'antiquité; les Socrates, les Platon, les Aristote, les Cicéron le regardoient avec mépris: le Christianisme a toujours réuni les suffrages des hommes éclairés. Qu'on nous montre des Ambroise, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Cyrille, des Athanase, &c. défenseurs de l'Alcoran & des superstitions Chinoises.

D. Ne trouve-t-on pas dans les Ecrits de ces hommes célèbres, des erreurs, des raisonnements foibles, des allégories forcées, des réflexions trop mystiques?

*R.* Quelque défaut que puissent avoir les Ecrits des Peres, on ne peut leur refuser de grandes connoissances, une force & une étendue de génie incompatible avec leur attachement à la Religion de Jésus-Christ, si cette Religion n'étoit point à l'épreuve de l'examen le plus rigoureux. Personne n'a jamais prétendu attribuer à aucun d'eux le privilege de l'infaillibilité: mais leurs erreurs sont de peu de conséquence, & n'affoiblissent point le témoignage qu'ils ont rendu à la Foi. — Dans leurs grands & longs ouvrages il y a sans doute de l'inégalité; mais ce qu'il est bon de ne pas perdre de vue, c'est le goût des siécles où ils ont écrit. Les observations & les allégories peu naturelles qu'on reproche à quelques-uns n'étoient pas destinées à expliquer proprement le Texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les Infidèles. Ces hommes zélés fai-

sissoient toutes les occasions d'instruire & d'édifier; de porter à la vertu, de parler des Mysteres de la Foi (*a*)..... L'Ecriture sainte leur étoit si familiere, & ils prenoient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des applications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral.... Les Chrysostome, les Léon, les Cyprien, les Tertullien, & beaucoup d'autres n'ont pas besoin de cette justification; la force de leurs raisonnements égale la rapidité de leur éloquence. Vincent de Lerins disoit de ce dernier, que *ses écrits renfermoient autant de sentences que de paroles, & que ces sentences étoient autant de victoires.*

## ARTICLE VI.

### *Effets du Christianisme.*

### §. I.

D. QUELLE EST la réfutation la plus sensible & la plus victorieuse de tous les égarements de l'incrédulité?

*R.* C'est la conduite d'un homme qui vit selon les Loix du Christianisme. Rien ne montre mieux la foiblesse de la Philosophie profane que le tableau d'un vrai Chrétien, qui exprime dans ses

(*a*) *Quid enim? dùm omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur.* Phil. I.—III. *Ex his quæ animus novit, surgat ad incognita quæ non novit: quatenùs exemplo visibilium se ad invisibilia rapiat, & per ea quæ usu didicit, quasi confricatus incalescat.* Greg. M. Hom. XI. in evang.

mœurs l'esprit de la Loi qu'il professe. C'est ici le cas de dire, qu'on connoît l'arbre par les fruits, & la cause par ses effets. Les paroles des Philosophes sont magnifiques, disoit S. Cyprien, mais la vie des Chrétiens est une philosophie de fait; les raisonnements sont d'un côté & les actions de l'autre (*a*). Un Philosophe inconséquent, qui réfute lui-même ses erreurs, rend à cette vérité un hommage précieux. « Une derniere ressource à » employer contre l'Incrédule, c'est de le tou» cher; c'est de lui montrer un exemple qui l'en» traîne, & de lui rendre la Religion si aimable, » qu'il ne puisse lui résister..... Quel argument » contre l'Incrédule que la vie d'un Chrétien! » Y a-t-il ame à l'épreuve de celui-là? Quel ta» bleau pour son cœur, quand ses amis, ses en» fants, sa femme concourent tous à l'instruire » en l'édifiant! quand sans lui prêcher Dieu dans » leurs discours, ils le lui montrent dans les ac» tions qu'il inspire, dans les vertus dont il est » l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui » plaire! quand il verra briller l'image du Ciel » dans sa maison! quand une fois le jour, il sera » forcé de se dire: Non, l'homme n'est pas ainsi » par lui-même, quelque chose de plus qu'hu» main regne ici (*b*). »

J. J. Rousseau.

(*a*) *Nos autem, fratres dilectissimi, qui Philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam sed veritate præferimus, qui virtutum conscientiam magis quam jactantiam novimus; qui non loquimur magna, sed vivimus quasi servi & cultores Dei.* Cyprian. de bono patientiæ. Serm. 3.

(*b*) Quand la Philosophie est sage, son langage rend quelquefois celui des Apôtres & des Saints. Le Citoyen de Genève raisonne ici à-peu-près comme S. Pierre: *Conver-*

D. Malgré la sainteté de la Loi Chrétienne, n'y a-t-il pas un grand nombre de ses Sectateurs qui se déshonorent par tous les vices des Païens ?

L. 1, ch. 5, §. 3.

R. Nous avons fait voir la frivolité de cette observation, en traitant des effets de la Religion en général. Nous ajouterons, 1.° que, pour s'en prévaloir contre le Christianisme, il faudroit montrer qu'un Chrétien vivant selon la Foi, ne vaudroit pas mieux qu'un Païen, qu'un Mahométan, qu'un Chinois vivant selon la sienne. 2.° Malgré les crimes des Chrétiens, les bons effets du Christianisme sont sensibles pour peu qu'on connoisse les mœurs & le gouvernement des Nations Païennes; l'on ne peut que bénir la Providence d'avoir éclairé les hommes par une Religion qui les a si heureusement changés. A mesure qu'elle s'est étendue dans le monde, le monde s'est renouvellé, & a vu croître les fruits de l'honnêteté & de la vertu sur les ruines du vice & des plus monstrueux désordres. S. Paul, témoin oculaire de cette révolution, ne craignoit point d'être démenti, en rappellant sans cesse aux Fidèles ce qu'ils avoient été avant leur conversion, & ce qu'ils étoient devenus depuis (*a*). Ce qu'est un

*Ego quasi terebinthus extendi ramos meos, & rami mei honoris & gratiæ. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, & flores mei fructus honoris & honestatis.* Eccli. 24.

---

*sationem vestram inter gentes habentes bonam, ut ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum in die visitationis.* I. Pet. 2.

(*a*) *Eramus enim aliquandò & nos insipientes, increduli, errantes, servientes desideriis & voluptatibus variis, in malitiâ & invidiâ agentes, odibiles, odientes invicem. Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei, &c.* Ad Tit. Cap. 3. — *Et hæc quidem fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis, &c.* 1. Cor. 6. — *Fuistis enim aliquandò tenebræ, nunc autem lux in Domino,* Ephes. 5.

flambeau brillant porté dans un lieu de ténèbres; ce qu'est l'astre du jour quand il chasse les ombres de la nuit; c'est ce qu'a été le Christianisme pour l'univers.

D. Pourquoi donc nos Philosophes ne cessent-ils point de faire le parallele des Chrétiens avec les Païens & les Infidèles, & de donner toujours à ceux-ci la préference sur ceux-là?

*R.* D'où vient qu'il n'y a rien de si évident sur quoi on ne puisse s'aveugler? D'où vient que les passions égarent l'esprit, & que le goût des paradoxes renverse toutes les idées reçues? Au reste, il paroît certain que, dans cette conduite des Philosophes, il y a moins d'ignorance & d'aveuglement que de malice & d'envie de tromper les simples. Car veulent-ils sérieusement nous cacher les désordres publics, approuvés, autorisés, sacrés chez les Nations qu'ils exaltent le plus, tels que les Grecs & les Romains, &c. Ne savons-nous pas que la modestie, la pudeur, la décence étoient bannies de Sparte;... que le libertinage des Lacédémoniens étoit passé en proverbe dans toute la Grèce; que le vice contre nature avoit infecté toutes ces Nations;... que les Athéniens étoient un Peuple frivole, inconstant, jaloux, superstitieux, voluptueux, ingrat, injuste & cruel; que leur République étoit sans cesse en combustion; toujours tumultueuse, agitée perpétuellement par les brigues & les factions, & livrée à la fougue du plus vil harangueur;... que le Peuple Romain, tout composé de soldats, eut toujours le caractere injuste, violent, féroce?... Nous avons lu dans Tacite, dans Suétone, dans Ammian Marcellin, les terribles effets des spectacles barbares de l'Amphithéâtre; dans Ovide, dans Juvenal, l'in-

fluence qu'avoient sur les mœurs les obſcénités des Comédiens & des Pantomimes; dans Térence & dans Lucien, les impreſſions funeſtes que faiſoient les ſtatues & les tableaux deshonnêtes expoſés dans les Places publiques (*a*); dans Ovide, les prieres criminelles que les Païens adreſſoient à leurs Dieux; dans tous les Hiſtoriens du temps, nous avons vu les excès horribles d'impudicité qui étoient conſeillés par les Philoſophes, ou conſacrés par la Religion; les outrages faits à l'humanité par la maniere dont on traitoit les eſclaves; la barbarie des combats de Gladiateurs, les ébranlements continuels des Etats par les ſéditions & les guerres civiles; les maſſacres fréquents des Princes & des Rois; l'extravagance révoltante de l'idolâtrie. Il eſt inutile d'étendre ce tableau après ce que
L. 3, ch. 2, §. 2. nous avons dit ci-deſſus avec M. Boſſuet, après ce qu'on a lu dans l'*Origine des Loix*, par M. Goguet, T. 5 & 6; dans l'*Apologie de la Religion*, Chap. 11; dans le *Dictionnaire philoſophique de la Religion*, T. 1, p. 348, &c. &c. Un demi-ſiécle de Paganiſme préſente infiniment plus d'excès énormes qu'on n'en trouve dans toutes les Monarchies Chrétiennes depuis que le Chriſtianiſme regne ſur la terre.

---

(*a*) Quand on ignoreroit l'Hiſtoire de Rome & de la Grèce, les ruines d'Herculanum ſerviroient de preuve parlante à cette aſſertion. M. Fougeroux Bondaroy (*Recherches ſur les ruines, &c.*) travaille à affoiblir la force de ces preuves par des explications auxquelles il eſt impoſſible d'acquieſcer. — *Sapientiam enim prætereuntes, non tantùm in hoc lapſi ſunt ut ignorarent bona, ſed & inſipientiæ ſuæ reliquerunt hominibus memoriam ut in his quæ peccaverunt, nec latere potuiſſent.* Sap. 9.

## §. II.

D. N'eſt-ce pas à la Philoſophie & à la culture des Lettres qu'il faut attribuer la révolution dont vous faites honneur au Chriſtianiſme ?

*R.* La Philoſophie & les Lettres ont été cultivées par les Grecs & les Romains, comme par les Chrétiens, & n'ont rien changé à l'état des choſes ; d'où nous ſommes en droit de conclure que cette réforme eſt l'ouvrage du Chriſtianiſme. Cette conſéquence eſt reconnue par des hommes que les Philoſophes reſpectent. « Nos Gouvernements » modernes, dit J. J. Rouſſeau, doivent incon- Emile. T. 3, » teſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide p. 200. » autorité & leurs révolutions moins fréquentes. » Il les a rendu eux-mêmes moins ſanguinaires : » cela ſe prouve par le fait, en les comparant » aux Gouvernements anciens. La Religion mieux » connue, écartant le Fanatiſme, a donné plus de » douceur aux mœurs chrétiennes. Ce change- » ment n'eſt point l'ouvrage des Lettres, car par- » tout où elles ont brillé, l'humanité n'a pas été » plus reſpectée. Les cruautés des Athéniens, des » Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chi- » nois en font foi. Que d'œuvres de miſéricorde » ſont l'ouvrage de l'Evangile ! Que de reſtitu- » tions, que de réparations la confeſſion ne fait- » elle pas faire chez les Catholiques ! » M. de Mon- Eſp. des Loix, teſquieu appuie ce ſentiment de Rouſſeau : « Pen- L. 24, ch. 3. » dant que les Princes Mahométans donnent » ſans ceſſe la mort & la reçoivent, la Religion » chez les Chrétiens rend les Princes moins timi- » des, & par conſéquent moins cruels. Le Prince » compte ſur ſes Sujets, & les Sujets ſur le Prince. » Choſe admirable ! la Religion Chrétienne, qui

» ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre
» vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci... —
» C'est la Religion Chrétienne qui; malgré la gran-
» deur de l Empire & les vices du climat, a empê-
» ché le Despotisme de s'établir en Ethiopie, & a
» porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Eu-
» rope & ses Loix.... Que l'on se mette devant
» les yeux, d'un côté les massacres continuels des
» Rois & des Chefs Grecs & Romains, & de
» l'autre la destruction des Peuples & des Villes
» par ces mêmes Chefs; Thimur & Gengiskan qui
» ont dévasté l'Asie; & nous verrons que nous
» devons au Christianisme & dans le gouverne-
» ment un certain droit politique, & dans la
» guerre un certain droit des gens que la nature
» humaine ne sauroit assez reconnoître..... »;

Etude de la polit. p. 401. « C'est à la Religion Chrétienne, dit M. Beauso-
» bre, qu'on doit un système de gouvernement
» plus juste, plus libre, plus éclairé. On lui doit
» encore la vertu d'observer les Loix de l'huma-
» nité au milieu des guerres les plus cruelles.. . »
Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau (*a*), au commencement du cinquieme siécle, « les Loix
» & la Religion gouverner presque seules un pays
» abandonné par la foiblesse de ses légitimes Sou-
» verains; survivre à l'autorité de ceux-ci; triom-
» pher d'un Peuple conquérant; adoucir ses
» mœurs; lui donner des principes d'une admi-
» nistration réglée, & servir ainsi de sauve-garde
» aux vaincus contre la fureur & l'insolence des
» vainqueurs ». La même chose arriva en Italie

(*a*) *Leçons de Morale & de Physique, rédigées par les ordres & d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin, pour l'instruction de ses enfans.*

lui

lors de l'incursion des Huns.... « Quelle autre » Religion, dit un célèbre Magistrat (a), a l'avan» tage d'avoir fait disparoître les horreurs du des» potisme, le spectacle de la servitude, le mépris » de l'humanité, & toute la férocité des anciens » Peuples ? »

§. III.

D. D'où viennent donc la haute sagesse & les vertus sublimes des Chinois, qui n'ont pas été formés par les leçons du Christianisme ?

*R.* 1.° Ceux qui se disent si pénétrés de la sagesse des usages, des mœurs & de la Religion des Chinois, devroient témoigner leur estime pour tout cela par d'autres preuves que par des déclamations philosophiques & des injures contre les Chrétiens. Aucun Sage en Europe n'a encore embrassé les Loix, les usages, les mœurs, la Religion des Chinois : mais à la Chine, des Princes, des Lettrés & un Peuple innombrable ont professé le Christianisme avec toute la fermeté des premiers Martyrs. Quand M. de Voltaire aura sacrifié ses biens, sa liberté, sa vie, à la morale & à la Religion des Chinois, nous examinerons de plus près ce qu'il en faut penser.

2.° Toutes ces merveilles qu'on nous raconte des Chinois sont réfutées par des faits & par le témoignage des hommes les mieux instruits de l'état de ce Peuple, si cher aux Philosophes. L'Amiral Anson nous peint les Chinois comme un Peuple lâche, poltron, esclave, perfide, très-peu industrieux, excepté dans l'art de tromper & de

(a) M. Séguier, Avocat-Général au Parlement de Paris. Réquisit. du 18 Août 1770.

mentir, d'une avarice & d'une fripponnerie inconcevables. Les enfants mêmes savent à la Chine, que les Marchands ont de fausses aulnes & de fausses balances; & que si on les leur ôtoit aujourd'hui, ils en feroient demain de nouvelles: la seule preuve qu'on ait de leur bonne foi, c'est l'inscription qui est à l'entrée de leurs boutiques: *Pouhou*, ici on ne trompe personne. Les Mandarins, quoique Lettrés & Disciples de Confucius, se servent de l'autorité des Loix, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent; presque toutes les punitions se réduisent à des amendes, & c'est sur ce fonds que sont assignés les plus clairs revenus de ceux qui composent les Tribunaux. Ces sages Magistrats ont fait tant de progrès dans la morale, qu'ils s'entendent souvent avec les voleurs pour détrousser les étrangers; & quand les scélérats qu'ils protégent ne sont pas fidèles à payer la protection, pour lors ils les punissent en confisquant tous les vols à leur profit. Le droit des gens est si bien connu à la Chine, qu'en 1743 on n'y pouvoit pas concevoir comment l'Amiral Anson, qui s'étoit rendu maître d'un gallion d'Espagne, n'avoit pas commencé par faire massacrer tout l'équipage. Dans ce même temps les Matelots Anglois, après avoir sauvé la Ville de Canton d'un incendie général sous les yeux même du Viceroi, furent obligés de servir de sauvegarde aux Marchands Chinois, pour les préserver d'être pillés par la populace. Tel est le bon ordre & la police des Villes de la Chine. Le Voyageur Anglois observe que leur morale, même spéculative, est très-bornée & très-imparfaite, leur gravité &

Voyage de Georges Anson, L. 3, ch. 7.

leur politesse une pure affectation; que les Magistrats y sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité; le Gouvernement foible, exposé à être envahi par une poignée d'aventuriers. L'on sait d'ailleurs que c'est le bâton, & non point les loix & la morale, qui gouverne la Chine. Ce jugement d'Anson est confirmé par J. J. Rousseau, *Œuvres diverses*, *T.* 1, *p.* 14; par Montesquieu, *Esprit des Loix*, *L.* 8, *c.* 21, *L.* 14, *c.* 20, *L.* 12, *c.* 7, *L.* 16, *c.* 8; par des Missionnaires qui ont passé leurs jours dans cet Empire, *Lettres édif.* 24. *Recueil*, *p.* 65, *&c.* & tout récemment par l'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, qui, malgré les paradoxes & les erreurs dont il a défiguré son Ouvrage, est celui qui a le plus victorieusement réfuté toutes les imaginations Européennes sur la sagesse & les vertus des Chinois. Le tableau qu'il fait de l'infanticide est des plus frappants, & suffit pour donner l'idée d'une Nation abominable. « Ou les Accoucheuses y étouffent T. 1, p. 63.
» les enfants dans un bassin d'eau chaude, & se
» font payer pour cette exécution, ou on les
» jette dans la riviere, après leur avoir lié au dos
» une courge vuide, de sorte qu'ils flottent en- Torreens
» core long-temps avant que d'expirer; les cris *Reise nach*
» qu'ils poussent alors, feroient frémir par-tout *China Fünfter Brief.*
» ailleurs la nature humaine; mais là on est ac-
» coutumé à les entendre, & on n'en frémit pas.
» La troisieme maniere de les défaire, est de les
» exposer dans les rues, où il passe tous les ma-
» tins, & sur-tout à Pékin, des tombereaux, sur
» lesquels on charge ces enfants ainsi exposés pen-
» dant la nuit; & on va les jeter dans une fosse,

» où on ne les recouvre point de terre, dans l'ef-
» pérance que les Mahométans en viendront tirer
» quelques-uns; mais, avant que ces tombereaux
» qui doivent les transporter à la voirie, survien-
» nent, il arrive souvent que les chiens, & sur-
» tout les cochons, qui remplissent les rues dans les
» Villes de la Chine, mangent ces enfants tout
» vivants. Je n'ai point trouvé d'exemples d'une
» telle atrocité, meme chez les Anthropophages
» de l'Amérique. Les Jésuites assurent qu'en un
» laps de trois ans, ils ont compté neuf mille sept
» cents deux enfants ainsi destinés à la voirie:
» mais ils n'ont pas compté ceux qui avoient été
» écrasés à Pékin sous les pieds des chevaux, ou
» des mulets, ni ceux qu'on avoit noyés dans les
» canaux, ni ceux que les chiens avoient dévorés,
» ni ceux qu'on avoit étouffés au sortir du ventre
» de la mere, ni ceux dont les Mahométans s'é-
» toient emparés, ni ceux qu'on a défaits dans des
» endroits où il n'y avoit pas de Jésuites pour les
» compter. » Que penser des Philosophes qui exaltent les mœurs d'un Peuple de cette espece au-dessus de tous les fruits du Christianisme?

D. Ce que M. de Boulainvilliers & quelques autres Ecrivains nous disent des Turcs, n'est sans doute pas plus fondé que ce que M. de V. raconte des Chinois?

*R.* Il y a aujourd'hui plus de justice, d'humanité, de respect pour le droit des gens chez les Turcs que chez les Chinois, par la raison que ceux-là ont plus de commerce avec nous que ceux-ci. Mais il y a bien à rabattre de ce qu'en ont dit quelques enthousiastes admirateurs de tout ce qui n'est pas Chrétien. Les paradoxes de Bou-

lainvilliers & de l'Abbé du Bos, ont été bien réfutés par M. de Montesquieu (*a*). Nous avons vu le jugement qu'en portoit M. Porter. Il ajoute une réflexion au sujet des actions vertueuses que les Apologistes des Nations Infidelles rassemblent avec affectation pour en former le tableau de leurs mœurs. *A peine*, dit-il, *en arrive-t-il une en un siécle, & les Turcs eux-mêmes la citent souvent comme une chose tout-à-fait extraordinaire & merveilleuse* (*b*). Quelles que soient les mœurs d'un Peuple, les principes de la Loi naturelle ne sont jamais entiérement effacés. Il se trouve de temps en temps des cœurs droits qui réclament contre l'erreur & le désordre public : on l'a vu chez les Carthaginois, les Scythes, les Huns; on le voit encore chez les Iroquois & les Hurons. — La brutale & destructive polygamie des Turcs, l'amour contre nature, qui, suivant la remarque de Montesquieu, en a résulté, & a répandu une contagion générale; le systême de ne prêcher l'Alcoran qu'à coups de sabre, l'horrible despotisme de leur gouvernement suffisent pour faire contraster ce Peuple très-désavantageusement avec les Etats Chrétiens. M. de Condorcet, dans l'éloge de M. de la Condamine, fait de l'Empire Ottoman le tableau suivant. « Il alloit voir des Pays où les monuments de » l'antiquité & les productions de la nature étoient

L. 3, ch. 5. S. 3.

Observ. sur la Religion les Loix, &c, des Turcs. T. 2, p. 29.

Esp. des Loix. L. 16, ch. 6.

(*a*) Esprit des Loix. L. 23, ch. 3, 4; L. 16, ch. 6; L. 30, ch. 25, &c.

(*b*) On les trouvera toutes dans le nouveau *Dictionnaire hist. portat. par une Société de Gens de Lettres*. Les Rédacteurs n'en ont omis aucune. Ce Livre pourroit avoir pour titre : *Dictionnaire des vertus découvertes chez les Sarrasins, les Turcs, les Maures*, &c.

» également inconnus aux Peuples qui les habitent: » Le reste des antiques habitans de cet Empire y » gémit sous le joug d'une peuplade Scythe amol- » lie par le plaisir & avilie par l'esclavage, sans » presqu'avoir rien perdu de sa férocité naturelle. » Là, tandis que le Despote fait trembler ses es- » claves & tremble devant eux, le Peuple égale- » ment foulé par le Maître & ses Satellites, exposé » à toutes les injustices du Gouvernement, sans » arts, sans agriculture, sans lumieres, sans courage, » sans activité, sans vertus, sans mœurs, n'offre aux » yeux du Voyageur indigné, qu'une espece abru- » tie & dégénérée. » Un sage Politique appliquoit au Gouvernement des Turcs, & au Code des Loix Ottomanes, ces expressions dont Horace peignoit la cruelle fatalité :

*Te semper anteit sæva necessitas,*
*Clavos trabales & cuneos manu*
*Gestans ahenâ, nec severus*
*Uncus abest liquidumque plumbum.*

§. IV.

D. L'austérité & les pénitences des Brachmanes, des Bonzes, des Ymans, ne sont-elles pas supérieures à celles des Saints du Christianisme ?

*R.* Jamais les Chrétiens n'ont fait consister l'esprit de leur Religion dans des pénitences destructives. Celles que l'Eglise a approuvées sont sages & modérées, & ne ravissent point une vie dont l'homme n'est que le dépositaire. Ces Pénitents, Turcs ou Indiens, savent se dédommager dans l'occasion de leurs fastueuses austérités. La pénitence n'est vertu qu'autant qu'elle est produite par une

foi pure, une espérance éclairée, un repentir motivé par les vérités de la Religion & inspiré par l'esprit de Dieu. — La mortification extérieure, un air have, un visage triste & sévere, peuvent s'allier sans doute avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté; mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, & ce qu'aucune Secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur & la bonté.

## §. V.

D. Quoique le Christianisme se présente d'abord sous l'aspect le plus avantageux, Bayle n'a-t-il pas eu raison de dire qu'un Etat composé de vrais Chrétiens ne pourroit subsister?

R. Ce paradoxe qui a été réfuté victorieusement par l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, n'a réellement besoin d'autre réfutation que lui-même. Quoi! la pureté des mœurs, la charité, la justice, la bienfaisance, la fidélité à Dieu, qui font le caractere du Chrétien, feront la ruine d'un Etat? Il faudra que le libertinage, la haine, l'impiété s'en mêlent, & en assurent la conservation? Une pareille idée est digne de l'Auteur qui l'a conçue (*a*). L. 24. ch. 6.

---

(*a*) Bayle raisonne ici comme Corneille fait raisonner Photin dans la tragédie de Pompée. Il n'y a qu'un Machiaveliste insensé qui puisse adopter ces maximes destructives, & abominables:

Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
La justice n'est pas une vertu d'Etat.

D. Comment allier la sincérité & la droiture si recommandées par la Religion Chrétienne, avec la politique qui conserve l'Etat, en duppant ses ennemis ou ses rivaux?

*R.* La justice, la vertu en général, mais particuliérement la sincérité & la droiture fondent le bonheur des Etats comme celui des particuliers: sans parler des fruits qu'elles produisent au-dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocents, la paix profonde & l'heureuse abondance; ses récompenses au-dehors sont une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance & l'estime, qui sont les mêmes de Nation à Nation, que d'homme à homme. Par cette confiance qu'inspire un Peuple vertueux, il s'assure un Empire plus réel & plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses. Bien différente des petites finesses qui procurent le bien du moment par la perte de plus grands biens pour l'avenir, la vraie politique, fondée sur de grandes vues & de grandes vertus, fait sortir du bonheur de tous les autres, la gloire & le bonheur d'une famille, d'une société, d'un certain ordre de Citoyens, d'un Peuple entier; elle ne nous procure point d'avantages qui ne soient pour la suite le principe & le germe d'avantages plus réels & plus grands encore. L'art de tromper les hommes n'est

---

Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes:
Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre;
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre.

Mort de Pompée.

point l'art de les rendre heureux (*a*). Cette fausse prudence qu'on décore d'un nom superbe, & qui se réduit à un petit manége toujours incertain d'intrigues & de fourberies, n'est point la sagesse, & n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtoit moins sans doute pour être faux que pour être vertueux; se conduisant sans régle, elle ne peut réussir que par hasard, & doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; elle ne corrige une faute que par une autre, n'est occupée qu'à imaginer des ressources & des expédients, & ne s'apperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance & la haine.

D. La douceur inspirée par la Loi Chrétienne, ne suppose-t-elle pas une indifférence pour les choses de la terre qui rompt tous les liens de la société humaine? L'humilité & la patience si recommandées par l'Evangile, ne détruisent-elles pas la valeur militaire, nécessaire à la défense des Etats? Les passions qui sont les agents des grandes choses, le Chrétien ne doit-il pas les étouffer?

*R.* La douceur chrétienne n'est point du tout opposée à une défense raisonnable de ses possessions & de ses droits; en bannissant les fureurs de la haine & les excès de la vengeance, elle maintient au contraire, & resserre les nœuds de la société. C'est l'esprit de vérité, de douceur & de justice, disoit David, qui dirige merveilleusement les opérations des Guerriers, qui rend leurs

(*a*) « Bien penser, parler comme on pense, & agir » comme on parle, ce sont là, dit un vrai Politique, les » trois qualités essentielles à tout Prince qui veut gouver- » ner heureusement ses États. » *Lettres du C. de Tessin.*

armes redoutables, & assure la victoire sur les ennemis du Roi (*a*). — Le reproche que fait ici Machiavel à la Loi évangélique, est contredit par l'expérience & par les observations des plus grands ennemis de la Foi. Scanderbeg a-t-il cessé d'être Chrétien pour avoir gagné vingt-deux batailles contre les Ottomans? Le courage des Maccabées qui sacrifierent leur vie à la défense de leur Religion & de leur patrie, n'est-il pas approuvé dans nos Ecritures, & donné pour modele aux vrais Citoyens (*b*)? Les meilleurs Chrétiens ont toujours été les meilleurs guerriers. Le libertin tremble dans les dangers où le Chrétien prend sa force de l'espoir de l'immortalité (*c*). *Son extrême dévotion*, dit Voltaire en parlant du Marquis de Fénélon tué à Rocoux, *augmentoit encore son intrépidité; il pensoit que l'action la plus agréable à Dieu, étoit de mourir pour son Roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseroient ainsi, seroit invincible.* Nous ajouterons au témoignage de l'Oracle de nos Philosophes, celui d'un Poëte Païen, qui, sans y songer, fait le tableau d'un Soldat Chrétien:

Histoire de Louis XV. T. 1, p. 209.

---

(*a*) *Propter veritatem & mansuetudinem & justitiam, & deducet te mirabiliter dextera tua. Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent, in corda inimicorum Regis.* Psal. 44.

(*b*) *Meliùs est nos mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ & Sanctorum.* L. Macc. 9. *Absit rem istam facere ut fugiamus ab eis: & si appropiavit tempus nostrum, moriamur in virtute propter fratres nostros, & non inferamus crimen gloriæ nostræ.* Ibid. C. 9, ℣. 10.

(*c*) Voyez ce que nous avons dit des effets de la crainte de Dieu, p. 125.

*Qui Deorum*
*Muneribus ſapienter uti*
*Duramque callet pauperiem pati,*
*Pejuſque letho flagitium timet,*
*Non ille pro caris amicis*
*Aut patriâ timidus perire.* H.

Tout ce qu'on dit de la condamnation des paſſions eſt une miſérable équivoque, à laquelle il ne vaut pas la peine de s'arrêter. Si par *paſſion* on entend un tranſport de l'ame où la raiſon n'eſt plus écoutée, la Religion le condamne ſans doute, & c'eſt être inſenſé que de lui en faire un crime : ſi l'on entend préciſément une émotion forte & véhémente, excitée par de grands motifs & dirigée par la ſageſſe; bien loin de proſcrire les paſſions, c'eſt la Religion qui les fait naître, & qui les ſoutient. L'indignation, le zèle, l'amour de l'ordre, une charité active ſont des filles de la Religion. La magnificence, la grandeur d'ame, l'amour de la vraie gloire ſont repréſentés dans l'Ecriture comme autant d'excellentes vertus (*a*). Si quelques dévots ſont effectivement imbécilles, rampants, inutiles à la Patrie, ſans dignité & ſans eſſor, ce n'eſt pas la Religion qui les a rendu tels; ils l'ont ajuſtée à leurs ſentiments & à leurs pen-

(*a*) *Non des poteſtatem ſuper te in vitâ tuâ .... in omnibus operibus tuis præcellens eſto. Ne dederis maculam in gloriâ tuâ.* Eccli. 32. — *Non abſcondas ſapientiam tuam in decore ſuo.* Eccli. 4. — *Dedit quoque Deus Salomoni latitudinem cordis quaſi arenam quæ eſt in littore maris.* 3. Reg. 4.

ſées, & n'ont pas ſu en ſaiſir l'eſprit. Nous avons déja remarqué avec un homme qu'on ne peut accuſer de prévention, que c'eſt la Philoſophie irréligieuſe qui étouffe toutes les paſſions ſublimes, relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance, concentre tous les deſirs dans l'abjection du *moi* humain, &c. De la doctrine accablante des Incrédules il ne peut réſulter qu'une dégradation générale; des eſprits rétrécis, abattus, abrutis; des cœurs reſſerrés, deſſéchés, languiſſants. De petits objets, de petites vues, de petits moyens remplacent cette chaleur & cette élévation qui fait les grands hommes & les grands guerriers. Il y a plus: l'eſprit raiſonneur en général ſuppoſe toujours la foibleſſe de l'ame. Les Athéniens & tous les Peuples conquérants ne furent ſubjugués que lorſqu'ils s'occuperent d'une vaine philoſophie, & qu'ils préférerent la gloire de diſputer à celle de combattre.

L. 1, ch. 5, §. 4.

## §. VI.

D. Malgré que la Religion ne prêche que la charité & la paix, n'a-t-elle pas occaſionné des diſputes, & enſuite de ces diſputes des guerres qui ont enſanglanté les Provinces?

*R.* 1.° Il eſt évident que les hommes n'ont point excité de diſputes, parce qu'ils étoient Chrétiens; mais parce qu'ils ne l'étoient pas, ou qu'ils ne l'étoient qu'à demi. Ils diſputoient avant que de l'être; s'ils ne l'étoient plus, ils diſputeroient encore. On a diſputé & on diſpute ailleurs que chez les Chrétiens. Quand les Peuples ſont trop ignorants, ou trop peu attachés à la Religion pour diſputer ſur le Dogme, ils diſputent ſur leurs Loix,

sur leurs prétentions, sur leurs usages. On a vu les Egyptiens s'entr'égorger pour le culte d'un animal; les Grecs pour la possession d'un Temple, ou d'un tombeau; les Romains par goût pour un Histrion. Au défaut des motifs de Religion les hommes n'ont jamais manqué de prétextes pour ensanglanter la terre; s'ils étoient capables de guérir de cette frénésie, la Religion en seroit le seul remede. Ce sont les Philosophes qui ont toujours entretenu les disputes de Religion. La chose est avérée par l'Histoire de tous les siécles; le nôtre en est une preuve que nous voudrions pouvoir dissimuler. — Quant aux guerres de Religion, le Philosophe Rousseau avoue qu'il n'en est aucune qui n'ait eu sa cause dans les Cours & dans les intérêts des Grands. Tantôt l'avidité, l'esprit de domination ont allumé le fanatisme : tantôt les factieux & les mécontents ont profité du fanatisme excité par des esprits intrigants & inquiets : tantôt l'ambition & la politique ont fait servir à leur projet le zèle vertueux & sincere. Les troubles ont toujours commencé par les Sectes nouvelles; elles ont toujours tiré le fer les premieres contre la Société dont elles s'étoient séparées. Si les Sujets se sont armés contre les Souverains, c'est un des crimes le plus sévérement défendus par la Religion; prétendre l'en rendre responsable, c'est exiger qu'elle ait sur le cœur de l'homme un pouvoir absolu & irrésistible. Quand les hommes font le bien par religion, elle en est la véritable cause, parce qu'alors ils agissent par son esprit, & conformément à ses principes : quand ils font le mal par le même motif, ce n'est pas à elle que l'on doit s'en prendre, parce que loin de porter au mal, elle le défend.

Lettre à l'Archevêq. de Paris, p. 97, édit. 1763.

2.° S'il étoit vrai que le Christianisme eut occasionné quelques malheurs, il faudroit encore examiner si le bien ne l'emporte pas sur le mal. *Si je*

L. 24, ch 2. *voulois raconter*, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, *tous les maux qu'ont produit dans le monde les Loix civiles, la Monarchie, le Gouvernement Républicain, je dirois des choses effroyables.* Que l'on compare l'état des Nations Chrétiennes malgré les disputes & les guerres religieuses, avec les scenes que présente le Paganisme qu'un insensé

*Christ. dev.* déclamateur a fait semblant de regretter; que l'on considere les effets que le Christianisme produit dans tous les climats, sous les glaces du Nord & dans les sables brûlants de l'Afrique, sur les bords du Danube & sur les rives du Gange, en Europe & en Amérique; par-tout où cette Religion s'établit, les Peuples sortent de la barbarie, de la paresse, de l'ignorance, de l'esclavage; deviennent plus humains, plus sociables, plus paisibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyssinie Chrétienne avec l'Ethiopie Mahométane, la Pologne avec la Tartarie, le Paraguay avec les Sauvages voisins, l'Europe entiere avec le reste du monde: par-tout les mêmes dogmes & la même morale operent la même révolution. Contre des faits incontestables les raisonnements sont ridicules.

D. Les progrès des sciences n'ont-ils pas été arrêtés par les entraves que l'autorité de la Révélation & de l'Eglise ont mis à l'activité de l'esprit humain?

*R.* L'étude bien réglée, loin de nuire à la Religion, sert à la faire mieux connoître, & la Religion ne craint rien tant que d'être peu connue. Les siécles d'ignorance ont été l'époque des plus

grands malheurs de l'Eglise. Par quelle vue donc la Religion s'opposeroit-elle aux sciences (*a*)? En empêchant l'esprit humain de s'amuser aux imaginations des systémateurs impies, & de s'épuiser en rêves philosophiques, la Religion lui conserve un temps précieux, & le ramene aux études solides. Sans la Religion Chrétienne les Sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'Empire Romain: les débris n'en ont subsisté qu'entre les mains des Ecclésiastiques & des Religieux qui nous les ont transmis (*b*). Les Philosophes conviennent qu'elles ne sont nulle part cultivées avec autant de succès que chez les Nations Chrétiennes. Allez chez les Turcs, les Perses, les Tartares, & voyez si les Arts & les Sciences y fleurissent comme chez nous. Comparez aux Chrétiens les Chinois; malgré les pompeux éloges qu'on en fait, ils ne vous paroîtront que des imbécilles. Leurs lumieres se bornent à quelques points de leurs usages, de leur Jurisprudence & de leurs Loix; à l'étude de leur Langue, qui est si embarrassée, qu'ils sont obligés de s'y appliquer toute leur vie, & qu'il est bien rare de trouver un homme parmi eux qui la sache parfaitement. Le génie d'une Langue tient toujours au génie de la Nation. Celle des Chinois, chargée de soixante & dix mille caracteres, est la plus pauvre & la plus obscure de toutes les Lan-

---

(*a*) Voyez sur ce sujet un beau Discours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des Sciences avec la Religion*. 1.° *Utilité des Sciences dans la Religion*. 2.° *Nécessité de la Religion dans les Sciences*. — *La dévotion conciliée avec l'esprit*, par l'Evêque du Pui, &c.

(*b*) Prémontval, Vues philos. T. 1, p. 154.

gues (*a*). Les Lettrés Chinois sont des hommes qui savent lire & écrire. Dans le style des relations, l'on a étrangement abusé de ce terme de *Lettrés*, dont il convient de restreindre le sens. « Les plus habiles Docteurs de la Chine, dit le » P. du Halde, à un peu de Morale près, ignorent » ordinairement les autres parties de la Philoso» phie. Ils ne savent ce que c'est que de raisonner » avec quelque justesse. Ils sont dans une igno» rance grossiere de la nature. » Pour les Arts utiles & nécessaires, & qui sont relatifs à l'habillement, le logement, l'ameublement, il faut convenir également, & que les Chinois ont eu quelque succès, & qu'ils n'ont jamais rien su perfectionner. Ce que la nature du Pays leur présentoit, comme les soies, le beau grain de terre, les ingrédients pour la teinture, ils l'ont mis à profit; & leur foible génie n'y a presque rien ajouté. Pour les Arts de goût, ils sont demeurés dans l'enfance, ou même au-dessous. Nous avons vu ailleurs combien ils étoient savants en Astronomie. — Fut-il vrai que le Chrétien, tout occupé des soins de produire des vertus & de s'assurer l'immortalité heureuse, fût moins zélé pour les Sciences que les autres hommes, tandis qu'il seroit plus maître de ses passions, plus réglé dans ses mœurs, plus sûr dans son commerce; pourroit-on faire à la Religion un crime de l'avoir formé tel (*b*)? Le mérite

Description de la Chine, T. 3, p. 46.

L. 4. ch. 2, art. 2, §. 3.

(*a*) Voyez le trentieme Recueil des Lettres Édifiantes & curieuses. A Paris, 1773.

(*b*) Un Poëte moraliste exprimoit cette réflexion par un des plus beaux endroits de Virgile, en y changeant quelques expressions:

*Excudent alii spirantia mollius æra,*
*Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus:*

de

de l'homme ne doit-il pas se décider par ce qu'il est plutôt que par ce qu'il fait ? Et s'il fait ce qui peut véritablement le rendre heureux, & le faire concourir à la félicité de ses semblables, n'est-ce pas-là la science dont il doit se glorifier (*a*) ? Mais encore un coup, le Chrétien ne néglige ni les Sciences ni les Arts qui peuvent contribuer au bien de l'humanité & de la société générale ; il a des devoirs à remplir à cet égard, & les principes de la Religion sont les garants les plus sûrs de l'observation de ces devoirs. La pureté des mœurs, qui forme une des brillantes prérogatives des enfants de l'Evangile, donne à l'ame un nouvel essor qui assure le succès des études, tandis que la débauche & les excès abaissent & avilissent l'esprit des hommes profanes (*b*).

---

*Orabunt causas meliùs, cœlique meatus*
*Describent radio, & surgentia sidera dicent :*
*Tu regere imperio* naturæ nititor æstus,
Christiades ; mundi domitor, scelerumque, tuique,
Surrige ad æternum mortalia pectora cœlum.

(*a*) *Hæc dicit Dominus : non glorietur sapiens in sapientiâ suâ, sed in hoc glorietur qui gloriatur, scire & nosse me, quià ego sum Dominus qui facio misericordiam, & judicium & justitiam in terrâ. Hæc enim placent mihi, dicit Dominus.* Jer. 9.

(*b*) *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam.* Sap. 9. — Voyez un Discours de M. Bergier, qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon, *combien les mœurs donnent de lustre aux talens.* — Voici ce que nous lisons dans un Littérateur moderne, & que nous croyons très-vrai. « Notre siècle, si fécond en sèches dissertations, » a enfanté quantité de brochures où l'on a recherché » les causes de la décadence du goût. Une de celles qui » a le plus influé sur cette décadence, & dont on n'a » point parlé, est que la sensibilité pour les plaisirs ayant

D. L'autorité ecclésiastique n'a-t-elle pas d'abord condamné quelques opinions qui, dans la suite, ont été reconnues vraies, comme l'existence des antipodes & le mouvement de la terre?

*R.* Si ce reproche avoit acquis un degré de preuve toutes les fois qu'il a été répété, il n'y auroit plus moyen de s'en défendre. Mais, malgré toutes ces répétitions, il reste démontré par l'histoire, que dans l'affaire de Virgile de Saltzbourg, il ne s'agissoit pas des antipodes (a); mais bien de

» en quelque sorte absorbé son Antagoniste, la sensibilité » de l'esprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble en» thousiasme quand il s'est agi de la vérité & du beau » littéraire. Pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours » à ce qu'on appelle *de l'esprit*; mais il n'est pas plus » fait pour remplacer la force du sentiment, que quel» ques étincelles le sont pour tenir la place d'une lu» miere brillante. » — Un Théologien ingénieux récitoit, à cette occasion, ce passage de S. Paul: *Caro enim concupiscit adversùs spiritum, spiritus autem adversùs carnem: hæc enim sibi invicem adversantur.* Gal. 5. — Un fameux Naturaliste exprime élégamment la même pensée, & la releve par l'application heureuse d'un ancien passage poétique: *Ex libatis corporum voluptatibus ipsa magis magisque brutescens anima ad sensus à ratione labitur;* &

Æneid. IV. *Gravi jam dudùm saucia curâ*
*Vulnus alit venis & cocco carpitur igni.*
Kirch. magnes.

(a) Voyez une lumineuse Dissertation sur cette matiere, dans les *Mémoires de Trévoux, Janv. 1708, p. 136.* — La Justification de S. Augustin, *ib. Fév. p. 299.* — Muratori, *de Moder. ing. L. 1, c. 21*, ne paroît pas assez instruit de cette affaire. Berti se trompe également dans son *Abrégé de l'Hist. ecclésiast.* Le savant Auteur des *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes*, a fait la même observation que les Journalistes de Trévoux: « Je » ne parle point ici de la condamnation de l'Evêque Vir-

la pluralité des mondes, qui est effectivement une opinion très-frivole & très-peu accueillie des Chrétiens éclairés: il est de plus très-certain qu'il n'y eut point de condamnation prononcée contre Virgile. Quant au mouvement de la terre, c'est sans aucune raison que quelques Ecrivains ont compromis l'autorité du saint Siege en cette affaire, & fait intervenir la question de l'infaillibilité du Pape. Il n'y a eu ni Bulle ni Bref; c'est un simple jugement de l'Inquisition, qui n'a point été publié ni accepté hors de Rome, qu'on peut respecter tandis que la vérité de l'opinion qu'il condamne ne sera pas démontrée. — Ne seroit-ce pas un avantage infini si l'autorité de l'Eglise pouvoit guérir tous les délires philosophiques qui ont désolé la Religion, corrompu les mœurs, ébranlé la Constitution des Etats? Quand le zèle des Pasteurs proscriroit quelques vérités indifférentes, confondues dans un tas d'erreurs monstrueuses, ce malheur seroit-il bien digne d'être pleuré par des hommes raisonnablement zélés pour l'avancement des Sciences (*a*)?

---

» gile par le Pape Zacharie, pour avoir enseigné qu'il y » eut des antipodes, parce que l'on s'est trompé sur le fait; » & que le Pape Zacharie ne parloit dans la Lettre qu'il » écrivoit à S. Boniface sur ce sujet, que de ceux qui sou- » tenoient qu'il y avoit un autre monde que le nôtre, un » autre soleil, une autre lune. » T. 1, p. 204.

(*a*) On ne peut disconvenir que ce zèle ne soit aujourd'hui excessif & mal dirigé. Dès qu'un Souverain favorise les sciences & les Arts, on ne sait de quels termes se servir pour le louer dignement; on le représente comme un astre bienfaisant, fait pour éclairer l'univers, pour bannir à jamais le mauvais goût, les préjugés, les erreurs. Nous ne blâmons pas ces dispositions. Mais, pour être conséquent, il faut convenir que s'il y a un Dieu, une Religion, un

§. VII.

D. La Religion Chrétienne par la sublimité de ses dogmes, n'est-elle pas inintelligible & dès-lors inutile à la plus grande partie des hommes?... Comment les Sauvages & les enfants peuvent-ils pratiquer & goûter la pureté de sa morale?

*R.* Tandis que quelques Philosophes trouvent que la Religion Chrétienne est trop sublime, d'autres nous apprennent qu'elle n'est que pour le Peuple grossier & stupide. Cette contradiction prouve au moins que la Foi Chrétienne est simple & sublime; & l'union de ces deux qualités forme effectivement son caractere. — On a remarqué de tout temps que ce n'étoit pas à force de spéculation & d'étude que l'on devenoit savant dans la Religion. Un simple Paysan m'instruira mieux de la croyance Chrétienne, que le plus subtil de nos Philosophes. C'est dans le Peuple qu'on trouve souvent les hommes les plus attachés au Christianisme, les plus pénétrés de ses dogmes, les plus fidèles à ses Loix, les plus flattés de ses espérances. C'est sur-tout à ceux qui étudient les ames, qui sont dépositaires de leurs sentiments & de leurs lumieres, à rendre témoignage à une vérité que l'orgueil des profanes méconnoîtra toujours. « Je suis surpris, dit le P. Bourdaloue en

*Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini.* Ps. 70.

Evangile, on doit donner la principale attention à ces grandes & premieres vérités. Seroit-il plus intéressant pour une Nation d'avoir la Philosophie, que d'avoir la vraie Foi! Seroit-il plus déshonorant pour un Etat, d'y voir mal expliquer les phénomenes de la nature, que d'y voir adorer les Dieux ridicules du paganisme, ou, ce qui pis est, d'y voir enseigner l'irréligion & l'athéisme?

» parlant d'une ame simple, de la maniere dont » elle s'exprime. Quel feu anime ses paroles! » quelle onction les accompagne! elle s'énonce » en des termes qui, sans être étudiés, ni affec- » tés, me font concevoir les plus hautes idées » de l'Être divin, des grandeurs de Dieu, de » ses miséricordes, de ses jugements, des voies » de sa providence, de sa conduite à l'égard des » élus, de ses communications intérieures. J'ad- » mire tout cela, & je l'admire d'autant plus que » la personne qui me tient ce langage, n'est quel- » quefois qu'une simple fille, qu'un domestique, » qu'une Villageoise. A quelle école s'est-elle » fait instruire? quels Maîtres a-t-elle consultés? » quels Livres a-t-elle lus?... *Veniunt indocti &* » *rapiunt regnum Dei, & nos cum nostris scientiis* » *demergimur in profundum*, &c. &c. » — L'Auteur de la Religion Chrétienne est le Créateur & le maître du cœur humain; il répand ses lumieres selon la mesure de notre correspondance & suivant les mouvements de sa providence paternelle. — On a vu des Sauvages nourris dans toutes les horreurs de la barbarie, devenir d'excellents Chrétiens, & servir de modèle aux anciens Fidèles. On a vu des enfants avoir plus de sagesse & de lumieres en matiere de Religion, que les hommes les plus instruits (a); si cet âge a de grandes

Bourdal. Pens. sur la dév.

Aug. L. 8. Conf. c. 8.

(a) *Cùm adhuc junior essem, priùsquam oberrarem, quæsivi sapientiam palàm in oratione meâ.... Lætatum est cor meum in eâ. Ambulavit pes meus iter rectum. A juventute meâ investigabam eam.* Eccli. 51. *Initio cognovi de testimoniis tuis... hæreditate acquisivi testimonia tua... Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi.* Psal. 118. — *Declaratio sermonum tuorum illuminat, & intellectum dat parvulis.* Psal. 118.

oppositions à l'intelligence & à la pratique du Christianisme, il y apporte aussi des dispositions très-heureuses. La simplicité, la docilité, l'ignorance du mal sont d'excellents préparatifs à l'instruction & aux impressions de la Foi. S. Augustin connoissoit par expérience de quoi les enfants sont capables, quand il disoit, en parlant des premieres années de sa jeunesse : « Je tombai dès ce temps-
Conf. L. 1. c. 9. » là, Seigneur, entre les mains de quelques-uns » de ceux qui ont soin de vous invoquer, & je » compris par ce qu'ils me disoient de vous, & » selon les idées que j'étois capable de m'en for» mer à cet âge-là, que vous étiez quelque chose » de grand, & qu'encore que vous fussiez invisi» ble, & hors de la portée de nos sens, vous » pouviez nous exaucer & nous secourir. Aussi » commençai-je, dès mon enfance, à vous prier, » & vous regarder comme mon appui. A mesure » que ma langue se dénouoit, j'employois ses » premiers mouvements à vous invoquer. »

D. Que penser de ces maximes d'un Pédagogue moderne, *que tout enfant qui adore Dieu, est un Idolâtre, ou bien un Antropomorphite, parce qu'il s'en fait toujours quelqu'image; qu'il ne faut instruire les enfants dans la Religion que lorsqu'ils sont en état de distinguer la vraie d'avec les fausses, &c?*

R. Dieu, qui veut être connu des hommes dès leurs premieres années, n'a pas rendu cette connoissance si difficile qu'il faille être Philosophe pour l'acquérir. Un enfant est naturellement curieux; il admire tout, il fait des questions sur tout : le beau spectacle de la Nature, le brillant aspect du Ciel n'est-il pas pour ses parents ou ses instituteurs un moyen certain de faire entrer ou de fortir

fier & d'étendre dans son ame l'idée d'un Dieu (a)? « Nous avons sucé, dit Platon, avec le lait de nos » nourrices la connoissance des Dieux, tant par les » discours qu'on nous tenoit que par les Cantiques » & les Hymnes que nous entendions chanter en » leur honneur. » Non, la connoissance de l'Auteur de notre être n'est pas réservée à de longues méditations, ni à une raison bien adulte & bien forte; elle germe naturellement dans une ame simple & dans un cœur pur. Celui qui ne connoît pas la vérité de cette observation par l'expérience argumentera tant qu'il lui plaira; mais ce qu'il ne sent pas, les autres hommes le sentent; & tout cœur qui n'est pas gâté attestera qu'il connoît Dieu autrement que par des syllogismes: peu importe que son imagination lui présente peut-être quelque figure symbolique, une vaste mer, une étendue sans corps, une lumiere éblouissante, &c. la raison désavoue toutes ces figures, & ne s'attache qu'à la chose qu'elles désignent. — Quant à l'enseignement de la Religion, lorsqu'on est persuadé qu'on professe la vraie, on ne sauroit trop tôt l'enseigner aux enfants; & l'on ne risque point de les tromper. Si l'on se croit dans l'erreur, il faut bien se garder de l'enseigner à personne ni à dix-huit ans, ni à cinquante. Au reste, l'erreur associée aux vérités fondamentales de la Religion,

Dial. 10, de Legibus.

(a) M. Rousseau prétend que cela ne fait aucune impression sur les enfants; nous savons heureusement le contraire par un grand nombre d'exemples, & par la vérité sensible d'un beau passage de M. Rousseau lui-même; nous l'avons rapporté plus haut, p. 103. Cette insensibilité ne peut se trouver que chez des enfants déja corrompus ou extraordinairement dissipés.

soit naturelle, soit révélée, est incontestablement préférable à l'ignorance de toute Religion. Un enfant nourri dans l'oubli de Dieu, & dans le domaine absolu de toutes les passions, résiste à toutes les leçons qu'on pourroit lui faire plus tard. Il n'y a que la Religion & les grandes notions de la Divinité qui puissent réprimer les vices naissants, & faire germer dans le cœur de l'homme les vertus qui doivent faire le bonheur de sa vie (a).

## §. VIII.

D. Les maximes du Christianisme n'ont-elles pas produit des actions que la raison semble désapprouver ? N'a-t-on pas vu des Saints se porter à des choses qu'il est difficile de concilier avec les régles de la prudence & d'une Théologie éclairée ?

R. 1.° Il est contre la justice d'attribuer à la Religion tout ce qu'ont fait les hommes qui l'ont aimée, & qui en ont professé les maximes. Tout ce que les Saints ont fait, ne doit être ni imité ni absolument approuvé ; l'homme ne sauroit être constamment raisonnable, même dans les choses les plus raisonnables. Quelques Saints ont pu se porter, par des motifs louables, à quelques singularités que la Religion bien entendue n'inspire pas, & qui ne sont excusables que par leur bonne foi & la droiture de leur intention. L'humanité, même dans sa plus grande perfection, manque quelque fois de justesse pour concilier des vertus qui semblent se combattre, ou d'étendue pour les

(a) *In quo corrigit adolescentior vias suas? In custodiendo sermones tuos.* Psal. 118. *Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.* Psal. 18.

embrasser toutes : les plus grands Saints, pour être des Héros, ne laissent pas d'être des hommes.

2.° Le mérite des œuvres pieuses n'est pas sans quelque dépendance des circonstances, des temps & des mœurs des Peuples. M. Fleuri, qu'on ne soupçonne pas d'être l'Apologiste des dévotions mal entendues, s'exprime là-dessus d'une maniere très-propre à contenter une critique équitable. « Il est à croire que Dieu leur inspira cette con- » duite pour le besoin de leur siécle. Ils avoient à » faire à une Nation si perverse & si rebelle, qu'il » étoit nécessaire de la frapper par des objets sen- » sibles. Les raisonnemens & les exhortations » étoient foibles sur des hommes ignorans & bru- » taux, accoutumés au sang & au pillage. Ils au- » roient même compté pour rien des austérités mé- » diocres, eux qui étoient nourris dans la fatigue » de la guerre, & qui portoient toujours le har- » nois. Mais quand ils voyoient un S. Boniface, » Disciple de S. Romuald, aller nuds pieds dans » les Pays froids; un S. Dominique Lo&ricat se » mettre tout en sang en se donnant la disci- » pline, ils comptoient que ces Saints aimoient » Dieu, & détestoient le péché. Ils auroient » compté pour rien l'Oraison mentale; mais ils » voyoient bien que l'on prioit quand l'on réci- » toit des Pseaumes (a). Enfin ils ne pouvoient » douter que ces Saints n'aimassent leur prochain, » puisqu'ils faisoient pénitence pour les autres. » Touchés de tout cet extérieur, ils devenoient » plus dociles, ils écoutoient ces Prêtres & ces » Moines, dont ils admiroient la vie; & plusieurs

Mœurs des Chrétiens, n. LXIII.

(a) Il parle de ceux qui en récitoient une quantité prodigieuse dans des attitudes singulieres.

avons observé de plus, que ces consolantes vérités déja connues par la raison, prenoient une nouvelle force par l'appui de la révélation : or qui doute que la Religion Chrétienne ne soutienne mieux l'idée d'un Dieu & d'une souveraine justice exercée après notre mort, que la doctrine grossiere & sensuelle de Mahomet sur la vie future; que les contes des Religions idolâtriques; que le Tartare & les Champs Elisées de l'ancienne Mythologie ?

L. 3, ch. 2, S. 2.

D. Indépendamment de cette observation, le Christianisme n'a-t-il pas dans ses dogmes & dans sa morale, de quoi faire le vrai bonheur de l'homme?

R. Nous pouvons raisonner là-dessus avec un Philosophe qui a fait un Traité estimable sur le bonheur. « Voyons, dit-il, si la raison éclairée » d'une nouvelle lumiere peut aller plus loin; » si elle peut nous enseigner des moyens plus » sûrs pour parvenir au bonheur, ou du moins » pour rendre notre condition meilleure. Je n'examinerai ici la Religion que par rapport à cet » objet, je ne releve pas ce qu'elle a de divin, » ni ne m'arrête aux difficultés que peuvent faire » à notre esprit ses mysteres. Je ne considere » que les régles de conduite qu'elle prescrit par » rapport au bonheur de la vie présente (a). On

Essai de philosophie morale par M. de Maupertuis, chap. VI.

(a) Il y a plus de deux mille ans que David considéroit sous le même point de vue l'observation de la Loi de Dieu en général. Il regardoit le constant usage de la vertu & la pratique d'une sainte vie comme le grand secret du bonheur, & le seul moyen de couler des jours heureux : *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos? Prohibe linguam tuam à malo, & labia tua non loquantur dolum : diverte à malo & fac bonum : inquire pacem & persequere eam.* Psal. 33.

» prit le Christianisme naissant pour une nou-
» velle Secte de Philosophie ; ne l'envisageons
» pas autrement ; comparons la Morale de l'E-
» vangile à celle des Stoïciens. Quelques Au-
» teurs, par un zèle peu judicieux, ont voulu
» trouver dans la Morale de ces Philosophes la Plus haut,
» Morale du Christianisme. On est surpris de voir p. 252.
» combien le savant Dacier s'est donné de peine
» pour cela, & qu'il n'ait pas senti la différence
» extrême qui se trouve entre ces deux Philoso-
» phies, quoique la pratique en paroisse au pre-
» mier coup-d'œil la même. Aveuglé à ce point,
» il n'a cherché qu'à donner un sens Chrétien à
» tout ce qu'il a traduit. Il n'est pas le premier
» qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons
» une vieille Paraphrase d'Epictete, attribuée à
» un Moine Grec, dans laquelle on trouve l'E-
» vangile & Epictete également défigurés (a).
» Un Jésuite, homme de plus d'esprit, a mieux senti Le P. Mour-
» la différence des deux Philosophies. Le rap- gues.
» port qui se trouve entre les mœurs extérieures
» du Stoïcien & du Chrétien, a pu faire prendre
» le change à ceux qui n'ont pas considéré les

(a) Epictete a vécu 94 ans après Jésus-Christ. Les Evangiles étoient alors répandus par toute la terre ; il est indubitable qu'Epictete s'en est servi pour son Manuel. Tertullien remarque que c'est la lecture des Prophetes & des Ecritures saintes en général, qui a produit ce qu'il y avoit de plus sage & de plus sensé dans l'ancienne Philosophie ; *Antiquitas præstructa divinæ Litteraturæ ; quò facilè credam thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ.... Quis Poëtarum, quis Sophistarum qui non omninò de Prophetarum fonte potaverit?* Apolog. cap. 45. Presque tous les saints Peres & les meilleurs Auteurs de l'antiquité sont du même sentiment. V. plus haut, 279.

» choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire. Mais au fond il n'y a rien qui » admette si peu de conciliation, & la morale » d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale » de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas » besoin d'autres preuves que l'exposition du système Stoïcien. La somme du premier se réduit » à ceci : *Ne pense qu'à toi, ne sacrifie tout qu'à* » *ton repos.* La morale du Chrétien se réduit à » ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton* » *cœur; aime les hommes comme toi-même.* »

« Pour bien comprendre le sens de ces dernieres paroles, il faut savoir ce que le systême » Chrétien nous enseigne par rapport à Dieu & » par rapport à l'homme. Dieu est l'ordre éternel, le Créateur de l'univers, l'Être tout-puissant, sage & bon. L'homme est son ouvrage, » composé d'un corps qui doit périr, & d'une » ame qui durera éternellement. Ces deux idées » établies, suffisent pour faire connoître la justice & la nécessité de la Morale Chrétienne. » *Aimer Dieu de tout son cœur*, c'est être entiérement soumis à ses ordres, n'avoir d'autre » volonté que celle de Dieu, & ne se regarder » que par rapport à ce qu'on est à son egard. » *Aimer les autres hommes comme soi-même*, n'est » que la suite du premier Précepte. Celui qui » aime Dieu parfaitement, doit aimer l'homme » qui est son ouvrage. Celui qui n'aime rien que » par rapport à Dieu, ne doit se donner aucune » préférence. Il n'est pas difficile de voir que » l'accomplissement de ces préceptes est la source » du plus grand bonheur qu'on puisse trouver » dans cette vie. Ce dévouement universel procurera non-seulement la tranquillité; mais

» l'amour y répandra une douceur que le Stoïcien
» ne connoît pas. Celui-ci, toujours occupé de
» lui-même, ne pense qu'à se mettre à l'abri des
» maux; pour celui-là, il n'est plus de maux à
» craindre..... Tout ce qui peut nous arriver de
» fâcheux dans l'état naturel, vient ou des cau-
» ses purement physiques, ou de la part des au-
» tres hommes; & quoiqu'on pût réduire ces
» deux genres d'accidents à un seul principe, le
» Stoïcien & le Chrétien les ont considérés sous
» des aspects différents dans la pratique de leur
» morale, & ont cherché différents motifs pour
» les supporter. Le Stoïcien prend les accidents
» physiques pour des arrêts du destin, auquel il
» doit se soumettre, parce qu'il seroit ridicule
» d'y résister. Dans le mal que lui font les hom-
» mes, il n'est frappé que du défaut de leur ju-
» gement: il les regarde comme des brutes, &
» ne veut pas croire que de tels hommes puissent
» l'effacer. Un destin inflexible, des hommes in-
» sensés, voilà tout ce qu'il voit; c'est sur cela qu'il
» doit régler sa conduite. Mais son état peut il
» être tranquille? Les maux en sont-ils moins
» cruels parce qu'ils sont sans remede? Les coups
» en sont-ils moins sensibles, parce qu'ils partent
» d'une main qu'on méprise?... Le Chrétien en-
» visage les choses bien différemment. Le destin
» est une chimere: un Être infiniment bon régle
» tout, & a tout ordonné pour son plus grand
» bien. Quelque chose qui lui arrive, il ne se
» soumet point parce qu'il seroit inutile de lui
» résister; il se soumet, parce qu'il applaudit aux
» décrets de la Providence, parce qu'il en con-
» noît la justice & la bonté. Il ne méprise pas
» les hommes; pour s'empêcher de les haïr, il

» les respecte comme l'ouvrage de Dieu, & les » aime comme ses freres; il les aime, quoiqu'ils » l'offensent; parce que tout le mal qu'ils peu» vent lui faire, n'est rien au prix des raisons » qu'il a pour les aimer. Autant que les motifs » du Stoïcien répandent de tristesse sur sa vie, » autant ceux du Chrétien remplissent la sienne » de douceurs : il aime, il adore, il bénit sans » cesse.... Quant aux biens que le Stoïcisme & le » Christianisme promettent, comment pourroit- » on les comparer? L'un borne tous les avanta» ges à la vie présente; l'autre, outre ces mêmes » avantages qu'il procure bien plus sûrement, en » fait espérer d'autres, devant lesquels ceux-ci » ne sont rien. Le Stoïcien & le Chrétien doi» vent être toujours prêts à quitter la vie; mais » le premier la quitte pour retomber dans le » néant, ou pour se perdre dans l'abyme des » êtres; le second, pour commencer une nou» velle vie, éternellement heureuse. Tous les » biens que promet la Philosophie Stoïcienne, » se réduisent à un peu de repos pendant une vie » très-courte : mais un tel repos vaut-il ce qu'il » en coûte pour y parvenir? Oui, dans la sup» position d'une destruction totale, ou d'un avenir » tel qu'est l'avenir des Stoïciens, celui qui d'un » seul coup s'affranchit de tous les maux de la » vie, est plus sage que celui qui se consume en » efforts pour parvenir à ne rien sentir. »

D. Les dogmes du Christianisme ont-ils la même influence sur le bonheur de la société qu'ils ont sur le bonheur de chaque homme en particulier?

*R.* Le Philosophe que j'ai cité, après avoir examiné les principes du Stoïcien & ceux du Chré-

tien,

rien, en tant qu'ils se rapportent immédiatement au bonheur de celui qui les suit, les considere ensuite par rapport à la société en général. « Si, » dit-il, l'on n'avoit pas senti la différence qui » est entre ces deux morales; si on avoit pu les » confondre en les considérant dans chaque indi- » vidu, c'est ici qu'elles laissent voir la distance » immense qui est entr'elles. Quand le Stoïcien » seroit parvenu à être heureux ou impassible, » on peut dire qu'il n'auroit acquis son bonheur » ou son repos qu'aux dépens des autres hom- » mes, ou du moins en leur refusant tous ses se- » cours. *Peu importe*, dit le grand Docteur de » cette Secte, *que ton rival soit vicieux, pourvu* » *que tu conserves ta tranquillité*. Quelle diffé- » rence entre ces dispositions de cœur & le » sentiment d'humanité & de tendresse que le Chré- » tien a pour tous les hommes! Occupé sans cesse » de leur être utile, il ne craint ni fatigues, ni » périls; il traverse les mers, il s'expose aux plus » cruels supplices pour rendre heureux des hom- » mes qu'il n'a jamais vus. Qu'on se représente » deux Isles, l'une remplie de parfaits Stoïciens, » l'autre de parfaits Chretiens; dans l'une, chaque » Philosophe ignorant les douceurs de la confiance » & de l'amitié, ne pense qu'à se séquestrer des » autres hommes: il a calculé ce qu'il en pouvoit » attendre, les avantages qu'ils pouvoient lui pro- » curer, & les torts qu'ils pouvoient lui faire, & » a rompu tout commerce avec eux. Nouveau » Diogene, il fait consister sa perfection à occuper » un tonneau plus étroit que celui de son voisin. » Mais quelle harmonie vous trouverez dans l'autre » Isle! Les besoins, qu'une vaine philosophie » ne sauroit dissimuler, toujours secourus par la

» justice & la charité, ont lié tous les hommes » les uns aux autres ; chacun heureux du bon- » heur d'autrui, se trouve heureux encore des » secours que dans ses malheurs il lui prête. » Dans le Chapitre VII. M. de Maupertuis fait différentes réflexions sur la Religion Chrétienne, & conclut qu'une des preuves de sa vérité est de conduire les hommes au bonheur. « Si je veux » m'instruire sur la nature de Dieu, sur ma pro- » pre nature, sur l'origine du monde, sur sa fin, » ma raison est confondue. Dans cette nuit pro- » fonde si je rencontre le systême qui est le seul » qui puisse remplir le desir que j'ai d'être heu- » reux, ne dois-je pas à cela le reconnoître pour » le véritable ? Ne dois-je pas croire que celui » qui me conduit au bonheur, est celui qui ne » sauroit me tromper ? »

D. Les autres Philosophes ont-ils parlé dans le même goût de la Religion Chrétienne, considérée relativement au bonheur de l'homme ?

R. Il faudroit un gros volume pour contenir leurs témoignages. En voici quelques-uns. « La
Esp. des Loix, L. 24, ch. 3. » Religion Chrétienne, dit Montesquieu, qui ne » semble avoir d'objet que la félicité de l'autre » vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci (*a*)... » J. J. Rousseau partant du même principe, concluoit que la doctrine des Philosophes anti-Chrétiens ne pouvoit être vraie : « Ceux qui sement

(*a*) Le P. Hayer a développé & vérifié ce mot du Magistrat Philosophe, dans un traité intitulé : *Utilité temporelle de la Religion Chrétienne*, 1774. — Voyez aussi l'avertissement du Clergé de France en 1775, *sur les avantages de la Religion, & les effets pernicieux de l'incrédulité.*

» dans les cœurs ces désolantes doctrines disent » que la vérité ne sauroit être nuisible aux hom» mes; je le crois comme eux, & c'est à mon » avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent » n'est pas la vérité. » Nous avons vu un autre passage du même Auteur sur le bonheur d'une maison où regnent les loix de l'Evangile (p. 375), & où se réalise le tableau admirable que trace l'Apôtre S. Paul d'une famille chrétienne (*a*).... « Il n'a jamais paru de Religion dans le monde, » dit Bolingbrocke, qui ait tendu plus directe» ment au but de procurer la paix & le bonheur » de l'humanité que la Religion Chrétienne telle » qu'elle est enseignée par Jésus-Christ & les » Apôtres.... » L'Encyclopédie nous apprend la même chose : « Il ne faut point opposer à cette » maxime la Morale & la Religion de Jésus» Christ notre Législateur, & en même temps » notre Dieu, lequel n'est point venu pour » anéantir la nature, mais pour la perfectionner; » il ne nous fait pas renoncer à l'amour du plaisir, » & ne condamne pas la vertu à être malheureuse » ici-bas. Sa loi est pleine de charmes & d'at» traits, elle est toute comprise dans l'amour de » Dieu & du prochain. La source des plaisirs légi» times ne coule pas moins pour le Chrétien que » pour l'homme profane. Mais, dans l'ordre de la

Emile. T. 3, p. 197.

Œuvres post. T. 4, p. 224.

Article Bonheur.

(*a*) *Mulieres subditæ estote viris : sicut oportet in Domino. Viri diligite uxores vestras, & nolite amari esse ad illas. Filii obedite parentibus per omnia : hoc enim placitum est in Domino. Patres nolite ad indignationem provocare filios vestros, ut non pusillo animo fiant. Servi obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis, timentes Deum.* Coloss. 3.

*Primi[?]o-ntem habens vitæ quæ nunc est, & futuræ.* 1. Tim. 4.

» grace, il est infiniment plus heureux par ce qu'il » espere que par ce qu'il posséde. Le bonheur » qu'il goûte ici bas devient pour lui le germe » d'un bonheur éternel. Ses plaisirs sont ceux de la » modération, de la bienfaisance, de la tempé» rance, de la conscience : plaisirs purs, nobles, » spirituels & fort supérieurs aux plaisirs des sens. » Enfin l'Auteur même de l'*Epître à Uranie*, après avoir épuisé ses forces à déclamer contre le Christianisme, revient sur ses pas, & par une espece de rétractation subite & imprévue, déclare que si l'Evangile est une erreur, c'est une erreur qui rend les hommes heureux :

Nouv. Mélang philos. hist. crit. 12e part. p. 312, éd. de 1772.

Ciel ! ô ciel ! quel objet vient de frapper ma vue !
Je reconnois le Christ puissant & glorieux.
Auprès de lui dans une nue
Sa Croix se présente à mes yeux.
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue ;
Des portes de l'enfer il est victorieux :
Son regne est annoncé par la voix des Oracles ;
Son Trône est cimenté par le sang des Martyrs ;
Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles ;
Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs ;
Ses exemples sont saints, sa Morale est divine ;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine :
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa Doctrine (*b*),
C'est un bonheur encore d'être trompé par lui.

---

(*a*) Une *doctrine fondée sur l'imposture* peut-elle avoir les caracteres & les preuves que M. de Voltaire détaille ici ? — Une erreur quelconque peut-elle produire un véritable *bonheur* ?

## §. X.

D. Quoique la Philosophie ancienne soit beaucoup au-dessous de l'Evangile, & ne puisse fonder ni le bonheur de la société, ni celui des particuliers; la doctrine des Philosophes modernes qui prêchent si constamment la vertu ne peut-elle pas tenir lieu du Christianisme (*a*)?

*R.* 1.° Nous avons vu que ces Messieurs étoient sans autorité, & leurs préceptes sans sanction; qu'ils ne s'accordoient sur rien, qu'ils n'avoient aucun principe fixe; qu'ils renversoient tous les fondements de la vertu; qu'ils avouoient eux-mêmes la nécessité d'une Religion, & nous avons prouvé que le Christianisme étoit la véritable. — *L'Esprit de Dieu*, suivant le témoignage de l'Ecriture, ne donne ni force ni onction aux pompeuses maximes d'*une vertu factice*; il dédaigne l'ouvrage de ses ennemis, *& se tient aussi éloigné de leurs leçons de morale que de leurs inintelligibles systêmes* (*b*).

L. 3, ch. 2, §. 5. L. 2, ch. 2, §. 2. L. 1, ch. 1, §. 2. L. 3, ch. 2, §. 1. L. 1, ch. 5.

2.° Nous connoissons par expérience les effets de la Religion Chrétienne; nous savons qu'elle a

(*a*) Rien n'exprime mieux la morgue dogmatizante de ces Moralistes, que ce passage de S. Augustin : *Fuerunt ergò quidam Philosophi de virtutibus & vitiis subtilia multa tractantes, dividentes, definientes, ratiocinationes acutissimas concludentes, libros implentes, suam sapientiam buccis vapantibus ventilantes, qui etiam dicere auderent hominibus : nos sequimini, Sectam nostram tenete, si vultis beatè vivere. Sed non intrabant per ostium : perdere volebant, mactare & occidere.* Tract. 45. in Joann.

(*b*) *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, & auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu.* Sap. 1.

fait tomber tous les faux Dieux l'un après l'autre; qu'elle a dissipé les craintes que l'on avoit par-tout de ces êtres imaginaires, aboli l'exécrable coutume de les appaiser par des sacrifices humains, par des combats de gladiateurs, par le sang des enfants le plus tendrement aimés; qu'elle a décrédité partout les oracles, les sortiléges & tous les genres de divination, au grand dépit & au grand étonnement de la Philosophie, qui les mettoit sous sa protection; qu'elle a supprimé ou adouci l'esclavage, humanisé les Nations, resserré les liens de la société, rendu les Gouvernements moins sanguinaires, retranché les dévotions licencieuses plus cheres aux Idolâtres que leurs Dieux, ces fêtes uniquement propres à ruiner impunément les obligations du mariage, & à dégrader l'humanité; qu'elle a éclairé également tous les hommes, mis la vérité à portée des Peuples les plus grossiers, & de l'âge le plus tendre, &c. Mais, depuis que nos Philosophes ont entrepris d'établir le regne de l'irréligion, quel heureux changement est-il arrivé dans le monde? A en juger par leurs promesses, il doit y avoir plus de probité dans le commerce, plus de sûreté dans l'amitié, plus de désintéressement dans les affaires; plus d'humanité chez les Grands, plus de fidélité dans le mariage, plus d'union & de cordialité dans les familles; plus de zèle pour le bien public dans tous les Citoyens: la génération présente doit être un modèle accompli pour les races futures. Les Philosophes entreprendront-ils sérieusement de nous persuader que ce prodige est opéré, & ne seront-ils pas contraints de gémir sur la triste révolution que leurs maximes ont opérée dans toutes les conditions & dans tous les âges? Tant de Livres obscenes qui

porteront le poiſon du libertinage dans le cœur de ceux qui naîtront après nous, ſeront ſans doute un monument bien authentique de la régularité de nos mœurs ? L'innocence s'eſt altérée dans tous les états, le ſouffle brûlant de l'impiété a deſſéché les ames & conſumé les vertus. Le Peuple étoit pauvre, mais conſolé; il eſt maintenant accablé de ſes travaux & de ſes doutes. Il anticipoit par eſpérance ſur une vie meilleure; il eſt ſurchargé des peines de ſon état, & nos nouveaux Apôtres ne lui montrent pour termes de ſa miſere que la mort & l'anéantiſſement. Faſſe le Ciel que l'excès du mal ouvre enfin les yeux à ceux qui en ſont les auteurs !

D. D'où vient donc dans un certain nombre de Philoſophes cet attachement extérieur à la vertu, ces égards pour l'honnêteté, ces attraits pour la bienfaiſance, ce langage qui imite & remplace celui de la Religion ?

*R.* Tout cela vient de la Religion même qu'ils ont abjurée. Malgré leurs égarements, les premieres impreſſions du Chriſtianiſme ſubſiſtent encore, les effets ſurvivent à la cauſe, quelques débris échappent au naufrage général; ſi, dès leurs tendres années, on leur avoit enſeigné les maximes de l'Athéiſme, du Déiſme, de l'Indifférentiſme, on auroit formé des libertins déclarés, des ennemis forcenés de l'apparence, comme des fruits de la vertu. — Sans le Chriſtianiſme, eux, leurs Peres & la longue ſuite de leurs ancêtres demeuroient auſſi incultes & auſſi barbares que les Gaulois, les Vandales, les Oſtrogoths, les Huns, les Scythes, &c. dont ils deſcendent. Toutes ces Nations n'ont perdu leur férocité que dans le Chriſtianiſme; ſans lui, que ſeroit devenue l'Europe

après la destruction de l'Empire Romain ? ce que sont aujourd'hui la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, tous les Royaumes de l'Orient. — Nous avons observé que sans la Religion Chrétienne la Philosophie & toutes les Sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'Empire Romain, & immolées à la dévastation des Barbares. On a donc bien raison de considérer les Incrédules comme des enfants ingrats qui déchirent le sein de la mere dont ils ont reçu tout ce qu'ils ont d'estimable.

Ci-dessus, §. 6.

*Filios enutrivi & exaltavi, ipsi autem spreverunt me. Isai. 1. 2.*

D. Cette bienfaisance dont on a entrepris de faire le caractere distinctif des Philosophes l'est-elle effectivement ?

*R.* Pourquoi la bienfaisance seroit-elle mieux établie chez eux que les autres vertus, dont nous avons jugé ailleurs d'après des témoignages non suspects. Quel amour peuvent inspirer à l'homme pour son semblable des systêmes qui égalent sa nature à celle de la brute, qui détruisent le sentiment qu'il a de la noblesse de son origine & de la grandeur de sa destination, qui ébranlent les principes de la morale en ébranlant ceux de la Religion qui en est le fondement, & le garant le plus sûr de leur observation. La charité chrétienne fait aimer les individus : la philosophie n'aime que *le genre-humain, l'espece humaine* : elle *aime les Tartares*, comme dit J. J. Rousseau, mais elle *n'aime pas ses voisins*. Le motif de la charité chrétienne est le précepte de Dieu ; la fraternité que la création, la rédemption, la destination à une même fin, à un même héritage ont établie entre tous les hommes : le motif de la philosophie, c'est que les hommes sont des *semblables* ; la *similitude* ou la *ressemblance*, être vraiment métaphysique ;

L. 1 ; ch. 5, §. 2.

ſubſtituée aux grands motifs de la Religion, voilà ce qui, dans la morale de ces Meſſieurs, doit produire la *bienfaiſance*, l'*humanité*, l'amour général de tous les hommes. *Tes Loix morales ſont fort belles*, dit J. J. Rouſſeau à un Prédicateur de la vertu philoſophique, *mais montre-m'en de grace la ſanction. Ceſſe un moment de battre la campagne, & dis-moi réellement ce que tu mets à la place de l'enfer.* — La bienfaiſance des Philoſophes eſt une vertu d'oſtentation & de parade, qui ne paroît que dans des occaſions bruyantes, ignore les malheureux obſcurs, place ſa récompenſe dans l'admiration & dans les vains éloges; étale ſes graces ſur un individu propre à lui donner de l'éclat, & regarde le genre-humain comme un tas de fourmis : la bienfaiſance du Chrétien eſt modeſte, mais puiſſante, active, univerſelle, & n'a d'autre prétention que l'immortalité. Dès le temps de S. Paul les Philoſophes avoient tous les dehors de l'humanité & de la bonté; mais, comme remarque cet Apôtre, ils n'en connoiſſoient ni les vrais motifs ni les effets; il ajoutoit que toutes leurs paſſions ſe concentroient dans l'amour d'eux-mêmes, dans le deſir des louanges & les appas d'un vain orgueil; qu'ils n'étoient ni peres tendres, ni enfants ſoumis, ni amis fidèles; que les trahiſons, les calomnies, les traitements cruels ne leur coûtoient rien, parce que la compaſſion, la douceur, la miſéricorde, la gratitude étoient bannies de leur ame, & que la jouiſſance des plus infames voluptés étoit devenue leur Légiſlateur & leur Dieu (*a*). Aujourd'hui, ſi nous en croyons

Emile. T. I. p. 202.

*Habentes ſpeciem quidem pietatis, virtutem autem ejus negantes.* 2. Tim. 3.

(*a*) *Homines ſe ipſos amantes, cupidi, elati, ſuperbi, blaſphemi, parentibus non obedientes, ingrati, ſceleſti;*

J. J. Rousseau, les choses vont à-peu-près de même. « La philosophie, selon lui, relâche tous » les liens d'estime & de bienveillance qui atta» chent les hommes à la société ; & c'est peut-être » le plus dangereux des maux qu'elle engendre... » Un tel homme n'est ni parent, ni citoyen, ni » homme ; il est Philosophe. » La plupârt de ces froids Spéculateurs n'aiment les autres hommes qu'en qualité d'êtres (*a*). La douceur de leur langage couvre un plan de destruction & d'horreur (*b*). Suivant l'avis d'un Ancien, ils ne montrent pas aux Peuples toutes les conséquences de leurs systêmes (*c*) ; ils les cachent par les apparences les plus imposantes. Un pareil aveu seroit trop propre à les dépouiller de leurs disciples & à détromper les ames qui ont encore quelque sentiment de vertu.

Pensées de J. J. Rousseau, p. 123.

---

*sine affectione, sine pace ; criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi & voluptatum magis amatores quàm Dei.* Tim. 3, ℣. 2. Le même tableau se voit dans l'Epître aux Romains, ch. 1.

(*a*) Ah, je vous aime, mais c'est en qualité d'*être*.
Com. des n. Phil.

(*b*) *Molliti sunt sermones ejus super oleum, & ipsi sunt jacula.* Psal. 54.

(*c*) *Nec pueros coram populo Medea trucidet,*
*Aut humana palàm coquat exta nefarius Atreus ;*
*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* H. a. p.



# CHAPITRE IV.

## La Foi.

### ARTICLE PREMIER.

#### Nature & effets de la Foi.

D. PUISQUE LA FOI eſt un don de Dieu, n'eſt-il pas inutile d'accumuler les preuves qui en établiſſent la vérité?

*R.* La conviction que la Foi forme dans une ame eſt toute différente de celle qui n'eſt que le fruit du raiſonnement. Pleine de douceur & de lumiere, la Foi produit une entiere ſoumiſſion de l'eſprit, & ſubſtitue à toutes les diſputes l'autorité de la Révélation. Mais le don de la Foi ſuppoſe pour l'ordinaire dans le Catécumene un eſprit préparé par la connoiſſance des preuves de la Religion, & par des motifs de crédibilité ſuffiſants pour lui en perſuader la vérité.

D. Si la Religion étoit rigoureuſement démontrée, n'acquieſceroit-on pas à ſes dogmes comme aux vérités de la Géométrie?

*R.* 1.° C'eſt ce que nous ne voudrions pas trop aſſurer. N'a-t-on pas vu Bayle s'élever contre les démonſtrations géométriques? Les Sceptiques ne doutoient-ils pas de tout, même du témoignage de leurs yeux? Si telle vérité géométrique obligeoit l'homme à renoncer à ſes vices, & à vivre en Chrétien, je ne ſais ſi elle reſteroit long-temps ſans attaque. Pour le commun des hommes, la

plupart des vérités géométriques sont plus obscures, & quelques-unes paroissent plus incroyables que les vérités de la Foi. 2.° Une vérité de Foi & une vérité de géométrie sont des choses si disparates, qu'il faut renoncer à toute comparaison entre les deux. L'une suppose l'obscurité dans son objet, & l'autre l'exclut. L'une est établie sur la parole de Dieu, & l'autre sur les lumieres de la raison. Pour croire l'une, il faut la grace de la Foi; & pour l'autre, il ne faut que du sens commun. 3.° Il y a de plus ici une différence bien remarquable prise dans la nature même de Dieu. Il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il soit forcé de reconnoître que tous les rayons d'un cercle sont égaux; mais il importe qu'il ne soit pas également contraint sur les vérités qui appartiennent aux mœurs; il importe que Dieu, sur son existence, ses attributs & ses loix, reçoive de mon entendement & de ma volonté un hommage libre, & que je puisse, si je le veux, me refuser à sa lumiere. C'est pour cela que les preuves, quoiqu'évidentes, que nous avons de l'existence de Dieu, d'une loi naturelle, & de l'immortalité de l'ame, sont combattues par des difficultés qui font oublier aisément la démonstration qu'on en donne, qui détournent notre attention, &, si bon nous semble, la fixent entiérement sur les objections contraires, qui sur-tout en flattant nos penchants déréglés, en reçoivent à nos yeux une force que ces difficultés n'auroient point par elles-mêmes. C'est pour cela encore que sur ces mêmes objets les preuves qui sont le plus à la portée de tous les hommes sont des preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

D. Il est aisé de croire sur la parole de Dieu; mais le moyen de se convaincre pleinement que Dieu a parlé, & que tel dogme, ou telle maxime sont effectivement sa doctrine?

*R.* Nous avons prouvé que le Christianisme étoit une Religion divine; ce qu'elle enseigne est par conséquent l'enseignement de Dieu même.

D. Tous les Chrétiens sont-ils en état de peser les preuves de leur Religion? ne faut-il pas pour cela de longues recherches & une érudition fort étendue?

*R.* La Religion se proportionne à tous les esprits dans ses preuves comme dans ses dogmes. Ces preuves ont de quoi satisfaire le Peuple comme les Philosophes. Le motif qui attache les simples à leur Foi, n'est pas toujours le plus invincible, mais il est suffisant pour les persuader, & s'il leur venoit de plus grandes lumieres qui fissent naître quelques doutes, ces mêmes lumieres suffiroient pour leur faire mieux connoître les raisons qui doivent détruire ces doutes.

D. La certitude de la Foi égale, selon les Théologiens, la certitude métaphysique: cette certitude métaphysique peut-elle résulter des motifs de crédibilité qui sont les preuves du Christianisme?

*R.* Quoique la conviction du Fidèle égale celle d'un Métaphysicien, la conviction opérée par la Foi, est comme nous l'avons déja dit, d'une nature toute différente. Elle prend sa force & sa consistance dans une grace particuliere, que nous appellons *Don & lumiere de Dieu.* Les motifs de crédibilité, plus ou moins étudiés, & développés selon la mesure des connoissances du Catéchumene, sont les moyens extérieurs dont Dieu se

sert pour opérer cette ferme persuasion ; mais son grand appui c'est l'action de la grace, l'onction de l'Esprit-Saint, l'inclination de la volonté & de l'intelligence, comme dit David, vers la Loi du Seigneur.

*Inclina cor meum in testimonia tua.* Psal. 118.

D. Les Théologiens ne sont-ils pas embarrassés à désigner l'objet formel de la Foi touchant l'existence de la Révélation ? Quelques-uns ont recours aux motifs de crédibilité, d'autres à la Révélation même ; dans le premier cas, il n'y a pas de certitude métaphysique, car les motifs de crédibilité ne peuvent la produire ; dans le second, il paroît qu'il y a un cercle vicieux.

*R.* 1.° Quand on veut tout réduire au style de l'Ecole, & soumettre les choses divines aux distinctions de la matiere & de la forme, faut-il s'étonner si on rencontre des embarras ? .... Nous croyons que Dieu a révélé tel & tel article, parce que la Religion Chrétienne qui enseigne ces articles, est dépositaire de la Révélation : mais d'où sait-on qu'elle posséde ce dépôt ? Nous l'avons déja dit : quand Dieu nous accorde le don de la Foi, il nous porte, il nous incline à croire, il nous affranchit des doutes que toutes les disputes & toutes les études humaines ne peuvent guérir ; & cette persuasion surnaturelle & divine vaut bien une démonstration scholastique, morale, physique, géométrique ou métaphysique : elle n'est sans doute jamais sans motifs, mais elle prend sa force dans la grace & le don de la Foi, dont les motifs de crédibilité ne sont que l'instrument & l'occasion.

*Fides animum invitans, imò & persuadens præ cunctis rationabilibus methodis.* S. Basil.

2.° Pourquoi les motifs de crédibilité ne pourroient-ils point produire une certitude métaphysique ? Quel défaut y a-t-il dans ce raisonne-

ment? « Il y a un Dieu; il y a une Religion; un L. 3, ch. 4.
» Dieu saint & vrai ne peut approuver qu'une
» seule Religion : or il est évident qu'il n'y a
» point de Religion qui ait des caracteres de di-
» vinité comme le Christianisme; il est donc évi-
» dent que le Christianisme est la seule Religion
» véritable. » — Qu'y a-t-il à redire à cet autre rai-
sonnement, qui est celui de Richard de S. Victor :
« Il est certain que Dieu ne peut me tromper, il est
» certain encore que Dieu m'auroit trompé s'il
» avoit donné à une fausse Religion les caracteres
» de la vraie; il est donc certain qu'une Religion
» ne peut avoir les caracteres de la Religion véri-
» table sans l'être en effet : nous avons démontré
» que ces caracteres n'étoient que dans le Chris-
» tianisme : il n'est donc pas possible que le Chris-
» tianisme ne soit véritable (*a*). »

D. Ce raisonnement, quelque juste qu'il soit, peut-il convaincre un homme incapable de peser les preuves du Christianisme, & d'examiner si cette Religion a seule les caracteres de la vérité?

*R.* 1.° Nous l'avons déja dit, si cet homme a assez de lumiere pour former des objections contre l'enseignement de ses Pasteurs; il en a assez aussi pour évaluer les réponses qui réfutent ces objections.

2.° Y a-t-il un Chrétien qui ne puisse être convaincu des articles suivants? Jésus-Christ a été annoncé par les Prophetes. Lui & ses Apôtres ont prêché l'Evangile. Ils ont fait des miracles. Ils ont donné ordre à d'autres de prêcher après

(*a*) *Domine, si error est, à te decepti sumus; hæc enim tot prodigiis & signis in nobis confirmata sunt, ut non nisi per te fieri potuerint.* Rich. Vict.

eux. Les Pasteurs de l'Eglise ont succédé à ces Prédicateurs. Les Philosophes disputeront sans doute sur tout cela; mais l'homme bien instruit peut leur répondre; & le simple Fidèle ne connoît pas les Philosophes : il reste dans la bonne foi; & la voix de l'Eglise est pour lui beaucoup plus intelligible que toute la critique des Savants irréligieux.

D. Est-il nécessaire d'étudier toutes les Religions du monde, & d'en connoître la fausseté, pour s'attacher exclusivement au Christianisme?

*R.* Cette étude faite avec un esprit droit & appliqué, ne peut que servir à faire connoître la vérité; mais elle est aussi peu nécessaire à un Chrétien docile & soumis aux lumieres de sa Foi, qu'il est inutile à un enfant de connoître toutes les meres du monde pour s'attacher à la sienne. Le Sauveur appelle Pierre & André, & ils le suivent sans délibérer. Il renverse Paul, & Paul est changé en un autre homme. L'Eunuque de la Reine Candace entend expliquer un passage d'Isaïe, & demande le Baptême, &c. Ces gens n'avoient pas eu le temps d'examiner les erreurs de tous les Peuples (*a*).

D. Si les Infidèles sont attachés à leur croyance comme les Chrétiens, qu'est-ce que la Foi ajoute à la persuasion?

*R.* 1.° Les Infidèles éclairés ne peuvent s'attacher à leur Foi en aucune façon, ils ne peuvent

(*a*) *Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem, ut plures æternæ veritatis capiat rationes, quam si quis decem annis studuisset in scholis. Ego doceo sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum.* Imit. Christ. Lib. 3, c. 43.

que

que la dédaigner ; & s'ils ont le cœur droit, rechercher la véritable : c'est une suite nécessaire des preuves du Christianisme.

2.° Les préjugés ne peuvent fonder la même persuasion que des preuves solides. L'effet naturel de la vérité est l'acquiescement de l'esprit & le repos de la conscience. Le doute & la nécessité d'examiner sont l'appanage de l'erreur.

3.° La Foi du Chrétien est moins l'effet de ses raisonnements, quelque excellents qu'ils soient, que l'effet de la grace & de la lumiere divine qui constitue le précieux don de la Foi. Ce langage est plus que Chinois pour l'homme animal ; mais il est très-intelligible à l'homme spirituel (*a*). Tandis que le Philosophe incrédule n'aura pas détruit les preuves du Christianisme, il ne pourra disconvenir que *le don de la Foi* ne soit une chose réelle, puisque la Religion dont on lui démontre la vérité, enseigne que ce don existe, & qu'il est le fondement de sa Législation. L'Infidèle & l'Hérétique ont beau prétendre à la possession d'une Foi affermie & éclairée par l'esprit de Dieu : toutes les preuves du Christianisme déposent contre cette prétention ; quoique la différence de cette Foi échappe aux yeux des hommes, Dieu, comme dit l'Apôtre, distingue son ouvrage,

---

(*a*) *Vosmetipsos tentate, si estis ex fide : ipsi vos probate : an non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est, nisi fortè reprobi estis.* 2. Cor. 13. — *Unctio ejus docet vos de omnibus.* 1. Joan. 2. — *Qui credit in filium Dei, habet testimonium Dei in se.* Ibid. 5. — *Quoniam Deus, qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.* 2. Cor. 4.

de ce qui ne l'est pas, & toutes les illusions de l'apparence ne peuvent ébranler les fondements d'une vérité réelle (*a*).

## ARTICLE II.

### *Nécessité de la Foi par rapport au salut.*

### §. I.

D. LE DOGME de la nécessité de la Foi n'oblige-t-il pas les Chrétiens à damner impitoyablement les plus grands héros de l'antiquité; & à regarder comme proie de l'enfer, des hommes célèbres parmi nous, qui n'ont jamais eu la Foi, ou qui ont trouvé le moyen de s'en défaire?

*R.* Le Chrétien ne prononcera jamais sur le sort de quelque homme en particulier, tandis qu'il est en vie, parce qu'il ignore quelle sera sa fin; ni après sa mort, s'il ignore quelle a été sa fin. Bien-loin de damner personne, il souhaite ardemment le salut de tout le monde.

D. N'est-il pas du moins vrai qu'en général le Chrétien regarde comme damné un grand nombre d'hommes retranchés du sein de sa Religion?

L. 1, ch. 4. *R.* 1.° Nous avons montré que Dieu ne pouvoit approuver qu'une seule Religion. Nos preuves sont fondées sur la nature de Dieu même & de la Religion en général. Ce n'est pas au Chré-

(*a*) *Sed firmum fundamentum Dei stat, habens signaculum hoc; cognovit Dominus qui sunt ejus.* 2. Tim. 2.

tien, mais à tout homme qui sait raisonner, qu'on doit faire l'objection du grand nombre d'hommes égarés dans la Foi.

2.° Ce n'est pas la nécessité de la Foi, ni l'indivisibilité de la vérité qui est la cause de la réprobation du grand nombre des hommes; ce sont les crimes & la mauvaise vie des hommes qui diminuent le nombre des Elus. Tous les Thélogiens enseignent que ceux qui ignorent la Religion Chrétienne sans qu'il y ait de leur faute ne seront pas punis de Dieu pour ne l'avoir pas connue. S. Paul lui-même nous en assure (*a*). Les SS. Peres, sur-tout S. Augustin & S. Thomas, ont exprimé cette doctrine de la maniere la plus précise (*b*).

D. Puisque sans la Foi personne n'est sauvé, n'est-il pas de la providence de Dieu de la donner à tout le monde?

*R.* Il est de la Providence de Dieu de ne pas manquer à ceux qui le cherchent par un bon usage

(*a*) *Quicumque enim sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* Rom. 2. 12.

(*b*) *Eis quos ad sinistram positurus est, dicet: ite in ignem æternum qui paratus est diabolo & Angelis ejus: nec increpat, quia in eum non crediderunt, sed quia bona opera non fecerunt.* Aug. L. de fide & operib. cap. 15. *Et eos in eam* (damnationem:) *ituros veritas dicit, quorum non fidem, sed bona opera defuisse declaravit.* Idem. Ibid. — *Si infidelitas accipiatur secundùm negationem puram, sicut in iis qui nihil audierunt de fide, non habet rationem peccati, sed magis pœnæ, quia talis ignorantia divinorum ex peccato primi parentis consecuta est: qui autem sic sunt infideles, damnantur quidem propter alia peccata quæ sine fide remitti non possunt, non autem propter infidelitatis peccatum.* S. Th. 2. 2. q. 10, art. 1.

de tous les secours naturels & surnaturels (*a*). Le Créateur de nos ames ne les réprouve qu'à regret, & jamais pour n'avoir pas fait l'impossible; il n'abandonne que celles qui s'abandonnent elles-mêmes (*b*). Si un Infidèle correspondoit exactement aux graces surnaturelles dont Dieu le prévient, Dieu éclaireroit cet homme vertueux par une révélation intérieure, ou susciteroit quelque Apôtre pour son instruction (*c*). Ce que les Missionnaires nous apprennent de quelques étonnantes vocations à la foi, peut être considéré comme une preuve de fait (*d*). L'Ecriture nous

(*a*) Il est certain que les Infidèles reçoivent des graces de Jésus-Christ.... *Pagani, Judæi, hæretici, &c. nullum omninò accipiunt à Jesu Christo influxum.* C'est la cinquième Proposition condamnée par Alexandre VIII.

(*b*) *Diligis enim omnia quæ sunt, & nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odiens aliquid constituisti, aut fecisti... qui amas animas.* Sap. xj.

(*c*) *Hoc pertinet ad divinam Providentiam ut cuilibet provideat de mediis ad salutem, dummodò ex parte ejus non impediatur. Undè si aliquis nutritus in silvis inter lupos, ductum rationis naturalis sequeretur in appetitu boni & fugâ mali, certissimè est tenendum, quòd ei Deus vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* Quæst. 14 de Veritate, a. 1. ad 1. Qui hîc Semi-Pelagianismi incusant sanctum Doctorem Theologi inconsulti, non attendunt legis naturalis observationi annexum esse fidei donum non ut *merito*, quod esset Semi-Pelagianum, neque ut *conditioni sine quâ non*, quod est manifestè falsum; sed ut *conditioni cum quâ semper*; neque id aliâ ex causâ nisi quod velit Deus *omnes homines salvos fieri, & ad agnitionem veritatis venire.* 1. Tim. 2.

(*d*) Vide Tursel. in vitâ Xaverii, L. 5, c. 4. — Maff. de reb. Ind. p. 361. — Hist. Soc. J. part. 4. L. 6, n. 230, &c.

apprend en cent endroits, que ce sont nos crimes qui écartent de nous la lumiere de la Foi (*a*). Les SS. Peres s'expriment sur cette matiere avec toute la clarté possible (*b*).

D. Où lisons-nous que jamais Dieu ait éclairé au milieu de l'infidélité un homme, qui avoit bien employé les premiers secours de la raison & de la grace?

R. Les ouvrages de Dieu, sur-tout ceux qu'il opere dans les ames, ne doivent pas se chercher dans l'histoire; pour un seul qui parvient à notre connoissance, il y en a une multitude qui ne sont connus qu'à lui. L'exemple de Melchisedec, de

(*a*) *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, & auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu, & corripietur à superveniente iniquitate.* Sap. 1. — *Dilexerunt homines tenebras magis quàm lucem, erant enim illorum mala opera.* Joan. 4. — *Quomodo vos potestis credere; qui gloriam ab invicem accipitis, & gloriam quæ ex Deo est, non quæritis.* Joan. 5. — *Quod si etiam opertum est evangelium nostrum, in iis qui pereunt, est opertum: in quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi.* 2. Cor. 4. — *Piè agentibus dedit sapientiam.* Eccli. 43. — *Initium sapientiæ timor Domini: intellectus bonus omnibus facientibus eum.* Ps. 110. — *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt; propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* Rom. 1.

(*b*) *Illud maximè causa incredulitatis est: vita nempè corrupta & gloriæ amor.* Chris. Hom. 72. in Matth. — *Audiendo præcepta Dei illuminati non sunt, faciendo illuminati sunt.... quisquis ergò vult audita intelligere, festinet ea quæ jam audire potuit, opere complere. Ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur* (in Emmaüs) *& dignatus est cognosci, dum pascitur.* Greg. M. Hom. 23. in Evang. — *Quid est quod Christiani esse non possitis? Christus humiliter venit, & vos superbi estis.* Augustin. ad Porphir.

Job, de Rahab (*a*), des trois Mages, du Centurion Cornelius (*b*), &c. suffit pour nous persuader que la même Providence en a éclairé beaucoup d'autres dont l'Histoire sainte ne nous aprend rien (*c*). Saint Augustin n'en doutoit pas (*d*), & l'autorité de l'Ecriture appuie son sentiment (*e*).—

(*a*) *Fide Rahab meretrix non periit cum infidelibus.* Heb. xj.

(*b*) Act. x.

(*c*) Quelques Auteurs croient que Platon, les Sybiles, &c. ont été de ce nombre. M. Bossuet & Grotius paroissent favorables à Platon. — Voyez aussi l'Hist. Ecclésiast. du P. Noël Alex. *Sæc. 1, dissert. 22; Sæc. 2, diss. 6, n. 1.* Le Confucius de l'Imprimerie Royale, p. 78, &c. — L'obélisque de sainte Marie Majeure à Rome porte l'inscription suivante: *Christum Dominum quem Augustus de Virgine nasciturum vivens adoravit, seque deinceps Dominum dici vetuit, adoro.* Il est peut-être plus sage de ne pas se fatiguer par ces sortes de conjectures, & de respecter les secrets de Dieu, qui connoît la distribution de ses dons & l'usage qui en a été fait. La plupart de ces hommes, qu'on prétend avoir été éclairés par des lumieres spéciales, ont vécu dans des désordres ou dans des erreurs inexcusables, qui ont dû combattre toutes les avances d'une Providence particuliere.

(*d*) *Cur non credamus in cæteris hàc atque illàc gentibus alios atque alios fuisse: qui Christum utcunque cognoverunt,* uti priùs dixerat.) Aug. ep. 102. — L. retract. c. 31. confirmat quæ dixerat ipse Semi-Pelagianus, sed meritum excludit. — *Non incongruè creditur, fuisse & in aliis gentibus homines, quibus hoc mysterium* (Incarnationis) *revelatum est... multi inter gentes pertinuerunt ad civitatem spiritalem Jerusalem.* Aug. Lib. 18. de Civit. Dei, c. 47. — *Intelligas in omni gente aliquos aliquando ejus* (Christi) *desiderio flagrasse.... divinitus illuminati & naturali ratione edocti, intelligebant quantis tenebris totum pœnè genus humanum involutum erat.* Rich. Vict. Lib. de Incarn. c. 8.

(*e*) *Ut filios Dei qui erant dispersi, congregaret in unum.* Joan. xj. *Memor ero Rahab & Babylonis scientium me. Ecce alienigenæ, & Tyrus, & populus Æthiopum hi fuerunt illic.* Psal. 86. *Et ipse erit expectatio gentium.* Gen. 49.

Elie croyoit que de ſon temps Dieu n'avoit pas de vrais adorateurs en Iſraël ; mais il fut détrompé, & apprit qu'il y avoit 7000 hommes que la ſéduction n'avoit pas gagnés (*a*). On penſe communément que tous les hommes qui périrent par le déluge, furent réprouvés ; mais ſaint Pierre nous apprend qu'aux approches de la mort pluſieurs firent pénitence, & ſauverent leurs ames au milieu des flots qui abſorboient les corps (*b*). On ſe tromperoit également en croyant qu'il n'y a pas d'Elus parmi les Nations infidèles.

D. Pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas éclairé les Trajan, les Antonin, les Marc-Aurele, &c. dont les vertus font l'admiration de tous les ſiécles ?

*R*. Voici comme il eſt permis de raiſonner ſur cette matiere : « Ces Princes ont connu un Dieu, » Maître de l'Univers, je n'en puis douter. S'ils » l'ont glorifié & adoré d'une maniere digne de » lui, s'ils ont gardé ſa Loi dans toutes les occaſions » où les lumieres naturelles la leur ont fait con» noître, Dieu ne les a pas abandonnés, & ne leur » a pas refuſé, du moins dans les derniers mo» ments de leur vie, la Foi néceſſaire au ſalut. » S'ils ont vécu dans l'oubli de Dieu, ſi des cri» mes publics ou ſecrets les ont rendu l'objet de

---

(*a*) *An neſcitis in Eliâ quid dicit Scriptura, quemadmodum interpellat Deum adversùm Iſraël? Domine, Prophetas tuos occiderunt, altaria tua ſuffoderunt, & ego relictus ſum ſolus, & quærunt animam meam : ſed quid dicit illi divinum reſponſum? Reliqui mihi ſeptem millia virorum, qui non curvaverunt genua ante Baal*. Prov. xi.

(*b*) *Et his qui in carcere erant, ſpiritibus veniens prædicavit, qui increduli fuerant aliquando, quandò expectabant Dei patientiam in diebus Noë, cùm fabricaretur arca*. I. Pet. 3.

» sa colere, peu importe ce que les hommes aient
» pensé de leur vertu & de leur probité; ils sont
» réprouvés: mais ce n'est point pour ne pas avoir
» eu la foi en Jésus-Christ, sans laquelle nul homme
» ne peut être sauvé, qu'ils ont été condamnés à
» des supplices éternels, c'est pour avoir mal vécu,
» insulté les lumieres de la raison, n'avoir fait qu'un
» foible usage des excellentes qualités dont Dieu
» les avoit doués. »

D. De quels crimes voudriez-vous qu'un Solon, qu'un Socrate, qu'un Caton, qu'un Trajan, qu'un Marc-Aurele, &c. se fussent rendu coupables?

*R.* Que les Princes & les Philosophes que vous citez aient commis des crimes, ce n'est pas de quoi le Chrétien s'embarrasse. Le raisonnement que je viens de faire subsiste vis-à-vis d'eux dans toute son étendue. Mais il seroit aisé de faire voir que ces prétendus Sages ne l'étoient pas toujours, & que l'enthousiasme avec lequel l'antiquité nous a transmis leur mémoire n'a pu couvrir toutes les taches de leur vie. Les éloges outrés que nos beaux-esprits en font ne peuvent être fondés que sur l'ignorance ou la mauvaise foi. Solon, Socrate, Trajan ont été accusés des plus monstrueuses infamies par des Auteurs très-instruits de leur vie privée. Trajan a uni l'injustice à la cruauté, en ordonnant la mort des Chrétiens dont il avoit reconnu l'innocence. Marc-Aurele en a fait de même; & la réalité de leur persécution a été cent fois démontrée contre les Philosophes leurs Apologistes. Le grave Caton faisoit commerce de la prostitution de ses esclaves; il sortoit du Théâtre pour ne pas empêcher par sa présence des scenes scandaleuses, & par-là il nous démontre la vanité &

l'illusion de sa vertu. Pour bien juger des éloges que les Historiens ont faits de ces Messieurs, il faut bien connoître les mœurs générales des Grecs & des Romains, & apprécier l'estime de ces Nations sur l'état où la vertu se trouvoit chez elles (*a*). Ci-dessus, p. 217, 337.

D. Vu le desir de tous les hommes de connoître la vraie Foi, n'est-il pas étonnant qu'il y en ait tant qui ne la connoissent pas?

*R.* Le nombre des amateurs sinceres de la vérité est très-petit. Le préjugé, l'entêtement, les passions, différents intérêts, &c. vont en quelque sorte au-devant des lumieres, des bonnes pensées, des inquiétudes salutaires, pour les écarter du cœur & les empêcher d'y prendre place (*b*). Ceux qui ont vécu parmi les Hérétiques & les Infidèles connoissent par expérience combien ils sont peu inquiets sur la nature de la Religion qu'ils professent. Pleins de zèle & de défiance en ce qui regarde le plus vil de leurs intérêts temporels, ils dédaignent d'écouter tout ce qu'on leur dit sur la Religion. Nous en avons plusieurs exemples frappants dans les saintes Ecritures. Le Sauveur du monde dit à

---

(*a*) Voyez l'Apologie de la Religion, ch. xj, §. 3, 4. On ne fait pas tort à ces prétendus Héros en les désignant en général par ces vers de Virgile :

*Hic petit excidiis urbem miserosque Penates,*
*Ut gemmâ bibat, & serrano dormiat ostro.*
*Condit opes alius defossoque incubat auro....*
*... Gaudent perfusi sanguine fratrum.* 2. Georg.

*Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem*
*Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.*
*Hic thalamum invasit natæ, vetitosque hymeneos.*
*Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.* vj. Æneid.

(*b*) *Totâ die expandi manus ad populum non credentem & contradicentem.* Rom. 10.

Pilate qu'il est venu annoncer la vérité aux hommes. Pilate demande qu'est-ce que la vérité? & craignant d'être instruit, il sort sans attendre de réponse (*a*). S. Paul presse le Roi Agrippa, & le convainc par les prophéties de la vérité du Christianisme: ce Prince rompt aussi tôt l'assemblée, & cela parce qu'il se trouve touché & porté à la profession d'une Religion qu'il ne veut pas embrasser (*b*). Le Proconsul Félix entend parler S. Paul de la justice, de la chasteté & du jugement de Dieu: sa vie licencieuse le fait trembler; il congédie aussi tôt l'Orateur, & finit la conférence (*c*). Le même Apôtre annonce la résurrection des morts aux Sages de l'Aréopage. Les uns s'en moquent, les autres remettent leur instruction sur cette importante affaire à une autre occasion, qui ne se présenta pas (*d*). Ce sont sur-tout les Savants du siécle, les grands du monde qui dédaignent d'entendre parler de Religion. Ils regardent les questions les plus importantes comme des disputes frivoles qui n'aboutissent à rien, & où il est indifférent de nier ou d'affirmer. Gallien disoit que le

---

(a *Ego in hoc natus sum, & ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati: omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. Dicit ei Pilatus: Quid est veritas? & cùm hoc dixisset, iterùm exivit ad Judæos.* Joan. 18.

(b *Credis, Rex Agrippa, Prophetis? Scio quia credis. Agrippa autem ad Paulum: In modico suades me Christianum fieri.... & exurrexit Rex, & Præses, & Bernice.* Act. 26.

(c) *Disputante autem illo de justitiâ & castitate & judicio futuro, tremefactus Felix respondit: Quod nunc attinet, vade.* Act. 24.

(d) *Cùm audissent resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt: Audiemus te de hoc iterùm. Sic Paulus exivit.* Act. 17.

Christianisme étoit une affaire de mots (*a*); nos Philosophes ne disent-ils pas tous les jours la même chose? Festus décidoit que c'étoit une dispute sur un fait absolument indifférent (*b*). Les Stoïciens & les Epicuriens disoient que Paul n'enseignoit que du verbiage (*c*); & ne voyons-nous pas la même disposition d'esprit dans un très-grand nombre de Catholiques, qui assurément ne seroient jamais parvenus à la Foi, s'ils n'avoient pas eu le bonheur d'y naître pour avoir ensuite le malheur de la perdre, ou de se la rendre inutile en la tenant, comme dit l'Apôtre, captive dans l'injustice (*d*)?

D. Cette indifférence pour connoître la vraie Foi ne prouve-t-elle pas que le choix d'une Religion est effectivement une chose indifférente? Dieu a-t-il pu nous inspirer de l'indifférence pour une chose essentiellement requise à notre félicité éternelle?

*R.* Ce n'est pas Dieu qui inspire cette indifférence; il tâche au contraire de la dissiper par mille graces qu'une ame courbée sous le joug des passions, & avilie par de grands crimes rend souvent inutiles. — Les hommes ne sont-ils pas également indifférents à l'égard de Dieu, de la Loi naturelle, de la vie à venir? Ne vivent-ils pas dans l'oubli de la mort, des dangers qui environnent la vie, de la vicissitude des choses humaines, &c? En doit-on inférer que tout cela n'existe

(*a*) *Si verò sunt quæstiones de verbo & nominibus, & lege vestrâ, vos ipsi videritis.* Act. 18.

(*b*) *Quæstiones verò quasdam de suâ superstitione habebant adversùs eum, & de quodam Jesu defuncto, quem affirmabat Paulus vivere.* Act. 25.

(*c*) *Quid vult semini-verbius hic dicere?* Act. 17.

(*d*) *Qui veritatem Dei in injustitiâ detinent.* Rom. 1.

pas plus que la néceſſité de profeſſer la vraie Religion? Ne ſait-on pas que les idées les plus naturelles, les impreſſions les plus fortes, le plus profondément gravées dans le cœur de l'homme s'alterent & s'effacent par une faim exceſſive des biens périſſables, & l'uſage des plaiſirs ſenſuels (*a*)?

D. Ce que nous regardons dans les Infidèles comme indifférence & inſenſibilité, n'eſt-il pas ſouvent pour eux un devoir de Religion? Toute Religion n'ordonne-t-elle pas à ſes Sectateurs de ne point douter de la vérité de ſes dogmes, & de ne pas prêter l'oreille à ce qui pourroit ébranler la croyance qu'ils lui doivent?

*R.* L'expérience & une longue demeure parmi différentes Sectes ſuffiſent pour convaincre un eſprit attentif que cet attachement religieux aux erreurs où l'on eſt né eſt aſſez rare; & que l'intérêt, l'habitude, l'ambition, la crainte de faire un éclat, de ſe brouiller avec ſes amis, ſes protecteurs, ſes parents, &c. ſont preſque les ſeuls liens qui entretiennent les préjugés de l'enfance. Voyez avec quelle avidité les Hérétiques de tous les temps ont recueilli les Livres qui inſpirent la tolérance & l'indifférence des cultes; & concluez qu'ils cherchent plutôt à ſe défaire de toute Religion qu'à connoître la véritable. — L'obligation de croire fermement n'eſt qu'un préjugé dans ceux qui ſont dans l'erreur; ils ont au contraire une forte obligation de douter, & ce doute ſalutaire ne manqueroit pas de naître s'ils ne négligeoient aucun moyen de découvrir la vérité. Enfin la défenſe de

(*a*) *Terrena inhabitatio deprimit ſenſum.* Sap. 9. — *Et à ſollicitudinibus & divitiis ſuffocantur.* Luc. 8. — *Non poteſtis Deo ſervire & Mammonæ.* Matth. 6.

douter, quelle qu'on la suppose, n'empêche pas qu'on n'étudie la nature & les motifs de sa créance, & qu'en cas qu'on en trouve les dogmes révoltants & les preuves insuffisantes, on ne cherche des lumieres ultérieures.

D. Ne voyons-nous pas des Nations entieres absolument exclues du salut ? Les Ammonites, & les Moabites ne devoient jamais entrer dans l'Eglise de Dieu (*a*). Les Américains sont restés quatre mille ans sans connoître la vraie Foi. Les Juifs ne sont-ils pas devenus une espece de prodige par une opiniâtreté inconcevable qui rend leur conversion moralement impossible ? N'y a-t-il pas des Sauvages tellement abrutis, que bien loin de pouvoir s'élever à la connoissance d'une Religion révélée, ils ne connoissent ni Dieu, ni Loi naturelle ?

*R.* Les Moabites & les Ammonites n'ont été exclus que de la Synagogue & de la Société de Religion avec les Juifs, laquelle n'étoit pas nécessaire au salut. — Plusieurs Savants pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis 1000 ou 2000 ans. Ses grands déserts & le petit nombre de ses habitans autorisent cette opinion, dont l'Auteur des *Recherches philosophiques* ne paroît pas avoir assez pesé les motifs. M. de Buffon, qui croit que la nature en Amérique est encore dans son enfance (*b*), accédera volontiers à ce systême. Il est plus

(*a*) *Ammonites & Moabites etiam post decimam generationem, non intrabunt Ecclesiam Dei in æternum.* Deuteron. 23, 3.

(*b*) M. Paw, *(Rech. philos. sur les Améric.)* nous dit au contraire, que dans l'Amérique la nature est épuisée & défaillante. Le même degré d'échauffement dans les imaginations philosophiques produit souvent des assertions contra-

ſage de croire qu'on ne peut déterminer le temps de la population de l'Amérique. D'ailleurs on a de fortes conjectures que l'Evangile y a été prêché avant Colomb (*a*). On ſait que l'idolâtrie n'a pénétré que tard dans un grand nombre de régions où le culte du vrai Dieu s'eſt long-temps maintenu. Ces 4000 ans ſont donc un compte arbitraire ; &, quand le calcul ſeroit juſte, les Américains ne feroient pas une difficulté à part, & je viens d'y répondre. — Les Juifs répandus par toute la Chrétienté ont par-tout occaſion de s'inſtruire, & d'abandonner leurs erreurs : malgré un endurciſſement preſque général, pluſieurs ſe rendent dociles à la grace ; & la race d'Abraham

---

dictoires. La nature en Amérique n'eſt ni en enfance, ni en décrépitude ; elle eſt auſſi vaillante & auſſi robuſte que par-tout ailleurs, s'il faut s'en rapporter à la relation unanime des hommes qui ont vu de leurs yeux cette partie de la terre, ſi féconde en riches & magnifiques ſpectacles ; où les fleuves ſont des mers ; où les arbres ſe perdent dans les nues ; où les montagnes préſentent au Voyageur, à meſure qu'il monte ou qu'il deſcend, toutes les températures de l'air depuis les ardeurs de la zone torride, juſqu'aux frimats de la zone glaciale ; où le ſoleil échauffant la terre avec une influence diſtinguée, donne aux oiſeaux de plus riches couleurs, aux fruits plus de parfum, aux poiſſons meme plus d'activité ; où la terre prodigue à-la-fois ſes plus admirables & ſes plus funeſtes productions ; ſes plus impoſantes beautés & ſes plus effrayantes horreurs.

(*a*) Le P. Kircher, (*Mund. ſubt. part.* 2, *p.* 44, *aliâ edit.* 47, ) fait mention d'une image de la Vierge pétrifiée au Pérou ; quelque ſyſtême de pétrification qu'on embraſſe, la régularité de cette image perſuade que le Chriſtianiſme y a été connu pluſieurs ſiécles avant ſa découverte par les Eſpagnols. D'autres figures annoncent la même choſe. On a trouvé des reſtes bien ſenſibles de la Religion Chrétienne au Paraguai. *Lett. édif. T.* 25, *p.* 132.

n'a point été exclue de l'héritage promis à ce Patriarche (*a*). — Nous avons montré ailleurs que L. 1, ch. 32 les Sauvages n'étoient pas aussi stupides qu'on les §. 1. fait, & que quelque stupides qu'ils puissent être, cela ne concluoit ni contre la croyance d'un Dieu L. 3, ch. 1. ni contre la nécessité d'une Religion. Dieu en ce cas agiroit avec eux comme avec les enfants & les imbécilles, & n'exigeroit point le fruit des lumieres qu'il ne leur a pas données.

## §. II.

D. Cette grande multitude de Peuples infidèles qui habitent la terre ne doit-elle pas faire conclure que le Royaume du démon est plus étendu que celui de Jésus-Christ? Et cette conséquence injurieuse au Fils de Dieu, peut-elle être déduite d'un principe véritable?

*R.* 1.° Cette fameuse objection de Bayle, que nos Incrédules répétent avec tant de complaisance, ne regarde pas plus les défenseurs du Christianisme, que les défenseurs de la Loi naturelle, si généralement violée.

2.° Ce n'est là qu'un misérable sophisme d'un homme qui a mis sa gloire à tout embrouiller par des équivoques & des hors-propos. Qu'entend Bayle par l'empire du démon? Cet empire peut-il entrer en concurrence avec l'empire de Jésus-

(*a*) *Dico ergò; numquid Deus repulit populum suum? Absit. Nam & ego Israëlita sum ex semine Abraham, de Tribu Benjamin. Non repulit Deus plebem suam quam præscivit.* Rom. xj. — *At dices: Nil dederat populo Judæorum, undè poterat melior fieri: ut quid ab eo, qui nihil accepit, exigitur? Non mediocris ista est mna quam mulier Evangelica quià non invenit, lucernam accendit, lumine quærit admoto, gratulatur inventam.* Amb. L. 8. in Luc.

Christ, à qui le démon & les damnés sont soumis aussi-bien que les Anges & les Justes? Les Elus & les réprouvés, les vivants & les morts, les Rois & les Bergers sont cités à son Tribunal; quel moyen Bayle leur donne-t-il pour s'arracher à sa puissance? Les scélérats que la justice du Prince abandonne au bourreau font-ils un empire à part (*a*)? Quelques expressions peu digérées de nos Prédicateurs ont pu donner occasion à cette saillie de Bayle. Il est visible qu'ils n'ont prétendu autre chose, sinon de gémir sur la dépravation du cœur humain, qui préfere l'erreur à la vérité, les vengeances du Sauveur à ses récompenses, sa colere à son amitié, comme les Juifs lui préférerent Barabbas: mais son empire est très-indépendant de cette préférence; &, quand tous les hommes préféreroient la créature au Créateur, comme parle saint Paul, son empire n'en seroit pas moins glorieux dans tous les siécles (*b*). Est-il plus avantageux à Dieu de rendre ses amis heureux que d'envoyer le malheur à ses ennemis; de récompenser la

---

(*a*) *Qui voluntatem Dei negligunt, non ideò tamen eam vincunt, sed ipsi sibi damnationem accersunt.* August. — On lit un passage rapide & sublime dans une Ode *sur le Jugement dernier*, qui a concouru au Prix de l'Académie Françoise en 1773.

Je suis vainqueur, dit l'Ange des ténèbres;
Et les méchans jugés poussent des cris funèbres.
Dieu vain! qui de nous deux soumit plus de mortels?
. . . . . . . .
Je suis vainqueur. Sur son trône bravé
Dieu l'entend, se détourne & ne l'a plus trouvé.

(*b*) *Servierunt creaturæ potius quam Creatori, qui est benedictus in sæcula.* Rom. 1.

vertu que de punir le vice (a)? A-t-il besoin de nos hommages & de nos adorations (b)? « Dieu, » dit le plus fameux éleve de Bayle, n'a nul besoin » de nos sacrifices ni de nos prieres ; mais nous » avons besoin de lui en faire : son culte n'est pas » établi pour lui, mais pour nous. » Dict. phil. art. Catéch. Chinois. Entr. 4.

D. La proposition de Bayle n'eût-elle pas été plus vraie, s'il eût dit que la grace de Jésus-Christ étoit moins répandue que la séduction du démon ?

*R.* Cette proposition, peut-être moins blâmable que l'autre, est néanmoins d'une fausseté palpable. La grace de Jésus-Christ est offerte à tous les hommes (c), le démon ne soumet personne qui n'ait la grace nécessaire pour le vaincre lui-même ; il ne triomphe pas de la grace, mais bien de ceux qui refusent de se servir de la grace. La grace est hors d'atteinte dans les réprouvés comme dans les Elus (d). — Le péché originel ayant formé la masse de perdition, & les passions nous entraînant à notre perte, notre damnation n'est pas glorieuse au démon, mais le triomphe de la grace égale les difficultés qu'elle rencontre (e). — La

---

(a) *Ego in interitu vestro ridebo.* Prov. 1, 26.

(b) *Dixi Domino Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Psal. 15. — *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Joan. 15. — *Cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus.* Luc. 17. — *Nec manibus humanis colitur indigens aliquo : cùm ipse det omnibus vitam & inspirationem & omnia.* Act. 17. — *Talis glorificatio ipsum non auxit, sed nobis profuit.* Aug. Tract. 49. in Joan.

(c) *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Joan. 1.

(d) *Christi bonus odor sumus in iis qui salvi fiunt, & in iis qui pereunt.* 2. Cor. 2.

(e) *Non sicut delictum, ita & donum.* Rom. 5.

volonté de Jésus-Christ touchant notre salut n'est qu'une volonté conditionnelle : celle du démon touchant notre perte est absolue, & néanmoins souvent sans effet. Cela démontre que la séduction & la grace ne sont pas susceptibles de parallele.

D. Ne peut-on pas mesurer l'empire de la grace sur l'étendue de la vraie Religion, qui est très-petite? De 1600 millions d'hommes qu'il y a sur la terre, selon quelques Savants, y en a-t-il beaucoup plus de 60 millions dans l'Eglise Catholique?

*R.* 1.° Je viens de montrer que Bayle mesuroit mal, & qu'il se servoit de fausses mesures pour déterminer des étendues qui n'ont point de terme. La grace de Jésus-Christ ne manque à personne; si les Infidèles en étoient exclus, le monde seroit encore Païen.

2.° Il est très-faux que la Religion Chrétienne soit peu répandue : nous avons fait voir que le Mahométisme ne pouvoit être comparé dans son étendue à celle de la seule Eglise Catholique. Nous ajouterons que dans les Pays hérétiques, tous les enfants baptisés, dont l'esprit n'est point encore assez développé pour juger de la Secte où ils sont nés; que tous les Chrétiens invinciblement égarés par de faux Docteurs, & croyant de bonne foi professer la vérité, sont effectivement, par la disposition de leur cœur, enfants de la vraie Eglise (*a*). Si

L. 3, ch. 3, art. 3, §. 3.

(*a*) On ne comprend sans doute pas dans ce nombre les Hérétiques éclairés, ni même ceux qui, sans avoir de grandes lumieres, ne sont pas sans raisons de douter, ni sans moyens de s'instruire; beaucoup moins les Ministres, qui ne sauroient être attachés de bonne foi à des Sectes dont ils connoissent l'inconséquence. Ces Messieurs sont, pour l'ordinaire, Tolérants ou Déistes. Plusieurs reconnoissent dans leur cœur la vérité de la Religion Catholique;

quelques Théologiens diminuent le nombre des Hérétiques matériels, c'est qu'ils supposent les moyens de s'instruire plus répandus, & l'attachement à l'erreur plus généralement volontaire ; par-là la Providence est également justifiée. — Quels sont ces Savants qui donnent à la terre 1600 millions d'habitants ? Riccioli croit qu'il y en a 1000 millions. Vossius 500 millions ; & quoique ce dernier se trompe visiblement dans le dénombrement de l'Europe, il compense cette erreur par la grande population qu'il accorde aux autres parties du monde. Les Journalistes de Trévoux croient que le nombre de 720 millions est le plus rapproché du vrai. — La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne & les Pays-Bas contiennent plus de 60 millions de Catholiques (*a*). Restent ceux de Hongrie, de Pologne, d'Angleterre, de Hollande, de Syrie, de la Palestine, de la Grece, de tout l'Empire Ottoman, de la Perse, des Indes, de la Chine (*b*), de toute l'Amérique, de tant d'autres Plages de la terre, où ils sont établis

Esp. des Journalistes de Trév. T. 1, p. 469.

Recueil de différents Traités de la Population à Paris, 1771.

mais asservis au respect humain & à des prétentions temporelles, ils n'ont pas le courage de la professer : ils sont dans le cas de ce Berger mercénaire qui ne pouvoit ni aimer ni quitter le service où il étoit engagé : il voyoit les Dieux d'un côté & l'intérêt de l'autre :

*Quid facerem? neque servitio me exire licebat,*
*Nec tam præsentes alibi cognoscere Divos.* V. Eclog. 1.

(*a*) Nous parlons ici selon les calculs les plus approuvés. Si la population de ces Provinces ne va pas jusques là, celle des autres n'atteint pas non plus le nombre d'habitants qu'on leur suppose ; & la proportion subsiste malgré les erreurs générales des Tables.

(*b*) Depuis l'an 1766 les Eglises sont ouvertes à Pékin, & le service divin s'y fait aussi librement qu'à Paris.

sans y être en fort grand nombre, mais où ils subsistent comme autant de preuves de l'universalité de leur Foi ?

D. N'étoit-il pas conforme à la sagesse & à la justice de Dieu de répandre la seule vraie Religion dans toute la terre, & d'ôter par ce moyen toute occasion de séduction & d'erreur ?

*R.* L'idée que l'Ecriture nous donne de la Foi & de Dieu même, est celle d'un trésor enfoui qu'on découvre à force de le chercher (*a*). — Les Sectes ennemies de la vraie Foi sont nécessaires à l'épreuve des Croyants & au triomphe de la vérité (*b*); elles embrassent les extrémités, & par-là font mieux connoître le vrai, qui occupe toujours un juste milieu (*c*). — L'unité de Religion est incompatible avec l'orgueil, la légéreté, l'indocilité de l'homme & avec les passions de son cœur. — La Religion Chrétienne est assez répandue dans le monde, pour être connue dans tous les Pays : & c'est sans doute dans le dessein de la faire connoître, que Dieu a fait de Rome, capitale du monde, la Jérusalem du

---

(*a*) *Fecitque... quærere Deum si fortè attractent eum vel inveniant.* Act. 17. — *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, & præ gaudio illius vadit & vendit universa quæ habet & emit agrum illum.* Matth. 13.

(*b*) *Oportet & hæreses esse, ut & qui probati sunt, manifesti fiant in vobis.* 1. Cor. 11. — M. Nicole disoit que Dieu avoit répandu à dessein certaines ténèbres sur la Religion Chrétienne, afin d'aveugler les esprits superbes. Tertullien pensoit à-peu-près de même : *Nec periclitor dicere : Ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei dispositas, ut hæreticis materiam subministrarent.* Præscrip. c. 39.

(*c*) Voyez un Sermon du P. Bourdaloue, II. Dimanche du Carême, *sur la sagesse & la douceur de la Loi Chrétienne*, au commencement du premier Point.

Christianisme & le centre de l'Eglise universelle (*a*). Cette ville qui, par sa célébrité & par l'étendue de sa puissance, avoit propagé ses superstitions dans toute la terre (*b*), étoit par-là meme plus propre à répandre les lumieres de la Foi dans toutes les Provinces qui respectoient son grand nom. Le Christianisme a été prêché dès son commencement à tous les Peuples du monde. L. 4, ch. 3, art. 3, §. 1.

## §. III.

D. Ne vaut-il pas mieux répondre à toutes ces difficultés, en disant que Dieu a prédestiné le grand nombre des hommes à l'aveuglement & à la damnation?

*R.* C'est un blasphême de Calvin, qui va à détruire toute idée de Dieu. Boulanger en fait l'ame de la Religion Chrétienne & la base de l'ancien & du nouveau Testament: c'est ainsi qu'il dévoile le Christianisme en attribuant à cette Religion sainte ce qu'elle a toujours détesté. Bayle dit qu'il n'y a du mystere que dans la prédestination de Calvin, & que c'est par-là qu'elle triomphe des Catholiques: malheureux ceux qui professent de pareils mysteres!

---

(*a*) *Petrus Princeps Apostolici ordinis ad arcem Romani destinatur Imperii, ut lux veritatis efficaciùs se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet.* Leo. M. Serm. 1. de Petro & Paulo.

(*b*) *Tibi Evangelium Christi, Roma, resplenduit, & quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis .... ut caput orbis effecta latiùs præsideres Religione divinâ quam dominatione terrenâ.* Id. ibid.

D. Les Catholiques ne disputent-ils pas eux-mêmes sur la prédestination à la grace de la Foi, & sur la prédestination à la gloire?

*R.* Il est vrai qu'on dispute beaucoup sur cette matiere, & qu'il y a différents systêmes tolérés dans l'Eglise; mais tous les Catholiques s'accordent à dire, suivant la doctrine de l'Apôtre, « que Dieu veut que tous les hommes soient » sauvés & parviennent à la connoissance *de la* » *vérité*, » d'où il suit que Dieu ne refuse pas la grace de la Foi, aux Infidèles qui se rendent dociles à l'impression des lumieres & des graces surnaturelles qu'il fait naître dans leurs ames; & qu'il ne refuse pas la gloire destinée aux œuvres de la Foi, aux Fidèles qui vivent dans l'innocence & dans la pratique de ses commandemens (*a*). Tels sont les points sur lesquels les Théologiens orthodoxes sont d'accord; & cela doit suffire pour nous convaincre que le dogme de l'Eglise, sur la prédestination à la Foi & au salut, n'est ni cruel, ni monstrueux. Les ouvrages de Dieu sont essentiellement au-dessus des lumieres de la raison (*b*); mais nous savons qu'il est bon & ne punit qu'à regret; qu'il est juste, & qu'il ne fera tort à

---

(*a*) *Gratiam & gloriam dabit Dominus, non privabit bonis eos qui ambulant in innocentiâ. Domine Deus virtutum, beatus homo qui sperat in te.* Psal. 33.

(*b*) *Fides non habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. Divina operatio si ratione comprehenditur, non est admirabilis.* Greg. M. Hom. 26. in Evang. — *In mari via tua & semitæ tuæ in aquis multis, vestigia tua non cognoscentur.* Psal. 76.

personne (*a*). Concilier sa bonté & sa justice avec tout ce qui arrive sur la terre, c'est ce que je n'ai pas la témérité d'entreprendre, puisque j'ignore les motifs qui président à ses decrets éternels ; & quand, malgré ma foiblesse & mon ignorance, je vois néanmoins quelques raisons qui ont pu y influer, je me persuade qu'il y en a bien d'autres plus graves & plus respectables dans les trésors de la science & de la sagesse de Dieu, dont la profondeur étoit pour S. Paul la solution de toutes les difficultés que l'affaire du salut des hommes, de leur réprobation, de leur vocation à la vraie Foi, présentoit à son grand génie (*b*).

## CHAPITRE V.

## *Les Mysteres.*

### ARTICLE PREMIER.

### *Les Mysteres en général.*

### §. I.

D. LA RELIGION CHRÉTIENNE est fondée sur des raisonnements invincibles ; mais l'obscurité de

(*a*) Voyez de sages & touchantes réflexions sur cette matiere dans l'*Imitat. de Jésus-Christ. L. 3, chap. 58*.... Un grand Théologien répondoit à toutes les difficultés que la matiere présente fait naître : *Justus es, Domine ; & rectum judicium tuum*, ou bien : *judicia Domini vera, justificata in semetipsa*. Il disoit que ces deux Passages de l'Ecriture valoient mieux que de longues dissertations, & qu'ils avoient enseveli tous ses doutes.

(*b*) *Conclusit enim Deus omnia in incredulitate, ut om-*

ses mysteres n'est-elle pas égale à l'évidence de ses preuves?

*R.* La profondeur des mysteres de la Foi a sans doute plus d'étendue que toutes les lumieres de notre raison; mais il n'arrive à l'égard de la Religion que ce que nous appercevons tous les jours dans les opérations de la nature. On veut comprendre l'infini, & l'on se perd dans un grain de sable. Nous savons qu'il y a des corps, des esprits, de l'air, du feu, de l'eau, une matiere électrique; mais quand il s'agit d'expliquer la nature intime & les propriétés de tout cela, quand il en faut accorder les effets avec les idées reçues, & lier cette multiplicité de phénomenes les uns avec les autres, les plus grands Physiciens ne peuvent dissimuler leur embarras. La nature au premier coup-d'œil n'est qu'agréable: si on la considere de près, elle attire l'admiration par les précautions observées dans toutes ses parties, & par la sagesse qui brille de toute part dans ses fonctions; mais elle étonne quand on veut l'approfondir. Le grand nous accable; le petit nous échappe..... Comment avons-nous reçu la vie? Quel ressort la soutient? Comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? Comment nos aliments se changent-ils en chyle, en sang, en nourriture (*a*)? Les plus savants sont ici

---

*nium misereatur. O altitudo divitiarum, sapientiæ & scientiæ Dei: quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, & investigabiles viæ ejus! quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit? aut quis prior dedit illi, & retribuetur ei? Quoniam ex ipso, & per ipsum, & in ipso sunt omnia. Ipsi gloria in sæcula. Amen.* Rom. XI.

(*a*) *Cibos comedo, quo pacto autem dividantur in pituitam, sanguinem, humorem, ignoro. Hæc quæ quotidiè*

de niveau avec les plus ignorants. C'est même à mesure qu'on avance dans ses recherches que les ténèbres augmentent; plus on pénétre avant dans le sanctuaire de la nature, plus elle semble devenir secrete & vouloir repousser ceux qui l'approchent de trop près (*a*).

D. Les mysteres doivent être obscurs, c'est leur essence; mais doivent-ils être contradictoires?

R. Les Philosophes anciens & modernes se sont vainement appliqués à trouver de la contradiction dans quelque mystere que ce soit. On trouve dans la nature & dans les démonstrations même métaphysiques & géométriques des apparences très-spécieuses de contradiction; nous osons dire que

---

*comedentes videmus, ignoramus tamen; & Dei substantiam curiosè scrutamur.* Chrysost. de incomp. Dei nat.

Demandez à Silva, par quel secret mystere,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

Volt. Disc. sur la modér.

(*a*) *Hinc exoritur illa animorum in indagandis rebus naturæ perplexitas, mentisque stupor, quo perculsa quantò in intimâ rerum indagine plus se profecisse ratio videt, tantò à veritatis limine remotiorem adhuc se esse deprehendit.* Kirch. M. S. — L'homme peut dire aujourd'hui comme du temps de Salomon: *Intellexi quod omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem, & quantò plus laboraverit ad quærendum, tantò minus inveniat.* Eccle. 8. — *Plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi. Multos quoque supplantavit suspicio illorum, & in vanitate detinuit sensus eorum.* Eccli. 3. — *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.* Eccle. 3.

la Religion n'en présente point de plus imposante. Par exemple, ou bien la matiere est divisible à l'infini, ou elle ne l'est pas? Qui oseroit révoquer en doute la vérité de cette proposition? Cependant il se présente contre l'une & contre l'autre alternative des difficultés qui ont toute l'apparence d'une contradiction formelle, & qui vont à faire conclure que la matiere est divisible à l'infini & qu'elle ne l'est pas. Le point indivisible, physique ou zénonique est rejetté aujourd'hui de tout le monde comme une absurdité manifeste. Mettez, par exemple, un grain de matiere indivisible pour la base d'un triangle, & des deux côtés de ce grain, placé au haut du ciel, tirez deux lignes qui se réunissent sur la terre: à chaque point de convergence les lignes divisent la base, qui par-là sera divisée en une infinité de parties, toute indivisible qu'on la suppose. Si, au contraire, la matiere est divisible à l'infini, elle contient une infinité de parties divisibles, & dès-lors voilà l'*infinitum actu*, c'est-à-dire, un nombre auquel on ne peut rien ajouter, & dont on ne peut rien retrancher: autre absurdité égale à la premiere. — « Que » de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé » d'admettre en géométrie? Conçoit-on deux » lignes séparées seulement d'un pouce, qui s'ap- » prochent toujours & ne se rencontrent jamais? » C'est une réflexion que M. Hume exprime encore avec plus de force & d'étendue. « Jamais, » dit-il, Prêtre, dans l'intention d'apprivoiser & » de subjuguer notre raison rébelle, n'inventa des » dogmes qui choquent davantage le sens com- » mun, que le fait la Doctrine d'une étendue » divisible à l'infini avec toutes ses conséquences, » telles que tous les Géometres & les Métaphy-

Pensées de M. de Volt. pag. 4.

Essai philos. sur l'entendement humain. T. 2, p. 136.

» ficiens les étalent si pompeusement & avec une » espece de triomphe. » — Le rapport de la circonférence de la roue avec le moyeu est d'une égale incompréhensibilité ; la circonférence ne peut être mûe d'un point sans que le moyeu le soit aussi ; d'où il paroît s'ensuivre évidemment que l'un est composé d'autant de points que l'autre, & delà que leur circonférence est égale. Il s'en faut de beaucoup que tout ce que le P. Boscovich & ses Partisans ont avancé là-dessus ait pu satisfaire un esprit garanti de la maladie des systêmes. — On démontre que la diagonale est incommensurable avec les deux côtés du quarré, & il est néanmoins impossible d'expliquer les raisons de cette incommensurabilité. — « Notre raison, dit un Géo- » metre, est réduite à d'étranges extrémités. La » raison nous démontre la divisibilité de la ma- » tiere à l'infini, & nous trouvons en même » temps qu'elle est composée d'indivisibles. Hu- » milions-nous encore une fois, reconnoissons » qu'il n'appartient pas à une créature, quelque » excellente qu'elle puisse être, de vouloir con- » cilier des vérités, dont le Créateur a voulu lui » cacher la compatibilité. Ces dispositions nous » rendront plus soumis aux mysteres, & nous ac- » coutumeront à respecter des vérités qui sont par » leur nature impénétrables à notre esprit, que » nous venons de trouver assez borné pour ne » pouvoir pas meme concilier des démonstrations » mathématiques. » Parmi les choses, qu'après de longues réflexions on trouve enfin moyen d'expliquer à un certain point, combien n'y en a-t-il pas qui à la premiere vue paroissent des absurdités révoltantes ? Qui diroit que le quarré de l'hypoténuse soit égal aux deux autres pris ensemble,

Elém. de Géom. par M. de Malezieu, p. 150.

quoique les bases de ceux-ci soient plus spacieuses que celles de l'hypoténuse ? qui ne croiroit pas que le quarré de 4 ½ est 18, puisque le quarré de 4 c'est 16 ?.... Combien de vérités physiques paroissent contradictoires aux aveugles, quoiqu'ils jouissent comme nous des lumieres de la raison. Une superficie plate & unie qui représente des enfoncements, est pour eux une contradiction dans les termes. Un des grands adversaires de la Religion fait là-dessus une réflexion bien naturelle & bien juste. « Les aveugles-nés, dit-il, n'attachent aucune idée à la plupart des termes qu'ils » emploient...... Un miroir est une chose incom» préhensible pour eux..... Si un homme qui » n'a vu que pendant un jour ou deux, se trou» voit confondu chez un Peuple d'aveugles, il » faudroit qu'il prît le parti de se taire, ou de » passer pour un fou ; il leur annonceroit tous les » jours quelque nouveau mystere, qui n'en seroit » un que pour eux, & que les esprits forts se » sauroient bon gré de ne pas croire. Les défen» seurs de la Religion ne pourroient-ils pas tirer » un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, » si juste meme à certains égards, & cependant si » peu fondée ?... » Voilà donc la Physique, la Géométrie, la Métaphysique d'accord pour justifier les mysteres de la Foi, & pour essuyer les mêmes objections que les Incrédules font contre les dogmes de la Religion. Or si ma raison ne succombe pas à ces difficultés, si malgré son impuissance d'expliquer tout cela, elle ne s'avise néanmoins pas de nier l'existence de la matiere, de l'étendue, du cercle, &c. pourquoi ma confiance en la parole de Dieu, & mon acquiescement aux preuves de la révélation ne me feroit-il pas tenir la même

Did. Lettr. sur les aveugles ; p. 12 & suiv.

conduite en matiere de Religion? Pourquoi ne me croirois-je pas à l'égard de Dieu dans le même cas où est un aveugle-né à mon égard, où l'aveule-né est à l'égard de l'aveugle qui a vu un jour ou deux? Y auroit-il plus de différence entre un homme & l'autre, en matiere de connoissance & de raison, qu'entre Dieu & l'homme?

D. Faut-il dire que les mysteres sont au-dessus de la raison, ou qu'ils sont contre la raison?

*R.* Sans parler des Incrédules qui trouvent les mysteres contradictoires à la raison, des personnes bien intentionnées ont fait des dissertations à perte de vue sur ces deux expressions: mais en vérité cela n'en valoit pas la peine. Quand on veut bien s'entendre, on s'épargne de longues discussions & de pénibles disputes sur des mots qui dérogent souvent à la dignité des choses. Les mysteres sont au-dessus de la raison ou contre la raison, comme les difficultés géométriques & métaphysiques, dont nous venons de parler. *Au-dessus de la raison*, parce qu'elle ne peut pas y atteindre; *contre la raison*, parce que leur obscurité & leur incompréhensibilité mortifie & chagrine la curiosité & la suffisance de cette raison. Ce qu'il y a d'incontestable, & ce que seul nous avons intérêt de décider, c'est que la foi des mysteres est absolument *selon la raison*, parce que la raison m'apprend qu'il est juste & sage de croire tout ce que Dieu m'enseigne; & que lorsque j'ai des preuves démonstratives que Dieu m'a enseigné telle ou telle chose, je ne dois plus écouter ma raison en tout ce qu'elle oppose à l'enseignement de Dieu. Voilà ce que la raison dépose contre elle-même. D'où je conclus que la Foi des mysteres est *selon la raison*.

D. Comment cette conclusion, qui paroît si juste, a-t-elle pu être rejettée par des hommes éclairés?

R. Ceux qui l'ont rejettée avec le plus de dédain, l'ont reconnue dans des moments de calme & de raison: elle a paru très-sage à l'ennemi le plus acharné de la croyance des Mysteres, au Chef du parti philosophique; que ses admirateurs l'écoutent & suivent l'importante leçon qu'il leur donne:

La raison te conduit: avance à sa lumiere,
Marche encor quelques pas; mais borne ta carriere;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, dès feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

Il n'est pas possible d'avoir une idée vraie de la Nature, de la Raison, de la Religion & de Dieu, sans acquiescer à la sagesse d'un avis si salutaire. Un homme qui a écrit excellemment sur les droits & le ressort de l'esprit humain (a), a bien montré combien il étoit raisonnable de respecter les bornes qui lui sont prescrites. « Les chaînes, » dit-il, qu'on lui donne ici sont aisées à porter, & » ne doivent paroître trop pesantes qu'aux es» prits vains & légers. Je dirai donc au Philosophe: » Ne vous agitez point contre ces Mysteres que

(a) Le P. Guenard, *Discours sur l'Esprit philosophique*, couronné à l'Académie Françoise en 1755.

» la raison ne sauroit percer ; attachez-vous à » l'examen de ces vérités qui se laissent appro- » cher, qui se laissent en quelque sorte toucher & » manier, & qui répondent de toutes les autres ; » ces vérités sont des faits éclatants & sensibles » dont la Religion s'est comme enveloppée toute » entiere, afin de frapper également les esprits » grossiers & subtils. On livre ces faits à votre » curiosité : voilà les fondements de la Religion ; » creusez donc autour, essayez de les ébranler ; » descendez avec le flambeau de la philosophie jus- » qu'à cette pierre antique tant de fois rejettée par » les Incrédules, & qui les a tous écrasés. Mais, » lorsqu'arrivé à une certaine profondeur, vous » aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui sou- » tient depuis l'origine du monde ce grand & ma- » jestueux édifice, toujours affermi par les orages » mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous, & » ne creusez pas jusqu'aux enfers. La Philosophie » ne sauroit vous mener plus loin sans vous égarer : » vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit » ici se voiler les yeux comme le Peuple, & re- » mettre l'homme avec confiance entre les mains » de la Foi. »

## §. II.

D. Quel avantage le Chrétien retire-t-il de la foi aux mysteres de la Religion ?

*R*. La grandeur de Dieu, l'incompréhensibilité de sa nature, la profondeur de sa sagesse ; toutes les idées & tous les sentiments que nous avons de la Divinité sont confirmés par l'obscurité des mysteres. Un Dieu dont la nature & les ouvrages n'auroient rien que de subordonné aux lumieres de notre foible raison, seroit un être bien borné,

bien imparfait. Nous ne connoissons Dieu, dit S. Augustin, que par l'impuissance où nous sommes de le comprendre (*a*). Dans l'examen des choses divines, ajoute S. Léon, nous n'approchons de la vérité qu'autant que nous découvrons l'impossibilité de les entendre parfaitement (*b*). Les Philosophes ont parlé sur cette matiere comme les Saints.

Pens. Max. Esp. de J. J. Rousseau. « Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur. »

D. Comment la doctrine même des Incrédules nous ramene-t-elle à la croyance des mysteres?

*R.* Le Chrétien compare les mysteres de l'incrédulité avec ceux de la Religion, il envisage la nature des uns & des autres, il pese les motifs de croire les uns & les autres. Ici il ne voit que des difficultés telles qu'il en voit dans les choses mêmes naturelles, là il ne découvre que des contradictions, des absurdités monstrueuses; ici il trouve les motifs les plus pressants de croire, les plus sûrs garants de la vérité; là il ne voit d'autre guide que les caprices d'une imagination égarée, (L. 1, ch. 2, art. 1.)

(*a*) *Tum verò aliquid de Deo cognoscimus, cùm ipsum comprehendere non possumus.* Augustin.

(*b*) *Nemo enim ad cognitionem veritatis magis propinquat, quàm qui intelligit in rebus divinis, etiam si multùm proficiat, semper sibi esse quod quærat.* Leo. M. Serm. 9. de Nativ. Dom.

& les

& les assertions gratuites d'un système éphémere. Dès-lors il ne peut, sans s'aveugler & se précipiter lui-même, balancer un moment sur le parti à prendre; il s'attache plus que jamais à la Foi qu'il professe, & bénit le Dieu de toute lumiere d'avoir élevé cette barriere entre l'entendement humain & l'abyme de tous les doutes & de toutes les erreurs.

D. Quels sont les dogmes qui ont le plus révolté les Incrédules de tous les temps?

*R.* En cela, comme dans le reste de leur Logique, il y a souvent plus d'humeur que de raisonnement. On a ses goûts & ses systêmes pour attaquer les vérités comme pour défendre les erreurs. Dans la guerre contre la Foi, celui-ci s'est attaché à tel article, celui-là à un autre; selon que l'imagination s'est échauffée sur un sujet plutôt que sur un autre. En général, leurs efforts se sont réunis par préférence contre la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, le péché originel, la résurrection des morts, l'éternité des peines de l'enfer.

---

## ARTICLE II.

### *La Trinité.*

### §. I.

D. SUR QUOI est fondé le reproche de contradiction que les Philosophes font à ce mystere?

*R.* Sur ce que nous reconnoissons une nature en trois Personnes. Pour que ce reproche fût fondé, il faudroit prouver que *nature* & *personne* sont synonymes. Bayle le dit, mais la preuve se fait encore attendre. C'est lui qui a poussé ce raisonne-

ment jusqu'à la contradiction; il nous dit que ces notions sont abstraites & obscures, & au même temps il décide qu'elles signifient évidemment la même chose. C'est là un bien autre mystere que celui de la Trinité. Pour se convaincre que ces mots ne sont rien moins que synonymes, il n'avoit qu'à jetter les yeux sur un arbre, & dire : *Voilà une nature qui n'est pas personne.* On trouvera les vraies notions de ces dénominations dans la Théologie du P. Petau. *L.* 4, *de Trinit. c. 1. & seq.*

D. Trois êtres & un seul être, n'est-ce pas là une contradiction formelle?

*R.* Il y a en Dieu trois êtres par la personnalité, & un seul par la nature. Si par *être* l'on entend une substance absolue, isolée, distinguée par sa nature de toute autre substance, il n'y a qu'un être en Dieu. Si par *être* l'on entend précisément *ce qui est*, il y a trois êtres en Dieu; trois êtres sous un certain rapport, par une certaine maniere d'exister d'une même substance. Pourquoi disputer sur les mots, dit ici sagement le P. Petau, puisque nous expliquons la chose. *Quelle différence entre Être & Personne*, demande l'Auteur du Dictionnaire philosophique? Entre *être*, dans le premier sens, & une Personne divine, il y a la différence que nous avons dite; entre *être*, dans le second sens, & une Personne divine, il n'y en a aucune.... Quant aux êtres créés, il y a aussi une grande différence entre *Être* & *Personne*. Toute personne est un être, mais tout être n'est pas une personne. Une pierre est un être, & n'est point une personne. Un être n'est pas toujours une substance; le son d'un instrument, la blancheur d'une muraille sont des êtres, puisqu'ils existent. Il faudra réciter le Dictionnaire, & expliquer la nomencla-

L. 3. de Trin. ch. 9. n. 17.

ture universelle, pour régler les idées des raisonneurs. C'est un travail fort ragoûtant que la philosophie nous prescrit (*a*).

D. S'il y a en Dieu trois Personnes, il y a composition ; composition dans un être essentiellement simple, n'est-ce pas une contradiction palpable ?

*R.* Malgré la multiplicité des Personnes, la nature & la substance de Dieu est simple & indivisible. Pour qu'il y eût contradiction dans cette doctrine, il faudroit que la nature fût simple & composée. Les enfants des Chrétiens savent répondre parfaitement à tous ces fameux arguments des Philosophes.

D. Cet axiome : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se*, qui est la grande régle des Syllogismes, n'est-il pas contredit par la croyance de la Trinité ?

*R.* Le P. Petau a répondu à cette objection long-temps avant que Bayle ne songeât à la faire. Comme la nature des êtres créés est absolument incommunicable & bornée à une seule personnalité, un axiome inventé pour raisonner sur les créatures, ne peut convenir à la nature de Dieu. Si Bayle n'avoit d'autres régles pour raisonner que les adages de la vieille Philosophie, celui qui nous

(*a*) Un Écrivain dévoué à un parti ennemi de l'Eglise de Dieu, a joint ses efforts à ceux des Philosophes pour embrouiller toutes les idées que nous avons du mystere de la Trinité, & pour rendre inintelligibles toutes les expressions qu'on emploie depuis tant de siécles pour régler sur cet article l'intelligence des Fidèles. Les vrais Savants ont aisément découvert le pédantisme de cet Enthousiaste : & les Chrétiens ont appris, par une nouvelle preuve de fait, que de l'hérésie à l'impiété, il n'y avoit qu'un pas à faire.

Altération du Dogme théol. &c.

enſeigne que rien ne ſe fait de rien, *ex nihilo nihil fit*, devoit le faire argumenter contre la création.... Il eſt évidemment contre l'eſſence de la créature d'être en tout lieu, d'avoir toujours exiſté, de tirer quelque choſe du néant, &c. Il eſt donc ridicule, conclut le P. Petau, d'employer les notions que nous avons des choſes créées contre une choſe que nous ſoutenons être d'une nature toute différente, & de combattre la différence que nous établiſſons, par cette différence même (a).

2.° Les Théologiens ne ſont pas embarraſſés à expliquer cet axiome dans un ſens très-naturel & très-intelligible. Puiſque le Critique emploie le ſtyle de l'Ecole pour combattre la vérité, il peut ſouffrir qu'on s'en ſerve pour lui répondre, & pour lui donner la diſtinction ſuivante : *quæ ſunt eadem uni tertio, ſunt eadem inter ſe in eâ ratione in quâ identificantur, concedo ; in aliâ, nego. In ratione naturæ eadem ſunt inter ſe Pater, Filius & Spiritus, in ratione perſonæ non ſunt eadem inter ſe, quia nec ſunt eadem uni tertio* (b).

---

(a) *Itaque ridiculè diſputat* (Crellius) *dum ex creatis ſubſtantiis exempla repetit quibus hoc ipſum labefactet quod aliter in Deo quàm in ipſis eſſe, in noſtro dogmate ponimus.* De Trin. L. 3, c. 9, n. 18.

(b) Ceux qui veulent entrer dans un plus grand détail de difficultés & de réponſes touchant le myſtere de la Trinité, peuvent s'inſtruire dans l'excellent traité de M. Leibnitz : *Sacro-Sancta Trinitas per nova argumenta logica defenſa ;* ſans prétendre expliquer le myſtere, ni le prouver par des raiſons philoſophiques, il s'attache ſeulement à montrer dans cet écrit que la ſaine logique, non-ſeulement n'eſt pas contraire, mais eſt encore très-favorable à cet égard à la foi des Orthodoxes.

## §. II.

D. N'eſt-on pas fondé à dire que la croyance de ce myſtere n'eſt qu'un aſſemblage de mots, ſans ſignification & ſans liaiſon?

*R.* Pour cela il faut auparavant être fondé à dire qu'il n'y a pas de ſignification attachée aux mots *nombre, unité, nature, perſonne, puiſſance, amour, intelligence, Pere, Fils, Eſprit, &c.* Il faut dire que tous les termes qui définiſſent la nature intime des êtres ſont des mots ſans idée, puiſque cette nature eſt impénétrable à nos eſprits: il faut ignorer que toute l'étendue de ce dogme eſt fixée avec une préciſion ſi exacte, qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, ſans qu'on n'apperçoive l'écart; ce qu'on remarque ſur-tout dans la doctrine lumineuſe que la Théologie appelle *communication d'idiomes.* Si l'Hérétique veut ſe déguiſer, s'il cherche à s'envelopper, je le pourſuis dans tous ſes faux-fuyants: je le ſerre de près, & je ne quitte pas priſe qu'il ne ſe ſoit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'eſt donc pas un compoſé de mots, mais un aſſemblage de vérités bien exprimées, dont il réſulte des idées préciſes, malgré la profondeur du myſtere qu'elles repréſentent. — « Il ne faut pas demander toujours, » dit M. Léibnitz, ce que j'appelle des Notions » adéquates, & qui n'enveloppent rien qui ne ſoit » expliqué, puiſque même les qualités ſenſibles, » comme la chaleur, la lumiere, la douceur ne » nous ſauroient donner de telles notions. Ainſi, » convenons que les myſteres reçoivent une ex» plication; mais cette explication eſt imparfaite. » Il ſuffit que nous ayons quelque intelligence

Diſc. ſur la conform. de la foi avec la raiſon.

» analogique d'un mystere, tel que la Trinité & » l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne » prononcions pas des paroles entiérement desti» tuées de sens; mais il n'est pas nécessaire que » l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le » souhaiter, c'est-à-dire qu'elle aille jusqu'à la » compréhension & au *comment*. »

## §. III.

D. Le dogme de la Trinité est-il clairement énoncé dans les Ecritures?

*R.* Quoiqu'il soit marqué dans plusieurs passages de l'ancienne Loi, il ne paroît pas avoir été généralement connu des Juifs. Il se trouve dans les Livres du nouveau Testament exprimé de la maniere la plus précise (*a*).

D. Est-il vrai qu'avant le Concile de Nicée ce dogme n'a pas été généralement reçu?

*R.* Pour se convaincre du contraire, il suffit de savoir que toutes les fois qu'on a formé quelque doute sur ce mystere, il s'est élevé un cri général

(*a*) *Baptizantes eos in nomine Patris, & Filii, & Spiritûs sancti.* Matth. 28. — *Tres sunt qui testimonium dant in Cœlo: Pater, Verbum, & Spiritus sanctus; & hi tres unum sunt.* 1. Joan. v. 7. Il est certain que ce passage n'a été omis dans quelques exemplaires, que par la faute des copistes trompés par la répétition des mots, *tres sunt qui testimonium dant*, qui commencent aussi le verset suivant, & qui ont fait passer le premier. — *Secundùm præscientiam Dei Patris, in sanctificationem Spiritûs, in obedientiam & aspersionem sanguinis Jesu Christi.* 1. Pet. 1, 2. — *Et statim ascendens de aquâ vidit Cœlos apertos, & Spiritum tanquam columbam descendentem & manentem in ipso; & vox facta est de Cœlis: Tu es Filius meus dilectus.* Marc. 1, 10, 11.

dans l'Eglise pour en maintenir la profession. La condamnation des Cerinthe, des Sabellius, des Paul de Samosates en font des monuments incontestables. S. Clément de Rome, S. Ignace au premier siécle, S. Irenée, S. Justin, Athénagore, &c. au second; S. Clément d'Alexandrie, S. Grégoire Thaumaturge, S. Cyprien, &c. ont parlé de la Trinité comme les Peres de Nicée (*a*).

D. D'où vient que quelques anciens Peres n'ont pas paru s'expliquer sur cette matiere avec l'exactitude qui regne dans les Ouvrages des Théologiens postérieurs?

*R.* Dans des choses aussi sublimes & aussi inaccessibles aux efforts de la raison, il est difficile d'assortir toutes les expressions à la nature du sujet. La foi de l'Eglise étoit constante, mais le langage n'étoit pas encore formé. Les notions attachées au mot de *substance*, de *personne*, de *nature* n'étoient point généralement les mêmes; or tandis qu'on ne convient pas de la signification des mots, on paroît penser différemment dans des choses où l'on est parfaitement d'accord (*b*).

D. Pourquoi le Concile de Nicée, en prononçant sur la divinité du Fils, n'a-t-il rien décidé sur celle du Saint-Esprit?

*R.* La divinité du Saint-Esprit n'étant ouvertement attaquée par personne, il étoit inutile de rien statuer là-dessus. Les Ariens ne croyoient peut-

(*a*) Voyez tous ces témoignages rassemblés dans la Préface du second Tome du P. Petau, *de Theolog. dogm.*

(*b*) Bullus, *Défense de la Foi de Nicée.* — Petau, *de Theolog. dogm. præf. in Tom.* 2. — Bossuet, *Sixieme Avertissement aux Protestants.* — Baltus, *Défense des Peres accusés du Platonisme.*

être pas plus la divinité du Saint-Esprit que celle du Fils, mais ils n'en parloient pas ; & dans un temps où l'on étoit d'une délicatesse extrême sur le choix des mots, il eût fallu que ce dogme fût traité avec des discussions que les Peres ne jugeoient pas à propos de multiplier dans les circonstances, & qui eussent pu faire naître de nouvelles querelles. La divinité du Fils, selon la remarque de S. Augustin, établissoit évidemment celle du Saint-Esprit. « Vous êtes persuadés, disoit ce Pere aux » Ariens, que le Fils n'est pas plus Dieu que le Saint-» Esprit ; il suffit donc de vous convaincre de la » divinité du Fils pour vous obliger à reconnoître » celle du Saint-Esprit (*a*). » Long-temps avant le Concile de Nicée on avoit opposé le dogme des trois Personnes à l'hérésie de Sabellius : ce dogme suppose assurément la divinité du Saint-Esprit.

## §. IV.

D. Un mystere si profond & si incompréhensible ne semble-t-il pas obscurcir l'idée simple & naturelle d'un Dieu unique ?

*R.* Dieu étant tout infini & tout incompréhensible, il ne l'est pas plus en trois Personnes qu'en une seule, puisque l'infinité & l'incompréhensibilité ne sauroient être ni plus ni moins grandes de quelque façon qu'on les considere. Le Déiste comprend-il mieux la puissance de créer (*b*), la

(*a*) *Quem non saltem minorem Filio Deum vultis, quià Deum omninò esse non vultis, sufficit ut vos de Patre convincamus & Filio.* August.

(*b*) Presque tous les Déistes reconnoissent la création de la matiere. Nouvelle preuve que l'idée d'une matiere éternelle ne s'accorde pas avec l'idée de Dieu (ci-dessus p. 27.)

puissance d'anéantir, la conduite de la Providence dans le gouvernement du monde, comment Dieu est tout entier par-tout & dans tout, comment, tout spirituel qu'il est, & dégagé de toute substance terrestre, il gouverne un monde matériel, & donne le mouvement à tous les corps? Tout cela ne doit pas mieux l'accommoder que la Trinité des Personnes.

D. Dieu ne pouvoit-il pas dispenser les Chrétiens de la croyance de la Trinité, comme il en avoit dispensé les Juifs?

*R.* Pour cela il eut fallu aussi que Dieu se dispensât d'établir la Religion Chrétienne, puisque le mystere de la Trinité est la clef des autres mysteres. Sans lui l'Incarnation ne pouvoit être révélée aux hommes, & le Christianisme seroit une chimere. Quand on raisonne sur ce que Dieu auroit pu faire & ne faire pas, & qu'en matiere de Religion on substitue à la certitude des faits des suppositions philosophiques, faut-il s'étonner si on déraisonne, & si on ne dit que des miseres?

D. Le dogme de la Trinité n'a-t-il pas produit un grand nombre de disputes & d'hérésies?

*R.* 1.° L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une Religion, la distinction du vice & de la vertu sont aujourd'hui des matieres de disputes, sur lesquelles les Incrédules s'échauffent autant & plus que sur le mystere de la Trinité. S'il faut retrancher toutes les vérités qui trouvent des adversaires, il n'en restera pas dans le monde. — Nous avons déja remarqué que l'on ne disputoit pas sur les mysteres, parce qu'on les croyoit, mais parce qu'on ne les croyoit pas. Si Sabellius, Arius, Nestorius, &c. n'avoient point eu l'esprit de dispute & le goût des subtilités dialec-

tiques, la Foi des Fidèles seroit restée en paix.

2.° Si en Dieu il n'y avoit qu'une Personne, peut-être qu'on disputeroit davantage, & que les esprits contentieux s'accommoderoient moins de ce dogme que de celui de la Trinité. Les Juifs, qui ne reconnoissent pas la Trinité, ne peuvent expliquer un grand nombre de passages de l'ancien Testament, sur lesquels ils se tourmentent beaucoup. Philon dit que Dieu seul peut comprendre le sens de cette espece de consultation qu'on lit dans
Gen. 1. la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram* (a). Quelques Auteurs ont observé que l'ignorance de ce mystere a produit plusieurs contestations, & un grand nombre d'erreurs parmi les Philosophes de l'antiquité. Ces raisonneurs ne pouvoient se figurer que Dieu, de toute éternité, ait pu être heureux sans rien produire, & sans chercher une diversion à sa solitude & à son prétendu ennui. Cette idée étoit ridicule sans doute, mais la connoissance de la Trinité les en auroit guéris ; Aristote n'auroit point placé la complaisance de Dieu dans l'éternité du monde (b), ni Démocrite dans les courses continuelles après les atomes, ni Héraclide dans les différents plans de la création, ni Pythagore dans une multitude infinie d'amours transformés en une unité simple, ni Hermogene dans l'éternité d'une matiere préexistente, ni les Thalmudistes dans la production & l'anéan-

(a) *Hujus rei verissimam rationem Deum solum scire necesse est.* Lib. de mundi opif.

(b) Aristote, dit M. de S. Evremont, croyoit le monde éternel, parce qu'il lui sembloit impossible qu'un agent éternel fût demeuré si long-temps sans action. Il croyoit que cette ennuyante oisiveté étoit incompatible avec la perfection de l'Intelligence qui a fait le monde.

tissement successifs de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations s'évanouissent par les leçons de la Foi, qui nous apprend que le Fils fait de toute éternité l'objet des complaisances du Pere, que le Saint-Esprit est le lien qui les unit, & en même temps une Personne subsistante; que, malgré l'unité de nature la multiplicité des Personnes forme en Dieu une espece de société essentielle, indivisible, ineffable, aussi intime que lui-même (*a*). Delà l'attachement que Platon a marqué pour ce dogme sublime, dont il paroît néanmoins n'avoir pas eu des idées fort précises (*b*).

## ARTICLE III.

### *L'Incarnation.*

D. BAYLE NE PROPOSE-T-IL PAS contre ce mystere un dilemme qu'il croit invincible?

*R.* Ce dilemme est d'un genre tout-à-fait particulier, & peut servir de modèle à ceux qui ont du goût pour le ridicule; cependant l'homme du

(*a*) *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret à principio. Delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore.* Prov. 8. — *In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum.* Joan. 1.

(*b*) Le P. Bourdaloue, *Serm. sur la Trinité*, ne croit pas que Platon puisse avoir pris cette connoissance ailleurs que dans les Livres saints. Des Auteurs ont cru qu'avant l'arrivée du Messie, Dieu avoit laissé échapper un rayon de la lumiere évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés Quelque chose qu'on puisse dire sur ce sujet, l'on ne dira rien de plus vain ni de plus faux que ce que quelques Philosophes ont imaginé sur la Trinité de Platon.

gros Dictionnaire en fait tant de cas, qu'il y applique ce vers de Virgile :

*Dextrum Scilla latus, lævum implacata Charybdis obtinet.*

Voyons s'il eſt inévitable de ſe jetter dans la gueule d'un de ces deux monſtres. *Ou il eſt eſſentiel à un corps humain & à une ame raiſonnable de conſtituer une perſonne, ou non. S'il eſt eſſentiel, l'Incarnation eſt impoſſible: s'il n'eſt pas eſſentiel, Dieu peut donc faire que je ne ſois pas une perſonne humaine? peut-être ſuis-je un Ange?* Raiſonnons d'abord dans le même goût. Ou il eſt eſſentiel à l'animal d'être raiſonnable ou non. S'il eſt eſſentiel, le cheval eſt raiſonnable : ſinon, peut-être ne ſuis-je pas raiſonnable? peut-être ſuis-je un cheval?.... Ou il eſt eſſentiel à trois unités de conſtituer le nombre trois, ou non : s'il eſt eſſentiel, on aura beau leur joindre une nouvelle unité, elles ne formeront jamais le nombre *quatre :* s'il n'eſt pas eſſentiel, trois unités pourront faire le nombre *ſix, vingt* ou *cent*. A cette belle Logique, oppoſons une Théologie toute ſimple. Quand une ame raiſonnable & un corps humain ne ſont point unis à une Perſonne divine, il leur eſt eſſentiel de conſtituer une perſonne ; & quand ils ſont unis à une Perſonne divine, il ne leur eſt pas eſſentiel de conſtituer une perſonne..... Nous ne prétendons pas expliquer le myſtere de l'Incarnation, mais ſeulement le myſtere du redoutable dilemme. — Le doute de Bayle ſur ce qu'il eſt peut-être Ange, eſt d'une ſageſſe admirable ; un être intelligent peut-il ignorer ce qu'il eſt ſubſtantiellement?.... Peut-être n'y a-t-il qu'une Perſonne divine qui puiſſe com-

pléter une nature étrangere; comme il n'y a, selon toutes les apparences, qu'une nature raisonnable qui puisse être ainsi complétée. Nous savons que, dans les temps d'ignorance, les Théologiens ont trop raisonné là-dessus, & discuté des suppositions absurdes; mais nous savons aussi qu'ils deviennent tous les jours plus retenus & plus sages.

D. Par le péché de l'homme, le Fils étoit offensé comme le Pere; pourquoi donc le Fils seul se charge-t-il de la satisfaction?

*R.* Prémontval promet de devenir Chrétien si on répond à cette objection, mais il assure qu'on ne dira jamais rien qui le satisfasse: il est donc inutile de le tenter; mais les simples Fidèles sont contents quand on leur dit que la satisfaction faite au Pere, est faite en même temps au Fils & au Saint-Esprit, puisqu'elle est faite au Principe d'où ils émanent; que, lorsque le Pere est glorifié, le Fils & le Saint-Esprit le sont aussi, puisqu'ils sont une seule nature avec le Pere; que lorsqu'un Roi de la terre est outragé par son Peuple, cet outrage peut se réparer par son Fils, au nom de toute la Nation, quoique l'insulte faite au Pere ait rejailli sur le Fils, qui par-là se fait aussi réparation à lui même; que Jésus-Christ n'a pas satisfait selon sa Personne divine, mais selon sa nature humaine unie à sa divinité, & élevée par-là à un degré d'excellence qui égale la réparation à l'injure; qu'enfin toute la Divinité, comme dit S. Paul, a concouru à la réconciliation des hommes & à la destruction du péché (a). —

---

(a) *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* 2. Cor. 5.

Mais pourquoi le Fils s'est-il plutôt chargé de réparer le péché des hommes que le Pere ou le Saint-Esprit? C'est là une autre question, à laquelle il seroit téméraire de vouloir donner une réponse décisive. Les saints Peres en ont apporté plusieurs raisons de convenance. Le Fils est le Verbe & la parole de Dieu, tout a été fait par lui, & c'est par lui que Dieu a voulu instruire & sauver les hommes...... La réparation faite à la premiere Personne s'étendoit delà comme plus naturellement aux autres...... Le Fils, image invisible & ineffable du Pere, dit S. Cyrille, a voulu réparer l'homme, image de la Divinité, dégradé par le péché (*a*), &c. En attendant qu'il en sache davantage, le Fidèle prudent & docile adore dans la lumiere de sa foi le plus consolant de tous les mysteres, qui lui montre dans Dieu, son Créateur & son Libérateur, & qui par là prévient tout partage dans sa gratitude & dans son amour (*b*).

---

## ARTICLE IV.

### *L'Eucharistie.*

### §. I.

D. NIER LA POSSIBILITÉ de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, n'est-ce pas nier la puissance de Dieu, & par-là Dieu même?

---

(*a*) *Ad nullum magis pertinere videbatur, Dei imaginem restituere, quàm ad eum qui est imago Dei invisibilis.* Cyr. L. 1. in Joan.

(*b*) *Ne amorem divideret, idem factus est Creator & Redemptor*, Rich. Vict.

*R.* C'eſt la nier abſolument, puiſque c'eſt refuſer à Dieu le pouvoir de détruire un morceau de pain, & de cacher un corps humain ſous ſes apparences.

D. Comment la Philoſophie de Bayle combat-elle ce myſtere ſi intéreſſant pour le Chrétien & ſi digne de ſa foi ?

*R.* Il prétend, 1.° que Jéſus-Chriſt ne peut être préſent dans l'Euchariſtie, ſans que les parties de ſon corps ne ſoient pénétrées les unes par les autres. 2.° Que cette pénétration eſt impoſſible. 3.° Qu'il répugne qu'un corps ſoit au même temps en deux lieux différents.

D. Comment prouve-t-il ces différentes aſſertions ?

*R.* Par ſa méthode ordinaire : *Il eſt certain, il eſt évident, il répugne*, &c. Mais l'avantage qu'il y a de combattre ces ſortes d'adverſaires, c'eſt qu'il eſt auſſi aiſé de rejetter leurs déciſions qu'il leur en coûte peu de les faire. 1.° Il devoit montrer que Dieu dans toute l'étendue de ſa puiſſance n'avoit d'autre moyen d'opérer ce myſtere que la pénétration des corps ; & cette preuve quelle qu'elle pût être n'auroit point été approuvée des Naturaliſtes, qui ſavent que de très-grands arbres ſont deſſinés & arrangés dans des germes à peine ſenſibles aux yeux ; & qu'un point ſenſible en contient une infinité d'inſenſibles. Nous ſavons encore que les objets les plus étendus & les plus multipliés s'arrangent fort proprement ſur la coroïde, qui n'a qu'un demi-pouce de largeur. Les rayons de lumiere renvoyés de toutes les parties d'une grande image ſe réuniſſent dans le point du foyer, ſans ſe confondre, ſans ſe mêler. Il a beau nous parler de point indiviſible, qu'il nous prouve

qu'il y a des points indivisibles ; & qu'il prouve sur-tout que les Catholiques, par *particule sensible*, entendent un point indivisible.

2.° Nous ne voyons pas que la pénétration des corps renferme aucune absurdité. Qu'on ne nous dise point qu'un corps pénétré dans toutes ses parties ne différeroit pas d'un esprit. Tout ce qui a des parties, de quelque maniere que ce soit, est bien loin d'être esprit.

3.° Pourquoi un corps ne pourroit-il pas être à-la-fois en deux endroits différents ? Cela passe sans doute le pouvoir de l'homme, mais où est la raison qui rende ce prodige impossible à Dieu ? Le savant Léibnitz * ne voyoit pas là de contradiction. Le fameux Voet, Professeur & Ministre à Utrecht, n'en voyoit pas plus que lui. Ce n'est pas sans doute par zèle pour la Transubstantiation que ces Messieurs ont jugé de la sorte. Un aveugle-né ne conçoit pas mieux qu'une même chose paroisse dans plusieurs miroirs, que nous ne concevons l'existence d'un corps en plusieurs endroits..... Est-il plus contradictoire qu'un esprit soit en plusieurs lieux qu'un corps ? Dieu est tout entier en tout lieu. Il y a sans doute de la différence entre la nature de Dieu & la nature du corps humain ; mais cette différence ne fait rien du tout à l'affaire présente. L'infinité & l'immensité de Dieu ne peuvent autoriser une contradiction ; & s'il y en avoit dans l'existence d'une chose en plusieurs lieux, elle se feroit sentir à l'égard de la nature de Dieu, comme à l'égard des êtres créés, soit spirituels, soit corporels.... Il faut avouer que les Scholastiques, en traitant cette matiere, ont quelquefois avancé des propositions ridicules. Ils ont dit, par exemple, que le même homme placé en deux endroits, pou-

voit

* *Essai théol. T. 1. Disc. de la Conformité de la Foi avec la raison, p. 21.*

voit être ſauvé & être damné à-la-fois, comme ſi la différence des lieux ôtoit l'unité de conſcience, de volonté, de conſentement. Mais faut-il rendre une vérité ſimple, reſponſable des imaginations dont les hommes l'ont déparée? . . . . Fut-il vrai qu'une ſeule & même matiere individuelle ne peut être en deux lieux à-la-fois, le corps d'un homme, ſans ceſſer d'être le même, pourroit encore être multiplié. L'Abbé de Lignac a fait là-deſſus des réflexions fondées ſur les notions générales du corps humain (*a*); M. Pluquet en a fait d'autres qui, pour ne pas être abſolument ſatisfaiſantes, ne laiſſent pas de montrer combien la doctrine de la Tranſubſtantiation eſt éloignée des abſurdités qu'on lui impute (*b*). Il ne s'agit pas d'expliquer comment la choſe ſe fait, mais de montrer qu'elle n'eſt pas impoſſible.

## §. II.

D. L'idée des accidents abſolus ne répugne-t-elle pas à la ſaine Phyſique? Le moyen de concevoir des accidents ſans ſubſtance?

*R.* La Foi, qui nous apprend la préſence réelle de Jéſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, ne nous parle ni d'accidents abſolus, ni d'illuſions Carthéſiennes, ni d'aucun autre ſyſtême d'explication. La Foi eſt ſimple, mais les inventions des hommes ſont très-compoſées. Au reſte, ces différentes explications peuvent ſervir à tranquilliſer des eſprits

(*a*) *Préſence corporelle de l'homme en pluſieurs lieux, prouvée poſſible par les principes de la bonne Philoſophie.* A Paris, chez Roſet, 1764.

(*b*) *Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des égarements de l'eſprit humain.* T. 1. art. *Berenger, ſeconde difficulté.*

inquiets qui ne peuvent croire sans beaucoup raisonner sur ce qu'ils croient. Ceux qui ne s'accommodent pas des accidents absolus, goûteront peut-être mieux l'explication Carthésienne. Les plus sages diront simplement, que Dieu n'ayant pas voulu établir ce Sacrement de maniere à nourrir plutôt une frivole admiration que la piété & la foi, il a fallu que toutes les apparences du pain subsistassent après comme avant la consécration ; & qu'en conséquence de cette volonté générale, il entretient ou reproduit tout ce qui est nécessaire à cet effet. Il y a dans la nature quelques phénomenes qu'on peut regarder comme des symboles de cette apparence. Le soleil paroît dans un miroir où il n'est pas ; la rose optique paroît dans le foyer de ses rayons où elle n'est pas ; dans les transmutations métalliques le fer succéde au cuivre, l'étendue & la figure du fer subsistent après le changement (*a*) ; les pétrifications portent tout le dessein du bois que la pierre a remplacé. Sans doute que ces rapports ne sont pas exacts, mais ils peuvent servir à régler l'imagination dans une matiere qui n'est point du tout de son ressort.

D. Comment pourra-t-on s'assurer du témoignage des sens, s'il faut croire le contraire de ce qu'on voit ?

*R*. Quand on est averti par l'autorité de Dieu, que c'est ici une simple apparence, il y a lieu de n'être pas trompé par les sens ; & quand cette autorité ne nous dit rien, on juge selon les sens.

(*a*) Nous sommes très-éloignés d'adopter les idées hermétiques des Alchymistes : nous nous arrêtons aux faits ; tout le monde connoît les effets du *ciment-wasser* dans les montagnes de la haute Hongrie.

Ce que Bayle differte là-dessus, est une vraie puérilité, qui ne mérite pas une réponse plus étendue.

## §. III.

D. Ne dit-on pas que le grave Philosophe de Genève a proposé contre la présence réelle, un argument neuf & invincible ?

*R.* Il suffit d'entendre cet argument pour se convaincre qu'il n'est ni neuf, ni invincible. « Si » Jésus-Christ dans la derniere cene, a tenu son » corps dans sa main, le tout est moindre que » sa partie : or cela ne se peut, &c. » 1.° L'argument est si peu neuf, que l'idée dont il résulte à la premiere vue, est formellement exprimée dans un Cantique que l'Eglise chante depuis 500 ans, où il est dit que Jésus se portant dans ses propres mains, se donna pour nourriture à ses Apôtres. Il ne falloit donc pas annoncer cette difficulté comme l'effort le plus heureux de la raison humaine contre ce mystere ; puisque, depuis tant de siécles qu'elle est connue de tout le monde, la foi de l'Eucharistie n'en a souffert aucun affoiblissement.

*Cibum turbæ duodenæ se dat suis manibus.*

2.° Le tout ne peut être sans doute moins grand que la partie, quand ils existent tous les deux de la même maniere, quand ils sont tous les deux dans leur état & leur étendue naturelle, dans le rapport & la proportion organique. Or ce n'est pas ici le cas, puisque Jésus-Christ dans l'Eucharistie, & hors de l'Eucharistie, existe d'une façon toute différente.... Il n'y a qu'à considérer de sang-froid le vrai sens de cet axiome, pour se convaincre que ce n'est point ici le lieu de l'appliquer. Si le corps de Jésus-Christ reproduit & contenu dans sa main, étoit plus étendu dans

une partie que dans le tout, il y auroit contradiction, & ce seroit le cas de dire que la partie est plus grande que le tout; mais ce cas n'est point du tout le résultat de la doctrine Catholique sur la Transsubstantiation. — Il est plus évident encore qu'une chose n'est pas plus grande qu'elle-même; cependant une éponge dilatée est plus étendue qu'elle-même resserrée : que cela arrive au même temps ou non, peu importe, la double existence ou bilocation d'une chose est une difficulté à part, nous avons vu ce qu'il en falloit penser. La même figure est au même moment petite & grande en différents miroirs. M. de Buffon remarque qu'il paroît aussi impossible à un aveugle de peindre le visage d'un homme dans la boîte d'une montre, que de faire tenir un boisseau dans une pinte.

Hist. natur. T. 6. in-12. p. 19.

§. IV.

D. N'est-ce pas une chose révoltante d'entendre dire que le pain se change en Dieu?

*R.* Sans doute; mais ce langage que les Philosophes nous prêtent, est le leur; à qui s'en prendre s'ils disent des choses ridicules? Les Catholiques croient que le pain est changé dans le Corps de Jésus-Christ, qui est après, ce qu'il étoit avant la consécration. Dieu ne se change en rien, & rien ne se change en Dieu, au sens que nos Philosophes nous objectent dans le dessein d'égarer les simples. L'immutabilité de Dieu est le premier article de notre Foi.... Encore un coup, le Déiste qui professe sa toute-puissance, peut-il nier que Dieu puisse détruire une chose, & en cacher une autre sous la figure de celle qui n'est plus?

D. Le Corps de Jésus-Christ, caché sous les especes du pain & du vin, n'est-il pas exposé à des profanations indignes de sa souveraine grandeur?

*R.* Pas plus que sa Divinité, qui embrasse tout l'univers, qui est par-tout & dans tout. Pas plus que le soleil ne se salit en éclairant des objets souillés, ou des lieux infects. Les hommes sacriléges se rendent sans doute coupables de profanation, mais leur crime n'a aucune influence sur le Corps de Jésus-Christ. On n'a qu'à lire les admirables expressions dont l'Eglise se sert pour exprimer l'état du Sauveur dans cet auguste Sacrement; on trouvera plus de sens dans un seul verset du *Lauda Sion*, que dans toute la Logique des Philosophes Sacramentaires (*a*).

## §. V.

D. A quoi sont réduits les Hérétiques qui refusent de reconnoître ce mystere?

*R.* A douter de tous les dogmes de la Foi, & à ne pouvoir plus défendre contre les Sociniens la divinité de Jésus-Christ. Car si, malgré les décisions de l'Eglise universelle, la doctrine unanime des SS. Peres, la Tradition la plus claire & la plus fidélement suivie, le consentement de l'Eglise orientale & occidentale, ils entreprennent de détourner à un autre sens les passages de l'Evan-

(*a*) *A sumente non concisus, non confractus, non divisus, integer accipitur.... Nulla rei fit scissura, signi tantùm fit fractura, quâ nec status nec statura signati minuitur.... Sumit unus, sumunt mille, quantum isti tantum iste, nec sumptus consumitur. Sumunt boni, sumunt mali, sorte tamen inæquali, vitæ vel interitûs.*

gile, qui dépofent en faveur de l'Euchariftie ; que diront-ils aux Sociniens, qui font la même chofe touchant les preuves de la divinité de Jéfus-Chrift tirées de l'Ecriture (*a*) ? C'eft là une de ces obfervations qui emporte le confentement de tout homme que l'efprit de parti n'a point aveuglé. Auffi n'y a-t-on jamais répondu. M. Saurin a cru pouvoir fubftituer à toute réponfe une déclamation, où il pétend que l'Euchariftie *éteint toutes les lumieres de la raifon. Le pain*, dit-il, *eft anéanti, & les efpeces qui font le pain même modifié, fubfiftent.* Avant la confécration les efpeces font le pain modifié, mais point après ; elles ne font alors qu'une fimple apparence, ou tout ce que vous voudrez les nommer, mais elles ne font point du tout le pain modifié, puifqu'il n'y a plus de pain. Il eft aifé de raifonner quand on fe fait maître des principes, & qu'on prête à fes adverfaires ce qu'ils n'ont jamais dit, ni fongé à dire. Lorfque dans la cuprification dont nous avons parlé, le cuivre a remplacé le fer, la figure du fer fubfifte ; la figure du fer c'eft le fer modifié : voilà donc le fer modifié fans fer, fuivant le beau raifonnement de M. Saurin.... *Le Corps de Jéfus-Chrift*, continue le Miniftre Calvinifte, *ne peut être tout entier dans le Ciel & fur la terre fans contradiction.* Nous avons vu que Leibnitz & Voët fe moquoient de cette prétendue contradiction. Dieu n'eft-il pas tout entier dans le Ciel, & tout entier fur la terre ? Nous avons obfervé

Sermon fur les difficultés de la Religion.

(*a*) Voyez *La Perpétuité de la Foi*, T. 1, p. 47, 48, 50, &c. Il y a un petit Traité fur cette matiere, intitulé : *Vel Chriftus eft in Euchariftiâ, vel non eft Deus*, publié par le Jéfuite Caprinai, contre les Calviniftes de Hongrie.

que la distance du corps à l'esprit, quoiqu'immense, étoit ici pour rien. Les Calvinistes disent qu'ils mangent sur la terre le vrai Corps de Jésus-Christ qui est dans le Ciel : c'est là une contradiction d'une toute autre espece ; aussi Bayle croit-il que cette doctrine auroit déplu à Averroës autant que celle des Catholiques (a).... *Enfin*, ajoute notre Prédicateur, *Jésus-Christ, selon les Catholiques, est un en nombre, & il est dans des particules sans nombre.* Hé-bien, Dieu est un en nombre, & il est dans tous les grains de sable qui sont sans nombre. La nature divine est une en nombre, & les Personnes, qui sont réellement cette même nature, sont trois en nombre. Nous attendons sur cela les éclaircissements des Ministres. Bayle, dans le très-impie article *Pyrrhon*, en avoit dit assez pour ôter à Saurin l'envie de faire comparaison entre les difficultés d'un mystere qu'il professe, & celles d'un mystere qu'il rejette. Il est à croire que si on avoit demandé bien sérieusement à ce Ministre, *Si Jésus-Christ étoit Dieu, il n'auroit osé répondre* (b).

(a) Il est certain que c'est là le vrai systême des premiers Calvinistes. Leurs successeurs ont eu tort de se plaindre de cet aveu de Bayle. Le moyen de le nier, après que Beze, qu'on appelloit le Pape des Huguenots, & qui parloit au Colloque de Poissy en qualité d'Orateur & de Théologien de sa Secte, avoit dit expressément qu'on recevoit le corps de Jésus-Christ qui est au Ciel, aussi véritablement que nous voyons le Sacrement à l'œil, le touchons à la main, & le mettons à notre bouche ?

(b) C'est ce que J. J. Rousseau nous apprend de tous les Ministres de la Réforme, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, Liv. 3, ch. 4, §. 2.

## §. VI.

D. Quel jugement porte de l'Euchariſtie le ſimple Fidèle, qui ne connoît rien à toutes ces conteſtations ?

*R.* Il n'en comprend & n'en ſent que mieux toutes les reſſources que renferme pour lui cet auguſte Sacrement. Il voit la parfaite analogie de l'ancienne Loi avec la nouvelle : dans l'une & dans l'autre le ſacrifice fait à Dieu, devient la nourriture du Peuple fidèle ; il voit reproduire la manne du déſert, & dans la néceſſité de voyager ſur une terre d'exil, il trouve dans cet aliment céleſte un Viatique ſolide & durable, qui le ſoutient juſqu'à ce qu'il arrive dans la région des vivants ; il voit l'accompliſſement le plus littéral de la promeſſe faite par Jéſus-Chriſt, de reſter avec les hommes juſqu'à la fin des ſiécles (*a*) ; enfin, dit S. Jean Chryſoſtome, non-ſeulement il jouit de la ſatisfaction de voir ſon Sauveur, & de toucher, comme
Luc. 8. la femme infirme dont parle l'Evangile, le bord de ſa robe ; mais il le touche lui-même, le porte dans ſes mains, & le place dans ſon cœur (*b*).

---

# ARTICLE V.

## *Le Péché originel.*

## §. I.

D. L'HOMME PEUT-IL pécher avant qu'il n'exiſte ? L'enfant qui naît ſix mille ans après

---

(*a*) *Ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.* Matth. 28.

(*b*) *Et tu quidem veſtimenta cupis videre : ipſe verò tibi concedit non tantum videre, verum & manducare, & tangere, & intra te ſumere.* Chryſoſt. Hom. 60. ad Pop. Antioc.

Adam, a-t-il pu consentir ou ne consentir pas à sa prévarication ? Comment un Dieu juste peut-il imputer un péché à ceux qui n'y ont eu aucune part ?

*R.* Quand on réfléchit sut toutes ces objections, on voit clairement qu'elles sont fondées sur l'équivoque du mot *péché*. Pour ne pas distinguer le péché originel d'avec le péché actuel, on se fatigue à raisonner à perte de vue sur un fantôme. Le péché originel est une disgrace dans laquelle nous naissons, 1.° parce que nous sommes enfants d'un Pere criminel, & dépouillés des avantages accordés à sa Personne & à ses descen- dants. 2.° Parce que nos facultés ont été altérées & dépravées par cette privation, & par la grande révolution opérée dans Adam (*a*) ; par-là l'Image de Dieu a été défigurée, ce Maître de toute sainteté ne peut plus l'aimer ni y

(*a*) On lit là-dessus des réflexions fort raisonnables dans M. Nicole. *Instruct. sur le Symbole, seconde Inst. sect. 4, c. 2.* Il y a des Nations entieres marquées par des qualités bonnes ou mauvaises qui s'y conservent & se propagent durant une longue suite de générations. L'amour de la vertu, ainsi que le libertinage, semblent être héréditaires dans certaines familles, & passent aux enfants, non-seulement par l'éducation & par l'exemple, mais encore par des dispositions naturelles qui naissent de la constitution physique. Sans doute que les idées & les sentiments des peres ne se communiquent pas aux enfants par *transfusion* ; mais, comme dans les premiers, l'habitude de penser, de réfléchir, de comparer, de sentir les effets du vice ou de la vertu, agit sur les organes, cette disposition agit sur ceux de l'enfant. M. Nicole observe que l'influence du premier Pere sur ses enfants fut d'une toute autre conséquence. Les germes renfermés dans une plante s'alterent & se corrompent dès que la pourriture s'empare de la plante qui les produit.

faire ſa demeure. Dieu agit en quelque ſorte comme un Peintre habile & jaloux de la gloire de ſon art qui, voyant un beau tableau gâté par la faute d'un valet infidèle, ne ſe contente pas de chaſſer le valet, mais ne ſoutenant plus la vue du tableau dégradé, l'éloigne de ſes yeux & le place à l'écart. Nous avons tous les jours ſous les yeux l'image de quelque péché originel dans les enfants des hommes coupables de crime d'état. Le ſort conſtamment malheureux de certains Peuples, paroît être l'effet de quelque péché originel de ſes Ancêtres (*a*). Nous voyons des bénédictions originelles comme des péchés originels (*b*); telle eſt la bénédiction donnée à Abraham, à Jacob, à David, &c.

D. Comment le péché originel peut-il adhérer à l'ame, qui eſt l'ouvrage de Dieu; ou bien au corps, qui n'eſt qu'un aſſemblage de matiere inerte & paſſive?

*R*. Le péché originel n'adhere ni à l'ame ſéparément, ni au corps; il adhere à l'ame unie au corps; parce que l'ame & le corps réunis, conſtituent la nature de l'homme qui eſt dans la diſgrace de Dieu pour les raiſons que nous venons de dire.

## §. II.

D. Quelque explication qu'on puiſſe donner du péché originel, ne s'y trouve-t-il pas encore

---

(*a*) *Maledictus Chanaan, ſervus ſervorum erit fratribus ſuis.* Geneſ. 9.

(*b*) *Benedictio illius quaſi fluvius inundabit. Quomodo cataclyſmus aridam inebriavit, ſic ira ipſius gentes quæ non exquiſierunt eum, hæreditabit.* Eccli. 39.

des ténèbres qui fondent la nécessité de recourir à la Foi?

*R*. Ces ténèbres, quelque épaisses qu'elles soient, ne peuvent cacher que la maniere dont le péché originel nous est transmis, la nature de ce péché, & les vues de Dieu en le permettant; mais l'existence du péché est une chose incontestable, non-seulement aux yeux du Chrétien, mais encore aux yeux du Philosophe.

D. Comment le Chrétien se doit-il convaincre du péché originel?

*R*. Toutes les preuves de sa Foi le ramenent à cette créance; tout ce qu'il voit dans les saintes Ecritures, tout ce qu'il apprend des vérités du Christianisme, supposent le péché originel. Douter de ce seul article, c'est ébranler le fondement de tous les autres.

D. La raison dépose-t-elle également en faveur du péché originel?

*R*. Il n'est guere possible de se dissimuler les preuves qu'elle en fournit. Car comment concilier dans l'homme tant de grandeur avec tant de bassesse, son ardeur pour les vrais biens, son amour pour la vérité, l'estime qu'il fait de la vertu avec tant d'attachement aux faux biens, tant d'ignorance & de vices? Comment comprendre que l'homme soit toujours ainsi en contradiction avec lui-même, s'il n'étoit pas survenu dans sa nature quelque dérangement considérable qui le porte sans cesse à ne pas faire, comme dit l'Apôtre, le bien qu'il veut, & à faire le mal qu'il ne veut pas. Si l'on ajoute à ces maux l'excès des infirmités & des miseres auxquelles les hommes sont assujettis, qui pourroit expliquer, dit S. Augustin, le joug intolérable dont les enfans

Rom. vij, 7.

*S. Aug. Lib. V. cont. Julian. c. 83.*

d'Adam sont opprimés? Comment croire qu'un Dieu bon & juste pût nous faire souffrir tant de maux, si le péché originel ne nous les avoit attirés? Un Philosophe sensuel a beau nous dire, qu'il ne voit pas grand mal dans le monde lorsqu'il se divertit à Londres ou à Paris. Ce n'est point dans un bal ni dans un opéra qu'on doit juger des malheurs de l'humanité.

Sixieme Disc. phil.

D. Ne voit-on pas dans quelques climats heureux des Peuples qui semblent vivre dans l'état de pure nature? Tels sont, dit-on, les habitans de l'isle d'Otahiti, qui ne connoissent presque point la pudeur, & que des Philosophes regardent comme les hommes les plus heureux du monde?

*R.* Ce prétendu état de nature pure est l'état d'une vraie corruption & d'un débordement abominable des mœurs; si les Otahitiens & d'autres Peuples sauvages ne connoissent presque point la pudeur, c'est qu'ils ont appris à ne la respecter pas, & que les sentiments les plus naturels & les plus forts s'affoiblissent & se détruisent peu-à-peu par des impressions & des habitudes contraires. L'homme colérique ne connoît pas les charmes de la douceur, l'ivrogne le mérite de la tempérance, l'avare le bonheur de la médiocrité, l'orgueilleux les douceurs d'une vie sans prétentions; il faudra conclure que ces vices forment l'état de pure nature, & que ce que ces hommes vicieux ignorent, est une invention humaine, un fruit de l'éducation. Il est bien humiliant de raisonner avec des gens qui vont chercher le bonheur chez des Peuples sauvages, efféminés, abrutis par l'ignorance, la débauche & le crime.

D. Dieu n'auroit-il pas pu, indépendamment d'aucun péché, assujettir l'homme aux passions, aux douleurs & à la mort?

*R.* Il est certain que Dieu pouvoit créer l'homme sans la grace sanctifiante, qui est un don tout surnaturel, & sans aucun droit à la béatitude surnaturelle, qui consiste dans la vue & la possession de Dieu, parce que rien de tout cela n'est dû à l'homme considéré selon sa nature. Il est encore vrai qu'indépendamment d'aucun péché, Dieu pouvoit le créer sujet à la concupiscence, à l'ignorance, aux maladies & à la mort, parce que tous ces maux sont des suites naturelles de l'humanité; & c'eût été là ce que les Théologiens appellent l'état de *pure nature*, où l'homme, laissé dans sa condition naturelle, eût été abandonné à toute la foiblesse, & à toutes les infirmités de sa nature, & dans lequel il eût pourtant reçu de Dieu les secours naturels nécessaires pour remplir ses devoirs, & mériter une récompense proportionnée à son état & à ses mérites.

D. Puisque Dieu pouvoit, indépendamment d'aucun péché, assujettir l'homme à toutes les miseres humaines dans un état de *pure nature*, comment la raison est-elle forcée, par la considération de ces miseres, de reconnoître l'existence d'un péché originel?

*R.* C'est que les miseres auxquelles tout le genre-humain est réellement assujetti, sont beaucoup plus grandes sans comparaison qu'elles n'eussent pu l'être dans un état de *pure nature*, où l'homme ne seroit pas né pécheur : car, dans cet état, la justice & la bonté du Créateur eussent exigé de lui qu'il n'eût pas exposé l'innocence & la vertu de l'homme à des mouvements de concupiscence, aussi violents que ceux auxquels le péché nous a assujettis, & qu'il ne l'eût pas abandonné à des douleurs, à des maux de toute espece, & à des

malheurs aussi grands que ceux que nous éprouvons en conséquence du péché originel. C'est la pensée de S. Augustin, que nous venons de rapporter.

D. Quand même l'homme se seroit maintenu dans l'obéissance dûe au Créateur, n'auroit-il pas été réduit à souffrir beaucoup dans une terre où les peines sont inévitables? dira-t-on que l'homme innocent auroit été un

Roi fainéant,
Se contemplant à l'aise, admirant son néant?

Sixieme Disc. phil.

*R.* Il ne faut pas juger par l'état actuel de la terre, de ce qu'elle étoit dans les premiers jours de son existence. Il est certain, par l'Ecriture & par la Tradition générale de toutes les Nations, que la malédiction prononcée contre l'homme a enveloppé tout ce qui lui appartenoit, & le globe même qui fait sa demeure. Cette malédiction est allée en croissant jusqu'au déluge (*a*), & ce terrible événement en fixa enfin les effets en les portant au point de dévastation & d'altération où nous les voyons. La terre frappée de tant de coups, a souffert dans elle-même & dans plusieurs de ses productions des changements assortis à l'état & aux besoins de l'homme condamné à une vie pénible (*b*). Nous avons déja observé que S. Pierre re-

Ci-dessus, p. 273.

(*a*) Après la premiere malédiction donnée à la terre, il est dit encore à Caïn: *Cùm operatus fueris, non dabit tibi fructus.* Gen. 4. Il paroît, par différents autres passages, que le premier état de la terre a souffert des alérations successives. Delà l'idée de l'âge d'or, d'argent, de fer, chez tous les Peuples.

(*b*) On peut consulter l'*Histoire naturelle* de la terre par Woodward. 2. part. p. 66 & suiv. Malgré quelques

gardoit la terre après le déluge comme une nouvelle terre. S. Paul nous représente toute la nature comme déplacée & affligée d'avoir perdu sa premiere situation, qu'elle espéroit de reprendre lorsque l'homme, reproduit de ses cendres, recouvrera le don de l'immortalité (a). — Un travail modéré & adouci par la fidelle correspondance d'un sol fertile, auroit occupé les forces & l'activité de l'homme innocent. C'est M. de V. qui en fait un *Roi fainéant*, l'Ecriture ne nous apprend rien de semblable. C'est une témérité, & de plus une grande foiblesse d'esprit de prononcer définitivement sur ce que nous aurions été à tous égards dans l'état d'innocence, de détailler tout ce que nous aurions fait, & tout ce que nous n'aurions pas fait. Si quelques Théologiens ont perdu beaucoup de temps dans la discussion de ces hypotheses, pour ne nous donner que les fruits d'une imagination inquiete; il faut les plaindre, & ne les point imiter.

D. Pourquoi des preuves si simples & si convaincantes du péché originel ont-elles échappé aux Sages du siécle?

*R.* Quand ils ont voulu voir clair, ils les ont vues comme les autres. Cicéron, dans son Hortensius, rapporte le sentiment des Anciens qui croyoient que nous naissions si foibles & si cor-

---

erreurs découvertes dans la Physique de cet Auteur, & la critique amere que M. de Buffon en a faite, on ne peut qu'applaudir à ses observations sur cette matiere

(a) *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens.... ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis .... scimus enim quod omnis creatura ingemiscit & parturit usque adhuc.* Rom. 8.

rompus, pour expier des crimes commis par nos ames, avant qu'elles n'eussent été unies aux corps (*a*). Pline le Naturaliste considérant l'état de l'homme, se demandoit si c'étoit donc un péché que de naître (*b*). Un Poëte Païen trouvoit un mystere inexplicable dans les contradictions & les essors opposés de sa volonté (*c*); un autre admiroit son éloignement de ce qui est juste, & son attachement aux choses défendues (*d*), & attribuoit ce désordre à un défaut de santé de l'ame, à une espece de violence opposée aux droits de la raison & aux régles de la félicité (*e*); Platon est celui de tous les Païens qui a parlé le plus amplement & le plus distinctement du péché originel. Ses Livres sont remplis de témoignages rendus à cette grande vérité : « Autrefois, dit-il, ce qui participe en » nous à la nature divine avoit pendant un temps » conservé toute sa vigueur & sa dignité, mais » l'inclination vicieuse de l'homme mortel a pris » enfin le dessus au grand préjudice du genre » humain ; delà sont venus tous les maux qui

---

(*a*) *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore pœnarum luendarum causâ nos esse natos.* Cic. in Hortensio. citat. ab Aug. contra Julian. L. 4, c. 15.

(*b*) *Animal cæteris imperaturum à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est.* Hist. nat. L. 7.

(*c*) *Odi & amo, quare id facio, fortasse requiris?*
*Nescio, sed fieri sentio & excrucior.* Catul.

(*d*) *Quod licet, ingratum est : quod non licet, acriùs urit.* Ovid.

(*e*) *Excute virgineo conceptas pectore flammas,*
*Si potes, infelix. Si possem, sanior essem:*
*Sed trahit incautam nova vis.* L. 8. Metam.

l'ont

» l'ont affligé (a). Ailleurs il dit que la nature & » les facultés de l'homme ont été changées & » corrompues dans son chef dès sa naissance (b). » Enfin il semble avoir entrevu le remede que Dieu destinoit aux malheurs de l'homme, comme nous l'avons déja observé. Il ajoute dans un autre endroit qu'après cette catastrophe le monde eût été la proie de la confusion, si Dieu ne l'avoit conservé (c). Timée de Locres, célèbre Pythagoricien, s'exprime dans les termes suivants : « Nous » apportons le vice de notre nature, de nos Ancêtres, ce qui fait que nous ne pouvons jamais » nous défaire de ces mauvaises inclinations qui » nous font tomber dans le défaut primitif de nos » premiers parents (d). » Les trois âges d'or, d'argent & de fer, reconnus de toute l'antiquité, marquent visiblement l'état d'innocence, l'état de l'homme jusqu'au déluge, & les temps qui suivirent. La croyance des trois états, d'innocence, de péché, de rédemption, a été reçue chez toutes les anciennes Nations; les Grecs, les Egyptiens, les Perses, les Indiens, les Chinois (e). Les Turcs professent très-distinctement la doctrine du péché originel (f), quoiqu'ils y aient mêlé un grand nombre de fables.... Bayle, toujours en guerre avec

L. 5, ch. 2. S. 1, p. 215.

---

(a) Plato, in Critiâ. Argum. p. 106 & 121 ad finem Dial. edit. Lausan. 1578.

(b) Plato, in Timeo. Oper. T. 3, p. 90.

(c) Politic. p. 251, in Argum. & 273 Dial.

(d) De nat. mundi. Plat. oper. T. 3, p. 103.

(e) *Voyez le* Discours de Ramsay sur la Mythologie, 2. part. p. 88, 108, 120, 127, 135.

(f) *Voyez la* Bibliotheque Orientale d'Herbelot au mot *Meriam*, p. 583. — Maracci Prodrom. ad refut. Alcor. part. 4.

le Christianisme, rend quelquefois les armes à son ennemi, & professe les vérités qui prêtent le plus aux raisonnements de l'incrédulité : « L'histoire, » dit-il, est le récit des malheurs & des crimes » des hommes. Il n'y a point de Ville sans Hôpi- » taux ni potence, parce que l'homme est malheu- » reux & méchant ; mais pourquoi les Païens n'a- » voient-ils rien de bon à dire sur cela ? ce n'est » que par la révélation qu'on peut s'en débarras- » ser ? » Voltaire nous apprend la même chose : s'il s'égare comme Bayle, qu'il admire, souvent il revient, comme lui, sur ses pas. « Nous avouons, » avec toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre » ainsi que du bien ; avouons qu'aucun Philosophe » n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral » & du mal physique. Disons que la révélation » seule peut dénouer ce grand nœud que tous » les Philosophes ont embrouillé. . . . C'est le seul » asyle auquel l'homme puisse recourir dans les té- » nèbres de sa raison & dans les calamités de sa » nature foible & mortelle. » Rien ne prouve mieux ces ténèbres que les variations de ce Poëte philosophe sur l'état de l'humanité. Tantôt il trouve que tout est mal (*a*), & tantôt que tout est bien (*b*). La raison, aidée de la révélation, m'apprend que tout n'est pas bien, & que tout n'est pas mal ; qu'il y a du bien & du mal : mais plus de mal qu'il n'y en auroit si l'homme n'étoit point disgracié & déchu de sa félicité primitive. En approfondissant les raisonnements des Manichéens, des Partisans de la Métempsycose, des Fatalistes, des Epicuriens en

Pensées de M. de Volt. p. 15.

(*a*) Poëme sur la ruine de Lisbonne, &c. — Candide ou l'Optimisme, &c.

(*b*) 6me Discours philos.

tant qu'ils rejettent une providence, &c. on verra que ces erreurs ont pris leur ſource dans l'ignorance ou le déſaveu du péché originel. Un myſtere qui en explique beaucoup d'autres, qui ſans lui reſteroient dans une nuit profonde, eſt d'une croyance bien raiſonnable & bien avantageuſe à la paix de l'eſprit. Si ce myſtere n'exiſtoit pas, les Philoſophes prétendroient qu'il doit être(*a*).

D. Ces réflexions ne devroient-elles pas mettre le dogme du péché originel à l'abri de toute conteſtation ?

*R.* Prenez, dit S. Auguſtin, avec les Incrédules, tel biais qu'il vous plaira, accordez-leur ceci, déportez-vous de cela, ſuppoſez le contraire de ce qui eſt, & mettez les choſes dans l'état où ils prétendent qu'elles devroient être ; ils ne ſeront pas plus contents qu'auparavant, ils trouveront de nouvelles objections, & les difficultés deviendront plus fortes. De quelque maniere que Dieu eut arrangé les choſes, les Philoſophes ne pouvoient reſter en arriere. *Si aliter feciſſet, ſimiliter veſtræ ſtultitiæ diſpliceret.* Cette obſervation de S. Auguſtin eſt le réſultat de l'expérience. Elle eſt applicable à toutes les difficultés de la Religion ; ce Pere l'avoit trouvé dans l'Evangile (*b*). *L. de agone chriſtiano.*

---

(*a*) V. de ſolides réflexions ſur ce ſujet dans l'*Ami des Hommes*. 3me part. Traité de la popul. ch. *6*.

(*b*) *Cui ſimiles dicam homines generationis hujus? & cui ſimiles ſunt? Similes ſunt pueris ſedentibus in foro & loquentibus ad invicem & dicentibus : cantavimus vobis tibiis & non ſaltaſtis : lamentavimus & non ploraſtis, &c.... & juſtificata eſt ſapientia à filiis ſuis.* Luc. *7*. — *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Pſal. 50.

ce Prophete que nous attendons depuis tant d'années pour nous baptiser (*a*) ?

§. IV.

D. Le baptême n'est-il pas un rit religieux imité des Païens ?

*R.* Avant que d'avancer un propos de cette nature, nos Philosophes doivent renverser toutes les preuves du Christianisme : tandis qu'elles subsisteront, les gens instruits ne verront dans cette idée qu'une imagination aussi frivole qu'impie. S'il y a eu, & s'il y a encore des ablutions chez différents Peuples de la terre, c'est que ces Peuples ont été persuadés que l'homme étoit coupable, & que l'ablution du corps étoit une expression naturelle de la purification de l'ame, & de la nécessité de mener une vie exempte de souillure. Mais aucun Peuple n'a attribué à ces ablutions les vertus du baptême. On se lavoit chez les Juifs, on purifioit tantôt le corps, tantôt les habits ; mais le Sacrement de régénération n'étoit certainement pas établi chez eux. Lorsque S. Jean prêcha la pénitence, il institua une sorte de baptême beaucoup moins parfait que celui de Jésus-Christ, la cérémonie de Jean promettoit ce que le Sacrement de Jésus-Christ exécutoit. Jésus-Christ ne pouvoit rien prescrire dont l'exécution fût plus aisée & la matiere plus universellement répandue ; quelques paroles & un peu d'eau. Tout autre rit eût été moins expressif, & moins mesuré sur l'étendue du besoin. Tout signe est indifférent par lui-même ;

(*a*) Joann. 1. 25. *Quid ergò baptizas si tu non es Christus, neque Elias*, (Joannes-Baptista, in spiritu & virtute Eliæ) *neque Propheta* (ille Propheta ? ὁ Προφήτης, de quo Deuteron 18. in Lege & Prophetis promissus ?) *Vide Emm. Sa. Mariana, &c. in cap. 1. Joann.*

c'eſt l'objet ou le motif qui le rendent ſaint ou impie; & dès que Dieu a attaché ſa grace à un ſigne, il eſt alors une ſource de ſalut. On ſe proſterne dans tous les Temples du monde, il ne s'agit que de ſavoir devant quel Être on doit ſe proſterner. Les paroles qui accompagnent le baptême & qui le conſtituent, le diſtinguent eſſentiellement de tous les uſages des Nations, en font excluſivement le Sacrement des Chrétiens & de la régénération des hommes à la grace.

§. V.

D. Quelque aiſée que ſoit l'adminiſtration du baptême, n'eſt-il point abſolument hors du pouvoir des enfants qui meurent ſans l'avoir reçu, & n'eſt-il pas contraire aux attributs de Dieu de réprouver des hommes pour n'avoir pas été purifiés par un moyen qu'il leur étoit impoſſible d'employer ?

*R.* 1.° Pour ſe convaincre que le ſort des enfants morts ſans baptême n'eſt pas celui des adultes qui ont abuſé de leur liberté & de la grace, il n'y a qu'à lire les motifs du jugement de Dieu contre les réprouvés ; on verra que les enfants n'y ſont pas compris (*a*) : quel que ſoit leur état, & quelque peine qu'ils puiſſent en avoir, ils ne ſont pas aſſez malheureux, dit S. Auguſtin, pour ne regarder pas l'exiſtence comme un bienfait (*b*). S. Thomas,

(*a*) *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum.... eſurivi enim & non dediſtis mihi manducare, &c.* Matth. 24. *Quantum glorificavit ſe & in deliciis fuit, tantum date illi tormentum & luctum.* Apoc. 18.... *Omnes nos manifeſtari oportet ante tribunal Chriſti, ut referat unuſquiſque propria corporis, prout geſſit in ſuo corpore, ſive bonum, ſive malum.* 2. Cor. 5.

(*b*) *Non dico parvulos ſine Chriſti baptiſmo morientes*

S. Grégoire de Nazianze, S. Grégoire de Nisse, &c. ont établi la même doctrine (a). S'il y a des Théologiens qui pensent autrement, c'est un sentiment particulier, qui n'est rien moins qu'une décision de l'Eglise : ils s'engagent sans doute à le concilier avec les notions que nous avons de la Divinité.

2.° Ces enfants ne sont pas aggrégés au nombre des Elus, ils sont exclus du Royaume des Cieux ; mais Dieu est-il injuste pour ne pas leur donner ce qui ne leur est dû à aucun titre ?

3.° Promettre aux descendants d'un Ministre disgracié la restitution de ses biens, sous une condition que la négligence ou l'infidélité des parents ne remplit pas, & qui est quelquefois empêchée par des agents naturels, liés à la marche générale du monde, toujours préférable au bien du particulier ; c'est l'effet d'une grande clémence, bien loin d'être une injustice. On peut voir d'excellentes réflexions sur cette matiere dans le second Livre de la *Vocation des Gentils* attribué par quelques-uns à saint Léon, & par d'autres à saint Prosper, qu'on plaçoit autrefois entre les Ouvrages de saint Ambroise (b).

---

*tantâ pœnâ plectendos esse, ut eis non nasci profuisset.* L. 5 in Julian. c. 8.

(a) S. Thomas in 2. d. 33. q. 2. a. 2. — Greg. Naz. Serm. in sac. lavacrum. — Greg. Niss. orat de infant.

(b) *Providentiâ quidem pari & bonitate generali, sed multimodo opere, diversâque mensurâ .... nemo autem putaretur non innocens nasci, nisi etiam talibus esset noxium non renasci.... cujus sententiæ rigor dum etiam circa tales non resolvitur, quam magnum illud peccatum fuerit, demonstratur.... de immaturitate verò mortis non est ratio conquerendi, cum semel in naturam nostram per peccatum ingressa mortalitas obnoxium sibi omnem vitæ nostræ fecerit*

# ARTICLE VI.

## *La Résurrection des Morts.*

### §. I.

D. QUEL RAPPORT la résurrection des morts a-t-elle avec les autres articles de la Foi Chrétienne?

*R.* Ce dogme est tellement lié avec celui de l'immortalité de l'ame, que les adversaires de l'une ont toujours combattu l'autre, & qu'il a toujours paru suffisant d'en établir un pour les établir tous les deux. C'est sans doute pour cela que les Incrédules de tout temps se sont si fortement élevé contre la foi de la Résurrection: car, selon la remarque de S. Augustin, il n'y a point d'article de la croyance Catholique qui ait été combattu avec

---

*diem. Esset enim quoniam secundùm aliquem modum immortalis dici homo posset, si esset tempus intra quod mori omninò non posset.... non autem latet, quantum cordibus fidelium desidiæ gigneretur, si in baptisandis parvulis nihil de cujusquam negligentiâ, nihil de ipsorum esset mortalitate metuendum.... hâc verò tam inamissibili felicitate infantium vehementissimè opinio illius roboraretur erroris, qui gratiam Dei secundùm merita hominum dari, audet contra fidem Catholicam prædicare. Videretur quippè inculpabili innocentiæ hoc totâ æquitate deberi, ut neminem eorum adoptio præteriret quos nullus reatus perstringeret..... nunc autem occultâ quidem Dei dispositione sed justâ sic ostenditur, & quid conferat gratia, & quid prævaricatrix mereatur natura, ut nec contra donum elevetur superbia, nec contra periculum cesset industria, &c.* L. 2. de vocatione Gentium.

tant d'acharnement (*a*). Spinosa assuroit que s'il pouvoit se persuader la résurrection d'un mort, il déchireroit son systême (*b*). Les Apôtres au contraire, par la même raison & dans la vue d'une conséquence toute opposée, faisoient de la résurrection des morts le sommaire de leur prédication, & le but des espérances du Chrétien. Presque toutes les fois qu'ils parlent de Jésus-Christ, ils l'annoncent comme le Juge des vivants & des morts; & le Sauveur lui-même renvoie sans cesse les hommes à ce redoutable jour de la résurrection, qui est celui du jugement universel.

## §. II.

D. Quelles difficultés les Incrédules opposent-ils à la résurrection des morts?

*R*. Quelques-uns disent que les corps ne peuvent ressusciter, parce qu'ils sont composés d'une matiere passagere qui passe dans plusieurs corps, & ne se fixe à aucun. D'autres font des suppositions où ils imaginent que des Antropophages, nourris de corps humains, ne peuvent ressusciter sans que les mêmes corps ne ressuscitent deux fois. Plusieurs prétendent que ni la vallée de Josaphat, ni même la terre entiere ne peuvent contenir la multitude des hommes qui ont existé jusqu'à nos

(*a*) *In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei Christianæ quàm de resurrectione mortuorum.* August.

(*b*) J. J. Rousseau juge au contraire que la résurrection n'a rien de surprenant, *puisque*, dit-il, *on a le secret de ressusciter les noyés, & qu'on cherche celui de ressusciter les pendus*. Nouvelle preuve de l'accord philosophique & de l'impossibilité de trouver des idées assorties au génie de ces Messieurs.

jours. On ne finiroit point si on rassembloit tous les *comment* & les *pourquoi* qu'ils ont opposés à cet article de notre Foi : on les trouvera en grande partie dans un Ouvrage de S. Augustin, avec les réponses que ce Pere y a faites. Enchirid. c. 26.

D. Que faut-il penser de toutes ces observations, & d'abord de la premiere qui regarde la succession continuelle d'une matiere à l'autre ?

*R.* Cette succession peut être considérée de deux manieres ; 1.° dans le renouvellement du corps humain qui se fait insensiblement par la nutrition, l'égestion & l'évaporation (*a*) ; 2.° dans la circulation continuelle de la matiere, qui d'un être passe dans un autre, & qui, après avoir constitué un corps, semble devoir en constituer un autre.

Sur la premiere de ces transmutations, nous observons, 1.° qu'il est naturel de croire que le corps destiné à la résurrection sera celui que la mort aura détruit, à quelque âge qu'elle s'en soit emparée. 2.° Qu'il est très-incertain si le corps se renouvelle entiérement par la succession d'une nouvelle substance ; qu'il y a grande apparence que les parties osseuses, &, selon beaucoup de Naturalistes, les premiers linéaments, les premiers esprits plastiques ne se retirent & ne se remplacent jamais. 3.° Qu'il est apparent que les corps ressuscités, & sur-tout les corps des élus, doués d'une légéreté & d'une agilité prodigieuse, seront composés d'une bien moindre quantité de matiere,

(*a*) Les Calvinistes de Groeningue accuserent le célèbre Bernoulli de nier la résurrection des morts, parce que ce Savant enseignoit cette Thèse physique dans leur Université. Cette frivole accusation ne se soutint pas contre la sage défense du Professeur.

qu'ils ne le ſont en cette vie. 4.° Que ce n'eſt point l'identité de toute la matiere devenue corps, qui fait que ce corps ſoit le même, puiſque tout homme eſt juſtement perſuadé qu'il a le même corps qu'il avoit autrefois à l'âge de 7, de 14, de 21, de 28 ans; & que l'homme eſt la même perſonne dans tous les âges, non-ſeulement par le ſentiment de l'identité perſévérante dans ſon ame, mais encore par l'identité de ſon corps.... Il ſeroit bien difficile de dire d'une maniere ſatisfaiſante, ce qui conſtitue proprement le corps d'un être vivant. Il y a ici des ténèbres phyſiques comme il y en a dans tout être dont on examine la nature intime; l'eſprit ſuperficiel & ſuffiſant ne les apperçoit pas, mais l'homme attentif les découvre; les phénomenes de la palingénéſie en ſont une preuve de fait.

2.° Les mêmes réflexions ſubſiſtent à l'égard du paſſage de la matiere d'un corps à un autre. Nous ajouterons, que tous les corps des hommes qui ont exiſté juſqu'ici, ſont une très-petite partie
V. inf. §. 3. de la matiere qui compoſe l'aſſemblage des êtres; que dans un ſi vaſte champ, la même matiere ne ſe trouve que bien rarement au même point & employée aux mêmes uſages; que jamais peut-être la même matiere, malgré la circulation perpétuelle, n'a conſtitué la centieme partie de deux corps humains. — Celui qui a créé le monde, qui par la vertu de ſa parole a tiré du néant toutes ces parties de la matiere qui forment notre corps, ne peut jamais les perdre de vue; qu'elles ſoient ſéparées & diſperſées en mille endroits du monde, qu'elles ſoient cachées dans les abîmes de la mer ou dans les entrailles de la terre, qu'elles aient ſervi de nourriture aux plantes, aux animaux, ou

aux hommes, qu'elles se soient introduites dans une infinité d'autres substances, elles ont toujours été sous sa main & sous ses yeux, elles ont toujours été présentes à son intelligence infinie : il saura bien en empêcher l'aliénation, & les conserver à leurs premiers possesseurs malgré les transformations qu'elles ont éprouvées dans la révolution de plusieurs siécles ; il saura les recueillir, les rassembler, & les réunir pour en former ce même corps que la mort avoit détruit. Il nous ressuscitera, disoit S. Paul, en vertu de ce domaine absolu qu'il exerce sur toute la nature : *Secundùm operationem quâ possit subjicere sibi omnia.* Philip. 3, 21 Nier la possibilité de notre résurrection future, ce seroit donc méconnoître l'étendue infinie de la toute-puissance & de la connoissance de Dieu, ce seroit nier son existence.

D. Que dire des Antropophages dont vous avez parlé d'abord ?

*R.* En vérité Niewentyt, Lignac, Bonnet, &c. se sont trop fatigués sur ce sujet, & l'objection ne valoit pas les peines qu'ils se sont données. 1.° Il n'y a jamais eu ni Cafre, ni Huron, ni Cannibale, qui fit de ses semblables sa nourriture exclusive ou même ordinaire. 2.° Il n'y a jamais qu'une partie du corps qui soit mangée, les ossements au moins demeurent. 3.° Les parties constituantes d'un corps ne sont pas transubstantiées par la nourriture en un autre corps ; c'est l'opinion de presque tous les Naturalistes, & cette opinion est garantie par des expériences curieuses, telles que la palingénésie. 4.° Il faut au moins sept ans pour que le corps humain se renouvelle par la succession des alimens ; par conséquent chaque corps qui auroit servi de pâture à un Antropophage, n'occuperoit qu'une

très-petite place dans celui dont il fait partie. 5.° Nous avons déja remarqué que les corps ressuscités seront moins chargés de matiere : ainsi, après le beau compte qu'on nous oblige de faire, il reste *zéro*. 6.° Fallût-il enfin reconnoître l'existence d'une seule & même matiere dans plusieurs corps, cette supposition ne seroit point aussi déraisonnable que le mépris d'une vérité appuyée par toutes les lumieres de la révélation, & liée étroitement au dogme consolant de l'immortalité. Mais encore une fois cette reproduction, quoique très-possible, est ici absolument inutile.

## §. III.

D. Où placerez-vous cette multitude infinie d'hommes qui ont existé jusqu'à nos jours? seroit-il possible que la vallée de Josaphat pût les contenir tous?

*R.* 1.° On n'a jamais pensé que la vallée de Josaphat dût contenir tous les hommes ajournés au jugement universel, mais bien que cette vallée formeroit le centre de cette nombreuse assemblée (*a*). 2.° Le passage du Prophete Joël, qu'on a employé pour autoriser cette opinion, ne parle point du jugement dernier, & ce sentiment n'a d'autre appui qu'une interprétation allégorique. *Josaphat* signifie *jugement de Dieu*. S. Thomas croit pouvoir déterminer la vallée de Josaphat, parce que Jésus-Christ étant monté au Ciel, sur le mont des Oliviers, aux pieds duquel se trouve la vallée de Josaphat, les Anges dirent aux Apôtres, qu'il viendroit juger comme ils l'avoient vu partir; mais ces paroles désignent la maniere plutôt que le

(*a*) *Ut judicem omnes gentes in circuitu.* Joël. 3.

lieu de l'arrivée de Jésus-Christ; & il paroît que les Anges entendoient précisément que les Disciples devoient se tenir aussi sûrs de son retour qu'ils l'étoient de son départ.

D. Un Ingénieur & Géographe du Roi n'a-t-il pas prouvé que la résurrection étoit impossible sur notre globe hydrogée, & qu'il falloit la création d'un monde bien plus ample pour contenir à-la-fois les hommes de tous les siécles passés (*a*)?

*R*. S'il faut être Ingénieur & Géographe du Roi pour démontrer le contraire, je ne puis aspirer à l'honneur de cette démonstration; mais si on veut écouter la raison sans titre, je démontrerai qu'un quarré de 100 milles d'Italie, c'est-à-dire à-peu-près de 50 lieues de France, de 25 d'Allemagne, suffit pour placer tous les hommes qui auront existé depuis Adam jusqu'à l'an 6000 du monde.

1.°. Je suppose que la terre a toujours été aussi habitée qu'elle l'est actuellement. Supposition infiniment avantageuse aux prétentions de M. Joulain: car tout ce qu'on dit de la grande population des anciens Peuples, si j'excepte ce que l'Ecriture nous apprend des Israëlites, qu'une bénédiction particuliere multiplioit, est absolument faux, ou du moins très-incertain, rejeté par MM. de Buffon, Reynal, Beausobre, & tous les Ecrivains qui ont approfondi cette matiere (*b*). Mais, quoi qu'il en soit,

(*a*) Cette curieuse dissertation a paru dans le Journal Encyclopédique, Sept. 1770, page 267.

(*b*) Après de longues recherches & des observations combinées, je suis absolument convaincu que le monde n'a jamais eu le degré de population qu'il a aujourd'hui; il est possible que les dogmes philosophiques l'aient diminuée depuis quelques années, mais elle est toujours bien supérieure à ce qu'elle a été dans les siécles passés.

si quelques Pays ont été plus peuplés, d'autres l'ont été moins; plusieurs Auteurs pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis deux ou trois mille ans. Il est certain que long-temps après Adam & après le déluge, le monde n'a pas été peuplé (*a*). Que dire des pestes, des guerres destructives qui tarissent pour une suite de siécles les sources de la population, &c.? Nonobstant tout cela, je veux bien supposer que la terre a toujours eu le même nombre d'habitants qu'elle a aujourd'hui. On voit combien cette supposition passe tout ce que M. Joulain peut prétendre, & tous les avantages qu'il cherche dans l'algebre, dans l'ancienneté de la polygamie (*b*), & dans la nouveauté du célibat religieux (*c*).

2.° Je suppose que le monde existe depuis 6000 ans, quoique, selon les meilleurs Chronologistes, il soit encore éloigné de cet âge.

3.° Je suppose avec Vossius 500 millions d'hommes sur la terre, ou avec les Journalistes de Trévoux 720 millions, ou enfin avec Riccioli 1000

(*a*) Il est vrai que le P. Petau (*Doct. temp. L. 9, c. 14.*) donne à la terre en moins de trois siécles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitants qu'on n'en suppose aujourd'hui; mais, quand l'imagination se mêle de régler ces sortes de calculs, il ne faut pas être surpris des exagérations qu'elle y met.

(*b*) Montesquieu, quoique peut-être un peu trop favorable à la polygamie, montre combien en général elle est nuisible à la population, *Esprit des Loix*, *L. 16, c. 5.* — Pluche, *Spectacle de la Nature*, T. 6, a prouvé ce point avec la derniere évidence & tout le détail possible.

(*c*) L'Ami des Hommes nous apprend qu'il n'y a que *les enfants & les sots* qui cherchent dans le célibat la cause de la dépopulation: M. Joulain ne voit pas avec qui il se range.

millions

millions (*a*). Aucun Calculateur raiſonnable n'eſt allé au-delà (*b*) ; & quoiqu'il y ait de grandes raiſons de croire que ce dernier nombre eſt exagéré (*c*), je l'accepte ſans difficulté.

4.° Je ſuppoſe que les générations ſe renouvel-

---

(*a*) On peut voir chez cet Auteur, ainſi que chez Beauſobre, le nombre d'habitants de chaque Province d'Europe en particulier. — Moyen de connoître le nombre d'habitants d'un Pays, *Beauſ. Etude de la Polit.* 392.

(*b*) M. de Voltaire dans ſes 1600 millions, comprend ſans doute les Habitants de la Lune, de Jupiter & de Saturne. Nous attendons l'état de la population de ces Pays pour juger de l'exactitude de la ſomme totale. Nous ne parlons pas de l'Abbé d'Expilli, parce que la prodigieuſe exactitude avec laquelle il détermine le nombre des mâles Chinois, qui, ſelon lui, va juſtement à 59,688,364, & quelques autres calculs de cette nature, nous font chercher la vérité ailleurs. L'Auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois* démontre que la grande population de la Chine eſt un conte bleu. Il eſt très-apparent qu'elle ne va pas à 50 millions. Tout ce que les Voyageurs en racontent n'eſt qu'un tiſſu de contradictions & d'inconſéquences. Les calculs du P. Martini & du P. Berthole ont une différence de cent millions. Les PP. du Halde & le Comte different d'un million dans le dénombrement de la ſeule Ville de Pékin. L'on ſent ce qu'il faut conclure de tous ces rapports ; c'eſt qu'on n'en a pas ſu dire le vrai. Nous eſpérons que le Public acquieſcera aux calculs de la population inſérés dans la nouvelle édition du Dictionnaire Géographique de Voſgien, qui paroîtra inceſſamment à Liége, chez J. F. Baſſompierre.

(*c*) L'Auteur de ce calcul donne 200 millions d'hommes à l'Amérique, qui n'en a pas 50 millions ; & 100 millions aux Terres Auſtrales, où il n'y en a pas 50 mille ; ce ſont quelques iſles éparſes, la plupart déſertes. Depuis la navigation de M. Surville en 1769, il eſt démontré que le Continent auſtral n'exiſte pas.

lent tous les trente ans, quoique, selon M. Joulain, il faille trente-trois ans.

Après ces suppositions, je divise 6000, nombre des années du monde, par 30, nombre d'années exigé pour une génération, & j'ai 200, nombre des générations depuis Adam jusqu'à l'an 6000. Je multiplie 1,000,000,000, nombre qui constitue une génération par 200, nombre des générations; & j'ai 200,000,000,000, nombre des hommes depuis Adam jusqu'à l'année 6000 du monde.

Voyons maintenant la place que ces 200,000,000,000, d'hommes occuperont, en donnant à chacun un pied quarré. Je dis que tous seront renfermés dans l'espace de 100 lieues d'Italie, 50 de France, 25 d'Allemagne en quarré.

La lieue d'Italie est de 1,000 pas géométriques. Ainsi, 100 lieues donneront 100,000 pas géométriques. Le pas géométrique contient 5 pieds. Voilà donc 500,000 pieds. Le quarré de 500,000 fait 250,000,000,000; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faut pour loger tous les hommes, & il reste encore de la place pour 50,000,000,000 à naître après l'an 6000. Il en resteroit beaucoup plus sans les fausses suppositions que nous avons passées en faveur de M. Joulain; d'où je conclus, 1.° que tout l'appareil algébrique avec lequel M. Joulain, Ingénieur & Géographe du Roi, a mesuré la surface du globe hydrogée, & calculé des générations chimériques, est une peine perdue, une pédanterie ridicule propre à éblouir les ignorants, & les admirateurs de la nouvelle philosophie. 2.° Que le nouveau globe dont M. Joulain annonce la création pour y placer les corps ressuscités, est absolument inutile, & dès-lors plus difficile à croire que la résurrection même. 3.° Que si

l'on ne connoiſſoit pas le ſtyle des Ecrivains modernes, & la valeur de leurs démonſtrations géométriques, on ſeroit plus que ſurpris d'entendre M. Joulain finir de la ſorte : « Que conclure de tout » ceci ? Que la réſurrection univerſelle des hom» mes avec leurs corps phyſiques eſt impoſſible » ſur notre globe. Oui, nous venons de le dé» montrer. »

*Accipe nunc Danaûm inſidias, & crimine ab uno diſce omnes. Æn. 2.*

## §. IV.

D. Ne reſte-il pas encore bien des queſtions à faire ſur cette matiere ? Comment tant d'hommes peuvent-ils être jugés à-la-fois ? Comment chacun ſe rappellera t-il tous ſes délits ? Comment les corps reſſuſcités ſeront-ils incorruptibles, puiſqu'il eſt naturel à une matiere compoſée de s'altérer ?

*R.* Dieu juge-t il comme les hommes, d'après une ſucceſſion de demandes & de réponſes ? Un ſeul de ſes regards forme l'interrogatoire, les preuves & l'arrêt (*a*). – Une conſcience éclairée par

(*a*) Rien de plus digne de Dieu & de la Religion, rien de plus grand que l'idée du jugement dernier, telle que la Foi nous la donne. Dieu ſe manifeſtant à l'univers dans tout l'éclat de ſa grandeur ; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés ; nous dévoilant tout le ſyſtême de la création, les voies ineffables de ſa providence, les tréſors de ſa bonté, les decrets de ſa juſtice, la chaîne immenſe de tous les êtres, l'ordre & la fin de tous les événements ; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier ; éclairant tous les eſprits des plus purs rayons de ſa lumiere ; diſſipant toutes les illuſions, confondant tous les prétextes, mettant à découvert tous les cœurs, rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérités ; prononçant un jugement définitif, une ſentence ſans appel, [illegible] de la maniere la plus ſolemnelle,

toutes les lumieres du Juge éternel pourra-t-elle se cacher quelque délit? — Le Créateur des corps ne saura-t-il pas en écarter la corruption, lui qui dès maintenant les conserve en intégrité & en santé? Ceux qui forment ces questions ne paroissent point reconnoître sérieusement la puissance de Dieu, & la multiplicité de ses ressources dans l'exécution de ses desseins. Si, avant la création du monde, on avoit pu se demander comment il se fera, par quelle voie il se conservera, quelle variété de merveilles il renfermera, quelle sera la nature & l'activité de l'ame humaine, &c. ces questions eussent été autant de problêmes insolubles. Or le même Dieu qui a fait le monde nous dit que tout sera réformé, & que l'état des choses après la résurrection présentera un monde absolument nouveau (*a*).

## §. V.

D. La nature ne fournit-elle pas quelques phénomenes propres à expliquer la résurrection de nos corps?

*R.* S. Paul, dans la premiere Epître aux Corinthiens, l'explique par le bled, qui, après avoir souffert la dissolution & la pourriture, se reproduit, pour ainsi dire, dans son tombeau (*b*). Tertullien

---

le juste & l'injuste, le vice & la vertu. Quelles sublimes idées pour qui sait les méditer! il ne faut pas s'étonner qu'un Roi Bulgare se soit fait Chrétien, pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du jugement dernier.

(*a*) *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.* Apoc. 21.

(*b*) *Tu quod seminas, non vivificatur, nisi prius moriatur. Et quod seminas, non corpus quod futurum est, seminas; sed nudum granum, ut putà tritici, aut alicujus cæte-*

regarde tous les êtres comme une image de la résurrection ; ils ne finissent que pour renaître après leur destruction (*a*). Avant lui le Philosophe Séneque avoit fait la même observation (*b*). La physique moderne nous fournit un symbole admirable de la résurrection dans la palingénésie, où la plante renaît en quelque sorte de ses cendres, & reprend une vie que toute l'activité du feu n'avoit pu lui ôter sans retour. On peut consulter l'Ouvrage de Louis Mœgling, imprimé à Tubingue en 1683 : *Palingenesis seu resurrectio plantarum, ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio*. On trouvera des choses très-curieuses sur le même sujet dans le *Mundus subterraneus* du P. Kircher, deuxieme partie, pag. 414 & suivantes, avec une solide réflexion de l'Auteur (*a*).

*rorum. Deus autem dat illi corpus sicut vult : & unicuique seminum proprium corpus*. 1. Cor. 15.

(*a*) *Omnia in statum redeunt, cùm desierint : ideò finiuntur, ut fiant ; nihil deperit nisi in salutem. Totus igitur hic ordo volubilis rerum, testatio est resurrectionis mortuorum. Præmisit tibi naturam magistram : submissurus & prophetiam, quò faciliùs credas prophetiæ discipulus naturæ*. Lib. de resurr. carnis, c. xij.

(*b*) *Æquo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantium. Videbis in hoc mundo nihil extingui, sed vicibus descendere ac exurgere. Æstas abit, &c.* Seneca, Epist. 36. C'est envain qu'on a prétendu faire de ce Philosophe tantôt un Epicurien grossier, tantôt un Platonicien sublime, tantôt un Stoïcien ferme dans ses principes. La simple lecture de ses Ouvrages découvre un homme qui ne tenoit à rien, mais qui de temps en temps goûtoit de grandes vérités, & les exprimoit fortement.

(*c*) *Quis jam dubitare audeat, in sale plantarum & animalium, occultum quoddam semen latere..... siquidem sapientia Dei vel in hoc omnem admirationem mortalium excedit, dùm vel in insensibili re conservare naturam possit,*

§. VI.

D. La foi de la résurrection qui présente à l'esprit de l'Incrédule tant de matiere à disputer, n'a-t-elle pas un effet plus heureux sur le cœur du Chrétien ?

R. Elle est pour lui le principe de la plus douce consolation ; car, indépendamment du rapport qu'elle a avec l'immortalité de l'ame, comme nous l'avons observé, l'amour que nous avons naturellement pour notre corps doit nous rendre bien cher le dogme de la résurrection future. Quoi de plus triste, quoi de plus affligeant que de savoir que ce corps sera bientot la proie de la mort, & qu'au moment qu'elle aura frappé ce coup fatal, dont rien ne peut nous garantir, il sera jetté dans le sein de la terre, comme un objet d'horreur, qu'il y sera bientôt rongé des vers, dissous par la pourriture, & qu'il finira par être réduit à une poignée de cendre ! Quoi de plus effrayant & de plus douloureux que de savoir que le moment de cette affreuse destruction n'est pas éloigné ; qu'il ne faut qu'une altération dans nos humeurs, une obstruction cachée qui se forme insensiblement dans quelques-uns de nos organes nécessaires à la vie, pour nous précipiter en un instant dans la région des morts ! Et qui seroit capable de goûter un seul moment de joie & de plaisir si l'on y pensoit ! Qui ne seroit dégoûté pour toujours de tous les soins qu'il donne à la conserva-

---

*in quâ totius mundi sapientes nihil prorsus restare jurarent ; luculentissimum sanè argumentum, quo corporum nostrorum futuram ressuscitationem humani imbecillitas intellectûs aliquomodò per hujusmodi umbratilem similitudinem concipiat.* P. 416.

tion de cette chair mortelle, s'il venoit à ſonger qu'il ne fait que préparer des aliments aux vers, qui naîtront d'elle-même pour la dévorer! Non, il n'y a rien ni dans l'éclat de la naiſſance, ni dans les faveurs de la fortune, ni dans les raiſonnements de la philoſophie qui puiſſe nous conſoler d'un ſi grand malheur. La ſeule Religion vient ici réparer les déſaſtres de la nature. Si le Chrétien eſt ſûr de mourir, il eſt également ſûr de reſſuſciter. Ne vous affligez donc pas, diſoit S. Paul aux Chrétiens de Theſſalonique, de la deſtruction prochaine de votre corps, comme ceux qui n'ont aucune eſpérance: *Ut non contriſtemini ſicut & cæteri qui ſpem non habent.* Les ravages de la mort vous paroiſſent irréparables, mais Dieu ſaura les réparer. Perſuadé des vérités de la Foi, lorſque le Chrétien jette les yeux ſur ces amas de têtes décharnées & d'oſſements épars que l'on apperçoit dans les lieux deſtinés à la ſépulture des morts; tout cela, dit-il, revivra un jour pour ne plus mourir; tous ces triſtes débris de notre mortalité reprendront leur premiere forme; il n'y a que les inſenſés qui s'imaginent que les hommes ſont anéantis par la mort: *Viſi ſunt oculis inſipientium mori.* C'eſt l'épitaphe que l'on pourroit graver ſur la ſépulture de tous les humains.

1. Theſſ. 4.

Sap. 3.

---

## ARTICLE VII.

### *L'Enfer.*

### §. I.

D. COMMENT LES MÉCRÉANTS ont-ils raiſonné au ſujet de l'enfer?

*R.* Les uns ont nié ſans détour qu'il y eût un enfer; les autres ſe ſont bornés à rire de la nature des peines qui y ſont deſtinées aux réprouvés; la plupart ſe ſont réunis contre l'éternité du ſupplice deſtiné aux méchants.

D. Par quelles armes doit-on combattre ces différents Incrédules, & d'abord ceux qui ne reconnoiſſent abſolument point d'enfer?

*R.* Dès que l'homme adhere à la croyance d'un Dieu, & que la nature n'a point ceſſé de lui enſeigner ſon Auteur, il ne peut, ſans l'inconſéquence la plus marquée, concevoir le moindre doute ſur la certitude de l'enfer. Nier l'enfer, c'eſt nier Dieu lui-même; croire un enfer, c'eſt croire une choſe auſſi démontrée que Dieu lui-même; car ſi le Maître du monde n'eſt pas Saint, s'il n'eſt pas juſte, s'il n'eſt pas l'ami de la vertu, & l'ennemi du crime, il n'eſt pas; la Foi de ſon exiſtence n'eſt qu'une illuſion, & les mortels timides ſe proſternent devant un fantôme: or où eſt la juſtice de Dieu, que devient la ſuprême ſainteté de Dieu, s'il place le bien & le mal dans la même claſſe, & ſi le ſcélérat dort à côté de l'homme de bien dans la nuit paiſible du même tombeau? Heureux dans ſon iniquité, il a fini en paix ſes jours abominables; il a tranché la vie de ſon pere, bu le ſang de ſes freres, ravagé la terre par le feu, épuiſé tous les crimes: l'innocence a tremblé à ſes pieds, & la vertu a péri ſous l'oppreſſion; Dieu s'eſt tû, & a renvoyé ſa vengeance au-delà du terme de la mortalité. Mais ſi cette vengeance n'arrive jamais, & que l'impunité embraſſe toute l'étendue des années éternelles, la confuſion eſt viſible dans le gouvernement du monde, & l'ordre le plus eſſentiel, le plus indiſpenſable y eſt renverſé par Dieu même.

Détournons les yeux d'un tableau ſi monſtrueux, fermons nos oreilles au blaſphême, & écoutons l'admirable raiſonnement que le Fils de Dieu met dans la bouche d'Abraham, dans la fameuſe hiſtoire ou parabole du mauvais riche : *Fili, recepiſti bona in vitâ tuâ, Lazarus verò ſimiliter mala :* vos crimes ont joui du bonheur dans le monde, & la vertu de Lazare a gémi dans l'affliction. Le ſcélérat heureux juſqu'à la mort, le Juſte conſtamment pourſuivi par l'infortune, & noyé dans ſes larmes : voilà la démonſtration d'un avenir où la juſtice de Dieu rétablira l'ordre, & parlera contre le coupable en faveur de l'innocent : *Nunc autem hic conſolatur : tu verò cruciaris.* Démonſtration fondée ſur la nature même de Dieu ; démonſtration qui prend ſa force & ſon eſſor dans la démonſtration invincible de l'exiſtence de Dieu, d'où elle réſulte de la maniere la plus victorieuſe & la plus viſible. Luc. 16.

§. II.

D. Que faut-il répondre à ceux qui croient démontrer que le feu de l'enfer ne peut agir ſur les ames ; qui prétendent que le centre de la terre ne pourra pas loger les corps des damnés ; qui ſe rient des tableaux que les Peintres & les Prédicateurs font du ſéjour affreux de la réprobation ?

*R.* 1.° L'Egliſe n'ayant rien décidé ſur la nature du feu de l'enfer, & l'Ecriture employant ſouvent le mot de *feu* pour déſigner toutes ſortes de peines & de ſouffrances (*a*), il eſt inutile de

---

(*a*) *In ignem dejicies eos, in miſeriis non ſubſiſtent.* Pſ. 13. *Igne me examinaſti.* Pſ. 16. *Tranſivimus per ignem & aquam.* Pſal. 65. *In medio ignis non ſum æſtuatus.* Eccli. 51. &c.

raisonner beaucoup sur la maniere dont ce feu agit sur les esprits. Si les Philosophes avoient mieux lu nos Catéchismes, ils s'épargneroient bien des raisonnements (*a*).

2.° Il n'est pas plus facile de concevoir comment la matiere agit sur une ame unie au corps, que de savoir comment elle agit sur un pur esprit. La Physique présente donc ici une difficulté égale à celle qu'on trouve dans la persuasion d'un feu matériel en enfer.

3.° Nous ne savons pas définitivement où l'enfer est placé; mais s'il a plu à Dieu de le mettre dans le sein de la terre (*b*), l'espace n'y manquera

---

(*a*) « Mais de savoir si ce sera proprement un feu matériel, & quelle sera précisément sa nature, c'est ce que l'Ecriture sainte ne décide nulle part, & sur quoi l'Eglise n'a rien prononcé. » *Catéch. de Montpellier, part. 1, sect. 2, ch. 3,* §. 21. On lit la même chose dans l'excellente *Exposit. de la Doct. Chrét.* du Jésuite Kleppé, imprimée à Strasbourg en 1716, p. 704, ainsi que dans presque tous les Catéchismes raisonnés. On peut consulter Esthius sur le 4^e Livre des *Sentences. Dist.* 44, §. 12 & 13. — Vasquez, *Disp.* 243, *c.* 1, *T.* 2, *in* 1. *Parall.* — Pétau, *de Angel. L.* 3, *c.* 5. & sur-tout la Note de Th. Alethinus, *n.* 7. Les termes de Pétau sont précis : *Nullo Ecclesiæ decreto adhùc obsignatum videtur, neque enim ulla in Synodo sancitum illud est.* — « Enfin, dit D. Calmet, soit qu'on entende un feu matériel, avec un très-grand nombre de Docteurs; soit qu'on entende un feu métaphorique, avec beaucoup d'autres Docteurs, ces peines sont toujours terribles dans leur excès, infinies dans leur durée & incompréhensibles à l'esprit humain. » Comm. sur le *Ch.* 9. *de S. Marc.* Le même Auteur s'étend beaucoup là-dessus en expliquant le ℣. 19 du ch. 7 de l'Ecclésiastique, & fait voir comme Pétau, que les Peres ont été très-partagés sur cette matiére.

(*b*) S. Chrysostome & quelques autres Peres ne sont pas

pas; & il ne faut ſuppoſer pour cela aucun miracle. Il réſulte de ce que nous avons dit plus haut, Pag. 491. qu'un cube de 4 milles d'Italie, d'une lieue d'Allemagne, ſuffit pour contenir les corps de tous les hommes. Le cube des pieds contenus dans cet eſpace eſt 160,000 000,000,000,000; en donnant 10 pieds cubiques à chaque corps, il y aura place pour 16,000,000,000,000,000: par conſéquent 200,000,000,000 n'y ſeront pas fort à l'étroit. Ainſi, l'opinion commune qui adopte cet emplacement, eſt du côté de l'eſpace à couvert de toute objection. Elle a aſſurément tout avantage ſur l'idée de Swindin, qui va chercher l'enfer dans le ſoleil, & qui a employé beaucoup d'érudition à accréditer ſa ſinguliere imagination (a). Quand il n'y auroit aucun lieu déterminé pour les ſupplices des réprouvés, ces ſupplices ſeroient encore inconteſtables: il ne faut point de priſons à Dieu pour s'aſſurer des victimes de ſa colere. Nous ne doutons pas néanmoins qu'il n'y ait un ſéjour particulier deſtiné aux réprouvés comme aux Elus. Nous ignorons pour l'ordinaire le lieu de notre

---

de ce ſentiment, qui ne laiſſe pas d'être aſſez bien fondé en preuves. Rien de plus ſage dans la matiere préſente, que ce mot de S. Auguſtin: « Je ne crois pas qu'il y ait au monde » un homme qui ſache de quelle nature eſt ce feu, & dans » quel endroit il eſt placé » *Qui ignis, cujuſmodi, & in quâ mundi vel rerum parte futurus ſit, hominem ſcire arbitror neminem* L. 20. de Civit. Dei, cap. 16.

(a) Il y a ſur cette matiere une excellente diſſertation du P. Patuzzi contre Swindin: *Patris Vincentii Patuzzi de ſede inferni in terris quærendâ diſſertatio.* Venetiis, 1763. Les prétentions de ce Pere ne ſont pas toutes également fondées, mais ſes raiſons contre Swindin ſont la plupart ſans réplique.

mort & de notre ſépulture; mais nous ne doutons pas que nous ne mourrions quelque part, & que nous ne ſoyons enterrés quelque part. L'ignorance du lieu où l'enfer eſt placé, ne peut affoiblir en aucune façon la certitude de ſon exiſtence. Les mêmes raiſonnements ſubſiſtent à l'égard du Ciel, & démontrent le dérangement qui s'eſt opéré dans le cerveau d'un certain homme qui ne croit pas de Ciel, parce qu'il n'a point de preuve qu'il y en ait un dans la Lune, ni dans Jupiter, ni dans Vénus.

Dict. phil. art. *Ciel.*

4.° Les tableaux que des eſprits échauffés ont fait de l'enfer, ſont des choſes très-étrangeres à la Foi, qui nous apprend qu'il y a un enfer. L'Egliſe blâme ceux qui dans ces ſortes de choſes donnent l'eſſor à leur imagination, & qui ont la préſomption de ne pas s'accommoder de la ſimplicité du dogme. Il y a un enfer, c'eſt-à-dire des ſupplices deſtinés aux méchants après la mort, ces ſupplices ſont éternels: Voilà ce que le Chrétien croit touchant l'enfer; il abandonne la connoiſſance du reſte au ſouverain Vengeur du crime, & ſait adorer en ſilence le ſecret de ſa juſtice. Il ne faut pas croire que quelques ſages Ecrivains aient prétendu donner pour des images réelles de l'enfer, les deſcriptions allégoriques qu'ils en ont faites; quoiqu'il eût été peut-être plus conforme à la prudence & à la vraie piété de dire ſimplement, comme M. Boſſuet dans le Catéchiſme de ſon Dioceſe: *Peut-on expliquer le bonheur des Saints, & le malheur des damnés? Non, tout cela eſt inexplicable* (a).

*Quis novit poteſtatem iræ tuæ, & præ timore tuo iram tuam dinumerare?* Pſal. 89.

---

(a) Une douleur vive, & la privation d'un grand bien, accompagnées de regret & de déſeſpoir peuvent donner

§. III.

D. Comment repousser les grands efforts que font les Philosophes contre l'éternité des peines ?

*R.* 1.° En avouant que l'idée d'un enfer éternel peut confondre une raison inquiete, & désespérer encore un cœur corrompu, nous remarquons que toutes les preuves du Christianisme viennent à l'appui de cette croyance; que l'éternité des peines étant clairement exprimée dans l'Ecriture, dans les Ecrits des Peres (*a*), dans les Décisions de l'Eglise nuiverselle, elle tient à la totalité de l'édifice de la Foi, & ne peut être ébranlée sans que toutes les parties & tous les

---

quelque foible idée de l'Enfer. Voici ce qui peut donner quelque idée du Ciel. Il n'y a pas d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit & du cœur qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux, qui n'ait éprouvé les doux effets d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'enivroit de contentement & de joie; & si c'étoit un transport de l'amour divin, il sait quelle en étoit l'ineffable douceur! Que cet homme se considere comme fixé par la puissance de Dieu meme, dans ce transport si ravissant & si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable, si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage cette situation trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée, comme un état permanent; & il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

(*a*) Origene & S. Jérôme ont été trop bien justifiés par un grand nombre de Théologiens, pour que nous soyons obligés de montrer de nouveau qu'ils ont pensé comme les autres Peres sur la matiere présente.... Un Pere ou deux eussent-ils pensé différemment, ce nombre est très-insuffisant pour faire breche à la Tradition générale.

appuis de cet ouvrage divin soient jettés par terre.

2.° Malgré les difficultés que ce dogme présente, il paroît par tout ce que les Philosophes y opposent, qu'ils n'ont point assez réfléchi ni sur la nature du péché, ni sur la volonté du péché, ni sur la justice de Dieu qui punit le péché.

D. De quelle maniere auroient-ils dû raisonner sur ces trois objets?

*R.* 1.° La grandeur du crime est la mesure de la grandeur du châtiment, & la durée du crime est la mesure de la durée du châtiment. Un Dieu sage & juste balance les récompenses ou les peines sur la nature du mérite ou du délit, pénétre d'un coup d'œil tous les rapports des uns & des autres, & remplit l'égalité de la plus exacte proportion. Un péché contre Dieu est d'une malice infinie relativement à l'objet qu'il offense: il mérite donc une peine infinie; & puisque cette peine ne peut consister dans la grandeur des souffrances, qui est nécessairement finie, il est raisonnable qu'elle consiste dans une durée infinie.—Si le péché des damnés ne finit pas, la peine du péché ne doit pas finir. Or dans le séjour du désespoir, du blasphême, de l'impénitence la plus consommée & la plus immuable, qui effacera nos crimes, qui réformera nos mœurs, qui rendra la pureté à nos ames? L'arbre une fois coupé, dit le Saint-Esprit, se fixe après sa chûte, & reste ce qu'il est, sans prendre d'accroissement & sans souffrir aucune nouvelle révolution: l'ame de l'homme placée une fois au-delà du point qui sépare l'éternité du temps, & échue au Ciel ou bien à l'enfer, devient immuable dans la sainteté ou dans l'injustice, dans l'amour ou dans la haine de

ſon Dieu : *In quocunque loco ceciderit, ibi erit.* Eccle. xi.
2.° La volonté qui produit le péché, & qui jusqu'à la mort persiste dans le péché, est une volonté éternelle dans son effort, dans sa disposition, dans ses desirs. Le pécheur décidé contre Dieu en faveur du péché, voudroit pécher toujours, toujours jouir de son péché, perpétuer son prétendu bonheur dans son péché. La mort arrive, il quitte le monde, il quitte son corps même, il quitte tous les instruments du péché, mais il ne quitte pas l'attache au péché. C'est un enfant qui joue à la lumiere d'une chandelle ; la chandelle s'éteint ; il pleure le moment qui finit son jeu. C'est un navigateur qui côtoie un rivage séduisant, & qui veut s'y fixer ; le courant de l'eau l'emporte malgré lui dans le vaste océan, où la terre de ses délices disparoît à ses yeux, en ne lui laissant que des desirs & des regrets. Le plaisir du péché, dit S. Bernard, est fugitif, mais la volonté du pécheur demeure ferme & obstinée dans sa malice : *Quod breve fuit tempore vel opere, longum esse constat in pertinaci voluntate.* Si le pécheur impénitent, continue ce Pere, ne mouroit pas, il ne cesseroit de pécher ; s'il souhaite de vivre encore, c'est qu'il souhaite de pécher encore : *Imò semper vivere vellet, ut semper peccare posset.* Or, selon la réflexion de S. Grégoire Pape, celui qui veut ne vivre jamais sans péché, pourquoi ne mériteroit-il pas de ne vivre jamais sans souffrance ? *Nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato.*

3.° Comment veut-on que la Justice divine finisse les peines des damnés ? Veut-on que Dieu, par un miracle contraire à la simplicité & à la sagesse de ses voies, détruise une ame immortelle pour exercer sa justice sur le désert & le néant ?

Veut-on qu'il retire des souffrances une ame qui n'est pas devenue meilleure? Veut-on qu'après un certain espace de temps, il mette de niveau la sainteté & le péché, la vertu & le crime? Car c'est là, dit admirablement S. Jérôme, ce qu'entraînent nécessairement vos raisonnements contre l'éternité des peines de l'enfer. Donnez à ces peines telle étendue qu'il vous plaira, multipliez les années, entassez les siécles: *Finge quotlibet annos & tempora duplica, & infinitas ætates congere cruciatibus*. Dès que l'éternité n'y est pas, les damnés seront enfin rétablis dans la voie du salut, dans l'amitié de Dieu, dans leurs droits sur l'immortalité heureuse, & pourront être mis à côté des Saints; car sans cela ils seroient toujours damnés, & le plus grand de leur supplice subsisteroit encore, quelque supposition qu'on puisse faire d'ailleurs. La pureté des mœurs, poursuit ce Pere, ne sera plus alors distinguée de l'incontinence, la cruauté de la bienfaisance, la charité de la haine. Or penser un tel paradoxe, conclut le S. Docteur, ou le dire, n'est-ce pas un blasphême contre la justice & la sainteté de Dieu? *Quod dictu quoque scelus est.*

*Hier. in cap. 3. Jonæ.*

D. Ne pourroit-on pas ajouter encore d'autres réflexions à celles que vous venez de faire?

*R*. On pourroit observer 1.° qu'une Religion qui annonce un Dieu infini en tout, infini dans sa sagesse, infini dans son amour, infini dans ses graces, doit l'annoncer également infini dans sa sévérité & dans ses vengeances.... Que les récompenses des Saints étant éternelles, les peines des méchants doivent l'être aussi; la justice de Dieu étant égale dans le prix de la vertu, & dans le châtiment du vice.

2.° Que la crainte des supplices éternels n'arrêtant

rêtant qu'avec peine les hommes dans la poursuite de leurs desirs, des supplices passagers seroient absolument insuffisants, & dès-lors indignes de la sagesse du souverain Législateur.

3.° Que la justice des hommes punit les grands crimes par la mort; peine en quelque sorte éternelle relativement à ce monde & au pouvoir de la législation humaine, sans que nous songions pour cela à l'accuser de trop de sévérité (*a*).

4.° Que les Paiens mêmes ont professé l'éternité de l'enfer, qu'ils en ont reconnu l'équité, & célébré sa pleine victoire sur le crime :

.......... *Sedet æternumque sedebit* Æneid. VI.
*Infelix Theseus* (*b*).

(*a*) Il est vrai, dit S. Augustin, que le sentiment de cette mort passe, mais l'effet ne passe pas, & c'est sur-tout ce que se propose la Loi. Car la premiere & la plus directe intention de la Loi n'est pas de tourmenter pour quelque temps le criminel sur qui elle lance son arrêt; mais par cet arrêt irrévocable, elle pénétre jusques dans l'avenir, & sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce & de la société des vivants, dont elle l'a jugé indigne : *Qui verò morte mulctatur, numquid moram quâ occiditur, quæ brevis est, ejus supplicium leges æstimant; aut non potiùs quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?*

(*b*) On ne peut point dire ici qu'*æternum* signifie fort long-temps, puisque le Poëte oppose l'enfer à une espece de purgatoire, qui est, selon lui, déja très-long. (Æneid. vj, vers 745.) ni qu'*æternum* signifie jusqu'à la mort, comme dans Horace :

*Serviet æternum qui parvo nesciat uti,*

car ici le pas de la mort est franchi. Platon dit expressément : « Les méchants sont précipités dans le Tartare pour » n'en sortir jamais.... » « Ces tourments sont aussi horri» bles qu'ils sont éternels.... » « On peut, j'en conviens, » faire peu de cas de ce que je dis; mais, après avoir mû- In Phædo. In Gorgiâ.

Enfin, si malgré la foiblesse de mes lumieres & les bornes étroites de mon intelligence, je trouve tant de raisons & tant de motifs de m'attacher à la croyance d'un enfer éternel, puis-je douter que cette éternité ne soit fondée sur beaucoup d'autres raisons bien plus satisfaisantes encore & bien plus invincibles, cachées dans la sagesse de Dieu, dans la justice de Dieu, dans la sainteté de Dieu, puisque ma foi m'assure qu'elles y sont, & que je suis absolument incapable de connoître par les efforts de mon esprit toutes les richesses de ce profond abîme ? Cette réflexion regarde toutes les vérités de la Foi.

## §. IV.

D. Pourquoi l'Eglise prie-t-elle Dieu de délivrer les ames des Fidèles trépassés des supplices de l'enfer (*a*), si ces supplices sont éternels, & si l'arrêt qui les ordonne est irrévocable ?

*R.* Jamais l'Eglise n'a prié pour les réprouvés : elle fixe ses regards sur le moment qui termine la vie des Fidèles, & prie Dieu de les délivrer, ou plutôt de les préserver de la damnation, de les faire passer de la mort à la vie (*b*). Il ne faut connoître ni les usages, ni les prieres, ni l'esprit des solemnités de l'Eglise, pour ignorer qu'elle envisage comme présents tous les objets dont elle s'occupe. Elle célèbre la Nativité, la Résurrection, l'Ascension de Jésus-Christ, tous les Mysteres, &

---

» rement réfléchi & tout bien examiné, je n'ai rien trouvé » qui soit plus selon la sagesse, la raison & la vérité. »

(*a*) *Absolve, Domine, animas omnium fidelium defunctorum de pœnis inferni & de profundo lacu ; libera eas de ore leonis, &c.* Expressions qui pourroient aussi s'apliquer au Purgatoire. — *Offert. m. pro defunct.*

(*b*) *Fac eas de morte transire ad vitam.* Ibid.

tous les événements qui l'intéressent, comme s'ils s'accomplissoient actuellement. Par-là l'attention des Fidèles est mieux soutenue, & leur dévotion plus animée. C'est d'où vient le proverbe *de præsenti gaudet Ecclesia.* Souvent même elle envisage l'objet de ses Fêtes comme n'étant pas encore arrivé, & semble le chercher dans des jours éloignés (*a*).

D. Si la croyance d'un enfer est si raisonnable, pourquoi l'Eglise reconnoît-elle un Purgatoire, où les peines sont passageres?

*R.* C'est comme si je disois : Puisque la peine de mort est dûe aux criminels de lèse-majesté, pourquoi un bannissement de quelques années est-il destiné à des hommes coupables de moindres fautes? Je ne sais s'il y a au monde une persuasion plus raisonnable que celle d'un Purgatoire. Je conçois qu'un Protestant imbu des préjugés de sa secte, peut résister à toute autre preuve du Purgatoire; mais s'il est de sang froid, il ne se soutiendra pas contre ce que la raison lui en apprend. Voici comme pourroit s'exprimer sur ce sujet un Orateur Philosophe & Chrétien : « L'ame de l'homme, qui » cesse de vivre sur la terre, est appellée au Tribu» nal de Dieu : ses œuvres & ses vertus déposent en » sa faveur; la Loi, qu'elle a saintement observée, » s'éleve pour la défendre & pour la faire cou» ronner parmi les Saints. Une faute légere, une » foiblesse presqu'imperceptible, un petit défaut » inséparable de la mortalité se montre dans la so-

(*a*) *Rorate cœli desuper, & nubes pluant justum. .... Excita, Domine, corda nostra ad præparandas unigeniti tui vias, ut per ejus adventum purificatis tibi mentibus servire mereamur.*

» ciété de tant de mérites. Vous qui reconnoissez
» un Dieu juste, qui adorez un Dieu miséricor-
» dieux, & néanmoins un Dieu ennemi de toute
» iniquité, incapable par son essence & par sa na-
» ture de laisser entrer dans sa maison quelque
» chose d'infecté par la contagion du péché; dites-
» moi, quelle sera la destinée de cette ame juste, &
» néanmoins chargée d'un péché; sainte, & néan-
» moins marquée par une faute contre la sainteté;
» amie de Dieu, & portant néanmoins dans son
» sein quelque ennemi de Dieu? Son péché sera-
» t-il placé avec ses vertus, sa foiblesse sera-t-elle
» couronnée comme son courage, les œuvres Chré-
» tiennes seront-elles confondues avec les œuvres
» de la fragile humanité? Non, vous n'osez pas le
» croire, & les adversaires du dogme du Purga-
» toire n'ont osé le dire clairement eux-mêmes.
» Mais quoi! cette ame infortunée sera donc ré-
» prouvée éternellement sans pitié & sans ressource?
» La pureté de sa foi, la vivacité de son espérance,
» l'ardeur de sa charité, des œuvres saintes sans
» nombre & sans mesure parleront envain pour
» elle, & Dieu fermera les oreilles à tant de voix
» qui se font entendre à-la-fois avec tant d'éner-
» gie & de raison? Gardons-nous bien de le penser.
» En le pensant, nous attaquerions l'excellence &
» les perfections infinies du souverain Maître du
» monde. Non, Dieu ne mettra jamais dans un
» même rang de choses, & n'enveloppera jamais
» dans un même sort la surprise & la malice, la
» foiblesse & le crime, la distraction dans la priere
» & l'abandon total de la priere, le mensonge
» officieux & le parjure détestable, l'homme de
» bien souillé de quelques taches légeres & le
» scélérat noyé dans son iniquité. Il purifiera l'un,

» & réprouvera l'autre. Il est le Dieu de toute » sainteté, & en même temps le Dieu de toute » justice. Une ame sainte, mais marquée de quel- » que souillure, n'entrera pas dans sa demeure; » parce qu'il est le Dieu de toute sainteté : & elle » y entrera, parce qu'il est le Dieu de toute jus- » tice. Il la réformera donc, il perfectionnera l'é- » clat de ses vertus, établira la pureté de ses œuvres, » & la placera enfin dans sa gloire. Voilà le fonde- » ment inébranlable de la croyance du Purga- » toire, & la conclusion que nous devons tirer » des attributs incontestables de notre Juge & de » notre Dieu. Delà vient que de tous les dogmes » de l'Eglise Catholique il n'y en a guere de plus » répandu, de plus généralement reconnu par ses » adversaires mêmes que le dogme du Purgatoire. » La connoissance d'un Dieu juste & saint a réuni » les Religions les plus ennemies, les plus oppo- » sées dans la croyance du Purgatoire, c'est-à-dire » d'un délai de la récompense éternelle, où le juste » est encore justifié, & où le saint est encore sanc- » tifié; où un Dieu offensé ne condamne pas, & où » un Dieu magnifique ne récompense pas, parce » que sa colere ne va pas jusqu'à la mort du coupa- » ble, & que sa libéralité est arrêtée par les délits de » l'homme juste, & cependant coupable. Sages de » l'antiquité, vous l'avez enseigné dans vos Li- » vres (*a*). Poëtes profanes, mais sublimes, vous » l'avez célébré par vos chants (*b*). Peuples séduits » par le prétendu Prophete de l'Arabie, votre Al- » coran le professe (*c*). Hébreux anciens & moder-

(*a*) Plato in Timæo.
(*b*) Virg. L. vj. Æneid. v. 730.
(*c*) Cribrat. Alcor. à Card. Cusa. — Chron. Turc. à Lonicero, p. 62.

» nes, vous êtes d'accord avec les Chrétiens. Vous » croyez le Purgatoire (*a*). Et vous Grecs indociles, séparés de l'Eglise par un schisme long & » opiniâtre, n'êtes-vous pas ici contraints de vous » joindre à nous contre des Sectaires inconséquents? Peu importe que vous contestiez sur » le mot; en priant pour les morts, vous reconnoissez en effet ce que vous niez en apparence, & » rejettez dans les termes ce que vous professez en » réalité (*b*). »

## CHAPITRE VI.

### *L'Eglise Catholique.*

### §. I.

D. LES PREUVES qui établissent la vérité du Christianisme en général ne sont-elles pas insuffisantes pour fixer la croyance des Chrétiens, puisque, dans le sein même de leur Religion, il y a différentes Sectes?

*R.* La Religion Catholique a les preuves de sa vérité par rapport aux différentes Communions Chrétiennes, comme le Christianisme en général

(*a*) Les Juifs anciens & modernes prient pour les morts, malgré la croyance d'un enfer éternel. Ce n'est que par des fables & des imaginations ridicules, que quelques-uns combattent la conséquence que nous tirons de ces prieres pour la réalité du Purgatoire.

(*b*) *Perpétuité de la Foi, T. 6.* L'on ne peut dire, avec quelques Calvinistes, que les Grecs prient pour les morts, parce qu'ils pensent que le jugement des hommes est différé jusqu'à la fin du monde; puisque les Grecs conviennent que toutes les prieres du monde ne peuvent sauver celui qui est condamné par ses œuvres: Ils détestent la doctrine de Théophilacte, qui enseigne le contraire.

est distingué par des caracteres propres de toutes les autres Religions du monde.

D. Quelles sont les marques principales qui fondent la distinction de la Religion Catholique?

*R.* Ce sont les quatre prérogatives inséparables de la véritable Eglise, qui, suivant la doctrine du Concile de Nicée, & l'aveu de tous les Sectaires, doivent la distinguer de toutes les autres. C'est d'être Une, Sainte, Catholique, Apostolique.

## §. II.

D. Comment ces quatre caracteres sont-ils propres à l'Eglise Catholique? Faites voir d'abord ce qu'il faut penser de son unité?

*R.* Les Sectaires de tous les temps ont été aussi divisés entre eux qu'ils l'ont été à l'égard des Catholiques; ils ne se sont réunis que dans la guerre qu'ils faisoient à l'ancienne Eglise. Les mêmes hommes n'ont pu se tenir à la même croyance, ils ont varié d'un jour à l'autre; le moment où ils se sont séparés des Catholiques a été le commencement de l'incertitude la plus générale & la plus incurable. La Doctrine Catholique est la même dans tous les siécles, dans toutes les plages de la terre. Nous aurions mauvaise grace de prétendre mieux démontrer ce point que n'a fait M. Bossuet dans l'*Histoire des variations*. L'Eglise Catholique est la même dans tous les siécles, dans tous les Pays de la terre; jamais ses enfants ne se sont divisés dans la croyance des dogmes une fois décidés par l'Autorité suprême. L'unité de doctrine qui, selon l'Ecriture (*a*), est la régle & le grand caractere de la

(*a*) *Multitudinis autem credentium erat cor unum & anima una.* Act. 4. *Idipsum dicatis omnes, & non sint in-*

vérité, ne se découvre que dans la Communion Romaine.

D. D'où vient que les Sectes séparées de l'Eglise Catholique n'ont pu se réunir dans la profession d'une même Doctrine?

*R.* C'est qu'elles n'ont aucun point fixe qui les réunisse. L'Ecriture, qu'elles prennent pour leur unique juge, ne s'explique pas elle-même, & elle est l'occasion, quoique très-innocente, de presque tous les débats qui divisent les différentes Sectes. Il est impossible que, sans la croyance d'un Tribunal infaillible, il y ait jamais une parfaite unanimité dans la Foi. Ce seroit un hasard merveilleux, si sans ce Tribunal plusieurs personnes ou des Nations entieres avoient exactement la même croyance. Or ce n'est pas le hasard qui doit former l'Eglise de Jésus-Christ, dont tous les membres n'ont nécessairement qu'un cœur & qu'une ame. L'idée même de la Religion en général s'oppose à une foi arbitraire & indépendante d'un Juge souverain. Qui dit *Religion*, dit un nœud sacré qui lie & unit les esprits & les cœurs : les Païens eux-mêmes s'en sont formé cette idée. Or sans un centre d'unité, sans un point fixe, sans un Tribunal absolu & infaillible, sans un Oracle vivant qui détermine tous les esprits, il est absolument impossible que les hommes faits comme ils sont viennent à dire & à penser la même chose : hors de l'Eglise Romaine l'on ne peut donc trouver cette unité parfaite de Religion, ce premier caractere de l'Eglise, que nous faisons profession de croire en ré-

---

*vobis schismata, sitis autem perfecti in eodem sensu & in eâdem sententiâ.* 1. Cor. 1. *Fiet unum ovile & unus Pastor.* Joann. 10.

citant le symbole : *Et unam*.... Nous avons vu que quiconque renonçoit à l'autorité de la vraie Eglise, ne trouvoit plus de terme qui arrête ses incertitudes & qui fixe ses doutes. Dès qu'on quitte la barque de Pierre, on peut dire comme l'infortuné Palinurus : Suppl. 2312

*Nunc me pontus habet, jactantque in littore venti.* Æneid. VI.

D. N'est-il pas aussi difficile de se persuader l'infaillibilité de l'Eglise que de se persuader tel article en particulier, puisque cette infaillibilité est appuyée sur des passages (*a*) dont il faut connoître l'authenticité ?

*R*. L'idée de l'infaillibilité de l'Eglise, de l'unité de ses dogmes, d'un Tribunal suprême, résulte de l'idée même de la Religion, & de l'idée d'un Dieu sage & vrai, Auteur de la véritable Religion, comme nous venons de le dire : quand les passages en question n'existeroient pas, cette vérité seroit hors de toute atteinte (*b*). — Supposons qu'un Protestant se persuadât aussi facilement & aussi fortement la sagesse d'une telle explication qu'il donne à l'Ecriture, d'une telle modification

(*a*) *Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversus eam*. Matth. 16. — *Ecclesia Dei vivi, columna & firmamentum veritatis*. 1. Tim. 3. — *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta & immaculata*. Ephes. 5.

(*b*) On voit par-là combien il est faux que, par un cercle vicieux, nous prouvions l'infaillibilité de l'Eglise par l'Ecriture, & l'infaillibilité de l'Ecriture par l'Eglise : puisque l'idée d'une Eglise infaillible résulte de l'idée d'une Religion en général. Outre cela, l'Eglise a des motifs de crédibilité qui lui sont propres, & l'Ecriture a les siens.

qu'il apporte aux dogmes de la Religion, que le Catholique se persuade l'infaillibilité de l'Eglise; sa Secte n'en seroit pas moins désunie. Il ne faudroit encore que du bon sens pour se convaincre que ces Tribunaux privés ne sont que des sources de schisme & des écoles d'une Religion arbitraire.

D. Quoiqu'il soit aisé de se persuader que la vraie Eglise est infaillible, n'est-ce pas un travail infini de rechercher quelle est celle qui jouit effectivement de l'infaillibilité?

*R.* 1.° Toutes les Eglises hérétiques, qui la plupart ne se croient pas infaillibles, ne doivent pas être l'objet de cet examen. 2.° L'Eglise qui a les caracteres de la véritable, qui est Une, Sainte, Catholique, Apostolique, est celle qui jouit de l'infaillibilité: or il n'est pas bien difficile de découvrir l'assemblage de ces quatre caracteres dans l'Eglise Romaine, comme nous le prouvons ici.

## §. III.

D. Comment la sainteté est-elle un caractere propre à l'Eglise Catholique?

*R.* Tout ce que nous avons dit des heureux effets du Christianisme, & de ses victoires sur les monstrueux désordres des Païens, a été opéré par les Chrétiens unis au corps de l'Eglise universelle, soumis aux Conciles, au Pape, aux Evêques. Ce n'est ni l'ouvrage des Ebionites, ni celui des Donatistes, ni celui des Luthériens. L'Eglise Catholique est la seule Religion qui conserve & qui maintienne dans toute leur vigueur les loix & les pratiques qui conduisent évidemment à la vraie sainteté. Elle seule a les Sacrements dont usoit l'ancienne Eglise: elle seule a formé & forme encore ces Héros Chrétiens dont nous admirons la sain-

L. 4, ch. 3, art. 6.

teté éminente. Il faut ignorer absolument l'histoire, ou bien anéantir les faits comme les dogmes, pour ne pas convenir que c'est dans le sein de la seule Eglise Catholique que se sont formés tant de grands Saints, dont nous admirons la vie, dont Dieu lui-même canonise les vertus héroïques par les merveilles les plus éclatantes. Sans remonter jusqu'aux premiers siécles, de quelle Eglise étoient les Antoine, les Hilarion, les Athanase, les Hilaire, les Martin, les Basile, les Jérôme, les Augustin, les Grégoire, les Léon, les Isidore, &c? A quelle Eglise étoient attachés S. Anselme, S. Bernard, S. Dominique, S. François d'Assise, Ste Claire, Ste Thérese, S. Charles Borromée, S. François Xavier, &c? Les Eglises séparées de la Catholique oseroient-elles, contre la notoriété des faits, se vanter que tous ces Saints, & une infinité d'autres, ont été de leur communion? Non, ces hommes vertueux n'ont point eu d'autre Foi que celle de l'Eglise Catholique, qui seule a le droit incontestable de les regarder comme ses enfants & comme ses éleves.

D. Ne faut-il pas convenir que l'Eglise d'aujourd'hui est bien inférieure en sainteté à l'Eglise primitive? Quelle différence entre nos Evêques & ceux des premiers temps, entre les Religieux de la Thébaïde & ceux que nous voyons aujourd'hui en Europe!

*R.* On ne peut trop respecter la primitive Eglise; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siécles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchements (*a*); & dans l'Eglise des derniers siécles,

(*a*) Il n'y a qu'à lire les Epîtres de S. Paul, les Actes

parmi les relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté. Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avoient subsisté impunément durant des siécles. En comparant sans préjugé l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siécles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus, sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en ce sujet, après avoir développé ce parallele dans toute son étendue, conclut que si S. Paul revenoit sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairoit pas (a). — Il y a eu dans les premiers siécles des Evêques qui ne seroient pas fort applaudis aujourd'hui ; témoins ceux qui s'accusoient avec tant d'emportement devant Constantin, au Concile de Nicée : & il y a aujourd'hui un grand nombre d'Evêques qui, dans les premiers temps, eussent pris place entre les Peres de l'Eglise. Si nos Religieux sont moins austeres que ceux de l'Egypte & de la Syrie, ils sont plus éclairés, plus cultivés, plus utiles ; ils ont substitué l'étude au travail des mains ; & les Livres dont ils ont enrichi les sciences valent bien des nattes & des corbeilles (b). La plupart sont plus orthodoxes & plus solidement attachés à la vraie

---

des Apôtres, les Histoires ecclésiastiques des trois premiers siécles.

(a) *Si Paulus hodiè viveret, non improbaret, opinor, præsentem Ecclesiæ statum. In hominum vitia inclamaret, &c.* Epist. scripta 1529, pridiè nonas Nov. edita Coloniæ 1541.

(b) Voyez les Remarques de M. Saves sur l'Encyclopédie, au mot *Freres de la Charité*, où l'Auteur réfute ce que les Rédacteurs de ce Dictionnaire avoient imaginé contre les études des Religieux.

Foi. On sait que le schisme & l'hérésie ont différentes fois ravagé les déserts de la Thébaïde avec une facilité extrême, & qu'aujourd'hui ces Monasteres, dont l'austérité est encore la même, sont le séjour de l'entêtement & de l'opiniâtreté dans l'erreur, comme ils sont la retraite de l'ignorance & de la superstition. Le nombre de nos Religieux étant beaucoup plus grand, il n'est pas surprenant qu'il y ait parmi eux des ames lâches & inutiles, des hommes profanes & remplis de l'esprit du siécle, & quelques-uns qui, en matiere de dogme imitent l'entêtement des Moines de l'Orient.

§. IV.

D. Pourquoi un des caracteres de la véritable Eglise, est-il d'être Catholique ou universelle ? & en quoi consiste ce caractere ?

*R.* Selon les Prophetes, le Royaume du Messie doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre, & n'avoir pas de fin. Les Apôtres ont constamment regardé toutes les Nations de la terre comme le domaine de Jésus-Christ. Les Peres ont de tout temps réfuté les Hérétiques par leur petit nombre. — La Catholicité de la vraie Eglise consiste, 1.° à renfermer successivement toutes les Nations dans son sein, selon cette promesse : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ :* Je vous donnerai les Nations pour héritage, & votre empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. 2.° A avoir dans tous les temps une étendue qui puisse être regardée comme moralement universelle en comparaison de quelques coins de la terre qu'occupent les différentes Sectes qui osent se dire Chrétiennes, & qui se sont séparées de l'Eglise Romaine.

Psalm. 2.

D. Pourquoi aucune Secte retranchée de l'Eglise Romaine ne peut-elle lui disputer le titre d'universelle?

*R.* 1.° Ces Sectes, quoique séparées aujourd'hui de l'Eglise de Rome, sont des preuves de son universalité; c'est dans son sein qu'elles ont appris Jésus-Christ. Elles ont été attachées à l'arbre, avant que d'en être arrachées (*a*). 2.° Elles sont toutes resserrées dans quelques Provinces de l'Europe. Aussi divisées entr'elles qu'ennemies de la Catholicité, elles ne se sont jamais empressées à gagner du terrain, sinon par les guerres & les rébellions qu'elles ont excitées dans les Etats où elles ont trouvé accès. Leibnitz, & tous les Protestants instruits, gémissent de ne pas voir la Catholicité dans leurs Sectes (*b*), & se voient obligés de conclure avec Caton, que la vérité ne peut se cacher dans un si petit espace (*c*). Toutes les fois qu'on les a pressé là-dessus, ils se sont associé toutes les Sectes Chrétiennes, pour jouter en quelque sorte avec l'Eglise Catholique. On sait comment Bayle a ridiculisé à cette occasion le Ministre Ju-

(*a*) M. Cars a bien représenté cette idée dans un arbre généalogique de l'Eglise, gravé à Paris il y a quelques années. Les Evêques des Grecs unis en ont fait peindre de semblables, & les ont exposés dans les Eglises, pour rappeller les Schismatiques à l'union.

(*b*) « Voilà, dit Leibnitz, dans une de ses Lettres, la » Chine ouverte aux Jésuites. Le Pape y envoie nombre » de Missionnaires. Notre peu d'union ne nous permet pas » d'entreprendre ces grandes conversions. » Cette Lettre se trouve dans le 7[e] Tome de la *Biblioth. impartiale.*

(*c*) . . . . . . *Steriles nec legit arenas*
*Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.*
Lucan. in Pharf.

rieu (*a*). — Nous avons vu que l'Eglise Romaine étoit répandue dans tout le monde. Elle regarde toutes les Nations comme son héritage, & fait tous ses efforts pour s'en mettre en possession. Ses Ministres parcourent la terre, & on les écoute (*b*). Ses prieres expriment ses vœux pleins de tendresse & de zèle (*c*). S. Paul ne se lassoit pas de faire remarquer aux premiers Fidèles cet esprit de la véritable Eglise, & les fruits qu'il produisoit par-tout (*d*). — Ainsi c'est avec raison que cette Eglise a toujours conservé, & conserve encore le glorieux titre de *Catholique*; titre que ses Adversaires n'osent lui refuser maintenant, non plus que du temps de S. Augustin, lequel assure que si un étranger de-

L. 3, ch. 3, art. 3, §. 3. L. 4, ch. 4, art. 2, §. 2.

(*a*) Voyez son curieux Ouvrage, intitulé : *Janua cælorum reserata cunctis religionibus à celebri admodum viro Domino Petro Jurieu* : avec l'épigraphe :

*Porta patens esto : nulli claudatur honesto.*

(*b*) « Si les Talapoins, dit M. de la Bruyere, venoient » nous persuader de leur Religion, avec quelle risée & » quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si » extravagantes ? Nous faisons cependant à tous ces Peu- » ples des propositions qui doivent leur paroître très-folles » & très-ridicules; & ils supportent nos Religieux & nos » Prêtres .... qui fait cela en eux & en nous ? ne seroit-ce » pas la force de la vérité ? »

(*c*) Voyez sur-tout les Oraisons du Vendredi-saint à la Messe : *Oremus, dilectissimi nobis, pro Ecclesiâ sanctâ Dei, ut eam Deus & Dominus noster pacificare, adunare & custodire dignetur toto orbe terrarum : subjiciens ei principatus & potestates..... Oremus & pro Cathecumenis nostris..... & pro hæreticis & schismaticis .... & pro perfidis Judæis .... & pro Paganis, &c.*

(*d*) *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* Rom. 1. *Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.* Rom. 10.

mande à un Hérétique où est l'Eglise des Catholiques, il lui montrera nos Eglises & non ses Temples.

## §. V.

D. Qu'entendez-vous par la qualité d'*Apostolique*, que vous attribuez à la vraie Eglise ?

R. J'entends que l'Eglise a constamment enseigné ce qu'elle enseigne aujourd'hui, & que les Hérétiques n'ont jamais pu marquer avec quelque vraisemblance l'époque d'un changement dans ses dogmes. J'entends qu'elle est établie sur le fondement des Apôtres, comme parle saint Paul, que les Evêques de l'Eglise Romaine sont évidemment les Successeurs de ces premiers Pasteurs, & que les Catholiques d'aujourd'hui croient les mêmes choses que croyoient les premiers Fidèles, instruits & gouvernés par les Apôtres. Il n'y a que cette Eglise dont les annales incontestables marquent bien clairement la succession continuelle de ses Pasteurs. S. Irénée déduit cette succession dans l'Eglise de Rome depuis S. Pierre jusqu'à Eleuthere : S. Optat jusqu'à Sirice, S. Augustin jusqu'à Anastase ; & depuis Anastase, tous les Ecrivains Ecclésiastiques la déduisent jusqu'à [redacted]VI, qui remplit aujourd'hui le Siége de S. Pierre, & cela sans que les plus grands Adversaires de l'Eglise Romaine osent s'inscrire en faux contre ce Catalogue de tous les Successeurs du prince des Apôtres. Il en est de même de tous les Evêchés fondés, ou par les Apôtres, ou par leurs Successeurs, ou par les Papes. Nous y trouvons une liste suivie des Prélats qui les ont gouvernés jusqu'au premier qui a reçu sa mission d'une autorité légitime.

*Superædificati super fundamentum Apostolorum.* Ephes. 2.

Aucun

Aucun Evêque n'a jamais été reconnu légitime Evêque dans l'Eglise Catholique qu'autant qu'il étoit uni de Communion à la Chaire de Pierre, comme parle S. Jérôme, & cela par la profession d'une même Doctrine & d'une même Foi transmise par les Apôtres, & en particulier par leur Chef, qui est S. Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, & le Souverain Pasteur de son bercail. Quelle autre Religion peut présenter une succession si marquée & si connue? Quelle Secte a osé feindre une chaîne de Pasteurs légitimes si serrée & si bien suivie? *Confingant tale quid hœretici:* c'est le défi que donnoit Tertullien à tous les ennemis de l'Eglise Catholique; & ce défi si hardi & si sûr a bien gagné des forces & de l'importance depuis Tertullien; il parloit de la sorte lorsque la persévérance de l'Eglise ne comptoit pas encore deux siécles; qu'eût-il dit, si une succession non interrompue de dix-huit siécles s'étoit montrée à lui par les titres & les monuments les plus manifestes & les plus incontestables? « Il y a toujours, dit M. Bossuet, ce fait malheureux contre les Hérétiques, ils se sont séparés du grand Corps de l'Eglise. Mais pour nous, quelle consolation de pouvoir depuis notre Souverain Pontife, remonter sans interruption jusqu'à S. Pierre établi par Jésus-Christ, d'où en reprenant les Pontifes de la Loi, on va jusqu'à Aaron & Moïse; delà jusqu'aux Patriarches & jusqu'à l'origine du monde? Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! » Il n'y a point d'Hérétiques auxquels on ne puisse dire ce que disoit Tertullien à ceux de son siécle: *Qui êtes-vous? d'où venez-vous?* cette seule question de-

vroit les ramener à la vérité (*a*). En matiere de dogme, la croyance de nos Peres est un excellent argument (*b*); l'Eglise, suivant la promesse de Jésus-Christ, doit durer toujours : celle qui n'a pas toujours été, n'est pas la véritable.

D. L'Apostolicité de l'Eglise Romaine est-elle aisée à connoître ?

*R.* Autant il y a de Liturgies, d'usages, de cérémonies, de prieres, de tableaux portant l'empreinte de la vétusté, autant y a-t-il de monuments de l'ancienneté de nos Dogmes, autant de dépositions contre les prétentions des Novateurs. Un homme de génie s'écria un jour en embrassant un pilier d'une ancienne Cathédrale : *Ceci est trop vieux pour être faux.* Un autre disoit que si les hommes se taisoient, les pierres déposeroient contre les hérésies (*c*).

*Si hi tacuerint, lapides clamabunt.* Luc. 19.

D. D'où vient que le goût des controverses & des disputes qui ont si fortement affecté les Savants des deux derniers siécles, est aujourd'hui presque anéanti ?

---

(*a*) *Attendite ad Abraham Patrem vestrum, & ad Saram quæ peperit vos. Attendite ad petram de quâ excisi estis, & ad cavernam laci de quâ præcisi estis.* Isai. 51.

(*b*) *Sicut locutus est ad Patres nostros.* Luc. 1.

(*c*) Pour ne pas trop nous étendre sur ces matieres que les Controversistes ont traitées dans le plus grand détail, nous renvoyons sur-tout à deux petits Traités, l'un du Pere d'Orléans, intitulé : *Méthode courte & facile pour discerner la véritable Religion Chretienne d'avec les fausses :* Paris, chez Berton. L'autre du P. Lessius, *De capessendâ verâ Religione.* L'esprit de parti peut résister aux réflexions simples contenues dans ces deux Ouvrages; mais un esprit droit & dégagé d'une malheureuse prévention ne peut y trouver que l'acquiescement le plus entier.

*R*. Ce changement vient moins d'une malheureuse indifférence pour les choses de la Religion, que de l'évidence des principes qui établissent l'unité de la véritable Eglise, & la nécessité de se soumettre à son autorité. On a pu les combattre, ces principes dans la premiere fermentation que Luther & Calvin mirent dans les esprits; mais tôt ou tard la raison révendique ses droits, & l'enthousiasme de l'erreur est reconnu pour ce qu'il est. Dès qu'il est démontré que hors du sein de l'Eglise, on ne tient à rien, qu'on ne sait ce qu'on doit croire, ni ce qu'il faut ne croire pas, toutes les controverses sont à terre, & l'on est Catholique ou l'on n'est rien. Nous renvoyons à ce que nous avons dit, L. 3, ch. 4, §. 2.

§. VI.

D. Quoique les différentes Sectes Luthérienne, Anabatiste, Arienne, &c. ne puissent s'attribuer les caracteres de l'Eglise Romaine, l'Eglise Grecque, si attentive à conserver les anciens Rits, les Liturgies, les Sacrements, la Hiérarchie, &c. si déclarée contre les Hérétiques des derniers temps, ne peut-elle point jouter avec celle de Rome, & se parer du titre de seule Eglise véritable?

*R*. 1.° Il conste par l'Ecriture, que c'est à Pierre que Jésus-Christ a commis le gouvernement de l'Eglise universelle; il est prouvé par toute l'antiquité, que Pierre a établi son Siége à Rome. Où est-il dit que Constantinople soit le centre de l'unité Catholique? Si cette détermination dépendoit du caprice des hommes, bientôt tous les liens du Corps mystique de Jésus-Christ seroient rompus par l'ébranlement du centre.

2.° Tous les Docteurs de l'Eglise d'Orient, les Clément d'Alexandrie, les Athanase, les Basile, les Cyrille, les Chrysostome, &c. ont reconnu la primatie de Rome, n'ont fait qu'un esprit & qu'un corps avec l'Eglise de Rome: autant de témoins contre les prétentions des Grecs modernes.

3.° Les Grecs modernes ont eux-mêmes reconnu solemnellement aux Conciles de Lion & de Florence, la nécessité de renoncer à leur schisme, & de s'attacher au centre de l'unité, qui est le Siége de Pierre. L'Empereur en personne, dans le Concile de Florence, s'est soumis au Chef de l'Eglise universelle. M. de V. parle de cet événement comme du triomphe le plus complet de l'Eglise de Rome. Le même Auteur observe qu'en 1075, Démétrius chassé du Trône de Russie, *en appella au Pape comme au Juge de tous les Chrétiens*. Le Duc Basile a reconnu la même qualité dans le Pape durant la légation du P. Posservin. Le P. Papebrock * montre que les Russes n'ont suivi que fort tard le schisme des Grecs. En Pologne, Transilvanie, Syrie, Grece, Perse, &c. un grand nombre de Grecs adhérent encore aujourd'hui à cette Eglise, comme à la Mere & à la Reine de toutes les Eglises.

Annal. de l'Emp. T. 2, p. 87.

Ibid. T. 1, p. 178.

* Act. SS. maji, T. 1, Ephem. Grec. & Mosc. n. xj.

4.° Le ressort de cette Eglise schismatique, en y comprenant même les Russes, n'est pas comparable à celui de l'Eglise Romaine, qui tient dans sa dépendance les régions les plus peuplées de l'Europe, la plus grande partie de l'Amérique, des Fidèles sans nombre dans l'Empire Ottoman, & comme nous avons dit ailleurs dans toutes les régions du monde. La pauvre Eglise Grecque, dont on peut dire, avec S. Paul, qu'elle est Ser-

vante, & qu'elle est en esclavage avec ses enfants (a) depuis sa séparation, ne s'est point étendue, & a paru absolument dépouillée du principe de fécondité que Jésus-Christ a laissé à ses Apôtres. Les nouvelles conversions faites dans l'Amérique, à la Chine, au Japon, dans les Indes, &c. sont les fruits de l'Eglise de Rome.

5.° L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les Peuples & les Ministres de cette Eglise isolée, entraînent nécessairement les grands abus & les désordres énormes qu'on lui reproche en matiere de Religion ; depuis un grand nombre de siécles, elle n'a plus eu de Docteur célèbre, ni de Concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savants, tels que Bessarion, Allatius, Arcudius, &c. ont été attachés à l'Eglise Romaine. « Si l'on fait le » parallele du Clergé Grec, avec le Clergé La- Grand. & décad. des Romains, ch. 22.
» tin, dit Montesquieu, si l'on compare la con-
» duite des Papes avec celle des Patriarches de
» Constantinople, l'on verra des gens aussi sages
» que les autres étoient peu sensés. »

D. Le Siége de Rome, qui est le centre de l'Eglise Catholique, peut être anéanti ; car cette Ville peut être détruite par des Barbares ou par quelque accident physique : en ce cas, que devient le point sur lequel porte tout l'édifice de la Hiérarchie ?

*R.* Plusieurs Auteurs pensent, avec beaucoup de vraisemblance, que la promesse de conserver l'Eglise, & conséquemment la promesse de conserver la succession de ses Chefs, emporte la conservation de la Ville qui fait le Siége de leur Episco-

---

(a) *Et servit cum filiis suis*, Galat. 4.

pat, puisque c'est cet Episcopat qui fait le titre & le lien de la succession; mais quand Rome périroit, la succession de ses Evêques subsisteroit, comme l'Eglise a conservé la succession Catholique des Evêques, dont les Dioceses sont tombés au pouvoir des Infidèles ou des Hérétiques : & quoique l'exercice de l'autorité Episcopale à Rome suppose cette Ville réellement existante ; la primatie du Pape, la dignité de Vicaire de Jésus-Christ, & la suprême autorité dans l'Eglise, ne sont bornées à aucun lieu pour l'usage de leurs droits, & ne sont attachés à l'Evêché de Rome que par voie de succession. Pierre le vénérable applique ingénieusement à la résidence Papale ce vers de Lucain :

*. . . . . . . . . Vejos habitante Camillo,*
*Illic Roma fuit.*

## §. VII.

D. Ces quatre caracteres qui distinguent la Religion Catholique de toutes les hérésies, ne la distinguent-ils pas aussi de la Secte des Incrédules & des Philosophes impies ?

*R.* La chose est évidente par ce que nous avons dit en différents endroits de ce Catéchisme ; 1.° leur peu d'union, leurs dissentions, leurs contradictions
L. 1, ch. 1, §. 2. contrastent d'une maniere bien frappante avec
L. 3, ch. 2, §. 5. l'unanimité des enfants de l'Eglise Catholique. Dieu exécute sur eux l'arrêt prononcé contre les ouvriers de la Tour de Babel (*a*) ; souvent le même

(*a*) *Et dixerunt : venite, faciamus nobis civitatem & turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum. . . . . Descendit autem Dominus & dixit . . . . descendamus & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. Atque ita divisit eos Dominus . . . . & cessave-*

Auteur renverse ses propres principes, & détruit dans un endroit ce qu'il établit dans l'autre: leurs langues, comme dit le Prophete, se sont tournées contre eux-mêmes (a). 2.° Nous avons vu aussi où conduisoient leurs principes, & quels effets y étoient inséparablement attachés. Nous en avons parlé selon la raison *, & d'après l'expérience **. — 3.° Nous avons prouvé que le nombre des vrais Incrédules étoit très petit, qu'à peine en trouvoit-on qui le fussent absolument; les maîtres de l'irréligion avouent que leur doctrine n'est point pour le Peuple, que le Peuple ne peut ni la goûter ni la mettre en pratique. Le Peuple fût-il tel qu'il doit être pour en profiter, les Philosophes se met-

* L. 1, ch. 5.
** L. 4, c. 5. art. 6, §. 10.
L. 1, ch. 1.
L. 3, ch 2, §. 6.

---

*runt ædificare civitatem*. Gen. xj. — *Divisi sunt ab irâ vultûs ejus*. Psal. 54. — « Je consultai les Philosophes, dit J. J. » Rousseau, je feuilletai leurs Livres, j'examinai leurs di» verses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, » dogmatiques, meme dans leur scepticisme prétendu, » n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns » des autres; & ce point, commun à tous, me parut le » seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand » ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si » vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire. » Si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne. » Ils ne s'accordent que pour disputer. Les écouter n'étoit » pas le moyen de sortir de mon incertitude. » Emile, T. 3, p. 27. — « Quelles sont les leçons de ces amis de » la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour » une troupe de Charlatans qui crient chacun de son côté » sur une place publique: venez-à moi, c'est moi seul qui » ne trompe point. » Discours couronné par l'Acad. de Dijon, en 1750.

(a) *Infirmatæ sunt contra eos linguæ eorum*. Psal. 63. Voyez *le Déisme réfuté, la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même, &c.*

L. 3, ch. 2, troient-ils en état de la lui enseigner ; les verroit-
§. 1. on parcourir toutes les régions de la terre, se faire à toutes les mœurs, à tous les climats, pour y établir le fruit de leur Apostolat. — 4.° A la vérité leurs erreurs sont pour la plupart fort anciennes. On en trouve la réfutation dans les Ecritures (*a*), dans les SS. Peres, dans les Théologiens de tous les siécles ; mais, malgré cette ancienneté, l'on ne peut les considérer comme un corps de doctrine transmis par une longue suite de générations aux Raisonneurs du dix-huitieme siécle, parce que, dans cette Tradition, il ne peut y avoir plus d'unité, ni plus d'ensemble que dans la doctrine même. Les erreurs s'oublient & se renouvellent ; ensevelies durant des siécles, elles reparoissent par intervalle pour l'épreuve des ames fidelles, & le malheur des Chrétiens lâches. Les vérités de la Religion sont de tous les siécles, elles ne dépendent ni du temps, ni du goût des hommes (*b*).

---

(*a*) Tous les propos de nos Matérialistes sont exposés au second chap. de la Sagesse. On voit par-là qu'ils ne sont rien moins que le fruit des progrès de la Philosophie : *Dixerunt enim cogitantes apud se non rectè : exiguum & cum tædio est tempus vitæ nostræ, & non est refrigerium in fine hominis, & non est qui agnitus sit reversus ab inferis : quia ex nihilo nati sumus & post hoc erimus tanquam si non fuerimus : quoniam fumus flatus est in naribus nostris : & sermo scintilla ad commovendum cor nostrum : quâ extinctâ cinis erit corpus nostrum, & spiritus diffundetur tanquam mollis aër.... Venite ergò & fruamur bonis quæ sunt, & utamur creaturâ tanquam in juventute celeriter, &c.* C'est exactement le sommaire & le résultat des deux volumes du *Systême de la nature*.

(*b*) *Veritas autem Domini manet in æternum.* Psal. 116. *Jesus Christus & heri, & hodie & ipse in sæcula.* Heb. 13.

## CHAPITRE VII.

### *Examen de quelques matieres particulieres.*

D. OUTRE LES GUERRES que les Philosophes font aux preuves & aux mysteres de la Religion, leur critique ne s'attache-t-elle pas particuliérement à d'autres matieres?

*R.* L'objet de leurs déclamations les plus ordinaires sont la confession, les cérémonies de l'Eglise, l'autorité du Pape, les biens Ecclésiastiques, la Théologie scholastique, le célibat, les superstitions & les abus.

## ARTICLE PREMIER.

### *La Confession.*

D. L'USAGE DE LA CONFESSION établi par Jésus-Christ lui-même, & vainement combattu par les Controversistes Protestants (*a*), est il aussi avantageux aux Fidèles qu'il est respectable par son institution divine?

*R.* Pour s'en convaincre, il suffit de recueillir les témoignages de ceux-là mêmes qui, dans des moments d'humeur, ont entrepris de proscrire

(*a*) Tout ce qui est purement Théologique, n'est pas de notre ressort. Bossuet, Bellarmin, Becan, Seedorff, Scheffmacher, &c. ont dit aux Protestants tout ce qu'il falloit pour ramener à la vérité tout homme qui ne se fait pas un devoir religieux de la combattre.

une si sainte institution ; nous nous contenterons de quelques-uns des moins suspects. « Il n'y a » peut-être point d'établissement plus sage. La » plupart des hommes, quand ils sont tombés » dans de grands crimes, en ont naturellement » des remords : les Législateurs qui établirent les » mysteres & les expiations, voulurent également » empêcher les coupables de se livrer au désespoir » & de retomber dans leurs crimes..... La Confession est une chose excellente, un frein aux » crimes invétérés : dans l'antiquité la plus reculée, » on se confessoit dans la célébration de tous les » anciens mysteres. Nous avons imité (a) & sanctifié cette sage pratique ; elle est très-bonne pour » engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, » & pour faire rendre aux voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain.... Les ennemis de l'Eglise Romaine, qui se sont élevés contre une institution si salutaire, semblent avoir ôté » aux hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs crimes. Les Sages de l'antiquité en » avoient eux mêmes senti l'importance : s'ils n'avoient pu en faire un devoir à tous les hommes, » ils en avoient établi la pratique pour ceux qui » prétendoient à une vie plus pure ; c'étoit la premiere expiation des Initiés chez les Egyptiens, » & aux mysteres de Cérès Eleusine. Ainsi, la Religion Chrétienne a consacré des choses dont

*Volt. rem. sur la Trag. d'Olympie.*

*Dict. phil. art. Catech. du Curé.*

Annal. de l'Emp. T. 1, p. 41.

---

(a) Il ne s'agit pas d'examiner ici cette imitation, d'autant plus que l'Auteur la rejette dans le passage suivant. On sait que les Philosophes font dériver des anciens Peuples tous les usages Chrétiens : nous nous contentons de faire remarquer l'hommage qu'ils rendent à la sagesse & à l'utilité de la confession.

L. 4, ch. 2. art. 2, §. 6, p. 279.

» Dieu avoit permis que la sagesse humaine en-
» trevît l'utilité & embrassât les ombres.... . »
L'Auteur de l'*Histoire philosophique & politique du commerce des Indes*, quoiqu'ennemi déclaré de toute Religion, n'a pu refuser des éloges à la Confession. « Les Jésuites ont établi dans le Paraguay T. 3, p. 250.
» le gouvernement Théocratique, mais avec un
» avantage particulier à la Religion qui en fait
» la base : c'est la pratique de la Confession, infi-
» niment utile tant que ses Ministres n'en abu-
» seront pas : elle seule tient lieu de loix pénales, &
» veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay,
» la Religion, plus puissante que la force des ar-
» mes, conduit le coupable aux pieds du Magistrat.
» C'est là que loin de pallier ses crimes, le repen-
» tir les lui fait aggraver ; au lieu d'éluder la peine,
» il vient la demander à genoux : plus elle est sévere
» & publique, plus elle rend le calme à la con-
» science du criminel. Ainsi, le châtiment, qui
» par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici
» leur consolation, en étouffant les remords par
» l'expiation. Les Peuples du Paraguay n'ont
» point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent
» point de propriété : ils n'ont point de loix crimi-
» nelles, parce que chacun s'accuse & se punit vo-
» lontairement : toutes leurs Loix sont des pré-
» ceptes de Religion. Le meilleur de tous les
» gouvernements ce seroit une Théocratie, où
» l'on établiroit le Tribunal de la Confession, s'il
» étoit toujours dirigé par des hommes vertueux, Suppl. au voyage de Misson, p. 25.
» sur des principes raisonnables.... » Adisson n'a pu voir les inscriptions tirées de l'Ecriture, placées en Italie sur les Confessionaux, sans en être touché, & sans les rapporter avec une pieuse com-

L. 4. ch. 3. art. 6, §. 2. p. 379.

plaisance (*a*).... Nous avons rapporté ailleurs le jugement de J. J. Rousseau.

D. N'y a-t-il pas eu en cette matiere des doctrines erronées, & de révoltants abus ?

*R* Il y a eu sans doute en ceci, comme en toutes choses, des excès, dont l'autorité de l'Eglise a travaillé & travaille encore à ramener ceux qui se sont écartés des régles établies. Il y a eu des rigueurs & des relâchements. Les uns ont paru envisager la Confession comme un simple récit des péchés, & ont perdu de vue les sentiments de pénitence dont elle devoit être le fruit : les autres en ont fait un bien de si difficile accès, qu'à peine y ose-t-on aspirer. Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'on peut raisonner très-mal sur des choses très-vraies & très-bonnes ? — Les maux qu'a pu produire le zèle indiscret de quelques Confesseurs ont été rares & passagers ; & les biens que la Confession produit sont constants & journaliers. Les Philosophes voudroient-ils qu'on se privât de manger & de boire, parce que quelques gourmands sont morts de leurs excès ? Les abus empêchent-ils que la Confession ne soit un frein à la licence, une source féconde de sages conseils, une sensible consolation pour les ames affligées de leurs péchés ; la Confession cesse-t-elle d'être un excellent moyen

(*a*) *Ne taceat pupilla oculi tui. — Ibo ad patrem meum, & dicam : Pater peccavi. — Soluta erunt in cœlis. — Redi anima mea in requiem tuam. — Vade, & ne deinceps pecca. — Qui vos audit, me audit. — Venite ad me omnes qui fatigati estis & onerati. — Corripiet me justus in misericordiâ. — Vide si via iniquitatis in me est : & deduc me in viâ æternâ. — Ut audiret gemitus compeditorum.* Ces inscriptions expriment effectivement très-bien l'esprit & l'effet du Sacrement de Pénitence.

de cultiver les ſemences de la piété dans des ames bien nées, où elles fructifient comme d'elles-mêmes; d'empêcher que des paſſions naiſſantes ne les étouffent dans les autres ; de donner un appui à l'innocence ; de réparer les déprédations du larcin ; de renouer les nœuds de la charité ; d'entretenir l'amour de la concorde, de la ſubordination, de la juſtice, de toutes les vertus ; de déraciner des cœurs l'habitude des déſordres, de la déſunion, de la révolte, de tous les vices?

## ARTICLE II.

### *Cérémonies de l'Egliſe.*

D. Puisque Dieu veut être honoré en eſprit & en vérité, pourquoi ce grand nombre de rits & de cérémonies inſtituées dans l'Egliſe Catholique?

*R.* L'expérience nous apprend qu'il faut des ſpectacles pour attacher le Peuple : une Religion dépouillée de tout appareil extérieur ne peut ni l'affecter ni l'inſtruire ; &, ſelon la remarque judicieuſe de l'*Ami des Hommes*, toute Religion réduite au pur ſpirituel eſt bientôt reléguée dans l'empire de la Lune. Au lieu des nudités ſcandaleuſes, des jeux & des danſes indécentes de la Grece; au lieu des folies & des licences qui déshonoroient les Fêtes Païennes; au lieu des ſpectacles tumultueux & barbares du Cirque & de l'Amphithéâtre, la Religion occupe les Peuples de cérémonies pleines de gravité & de décence, propres à lui inſpirer des mœurs douces & pures. Il n'y a que l'homme charnel ou diſſipé qui puiſſe

assister à la pompe de nos sacrifices, entendre le chant de l'Eglise, ses liturgies, ses prieres, ses cantiques (*a*), sans céder aux impressions de la Religion, & nourrir sa foi par les sentiments d'une dévotion affectueuse.

D. Pourquoi les Protestants, malgré le zèle qu'ils témoignoient pour la conservation du Christianisme, ont-ils abrogé presque tout culte extérieur ?

*R*. Les rits, les cérémonies, les usages, les formules, les prieres, &c. sont une barriere que l'Eglise a toujours opposée à l'introduction des nouveaux dogmes. Lorsque les Protestants voulurent établir leur doctrine, il fallut qu'ils commençassent par supprimer tout le rit extérieur qui déposoit contre eux. Profession de foi muette, mais énergique & intelligible à tous. Ce seul trait suffit pour montrer combien il est nécessaire de conserver les rits anciens, & combien il seroit dangereux d'y donner atteinte. — Malgré la guerre déclarée aux cérémonies, les Luthériens y sont revenus presque aussi-tôt après les avoir répudiées. Mais, en substituant des pratiques arbitraires & des rits défigurés aux usages de l'ancienne Eglise, ils ont ôté aux cérémonies l'impression du respect que donne l'âge & l'autorité. Les Calvinistes con-

(*a*) S'il y a dans quelques-uns de ces Cantiques trop de simplicité, un très-grand nombre est plein de choses, de sentiments & d'expressions touchantes. Sans parler des Pseaumes & des Cantiques tirés de l'Ecriture, dont les plus grands génies ont admiré la sublimité, il ne faut pas être enthousiaste pour trouver un aliment à la plus solide piété dans le *Te Deum*, le *Lauda Sion*, le *Veni Creator*, le *Pange lingua*, le *Salve Regina*, les Préfaces de la Messe, &c.

viennent de bonne foi qu'ils ont porté un grand coup à la piété. Dans quelques Pays, ils ont aujourd'hui des orgues, des cloches & d'autres usages Catholiques qu'ils avoient d'abord aboli comme des choses monstrueuses. L'Auteur de la *Physique sacrée* convient qu'on ne peut lire l'Ecriture sans y voir la condamnation de la Secte sur cet article (*a*). Un autre avoue que le culte intérieur s'est affoibli par l'abrogation des cérémonies (*b*). *Je suis Catholique en ce moment*, disoit le fameux Misson (*c*) en parlant de la pompe de la Religion à Rome (*d*). On lit dans une Lettre de Richard Simon une réponse remarquable de Saumaise : « Vous autres » Puritains, vous vous mettez peu en peine de ce » qui regarde l'office eccléfiastique. Cependant » permettez-moi de vous dire que vos gens ont si » fort raffiné pour épurer la Religion Chrétienne, » qu'ils en ont fait un squelette. Et c'est ce que té-

Lettr. choisies, T. 1, p. 247.

(*a*) *Verbis & gestibus multas esse vires persuasi sumus, & tamen legimus veteris Testamenti Prophetas usos esse miris gesticulationibus, quas derideremus hodiè & superstitiosis adscriberemus ritibus. Hic in ressuscitatione filii unici Sareptani admensus est sese Elias ad puerum ter. Ità & maximi Prophetæ maximus discipulus Elisæus Sunamitidis filium, &c.* Phys. sac. T. 4, p. 589.

(*b*) *Equidem negandum non est, inter Protestantes simul cum cærimoniis pietatem refriguisse.* Beger. num. Pontif. Append. ad Florum, p. 40.

(*c*) Auteur Protestant, ou plutôt libertin & impie, trop connu par un Voyage d'Italie, où l'on trouve le germe de l'athéisme & d'une irréligion totale, noyé dans un tas de déclamations frénétiques contre l'Eglise Catholique.

(*d*) Quelle différence dans le sentiment qu'éprouve le Catholique lorsque de la majesté de nos Eglises & de la pompe de nos cérémonies, il se trouve transporté dans la nudité & le silence des Temples protestants!

» moignoit autrefois Saumaise à la Peyrere, auteur » des Préadamites. Celui-ci, comme je l'ai appris » de lui-même, ayant marqué à Saumaise que dans » le Livre qu'il (Saumaise) avoit composé tou- » chant la Transubstantiation contre Grotius, il » avoit trouvé bien des choses qui établissoient l'an- » tiquité des cérémonies de l'Eglise Romaine, ou » plutôt de toutes les Eglises du monde : *Nostri*, » répondit Saumaise, *resecuerunt Religionem usque* » *ad vivum.* »

D. Plusieurs des cérémonies de l'Eglise ne sont-elles pas imitées des Païens : ne trouve-t-on pas chez eux l'idée de nos Processions (*a*), l'usage de l'Eau-Bénite (*b*), &c ?

Ci-dessus, p. 279.

*R.* Pour croire que les Chrétiens aient pu se modeler sur les Païens, il faut ignorer l'histoire de l'Eglise naissante, & ne savoir pas l'horreur que les premiers Fidèles avoient de tout rit idolâtre. Mais il y a des manieres de culte que la nature suggere, & que la raison découvre à la premiere vue. Il ne faut donc pas être surpris de trouver chez plusieurs Peuples à-peu-près le même fond de cérémonies; tous ont senti que les mêmes démonstrations extérieures qui peuvent témoigner aux hommes le respect, la soumission, la reconnoissance pouvoient également faire paroître les mêmes sentiments envers la Divinité. Il n'a pas fallu des réflexions profondes pour comprendre que se prosterner ou fléchir les genoux est une

(*a*) *Intereà ad templum non æquæ Palladis ibant*
*Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant*
*Suppliciter tristes, & tunsæ pectora palmis.* Æn. I.

(*b*) *Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ.*
Æn. IV.

marque

marque de ſoumiſſion ; que par les offrandes & les ſacrifices on reconnoît avoir tout reçu de Dieu ; que, par la priere, on rend hommage à ſa puiſſance ; que c'eſt ſanctifier en quelque ſorte les Villes & les Champs que d'y porter avec piété & avec décence des choſes ſacrées ; d'implorer la bénédiction du Ciel autour de nos habitations ; de faire retentir les chemins publics des louanges de Dieu (*a*), & que c'eſt en même temps une eſpece de triomphe décerné à la Religion (*b*) ; que ſe laver dans l'eau eſt un ſymbole de purification ; qu'une onction d'huile ou de parfum eſt un ſigne de guériſon ou de conſécration ; que les repas communs ſont une preuve de fraternité, & ainſi du reſte.

---

## ARTICLE III.

### *Autorité du Pape.*

### §. I.

D. POURQUOI JÉSUS-CHRIST a-t-il établi ſaint Pierre & ſes Succeſſeurs Chefs de ſon Egliſe ?

*R.* La néceſſité d'un Chef eſt reconnue dans tous les Etats ; les plus Républicains ne peuvent s'en paſſer : il eſt viſible qu'en matiere de Religion & de choſes ſpirituelles, il eſt plus néceſſaire que par-tout ailleurs. La Société civile ſe conſerve plus aiſément que la Société de Reli-

(*a*) *Ut cantent in viis Domini : quoniàm magna eſt gloria Domini.* Pſal. 137.

(*b*) Les triomphes des anciens vainqueurs, les entrées ſolemnelles des Princes ſont des proceſſions profanes.

gion. Puiſque la Religion ne régle pas ſeulement les dehors de l'homme, mais encore ſon intérieur, ſes penſées comme ſes actions, ſon eſprit comme ſon cœur; il lui faut une autorité proportionnée à la ſublimité de ſa légiſlation, qui eſt toute divine; il faut une union entre ſes membres, qui établiſſe d'une maniere plus ſûre que toutes les peines afflictives, la perpétuité de la Société générale : cette union ne peut ſubſiſter ſans un centre commun, où toutes les diviſions de cette adminiſtration ſpirituelle aillent ſe rendre.

D. D'où vient donc que les Proteſtants ont combattu avec tant de chaleur la puiſſance des Pontifes de Rome?

*R.* Les plus ſages d'entre eux ont cru, que bien loin d'abroger la légitime puiſſance du Pape, il faudroit l'établir ſi elle ne l'étoit pas. Ce ſont les propres termes de Melancthon, le plus ſenſé de tous les prétendus Réformateurs (*a*). Grotius dit & prouve ſolidement la même choſe (*b*). Jacques I, Roi d'Angleterre, Leibnitz, Sayvel, &c. n'y ont rien trouvé que de raiſonnable.

D. Pourquoi l'autorité Papale a-t-elle moins éclaté dans les premiers ſiécles de l'Egliſe que dans les temps poſtérieurs?

*R.* Le Pape a été de tout temps regardé comme le Chef de l'Egliſe, & le Pere commun des Fidèles. Tous les Conciles écuméniques préſentent des monuments de la croyance des Peuples ſur cet article. Les preuves de fait viennent à l'appui

(*a*) Boſſ. Hiſt. des variat. Liv. 13; n. 6.

(*b*) *Grotius, annot. ad Conſult. Caſſand. ad art. 7, & in animadv. Riveti.*

de la doctrine des Livres ; car on voit de grands exemples de l'autorité Papale dès les premiers siécles de l'Eglise. Si ces exemples sont encore plus fréquents dans des temps postérieurs, c'est que dans les siécles voisins de Jésus-Christ, où sa mémoire étoit encore toute récente, où l'Esprit-Saint se répandoit plus libéralement, où la Foi & la morale étoient soutenues par-tout par de grands exemples, où il y avoit, pour ainsi parler, autant de Saints & d'Apôtres que d'Evêques & de Prêtres : la saine doctrine, le lien de la paix, la discipline ecclésiastique se conservoient comme d'eux-mêmes. Plus tard, la charité s'est refroidie, l'union s'est relâchée, la zizanie s'est mêlée au bon grain, la discipline a reçu des atteintes : l'autorité d'un Chef a été plus clairement, plus souvent reconnue, parce qu'elle a été plus nécessaire. Casaubon, quoique Protestant, fait à-peu-près la même réflexion (*a*).

D. N'a-t-on pas disputé sans relâche pendant des siécles sur l'étendue de l'autorité pontificale ;

(*a*) *Neque verò dubium mihi est, tantum istud studium quod videmus ab eo* (Leone M.) *adhibitum, ut sedes Romana in majus extenderetur, à bono principio fuisse profectum & ad finem optimum spectasse. Vastabant illâ ætate Ecclesiam perditissimi hæretici, qui magnas quotidiè strages, velut apri vineam ingressi edebant, neque erant qui progressibus eorum sese opponerent, qui quidem causam bonam possent adjuvare præter Romanum Episcopum. Nemo autem peritus rerum Ecclesiæ ignorat, operâ Romanorum Pontificum per multa sæcula Deum esse usum in conservandâ sartatectâ fidei doctrinâ. Hoc intelligens Leo M. & quotidianâ experientiâ edoctus, quantùm veræ fidei interesset, ut paratum illi semper esset in sede Romanâ præsidium firmissimum, modis omnibus, ut ita esset, procuravit, &c.* Casaub. exerc. xv. ad Annal. Baron.

si le Pape étoit infaillible, s'il étoit supérieur au Concile, s'il étoit le maître du temporel des Rois?

*R.* Ces questions ne font rien au fond de l'affaire. Le Pape est le Chef de la vraie Eglise, la vraie Eglise est donc celle qui reconnoît le Pape pour Chef. Il est raisonnable & nécessaire que l'Eglise ait un Chef; les Eglises qui n'en ont pas, ne sont donc pas la véritable. C'est là où nous bornons nos réflexions; & il ne nous importe pas d'en savoir davantage. — L'opinion du domaine temporel est aujourd'hui dans l'oubli; si quelques Ultramontains ont écrit que c'étoit une hérésie que de la combattre, c'est une décision où ils ont consulté les préjugés nationaux, préférablement aux régles de la Foi.

## §. II.

D. Qu'étoit-il besoin pour soutenir l'autorité spirituelle du Pape, de lui donner la souveraineté d'un état temporel?

*R.* Cela n'étoit pas nécessaire sans doute, mais ce qui n'est pas nécessaire, est souvent très convenable. Depuis la division de la Chrétienté en différents Etats, il est expédient que le Pere commun des Fidèles ne soit Sujet d'aucun Monarque. Un Pape, citoyen de Londres ou de Paris, ne seroit pas également respecté des deux Nations. M. de V. observe que les Papes d'Avignon étoient trop dépendants des volontés des Rois de France, & ne jouissoient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. « Le Pape, dit le » Président Hénault, n'est plus comme dans les » commencements le Sujet de l'Empereur; de» puis que l'Eglise s'est répandue dans l'univers,

Annal. de l'Emp. T. 1, p. 397, 398.

Abrégé chronol. de l'hist. de France. Remarq. part. sur la 2eme race, édit. 1768.

» il a à répondre à tous ceux qui y commandent ;
» & par conséquent, aucun ne doit lui comman-
» der. La Religion ne suffit pas pour imposer à
» tant de Souverains ; & Dieu a justement per-
» mis que le Pere commun des Fidèles entretînt
» par son indépendance le respect qui lui est dû.
» Ainsi donc, il est bon que le Pape ait la pro-
» priété d'une puissance temporelle, en même-
» temps qu'il a l'exercice de la spirituelle : mais
» pourvu qu'il ne possede la premiere que chez
» lui, & qu'il n'exerce l'autre qu'avec les limites
» qui lui sont prescrites ».... « L'union de toutes
» les Eglises occidentales sous un Pontife Sou-
» verain, dit un Auteur Protestant & Philoso-
» phe, facilitoit le commerce des Nations, &
» tendoit à faire de l'Europe une vaste Républi-
» que ; la pompe & la splendeur du culte, qui
» appartenoit à un établissement si riche, contri-
» buoient en quelque sorte à l'encouragement
» des beaux Arts, & commençoient à répan-
» dre une élégance générale de goût, en la con-
» ciliant avec la Religion. » M. Fleuri remarque
que l'autorité même séculiere du Pape, comme
Souverain de Rome, est devenue nécessaire pour
empêcher les schismes, & tenir les Evêques dans
le devoir. « Dans l'Eglise Romaine, on peut trou-
» ver une raison paticuliere d'unir les deux puis-
» sances. Tant que l'Empire Romain a subsisté,
» il renfermoit dans sa vaste étendue presque
» toute la Chrétienté : mais depuis que l'Eu-
» rope est divisée en plusieurs Princes indépen-
» dants les uns des autres ; si le Pape eût été
» Sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que
» les autres n'eussent eu de la peine à le recon-
» noître pour Pere commun, & que les schis-

M. Hume, Hist. de la Maison de Tudor. T. II, p. 9.

Hist. Eccl. T. 16. Disc. 4e. n. 10.

» mes n'eussent été fréquents ; on peut donc
» croire que c'est par un effet de la Providence,
» que le Pape s'est trouvé indépendant, & Maî-
» tre d'un État assez puissant, pour n'être pas
» aisément opprimé par les autres Souverains ;
» afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa
» puissance spirituelle, & qu'il pût contenir plus
» aisément les autres Evêques dans le devoir.
» C'étoit la pensée d'un grand Evêque de notre
» temps. »

D. Ne faut-il pas convenir de bonne foi, que les Papes ont souvent abusé de leur autorité, & qu'ils ont reculé les bornes que Jésus-Christ leur avoit marquées ?

*R.* Jésus-Christ nous avertit expressément que les Chefs de la Religion ne sont point impeccables, & que leurs fautes ne doivent pas affoiblir le respect qui leur est dû (*a*). Si l'abus de l'autorité pouvoit faire conclure contre les titres de celui qui l'exerce, il n'y auroit plus d'autorité sur la terre. Les siécles d'ignorance & les trames des passions humaines ont porté de grands désordres dans tout ce qu'il y a de Cours, de Tribunaux, d'Académies, de Sociétés d'homme sur la terre ; & quand ces temps de calamité sont passés, il faut jetter un voile sur les plaies qu'ils ont faites à l'humanité & à la Religion. C'est l'avis renfermé dans de fort beaux vers d'un Poëte médiocre :

Ci-dessus, p. 358.

Statius.

*Excidat illa dies ævo : nec postera credant*
*Sæcula ; nos certè taceamus, & obruta multâ*
*Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.*

---

(*a*) *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ & Pharisæi. Omnia ergò quæcumque dixerint vobis, servate & facite : secundùm opera verò eorum nolite facere.* Matth. 23.

# ARTICLE IV.

## *Les Biens Ecclésiastiques.*

D. Les biens de l'Eglise sont le fruit de la piété des Fidèles, mais cette piété étoit-elle bien éclairée? n'a-t-elle pas appauvri les Etats, & diminué les ressources de la société?

*R.* Les plus grands Princes, Constantin, Charlemagne, S. Louis, Charles-Quint, &c. ont été libéraux à l'égard de l'Eglise, sans que leur puissance en ait souffert. Les Ecclésiastiques en France, (& il en est aujourd'hui de même ailleurs contribuent aux besoins de l'Etat plus qu'aucun autre Corps: leurs biens valent au Roi incomparablement plus que ceux des Laics (*a*). Outre cela, les biens de l'Eglise sont une ressource toujours ouverte dans les grandes nécessités; ressource que Henri VIII a bien regrettée: Charles-Quint disoit que ce Prince inconsidéré avoit tué *la poule qui pondoit des œufs d'or.* Ces biens d'ailleurs n'appartiennent pas à des étrangers; ils appartiennent à nos oncles, à nos neveux, à nos cousins, qui aident leurs familles, qui consolent les affligés, qui soulagent les indigents, qui levent les mains au ciel pour en attirer les bénédictions auxquelles on doit la prospérité des Etats: ils sont une ressource pour beaucoup de familles, un établissement pour les enfants, que les Protestants n'ont Ci-dessus, p. 398.

(*a*) Voyez la preuve avec tout le détail possible dans l'Apol. de Louis XIV, au sujet de la révocation de l'Edit de Nantes; & dans le Dict. anti-phil. art. *Abbé*, édit. d'Avignon, 1771, p. 7.

cessé de regretter. Les Sujets des Ecclésiastiques sont pour l'ordinaire traités avec plus de douceur & d'humanité. Les Abbayes riches sont les Hôtelleries des étrangers, l'asyle des Pauvres. L'argent des Ecclésiastiques reste dans le Pays : celui des Séculiers est porté ailleurs par les voyages, les Comédiens, les dépenses fastueuses, &c. On peut s'instruire sur cette matiere dans un Ouvrage du P. Mamachi, dont le sujet est : *Les biens de l'Eglise sont utiles & nécessaires à l'Etat.*

D. Ne seroit-ce pas enrichir l'Etat, que de lui attribuer les revenus de l'Eglise ?

*R.* Nous venons de répondre à cette question par un mot de Charles-Quint, que le Philosophe Hume a trouvé très-sage & très-vrai. L'état, quelque riche qu'il soit, peut s'appauvrir par une mauvaise administration, ou par des guerres ruineuses, & n'est-ce pas une excellente politique que de lui ménager une ressource ? Ceux qui par l'avis de Luther se sont emparés des biens de l'Eglise, sont-ils devenus plus formidables à leurs voisins ? Le témoignage de Luther même, en cette matiere, ne seroit-il pas reçu de nos Philosophes ? *Comprobat experientia, eos qui Ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari & mendicos fieri.* Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, Conseiller de l'Electeur de Saxe : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres comederunt, & consumpserunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales neque equestres ampliùs habeamus.* Il finit par l'apologue d'un aigle, qui emportant de l'Autel de Jupiter des viandes qui lui étoient offertes, emporta en même temps un charbon qui mit le feu à son nid.

In Symposiacis. Cap. 4.

## ARTICLE V.

### *La Théologie Scholastique.*

### §. I.

D. Est-ce absolument sans raison que les Philosophes ont insulté si vivement au Christianisme, en relevant les écarts de quelques Théologiens ?

*R.* N'est-ce pas agir sans raison, que de mépriser des vérités respectables à cause de l'ignorance ou du mauvais goût de ceux qui entreprennent de les expliquer & de les défendre ? — Les Philosophes en méprisant les Théologiens, s'arrêtent à une misérable équivoque. Les Origene, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Chrysostome, sont des Théologiens du premier ordre, & ceux dont l'Eglise a toujours fait le plus de cas. Nos Philosophes écrivent-ils d'une maniere aussi sensée & aussi solide que ces grands Hommes.

D. La Théologie scholastique ne mérite-elle pas tout le mépris que les Sages de ce siécle en ont conçu ?

*R.* La Théologie scholastique, qui a enfanté tant de volumes qui ne sont plus lus de personne, & tant d'opinions inutiles qui ont absorbé & fait disparoître les points auxquels on devoit s'attacher par préférence, a eu de grands défauts. Les différentes écoles s'en sont trop servies pour établir leurs opinions particulieres, & trop peu pour faire connoître les sublimes grandeurs & les preuves victorieuses de la Religion. Elle a répandu

quelquefois l'obscurité sur des vérités simples, & poussé trop loin le raisonnement sur des inutilités. Cependant elle n'a jamais mérité le mépris qu'on affecte d'en inspirer. Il est d'une fausseté palpable qu'elle ait jamais donné atteinte au dogme (*a*): il est au contraire certain qu'elle fournit pour la défense de la Foi de grandes lumieres & de grandes connoissances; mais elle pourroit les mieux dépouiller & les faire moins acheter. — Si les petits détails où un Théologien est quelquefois obligé d'entrer, ne se ressentent pas de la dignité & de la majesté de la Religion, c'est que l'édifice le plus magnifique dans sa totalité, a des parties moins précieuses, sans lesquelles il ne subsisteroit pas. — Quand les Théologiens se sont oubliés, il y a toujours eu des Chrétiens sages qui les ont condamnés, & qui ont réclamé contre leurs délits. Les Philosophes viennent trop tard pour dire des choses neuves sur cette matiere; Melchior Canus, Habert, Fleuri, Petau, Holstenius, Muratori, &c. ont prévenu leurs critiques.

D. Ne seroit il pas expédient de dépouiller la

---

Altération du Dogme Théologiq. par la Philosophie d'Aristote, 1696.

(*a*) Un Ecrivain dont nous avons déja fait mention, asservi à la faction des Arnaud & des Quesnel, prétend que la Scholastique a altéré le dogme de la Trinité, qui, selon lui, consistoit anciennement à professer trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossiere, parce qu'il est connu que les Théologiens ont constamment défendu contre les Sociniens & les Sophistes la Foi de Nicée. C'est afficher l'hérésie; d'abord celle des Trithéites, & de plus celle des Sectaires modernes, qui affirment que la vraie Foi a péri contre la promesse de Jésus-Christ, & qu'elle ne s'est retrouvée que dans quelques têtes échauffées des derniers siécles. C'est afficher l'athéisme, parce qu'en établissant trois natures en Dieu, on en détruit l'essence.

Théologie de cet appareil de syllogisme qui lui donne un ton contentieux & un air hérissé?

*R.* Les régles de la Logique, & l'usage des syllogismes sont nécessaires dans toutes les sciences, mais sur-tout dans celles où l'erreur se présente avec tout l'art de la chicane & toutes les ressources des sophismes. Ceux qui ont travaillé à la conversion des Sociniens, connoissent particuliérement cette nécessité; ces Hérétiques ne prêtent l'oreille à l'instruction qu'autant qu'on est en état de détruire leurs raisonnements captieux: c'est la propriété des anciens & des nouveaux Ariens (*a*).

D. N'est-ce point le défaut des Théologiens, de décider de tout, de condamner tout ce qui n'est point assorti à leurs opinions, de trouver des hérésies, des péchés où il n'y en a pas même l'apparence?

*R.* Ce défaut de quelques Théologiens n'est pas le défaut de la Théologie, & ce défaut s'affoiblit tous les jours. Depuis que le P. Petau a rappellé la vraie méthode de traiter les Dogmes, l'étude des Peres & des Conciles a fait des progrès rapides, la lumiere s'est répandue avec plus d'abondance sur toutes les parties de la science de la Religion. Les défauts qui n'ont pas encore disparu, ne promettent pas de se maintenir longtemps. C'est à Rome sur-tout qu'on retrouve aujourd'hui le vrai goût de l'antiquité; là les opi-

---

(*a*) *Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ, sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur.... quod si quis aliquem scripturæ locum illis objiciat, examinant, utrum connexum, an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit.* Eusèb. L. 5. Hist. Ecclef. c. 28.

nions ne font que des opinions, le fond de la Religion y est scrupuleusement conservé. L'application à l'enseignement des Peres, la sage tempérance dans l'usage de la Scholastique, une réserve éclairée à approuver ou à condamner, y font l'honneur des Ecoles Théologiques.

D. D'où viennent la plupart des défauts de la Théologie Scholastique ?

*R.* Des siécles où elle est née, & où elle a pris son essor. Osera-t-on prétendre que l'esprit de l'homme devoit changer de nature au moment qu'il s'occupoit de la Religion ? Toutes les sciences ont été dégradées dans les temps d'ignorance; pourquoi la seule Théologie auroit-elle échappé au désastre général ? Qu'on lise les Philosophes de ce temps là, qu'on prenne la patience, si l'on peut, de lire leurs belles dissertations sur les universaux, les prédicaments, les formes, les modes, &c. cette lecture fera oublier les Théologiens, & l'on se convaincra que la Philosophie a nui à la Théologie, & étendu, comme elle fait encore aujourd'hui, ses loix sur des matieres qui n'étoient pas de son ressort (*a*)..... C'étoit alors une manie de tout savoir, de disputer sur tout, de n'avouer jamais qu'on ignoroit quelque chose. On professoit toutes les sciences, & l'on soutenoit des

---

(*a*) Le savant & judicieux Muratori appelloit cette espece de Théologie mixte, un enfant de la Philosophie Arabique, un labyrinthe creusé dans les profondeurs d'une odieuse métaphysique : *Labyrinthus mille inutilibus implicatus quæstionibus, spinis metaphysicis horrendus, ex philosophiâ gentili adumbratus.* Epist. Paranetica ad Superiores Religiosorum eorumque Professores & Lectores pro emendatione Studiorum Monasticorum. Aug. vind. 1765.

thèses de *Omniscibili*, comme on soutiendroit aujourd'hui un problême de géométrie. Suivant cette idée, les Théologiens ont cru devoir tout approfondir ; ils ont fait des questions & des suppositions sans fin, & ont voulu rendre de tout le compte le plus détaillé & le plus étendu : mais plus tard ils ont reconnu leur tort, & se sont persuadés que la Religion n'étoit point une science où l'imagination de l'homme devoit exercer une activité téméraire ; que l'Ecriture, les Peres, les Conciles nous avoient assez instruits, & que c'est un effet de la vraie science de vouloir ignorer ce que Dieu n'avoit pas voulu nous apprendre (*a*).

*Altiora te ne quæsieris, sed quæ placita sunt Deo cogita semper. Eccli. 3.*

D. A quoi bon ces disputes qui partagent les différentes Ecoles, qui aigrissent les esprits, & n'aboutissent à rien ?

*R*. A entendre ces plaintes tant de fois renouvellées contre les disputes théologiques, on diroit que les Philosophes se sont beaucoup mieux accordés. Les Epicuriens, les Stoïciens, les Cyniques, les Académiciens, les Péripathéticiens, les Platoniciens, les Eclectiques, &c. n'ont jamais disputé entre eux ? Il régnoit entre ces différentes Ecoles un concert & une paix admirable ? aujourd'hui cette unanimité est encore plus parfaite ? — Les différentes explications que des Théo-

(*a*) Bayle & Leibnitz rapportent à ce sujet ces beaux vers de Scaliger :

*Ne curiosus quære causas omnium,*
*Quæcumque libris vis Prophetarum indidit,*
*Afflata cælo, plena veraci Deo.*
*Nec operta sacri supparo silentii*
*Irrumpere aude, sed prudenter præteri.*
*Nescire velle quæ magister optimus*
*Docere non vult, erudita inscitia est.*

logiens ont données de quelques dogmes, ont leur utilité : par-là les réponses aux objections des Infidèles ont été multipliées, & ce qui ne satisfait pas l'un, satisfait l'autre. — Le caractere de ces disputes parmi les Théologiens sages, est 1.° de n'embrasser jamais des matieres décidées sur lesquelles l'Ecriture ou l'Eglise ont porté un jugement ; & tandis que les Philosophes ne s'accordent sur rien, pas même sur l'existence de Dieu, comme nous l'avons montré plus d'une fois, les Théologiens sont d'accord sur tout ce qui importe à la Religion : *In necessariis unitas* ; 2.° d'user d'une liberté éclairée dans des choses vraiment douteuses, de n'affecter ni la singularité, ni l'audace, & de donner comme incertain ce qui l'est effectivement : *In dubiis libertas* ; 3.° de conserver inviolablement la charité, & de ne jamais aigrir les cœurs en faveur d'une opinion : *In omnibus charitas*. Si quelques Théologiens ne gardent pas ces régles, nous n'avons garde de faire leur apologie, nous les abandonnons à tout le courroux des Philosophes.

Ci-dessus, p. 226.

§. II.

D. Les Casuistes n'ont-ils pas scandalisé les Fidèles par un détail immense de tous les péchés possibles ? Ne seroit-il pas expédient de réduire la nature du péché à ce qui nuit à la Société ?

*R*. Il est nécessaire que les hommes soient instruits de leurs devoirs, & des choses qu'ils doivent éviter. Toutes les Nations, toutes les Religions ont eu des especes de Casuistes. Puffendorf, dans son *Traité de l'Homme & du Citoyen*, peut être considéré comme le Casuiste des Protestants. Les anciens Pénitenciels étoient des especes de Casuistes. Si quelques Théologiens se sont trop

appesantis sur les traits monstrueux de quelques crimes presqu'inconnnus, s'ils ont été trop précipités à déterminer l'espece & l'énormité des autres; nous blâmons leur témérité, & n'avons là-dessus d'autres règles que la saine raison guidée par l'autorité des Ecritures, des Conciles & des Pontifes. — S'il y a des péchés contre la Société, il y en a aussi contre Dieu; car il y a des devoirs à rendre au Maître de toutes les Sociétés, à l'Auteur de tout ce qui existe. N'y eût-il qu'un homme au monde, cet homme pécheroit en ne rendant pas à Dieu ce qu'il lui doit..... Celui qui n'est pas fidèle à Dieu, ne l'est pas aux hommes; celui qui ne reconnoît point de devoir de Religion, est un ennemi de la Société, nous l'avons démontré. Tout ce que les Philosophes dissertent là-dessus, est absolument arbitaire, & renferme de plus un faux supposé. L. 1, ch. 3.

## ARTICLE VI.

### *Le Célibat.*

D. QUELLE EST la chose la plus généralement odieuse aux Philosophes, & contre laquelle ils ont entassé des monts de brochures?

*R.* C'est le célibat des Religieux & des Prêtres. Quoique ce soit là une chose qui ne tienne point du tout au Corps de la Religion, & que ce soit précisément un conseil évangélique pour les uns, & un sage réglement pour les autres (*a*); les

(*a*) Le Bénéfice d'un Prêtre n'étan t & ne pouvant être héréditaire, & ne suffisant quelquefois qu'avec peine à l'entretien d'un seul homme; comment établira-t-il ses

Incrédules croient ſans doute que leurs efforts contre le Chriſtianiſme doivent ſe réunir ſur ce point. Jamais il n'y eut choſe au monde plus opiniâtrément répétée ; point de Livre, point de Brochure où il ne ſoit parlé du célibat du Cloître & de l'Egliſe.

D. Quelles ſont les conſidérations les plus propres à guérir ces Meſſieurs de cette eſpece de fièvre ?

R. Les plus ſimples, les plus étroitement liées à l'expérience & à la premiere vue des choſes. Ils auroient dû conſidérer, 1.° que la Religion, loin de commander à perſone le célibat, défend au contraire de s'y engager ſans une vocation particuliere, & ſans une inclination décidée ; qu'il y auroit de l'injuſtice, de l'inhumanité meme, de refuſer à une perſonne née avec cette inclination, la liberté de la ſuivre ; qu'il eſt faux que ce ſoit alors offenſer la nature : c'eſt ſuivre, au contraire, le goût qu'elle a inſpiré.

2.° Que l'Egliſe exige à la vérité le célibat de ſes Miniſtres ; mais que, loin de forcer perſonne à ſe conſacrer au ſaint Miniſtere, elle ne le permet qu'après des épreuves ſérieuſes, & à un âge où l'on eſt en état de ſentir toutes les conſéquences de cette démarche ; que ſi cet engagement étoit

enfants ? — Le ſoin d'une nombreuſe famille n'affoiblira-t-il pas celui qu'il doit à ſes ouailles ? — La décence du ſaint miniſtere n'eſt-elle pas parfaitement d'accord avec le célibat ? Les Païens l'ont cru ; l'un d'eux nous a laiſſé cette remarquable leçon ſur la pureté des ſacrifices :

Tibul. Eleg. 1. L. 2.

*Vos quoque abeſſe procul jubeo : diſcedite ab aris,*
*Queis tulit obſcurâ gaudia nocte Venus.*
*Caſta placent Superis, caſtâ cum mente venite,*
*Et puris manibus ſumite fontis aquam.*

à charge,

à charge, ce seroit à ceux qui l'ont pris de s'en plaindre, & tout au contraire ils attestent qu'ils y trouvent leur bonheur.

3.° Que si une Loi si sage est sujete à des inconvénients, ils viennent moins de la Loi même, que de l'abus qu'en font les gens du monde : que le nombre des Ministres nécessaires au culte des Autels étant très-borné, c'est au gouvernement, de concert avec les Supérieurs ecclésiastiques, à prendre les moyens pour empêcher qu'ils ne soient trop multipliés.

4.° Que le danger prétendu de voir diminuer la population par cette voie, est imaginaire ; que toutes choses, d'ailleurs égales, il est faux que les Pays protestants soient plus peuplés que les Catholiques ; que le nombre des hommes est bien plus grand aujourd'hui qu'il n'étoit du tems des Romains, & sous les Loix du paganisme, dont les Prêtres ne professoient pas le célibat : c'est une thèse que nous avons démontrée, & qui suffit pour faire cesser tout reproche en ce genre ; qu'il est absurde de se fatiguer à dire : *Si le célibat étoit suivi partout, l'espece humaine périroit*, puisque c'est faire une supposition chimérique, vu qu'il est impossible que le plus grand nombre des hommes soit porté d'inclination à embrasser le célibat, & qu'il seroit plus raisonnable de dire : Si tous les hommes embrassoient une seule & même profession, s'ils devenoient tous Soldats, ou Mariniers, ou Avocats, ou Négociants, &c. que deviendroit le monde ?

Suprà, 569.

5.° Qu'il est ridicule de prétendre qu'on nuit à la population générale en mettant des freres ou des sœurs en état de s'y consacrer avec avantage, en supprimant une génération, pour en faciliter

une autre ; en élevant, pour ainsi dire, le berceau de celles-ci, sur le tombeau de celles-là ; de chercher le principe de la dépopulation dans ces hommes pieux, qui, en isolant à l'étroit leur existence, donnent à d'autres le moyen d'étendre, de perpétuer plus aisément la leur.

6.° Qu'autant que le célibat ecclésiastique & religieux est innocent, louable, utile, autant le célibat voluptueux & de libertinage est pernicieux & digne de l'attention de la police ; que la plupart de ceux qui blâment le premier, sont coupables du second, & se flétrissent par leur propre censure.

7.° Qu'avant d'attaquer le célibat de Religion il eût fallu se plaindre de ces mariages trop précipités ou trop tardifs ; de ces autres mariages de quelques jours ou de quelques mois ; de ce luxe excessif & destructeur qui entretient dans le célibat un prodigieux nombre de domestiques ; qui emporte l'impossibilité de nourrir & de placer une postérité multipliée ; qui ôtant aux créanciers la faculté de soutenir leur vie, leur ôte aussi celle de la communiquer.

8.° Qu'il est déraisonnable de s'intéresser si vivement pour le progrès d'une population qui est déja au-dessus du produit des campagnes, & dans laquelle la moindre disette porte le dégât ; de se dissimuler que les transmigrations sont l'effet d'une population excessive, & que ces transmigrations privent l'Etat d'excellents Sujets, &c. Que seroit-ce de la France, si les landes de Bordeaux, du Berry, de la Bretagne étoient aussi peuplées que quelques cantons de la Chine ? Ne faudroit-il pas que les hommes se mangeassent les uns les autres, qu'ils détruisissent leurs enfants comme les

Chinois (*a*) ? L'essentiel pour l'homme est qu'il soit heureux ; & si sa multiplication met obstacle à son bonheur, il faut la resserrer. Le désordre, le déréglement des mœurs, le débordement général des vices sont presque toujours la suite d'une excessive multitude.

D. Le célibat n'est-il point un état contraire à la conservation & à la bonne constitution de l'homme ?

*R.* En lisant quelques Physiciens modernes, & sur-tout la Compilation indigeste & plagiaire de M. de Valmont, on seroit tenté de se le persuader ; mais les vrais Physiciens savent ce qu'il en faut penser. M. Brown, fameux Médecin Anglois, observe que les Célibataires portent ordinairement la vie au-delà de l'âge des hommes mariés. Si le célibat nuit à certains tempéraments qui n'y sont pas destinés par celui qui distribue les vocations aux hommes, il est très-avantageux à d'autres. Le savant Leoniceni, un des plus grands Médecins d'Italie, attribuoit à la continence la parfaite santé dont il avoit joui jusqu'à l'âge de 90 ans. Le vieux Haasech (*b*) disoit la même chose.

Dict. d'hist. naturelle.

---

(*a*) La population ne doit pas seulement se régler sur le nombre de personnes que le pays peut nourrir après une bonne récolte ; il faut s'assurer encore s'il pourra nourrir le même nombre dans un temps de famine ; il faut voir encore si le pays produit assez de bois ou de houille pour fournir à la consommation, & pour chauffer les riches & les pauvres durant des hivers rudes & longs. L'humanité doit calculer tout cela ; mais l'étourderie philosophique ne songe qu'à multiplier les hommes, & ne s'embarasse pas de les conserver.

(*b*) Curé du pays de Liége, mort à l'âge de 125 ans. On voit son portrait dans la Bibliothéque des Jésuites à Anvers.

Il paroît juste de laisser jouir un chacun de son expérience.

## ARTICLE VII.

### *Les Superstitions & les Abus.*

§. I.

D. QUE FAUT-IL PENSER des déclamations de nos infatigables adversaires contre les superstitions & les abus ?

*R.* Quiconque connoît la Religion Catholique & l'esprit de l'Eglise, n'attribuera jamais à cette sainte Epouse de Jésus-Christ, les abus, les superstitions, le fanatisme, la piété ridicule & puérile qu'on trouve dans quelques-uns de ses enfants. Dans les meilleures terres, entre les meilleures semences, on trouve de l'ivraie & des plantes désavouées par le Maître du champ (*a*) : S. Paul nous prévient que des hommes inconsidérés chargeront le bâtiment solide de la Religion, de toutes sortes de matieres inutiles & peu assorties à la beauté de l'édifice ; mais il nous dit aussi que la Religion condamne cette manœuvre, & qu'ils seront punis de leur témérité ou de leur coupable ignorance (*b*). Le Chrétien doit-il faire dépendre sa Religion

*Interque nitentia culta, infelix lolium & steriles dominantur avenæ.* 1. Georg.

(*a*) *Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? undè ergò habet zizania? & ait illis : inimicus homo hoc fecit.* Matth. 13.

(*b*) *Si quis autem superædificat super fundamentum hoc.... ligna, fœnum, stipulam.... detrimentum patietur.* 1. Cor. 3. — On ne peut rien lire de plus exact ni de plus solide sur cette matiere, que l'excellent Traité de Muratori : *De moderamine ingeniorum in Religionis negotio.*

des hommes, du plus ou du moins qui se trouve dans leur piété? Il a son appui dans l'autorité de l'Eglise, qui ne peut le tromper; & soit que les abus se multiplient, soit qu'ils viennent à cesser, sa ferveur n'en reçoit aucune altération. Il dit avec un Poëte naïf & judicieux:

Reconnoissons ce Dieu, quoique très-mal servi:
De lézards & de rats mon logis est rempli,
Mais l'Architecte existe, & quiconque le nie
Sous le manteau du Sage, est atteint de manie.

D. Un homme pieux & éclairé n'a-t-il pas dit que la superstition faisoit plus de tort à la Religion que l'incrédulité même?

*R.* Il n'a pu rien dire de plus vrai, ni de plus propre à faire sentir que la Religion, bien loin de pouvoir être responsable des illusions des superstitieux, trouve dans ces hommes égarés ses plus mortels ennemis. C'est en ce sens que S. Bernard préféroit les hérétiques manifestes aux Chrétiens apparents (*a*), & que S. Cyprien redoutoit sur-tout cette guerre, qui se faisoit contre la Religion dans le sein même de la Religion (*b*). Nous avons montré que l'Athéisme, relativement à la Société, étoit un fléau bien plus terrible que la superstition & le fanatisme; mais par rapport à la Religion, l'athéisme est moins formidable que la superstition. Celui-là par une guerre ouvertement déclarée à toutes les vertus, ne peut que ramener vers la Religion, en faire sentir la nécessité & le bonheur: celle-là, cachée sous le voile &

L. 1, ch. 5, §. 4.

(*a*) *Plus nocet falsus Catholicus quàm si verus appareret hæreticus.* Bern.

(*b*) *Intra Ecclesiæ septa contra Ecclesiam pugnat.* Cypr.

l'apparence de la Religion, attire la haine qu'elle mérite sur cet objet respectable, & est confondue avec lui par l'ignorance & la malignité. Etat douloureux & violent dans lequel la Religion gémit, & souffre une espece de supplice semblable à ce tourment imaginé par un ancien Tyran, où des cadavres infectés de pourriture étoient attachés aux victimes de sa fureur, & répandoient l'horreur de la contagion & de la mort dans des corps pleins de santé & de vie (*a*).

D. Ne faut-il pas convenir qu'on a poussé souvent trop loin le culte des Images, sur-tout de celles qu'on appelle *miraculeuses*; qu'on a invoqué des Saints imaginaires; qu'on a paru confondre le culte de l'Être éternel avec celui de ses Serviteurs; qu'on a respecté des légendes aussi ennemies du bon sens que de la vérité de l'Histoire; qu'on a publié des prétendues révélations contradictoires les unes aux autres, pour des connoissances émanées de Dieu même?

R. Quoique les Images soient très-propres à réveiller & à entretenir la piété des Fidèles, & qu'elles contribuent beaucoup à la beauté & à la magnificence des Eglises, il est bon d'observer que ce n'est pas une chose qui tient au corps de la Religion; c'est un usage autorisé & établi par l'Eglise, & que l'Eglise pourroit abroger sans donner atteinte au dépôt de la Foi (*b*); mais,

(*a*) *Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,*
*Componensque manus manibus, atque oribus ora,*
*Tormenti genus! & sanie taboque fluentes*
*Complexu in misero longâ sic morte necabat.* 6 Æneid.

(*b*) *Sed illud ante omnia constituendum, imagines ex eorum per se genere esse, quæ* ἀδιάφορα *nominantur: hoc est*

comme il n'y a point d'apparence qu'il y aura jamais des raisons suffisantes pour opérer cette réforme, on peut s'assurer qu'elle n'arrivera pas. Les Images miraculeuses ne different des autres que parce que Dieu distingue par des faveurs particulieres les honneurs qu'on leur rend, ou pour récompenser la piété de ceux qui en ont orné les Eglises, ou pour nourrir la dévotion des Peuples chez lesquels elles sont placées, ou pour détromper les Hérétiques des fausses idées qu'ils se sont faites de ce culte, ou pour d'autres raisons connues à une Providence bienfaisante. Il n'y a point aujourd'hui d'esprit assez stupide pour croire qu'il y a dans ces Images quelque vertu ou quelque influence céleste. S'il falloit abolir tout ce que des hommes grossiers ont adoré, Dieu auroit dû anéantir le soleil, la lune, les animaux, & tout ce qui existe. S'il n'y avoit ni Saints ni images, les superstitieux adoreroient-ils mieux le Créateur. Mallebranche a raison de dire que la superstition ne gagne que ceux qui n'ont ni l'esprit ni le cœur disposé à embrasser la Religion; qui, n'ayant pas le courage de se soumettre à la sainteté de la Loi Chrétienne, croient racheter les désordres de leur vie par des pratiques arbitraires, & combattre les remords par une vaine confiance dans les mérites d'une piété aveugle. S. Paul disoit que tout se corrompoit dans un cœur corrompu (*a*), qu'on se faisoit une sainteté imagi-

Rech. de la vérité. T. 2, p. 371.

---

*quæ ad substantiam ipsam Religionis non attinent, sed in potestate sunt Ecclesiæ, ut ea vel adhibeat, vel ableget, pro eo atque satiùs esse decreverit. Cujusmodi* positivi *vulgò* juris *esse dicuntur.* Petavius, L. xv. de Incarn. c. 13. n. 1.

(*a*) *Inquinatis autem & infidelibus nihil est mundum.* Tit. 1.

naire, quand l'on n'avoit pas le courage d'aspirer à la véritable (*a*). — Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des Saints imaginaires ; si les Histoires de quelques-uns ont été rejettées par les Critiques, il n'en faut point du tout conclure que ces Saints n'ont pas existé, mais que leur histoire a été défigurée, ou qu'elle a péri par les dégâts du temps. Il y a eu assurément un saint Roch, une sainte Catherine, une sainte Marguerite, &c. quoique leurs Histoires, telles que nous les avons, soient supposées. Les Recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des Saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul ; du reste, il a laissé dans son Eglise leur nom, leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, & leur protection puissante : titres suffisants pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend. Les Moines altérateurs des Légendes n'ont choisi que de vrais Actes, de vraies Histoires pour les embellir ; ils eussent regardé comme une impiété l'audace d'en supposer pour le fond, & ils n'auroient pas réussi à les faire recevoir ; ce n'est qu'en faveur des monuments & du culte déja établi, que ces impostures qu'ils ont cru méritoires (*b*), ont pris faveur. — S'il y a des cerveaux assez dérangés pour confondre des honneurs rendus aux hommes justes avec l'adoration de l'Être suprême, il n'est pas au pouvoir de l'Eglise de corriger une si malheureuse organisation. Elle porte là-dessus sa vigilance jusqu'à défendre d'user, de quelque maniere

---

(*a*) *Ignorantes enim justitiam Dei, & suam quærentes statuere, justitiæ Dei non sunt subjecti.* Rom. 10.

(*b*) A tort sans doute : la Théologie de ces siécles se ressentoit de l'état général des choses.

que ce ſoit, des mêmes termes à l'égard des Saints qu'à l'égard de Dieu, malgré la différence du ſens qu'on prétendroit y attacher (*a*). Il y a eu des hommes d'une piété peu éclairée qui n'ont pas toujours obſervé ces régles ; mais la Religion en réclame l'obſervance, & les tranſgreſſions en ce genre ſont aujourd'hui plus rares que jamais. La fameuſe Légende dorée de *Jacobus à Varaggio*, les Fleurs des exemples de Céſaire de Cîteaux, & d'autres Livres & Recueils de la même valeur, n'ont jamais eu d'autres ſuffrages que ceux de la ſimplicité & de la crédulité ; on les regarde comme des mêlanges de vrai & de faux, de certain & d'incertain. Les erreurs de fait qu'ils renferment, ſont ſans conſéquence, & n'influant en rien ſur ce qui intéreſſe la ſociété ; ils ne méritent pas le courroux des graves Philoſophes. L'Egliſe a employé les lumieres de la Critique pour réformer le Martyrologe & le Bréviaire, & ne prétend pas donner pour inconteſtable ce que ces Livres renferment. Le Cardinal Bellarmin, qui a travaillé à la derniere correction qu'on en a faite, a déclaré qu'on attendoit de nouvelles recherches pour lui donner plus d'étendue & plus de conſiſtance. — Il n'y a aucune révélation particuliere des Saints approuvée ni autoriſée par l'Egliſe. La canoniſation des Saints ne

(*a*) *Iſtud maximè cavendum, ne quod Deo proprium eſt, cuiquam prætereà tribuant.* Catech. Concil. Trid. T. 2, p. 603. On a objecté, que dans quelques Offices, on appliquoit à la Vierge ce qui étoit dit de la divinité & de la génération éternelle du Verbe. Mais on a mal pris l'intention de l'Egliſe, qui n'applique point ces paſſages à la Vierge, mais qui prétend l'honorer en chantant la gloire du Fils qu'elle porta dans ſon ſein.

*Dominus poſſedit me, &c. ab initio & ante ſæcula*, &c.

ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations (*a*).

Sans les explications favorables que le Cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au Concile de Basle. Grégoire le Grand remarque que les Saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumiere divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine (*b*).

---

(*a*) Natal. Alex. sect. 3, dissert. 20. Scho. 3... sæc. 2. diss. 1, obj. 3, 4. Scho. 1... sæc. 13, c. 5, a. b. — Muratori, *de ing. moder.* L. 1, c. 13 & 17. — Bened. XIV de Canon. Sanctor. L. 2, c. 32, n. 11. — Quand meme quelques-unes de ces révélations seroient incontestables, ceux qui se sont tant empressés de les publier, auroient dû faire auparavant la réflexion suivante, que nous avons lue quelque part, & qui nous a paru bien raisonnable. « La » conduite de Dieu à l'égard des ames à qui il fait part de » ses communications les plus intimes, a des mysteres ca» chés qu'il est inutile & quelquefois dangereux de dévoi» ler aux yeux du Public. Outre que peu de personnes sont » en état de les comprendre, & que ce n'est pas dans les » Livres, mais à l'école du Saint-Esprit qu'on peut s'en » instruire; ils deviennent souvent des pierres de scandale » pour ceux auxquels Dieu n'en a pas donné l'intelligence. » On ne sauroit trop, selon l'avertissement du saint Con» ducteur de Tobie, publier les œuvres par lesquelles le » Seigneur veut bien manifester au monde sa puissance & » sa bonté: mais il est certains secrets qu'il révele rare» ment, & uniquement aux ames en qui il juge à-propos » d'établir son régne d'une façon toute mystique, qu'il » n'est pas, ordinairement parlant, à-propos de divul» guer. *Sacramentum Regis abscondere bonum est; opera* » *autem Dei revelare & confiteri honorificum est.* Tob. 12. » — *Audivi arcana verba, quæ non licet homini loqui.* 1. Cor. 12. — La même réflexion a lieu à l'égard de certains prodiges, de certaines faveurs miraculeuses dont le but n'est point l'instruction ou la conviction publique; qui servent précisément à nourrir l'amour de Dieu d'une maniere particuliere dans quelques ames chéries.

Charlevoix, histoire de la nouv. France. Tom. 1, p. 402.

(*b*) *Aliquandò sancti quædam ex suo spiritu proferunt,*

M. Fleuri ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles & les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenants, qu'on prend quelquefois pour des opérations de l'Esprit saint. Cette pensée de Fleuri est appuyée d'un passage remarquable de S. Jérôme (*a*).

D. Quelle conséquence doit-on tirer d'une foule d'objections de cette nature, que les Incrédules ne cessent de former contre la Religion, qu'ils copient les uns d'après les autres, & qu'ils répétent infatigablement?

*R.* Il faut conclure avec le P. Bourdaloue, que des hommes qui combattent la Religion par de pareilles difficultés, & qui croient nous dire des choses bien triomphantes, découvrent par-là meme, l'impuissance où ils sont de lui livrer une attaque sérieuse: « Un point qui est de nulle conséquence, » & où la Religion ne se tient aucunement inté- » ressée, un petit exercice de piété, une cérémo- » nie, une coutume qui les choque, c'est là-dessus » qu'ils lancent tous leurs traits, & qu'ils déploient » toute leur éloquence: en vérité il faut que notre » Religion soit bien affermie sur ses fondements, » & bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est » réduit à ne l'attaquer que de si loin, & par de » telles minuties. » L'erreur ne rougit jamais de ses ressources; on a vu les Incrédules de tous les temps confondre les dogmes des Chrétiens avec

Pens. diverf. sur la Foi.

---

*& hæc se dicere ex prophetiæ spiritu suspicantur.* Greg. M. Hom. 1. in Ezech.

(*a*) *Novi ego, ex utroque sexu per nimiam abstinentiam cerebri sanitatem fuisse vexatam, præcipuè in his qui in humectis & frigidis habitavére cellulis.* L. 2, Epist. 18.

les systêmes scholastiques, les définitions reçues avec les opinions tolérées, les devoirs essentiels avec les pratiques arbitraires, les usages approuvés avec les abus condamnés.

# CHAPITRE VIII.

## *Sentiments de l'Homme Chrétien par rapport à l'incrédulité.*

### §. I.

D. LE FIDÈLE attaché avec docilité à la Foi de ses Peres, n'est-il point ébranlé par les secousses que reçoit la Religion dans la guerre qu'elle soutient contre les Philosophes ?

Page 15. *R.* Nous avons déja observé que le Fidèle instruit des oracles de l'Ecriture & de la conduite de Dieu dans la dispensation de la Foi, ne voyoit là rien qui dût l'étonner. Par l'aveuglement des Incrédules qu'il a sous les yeux, il apprend ce qui pourroit lui arriver à lui-même, & combat ce malheur par tous les moyens que la prudence chrétienne lui suggere.

D. Pourquoi les témoignages & les raisonnements des Incrédules doivent-ils être comptés pour rien en matiere de Religion ?

*R.* Parce qu'il est déraisonnable de juger la Religion d'après ceux qui ne l'ont jamais eue que par préjugé d'éducation, qui ne l'ont connue que pour la haïr & la combattre, dont l'intérêt est qu'elle soit anéantie ; qui ne se conduisent pas selon son esprit, qui n'en suivent pas les leçons, qui n'en

éprouvent pas les douceurs ; n'eſt-ce pas plutôt d'après ceux qui lui ſont attachés, qui l'étudient ſans préjugé & ſans paſſion, qui, par une longue expérience, en connoiſſent les bons effets? Dieu, dit le Prophete, nous renvoie au témoignage des Princes & des Peuples qui ont vécu dans l'empire de ſes Loix, & qui, par leur fidélité à les obſerver, ont formé une aſſemblée d'hommes heureux (*a*). Si ce n'eſt qu'en pratiquant la Religion qu'on la connoît bien, les Incrédules ſont des aveugles qui prononcent ſur les couleurs.

D. Ne doit-on pas ſe reprocher intérieurement la foibleſſe de ſa crédulité, lorſqu'on voit des hommes éclairés placer la force de leur eſprit à réſiſter à toutes les preuves de la Religion ?

*R.* Quiconque connoît la Religion Chrétienne & en fait évaluer les preuves, bien loin de ſe reprocher comme une foibleſſe l'attachement qu'il lui a voué, ſent bien mieux que l'Incrédule la vraie force de la raiſon, & regarde avec pitié la foibleſſe des prétendus eſprits forts, dont l'intelligence a ſuccombé à quelques difficultés, & n'a point apperçu la lumiere qui devoit les diſſiper. En effet, l'Incrédule n'a abjuré la Foi, que parce qu'il n'a pu tenir contre les objections qui la combattoient : envain lui rappelle-t-on l'évidence des motifs ſur leſquels la Foi Chrétienne eſt fondée ; envain lui prouve-t-on par des exemples meme de l'ordre naturel, qu'il eſt quelque- L. 4. ch. 5.
fois néceſſaire de croire des vérités qui paroiſſent §. 1.
incompatibles : rien ne peut affermir ſon eſprit

(*a*) *Dominus narrabit in ſcripturis populorum & Principum, horum qui fuerunt in eâ. Sicut lætantium omnium habitatio eſt in te.* Pſal. 88.

* L. 3, ch. 2, §. 1 & 5. L. 4, ch. 3, art. 1, §. 7. ** L. 4, c. 6, §. 2 & 7. *** L. 1, ch. 4. L. 3, ch. 4, §. 1.

qu'à considérer les incertitudes, * les contradictions, ** les vues désolantes *** de ceux qui ont quitté la Foi: en plaignant leur sort, il sent vivement la grandeur du bien qu'il a su conserver, il jouit d'une tranquillité parfaite, d'une paix profonde, & en même temps d'une source intarissable de lumiere. Ses principes sont sûrs, fermes, invariables; tout est lié dans son systême; l'ensemble de ses idées forme les jugements les plus vrais, nourrit les plus douces espérances, entretient dans son cœur toutes les vertus privées & toutes les vertus de société (*a*).

## §. II.

D. Les Chrétiens ne doivent-ils pas craindre que les efforts de l'impiété pour étendre son empire, ne viennent à prévaloir enfin contre la Religion?

*R*. Les Chrétiens bien instruits sont parfaitement rassurés contre cette crainte frivole, non-seulement par la promesse que Dieu a faite à

---

juge bien plus sainement des choses que dans le tourbillon des disputes & des passions. Ces paroles de Montesquieu ressemblent beaucoup à celles de S. Augustin : *Nullæ majores divitiæ, nulli thesauri, nulli honores, nulla mundi hujus major substantia quàm fides Catholica.* Serm. 1. de verbis Apost.

(*a*) *Fructus autem Spiritûs est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas.* Gal. 5. — *Deus autem spei repleat vos omni gaudio & pace in credendo, ut abundetis in spe & virtute Spiritûs-Sancti.* Rom. 15. — Voyez le premier article de l'Avertissement du Clergé en 1775, sur les avantages de la Religion.

l'Eglise de la conserver jusqu'à la fin des siécles (*a*), mais encore par les victoires que la Foi remporte depuis plus de mille ans contre toutes les erreurs & toutes les passions conjurées. L'héréfie d'Arius avoit inondé le monde ; à peine en reste-t-il aujourd'hui quelques débris dans un coin de la Transylvanie. Toutes les hérésies ont eu le même sort ; les plus puissantes ont eu une chûte plus rapide que les autres : celles qui existent aujourd'hui, ne seront pas plus heureuses (*b*). « Voyez, dit S. Jean » Chrysostome, le Temple de Jérusalem ; Dieu » l'a détruit, les hommes ont-ils pu jamais le re» bâtir ? Voyez l'Eglise Chrétienne ; Dieu l'a bâtie, » les hommes conjurés contre elle, ont-ils réussi » à la détruire ? Ce que Dieu renverse, personne » ne le relevera jamais ; & personne ne renver» sera ce que Dieu a édifié. » L'erreur peut subsister & se propager durant quelque temps, se montrer meme avec une espece de triomphe ; mais les droits de la vérité sont imprescriptibles. Sa durée est mesurée sur celle des années éternelles : le moment que l'erreur lui enleve, n'est qu'un point qui disparoît dans l'immensité des siécles. Aussi voyons-nous déja les succès de l'incrédulité arrêtés : l'excès du mal en est devenu le remede ; les hommes ont ouvert les yeux devant l'abyme où l'erreur les avoit conduits ; la Religion a trouvé des avantages précieux dans la guerre

*Orat. in Judæos.*

*Veritas autem Domini manet in æternum.* Ps. 116.

---

(*a*) *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* Matth. 16. — *Memor erit in sæculum testamenti sui.* Psal. 110.

(*b*) *Cùm exorti fuerint peccatores sicut fœnum, & apparuerint omnes, qui operantur iniquitatem, ut intereant in sæculum sæculi : tu autem altissimus in æternum, Domine.* Psal. 91.

même qu'elle a soutenue contre les plus acharnés de ses ennemis.

## §. III.

D. Quels sont les avantages que la Religion peut retirer des attaques des Incrédules ?

R. De même que les hérésies ont servi à corriger les abus, à expliquer les dogmes, à rétablir la discipline ecclésiastique (a); de même les impies serviront à affermir la Religion par les secousses mêmes qui paroissoient devoir l'ébranler ; elle triomphera des nouveaux Philosophes comme elle a triomphé des Anciens. Le Christianisme, comme une voûte bien construite, se resserre & se renforce sous le poids qui la presse. Si la cruauté des persécuteurs a multiplié les enfants de la Foi, les raisonnements des Incrédules ont illustré & fortifié ses dogmes. Ses preuves mieux étudiées, frapperont tous les esprits par leur éclat ; sa morale mieux expliquée, touchera plus efficacement les cœurs; son culte dégagé de tout mélange étranger, paroîtra plus respectable ; ses Ministres toujours veillés par des ennemis jaloux, s'étudieront à être irrépréhensibles. — La Philosophie enhardie par des succès progressifs, a déchiré le voile de ses horreurs & déployé dans toute leur étendue les dogmes désespérants d'un système destructif de toute vérité & de tout bonheur; elle a rassemblé tous ses principes & toutes les conséquences qui en résultent dans des tableaux qui ont fait frémir, & qui ont donné aux maximes de la Religion un nouveau prix & de nouveaux charmes. Cette fiere ennemie

Ci-dessus, p. 500.

(a) *Voyez* Bossuet, Hist. des variat. L. 1, §. 1. L. 5, §. 1 & 3.

de Dieu se dévoilant dans le délire de son orgueil & se montrant telle qu'elle est, se couvre elle-même d'ignominie & d'opprobre (*a*).

D. Ne seroit-il pas à souhaiter que les talents prodigués à l'impiété, eussent été consacrés à la défense de la Foi ?

R. Au lieu de gémir sur les pertes que la Religion peut avoir faites par-là, l'homme sage ne gémit que sur le malheur des Philosophes aveugles, & se plaît à faire les considérations suivantes :

1.° Ces Messieurs, aujourd'hui si célébrés par le Peuple des Incrédules, n'auroient pas généralement réussi en faveur de la Religion, comme ils ont réussi en d'autres matieres. Ce genre est très-différent de ceux qui ont partagé leurs talents. — La Religion demande dans ses défenseurs de la modestie, de la modération, de la véracité, de l'exactitude ; la plupart de ces Messieurs n'ont rien de tout cela. — Le style mordant, satyrique, injurieux, les jugements hardis, les observations malignes, &c. n'eussent pu leur servir.

2.° La plupart de leurs admirateurs actuels eussent été leurs ennemis, & eussent affecté de les mépriser, comme ils méprisent les autres Apologistes de la Religion. Leur réputation n'eût point été ce qu'elle est ; la cabale philosophique eût fait Page 162.
contre leur gloire, ce qu'elle a fait pour la promouvoir.

3.° Des Ecrivains célèbres par des Anecdotes scandaleuses, devenus les Apologistes du Chris-

(*a*) *Revelabo pudenda tua in facie tuâ, & ostendam gentibus nuditatem tuam & regnis ignominiam tuam : & projiciam super te abominationes, & contumeliis te afficiam, & ponam te in exemplum.* Nahum. 3.

tianisme, n'eussent fait honneur ni à ses dogmes, ni à sa morale, ni au choix de la providence. Les Incrédules se voyant combattus par des hommes de ce caractere, auroient pu dire comme Tertullien le disoit de Néron : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur.* L'avantage de cette observation reste tout entier aux enfants de la Foi Chrétienne, dont les défenseurs ont presque toujours été des hommes vertueux, & les adversaires des libertins.

Apologet. c. 6.

4.° Leurs Ecrits fournissent d'excellentes preuves de la foiblesse & de la contradiction des Incrédules. Ils se réfutent eux-mêmes, ils réfutent les autres Incrédules ; ils changent tous les jours, & ne se fixent à rien. Nous les avons vu débuter par le Tolérantisme : sur le Tolérantisme ils ont greffé le pur Déisme ; ils ont fini par l'Athéisme, comme les Géants de la Fable ont entassé une montagne sur l'autre pour atteindre & détruire la Maison de l'Eternel (*a*), sans être plus avancés à la fin qu'au commencement de leurs travaux : souvent ils reviennent à la Religion qu'ils ont combattue ; & long-temps renvoyés d'une erreur à l'autre, ils semblent se reposer enfin dans une soumission paisible aux lumieres de la Foi.

Page 262.

5.° Quelques grandes vérités reconnues par des hommes très-intéressés à les rejetter, reçoivent un nouvel éclat de l'hommage qu'ils leur ont rendu. Il faut qu'une chose soit bien prouvée quand des esprits si disposés à nier, à contester, n'ont pas trouvé de raison pour la combattre.

---

(*a*) *Ter sunt conati imponere Pelio Ossam,*
*Scilicet atque Ossæ frondosum involvere Olympum.*
I. Georg.

6.° Dieu a donné de grands génies pour défenseurs à la Religion, afin de la venger de l'accusation de folie, & d'en faire connoître la sagesse : Dieu permet que de grands génies combattent la Religion, pour faire voir que cette sagesse n'est point la sagesse humaine, mais *la vertu & la sagesse de Dieu.* *Christum Dei virtutem & sapientiam.* 1. Cor. 1.

7.° L'impossibilité où les ennemis de la Religion se sont trouvés de réfuter quelques Ouvrages qu'ils n'ont assurément pas méprisés, tels que *le Déisme réfuté par lui-même*, l'*Examen du Matérialisme, &c*; la réponse absolument insuffisante qu'ils ont faite à d'autres, le désordre, l'inconséquence, l'embarras, la passion qui y régnent, * nous apprennent que les ressources de l'Incrédulité sont épuisées, que tous les efforts du génie ne peuvent prévaloir contre les droits de la vérité, & que les plus grands hommes sont abandonnés à la foiblesse dès le moment qu'ils s'élevent contre Dieu.

* V. la *Réponse aux* Erreurs de V. les *Conseils raisonnables, &c.*

*Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* Prov. 21.

8.° Les vains efforts de tant de Philosophes, pour substituer à la Religion quelque systême qui pût en remplacer les consolations & les avantages, ont servi à démontrer que la Religion étoit un bien dont la perte ne se réparoit pas : & c'est là assurément un des grands motifs qui doit attacher les Chrétiens à la Foi de Jésus-Christ : après l'avoir quitté, ils ne sauroient plus où aller, ni où se tourner. Si dans la contagion générale de l'erreur le Sauveur du monde nous demandoit, comme à ses Apôtres : *Numquid & vos vultis abire?* Nous n'aurions pas d'autre réponse à lui faire que celle qu'il reçut alors : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* Joan. 6.

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES.

## LIVRE PREMIER.

### DE L'EXISTENCE DE DIEU.

# LIVRE SECOND.

## L'AME DE L'HOMME.



# LIVRE TROISIEME.

## LA RELIGION.



# LIVRE QUATRIEME.

## LE CHRISTIANISME.

Fin de la Table.



# TABLE DES MATIERES.

## A.

B.

## D.

## F.

G.

## H.

## N.



## O.

## S.

## T.

# SUPPLÉMENT.

☞ *Une feuille où il y avoit quelques Additions, ayant été perdue durant l'impression, & retrouvée ensuite, nous en plaçons ici le contenu.*

PAGE 100, ligne 22. *après* si étendu, *placez un renvoi* (*a*), *& mettez en note ce passage de Job.*

(*a*) *Qui facit Arcturum & Oriona, & Hyadas, & interiora austri, & mirabilia quorum non est numerus.* Job. 9.

P. 116, lig. 22. *après* recouvré l'ouïe, *ajoutez* — 3.° La maniere de répondre des Sauvages tient à la maniere de les questionner. On a vu des Voyageurs leur demander simplement *s'ils croyoient un Dieu*, & se contenter de la négative. Peut-être n'étoit-ce que le nom qu'on manquoit, ou peut-être n'exprimoit-on pas la notion de la chose d'une maniere proportionnée à la capacité de ces Sauvages. On pourroit, par exemple, leur demander si c'est bien faire de tuer son pere, de noyer ses bienfaiteurs, de ravir le bien d'autrui, &c. On demanderoit ensuite si ces actions, quand elles sont faites en secret, restent sans châtimens; & les actions contraires sans récompense. On démêleroit à la fin quelque idée d'une Providence, d'un Dieu rémunérateur & vengeur. — Ces mêmes réflexions, &c.

P. 216. lig. 12. *après* des extrémités. *placez un renvoi* (*a*), *& mettez en note* :

(*a*) Le même homme (M. de V.) qui juge qu'il y a contradiction à dire que les ames des brutes ne sont ni esprit, ni corps, adopte le sentiment de Boerhave, qui enseigne que le feu n'est ni esprit, ni matiere, & que c'est une substance mitoyenne entre ces choses-là. Voyez l'*Hist. des progrès de l'esprit dans les Sciences nat.* par M. S. p. 163. — Il a paru en 1775, à Manheim, un Discours *sur la force vitale*, par M. Musiens, où cette matiere est très-bien discutée.

P. 242, lig. 20. *après* Législateur des Chrétiens, *ajoutez*. On trouve des passages bien plus remarquables encore, plus décisifs & plus frappans, dans un Livre Chinois intitulé ; *Tchong-Yong*, ou le *juste milieu*, qu'on lit à la Chine depuis près de deux mille ans. Voyez les *Mémoires concernant les Sciences, les Arts, &c. des Chinois.* A Paris, chez Nyon, 1776.

P. 319, lig. 5. *après* élevés eux-mêmes. *placez ce qui suit* :

D. Les Auteurs que vous venez de réfuter, sont-ils les seuls qui se soient déclarés en faveur d'une opinion si invraisemblable ?

*R.* Tandis que M. de Buffon travaille à prouver l'antiquité indéfinie du monde, par l'inspection des coquillages & des montagnes ; M. Brydone, par la lave du Vésuve ; MM. Ferber & Dietrich, par une multitude de volcans, vrais ou imaginaires, éteints depuis plusieurs siécles ; M. Paw, par les chroniques du Tibet & de l'Indoustan, &c. il a pris envie à M. Bailly d'aller au même but par l'Histoire de l'Astronomie. C'est chez les Perses, les Chinois, les Tartares, dans le Livre de Zoroastre, &c. que M. B. forme le recueil de ses preuves. On appréciera sans peine la lumiere qui peut résulter de pareilles recherches, & le cas qu'on doit faire d'un Auteur qui travaille d'après de tels guides, qui établit, sur de telles preuves, un systême contra-

*Histoire de l'Astronomie anc. depuis son origine, &c. à Paris, 1776.*

dictoire à la Chronologie sacrée, & à celle de tous les Historiens sensés.

P. 395, lig. dern. *après le passage de S. Chrysostome, ajoutez ce qui suit* : De-là il ne s'ensuit pas que les Prophéties puissent être regardées comme un assemblage de lambeaux sans ordre & sans suite, tels que les *centones* qu'on a fait de Virgile & d'autres Poëtes. Car, 1.° les tableaux prophétiques sont achevés & parfaits ; quoiqu'ils soient joints à d'autres tableaux, ils sont la plupart trop étendus & trop circonstanciés, pour pouvoir être appliqués à d'autres objets. 2.° Ces tableaux tiennent réellement les uns aux autres, quoique les liens ne soient pas toujours sensibles, & que l'ignorance des tems & des choses si reculés aient encore renforcé la difficulté de les appercevoir. C'est en quelque sorte le cas de la Poësie lyrique. Les Commentateurs sont souvent embarrassés à saisir la suite & l'ensemble dans les plus belles Odes de Pindare & d'Horace.

P. 614. *ajoutez à la fin, ce qui suit :*

D. Pourquoi Dieu a-t-il permis que les Chefs d'une Religion sainte ne fussent pas toujours des hommes sans reproches & sans vices ?

*R.* Parce que la conservation de la Religion Chrétienne ne dépend pas de la sagesse & de la vertu de ses Pontifes, mais de la parole de Jésus-Christ, & de l'effet immuable de la promesse solemnelle qu'il a fait de conserver son Eglise jusqu'à la fin des siécles. Le sort des Empires de la terre dépend de la sagesse & de la conduite de ses Monarques ; il ne faut qu'un Prince foible ou vicieux, pour les précipiter du faîte de la gloire dans la confusion & le néant. Les péchés des Princes & des Peuples, dit l'Ecclésiastique, renversent les Etats, & en donnent la possession à des peuples étrangers. (*a*) Si donc les foiblesses, les scandales,

(*a*) *Regnum à gente in gentem transfertur propter injustitias, & injurias & contumelias & diversos dolos.* Eccli. 10.

l'imbécillité ou l'imprudence de quelques Papes, n'ont pu ébranler les fondemens de la vraie Eglise, c'est que Dieu lui-même les a affermis, & leur a donné une consistance que les hommes & le tems ne peuvent ébranler. (*a*) Telle est la conclusion qu'on doit tirer de quelques endroits humilians de l'Histoire de l'Eglise. C'est l'observation du savant Cardinal Baronius.

---

## ERRATA.

PAGE 3, dans la note, ligne 8. *M. de Trevoux 1435*, lisez *M. de Trevoux. Mai 1735.*

P. 21, lig. 6. après *lett. édif.* au lieu d'un *L.* placez un *T.*

P. 26, lig. 9. *réglés*, lisez *réglé.*

P. 29, lig. 11. *concourût*, lisez *concouru.*

P. 37, lig. 7. *de millions de milliars*, lisez *des millions de milliars*

P. 38, lig. 1. *démontrées fausses*, lisez *démontré fausses*

P. 39, lig. 18. placez une virgule après *des regles*,

P. 40, lig. 15. ôtez deux points après *animaux*, & mettez une virgule,

*Ibid.* lig. 18. placez une virgule après *poëme*,

P. 53, lig. 6. après *dans des foires.* on a omis ces paroles. *C'est ainsi que ce Philosophe singulier caractérise ses propres opinions.*

*Ibid.* lig. 28. *Zemble glaciale*, lisez *Zemble. Mer glaciale.*

P. 54, lig. 15. *de l'Amérique*, lisez *dans l'Amérique*

P. 56, lig. 10. *lettres édif.* 1. 25. lisez *lettres édifiantes t.* 25.

P. 57, lig. 27. au lieu d'un *C.* placez un *D.*

P. 61, lig. 5. *sagemment*, lisez *sagement*

P. 63, lig. 11. *son*, lisez *sont*

P. 66, lig. 30. *dout*, lisez *dont*

P. 67, lig. dern. *sur l'accroissement*, lisez *sur le croisement*

P. 69, lig. 14. *Si les mêmes germes*, lisez après avoir mis

---

(*a*) *In diebus illis autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dessipabitur, & regnum ejus alteri populo non tradetur.* Dan. 2.

quelques points.... *Si les germes des petits insectes*

P. 73, lig. 26. *en* 1774, lisez 1764, & placez à la marge: *V. les thèses du savant P. Luskina, Prof. de Phys. exp. à Varsovie, 1764.*

P. 74, lig. 11. placez cette addition trois lignes plus bas.

P. 75, lig. 18. placez un point après *oportet.*

P. 79, lig. 17. après *elle-même*, on a omis ces mots: *& dans le premier, il faudroit dire qu'une matiere non attractive renferme contradiction, ce qui est évidemment faux.*

P. 80, lig. 4. *Numquid ostendisti*, &c. placez cette addition six lignes plus bas. Les citations & additions sont souvent mal placées; le Lecteur doit tâcher de les rapporter à leur objet.

P. 85, lig. 9. *Cathéchisme*, lisez *Catéchisme.*

P. 91, lig. avant-dern. *gloriâ*, lisez *gloria*,

P. 95, lig. 24. *insectes*, lisez *insecte*

P. 102, lig. 31. *agnoscat*, lisez *cognoscat*

P. 105, lig. 19. *du mal optimisme*, placez un point après *mal.*

P. 107, lig. 26. placez la citation *Satyricon*, &c. cinq lignes plus bas.

*Ibid.* lig. 28. *Baynal*, lisez *Raynal*

P. 110, lig. 15. *nec habet*, lisez *nec viget*; & à la marge lisez *Od.* 12.

P. 123, lig. 10. *de vérité*, lisez *des vérités*

*Ibid.* lig. 11. *suppl.* 108, lisez *supra* 119.

P. 129, lig. 11. placez un signe d'interrogation après *Dieu?*

P. 135, lig. 9. *portion du bonheur distribué*, lisez *portion de bonheur distribuée*

*Ibid.* lig. 20. *ni ni*, lisez *ni*

P. 136, lig. 13. *parlé*, lisez *parle.*

*Ibid.* à la marge, *manum*, lisez *manuum.*

P. 137, lig. 6. *Tous*, lisez *Toutes*

P. 144, lig. 10. *on*, lisez *l'on*

P. 157, lig. 32. *fût*, lisez *fut*

P. 159, dans la note, *exprimé*, lisez *exprimée*

P. 160, lig. 21. *imprudence*, lisez *impudence.*

P. 161, lig. 19. *S. &c.* lisez *S. Louis, &c.*

*Ibid.* lig. 26. après *acquises* lisez sans aller à la ligne; — *ne pourroit-on*, &c. & effacez le n.° 4.°

P. 162, lig. dern. *relictâ?* lisez *relictâ.*

P. 165, lig. 2. *sauver, la probité*, lisez *sauver la probité.*

P. 166, lig. 17. *la véritable*, lisez *le véritable.*

P. 168, lig. 7. placez une virgule après *Divinité*,

*Ibid.* lig. 16. *la fanatisme*, lisez *le fanatisme*

P, 182, lig. 30. *stupides*, lisez *stupides*

P. 184, lig. 13. *démontrer*, lisez *manifester*

*Ibid.* lig. 30. *qu'il renferme*, lisez *qu'elle renferme.*

P. 193, lig. 21. *de communes*, lisez *de commun.*

P. 196, lig. 22. *attaché*, lisez *attachée*

P. 213, lig. 16. *ou celles*, lisez *ou de celles*

*Ibid.* lig. dern. *cettain*, lisez *certain*

P. 222, lig. 24. *son anéantissement*, lisez *l'anéantissement.*

P. 224, lig. 32. *antè*, lisez *ante.*

*Ibid.* lig. dern. *nocte carent, quià*, &c. lisez *nocte, carent quià*, &c.

P. 241, lig. 7. placez deux guillemets après *l'Ecriture* » : & avant » *O Dieu*, & effacez ceux qui sont vis-à-vis deux lignes suivantes.

P. 242, lign. 7. *leur conséquence*, lisez *leurs conséquences.*

P. 244, lig. 11. *sont*, lisez *son.*

P. 247, lig. 18. *relevée*, lisez *révélée*

P. 248, lig. 5. *apparance*, lisez *apparence*

P. 252, lig. avant-dern. *necquidquam*, lisez *nequidquam*

P. 253, lig. dern. *unisible*, lisez *nuisible.*

P. 255, lig. 7. *qu'il*, lisez *qui*

P. 265, lig. 31. *in meliùs*, lisez *in melius*

P. 271, lig. dern. *Alcoranorum*, lisez *Alcoranum*

P. 283, lig. 27. *attendant*, lisez *entendant*

P. 287, lig. 9. *ces livres*, lisez *les livres.*

P. 288, lig. 18. *des générations*, lisez *de générations.*

P. 289, lig. 21. *inflexiba*, lisez *inflexible*

P. 296, lig. avant-dern. *Erlanterungen*, lisez *erlauterungen.*

P. 298, lig. 31. *inde vita*, lisez *inde & vita*

P. 299, lig. 33. placez une virgule après *siecles*,

P. 302, lig. 17. *que le prétendu empire de la Chine*, lisez *que le prétendent les Lettrés de la Chine*,

P. 304, lig. 21. *enploïé*, lisez *emploïé*

P. 306, lig. 18. *Paco*, lisez *Paw*

P. 311, lig. 25. *ume personne*, lisez *aucune personne*

*Ibid.* lig. 26. *croira*, lisez *ne croira*

P. 317, lig. 17. placez deux guillemets après *ce païs.* »

& effacez tous les guillemets suivants, jusqu'à la fin de cette réponse.

P. 319, lig. 8. *égales aux suppositions*, lisez *égales à celles des suppositions*

P. 320, lig. 15. placez un point après *Wilkins*.

*Ibid.* lig. 29. *application*, lisez *explication*

P. 328, lig. 31. *psal.*, lisez *psal. 85.*

P. 329, lig. 17. ôtez la virgule après *former*

P. 331, lig. 12. au lieu du renvoi (*b*), placez (*a*)

P. 335, lig. 25. *A. lapide*, lisez *a Lapide*

P. 336, lig. 20 & 28. au lieu du renvoi (*a*), placez (*b*); & lignes 22 & 30, changez (*b*) en (*c*)

P. 349, lig. 3. *à la marge, ci-dessus p. 86*, lisez *ci-dessus p. 90 & suiv.*

P. 358, lig. 15. après *inconcevable* placez un point.

P. 362, lig. 4. *Damir*, lisez *Damis*

P. 365, lig. 11. *attesté*, lisez *confirmé*

P. 378, lig. 7. citez à la marge : *Act.* 10.

P. 383, lig. 9. *entendu*, lisez *entendus*

P. 384, lig. dern. de la note (*a*), *Reg.* lisez *Greg.*

P. 394, lig. 27. *comme véritables prophéties*, lisez *comme de véritables prophéties*.

P. 397, lig. 21. placez une virgule après *recherches*,

P. 399, après la ligne 22 placez §. 1.

P. 412, lig. 24. *envoié*, lisez *envoyés*.

P. 414, lig. 16. *Religon*, lisez *Religion*

P. 420, lig. 32. placez une virgule après *philosophes*,

P. 421, au bas de la page, *ci-dessus* 329, lisez *ci-dessus* 377.

P. 426, lig. 23. corrigez cette citation, & au lieu de 1. *phil.* — *III*, lisez *phil.* 1. 18. —

P. 428, lig. 33. *quidem*, lisez *quidam*

P. 442, lig. 28. *L. Macc.*, lisez *l. Macc.*

P. 449, lig. 2. mettez une virgule après *qu'il est*,

P. 455, lig. 32. corrigez la citation, & lisez *plus haut* p. 114.

P. 458, lig. 27. après *vertu.* on a omis ces mots. *Il y a des hommes qui se sanctifient au milieu du monde* ;

P. 461, lig. 6. corrigez la citation, & lisez *plus haut* 284.

*Ibid.* lig. dern. lisez 223.

P. 467, lig. 7. citez la *page* 427.

P. 468, lig. 1. à la marge *premissionem*, lisez *promissionem*

P. 469, lig. 27. *vapantibus*, lisez *crepantibus*

P. 476, lig. 18. *& de l'âge*, lisez *& cela dès l'âge*
P, 472, lig. 13. placez une virgule après *philosophes*,
P. 481, lig. 26. ôtez la virgule après *ouvrage*
P. 487, après la note (*a*), au lieu de *Prov. XI.* lisez *Rom. XI.*
P. 489, lig. 4. corrigez la citation, & lisez *ci-dessus p.* 243. 429.
P. 490, lig. 21. *Gallien*, lisez *Gallion*
P. 511, lig. 16. *foi aux mystères*, lisez *foi des mystères*
P. 537, lig. 14. *descen-dants*, lisez *descendants*
P. 542, lig. 26. corrigez la citation, & lisez *ci-dessus p.* 310.
*Ibid.* lig. 30. *alérations*, lisez *altération*
P. 546, lig. 10. *débarrasser?* lisez *débarrasser*.
P. 547, lig. 25. *trouvé*, lisez *trouvée*.
P. 553, lig. 6. *l'une*, lisez *l'un*.
P. 559, lig. 25. *Reynal*; lisez *Raynal*.
P. 561, lig. 8. après *particulier*, on a omis la citation suivante : *L.* 12. *geograph. in append. De verisimili hominum numero, superficiem terræ inhabitantium conjectura, qualicunque conatu attentata*.
P. 573, lig. 10. *nuiverselle*, lisez *universelle*.
P. 579, lig. 24. ôtez tous les guillemets jusqu'à la page 582, excepté les deux qui marquent le commencement & la fin du discours que l'Auteur met dans la bouche d'un Orateur Chrétien.
P. 583, lig. 21. effacez ces deux lignes jusqu'à *Nous*
P. 585, lig. 2. *suppl.* 231, lisez *suprà* 258.
P. 590. lig. 19. *pressé*, lisez *pressés*
P. 592, lig. 24. *Clément XIV*, lisez *Pie VI*
P. 596, lig. 20. *Possservin*, lisez *Possevin*.
P. 601, lig. avant-dern. *vertité*, lisez *vérité*
P. 607, lig. 19. *multas*, lisez *nullas*
P. 608, lig. 15. corrigez la citation, & lisez *ci-dessus p.* 322.
P. 614, lig. 21. corrigez la citation, & lisez *ci-dessus p.* 447.
P. 615, lig. 21. lisez *ci-dessus p.* 458.
P. 622, lig. 6. lisez *ci-dessus p.* 253



## APPROBATION.

J'ai lu le Manuſcrit, qui a pour titre : *Catéchiſme Philoſophique, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à la vraie Foi, aux bonnes Mœurs, & à la ſaine Théologie. L'Auteur prouve contre l'Incrédule, la vérité, la ſainteté & la divinité de la Religion. La lecture de cet Ouvrage plein d'érudition, ſervira à raſſurer les foibles, à confirmer les forts, & à confondre les projets inſenſés de l'impie. A Liége, ce 26 Juillet 1773.

G. La Rubelle, *Chanoine de S. Barthelemi, Examinateur Synodal, Cenſeur des Livres, & Profeſſeur au Séminaire de S. A. C.*

---

## APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé ayant pour titre : *Catéchiſme Philoſophique*, ou *Recueil d'Obſervations, &c.* Je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi & aux Mœurs. A Paris, ce 24 Juillet 1776.

*Signé*, ADHENET, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

# PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur BERTON, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Catéchisme Philosophique, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou par ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel

Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages-intérêts; A LA CHARGE que ces Préfentes feront enrégiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit ouvrage fera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil fept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préfent Privilége; qu'avant de l'expofer en vente, le manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit ouvrage, fera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le fieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le fieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit fieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Préfentes : DU CONTENU defquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expofant, & fes ayans-caufes, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchemens. VOULONS que la copie des Préfentes, qui fera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foit tenue pour duement fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers, Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécef-

saires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatrieme jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre Règne le troisieme. Par le ROI en son Conseil.

*Signé*, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 685, folio 264, *conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 13 Décembre 1776.*

*Signé*, HUMBLOT, *Adjoint*.

---

## AVIS AUX RELIEURS.

*Les Relieurs auront à lever la page* 501 *& la page* 507, *pour y placer celles marquées avec une* ☞, *qui est à la signature.*







